REVUE

DES

DEUX MONDES

CIXe ANNÉE. — HUITIÈME PÉRIODE

TOME LIII. — 1er SEPTEMBRE 1939.

I

REVUE

DES

DEUX MONDES

CIXe ANNÉE. — HUITIÈME PÉRIODE

TOME CINQUANTE-TROISIÈME

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE DE L'UNIVERSITÉ, 15

1939

054
R5274

MAR 2 - 1940
444937
B.P.

LE COMBAT
CONTRE LES OMBRES

DEUXIÈME PARTIE (1)

I

Comme l'escalier devenait très étroit et très sombre, Laurent dit, le plus naturellement du monde :

— Voulez-vous mon bras, ou ma main ? Puis-je vous aider ?

— Ce n'est probablement pas nécessaire, murmura la jeune fille. Je connais les escaliers des cathédrales. C'est toujours au moment où l'on ne voit plus rien, au moment où l'on se sent perdu, c'est toujours alors que la lueur apparaît et vous console. Comme dans la vie.

— Comme dans la vie ! répéta Laurent. Voilà qui n'est pas d'une âme découragée.

— Certainement non. Je suis toujours sûre qu'au moment de la pire détresse, une lumière me sera donnée.

— Par qui ?

La jeune fille s'arrêta, soufflant un peu, puis elle murmura très vite :

— Je vous expliquerai cela plus tard. Voyez, je ne me trompais guère, voici le jour.

(1) Voyez la *Revue* du 15 août.

Elle se reprit à gravir les degrés. Quelques instants encore et les deux jeunes gens parvinrent sur le haut de la tour.

— Oh ! dit Jacqueline, que c'est beau ! Quelle récompense !

— Oui. C'est un spectacle incroyablement exaltant. La première fois que je suis monté tout seul ici, j'ai ressenti un si grand enthousiasme, j'étais soudain si content, si clair que j'ai formé tout aussitôt le projet d'y monter chaque jour et d'y passer cinq minutes, pas plus, pour voir en moi-même et regarder le monde face à face. J'habitais alors dans le voisinage, presque dans l'ombre de Notre-Dame, ce n'était donc pas un vœu déraisonnable. Malheureusement, le lendemain, je n'ai pas trouvé le quart d'heure nécessaire pour l'ascension, la méditation et la descente. Ni le lendemain, ni les jours suivants, d'ailleurs. J'ai pensé : je monterai faire ma prière sur la tour une fois par semaine seulement. J'étais bien résolu. Mais les choses ne s'arrangent pas toujours comme on le voudrait...

— Et alors ?

— Alors, voilà : je ne suis pas monté sur la tour depuis plus de dix ans ! Que j'y monte encore quatre ou cinq fois dans la fin de ma vie et je n'aurai pas à me plaindre.

— Savez-vous, dit Jacqueline, que cette histoire est très inquiétante ? Vous ne tenez donc point vos promesses ?

— Je ne répondrai pas à cette question. Je vous demanderai seulement de monter plus haut encore.

— Où voulez-vous monter ? Dans les nuages ?

— Sur le toit de plomb. Il semble en pente roide, mais il colle très bien au pied. Venez, n'ayez pas peur. Prenez à pleine main la tige du paratonnerre. Et maintenant respirez, regardez Paris. Écoutez aussi, car cette immense rumeur laborieuse, c'est le souffle et la respiration de Paris. C'est une très grande ville. Si elle s'étalait au milieu d'une vaste plaine, comme d'autres grandes villes du monde, on n'en verrait pas les limites ; mais vous pouvez découvrir presque partout les collines vertes, la campagne. Quelle bonne leçon de modestie ! Paris ne peut pas s'enivrer de sa grandeur. Quand les Romains célébraient un de leurs chefs, il y avait toujours, près du triomphateur, un esclave qui répétait sans

arrêt : « Souviens-toi que tu n'es qu'un homme ! » La glorieuse ville triomphe, mais, de partout, les arbres et les herbes lui disent, avec leurs millions de voix, que les plus grandes villes du monde ne sont pas infinies. Partout, d'ailleurs, la nature végétale crève la pierre et le bitume. Partout des arbres, partout des jardins, partout de somptueux espaces vides. La plus grande beauté d'une ville n'est pas dans les édifices, mais dans l'espace libre entre les édifices. Les grands artisans de villes sont des sculpteurs d'espace.

Le soir approchait. Une longue et large nuée s'étendait dans le ciel occidental et, soudain, le soleil glissa sous cette masse et fit jaillir de toutes parts des flammes et des étincelles d'argent.

— Tâchez, reprit Laurent, tâchez de regarder le fleuve, s'il ne vous aveugle pas. Voyez toutes les églises, couchées le long de la Seine comme des vaisseaux dans le sens du courant. Toutes regardent vers l'est par leur chevet et vers le ponant par leur portail. Ce que cette ville nous offre d'abord, ce sont toutes ses églises. Il paraît qu'en Égypte, il ne reste que des temples et des tombeaux. Ici, ce que l'on voit d'abord, ce sont toutes ces prières de pierre noble. Le reste, le reste est moins évident, moins clair. Oui, je sais, il y a la Tour Eiffel. Mais ce n'est pas une œuvre d'art, c'est un signe graphique, c'est une figure d'algèbre. Je vois aussi l'Hôtel-Dieu, parce qu'il est à nos pieds. J'y ai travaillé, jadis, au début de mes études. Je vois aussi la Sorbonne, à cause de son observatoire qui ressemble à un clocher sans flèche. Je ne vois pas l'Institut Pasteur, il est perdu parmi la masse des constructions laborieuses. Je ne vois pas mon Institut de biologie. Il est là-bas, quelque part vers le sud. Il rampe au ras du sol, parmi les réalités effrayantes. Il n'est pas encore près de s'élever tranquillement vers le ciel, comme une église. En cherchant bien, je distingue l'emplacement des écoles où j'ai travaillé. Que puis-je encore découvrir ? La maison de mes parents ? Ce n'est plus pour moi la maison. Mon père déménage trop souvent. Je ne reconnais que les meubles. Comment penser à une poignée de vieux meubles un peu ridicules en cherchant son lieu, son foyer dans cette immensité de pierre ? Asseyons-nous, voulez-vous ? Ce n'est pas merveilleusement confortable, mais on peut

regarder à l'aise. Mettez votre bras autour du paratonnerre.

Il y eut un grand moment de silence pendant lequel on entendit monter des profondeurs, non plus une rumeur confuse mais mille bruits, mille sons séparés et distincts ? On percevait le roulement de chaque voiture, les fers de chaque cheval, le pas de chaque piéton, le cri de chaque marchand, l'appel d'une mère, le sifflet d'une machine, le grincement d'une porte qui se ferme, le ronronnement d'un moteur, le soupir d'un violon, le tintement d'une cloche, peut-être celui d'une pièce de monnaie et, soudain, la grêle voix des enfants qui jouaient dans le square de l'évêché, leurs cris, leurs chansons, leurs mots, presque le soufle de leur haleine.

— C'est extraordinaire, dit la jeune fille. C'est ainsi, me semble-t-il, que Dieu doit entendre les bruits de la terre. Il doit, comme nous en ce moment, distinguer la plainte de l'un, le cri de colère de l'autre, la joyeuse chanson du troisième. Encore un peu et je pourrais dire : il y a un passant qui boite, il y a un pauvre qui pleure, il y a un employé qui se dépêche car il a peur d'être congédié, il y a un petit garçon qui ment pour la première fois.

De nouveau le silence, puis Laurent reprit avec une sorte d'insistance :

— Cette grande ville où j'ai passé toute ma vie, elle n'aurait un sens pour moi que si je pouvais montrer du doigt un point dans le chaos et dire : là est mon foyer, là est ma chère maison, c'est là que vont toutes mes pensées, c'est vers cet endroit béni que je me tourne quand je cherche mon chemin.

Laurent parlait maintenant presque bas. La jeune fille le regarda soudain, face à face, gravement, sévèrement.

— Vous m'avez, dit-elle, montré votre domaine, ou mieux votre royaume, et même votre empire : vous le voyez, je n'oublie rien. C'est très beau. Je voudrais pouvoir en faire autant. Et je n'aurai jamais une meilleure occasion de vous montrer le mien. Oh ! de loin, de très loin ! Mais non, vous ne pourrez pas le voir. Presque tout nous en est caché par la colline de Montmartre. Beaucoup de personnes qui s'occupent d'œuvres sociales travaillent dans des bureaux ou tricotent dans des ouvroirs. Moi, je fais des visites. Vous

ne m'avez jamais demandé pourquoi je ne suis pas élégante.

— Mais, fit Laurent surpris, je vous trouve très élégante, Jacqueline. Je n'imagine même pas que vous pourriez être vêtue autrement que vous ne l'êtes.

La jeune fille s'était mise debout. Elle regardait vers l'horizon et tendait une main hésitante.

— Mon domaine est par là, entre Saint-Denis et Pierrefitte. Vous êtes un savant et aussi un médecin et vous connaissez beaucoup de misères humaines ; mais vous ne connaissez pas tout. Un jour, je vous emmènerai. Je vous ferai porter quelque chose. Il ne faut pas que vous ayez l'air d'un amateur ou d'un curieux. Ils n'aiment pas du tout cela. Il y en a qui pourraient vous injurier. Ils ne sont pas toujours commodes. Je ne vois pas beaucoup les hommes ; je vois surtout les femmes, surtout les mères, celles qui ont accouché dans un cadre de planches rempli de paille, comme les bêtes ; et il arrive que le bébé soit quand même très beau, très doux, avec un gros duvet sur son crâne en pointe, un gros duvet comme du velours. Je vous expliquerai ma tâche. Vous quittez le tramway dans la grande rue. On dirait une ville comme les autres et, soudain, vous tombez dans les fondrières et les montagnes de débris. Parfois, il y a un beau verger, inexplicable, plein de pêchers en fleurs. Et, à côté, ce tas de vieilles boîtes et de carton goudronné, c'est là que je vais, c'est une maison. Parfois ils ont un poêle et ils ont fait de la cuisine. Il n'y a rien de plus triste que des pommes de terre frites refroidies, gelées dans la friture. Rien de plus triste que le litre de vin noir, si haut, si sale. On dirait qu'il va toucher le plafond de la cahute. Rien de plus triste que le papier où restent collées les croûtes de fromage. Si, je me trompe, il y a beaucoup de choses plus tristes. L'odeur de la caisse où dorment deux petits enfants qui ont la coqueluche, le lit de la vieille femme dépeignée, sans draps, sans feu, sans pain, sans tisane chaude. Et on a souvent apporté le sucre et le tilleul ; mais, pour trouver un peu d'eau, il faut faire un demi-kilomètre dans les tessons de pots et dans les ferrailles rouillées. Je ne sais pas pourquoi je vous raconte tout cela.

Laurent retira son chapeau :

— Racontez encore, dit-il d'une voix bouleversée. Vous parlez fort bien.

— Vous viendrez un jour avec moi. Un jour que j'aurai quelque chose de lourd à porter : un poêle à pétrole ou des lainages, ou une caisse de lait condensé.

Elle s'arrêta de nouveau, regarda le jeune homme en face et dit avec simplicité :

— Vous comprendrez tout de suite que c'est un très beau travail et qu'il m'est presque impossible, maintenant que je le connais, de penser qu'il pourrait m'arriver de ne plus le faire.

Elle releva soudain le col de son manteau et reprit en tremblant un peu :

— J'ai froid. Allons-nous en, je vous prie. Un coup d'œil encore. C'est très beau. C'est la première fois que je viens ici. Je ne mettrai pas dix ans à revenir.

Elle tâchait de rire, mais ses lèvres frémissaient. Tout son menu visage exprimait la détermination.

Et pourtant, une minute plus tard, dans l'escalier de pierre, quand les deux jeunes gens abordèrent la spire ténébreuse, Laurent entendit une voix presque enjouée, presque gaie qui chuchotait :

— Donnez-moi votre bras, maintenant. Je ne voudrais pas tomber, ni me salir à la muraille.

Laurent tendit un bras dans l'ombre et sentit bientôt une chaude et confiante pression répondre à la sienne. « C'est incompréhensible, songeait-il. Tout à l'heure, avec les mots, avec la voix, elle a dit « Non ». Impossible d'entendre les choses autrement. Et, en ce moment, je me trompe sans doute, mais avec ce bras, avec cette petite main dégantée qui me serre très fort, il me semble qu'elle parle un autre langage. »

Jusqu'au pied de la tour, les deux jeunes gens gardèrent le silence et depuis longtemps ils marchaient côte à côte sur le trottoir quand Jacqueline demanda :

— Êtes-vous contrarié ? Je vous trouve bien soucieux.

Laurent hocha pensivement la tête.

— C'est vrai, dit-il. Et, tout aussitôt, il ajouta, s'efforçant de sourire :

— Vivre n'est pas facile. Dix fois par jour, je tombe en arrêt devant des problèmes qui me remuent jusqu'au fond

du cœur et qu'il faudrait pouvoir prendre tout uniment, tout simplement. Êtes-vous de ces gens qui savent se faire servir ?

La jeune fille éclata de rire.

— Quelle question ? Il est plus difficile d'obéir que de commander.

— Non, non, c'est une erreur. Pour moi du moins.

— Chez nous, dit Jacqueline, c'est très simple. Je vis avec mon père. Ma mère est morte. Je suis fille unique. Nous avons une bonne depuis quinze ans. Mon père l'appelle « citoyenne », moitié sérieusement, moitié pour rire. Mon père est, vous le savez, un vieux militant socialiste, un ami de Guesde et de Jaurès. Moi, j'appelle notre bonne Marie, parce qu'elle s'appelle Marie. Et nous faisons toutes les deux ce que nous avons à faire.

— Décidément, fit Laurent en frappant ses poings l'un contre l'autre avec un désespoir comique, je n'ai pas le don de simplifier les choses. Les rapports entre les hommes me semblent toujours compliqués d'une manière effrayante. Mon frère Joseph dit volontiers que je ne suis pas un chef. C'est bien possible. Mon frère Joseph, lui, ne s'embarrasse pas de grand chose. Il a un vieux secrétaire, espèce de bohème avili, qu'il terrorise, qu'il tient en esclavage et qu'il garde depuis des années. C'est le seul. Pour ses employés, pour ses domestiques, et ils sont nombreux, il les traite comme des chiens et les décourage toujours. Il ne conserve jamais une cuisinière plus d'un mois. Pendant huit jours, il déclare que c'est une perle. Le dixième jour, il commence de l'insulter... il n'y a pas d'autre mot. C'est horriblement désagréable à voir et à entendre. Quand Joseph attrape quelqu'un en ma présence, je rougis tout de suite de honte. Il me semble que tous les coups sont pour moi. Pardon ! tout cela ne peut vous intéresser.

— Ce qui m'intéresserait, fit Jacqueline, c'est probablement ce que vous n'avez pas encore dit, ce que vous avez dans l'esprit et qui vous tourmente.

Laurent souleva son chapeau et s'en éventa deux ou trois fois de suite, à grands coups.

— Je rencontre souvent, dans l'Institut, reprit-il, des garçons, des ouvriers, des bureaucrates. Ils me connaissent

tous. Ils savent très bien qui je suis. Ils voudraient me saluer, mais ils en sont empêchés par l'orgueil, le maudit orgueil, parce qu'ils sont de pauvres hommes inquiets qui ne peuvent pas prendre les choses simplement. Alors...

— Alors ?

— Oh ! rien de plus naturel. Je fais les avances. Je salue, le premier, et je dis à voix haute : « Bonjour, monsieur ! » Les voilà délivrés, dénoués. Ils deviennent mes amis. J'ai pris sur moi de faire les premiers pas. Avec ce damné Birault, c'est moins simple.

— Qui est Birault ?

Laurent soudain fronça les sourcils.

— Birault, criait-il, c'est un personnage impossible qui, s'il continue, risque de me gâter l'existence. C'est un sale type, un type odieux.

— Mais, s'écria Jacqueline en riant, je n'ai pas l'intention de dire le contraire.

— Birault, reprit Laurent, est mon nouveau garçon de laboratoire. Ne parlons pas de cet individu, je vous en prie.

— Je n'ai aucune raison d'en parler : je ne le connais pas. Je ne l'ai jamais vu.

— Pardon ! Vous êtes la sagesse même. J'aime beaucoup mon travail, j'aime cette vie que je me suis faite. Le désordre m'inspire une profonde horreur.

— Il me semble, dit la jeune fille, que vous avez été sur le point de perdre votre sang-froid.

— C'est possible ! Cela ne m'arrive pas souvent, mais c'est possible. Vous ne savez pas que nous tous, les Pasquier, nous devons compter avec le démon de la colère ! Même Cécile ! Son beau visage devient alors terrible et souffrant, presque méconnaissable. Moi, je suis le plus calme de tous et, quelquefois, pourtant, je me sens chanceler, je succombe. Il se creuse, au milieu du ventre, un vide affreux et destructeur. Le monde change de lumière.

— Taisez-vous. Donnez-moi votre main. La nuit va bientôt tomber. Quel est ce quai désert ?

— C'est le quai Saint-Bernard. Le Paris de mon enfance. Voilà le jardin des bêtes sauvages, comme disait Cécile, le jardin où autrefois je venais jouer et même souffrir quand j'avais quinze ans.

— Ne pensez-vous pas, dit encore la jeune fille, que nous pourrions marcher pendant un grand moment sans rien dire ? Un peu plus doucement, voulez-vous ? Un peu plus paisiblement.

II

M. Larminat ouvrit la bouche et toussota d'un air important. L'odeur de son haleine, qui sentait la carie dentaire et le clou de girofle, parvint, par-dessus la table, jusqu'aux narines de Laurent.

— Veuillez attendre, dit le vieil homme, et prenez un siège.

Laurent ne semblait pas en humeur de suivre ce conseil. Rouge, l'œil allumé d'une lueur azurée, les cheveux dressés en bataille, il se tenait au milieu de la grande pièce, devant le bureau directorial sur lequel M. Larminat, domptant tous ses tics avec majesté, allait s'incliner de nouveau.

Pour s'exhorter au calme, Laurent s'efforça de regarder par les fenêtres. Sur une pelouse pâmée de plaisir, l'arroseur automatique répandait en tournoyant une pluie dans le nuage de laquelle on voyait naître et mourir les couleurs de l'arc-en-ciel. Des gouttes d'eau étincelaient à la pointe des herbes. Plus loin, deux jardiniers dépotaient des géraniums pour en composer une corbeille. Laurent contempla quelques instants ce tableau pacifique, sentit un peu d'allègement, et ramena son regard sur la personne de M. Larminat.

Le directeur signait des pièces administratives. Loin d'expédier en hâte cette besogne, il y apportait grand soin, écrivait son nom avec une lenteur laborieuse, l'ornait, pour finir, de divers points, traits et parafes ouvragés. De temps en temps, il succombait à son tic, allongeait le bras droit en deux ou trois secousses, comme pour rattraper sa plume au vol. Puis, redevenu maître de ses muscles, il recommençait à signer les paperasses avec une patience d'enlumineur. La main était blême et bouffie. Une grosse chevalière à camée étranglait l'un des doigts. Avec l'ongle de l'auriculaire, courbe, corné, interminable, tel celui d'un mandarin, M. Larminat explorait fréquemment son conduit auditif.

Il finit par poser la plume, changea de lunettes, leva vers le jeune homme un regard olympien, et dit :

— Je vous écoute.

— Monsieur le directeur, je crois devoir vous mettre au courant de graves incidents survenus dans mon service et à la suite desquels je vais me séparer d'un de mes employés.

— Continuez.

— Vous n'ignorez pas que j'assure la préparation de certains vaccins demandés par nos correspondants de l'étranger.

Le directeur fit, de la tête, un signe autoritaire et calme pour montrer qu'il n'ignorait rien. Laurent se reprit à parler :

— Nos correspondants du Portugal nous ont priés de leur préparer d'urgence des ampoules de vaccin. Il s'agit d'une forme de méningite à pneumocoque dont on a observé plusieurs cas à Porto et qui semble affecter un caractère épidémique.

— Je sais, je sais, fit M. Larminat en étendant la main comme pour donner sa bague à baiser.

— J'ai demandé une souche qui m'est parvenue en temps voulu ; je l'entretiens par passages sur la souris et j'ai préparé deux séries de cinq cents ampoules, c'est-à-dire deux vaccins différents. Dans une série, la culture est atténuée par tyndallisation, c'est-à-dire...

— Continuez, je vous entends parfaitement.

— Dans l'autre série, la culture est atténuée par l'iode ioduré. Pour aller au plus court, monsieur le directeur, je vous dirai donc que je viens de faire détruire les mille ampoules et qu'il me faut tout recommencer.

— Expliquez-vous.

— Les opérations de tyndallisation et d'ioduration sont parfaitement réglées et remises, d'ordinaire, au garçon de laboratoire.

— C'est très embêtant, dit M. Larminat dont le front commençait de se rembrunir.

— Sans nul doute, monsieur le directeur. Nous avons un grand retard que je ne suis même pas sûr de rattraper. Le virus, je vous l'ai dit, est conservé par passages, et ces passages doivent être régulièrement assurés par le garçon. C'est lui qui fait les piqûres et surveille les animaux.

M. Larminat venait de repousser d'un coup de rein le

fauteuil directorial. Il retira ses lunettes et fit un geste dans la direction de Laurent :

— Attendez un peu, grogna-t-il. C'est très embêtant tout ça. Je déteste les histoires.

— Mais, monsieur le directeur, la chose est simple. J'observe, depuis un mois, le nouveau garçon de laboratoire.

M. Larminat se prit à marcher, de long en large, derrière son bureau.

— C'est la troisième fois que vous m'adressez une plainte au sujet de cet employé. La première fois, à cause de sa tenue. Avouez, monsieur Pasquier, que ce n'est là qu'une vétille. La seconde fois, — j'ai, soyez-en sûr, une excellente mémoire, — parce que vous accusiez M. Birault de dérober des animaux de laboratoire, particulièrement des lapins. Je connais ce genre de griefs. Il repose presque toujours sur des racontars indignes d'un service bien tenu.

— Monsieur le directeur, j'ai observé avec soin le collaborateur dont je viens de me séparer...

— Dont vous venez de vous séparer ? Attendez, monsieur Pasquier, tout cela me semble très fâcheux, très désagréable.

— Je sais, monsieur le directeur, que cet employé bénéficie de chaudes recommandations, et qu'il jouit d'une faveur particulière à l'Institut.

M. Larminat eut un haut-le-corps.

— Personne, dit-il avec majesté, personne, ici, ne jouit de faveur particulière, pas même les chefs de mes services.

— C'est fort possible, monsieur le directeur. Je me permettrai toutefois de vous faire observer que, dans l'espace de plusieurs années, j'ai pris sur moi, deux fois déjà, de congédier des collaborateurs insuffisants, et que cela n'a pas fait la moindre difficulté.

— Aucune comparaison. Cette fois, l'inculpation est grave.

— Justement, monsieur le directeur, très grave. Imaginez que je me sois trouvé souffrant, que je n'aie pas procédé, ce que je fais toujours par surcroît de prudence, à des inoculations de contrôle...

— Auquel cas le médicament était inactif ?

— Non pas inactif, monsieur le directeur, mais dan-

gereux, très dangereux. Les ampoules que je vais faire détruire sans retard tuent la souris en quelques heures, car il s'agit d'un virus préalablement suractivé.

— Je sais, je sais, fit M. Larminat en ramenant sa barbe entre ses mandibules d'un geste qui trahissait une énorme perplexité.

Le vieil homme fit quelques pas dans la pièce et tendit enfin vers Laurent sa main modelée dans le suif.

— Attribuez-vous à la malveillance, dit-il, le fait regrettable que vous avez cru devoir me signaler.

— Pardon, monsieur le directeur, s'écria Laurent en rougissant vivement. Je ne peux pas croire que vous mettiez en doute l'opportunité de ma démarche.

M. Larminat fit le geste de chasser une mouche.

— Ne nous égarons pas. Attribuez-vous à la malveillance les manœuvres de M. Birault ?

— Mais non, certainement non, monsieur le directeur.

— Alors vous les attribuez, ce qui est beaucoup moins grave, à la négligence.

— Pas uniquement.

Le vieil homme fit un sourire inattendu qui défripa son visage.

— Ni la malveillance, ni la négligence ! Alors, quoi ? Il boit ?

— Non, monsieur le directeur : pas de manière anormale, pas de manière excessive.

— Ni la malveillance, ni la négligence, ni la boisson. Qu'est-ce que c'est donc ?

— L'orgueil, monsieur le directeur.

— L'orgueil ?

— Sans aucun doute. M. Birault n'a sûrement pas l'intention de nuire à nos correspondants portugais, et il se moque pas mal de la méningite à pneumocoque. M. Birault est de ces êtres à qui je ne peux rien apprendre, à qui personne sans doute ne pourra jamais rien apprendre. Quand je commence d'expliquer une technique à M. Birault, il me répond avec une certaine bonhomie : « Je sais tout cela... C'est simple comme bonjour... J'ai fait des choses plus difficiles... Ayez pas peur ! »

— Alors, M. Birault exécute correctement vos prescriptions.

— Je pense vous avoir expliqué, monsieur le directeur, que M. Birault croit tout savoir, qu'il ne consent à se plier à aucune discipline, et qu'il fait tout au petit bonheur, avec une admirable autorité. Il m'est impossible de compter sur M. Birault pour un travail de quelque importance.

M. Larminat remit ses lunettes, visita longuement son oreille droite avec l'ongle-curette de son petit doigt et répéta deux ou trois fois :

— C'est très embêtant !

— Permettez-moi de vous faire observer, reprit Laurent, que la question n'est, malgré tout, pas grave, qu'un employé pris à l'essai pendant un mois peut être congédié sans grand dommage s'il ne convient pas aux besoins du service...

— Savez-vous, dit pensivement M. Larminat, que cet employé m'arrive ici avec les plus brillantes références ?

— C'est peut-être, monsieur le directeur, qu'on a souhaité très ardemment se débarrasser de lui en l'expédiant chez les autres ?

— Ne prêtez pas à vos confrères un sentiment si peu noble.

— Monsieur le directeur, vous n'ignorez pas que je peux, par la fenêtre à guillotine ouverte près des monte-charge, surveiller le travail de mes subordonnés à l'étage inférieur. J'ai très bien observé M. Birault. Je porte un jugement très ferme. D'autre part, j'ai recueilli, depuis un mois, des renseignements précis. M. Birault a peut-être de bons certificats, mais il a mauvaise réputation.

Comme le vieil homme demeurait songeur, Laurent dit encore :

— Outre la perte de temps, outre la perte probable de la souche portugaise, car je crois vous avoir dit qu'elle me semble perdue, cette malheureuse histoire ne va pas sans représenter un dommage matériel non médiocre.

M. Larminat fit deux ou trois mouvements des bras, comme pour poursuivre dans l'air une pensée en fuite, mais il ne répondit rien.

— Il me semble vous avoir déclaré, s'écria soudain

Laurent, dont la voix, petit à petit, s'échauffait et s'altérait, je crois vous avoir dit, monsieur le directeur, que j'ai pris sur moi de congédier ce mauvais collaborateur.

— Je pourrais vous répondre, articula M. Larminat, que vous avez excédé vos pouvoirs.

Le vieil homme s'arrêta, regarda furtivement Laurent, devina peut-être la montée de la colère dans ce bleu regard d'eau lucide, et fit en haussant les épaules :

— N'en parlons plus. Vous pouvez disposer, monsieur Pasquier.

M. Larminat ne désespérait pas de faire régner, dans ce qu'il appelait « sa maison », une discipline militaire, et il en adoptait volontiers le langage.

Laurent salua, de la tête, car le vieil homme ne lui tendait pas la main. Il fit demi-tour et se retira. Il allait fermer la porte, quand le directeur dit, de la voix la plus solennelle :

— Veuillez prier l'employé en question de passer à mon cabinet.

« C'est extraordinaire ! songeait le jeune homme en traversant les jardins pour regagner les bâtiments de son service. C'est extraordinaire ! Qu'est-ce que ça peut bien lui faire, à ce vieux crocodile ? Il ne ferait pas plus de potin s'il était question de dégommer le Président de la République. »

Laurent pénétra dans son laboratoire en coup de vent. Il aperçut tout de suite M. Birault qui, debout devant la table centrale, semblait absorbé dans la confection d'un gros paquet : nippes, journaux, espadrilles, casseroles et bouteilles.

— Monsieur Birault, dit le jeune homme, vous voudrez bien, en vous en allant, passer au cabinet de M. le directeur général.

Tout de suite, Laurent détourna la tête et gagna la petite pièce tapissée de livres qu'il appelait son cabinet de travail. De ce refuge, il pouvait, par un simple mouvement de l'œil, surveiller les allées et venues de M. Birault. Le bonhomme ne se hâtait guère de ficeler son ballot. Il poussait des soupirs, comme à l'accoutumée. Il gémissait tout haut des bribes de phrases : « Gnia plus de respect ! Plus de reconnaissance ! A quoi bon se décarcasser ? Toujours de l'ingratitude... »

Le paquet bouclé, tant bien que mal, il vint se placer dans l'ouverture de la porte et s'écria d'une voix larmoyante :

— Mon cher monsieur, vous me direz quand même au revoir.

Laurent fit face et tendit la main.

— Il ne peut y avoir d'erreur, monsieur Birault, dit-il. Après un mois d'expérience, j'ai le sentiment que nous ne sommes pas faits pour collaborer.

Le bonhomme exécuta soudainement deux ou trois sanglots de théâtre.

— C'est dur, dit-il. Je commençais à vous aimer bien et même à vous passer tous vos défauts.

Du pied, Laurent frappa le sol deux ou trois fois de suite. Tout lui déplaisait, de cette scène. Il dit, l'accent sévère :

— Au revoir, monsieur.

— Vous me donnerez quand même un bon certificat, fit le bonhomme en esquissant un de ses plus huileux sourires.

Laurent, interloqué, tardait à répondre.

— Non, non, dit-il enfin. Dans votre intérêt même, je préfère ne pas vous délivrer de certificat. Au surplus, vous n'êtes pas resté assez longtemps à mon service.

Le bonhomme Birault se reprit à pleurnicher :

— C'est triste, gémissait-il, c'est triste de se quitter comme ça, mon cher monsieur. Sans rancune, mon cher monsieur.

Il finit par s'en aller. Laurent respira deux ou trois fois de suite, profondément, et fit effort pour s'attacher à sa besogne.

Il était environ quatre heures de la soirée. C'était toujours, pour Laurent, l'instant le plus calme et le plus utile de la journée, l'instant du recueillement efficace. Le jeune homme, sentant qu'il avait quelque peine à rassembler ses idées, se répétait avec force : « C'est une affaire très simple. Ce garçon ne fait pas bien son travail. Il est parti. C'est fini, n'en parlons plus, comme dit le directeur. Et remettons-nous au travail. »

Laurent en était là de ces secrètes objurgations à soi-même quand il entendit la porte du laboratoire s'ouvrir avec douceur. Apparurent d'abord quelques mèches huilées à la brillantine, puis un bout de front couperosé, puis ce qu'il

faut de visage pour faire un sourire, enfin toute la personne de l'extraordinaire M. Birault.

Le bonhomme lâcha le bouton de la porte, dit avec rondeur : « Coucou ! le voilà ! » fit quatre ou cinq pas dans la pièce et tendit à Laurent une lettre cachetée.

Laurent reconnut immédiatement l'écriture de M. Larminat. Non sans malaise, il ouvrit l'enveloppe et commença de lire.

La feuille portait d'abord l'indication manuscrite : *Note de service*. Puis l'adresse :

Monsieur le directeur général de l'Institut national de biologie

A Monsieur le Dr Laurent Pasquier, chef divisionnaire et, au-dessous, quelques lignes de cette écriture ouvragée, contorsionnée, laborieuse, propre à M. Larminat :

« J'ai l'honneur de vous faire savoir que j'ai soigneusement, moi-même, interrogé M. Hippolyte Birault. Il me semble intéressant à bien des égards et de mérite indiscutable. Je pense qu'avec un peu d'indulgence et de justice, tout pourrait encore s'arranger et je vous prie de bien vouloir faire le nécessaire. »

Suivait la signature de M. Larminat, avec tous ses points et ses paraphes, sans formule de politesse, à la mode militaire.

Laurent resta quelques minutes au milieu du laboratoire, immobile et méditant. Puis il comprit que, dans sa main, le papier devait trembler, trembler de rage, et que cela pouvait se voir. Il gagna son bureau, saisit une feuille, écrivit soigneusement en tête : « *Note de service* » et commença de rédiger une réponse :

« *M. le Dr Pasquier, chef divisionnaire, à M. le directeur général de l'Institut national de biologie.*

« J'ai l'honneur de vous rendre compte qu'après mûres réflexions et en considération des responsabilités particulières attachées à mon service, il m'est impossible de conserver comme garçon de laboratoire une personne qui ne possède aucune des qualités requises pour cet office. »

Sentant qu'il commençait de serrer les mâchoires, le jeune homme, bien vite, cacheta la lettre et la tendit à Birault.

— Portez ce pli, dit-il, à M. le directeur général.

Le bonhomme fit un sourire.

— Alors, c'est fini, dit-il, c'est pour toujours ?

Comme Laurent ne répondait rien, le grotesque exécuta toute une gamme de sanglots et de soupirs.

— Quand même, gémissait-il. Je commençais à vous aimer, parole ! Je serais devenu fidèle comme un chien. Birault, c'est quelqu'un, mon cher monsieur.

La porte se referma de nouveau. Laurent s'assit devant sa table, enfonça ses deux mains dans sa chevelure et répéta silencieusement :

— Assez ! Assez ! C'est fini ! N'en parlons plus. N'y pensons plus. La paix, bon Dieu ! La paix !

III

Ceux qui ne le connaissaient pas, Eugène Roch les étonnait par sa parfaite laideur. Ce n'était certes pas une laideur bestiale : Roch était un homme cultivé, sociable, somme toute de bonne façon. Était-ce alors une de ces laideurs pittoresques pour lesquelles, dit-on, les femmes ont des faiblesses et même des prédilections ? Non pas : Roch était laid sans éclat, sans trouvailles et sans rareté. Une laideur morose et comme humiliée ; un assemblage arbitraire de traits qui ne paraissaient pas faits pour former, par leur rencontre, un visage humain. Une carnation languissante, un regard sans couleur affirmée, une gesticulation toute composée de contretemps, de retards et d'erreur ; pour comble, une voix triste et mal timbrée. Enfin, un de ces concours de chances désastreuses qui pourraient, à la longue, paralyser l'âme la mieux trempée, mais qui n'avaient pas produit un effet tel sur Eugène Roch.

Quand il était venu pour la première fois dans la famille Pasquier, environ l'année 1900, au temps de Créteil et des promenades en canot sur la Marne dominicale, Suzanne, alors petite fille et déjà parée des grâces les plus heureuses, Suzanne s'était soudain prise à pleurer. Personne, alors, n'avait deviné, pas même l'enfant, la raison certaine de ces larmes. Eugène Roch, instruit par d'autres épreuves, et terriblement sensible à l'effet qu'il produisait, seul avait compris et souffert.

Longtemps plus tard, avec l'opiniâtreté des gens qui ne

désespèrent de rien, même pas de leur visage, Roch avait fait à Suzanne, devenue rayonnante jeune fille, une cour persévérante, inlassable, dont Suzanne aimait à rire. Éconduit, le garçon, finalement, s'était retiré, non sans se réserver le jeu de quelque nouvelle offensive. Il écrivait souvent à la jeune fille, et ses lettres, bien troussées, parlaient plus clair que son visage. Il envoyait de petits présents. Il apparaissait dans le champ visuel de Suzanne, sans prévenir, mais avec prudence. Il allait, par exemple, l'attendre à la sortie du théâtre ou l'accompagnait au restaurant. Il espérait, avec une vigilance de chien, un revirement que rien, à son regard, ne disait improbable.

Comme il faisait toujours, Eugène Roch entra dans le laboratoire de Laurent d'une manière hésitante et détachée. Ce n'était jamais tout de suite qu'il retirait son pardessus et son chapeau. Il attendait qu'on l'en priât. Il avait l'air de se trouver là par hasard. Il ne pouvait sûrement pas rester plus d'une minute. Puis la conversation se nouait, non sans détours, et le visiteur, d'un œil errant, cherchait une chaise. Il tirait sa blague et commençait de rouler une cigarette en s'y reprenant à vingt fois, parce que le papier crevait, parce que le tabac était trop sec, parce qu'il s'y trouvait des bûches infumables. Enfin, voyant que Laurent, toute patience usée, ne pouvait plus s'empêcher de loucher vers ses préparations et ses livres, Roch finissait par ouvrir la bouche. C'était une lente ribambelle de phrases dévertébrées, sans liaison apparente. Les pensées de Roch semblaient, comme les traits de son visage, peu faites pour constituer un tout cohérent. Mais l'observateur attentif, d'un propos à l'autre, finissait par distinguer le fil conducteur, presque invisible et finement insistant.

Roch disait des choses agréables et même amicales. Il les murmurait d'un ton boudeur, gros de reproches sous-entendus. Il bougonnait :

— Toi, tu as toutes les chances. Oh ! ne dis pas le contraire. Tout te réussit, même tes erreurs, même tes fautes. C'est un don comme ça, voilà tout. C'est une grâce.

Là-dessus, Roch tirait un couteau de poche et commençait de se gratter les ongles d'un air rêveur. Il marmonnait :

— La croix à vingt-six ou vingt-sept ans, sans dis-

cussions, sans histoires. Fichtre ! Tu sais qu'il y a des patrons, des quinquagénaires qui sont encore à l'attendre, la croix. Beaucoup de gens ne te pardonneront jamais cela. Ce sont des mufles, mais c'est dans l'ordre. Faire des envieux à vingt-six ans, c'est dangereux, mais c'est beau. Oui, je sais, tu as essayé sur toi le vaccin d'Hermerel... Ne proteste pas, tout le monde est au courant aujourd'hui. N'importe, voilà ce que j'appelle une chance, puisque tu n'en es pas mort.

Il secouait d'une chiquenaude la cendre de cigarette qui s'égarait sur les revers de son veston, et il poursuivait, l'accent plaintif :

— Il va quand même falloir que je m'en aille... Toutes les chances, et, le mieux, c'est que c'est mérité. Tu as maintenant le secrétariat du *Journal de biologie*. Mazette ! Je parle du *Journal*, je sais ce que je dis. Un type comme Beauvisage : quarante ans et des titres sérieux, eh bien ! il aurait accepté le *Journal de biologie*. Comprends-moi bien, je ne dis pas que tu fais trop de choses, mais il y a des gens qui le disent. Il faudra quand même que je m'en aille, je ne suis venu qu'en passant. On m'a raconté que tu pourrais être nommé membre adjoint au *Comité des recherches*. Ça, c'est quelque chose de remarquable.

Laurent écoutait d'une oreille en tournant un agitateur dans le fond d'une éprouvette. Il songeait : « Ce n'est pas cela qu'il veut dire. Ce n'est pas pour cela qu'il est venu me voir. Ça, c'est la sauce. Où est le poisson ? Sacré Roch ! »

Le palabreur recommençait de discourir, les yeux au plafond.

— Je te ferai remarquer, Laurent, que je ne me plains pas. Pourquoi veux-tu que je me plaigne ?

— Mais, s'écria Laurent, je ne le veux pas ! J'en serais même désolé.

— Je ne me plains pas : je constate. Moi, je suis une sorte d'ermite. Ce qu'il me faut, c'est le calme et la méditation. Une vie comme la tienne, avec toutes ces vaines responsabilités, tout ce mouvement, tout ce bruit, et même les honneurs, — oh ! c'est le commencement, tu verras, — une vie comme la tienne, eh bien ! ça ne me conviendrait pas. Moi, j'aime la tranquillité. Je suis un homme de solitude.

Laurent hochait doucement la tête. Il n'était point irrité,

mais plutôt saisi d'une réelle compassion. Il bredouillait, en écartant les bras du corps, d'un air embarrassé :

— Que veux-tu, mon pauvre ami ? Chacun va selon ses goûts.

— Oui, oui, c'est ce que je dis toujours quand on t'attaque devant moi. Car, tu peux me croire, je te défends toujours. Je suis même le seul à prendre toujours ton parti.

— Merci, mon vieux.

— Ne me remercie pas, c'est un besoin de mon caractère. Ah ! il va falloir que je m'en aille. Je suis venu en courant. Et même ce n'est pas à toi que j'en voulais, c'est à ton directeur général.

— A M. Larminat ?

— Oui, à Larminat. Mais j'ai pensé que je ne pouvais pas monter jusqu'à l'I. N. B. sans venir te voir une seconde, en passant, à la volée, dans ton beau service. Et maintenant, je m'en vais. Attends que je roule encore une cigarette. Ce qu'il faut pour un type comme moi, pour un chercheur de laboratoire, c'est un fixe confortable. Je ne dis pas un petit fixe. Non, j'ai horreur de la médiocrité. Un fixe qui vous mette l'esprit en repos. Moi, je suis pour la fonctionnarisation complète du savant. C'est la seule manière de purifier la science. D'ailleurs, qu'est-ce que tu es ici ? Un fonctionnaire. Un point, c'est tout. Et moi-même, à l'I. P. ? Un assez petit fonctionnaire. Ah ! au fait...

— Au fait ?

— Tu as trouvé quelque chose, il me semble, sur les agglutinines. Mais tu n'as rien publié encore ?

— Non, je n'ai rien publié.

— Tant mieux, parce que je vais publier mon ours le mois prochain. Je pensais bien que tu ne voulais pas me couper l'herbe sous le pied. Et même... Il faut que je prenne la fuite.

Comme Laurent ne disait rien, le visiteur fit un sourire.

— J'ai ta parole, en somme, et ça suffit. Les questions de priorité, ce n'est pas à négliger dans la science d'aujourd'hui, qui est une vraie foire d'empoigne.

Laurent ne put s'empêcher de sourire. Depuis les années de leurs commencements, Roch était tourmenté de façon presque maladive par cette absurde question de la priorité. Il avait grand peur d'être trahi et devancé. Même à ses

meilleurs amis, il cachait jalousement ce qu'il appelait « ses idées ». Il écrivait chaque semaine aux journaux professionnels deux ou trois lettres revendicatrices pour affirmer ses droits de préemption sur tel ou tel sujet d'étude et pour rappeler tous ses travaux antérieurs, avec citations innombrables et mentions bibliographiques.

Roch tendit à Laurent non la main droite, mais l'index de la main droite, suivant ainsi l'exemple de leur maître à tous deux, M. Nicolas Rohner, qui, lui, tendait en général deux doigts : l'index et le médius. Puis Roch se mit à tripoter le bouton de la porte. Il essayait de raconter, sur les rivalités secrètes de l'Institut Pasteur et de l'Institut national de biologie, une histoire farcie d'anecdotes si parfaitement allusives que Laurent n'y pouvait rien entendre. Embossé dans l'ouverture de la porte dont il calait le battant avec sa hanche, le visiteur faisait de longues inspirations et murmurait : « Tu vas me mettre en retard », puis il lâchait la porte et gagnait les premières marches de l'escalier. Puis il revenait, agrippait Laurent par un des boutons de sa blouse et grognait : « Je ne suis pas sûr que tu m'écoutes, Pasquier. Tu sais tout faire, mais tu ne sais pas écouter. Ah ! cette fois, je me carapate. »

En général, il finissait par s'en aller. Il arrivait qu'il revînt, après quelques minutes, pour un supplément de palabre, pour chuchoter, d'un air indifférent, une bribe de phrase dont il n'était pas toujours facile d'imaginer les origines, les tenants et les aboutissants.

Ce jour-là, Roch lâcha la rampe, se retourna, baissa brusquement la voix, et dit :

— Qu'est-ce que tu as bien pu faire à Larminat ?

Accompagnée d'un clignement d'œil, la question avait été posée si vite que Laurent l'entendit à peine. Il se pencha sur la cage de l'escalier et répéta, non sans étonnement :

— A Larminat ?

Mais, cette fois, Roch était bien parti. Son pas faisait déjà retentir le corridor désert qui traversait la bâtisse au ras du sol. Laurent leva les épaules avec embarras : « Que veut-il dire avec cette histoire de Larminat ? pensa-t-il. Quel étrange copain ! J'ai le sentiment qu'il a pour moi de l'affection, mais la manière de me témoigner cette affection

me déconcerte un peu. Et puis, tant pis ! tant pis ! La paix et le travail ! »

Laurent, la plume aux doigts, ouvrit l'un des gros registres dans lequel il consignait le résultat de ses expériences. La paix intérieure, qu'il appelait de tous ses vœux, semblait, ce jour-là, sourde et rétive. Impossible de fixer cette attention défaillante. Impossible de combler cette espèce de vide qui sépare parfois l'intelligence de son œuvre. Impossible de trouver le moindre intérêt à des pensées pourtant familières et mille fois caressées. Impossible même de découvrir des mots pour exprimer des vérités mille fois considérées face à face. Éprouvant la détresse de l'esprit qui cherche sa voie et qui attend son heure, Laurent se prenait à envier l'humble peine des travailleurs manuels que la matière même enseigne, contraint, dirige et parfois console.

Pour la vingtième fois, le regard du jeune homme s'égarait, par la fenêtre, vers les verdures et les perspectives du jardin, quand il eut soudain la sensation d'apercevoir, à cinquante pas de lui, parfaitement évident et tangible, l'un des objets de son mécontentement et de son inquiétude.

Planté bien droit au milieu de l'allée, le chapeau melon rejeté en arrière, quelques mèches luisantes abandonnées au vent de mai, la couperose avivée par une transpiration profuse, le ventre prêt à basculer par-dessus la ceinture, M. Hippolyte Birault se tenait au milieu de l'allée, dans un franc et chaud rayon de soleil. Il portait, sous le bras gauche, un volumineux paquet enveloppé de papier journal.

« Allons, bon ! pensa Laurent, le bonhomme a sans doute oublié quelque chose, il y a huit jours. »

Après une légère pause méditative, Birault venait de se remettre en route. Laurent l'entendit monter sans hâte l'escalier de bois. Les souliers à clous heurtaient le fond des marches et, de temps à autre, le grotesque poussait un geignement de valétudinaire. Il s'arrêta derrière la porte, frotta ses pieds au paillasson, frappa trois ou quatre fois, puis tourna le bouton.

Comme Laurent ne soufflait mot, le visiteur fit un sourire, essuya sa moustache du revers de la main, et soupira :

— Mon cher monsieur, c'est encore moi, tout simplement. C'est toujours moi.

Il y eut un bref instant de silence, puis M. Birault reprit :

— Je ne suis pas mort et on ne peut quand même pas me tuer.

— Que désirez-vous, monsieur Birault ? fit Laurent avec beaucoup de calme. Vous avez peut-être oublié quelque chose ?

M. Birault partit à sourire :

— Mais oui, s'écria-t-il, j'ai oublié de rester !

Le bonhomme venait de poser son paquet sur une table. Il s'épongeait le front et disait d'un ton de reproche :

— Eh bien ! vrai ! Moi qui pensais vous surprendre ! Pour un vieux serviteur, voilà ce qui peut s'appeler un accueil plutôt frais.

— Que désirez-vous ? reprit Laurent, imperturbable.

Hippolyte Birault tendit l'enveloppe jaune qu'il tenait à la main. C'était un pli de M. Larminat, une note de service particulièrement laconique : trois lignes ornées de la fameuse signature. « M. Hippolyte Birault est, à compter de ce jour, affecté, comme garçon de laboratoire adjoint, au Service de préparation des sérums, division Pasquier. »

Le jeune homme tournait et retournait, entre ses doigts, avec étonnement, ce message inattendu. M. Birault s'éventait en faisant pivoter son chapeau melon entre le pouce et l'index. Il toussa, ravala quelque mucosité tenace, composa laborieusement son sourire le plus onctueux et commença de monologuer :

— Avouez, mon cher monsieur, qu'on ne pouvait pas se quitter comme ça. Reconnaissez que ce serait quand même trop triste. Vous n'avez jamais pu, passez-moi l'expression, vous n'avez jamais pu blairer le pauvre Birault. Ça fait d'autant plus mal au cœur que je vous ai montré de l'amitié, de la patience, de la gentillesse enfin, et tout et tout. Dame, je n'ai pas été payé de retour. Ce sera le chagrin de ma vie. Alors, je quitte votre service personnel, mais j'entre au pavillon des sérums. Boum ! Tout est en ordre. Je ferai mon boulot tout seul, dans mon coin, comme un petit ange. Et on ne se parlera plus, sinon pour les besoins du service. Je ne vous dirai pas que ça ne fait pas pitié. Mais, quoi ! faut se faire une raison... Finies les mamours, mon cher monsieur.

— Veuillez m'attendre, fit Laurent en ouvrant vivement la porte.

Le jeune homme descendit d'abord l'escalier en courant, puis il modéra son allure, glissa dans la poche de sa blouse la note directoriale, et s'arrêta quelques instants au bord de l'allée, dans l'ombre des jeunes tilleuls, pour respirer posément. Il songeait avec application : « Il ne faudrait quand même pas que cette ridicule histoire pût m'empoisonner l'existence. Toutes les querelles domestiques sont telles : affligeantes de près, insignifiantes de loin. Il ne faut pas qu'un Birault m'empêche de travailler. Alors, du calme et de la fermeté ! »

M. Larminat était en conférence et Laurent dut attendre une dizaine de minutes dans l'antichambre à fauteuils de velours vert. La muraille s'ornait d'un tableau fumeux, offert par l'État, et représentant une dame nue penchée sur un moribond : *la Science au service de l'Humanité*. Pour la vingtième fois, Laurent examinait cette œuvre d'art quand l'huissier le vint prévenir que le directeur l'attendait.

M. Larminat, debout derrière son bureau d'ébène, semblait prêt pour l'escarmouche, et, sans attendre, il attaqua.

— Ne pensez-vous pas, monsieur Pasquier, que la plupart de nos discussions peuvent se régler par échange de notes manuscrites ? Il m'est pénible de penser qu'un homme de votre valeur perd son temps dans une antichambre.

Les oreilles de Laurent s'allumèrent d'une bouffée de sang.

— Monsieur le directeur, dit-il d'un trait, je n'y perdrais pas mon temps si vous ne m'y laissiez pas attendre.

Le vieil homme fit un geste bénisseur et soudain baissa le ton :

— Vous le voyez, monsieur Pasquier, la fâcheuse affaire Birault se trouve enfin réglée à la satisfaction générale. J'ai cru comprendre que vous n'aviez pas de sympathie pour cet honnêtre travailleur ; alors, je vous en délivre, sans toutefois le jeter dehors.

— Monsieur le directeur, je n'ai ni bon ni mauvais sentiment à l'égard de M. Birault. Après un mois d'épreuve, j'estime qu'il est tout à fait impropre au travail du laboratoire. J'estime en outre, et c'est beaucoup plus grave,

que M. Birault, à cause de certains défauts constitutionnels, représente, dans un service comme le mien, un élément inquiétant et dangereux.

— Monsieur Pasquier, même entre nous, pesez les mots que vous employez. J'ai eu l'occasion d'interroger longuement M. Birault. Il n'est pas sot. Il sait même beaucoup de choses. Peut-être un peu trop familier... Mais c'est à vous de maintenir les distances. Au surplus, vous n'aurez plus avec lui un contact de tous les instants.

— Il ne s'agit pas de moi, monsieur le directeur. Il s'agit du bon fonctionnement de mon service, de la rigoureuse technique à laquelle doivent se plier tous mes collaborateurs. Il s'agit de la santé des malades pour qui nous travaillons ici tous ensemble.

M. Larminat leva majestueusement des mains épiscopales.

— Il me semble, dit-il, que vous ne craignez pas de me donner, sur mes devoirs, quelque chose comme une leçon.

Laurent ne répondant rien, il y eut entre les deux hommes un long silence orageux, puis le directeur reprit, d'une voix plus basse et plus calme :

— J'ai d'abord pensé que vous étiez le seul chef divisionnaire de l'Institut capable de m'assister, de me comprendre, de m'aider à faire régner ici l'ordre et l'équité.

— Pardonnez-moi, monsieur, fit Laurent avec opiniâtreté, je suis chargé d'une responsabilité fort lourde et que j'accepte avec joie et fierté. Mais j'entends être le maître de choisir mes collaborateurs. Si vous tenez absolument à employer M. Birault, placez-le, monsieur le directeur, dans un autre service que le mien.

— Vous ne pesez pas ce que vous dites, monsieur Pasquier. Ou ce garçon est un bon sujet et vous n'avez alors aucune raison de le rejeter. Ou c'est un mauvais sujet et vous n'auriez pas le front de le passer à l'un de vos collègues, comme une pièce de fausse monnaie.

Déconcerté par cette argumentation, Laurent resta silencieux, la bouche ouverte, les joues brûlantes de rougeur. Il se sentait soudain un peu honteux et très maladroit. Il murmura :

— Le pavillon des sérums est au complet. J'ai là deux préparateurs, un palefrenier, deux garçons de laboratoire.

— C'est bien pourquoi, dit M. Larminat, avec une sereine majesté, c'est bien pourquoi j'ai mentionné : « garçon de laboratoire adjoint ».

Laurent baissait la tête et fronçait les sourcils :

— Monsieur le directeur...

— Monsieur Pasquier ?

— Je n'ai l'intention ni d'enfreindre vos ordres, ni de donner ma démission.

— Heureusement, monsieur Pasquier.

— Je ne vous cacherai pourtant pas que je suis résolu à empêcher M. Birault de prendre la moindre part aux travaux du pavillon. Si l'Institut peut s'offrir d'appointer un employé inutile, je n'y vois pas d'inconvénient.

M. Larminat fit entendre un léger rire du nez.

— Malgré les allusions incorrectes de votre dernière phrase, il me semble, monsieur le chef divisionnaire, que vous commencez à regarder ce très petit problème avec sagesse et philosophie. Réfléchissez un peu, je vous prie. L'alternative est pour moi fort simple : ou laisser provisoirement ce garçon à ne rien faire, ce qui n'a guère d'importance, ou mécontenter gravement une personne, — et pourquoi ne pas tout vous dire ? — un ministre à qui l'Institut doit beaucoup. Au surplus, le temps se chargera d'arranger tout, d'assouplir tout, et de jeter un peu d'eau fraîche sur les natures trop ardentes. Je vous souhaite, monsieur Pasquier, de n'avoir jamais l'écrasante mission de faire régner la concorde entre les hommes. A vous revoir, monsieur Pasquier.

Pendant qu'il cheminait, tête basse, dans l'ombre des tilleuls, Laurent se disait, en serrant doucement les mâchoires : « Le vieux m'a sans doute roulé. Mais ça ne fait rien. Il ne faut pas que cette ridicule histoire finisse par m'empêcher de faire ce que je dois faire. A tout prix, j'aurai la paix. »

IV

« Cher Justin, ne me fais pas dire ce que je n'ai pas dit. La lecture des romanciers russes m'a semblé troublante, parce qu'elle m'a troublé, je l'avoue simplement. Elle ne m'a quand même pas rendu tout à fait idiot. L'idée que les hommes sont parfois capables de sortir de leur naturel appa-

rent, d'accomplir soudain avec éclat des actions imprévues, de renoncer au crime, par exemple, et de tomber à genoux en se frappant la poitrine, cette idée me semble non seulement belle, mais encore reposante et réconfortante. Si de telles révolutions peuvent se produire dans les âmes, c'est peut-être qu'à la fin les hommes doivent se lasser de leurs propres défauts, de leurs propres vices. A commettre toujours les mêmes crimes, les mêmes saletés, ils doivent éprouver un mortel ennui. Te le dirai-je ? si je fais jamais quelque chose de bien, ce sera sans doute pour m'amuser, me divertir un peu, me reposer de toutes les mauvaises pensées qui me tourmentent ordinairement. Tu le vois, ce que je te proposais dans ma dernière lettre, c'est une image tempérée, latinisée de la psychologie rédemptrice à la russe. Sois bien sûr que je n'abandonne jamais l'esprit critique. Je devrais même ajouter que je ne l'abandonne pas assez. Quant aux exemples que je me suis permis de te signaler, ils sont bien propres à me faire réfléchir. Je t'ai dit que mon père, qui m'a si longuement torturé par les effets de son caractère, par ses folies, ses colères, ses coups de tête, je t'ai dit que mon père, tout doucement, devenait raisonnable, aimable, charmant, oui, charmant : je ne trouve pas d'autre mot, c'est ainsi. Joseph continue, lui aussi, de m'étonner. Il a prêté douze mille francs à papa, pour cette nouvelle affaire dont je te parlerai quand tu viendras à Paris. Joseph me dit : « J'ai donné douze mille francs... » Il ne faut pas se tromper sur le sens des mots : c'est un prêt. Joseph a fait signer un papier à papa. Joseph ne fera jamais rien sans papiers, sans engagements, sans écritures. Il n'en reste pas moins que, — prêt ou don, — Joseph s'est dessaisi d'une somme considérable. Il a sorti cette somme de sa poche. Même si c'était dans un pur dessein de divertissement, au sens pascalien du mot, ce n'en serait pas moins bouleversant. Joseph, d'ailleurs, n'entend donner à ce geste aucune publicité, discrétion qui, comme tout le reste, me semble miraculeuse. Joseph m'a prié de ne raconter cette histoire à personne, et particulièrement pas à maman, ni à Cécile, ni à Ferdinand, qui pourtant finiront bien par le savoir. Tu le vois, nous sommes quand même loin de la confession publique et de la rédemption à grand spectacle.

« Je te parle de Joseph et de mon père parce que tu me

fais l'amitié de m'interroger à leur sujet, mais je dois avouer que je ne pense pas à eux tous les jours. L'affaire Birault devient très irritante, elle commence à tenir dans mes pensées une place vraiment excessive. Birault est ce garçon de laboratoire au sujet duquel, cher Justin, tu m'as écrit quelques niaiseries. Birault n'est rien, crois-le bien, rien qu'un vague bonhomme insupportable comme on en rencontre tant ; mais il est au principe d'un « phénomène Birault » dont le développement me semble incompréhensible et terriblement désagréable.

« J'ai gardé ce pauvre type un mois dans mon laboratoire et j'ai tenu compte, crois-le bien, de tes conseils évangéliques. J'ai fait preuve d'une patience exemplaire. Le bonhomme est bavard, incorrect, presque insolent : tant pis ! je fermais les yeux. Il me volait des animaux de laboratoire, des cochons d'Inde et surtout des lapins : j'ai patienté ! Mais les choses se sont tout à fait gâtées quand j'ai compris que ce mauvais serviteur non seulement ne connaissait pas son métier, mais encore qu'il était brouillon, maladroit, vaniteux, ignorant. J'ai dû détruire des préparations qui m'avaient coûté beaucoup de travail et qu'attendaient certains de nos correspondants étrangers. Alors, j'ai pris sur moi de mettre le gaillard à la porte, et je m'en suis expliqué le jour même avec Larminat.

« Pour un psychologue tel que toi, Larminat serait sans doute un beau sujet d'étude. J'avoue que je le comprends mal. Ce personnage dirige avec une autorité sourcilleuse l'Institut national de biologie, qui est une très grande boîte. Il entend que tout marche au doigt et à l'œil, ce que je comprends assez bien. Il nous parle à tout propos de nos responsabilités, et il n'a pas tort. Mais il s'est mis en tête de m'imposer un collaborateur impossible. Il m'a prié de le reprendre ; j'ai refusé. Il a fini par affecter Birault au service des sérums et il a osé me parler, pour expliquer son insistance, d'un ministre qui... d'un ministre dont... Que vient faire la politique, l'affreuse politique, au milieu de nos vaccins et de nos sérums ? Que vient faire la politique dans nos débats qui sont purement scientifiques et humains ? En vérité, si la politique parvient à s'introduire dans toutes nos œuvres et dans toutes nos pensées, c'est que la France est bien malade.

Je suis un homme discipliné. Je n'avais, pour Larminat, aucune tendresse, mais je le respectais comme mon chef. Maintenant, je le méprise, et mon travail même, mon travail que j'aime tant, me semble, de ce fait, un peu gâté, moins beau, moins pur.

« Nous avons eu, Larminat et moi, une explication orageuse au sujet de cette affectation de Birault au service des sérums et j'ai pris, devant le vieux, la résolution ferme de supporter le Birault, mais de ne lui donner aucune besogne, de le tenir, somme toute, à l'écart du service où il fera simplement figure de parasite. Le directeur a paru soulagé par ce dénouement et nous nous sommes séparés sur des paroles pacifiantes, des paroles que du moins il voulait telles et qui puaient affreusement la petite combine.

« En somme, Birault ne faisait à peu près rien pendant son séjour à mon laboratoire personnel. Puisqu'il paraît qu'il me faut le tolérer, la chose la plus simple était bien de l'exempter officiellement de tout soin. J'ai signifié cette mesure au dit Birault. Il s'est d'abord mis à rire, puis il a haussé les épaules, puis il a prononcé en soupirant des paroles sentencieuses et désabusées. Ce qu'il y a de remarquable, dans les récentes métamorphoses de la rhétorique Birault, c'est l'apparition du pronom impersonnel *on* ; et ce qu'il y a de plus curieux, c'est qu'il s'en sert presque en même temps pour lui et pour moi. Il m'a dit :

— Alors, on n'a plus confiance ? Entre Français ! C'est malheureux, tout de même. Et, pourtant, on faisait l'impossible pour bien accomplir son devoir...

« M. Birault a continué par diverses considérations sur le devoir et la dignité du travail. Mais j'ai pris la fuite.

« Pendant une dizaine de jours, j'ai pensé que les choses allaient se stabiliser ainsi. La saison avance : il commence à faire très beau, très chaud. Le bonhomme Birault se tenait assis à la porte du pavillon. Il fumait sa pipe et lisait le journal. Quand je passais près de lui, il se mettait debout dans un grand bruit de papier froissé ; puis il me regardait avec un sourire indéfinissable, à la fois narquois et bovin. Ses gros yeux à fleur de tête s'emplissaient d'une eau trouble que les gens sensibles pourraient prendre pour des larmes, ce en quoi ils se tromperaient. Il me disait alors : « Bonjour,

mon cher monsieur. » Je saluais d'un mot, d'un signe de tête, et je ne peux te cacher que j'éprouvais une sorte d'inquiétude : la peur de me tromper. Mais non, mais non, mais non ! Nous ne pouvons pas, nous ne devons pas tolérer près de nous des collaborateurs indignes, même quand ils sont « piftonnés par un miniftre ».

« Je pensais en outre que Birault, à mon laboratoire, volait couramment des lapins, mais qu'au service des sérums il ne me volerait probablement pas un cheval, ce qui est une consolation négative.

« Les choses ont recommencé de se gâter il y a quelques jours. Birault est venu me voir un matin. Il était en costume de travail, c'est-à-dire qu'il avait ses espadrilles et son tablier bleu. Il m'a dit, en remuant les oreilles à la façon d'un animal, ce qu'il fait fort bien :

— Mon cher monsieur, ça ne peut plus durer.

« Comme je le regardais avec un peu d'étonnement, il a repris, non sans soupirs, geignements et récurages de gorge :

— On veut me réduire au désespoir. C'est l'humiliation, c'est la honte, mon cher monsieur. Mais ça ne peut pas durer. C'est la première fois qu'on se plaint des services de Birault.

« Et, soudain, quittant le pronom impersonnel, il a déclaré :

— Je veux travailler, comme les autres. Je veux gagner mon pain, comme les autres, en faisant mon travail.

« Tu me suis bien, tu comprends bien, et tu vois comme toute la suite de ces minuscules événements est logique. Ce bonhomme, quand il était dans mon laboratoire, ne voulait rien faire. Contraint de le garder, je l'ai purement et simplement exempté de travail. Et aussitôt, le voilà qui veut travailler.

« J'ai ouvert la porte, sans un mot, et M. Birault est sorti en poussant des grognements. Les jours suivants, M. Birault a commencé de s'agiter. Le service des sérums comporte un grand laboratoire de préparation, relié aux écuries par un passage couvert. M. Birault parcourait le laboratoire, touchant à tout, déplaçant les récipients, proposant ses services aux préparateurs qui ne savaient comment les refuser, et qui m'en ont parlé deux ou trois fois d'un air assez gêné,

car leur tâche est des plus délicates et demande le calme.

« Cette petite comédie touchant au ridicule, je suis allé, de nouveau, trouver M. Larminat. Il ne m'a pas reçu. Je lui ai fait tenir une note de service à laquelle il n'a pas répondu. Je n'ai jusqu'ici rien dit à mes collègues, parce que si jamais on me retirait le Birault pour le coller à l'un d'entre eux, ils pourraient s'imaginer que je suis pour quelque chose dans ce détestable cadeau. Je n'ai donc rien dit à l'Institut, mais j'ai raconté tout au long cette histoire invraisemblable à Vuillaume qui vient me voir souvent et que je juge de bon conseil. Tu connais un peu Vuillaume : il est mon aîné de beaucoup, mais nous nous tutoyons depuis la Sorbonne. Avec ses cheveux déjà gris, sa voix musicale, sa haute taille fléchissante, il a l'air très doux, mais il est très ferme dans ses opinions. Il a le bord des paupières rougi par une perpétuelle blépharite, ce qui donne à son regard quelque chose de sensible, d'inquiet. C'est pourtant un homme de jugement et j'ai toute confiance en lui.

« J'ai raconté tout au long, à Vuillaume, l'absurde histoire de Birault et mes démêlés avec mon directeur. Vuillaume a dit :

— Les gens comme Larminat ont une peur terrible des politiques dont ils sont les esclaves ; mais il y a une autre puissance dont ils ont également grand peur...

— Quelle puissance, donc ?

— La presse.

— Mais, me suis-je écrié, je ne vais pas mettre la presse en branle pour une misérable histoire de mauvais employé !

— Pourquoi non ? disait Vuillaume en donnant de petits coups de tête. Dans l'ordre scientifique, tout est grave et doit être considéré gravement. Il est inadmissible qu'un service comme le tien soit menacé de trouble parce que Larminat est acoquiné à des politiciens plus ou moins véreux, plus ou moins tyranniques.

— J'entends bien, mais je ne connais personne dans la presse parisienne.

— Ça ne fait rien, m'a répondu Vuillaume, tu vas réfléchir à ce projet. Si tu veux écrire un article, il ne faut pas le donner aux journaux professionnels, aux revues de science ou de médecine : cela n'aurait pas d'écho. Ce qu'il faut

atteindre et mettre en branle, c'est l'opinion publique.

— Mais je ne peux pas critiquer mon propre directeur dans un article de la grande presse.

— D'accord, mais tu peux très bien publier une étude sur les conditions matérielles et morales de la recherche scientifique, sur le rôle de nos collaborateurs subalternes et, notamment, sur ceux qui assistent les techniciens dans la préparation des remèdes. Fichtre ! c'est un sujet magnifique... Et le vieux aura la frousse.

« J'étais, je l'avoue, très ébranlé, très hésitant. Vuillaume continuait de parler et je sentais que les idées me venaient en foule. En somme, la grande presse est une force considérable que l'on peut requérir pour la défense d'une juste cause et tu ne diras pas le contraire, ô rédacteur en chef de cette illustre feuille de chou qui prétend réveiller l'Ouest, rien de moins. Pendant que je remuais toutes ces pensées dans ma tête, Vuillaume disait :

— Si tu te décides pour un recours à l'opinion publique, ce que je trouve tout à fait naturel, je te conseille d'éviter l'interview et d'écrire toi-même un article en pesant tous les termes.

— Mais où publier cet article ? C'est très difficile de faire accepter un article dans un grand journal.

— Non ! Ce n'est pas difficile quand on a quelque chose à dire, quelque chose d'intéressant, et quand on connaît quelqu'un.

« Comme j'hésitais encore, Vuillaume a poursuivi :

— Moi, je connais quelqu'un, un des principaux rédacteurs de *l'Assaut*. Ce n'est pas un très, très grand journal, mais c'est un organe de combat, un organe d'opinion.

« Là-dessus, Vuillaume s'est levé pour partir. Au moment de lui serrer la main, j'ai murmuré :

— Ce serait quand même extravagant de mettre la presse en mouvement parce qu'un sacré Birault gâte mes préparations et que je ne parviens pas à me débarrasser de ce bonhomme.

— Oh ! s'est écrié Vuillaume, la presse est souvent mise en mouvement pour des choses moins importantes. Il ne faut pas avoir un respect trop vétilleux de la presse. Elle fait beaucoup de mal. Raison de plus pour lui donner la chance

de faire parfois un peu de bien. Réfléchis et n'oublie pas que je suis à ta disposition.

« J'ai laissé partir Vuillaume et j'ai pensé tout d'abord que c'était un de ces projets comme on en fait volontiers dans une conversation à bâtons rompus, et qui ne méritent pas de passer à l'exécution. Mais, le restant du jour, je me suis surpris à mettre des phrases bout à bout, presque malgré moi. J'ai compris que, même si je ne le publiais pas, cet article aurait du moins l'avantage de me purger, de me contraindre à formuler avec précision mes idées sur cette grave question des collaborateurs obscurs de la science. J'étais si bien engagé, si brûlant, que le soir même j'ai composé mon article, entre neuf heures et minuit. Je ne suis pas écrivain et, en général, la rédaction d'un simple mémoire me donne beaucoup de mal ; pourtant l'article en question a jailli d'un seul coup et le titre aussi, d'un trait : *les Auxiliaires de la science.* Ah ! cher Justin, que n'étais-tu donc à mes côtés ! Tu m'aurais tiré d'embarras, car l'article composé, je l'ai gardé deux jours entiers dans ma serviette, incapable que j'étais de prendre une résolution.

« Entre temps, j'ai reçu la visite de Roch. Il vient d'ailleurs me voir presque chaque jour. Quel drôle de type ! Je ne comprends presque jamais les raisons de ses pensées, les mobiles de ses actes. Je connais Roch depuis quinze ans, mais il me demeure très mystérieux et même, — comment dire ? — il ne m'intéresse pas. Il n'est représentatif de rien. Il est seul de son espèce. Il m'ennuie un peu.

« Roch m'a dit, après toute sorte de travaux d'approche :

— Il paraît, Pasquier, que tu es une forte tête et que tu entretiens dans cette maison l'esprit d'indiscipline.

« De tels propos me déconcertent. Il m'est presque impossible de savoir s'ils représentent un avertissement amical ou une insinuation malveillante. Je n'ai donc rien répondu. Roch a repris, après un petit moment :

— On m'a dit que tu voulais écrire quelque chose dans les journaux sur la vie des laboratoires.

— Qui t'a dit cela ?... Vuillaume ?

— Non, je n'ai pas rencontré Vuillaume.

— Alors qui ?

— Je ne sais plus. Ça n'a pas d'importance.

« Que dire ? Est-il possible que j'aie fait moi-même l'indiscret ? C'est possible. Souvent, nous sommes sûrs d'avoir gardé le silence sur telle question qui nous tourmente et nous avons parlé presque sans le savoir, presque malgré nous... Déjà Roch se reprenait à palabrer :

— Méfie-toi, Pasquier. Ta situation est trop belle pour que tu te risques à faire des imprudences.

« Je ne savais que penser. Ce conseil de sagesse ne peut pas être un conseil déloyal.

« Cher Justin, tu m'as beaucoup manqué pendant toute cette période. Il me semble que tu m'aurais donné quelque précieux avis, toi qui connais très bien la société des journalistes.

« Bref, j'ai fini par porter l'article. Il fallait me délivrer. Je t'enverrai cet article dès qu'il paraîtra. Tu le trouveras peut-être mal écrit ; sois pourtant sûr que j'en ai pesé tous les termes.

« *L'Assaut* est un journal très lu, du moins Vuillaume l'affirme, et je vois, en effet, dans l'autobus ou le métro, beaucoup de gens qui ont cette feuille entre les mains. Je m'attendais, en allant porter mon article, à trouver un bâtiment magnifique avec des valets de pied à boutons d'or, comme chez mon frère Joseph. Eh bien ! c'est très différent. J'ai dû monter au troisième étage d'une vieille maison de la rue Montmartre. L'escalier, très obscur, sentait le blaireau. Dans l'antichambre, il y avait une dizaine de types qui attendaient, l'air perplexe, en bâillant, en se fourrant les doigts dans le nez, en se regardant de travers, et en lisant d'un œil distrait les derniers numéros du fameux canard. J'ai fait passer la lettre que m'avait donnée Vuillaume. J'ai été reçu par un petit bonhomme de vingt-cinq ans environ. Des cheveux crêpus, un monocle, l'air considérable. Il a pris le papier et m'a gardé trois minutes. Il a jeté sur mon article un regard ultra-rapide. Puis il m'a poussé vers la porte en souriant : « C'est exactement ce qu'il faut ! C'est magnifique ! Mes compliments. »

« J'achète *l'Assaut* depuis trois jours. L'article n'est pas encore paru. J'en ai gardé une copie que je relis de temps en temps pour me bien persuader que ce n'est ni maladroit, ni mauvais, ni même injuste.

« Mon travail personnel, mon travail du labo, souffre beaucoup de ces complications misérables. Il y a des moments où je ne sais plus ce que je fais, d'autres où je pense à Larminat de la façon la plus injurieuse. Le travail intellectuel est affreusement soumis aux influences extérieures : une querelle, une contrariété, un mal de tête, une crampe, un furoncle, et tout est remis en question.

« De la patience ! De la patience ! comme dit à tout instant une personne... cette jeune fille dont je t'ai déjà parlé. Tu sais, Justin, que je suis réservé, même avec toi, sur les questions sentimentales. Et pourtant je ne saurais te dire combien cette jeune fille me plaît et comme elle me touche le cœur. Pour la première fois de ma vie, me semble-t-il, j'ai envie de protéger quelqu'un, de travailler pour quelqu'un, de souffrir pour quelqu'un, de conquérir la gloire pour quelqu'un. Elle est incroyablement douce et pourtant résolue, ferme et sage comme une héroïne de Shakespeare. Je suis plus âgé qu'elle de neuf ans et j'ai le sentiment d'être, auprès d'elle, un petit garçon maladroit et ignorant.

« Je voudrais la réchauffer quand il fait froid, lui mettre un tiède manteau sur les épaules, prendre ses mains dans mes mains, porter pour elle des fardeaux, appeler le soleil quand il pleut, arrêter le vent quand il souffle, détourner du chemin qu'elle suit tout ce qui peut offenser ou gêner ou déplaire.

« Assez ! Ne va pas croire à quelque accès de lyrisme de ma part. Je suis parfaitement de sang-froid et même, pour l'instant, très triste et très nerveux.

« Ton fidèle,

« Laurent P...

« Le 8 juin 1914. »

GEORGES DUHAMEL.

(La troisième partie au prochain numéro.)

L'AUTRICHE

SOUS LE RÉGIME HITLÉRIEN

Le IIIe Reich ne s'est pas contenté de débaptiser l'Autriche en l'appelant la « Marche de l'Est », *Ostmark*. Il a essayé de lui donner une nouvelle figure et il y a dans une certaine mesure réussi. Peut-être point de la manière espérée ni dans le sens souhaité. Quels sont les traits de ce nouveau visage ? Nommons ceux qui s'imposent les premiers à l'observateur non prévenu et qui connaissait l'ancienne Autriche : l'ennui, l'angoisse, l'attente.

L'ennui d'abord, ennui pesant, opaque, qui met une chape de plomb sur ce peuple qui avait besoin du rire comme d'un élément vital. A ce peuple léger, insouciant, qui, entre tous ses frères d'Europe, avait peut-être le plus de goût de la vie, la conquête a enlevé tout ce qui lui faisait la vie légère. Elle lui a enlevé d'abord quelques douceurs matérielles qu'il ne négligeait pas : l'aimable crème fouettée, le *Schlagober* libéralement accordé par le garçon et qui venait poser sur le café son dôme de blancheur ; le café lui-même aujourd'hui si parcimonieusement mesuré ; les fruits, les légumes, autour desquels les ménagères viennoises se livrent chaque matin au Naschmarkt d'homériques batailles. Toutes ces bonnes choses sont devenues rares, difficiles à conquérir, objets de longues poursuites et d'âpres compétitions. Cette vie matérielle, encore si large et si facile sous le « terrorisme » de Dollfuss et de Schuschnigg, est devenue étriquée et maus-

sade. Ce qui s'offrait doit être conquis, conquis au prix de la fatigue ou de l'humiliation, après des heures d'épuisantes et longues stations d'attente devant la boutique, au moyen de flagorneries au fournisseur où l'on laisse un peu de sa fierté.

Cette bataille quotidienne autour d'une table qui tous les jours se resserre contient un sûr principe d'usure. N'employons pas les grands mots. Il n'est en aucune manière question de famine. Ce peuple ne souffre pas au sens strict, au sens majeur du mot. Il ne souffre pas positivement parce que le beurre qu'on lui donne est fortement additionné de margarine, parce que les pommes et la salade sont devenues rarissimes. Il souffre parce qu'il faut partout et toujours lutter pour obtenir quelque chose, parce que tous les matins recommence la bataille du beurre, parce que tout est compté et surveillé, parce que sur toute cette poursuite difficile plane la menace d'une *Gestapo* omniprésente, dont les rigueurs peuvent brusquement s'abattre sur le consommateur trop prévoyant, coupable, en prévision de jours plus sombres, de s'être assuré dans ses placards quelques réserves alimentaires. Ces craintes ne sont-elles pas quelquefois outrées ? Le témoin étranger n'échappe pas à l'impression que les peuples vivant directement sous la loi de la *Gestapo* semblent parfois exagérer le rôle et le rayon d'action de cette dernière, « romantiser » son rôle. Les tableaux, les récits prennent assez aisément une allure de roman-feuilleton. N'oublions pas que partout l'imagination est une puissante alliée de la peur.

N'oublions pas, d'ailleurs, que le IIIe Reich a su magistralement user de la peur, en faisant, avec la soudaineté qui caractérise son action, certains exemples que multiplie, grossit et généralise la circulation sous le manteau des nouvelles. N'oublions pas, enfin, que la dénonciation est la meilleure pourvoyeuse de la *Gestapo* et qu'elle trouve un champ tout particulièrement prospère dans un pays où la vie matérielle est difficile et où chacun surveille son voisin pour voir si sa part du gâteau n'est pas plus large que la sienne. La privation est le plus beau terrain d'éclosion pour cette fleur vénéneuse qu'est la délation.

CONTRAINTE ET DISSIMULATION

La vie matérielle a son importance dans ce pays dont un aimable fils nous disait un jour, avec une bonhomie dans la franchise qui nous est restée en mémoire : « *Bei uns ist die Politik eine Magenfrage* » (chez nous la politique est une question d'estomac). Gardons-nous d'ailleurs de sourire trop vite et avec trop de supériorité de la candeur de l'aveu. Chez tous les peuples cette interdépendance si gentiment avouée existe, et dans quels pays les estomacs vides ou seulement mécontents font-ils une politique de fermeté ? Certes, l'Autrichien n'est pas plus insensible qu'un autre à cette vie matérielle. Nous lui ferions cependant injure en exagérant l'importance de l'alimentaire dans son monde de valeurs. L'Autrichien aimait ce qui mettait un peu de douceur sur sa table ; il aimait plus encore ce qui mettait de l'intérêt dans sa vie. Et, pour prendre un exemple, il adorait les journaux. Une longue pratique de ce cher peuple, au temps où il n'était pas encore la « Marche de l'Est », nous permet d'affirmer que dans aucun pays du monde l'intérêt de l'homme moyen pour la grande politique n'a été plus dévorant qu'en Autriche. Tous les matins, tous les soirs, autour de tables de café converties en champs de bataille, surchargées de journaux de toutes provenances européennes et de toutes nuances politiques, l'habitant de Vienne, de Graz ou d'Innsbruck, au cours de débats passionnés, défaisait et rebâtissait l'univers. Chaque consommateur se croyait Metternich ou Cavour.

Toute cette charmante ardeur s'est éteinte. Non seulement à cause des oreilles de la Gestapo, mais faute de combustible. Il n'y a plus de journaux en Autriche, ou plutôt il n'y en a plus qu'un : le journal de tous les pays totalitaires, qu'il s'appelle la *Pravda* ou le *Völkischer Beobachter*. Il existe encore, de nom, le *Wiener Tagblatt*, les *Neueste Nachrichten*, mais tous ces journaux disent la même chose, portent les mêmes titres, annoncent, dans les mêmes manchettes flamboyantes soulignées de rouge, que « l'Europe retient son souffle devant le mur d'acier » de l'alliance italo-germaine, ou que « la barrière de béton de l'Ouest est pour des millénaires infranchissable ». Le résultat de cette unifor-

mité est la grève du lecteur. L'Autrichien boude le journal unique que le IIIe Reich lui met de force dans les mains. Le spectacle d'un café, d'une salle à manger d'hôtel le matin, à l'heure du café au lait si propice au premier regard jeté sur le monde, est aujourd'hui frappant. Il n'y a pas un consommateur sur dix qui ait une gazette sous les yeux. Il y a deux ans, il n'y en a pas un sur dix qui eût été sans journal. La dictature de l'ennui est sœur de la dictature de la violence. L'Autrichien, que la nature a fait vif d'esprit, supporte la première plus mal encore peut-être que la seconde.

On a retiré à ce peuple ce qu'il aimait et on l'oblige à vivre dans ce qu'il n'aime pas : le bruit, la poussière des défilés perpétuels, le vacarme déchaîné des haut-parleurs qui sont les porte-voix attitrés du régime en même temps que son expression naturelle. Entre le mégaphone et le IIIe Reich, il n'y a pas seulement alliance utilitaire, mais harmonie préétablie. Le IIIe Reich aime tout ce qui grossit et en même temps mécanise. Il aime et recherche tout ce qui viole les retraites de l'âme et empêche l'homme d'être seul, seul avec des réflexions qui pourraient n'être pas toutes favorables au régime. Celui qu'il ne peut pas gagner, il le poursuit en l'excédant. Dans cette forme suprême de l'indiscrétion, il y a un calcul : l'opposition qu'on ne réduira pas par l'argument, on la lassera par le bruit, on la brisera par la fatigue.

Le régime a fait à ses sujets une sévère obligation de l'audition à la radio des déclarations et des morceaux de bravoure de ses leaders. Ne pas être à l'écoute un jour de discours solennel, c'est se ranger soi-même parmi les « ennemis de l'État », se marquer soi-même d'infamie et attirer de gaieté de cœur sur sa personne les rigueurs de la Gestapo. Ce devoir d'écoute est très péniblement ressenti par le Viennois qui, grandi en dehors du carcan prussien, a conservé un certain sens de la liberté individuelle. Il aimerait se promener à Grinzing, on l'oblige à être chez lui et à tourner le bouton de son appareil. Il voudrait écouter du Schubert, on le contraint à subir la voix mélodieuse de M. Bürckel ! Le 28 avril, il était positivement *dangereux* (nous soulignons l'adjectif, qui ne contient aucune exagération) de n'être pas au bout du fil pour recueillir la réponse du Fuhrer au mes-

sage Roosevelt. Le pays était en service commandé. La ville entière était déserte. Se montrer dans la rue à l'heure de la transmission était faire acte ouvert d'opposition. Nous tenons d'une jeune Viennoise, peu favorable au régime comme beaucoup de ses sœurs, le petit trait suivant. Assez peu soucieuse des arguments anti-américains du maître du Reich et le temps étant beau ce jour-là, elle avait voulu faire prendre l'air à son petit garçon dans le Stadtpark. Le désert absolu de l'endroit généralement fort animé lui fit prendre peur et rebrousser chemin.

Le terrorisme de l'écoute trouve de complaisants auxiliaires dans une catégorie d'habitants, celle qui a pour mission de surveiller les autres. Le portier de l'immeuble, le *Hausmeister*, naturellement au courant du comportement des locataires, est tout naturellement désigné pour le rôle d'indicateur. L'espionnage se cache ici souvent sous la bonhomie. Le concierge, sur le pas de sa porte, aperçoit, sortant à l'heure d'une transmission radiophonique d'État, une de ses locataires : « Comment, *Gnädige*, fait-il avec le plus engageant sourire, vous sortez à l'heure du discours de notre Gauleiter ? — Mais oui, répond précipitamment la dame, avec le fard léger du mensonge improvisé sur les joues, ma radio est trop mauvaise, je me hâte d'aller écouter le discours chez une amie qui en possède une meilleure. »

Mensonges de collégiens pris en faute ! Mais cette atmosphère-là, cette atmosphère de dissimulation perpétuelle, c'est l'atmosphère même du IIIe Reich. Le régime est établi dans une fausseté essentielle. Admettons, — en faisant la part large pour l'Autriche que nous avons spécialement en vue, — un quart de sincérité dans les manifestations de loyalisme nazi. Tout le reste est mensonge. Menteuse la boutique qui s'assure contre « tous risques » en arborant des portraits coloriés et en pied du Fuhrer ; menteuses les fenêtres qui se couvrent de drapeaux ; menteuse la salutation nationale-socialiste, ce « *heil Hitler* » répété mécaniquement en franchissant le seuil de la boulangerie où l'on va acheter un croissant.

Le mensonge appelle le mensonge. Au *heil Hitler* sans sincérité prononcé par le client, fait immédiatement écho un *heil Hitler* tout aussi peu sincère de la part du fournis-

seur. Personne n'est dupe, mais l'on reste prisonnier d'une atmosphère qui amènerait naturellement l'éclat de rire libérateur sur les lèvres s'il n'y avait pas la peur. « Deux haruspices, disait-on dans l'antiquité, ne pouvaient se regarder sans rire. » Ici, les deux haruspices ne rient pas, parce qu'il y a l'ombre de la *Gestapo* sur le mur. Les cœurs ne se livrent pas avant que soient assurées toutes les conditions de sécurité. Le premier contact entre deux individus qui ne se connaissent pas encore ressemble toujours à la prise de fer de deux escrimeurs tâtant le jeu de l'adversaire. On cherche à se déchiffrer, à se percer mutuellement au moyen de questions, de coups de sonde prudents et progressifs, dont le but est : lire l'autre sans se démasquer soi-même. Ces pointes de reconnaissance méthodiquement poussées finissent par dégager des lignes sûres : on sait que l'on peut parler franchement, libérer enfin son cœur.

Mais ces échappées ne sont qu'accidentelles. Le ton général de la vie demeure la dissimulation et le secret. Personne n'est sûr. Ni le voyageur inconnu qui lie conversation dans le train, ni votre domestique qui nettoie les carreaux, ni le fruitier, ni l'épicier, ni la lettre qui peut être décachetée ou lue par transparence à l'aide de fantastiques moyens techniques tout nouveaux (insistons ici de nouveau sur la collaboration possible de la légende à la terreur). Sous le téléphone lui-même se cache un indicateur de la *Gestapo*. Chez beaucoup d'habitants de l'Autriche nouvelle, c'est devenu un geste rituel de ne pas entamer une conversation avant d'avoir coiffé les récepteurs de ces sortes de petits bonnets molletonnés dont on recouvre les théières pour en maintenir la chaleur. On étouffe ainsi, dit-on, les vibrations et on diminue les possibilités de captage. Il reste, il est vrai, le microphone invisible, sournoisement installé sous la tenture par l'électricien qui est venu un jour, avec son innocente boîte d'outils, sous le prétexte de réparer des fils en mauvais état. Comment et où posséder vraiment la sécurité ? L'Allemand persifle volontiers le goût français de la sécurité nationale, le complexe « ligne Maginot ». Mais c'est chez lui, dans son propre appartement, dans sa propre famille, qu'il cherche, sans la trouver, cette sécurité qui, au moins, est assurée au Français entre les quatre murs de son logis.

L'ATMOSPHÈRE DE LA FAMILLE EST EMPOISONNÉE

Nous venons d'écrire que dans la famille elle-même est refusé à l'habitant du Reich et, par conséquent, à l'Autrichien d'hier qui partage aujourd'hui le même destin, ce sentiment de sécurité et de clôture, inséparable dans notre conception de libéraux occidentaux de l'atmosphère du foyer.

Nous voici arrivés à l'un des plus douloureux chapitres de la vie de la nouvelle Autriche. Le régime a ici porté le fruit qu'il avait produit dans son pays d'origine : il a empoisonné la famille. L'Autrichien adorait ses enfants. Il continue à les aimer, mais il est obligé de se méfier d'eux, à tout le moins de se surveiller devant eux. L'abandon des conversations, la liberté des jugements deviennent un danger devant les jeunes oreilles de l'adolescent incorporé à la H. J. (Jeunesse hitlérienne), du tout petit déjà enrôlé dans le *Jungvolk* (première formation hitlérienne, avant quatorze ans), de la fille inscrite au B. D. M. (*Bund deutscher Mädel* : Ligue des jeunes filles allemandes). En Autriche comme dans le Reich se sont formés, au sein même de la famille, deux mondes qui s'affrontent : le monde de la jeunesse appuyé sur le parti et sur l'État qui ne négligent rien pour gagner son cœur ; le monde des parents, naturellement classé dans le camp des réfractaires.

L'un des plus pervers calculs du IIIe Reich a été d'alimenter méthodiquement le sentiment de la distance morale entre deux générations, d'y faire entrer chez l'enfant le mépris et d'ajouter enfin à la dissociation l'idée de mission. Des mains de l'État, que celui-ci parle par la bouche du chef d'escouade ou du maître d'école, l'enfant reçoit une mission : être partout le gardien de la foi raciste, la défendre en tous lieux, la préserver de tous les risques qui pourraient naître de l'incompréhension ou de l'hostilité, et cela en usant de tous les moyens, y compris la surveillance des gestes et des propos au sein même de la famille. C'est comme chargé de mission, comme porteur d'un flambeau que l'enfant s'institue le juge et le surveillant de son père. Le devoir national prime tous les autres. La dictature occulte, exercée au foyer par l'enfant sur les parents, doit être retenue

comme l'un des traits caractéristiques d'un régime qui n'admet la formation d'aucun monde de sentiment, en marge de lui-même, qui sait qu'il n'a aucune prise sur une génération formée en dehors de lui, mais du moins veut empêcher cette génération de faire entendre sa voix. L'œil de Moscou installé au centre du foyer, le sentiment de la trahison de l'atmosphère, à l'heure de détente des propos du soir autour de la table ronde, sous la nappe de clarté de la lampe familiale, c'est, en même temps que l'un des plus sûrs principes d'usure d'un cœur humain privé de ses derniers refuges, l'une des plus implacables condamnations d'un régime.

Admettons, à l'honneur de l'âme de l'enfant, que le cas extrême de délation formelle soit exceptionnel. Il reste la crainte d'un côté et trop souvent la menace ou l'esquisse du chantage de la peur de l'autre. « Si tu fais le geste de me toucher, je le dis au Führer », dit l'enfant, avec une héroïque candeur, au père qui le menace d'un soufflet. « Si tu ne me laisses pas entrer au B. D. M., dit la fille à sa mère, je dirai à la maîtresse d'école que c'est toi qui me l'as défendu. » Voilà deux petits exemples, pris entre des milliers de cas analogues, que nous devons à des témoignages directs. Que l'on ne croie pas que le père ou la mère prennent à la légère ce genre de fanfaronnades. Tous deux savent trop le danger très réel qu'elles comportent dans l'atmosphère générale du régime. Le soufflet du père restera suspendu dans les airs ; la fille obtiendra de sa mère l'autorisation convoitée. La lutte de la famille contre la toute-puissante machine de l'État est la lutte du pot de terre contre le pot de fer. L'assurance de l'enfant, dans sa résistance aux parents, lui vient de se savoir soutenu par le parti. S'appuyer à un drapeau contre la famille, quelle force !

Sans aller jusqu'à la dénonciation, ni même à la menace, l'attitude de l'enfant hitlérien auprès de ses parents, qu'il sait ou qu'il sent, avec les merveilleuses antennes de son âge, hostiles au régime, peut être l'opposition ou la fronde. Fronde parfaitement innocente sous d'autres régimes, mais non inoffensive dans le cadre de police des régimes totalitaires. Un enfant viennois entre avec sa mère dans une boutique. La mère qui a eu à souffrir du régime se contente

d'un *guten Morgen* en franchissant le seuil ; le petit fait le salut fasciste en levant le bras et lance un sonore *Heil Hitler!* qui, à côté de la pâle et bourgeoise salutation maternelle, éclate comme une manifestation. « Comme votre petit garçon sait bien saluer ! » dit avec un sourire perfide la boutiquière à la cliente, qui rougit un peu devant les autres acheteurs. Façon de dire : « Votre salut à vous dénonce la mauvaise Allemande. » Ces petits faits se répètent quotidiennement dans la vie de l'Autriche nouvelle. Qu'on ne les juge pas absolument insignifiants. Sans aucune portée dans des climats libéraux où est admise l'opposition, ils ne sont point, encore une fois, sans signification, ni sans effet, sous des régimes qui se sont fait de la peur une alliée. Ils entretiennent cette atmosphère d'inquiétude, de qui-vive perpétuel qui domine l'existence sous le IIIe Reich ; ils apportent leur part à l'usure des nerfs, exploitée par le régime ; ils sont, dans la coupe des jours, la goutte de poison quotidienne.

Nous n'avons pas oublié cette visite faite à une famille viennoise dont nous connaissions les sentiments, mais où nous ne savions pas rencontrer un petit garçon de dix ans, délibérément hostile à cette attitude et partisan du régime. La mère, au salon, me prévient tout de suite d'une particularité qu'elle ne juge pas sans importance en me demandant d'user du français au cours de notre entretien. Le petit, assis dans un fauteuil, apparemment plongé dans un livre, mais levant le nez constamment au-dessus des pages, suit une scène qui révolte manifestement son cœur de petit hitlérien, mais dont le vrai sens lui échappe, étant donné ses lacunes linguistiques. Il est là, installé les jambes croisées en témoin et en juge (sa mère n'ayant pas osé le renvoyer), en juge à la fois hostile et impuissant. La haine de l'ennemi héréditaire, de l'*Erbfeind*, le blâme pour sa mère, l'effort désespéré pour saisir quelques bribes de cette conversation dans une langue abhorrée et qui lui échappe : tous ces sentiments mêlés, à la fois candides et violents éclatent sur ce petit visage buté et contracté, dans cet œil aigu de jeune faucon.

Il arrive que l'enfant ne veuille pas trahir ses parents, mais qu'il les trahisse sans le vouloir. Et, à ce point de vue, l'enfant devant lequel les parents laissent libre cours à leurs sentiments touchant le régime, est peut-être plus dangereux

encore que celui dont ils ont peur et devant lequel ils se surveillent. La faiblesse de l'enfance (et d'ailleurs sa beauté morale) est qu'elle ignore la prudence. Que l'on nous laisse conter ici l'une de ces petites anecdotes de la chronique du IIIe Reich qui éclairent d'un léger humour le triste fond de la toile, et d'ailleurs donnent assez bien l'atmosphère. La scène se passe dans un tramway. Beaucoup de choses se passent dans les tramways de la nouvelle Allemagne. Le tramway, reflet de la vie, est devenu le théâtre populaire du IIIe Reich. Une mère est montée avec son petit garçon dans une voiture bondée de voyageurs ; elle lui dit de rester sur la plate-forme d'avant, à côté du *conducteur*, c'est-à-dire en allemand à côté du *führer*. A ce nom de *führer*, il se fait dans l'esprit de l'enfant une de ces saugrenues, soudaines et bouleversantes associations d'idées de cet âge : « Mais, maman, crie-t-il, est-ce que ce n'est pas l'homme dont papa dit, chaque matin, qu'il voudrait l'étrangler ? » Tout le tramway rit sous cape, car le nombre des vrais sympathisants au régime est faible. La mère, elle, ne rira pas si un mauvais hasard a voulu qu'un fonctionnaire du régime en uniforme soit parmi les voyageurs.

QUALITÉS DE LA JEUNESSE

Nous avons éclairé l'une des plaies les plus douloureuses de l'Allemagne nouvelle, plaie ressentie avec une acuité particulièrement cruelle en Autriche, parce qu'elle y était inconnue : le foyer empoisonné par la méfiance ; la dictature de la crainte exercée par l'enfant sur ses propres parents ; dans les cas les meilleurs, un principe de retenue, de contrôle, introduit dans les instants de la vie où devrait régner l'abandon et où, justement, pourrait être réparée l'usure nerveuse résultant d'une trop longue contrainte extérieure. Cette compensation si bienfaisante est interdite : sur toutes les heures se dessine un profil d'ombre. Il nous est arrivé bien des fois de demander à des Autrichiens, dont nous savions qu'ils souffraient de cet état de choses, comment ils supportaient cette tension indéfinie : « On s'accoutume à tout, nous était-il presque toujours répondu. A l'habitude de vivre dangereusement, nous avons ajouté celle de vivre secrètement. Nous avons pris l'habitude du climat russe. »

La jeunesse a quitté la famille et a été du côté de l'État, de l'État qui l'appelait, la flattait et en faisait son vase d'élection. De cette jeunesse nous n'avons pas voilé les torts. Nous voudrions, parce que nous voulons que ce tableau soit impartial, dire ses mérites. C'est chez elle seule que l'on trouve, dans l'attachement au régime, ce principe de noblesse : la gratuité. Neuf fois sur dix, l'adhésion au nazisme est chez l'adulte, tout spécialement en Autriche, un calcul. Ce n'est pas l'homme qui va vers les idées, c'est le profiteur qui va vers la place. On se répète, dans le peuple de Vienne, une sorte de dicton rimé qui donne à la situation un éclairage assez juste :

Der Kaufmann hat Sorgen
U. sagt : guten Morgen ;
Der Bauer kennt die Not
U. sagt : grüss Gott ;
Nur der Profitler
Sagt noch : heil Hitler !

(« Le négociant a des soucis et dit : Bonjour. Le paysan connaît la misère et dit : Dieu vous garde. Il n'y a que le profiteur qui dise encore : *heil Hitler.* »)

La jeunesse ne subit pas, elle se donne ; elle ne calcule pas, elle croit. Et dans ce don, il y a de la fraîcheur et de l'élan. L'image du Führer épinglée sur le mur n'est pas pour elle une assurance ou un alibi, mais une icone. Combien de fois aussi son endurance nous a inspiré de l'admiration ! Incroyable endurance, manifestée dans les marches épuisantes, dans les interminables défilés sous une pluie battante, les plus grands ou les plus grandes (car il n'y a pas de différence dans l'énergie entre les filles et les garçons) ouvrant le cortège, les plus petits, les tout-petits d'une dizaine d'années, galopant par derrière à immenses enjambées ou trottant comme de jeunes chiens, et tout cela redressé et chantant, chantant indéfiniment sous l'averse qui fait ruisseler les drapeaux, perce les vestes et les chemises brunes, trempe les tresses blondes et les petites jupes noires. Chez nous que d'inquiétudes chez les parents, que de grogs chauds, d'ouate thermogène et d'aspirine préparés au retour !

Nous ne voulons certes pas médire de nos petits scouts, nous savons la fierté de leur cœur. Ce n'est pas leur cœur qui

nous inquiète, c'est leur corps. Nous ne craignons pas la défaillance des âmes, mais des muscles. Tant d'épaules trop repliées, de mollets trop maigres, de petits visages pâlots, charmantes fleurs d'ombre de nos grandes villes, à côté de ces corps durcis, de cette musculature guerrière, de cette jeune animalité luisante de là-bas ! Nous avouons, en toute franchise, n'avoir jamais pu, revenant d'outre-Rhin et conservant toute fraîche dans la rétine la vision d'un magnifique matériel humain, revoir nos gentils petits scouts parisiens sans éprouver un douloureux serrement au cœur. Tout cela peut se réparer, mais il y faut de la volonté et de la lucidité ; nous savons qu'elles ne manquent pas aux chefs admirables auxquels est confiée cette jeunesse.

LES DIVERSES CLASSES SOCIALES ET LE RÉGIME

Quelles sont les classes sociales qui, en Autriche, ont le plus souffert du nouvel état de choses ? Une première distinction doit être faite entre le peuple et les classes dites, sans doute ironiquement, libérales. Dans le peuple, c'est l'ouvrier d'usine qui est le moins mécontent. L'ancien socialiste des faubourgs de Vienne, d'Ottakring ou de Floridsdorf, n'était déjà pas content de Dollfuss, auquel il ne pardonnait pas le bombardement des cités ouvrières, le printemps rouge de 1934. En mars 1938, il eût certes plébiscité Schuschnigg, mais sans enthousiasme. Il vit aujourd'hui dans l'apathie et le sentiment qu'il n'a fait que changer de chaînes. Certes, il se plaint de l'excès épuisant de travail et de la maigreur des salaires. Certes, il n'aime pas le régime, mais le supporte et, finalement, en vit. Il est obligé de constater que l'activité fébrile, introduite par le national-socialisme dans le pays et en grande partie créée par les besoins de l'industrie de guerre, a considérablement résorbé le chômage. Il importe également de ne pas méconnaître les efforts très réels accomplis, il faudrait presque dire les coquetteries déployées par le IIIe Reich pour capter l'ouvrier des faubourgs. On l'a fait participer aux croisières de voyage de la K. D. F. (*Kraft durch Freude*, la célèbre organisation des loisirs du régime). Il n'était jamais sorti de sa mansarde et on lui fait voir du pays. Il a l'impression de connaître une vie, sinon plus heureuse, du moins plus

entraînante, plus ouverte. A défaut du contentement, le régime donne le mouvement.

L'homme de la terre est infiniment moins heureux. Il se range, lui, franchement, parmi les boudeurs. Le paysan du Tyrol souffre moralement dans sa foi de catholique (qu'il voit humiliée et blessée par un régime ennemi du Christ), matériellement sous le régime de contrôle et d'étatisation que lui imposent les maîtres nouveaux du pays. Il n'a plus de main-d'œuvre agricole, tous les travailleurs partant pour la ville et les usines de guerre. En revanche, beaucoup d'impôts. Il sait son curé molesté, la croix de son village menacée ; en même temps, il a le sentiment de n'être plus maître dans sa ferme. Individualiste par nature, il se voit happé dans l'engrenage de l'État et de la réquisition. On lui a inculqué les beautés de l'adage du régime : « Tu n'es rien, ton peuple est tout », dans lesquelles il ne goûte aucune consolation. D'abord il a l'impression que ce peuple de Prussiens, de Poméraniens et de Brandebourgeois n'est pas son peuple. Ensuite, il tient à être libre et ne l'est plus.

Dans les classes libérales, si le commerçant moyen est peu satisfait, le grand hôtelier, l'industriel, entraînés dans le rythme de trépidation fébrile du régime, connaissent au contraire des perspectives de prospérité toutes nouvelles. Accablés de commandes, ils ne savent où donner de la tête. Un pullulement d'entreprises toutes fraîches a converti ce petit pays un peu stagnant et doucement assoupi dans la paix séculaire des Habsbourg en une ruche bourdonnante.

Cette impression de fourmilière est aussi celle que donnent matériellement beaucoup d'hôtels d'Autriche, et il y a là un fait au premier abord surprenant dont il faut éclairer les raisons. Non prévenu, le touriste qui sait que le IIIe Reich jouit d'assez maigres sympathies dans le monde, qui sait qu'une sorte de cordon sanitaire moral isole l'Allemagne nouvelle de l'univers, s'attend à trouver vides les hôtels d'Autriche que fréquentaient les Anglais, les Américains, les Hollandais et les Français. Ce touriste se trompe et constate vite son erreur. Ces hôtels présumés vides, il les trouve pleins, bruissants d'activité et de fièvre, sans une chambre libre à donner. Le public est là, il n'y a que sa composition qui ait changé. L'Anglais a été remplacé par le Mecklembourgeois et l'Amé-

ricain par le Poméranien. Toute l'explication d'un fait en apparence paradoxal est là. Les hôtels d'Allemagne ne sont plus remplis que d'Allemands. L'Allemand ne voyage plus, les dix marks dérisoires que son gouvernement lui permet d'emporter à l'étranger lui interdisant pratiquement de franchir ses frontières. Il ne voyage plus, il tourne en rond. Le « voyage autour de ma chambre » a remplacé le tourisme, le voyage autarcique s'est substitué au voyage exotique. Le Hambourgeois va à Salzbourg et le Salzbourgeois à Hambourg. Le voyage allemand est devenu un chassé-croisé. On joue aux quatre coins. Les avantages pour la caisse de l'État sont indiscutables : tout l'argent reste à la maison. On n'a qu'à s'amuser entre soi.

S'amuse-t-on autant ? Ce tourisme en circuit fermé satisfait-il vraiment cette humeur vagabonde, ce goût impénitent du changement d'horizon, cette *Wanderlust* qui est un des sentiments les plus profondément enfoncés dans la sensibilité germanique ? A ce tourisme interne manque l'élément qui donne au départ sa saveur profonde et son parfum d'aventure : le dépaysement. Cette nouvelle forme de déplacement est au fond un ersatz, avec tout ce que le mot contient de creux, un ersatz comme le caoutchouc-buna, le paletot en fibre de bois et le beurre-margarine.

L'admirable propagande hitlérienne répète sur tous les tons au citoyen du IIIe Reich qu'il doit prendre conscience de ses richesses de Germain, qu'il doit se retrouver. Mais ce n'est pas se retrouver qu'il voudrait, mais se quitter, s'évader de lui-même. Une très fine étude allemande d'hier était intitulée : *Ferien vom Ich*. Titre presque intraduisible et qu'on ne peut rendre qu'en l'allongeant et en le gâtant. A peu près : « Vacances trouvées en se quittant, en déposant son moi. » Ces vacances-là sont interdites dans le nouveau Reich. Il y a au fond de l'Allemand quelque chose de déçu et de trompé, quand, après dix heures de chemin de fer avec de belles valises toutes neuves dans le filet, il retrouve ses compatriotes, sa langue, son beurre à goût de végétaline. Au lieu de se renouveler, il fait de l'auto-intoxication.

Cette impression de prison, ce sentiment de regarder le monde à travers les barreaux d'une cage, il faut avoir causé avec des Allemands pour en savoir l'acuité. « Pouvoir aller

où vous voulez, voir des pays, vous ne savez pas votre bonheur ! » Chaque wagon international entrevu dans une gare est une blessure au cœur.

L'Autrichien, lui aussi, maintenant, qui a si longtemps été libre de ses mouvements, connaît la sensation de la cage. Il est entré dans une forteresse dont les ponts-levis sont relevés. Il a la consolation médiocre de la trouver hérissée de canons, mais sait qu'il n'en pourra plus sortir. Ceux de ses frères qui, hier, lui vantaient les beautés du régime, les nazis de l'intérieur, les « austro-nazis » sont aujourd'hui les plus amèrement déçus. Ils pensaient être les maîtres dans le pays qu'ils avaient aidé à prendre et se voient éloignés de toutes les places, cyniquement rejetés après avoir servi. Cette puissance du mirage *avant*, cette amertume et cette régularité du mea-culpa *après* : c'est toute l'histoire, indéfiniment renouvelée en dépit de toutes les leçons, des petits peuples fascinés par le magnétisme du Reich.

LE LÉGITIMISTE ET LE JUIF, PRINCIPALES VICTIMES DU NAZISME

Revenons à l'état d'esprit des diverses classes sociales dans l'Autriche nouvelle. Nous avons vu que l'ouvrier, auquel un régime passé maître dans la propagande et ignorant l'humilité montre sous toutes ses formes ce qu'il a fait pour l'amélioration de son niveau de vie alors que l'État de Dollfuss et de Schuschnigg le laissait croupir dans son taudis, nous avons vu que l'ouvrier n'était souvent pas mécontent de son changement de sort. Nous avons vu le paysan aigri, l'industriel emporté dans un courant de vie et d'activité nouveau. Quelles sont les classes qui ont le plus souffert du changement ? A côté du clergé et des Juifs, sur lesquels nous reviendrons, incontestablement les hommes qui continuaient l'ancienne Autriche. Non seulement les membres de la noblesse, mais tous les légitimistes, à quelque rang social qu'ils appartiennent. « Nous sommes coupés de toute communication avec la vie, me dit l'un d'eux. Nous sommes des parias. » Beaucoup sont encore au camp de concentration, dont ils ne sortiront pas vivants. Beaucoup sont sortis de geôle, moralement et physiquement brisés, avec cette empreinte de mélancolie

inguérissable sur les traits que laisse une trop longue déchéance matérielle. Libres, ils demeurent des prisonniers entre les quatre murs d'un logis où ils mènent une existence de spectres. Un des traits les plus caractéristiques du nouveau régime a été l'acharnement déployé contre les légitimistes, contre les hommes que le gauleiter Bürckel, dans une de ses harangues de début à Vienne, essayait de dénoncer au mépris du peuple comme une « sélection de fainéants qualifiés et de pantins prétentieux ». Il faut savoir que le IIIe Reich détestait beaucoup plus le drapeau des Habsbourg que celui de Lénine.

L'un des plus bas moyens employés par le régime pour essayer d'achever d'abattre ses anciens adversaires a consisté à faire paraître périodiquement leurs effigies dans les feuilles illustrées de sa presse, sous l'aspect que leur donne le camp de concentration. Des photographies nous montrent de malheureux êtres sans faux-col, avec des barbes de quinze jours, l'œil terne, le cheveu en désordre, dans cet état d'incurie et de délabrement et avec cette expression d'hébétude sur les traits qui sont les conséquences du régime cellulaire. « Voilà les hommes qui ont régi l'Autriche », annonce triomphalement la légende. On espère faire rire bassement en montrant les maîtres d'hier sous l'aspect de bagnards et de cette déchéance tirer un capital de propagande ! Faux calcul ! Ces images n'atteignent pas le prisonnier, elles déshonorent le geôlier.

Inutile de dire qu'à côté des têtes des préfets, des ministres du régime Schuschnigg, les têtes de Juifs représentatifs du monde de la presse ou du commerce tiennent leur large place dans ce pilori par l'image.

Auprès de l'israélite à binocle de la salle de rédaction ou du bureau de banque, on a eu soin de placer d'authentiques et purs profils de ghetto oriental pour laisser une impression plus massive. Diligemment a été rassemblé tout qui pouvait se rencontrer ici de plus « marqué », de plus « typique », depuis le profil de l'adolescent asiatique, jusqu'à la vieille brocanteuse trônant dans une sombre boutique, dans un cadre d'innommable pouillerie, au milieu d'indéfinissables marchandises, en passant par le rabbin à bouclettes grasses et à cafetan.

Une incroyable quantité de difformités et d'asymétries crâniennes, de bouches lippues, de nez monstrueux, d'immenses lobes d'oreilles, de barbes en friche, de toques d'astrakan crasseuses défilent sous le regard du lecteur. Une énorme somme de patience a été dépensée dans l'assemblage de ces pièces de musée destinées à laisser dans la rétine du lecteur une ineffaçable vision de gorilles humains.

Le problème juif, résolu en Allemagne avec la sauvagerie radicale que l'on sait, se posait en Autriche, du fait même de l'énorme pourcentage sémitique dans certains centres, avec une acuité particulière et dans des conditions spéciales de difficulté pratique.

L'orthodoxie raciale la plus farouche et la plus résolue dans l'emploi des moyens était d'avance condamnée à l'impuissance dans une cité comme Vienne. La tâche d'épuration était au-dessus des forces mêmes des législateurs de Nüremberg. Vienne est une mosaïque de races. Nulle part l'étoffe humaine n'est faite de plus de fils divers entrecroisés. Sur trois Viennois, il n'en est certainement pas un qui ait dans les veines un sang germanique vierge, qui ne compte parmi ses ascendants un Slave, un Hongrois ou un Juif. Il suffit d'ouvrir un annuaire téléphonique pour se rendre compte du nombre de Swoboda et aussi de Kohn qui peuple encore la ville. Ces alliages donnaient d'ailleurs un métal qui avait ses qualités spécifiques, tous ces apports formant un type : le Viennois.

C'est ce caractère composite de la capitale des Habsbourg qui la faisait haïr de Hitler. Cette ville qu'il a voulu prendre, il l'a toujours, de toutes les forces de son cœur, détestée. Son image même est toujours restée dans son souvenir liée aux plus sombres années de sa vie, celles du *Männerasyl* de Döbling. L'ombre de ces années de jeunesse restait sur la ville qui en avait été le cadre. Il l'a appelée la « Babylone des races », l'incarnation de la « souillure raciale ». Elle lui apparaissait sous des aspects de pourriture, de cadavre vivant, dont la seule pensée suscitait en lui « le haut-le-cœur ». Hitler a aimé Linz et toujours haï Vienne. Mais la haine, même momentanément triomphante, n'est jamais victorieuse. Le IIIe Reich a pu annexer Vienne, il ne l'a pas gagnée !

RÉSISTANCE DE L'AUTRICHE

Par nature frondeur, nonchalant et individualiste, l'Autrichien a dû se résigner, dans l'atmosphère nouvelle imposée à son pays, à renoncer à satisfaire ce triple caractère de son tempérament. La fronde (le *raunzen*, — un verbe spécifiquement viennois auquel correspondrait assez bien, sans le traduire exactement, notre français : rouspéter) est devenue périlleuse depuis qu'il y a partout, au café, dans la rue, au téléphone, des oreilles policières à l'écoute. La nonchalance est mal vue du nouveau régime qui a donné crûment à entendre à ses nouveaux sujets qu'ils devaient renoncer à de vieilles habitudes de vie facile, s'ils voulaient avoir leur place au soleil du IIIe Reich, au soleil des places et des emplois. On a brutalement signifié à l'Autrichien que la chère *Gemütlichkeit* à laquelle, durant de si longues années, il s'était abandonné était un mot qui ne figurait pas dans le vocabulaire nazi et n'était pas admis au pays de la *Leistung* (rendement). On lui a répété que le IIIe Reich ne connaissait pas les euphémismes et que pour lui la *Gemütlichkeit* s'appelait, de son vrai nom, paresse. On lui a fait comprendre qu'il devrait renoncer ou s'adapter. Renoncer à toute fonction, à toute carrière, à toute possibilité d'existence dans le cadre de l'État nouveau, ou bien s'adapter à la loi du travail fébrile, à la cadence de l'« effort haletant » dont l'Allemagne nouvelle tire un titre de gloire. Cette vie débonnaire, faite de petits métiers et de petits efforts, où le verbe jouir passait avant le verbe produire, cette douce vie au ralenti, sorte de climat intermédiaire entre l'effort prussien et la facilité méditerranéenne, est devenue à la fois une impossibilité et un opprobre. On exige de l'Autrichien qu'il rougisse de ce qu'il aimait. C'est tout un style de vie nouveau qu'on lui propose ou, plus exactement, qu'on lui impose.

Et enfin, le troisième des traits marqués : l'individualisme. L'Autrichien, de par tout son tempérament, était individualiste. Par nature, il était réfractaire à la *Vermassung*. Un mot nouveau pour une chose nouvelle et qu'on ne peut traduire que par une longue périphrase : imposition d'une âme collective. L'Autrichien tenait à ses nuances de vie personnelles,

à son domaine privé, à son jardin. C'est ce que ne lui permet pas le régime qui lui fait aujourd'hui l'honneur de l'appeler à participer à la vie de la communauté nationale. La *Volksgemeinschaft* (communauté du peuple) n'admet pas les « jardins », parce que le mot jardin comporte le mot mur. Il n'y a pas de cloisons dans l'Allemagne nouvelle et il n'y a plus de vie personnelle. L'État a droit de regard partout.

L'Autrichien a fait à ses dépens l'expérience de ce qui tient d'humiliation sous la fière façade de l'axiome dont le régime fait sa devise : « Tu n'es rien, ton peuple est tout. » Il est excédé de l'empiètement continu du pouvoir dans sa vie individuelle, des enquêtes perpétuelles sur sa vie intime, des questionnaires détaillés, indéfiniment renouvelés, sur la composition de son ascendance familiale, ascendance dans laquelle un supplément d'information pourra peut-être faire découvrir le Juif lointain, jusqu'alors ignoré. Il est las d'une surveillance qui étend son réseau à toutes les manifestations de la vie et spécialement à toutes les communications, depuis la lettre jusqu'au téléphone. Le seul fait de recevoir de l'étranger une correspondance un peu abondante vous classe sûrement un homme parmi les suspects.

L'Autrichien pour lequel cet état de choses est nouveau en ressent le désagrément plus vivement que son frère d'Allemagne, depuis bien plus longtemps habitué à l'atmosphère.

Désagrément, mais plus encore, mais surtout humiliation, *Wurdelosigkeit*, — c'est le mot qui vient bien vite sur les lèvres de l'Autrichien, quand il veut caractériser son nouveau statut d'existence. Naturellement très sensible aux atmosphères, il ressent profondément la perte de fierté de sa vie, l'absence de dignité d'une existence tout entière ouverte et livrée, dans laquelle l'individu devient un objet ou un gibier pour l'État. Cette dictature du pouvoir collectif sur la vie privée, cette servile remise à l'État de toutes les clefs des enceintes privées, ne se lisent-elles pas, — pour prendre un exemple entre bien d'autres, — dans cette inscription de pancartes portées récemment dans un défilé par des femmes de Carinthie : « *Führer, befiehl ! Wir gebären dir Kinder* » (Parle et commande, Fuhrer ! Sur ton ordre, nous procréerons des enfants !). L'impudeur profonde qui

ici éclate dans la servilité n'est sans doute pas ressentie par les porteuses de bannières ; elle l'est, et profondément, par les spectateurs, infiniment plus nombreux, du défilé.

* * *

En dépit de tous les efforts déployés pour la réduire, l'âme autrichienne résiste. L'Autrichien, avec la lucidité qui ne lui a jamais fait défaut, sait qu'il n'acquerra pas les qualités du vainqueur et qu'il perdra ses qualités natives. Il sait qu'on ne concilie pas la rigidité prussienne et certaine grâce d'abandon et de nonchalance qui est son héritage à lui. Cette constatation, il la traduit dans une de ces plaisanteries où un mélancolique humour prend sa revanche de la cruauté du destin : *Jetzt haben wir preussischen Charme u. österreichische Organisation.* (Nous avons maintenant le « charme » prussien et « l'organisation » autrichienne).

Que la légèreté d'un humour qui ne perd jamais ses droits sur les rives danubiennes et qui, dans certains cas, peut être une forme du courage ne nous fasse pas ignorer la profondeur de l'opposition autrichienne. Un grand capital de haine s'accroît ici lentement et sûrement. Une profonde modification de l'équilibre, du chimisme interne du Reich a été la conséquence de l'Anschluss et bien plus encore, naturellement, de l'annexion de la Bohême et de la Moravie. Ces conquêtes sont un danger : c'est ici, dans ces terres d'acquisition récente, dans ces terres « d'alluvions », que se manifesterait le plus rapidement, en cas de guerre, un esprit de dislocation qui aujourd'hui n'est que larvé. C'est ici que devrait être renforcée la ligne de ce front intérieur qui s'ajouterait au front extérieur. C'est ici qu'aurait le plus à faire M. Himmler et sa police. « *Fremdkörper sind Sprengkörper* » (les corps étrangers sont des corps explosifs) me disait récemment un Viennois qui est à même de bien juger.

ROBERT D'HARCOURT.

LES MINUTES HEUREUSES

LE TRÉTEAU

A LA « REVUE »

Après mon périple oriental, dans le courant de janvier 1907, j'étais rentré à Nice, et je m'étais réinstallé dans mon chalet des Collinettes. Puis j'étais parti hâtivement pour Paris, avide de savoir ce qui se passait à la *Revue* depuis la mort de Brunetière et pourquoi mon roman *l'Invasion*, qui aurait dû paraître vers la fin de l'automne, n'était pas encore publié. Brunetière disparu, j'étais inquiet touchant les dispositions de son successeur à mon égard. En tout cas, ce retard dans la publication me paraissait de bien mauvais augure.

Le directeur était maintenant M. Francis Charmes, prochain académicien, sénateur et ancien directeur politique aux Affaires étrangères. Les Charmes formaient une dynastie. Fils de l'Auvergne, ils étaient trois frères qui, tous trois, s'étaient fait de belles places dans la politique et dans l'administration. Je n'ai pas connu les deux autres. Mais je sais que Francis était l'amabilité même. Il paraît que Clemenceau l'appelait « la petite chouette jaune ». Lorsque j'entrai en relations avec lui, il n'avait plus rien qui justifiât ce surnom, ni même rien qui, dans sa physionomie, ou sa manière d'être, attirât tant soit peu l'attention. M. Charmes était la correction autant que l'amabilité même. Je me souviens

qu'Eugène Montfort, que je lui avais présenté, me dit, en sortant de son cabinet :

— Comme il est propre !...

C'était vrai : sa redingote noire était vierge de taches et de pellicules.

Enfin, il était académicien. Et, comme académicien, sa grande originalité, c'était d'avoir été élu à l'unanimité. Je me suis laissé conter que, dans les fastes de la Compagnie, on ne connaît qu'un seul cas analogue : celui du président La Monnoye, du Parlement de Dijon... C'était l'extrême amabilité de M. Charmes qui lui avait valu ce tour de faveur. Personne n'était plus conciliant que lui, plus habile à désarmer les résistances...

Dire que je m'entendis tout de suite avec lui serait assurément exagéré. Mais, moi qui avais redouté le pire chez le successeur de Brunetière, je fus tout heureux de rencontrer un homme accommodant, qui ne voulait rien briser, qui connaissait l'art des ménagements. Par la suite, je m'habituai sans trop de peine à ce genre d'esprit. En somme, c'était l'esprit classique, avec sa politesse, son souci de plaire, de tout dire sans blesser, son culte de la mesure et des nuances ! Tout cela était si loin des brutalités romantiques et naturalistes, qui étaient encore de mode à cette époque-là ! J'en fus vivement frappé. Je disais à M. Charmes :

— Je refais sous vous ma rhétorique !

C'était celle du *Journal des Débats*, assouplie par vingt années de censure sous le régime impérial. Tout dire sans rien casser ! C'était si contraire à toutes mes habitudes, que je finis par considérer cela comme quelque chose d'admirable. Et je m'émerveillai de constater que cette rhétorique-là c'était aussi celle de Renan pour les vérités qui n'étaient pas bonnes à dire : il y avait donc une diplomatie de l'expression et même de la pensée.

M. Charmes, habile diplomate, rédigeait la chronique politique de la *Revue*. J'étais toujours ébahi de voir avec quelle souplesse il esquivait les affirmations trop tranchantes. Il excellait à pacifier toutes les questions. Sous sa plume, tout se calmait, tout s'adoucissait.

En 1913, au moment où j'allais publier mon *Saint Augustin*, j'avais été très effrayé par les formidables et belliqueuses

manifestations de Leipzig, lors de l'inauguration du monument de la Bataille des nations. Avec un bel égoïsme d'auteur, je confiai mes craintes à M. Charmes.

— Voilà bien ma chance ! lui dis-je : pour une fois que j'écris un livre capable de toucher le grand public, la guerre va culbuter toutes mes espérances !

— N'en croyez rien ! m'assura M. Charmes. J'arrive de Berlin, où j'étais invité par l'ambassadeur, mon ami Jules Cambon. J'ai vu l'Empereur qui m'a dit très aimablement : « Cher monsieur Charmes, tous les quinze jours la *Revue des Deux Mondes* est sur mon bureau : je lis vos articles !... » Quelque temps après, je l'ai revu à l'ambassade, dans une soirée, où la Comédie-Française jouait *Un Caprice*, de Musset. L'Empereur, qui était devant moi, s'est retourné gentiment, et, avec un petit signe de la main : « Ah ! ah ! Musset !... Un auteur de la *Revue* !... » On n'est pas plus aimable. Comment voulez-vous que dans des dispositions pareilles... Non, non ! Nous n'aurons pas la guerre !...

Nous l'eûmes tout de même un an plus tard. Mais cela n'ébranla point l'optimisme ni n'influa sur le génie conciliateur de M. Charmes. Je me souviens qu'au début de 1915, comme je lui apportais un article où il y avait une phrase un peu dure sur Guillaume II, il me dit :

— Je vous serais obligé de supprimer cela ! Nous ne devons pas indisposer l'Empereur : nous aurons besoin de lui pour traiter !

Telle était chez lui la force du pli professionnel. Ce diplomate, qui était un excellent Français, continuait à croire que, dans ce monde de brutalité qu'est devenue l'Europe moderne, tout peut encore s'arranger avec de la courtoisie, de l'amabilité, de la finesse au service d'un intérêt bien entendu.

***

Je n'eus qu'à me louer de mes rapports avec lui. Je lui savais gré d'être un homme bien élevé et naturellement bienveillant, surtout de représenter si parfaitement l'esprit libéral de la *Revue*. Paul Adam me disait de cet aimable homme, si ami du juste milieu : « L'esprit de M. Thiers est descendu en lui. » Il y avait de cela. En somme, c'était celui

de la *Revue* que j'aimais à travers le sien. Après quarante ans bientôt de collaboration ininterrompue, je garde toute mon estime et toute ma gratitude à cette vieille maison, où, en dépit de la goujaterie et de la servilité croissantes des mœurs littéraires, subsistent toujours les meilleures traditions du passé : maison de haute honnêteté, où les lettres sont toujours estimées pour elles-mêmes, où le caractère de l'écrivain est respecté et même aussi, — chose rarissime, — son indépendance, dans la mesure où elle peut s'accorder avec des exigences difficiles à éluder.

Mais, pour reprendre le cours de ses glorieuses destinées, il fallait à la *Revue* une impulsion plus énergique : ce fut René Doumic qui la lui donna. Doumic fut d'abord un excellent administrateur. Lorsqu'il prit la direction de la *Revue*, mon éditeur, homme éminemment pratique, me répéta le mot d'un académicien sur le nouveau directeur :

— C'est un très bon choix ! Doumic a fait gagner de l'argent partout où il est passé...

La vérité, c'est que, grâce à lui, cette institution, déjà presque centenaire, eut un regain de prospérité inouï. La *Revue* atteignit à une diffusion qu'elle n'avait jamais connue, même du temps de Buloz, qu'aucune autre en France n'avait jamais atteinte. Cela se fit à petit bruit, par innovations insensibles et discrètes. On changea la disposition de la couverture, on modernisa l'orthographe attardée de la maison.

Enfin, un esprit nouveau s'y fit sentir sans bruit. Il était bien dangereux de toucher aux habitudes d'une clientèle si ancienne, c'était côtoyer les pires précipices. Mais le succès justifia la politique de Doumic. Il avait compris que, pour sauver l'existence de son périodique, il fallait l'adapter non seulement à des exigences économiques inexorables, mais aux goûts d'un public beaucoup plus étendu qu'autrefois. Et néanmoins, il s'efforçait de conserver à la *Revue* la haute tenue littéraire qu'elle avait toujours eue. Rappelant les collaborateurs illustres de la maison, depuis les Hugo, les Balzac, les Musset, les Vigny, les Taine et les Renan, jusqu'aux célébrités contemporaines, il se plaisait à répéter : « Nous sommes la revue des grands écrivains. » Formule excellente pour la publicité. Car il comprenait merveilleusement tout

ce que la publicité moderne pouvait faire de bien à une vieille maison comme celle-là. C'est lui qui inaugura les Dîners annuels de la *Revue* qui réunissent autour de l'aïeule des périodiques français tout ce qui a un nom dans les lettres et ailleurs. On vit des chefs d'État et des souverains présider ces agapes et consacrer une fois de plus le prestige d'une maison dont Gambetta avait pu dire qu'elle était, comme la Banque de France, une institution nationale.

Bien que nos idées et nos goûts ne fussent pas toujours d'accord, je dois reconnaître que nous nous sommes toujours très bien entendus, Doumic et moi. Du moins, je n'ai jamais eu avec lui de graves dissentiments. Nul n'était mieux disposé que lui à accueillir tout projet qui pouvait servir l'intérêt ou ajouter au renom de la *Revue*. La *Revue* était, je crois bien, son plus grand amour. Il l'aimait comme une maîtresse, lui sacrifiant tout, ses commodités personnelles et son temps, ne prenant jamais de vacances, sauf quelques jours vers la mi-août pour aller retrouver les siens à Royan. Je lui disais : « Vous avez épousé la *Revue des Deux Mondes* comme Louis XIV, à l'autel de Reims, épousa la France. »

Il lui sacrifiait même ses idées, ses goûts, ses penchants les plus vifs. Il avait celui de la raillerie, du trait piquant, de la riposte prompte et sans réplique : il l'avait prouvé au début de sa carrière de critique. Devenu directeur de la *Revue* et secrétaire perpétuel de l'Académie française, il s'estimait obligé à une sorte d'impersonnalité officielle. S'efforçant à ne rien manifester de ses sentiments, il retenait le trait prêt à partir.

J'avais pour lui, pour sa droiture, pour la sûreté de son caractère la plus grande estime, et même une amitié qu'il me rendait, je pense, bien qu'il se fût fait une règle de s'interdire toute inclination particulière, qui aurait pu être préjudiciable à la *Revue*. Il s'évertuait à décourager toute démonstration sentimentale. Je disais souvent à nos amis communs : « On voudrait lui faire risette, mais il n'y a pas moyen ! » Et cependant je sentais que ses sentiments répondaient aux miens.

* * *

Mes relations de plus en plus fréquentes avec les revues, et même avec les journaux, entraînaient pour moi des séjours prolongés à Paris, soit au printemps, soit à l'automne, les hivers parisiens étant funestes à un vieil Africain de mon espèce. Je dus d'abord me contenter d'une chambre d'hôtel. Pourtant, je me rappelle que, à la fin de 1907 ou de 1908, je louai un petit appartement garni, rue Saint-Ferdinand, dans le quartier des Ternes. Mais c'était bien loin des bureaux de la rédaction, et le genre de la maison convenait mal à un austère collaborateur de la *Revue*. Je dus me rabattre sur la rive gauche, quartier des grandes librairies et des revues sérieuses. Je fus quelque temps l'hôte du quai Voltaire que la rue du Louvre et les quais de la Seine poétisaient à mes yeux. Je finis par jeter mon dévolu, pour des raisons de commodité, sur l'antique hôtel Foyot, qui s'appelait aussi *Hôtel Joseph II*, sous prétexte que l'empereur d'Allemagne, Joseph II, le propre frère de Marie-Antoinette, venant visiter Paris et sa sœur, y serait descendu incognito, pendant les dernières années du XVIIIe siècle. Cela donnait un certain lustre à l'établissement qui, en ce moment-là, était fort défraîchi. Je soupçonnais même qu'il ne restait plus que quelques chambres de l'ancien hôtel, sans doute en grande partie démoli.

Quoi qu'il en soit, cet hôtel Foyot, situé à l'angle de la rue de Tournon et de la rue de Vaugirard, était devenu une dépendance du célèbre restaurant Foyot, alors le plus renommé de la rive gauche et l'un des plus achalandés de Paris. Le voisinage du Luxembourg lui valait une clientèle assidue de sénateurs et de politiciens, et celui de l'Odéon, une clientèle de gens de lettres et d'acteurs, voire même de professeurs, autres gloires du Quartier latin. Brunetière y déjeunait fréquemment, quand il venait faire son cours à Normale, et je me rappelle y avoir été invité par un de nos vieux maîtres de conférences, le célèbre M. de la Coulonche. Le « Foyot » passait alors pour le rendez-vous de la littérature et de la politique. Les garçons affectaient d'appeler bruyamment par leurs noms les clients qui avaient tant soit peu de notoriété. Ils étaient aux petits soins pour les habitués. La plupart avaient de longs états de service dans la maison.

J'ajoute que la cuisine de l'établissement se maintint fort bonne jusqu'aux environs de la guerre et même après. L'arrivée des Américains gâta tout. Les vieilles traditions se perdirent. Ce fut la fin. De mon temps, la chère était délectable et les prix restaient encore très abordables, même pour de modestes bourses comme la mienne. Clients de l'hôtel, nous avions le droit de prendre nos repas au restaurant. Pour nous, le déjeuner à prix fixe coûtait quatre francs. Cela revenait à cinq francs avec le café et le pourboire. O temps heureux ! Les soirs de grande première à l'Odéon, toutes les tables étaient retenues. C'était une élégance que de dîner au Foyot avant la représentation.

Mais les séjours que je faisais à Paris devenaient trop fréquents et trop prolongés. Je ne pouvais plus me contenter d'une chambre d'hôtel. Je n'y étais pas chez moi. Il m'était à peu près impossible d'y travailler. C'est ainsi que je me décidai à louer tout au bout de la rue de l'Université, à deux pas de la Tour Eiffel, un petit appartement de trois pièces que j'habite encore.

C'était à l'automne de 1909. J'y allai les yeux fermés, sur les indications d'une annonce de journal. Et quelle ne fut pas ma surprise d'y retrouver le logis d'un confrère qui m'y avait reçu, lors de mes débuts littéraires, et qui venait de le quitter, ne le trouvant plus à la hauteur d'une situation notablement accrue. Quant à moi, je m'en contentai fort bien, quoique j'y fusse assez à l'étroit : trois pièces et une cuisine microscopique ! Mais, pour un appartement parisien, c'était déjà bien beau que d'être tranquille, suffisamment lumineux et aéré. J'avais sous mes fenêtres un véritable jardin, celui de l'hôtel de Talhoüet, ombragé de ses magnifiques marronniers, et, de la fenêtre de mon cabinet, la vue s'étendait jusqu'au pont de l'Alma et jusqu'à l'ancien quai Debilly. Les soirs d'automne, j'avais d'admirables crépuscules mauves sur la Seine et les perspectives du Trocadéro.

Ce qui m'y a toujours amusé, c'est de pouvoir contempler, de ma table de travail, le défilé des visiteurs de la Tour Eiffel, étrangers ou provinciaux. Je les vois venir de l'autre bout du trottoir, du côté de l'avenue Bosquet. A ce moment-là, ils espèrent seulement *la* voir. Les figures se dérident, les yeux s'illuminent, les bouches s'entr'ouvrent. *Elle* va paraître,

ils cheminent, extasiés d'avance, sous les marronniers des Talhoüet... Enfin, ils l'entrevoient par-dessus les toits des maisons. Plus de doute : c'est *elle*. Ils l'ont vue, ils la voient, ils la contemplent. Un éclair de joie transfigure les visages : c'est de l'admiration, c'est de la dévotion !... Et c'est un rafraîchissement pour moi, au milieu de mes paperasses, que cette joie populaire.

Le plus précieux, à mes yeux, dans ce petit logis de la rue de l'Université, c'est son extraordinaire et si rare tranquillité ! Lorsque j'y arrivai, en 1909, une loi sévère, édictée par le propriétaire lui-même, qui habitait le premier étage, régissait l'immeuble. Pour tous les locataires, quels qu'ils fussent, le règlement était pareillement inexorable : « Pas de chiens, pas de chats, pas de pianos, et, — il faut bien que je le dise, — pas d'enfants ! » Maison de célibataires et de vieux ménages. Je me rappelle que ma voisine, vieille dame octogénaire, se vit impitoyablement expulsée, parce que son chat, pourtant soigneusement séquestré, s'était oublié dans l'escalier. Ce terrible propriétaire mourut. Contrairement à mes craintes, il fut remplacé par une « œuvre » pieuse et de tout repos, qui occupa tout son premier étage, immédiatement au-dessus de mon petit entresol. Œuvre de tapisserie, où des personnes mûres et du dernier bien dévident des laines, ajustent des nuances, circulent à pas feutrés, œuvre de bénédiction, sans laquelle je ne pourrais plus vivre. Car enfin, que veut-on que devienne un pauvre homme de lettres par ce temps de T. S. F., de gramophones, de chiens et de perruches ! Où fuir la goujaterie, l'abrutissement et le vacarme infernal de ses semblables ! Flaubert disait, il y aura bientôt un siècle : « L'humanité, chassée de la planète, déménagera pour les étoiles. » Mais les étoiles vont être envahies par les avions. Il ne nous restera bientôt plus que le ciel métaphysique.

* * *

Je n'ai jamais beaucoup aimé les gens de lettres, mes confrères et mes frères, ni les milieux dits littéraires, ni les milieux mondains, — les salons, — surtout les salons qui passaient pour être à la fois littéraires et mondains. Il en existait encore, lors de mes débuts. Et j'ai entendu parler du

salon fameux de Mme Aubernon. Elle avait bien des qualités, mais elle était morte. A travers les récits qu'on m'en faisait, cette dame prenait pour moi figure de monstre mythologique : on la disait redoutable et on contait sur elle maintes anecdotes qui la représentaient comme une personne autoritaire, menant son monde à la baguette. Toutefois la tradition salonnière se maintenait. J'ai échappé à la plupart de ses embûches, et il n'y a pas de quoi en être fier. Car, à la moindre sollicitation, j'aurais fait comme tout le monde, je serais allé dans ces endroits-là. Avec l'espoir de quoi ?... D'y rencontrer des gens en place, des confrères arrivés ? De pousser ma propre littérature ?... Un de mes aînés qui avait renoncé au monde et qui en gardait de l'aigreur me répétait souvent :

— Les gens du monde ne lisent pas nos livres !... Ils ne les achètent même pas : il faut qu'on les leur offre !

C'était vrai. Et toutefois on y courait, la vanité étant plus forte que tout. J'y ai couru comme les autres, bien que je n'eusse aucune illusion, mais en m'inventant toute sorte de mauvaises excuses. Comment résister à une invitation où l'on vous promettait toutes les enchanteresses : « Venez demain ! Vous trouverez ici Mme de Noailles qui meurt du désir de vous voir !... » Ou bien : « Vous êtes toujours attendu. Vous savez que vous trouverez ici des admiratrices, des admirateurs et des amis ! » — On y allait, la mort dans l'âme, et on ne trouvait ni Mme de Noailles, ni admirateurs, ni amis, mais des hyènes littéraires qui rentraient péniblement leurs crocs ou leurs griffes à votre approche, ou de vagues gens du monde qui se fichaient complètement de vous.

C'était un mystère pour moi que la vogue irrésistible de ces endroits et les cohues qui s'y ruaient. La maîtresse de maison était quelquefois fort jolie, mais ce n'était pas toujours le cas. Elle n'avait aucun esprit, pas même l'esprit de conversation, pas même le talent de faire causer les autres, de les faire briller à propos. Ces dames étaient souvent fort mauvaises langues, et, malgré cela, on venait chez elles, on y revenait. A de certains jours on s'y écrasait. C'est qu'il y avait en elles un don, un don de race que, par exemple, les Goncourt admiraient fort dans la Païva : une volonté inflexible, qui passe à travers tous les obstacles et qui faisait dire à celle-ci : « Moi, tous mes désirs sont venus se ranger

à mes pieds, comme des chiens couchants... » Le fait est que celles auxquelles je pense savaient forcer les résistances les plus opiniâtres, les dédains les plus sottement aristocratiques. On était tout étonné de rencontrer dans ces milieux hétéroclites, à côté de politiciens de bas étage, d'authentiques grands seigneurs apparentés à des maisons royales, ou des hobereaux du vieux Faubourg, parmi les plus renfrognés et les plus chiches de leurs politesses. Mais on a beau être grands seigneurs, on n'en est pas moins snobs. Ces messieurs faisaient comme nous tous : ils voulaient paraître, ils cherchaient le tréteau. Ou peut-être venaient-ils par curiosité. Comme disait Dumas fils à Boissier, qui avait dîné avec lui chez les d'Haussonville et qui en témoignait son enchantement :

— Ils auront voulu voir comment sont faits un bâtard et un cuistre !...

Le plus affligeant, dans ces milieux prétendus littéraires, c'est que la littérature est la chose dont on s'occupe le moins. La maîtresse de maison est absolument dénuée de goût, quelquefois de culture. Aucun sentiment des valeurs, aucune idée de la chose littéraire. Et ce sont ces milieux-là qui font les réputations. Quand il n'y trône pas un grand homme dont la renommée n'est plus à fabriquer, on y exhibe des génies inconnus, de vieux enfants-prodiges ou de jeunes débutants, qu'on fait monter sur une chaise pour réciter leur fable. J'ai assisté, en ce genre, à des inflations prodigieuses, véritables « ouvrages de dames » à quoi collaborèrent les milliards des Amériques et les Puissances internationales. Ces gloires-là, qui finissent par s'imposer, qui se soutiennent par la complicité de toutes les sottises et de toutes les ignorances, seront un casse-tête pour l'avenir. En attendant, c'est le triomphe de la réclame mercantile qui s'en empare.

Je ne pouvais pas me plaire longtemps dans ces pays étrangers. Et pourtant j'ai voué une véritable amitié et une gratitude attendrie à quelques femmes d'élite et de cœur, que j'y ai rencontrées, et qui ont bien voulu m'y accueillir.

Parmi ces belles et bonnes âmes rencontrées devant l'ennemi, je m'en voudrais de paraître oublier le cher et vénéré chanoine Mugnier, dont on a pu dire qu'il était l'Évêque de

la littérature, — de toute la littérature, croyante et incroyante, surtout de la dernière. Depuis un demi-siècle au moins, il y mène à petit bruit un apostolat discret, agissant, en dépit des apparences, par la seule vertu de sa présence et d'une charité toujours en éveil. Un peu comme celui du Père de Foucault qui, dans les déserts sahariens, n'a voulu être qu'un simple christophore. Barrès a écrit des prêtres qu'ils portent l'uniforme des plus hautes préoccupations morales. Le chanoine Mugnier s'est borné à montrer cet uniforme-là dans la plupart des milieux mondains et littéraires. Il l'a fait avec dignité. Il a désarmé, j'en suis sûr, bien des préventions et bien des sectarismes. Il a opéré ou préparé des conversions, il a été surtout, et il est encore, un grand consolateur, un ami et un médecin des âmes. On raconte qu'il a déversé son expérience et ses observations mondaines dans des volumes de mémoires, auxquels il ne cesse de travailler. Les amateurs d'anecdotes et de révélations s'en promettent des régals. Je suis certain qu'ils seront déçus dans leur appétit de médisances. Les mémoires du chanoine Mugnier, s'il les livre à la postérité, seront, comme sa vie, tout pénétrés d'indulgence et de bonté, et l'on pourra partout, même au ciel, en entendre la lecture, avec édification.

* * *

Ce sont les milieux journalistiques qui m'ont inspiré le plus de défiance. Paul Adam, qui collaborait à de nombreux journaux, me répétait : « Ce sont des bandits ! Ils n'ont ni foi, ni loi !... » — Il fallait bien s'y habituer, et, comme on dit, se faire une raison. J'ai dû collaborer, moi aussi, à un certain nombre de journaux. Mais mes premiers rapports, plutôt tendus, avec celui des Letellier, m'écartèrent de la presse pendant un assez long temps. C'est Doumic et Bourget qui me ramenèrent au journalisme, — Bourget qui avait derrière lui tout un passé de journaliste et qui aimait le journal, l'odeur des salles de rédaction, l'atmosphère des cabinets directoriaux. Ainsi, j'entrai en relations avec les Calmette, les Capus, les Henry Simond, les Coty, les Arthur Meyer. Je le confesse, parmi tous ces messieurs, c'est Arthur Meyer qui m'a laissé le souvenir le plus vif, et, si j'ose dire, le plus sympathique. Cet homme, réellement extraordinaire,

avait le don d'ubiquité. Il était chez lui dans tous les mondes. Je le rencontrais surtout chez son vieil ami, Gaston Jollivet, qui, à ses yeux, représentait toutes les élégances du Second Empire et pour lequel, je crois, il avait, autant qu'il en était capable, une sincère affection.

J'ai dit maintes fois à Bourget, qui voulait écrire la *Comédie humaine* de la IIIe République : « Comment ne l'avez-vous pas mis dans un de vos romans ? » Et Bourget me répondait, d'un air accablé : « Il défie le pinceau ! » Et c'était vrai. Il y a sur lui des mines, des californies d'anecdotes toutes plus pittoresques les unes que les autres. Elles courent le monde, elles sont archi-connues. Je n'y ajouterai rien, sinon quelques-unes qui me sont personnelles et qui me semblent assez bien le définir. Et d'abord ma surprise mortifiée le jour où il me « colla », lui chrétien de fraîche date, sur un détail infime de la liturgie des enterrements catholiques : il est vrai qu'il avait assisté à tant d'enterrements dans sa vie !... Ce qui l'étonnait le plus, dans sa surprenante existence, c'était d'être devenu quelqu'un de si chic, un homme du monde accompli, presque un gentilhomme, lui parti de la boutique d'un petit tailleur du boulevard Saint-Martin, disait-il... Était-ce bien exact ? Il est vrai que le boulevard Saint-Martin est si près de la rue de Nazareth !... Oui, il était tout étonné de son ascension, surtout d'être devenu quelqu'un de si chic, — et, de ce chef, il demandait, il exigeait votre admiration. Il ne lui manquait plus que l'immortalité académique, et il y songeait : « Que voulez-vous ? concluait-il : j'ai contre moi ma naissance !... »

Je lui fus présenté par Doumic, qui était alors directeur littéraire du *Gaulois*. Ce devait être vers la fin de 1909. On m'offrit, si je me rappelle bien, deux cent cinquante francs par article. C'est ce que Meyer appelait ses « prix royaux ». Au seuil de la guerre, il me disait :

— Je ne puis plus vous offrir les prix royaux d'autrefois !

Cependant, il laissait courir le bruit que, « autrefois », il avait payé quinze cents francs à Brunetière pour une interview du Saint-Père. Joseph Bertrand, le secrétaire de la *Revue*, qui me contait cette histoire, me disait que Meyer avait été d'abord un peu suffoqué de ce prix de quinze cents francs, demandé par Brunetière, — un prix plus que royal

vraiment. Bertrand, qui négociait la chose, allégua la dignité de la *Revue*, la majesté du Saint-Siège. Meyer, gentilhomme, ne voulut pas lésiner plus longtemps. Non seulement il s'exécuta, mais il envoya à Brunetière les quinze cents francs dans une magnifique serviette en maroquin, qu'il avait reçue, en backchich, d'un riche magasin du boulevard des Capucines. Il avait ainsi, paraît-il, un assortiment de cadeaux toujours prêts, offerts par maintes grandes maisons, qu'il payait en réclames dans son journal.

Je puis dire que, de tous les directeurs de journaux que j'ai connus, c'est avec lui que j'ai eu les relations les plus faciles. Quand un de mes articles ne lui plaisait pas, ou lui paraissait un peu bâclé, il se bornait à cette petite remarque amicale : « Ayez toujours du talent ! » Notre seule contestation, ce fut à propos du mot « larbin » imprudemment employé par moi :

— Je vous saurais gré, me dit-il, de supprimer cette expression qui pourrait déplaire !... Songez que nous avons des lecteurs dans la domesticité du Faubourg !...

Il était indifférent aux attaques les plus virulentes : « Qu'est-ce qui pourrait me salir aujourd'hui ! » affirmait-il avec sérénité.

Il avait aussi de l'esprit, quelquefois. Un jour, je le croisai dans l'antichambre de Francis Charmes qui, l'ayant reconduit jusqu'à l'escalier, me déclara :

— Savez-vous ce qu'il vient de me dire ?... Il m'a dit : « Cher monsieur Charmes, j'ai soixante-neuf ans : je fais mes débuts au théâtre et j'ai mon premier enfant !... » J'ai failli lui répondre comme Corvisart à Napoléon : « Sire, à votre âge, on en a toujours !... »

Avec cela, — et c'est peut-être le plus bel éloge qu'on puisse faire d'Arthur Meyer, — il manifestait une qualité rarissime chez un directeur de journal : il aimait véritablement les lettres. Il avait l'estime et même le respect du talent : c'est d'autant plus beau chez un homme aux yeux de qui les « gens chics » tenaient une si grande place et qui était affolé par toutes les grandeurs d'établissement. Je l'ai toujours vu rester dans la juste mesure avec un écrivain. Mais il ne fallait pas lui donner barre sur soi. Immédiatement il en abusait.

*
* *

J'ai confessé mon peu d'estime pour les gens de lettres. Je me corrige : je voulais dire pour les « gendelettres », les parasites des lettres, ceux qui n'en sont pas et qui arrivent tout de même à s'y creuser un trou. A côté de deux ou trois sommités, — faveur qui n'est pas accordée à toutes les époques, — il y a bien un quarteron d'honnêtes écrivains qui font leur métier avec loyauté et pudeur. Car c'est un métier que de faire un livre, et on ne saurait faire convenablement deux métiers. Le reste est une racaille, composée de truqueurs, de cabotins, de valets de plume, d'individus à tout faire, à quoi il faut joindre la séquelle avide et follement vaniteuse des « dames de lettres ».

Tout cela est snob et exploite l'armée innombrable des autres snobs. Lorsque je pris contact avec elle, la littérature m'apparut comme l'empire du snobisme : régions immenses et pleines de périls. Car, de même que les vrais écrivains sont une exception, les gens de goût, capables de juger, de sentir et de comprendre, les gens qualifiés pour cela, sont rarissimes. Pour le grand nombre des lecteurs, tout est affaire de snobisme. Ce qui se lit, ce qui est « dans le train », ce qu'on est convenu de coter et d'admirer, rien d'autre n'excite leur curiosité. Le snobisme s'attaque même aux grands écrivains. Nous avons connu un temps où Racine était un snobisme, — et cela pour des raisons d'à côté : euphonies, allitérations, consonances ou sonorités heureuses. Gœthe est toujours un snobisme, ce Gœthe que personne ne lit en France et dont tout le monde parle. Mais c'est surtout aux écrivains de second et de troisième ordre, — ou même à des ratés et à des faiseurs, — que les snobs s'accrochent. Parmi ces snobismes, il en est d'indestructibles qu'on se repasse pieusement d'une génération à l'autre : par exemple, celui de Stendhal, de *Dominique*, de *la Princesse de Clèves*, chefs-d'œuvre classés et patentés. Les fanatiques de Stendhal n'arrêtent pas : chaque saison apporte sa nouvelle contribution de gloses aux bibliothèques de commentaires déjà entassés sur l'ennuyeux auteur de *la Chartreuse de Parme*. J'aime beaucoup en Stendhal l'amateur de peinture et de musique, le moraliste et l'observateur mondain, voire même le voyageur naïf et

l'admirateur béat de l'Italie. Mais le romancier m'échappe. Comme me le disait un jour Paul Bourget, qui pourtant l'admirait fort : « Quelqu'un d'intelligent vous parle de ses personnages, mais ils ne sont pas dans la chambre... »

* * *

Ce qui me rebutait surtout dans la littérature de mon temps, c'en était l'artifice, la facticité. Rares étaient ceux qui avaient quelque chose à dire, ceux qui se préoccupaient d'être vrais, simples devant la complication du réel. Il y avait des familles littéraires qui vivaient exclusivement dans la littérature et de la littérature, sans autre souci que de varier les procédés d'une rhétorique fatiguée et sans autres horizons que ceux des salons parisiens, des stations et des plages mondaines. L'exotisme était remplacé par une littérature de croisières. Ces défauts n'ont fait que s'accentuer : plus que jamais, ils s'épanouissent aujourd'hui. Rarement on a poussé plus loin l'horreur du vrai, l'horreur du simple : on l'a poussé jusqu'à la recherche de la fausse simplicité. Je ne vois partout que truqueurs, qu'esbrouffeurs, s'évertuant à ahurir le naïf client. Je ne vois qu'obscuristes, satanistes et logomaques. On objecte que le maquillage est nécessaire pour obtenir l'illusion. Mais je ne veux pas de l'illusion et je ne comprends pas la nécessité de cabotiner.

Être vrai, découvrir une vérité neuve, être un animateur, insuffler la vie à des personnages fictifs, ou la rendre aux hommes du passé, c'est ce que j'ai toujours cherché à travers d'inévitables défaillances. C'est ce qui m'a fait chérir, parmi mes contemporains, le petit troupeau des probes et des sincères. C'est ce qui a contribué à resserrer mes vieux liens d'amitié avec un Émile Baumann. C'est ce qui m'a fait aimer un Boylesve, un Neveux, un Montfort, un Chérau, ce peintre si véridique et si fervent des mœurs provinciales et paysannes, dont la *Valentine Pacquaut* est l'authentique petite-fille d'Emma Bovary...

Telles sont encore les raisons qui, parmi mes grands aînés, m'ont fait admirer un Loti, un Barrès, un Bourget, un François de Curel, un Paul Adam.

Au temps de mon adolescence et de ma première jeunesse, j'ai été fanatique de Loti. C'était l'accent de sincérité, de

vérité sans doute, qui m'attirait à lui, malgré ses poses et ses vanités enfantines. Il y a aussi chez lui bien de la sentimentalité un peu niaise et du convenu. Mais je n'étais guère sensible à ces défauts. Aujourd'hui, encore qu'ils m'apparaissent plus à nu, je n'en suis pas moins touché par ce fond de vérité, par cette sincérité si émouvante, à l'accent si profond, si pénétrant. Personne n'aura dit comme lui le chant de la nature, de la vie et de la mort. Je viens de relire *Azyiadé*, qui fut, je crois, son premier livre : c'est le plus enivré de tous, le plus candide, celui qui va le plus loin.

Je n'ai rencontré Loti qu'une seule fois : à l'époque de mes premières velléités académiques, au printemps de 1914. Pour la visite d'obligation, il m'avait donné rendez-vous au palais d'Orsay, où il était descendu. Je l'attendis au buffet de la gare, dépendance dudit hôtel, et, comme j'avais le nez dans mon assiette, le garçon qui me servait me toucha l'épaule, en me disant :

— Vous voyez ce petit monsieur qui s'avance entre les tables ?... C'est Pierre Loti !

Je regardai le « petit monsieur » qui, lui, paraissait ne voir personne : il ne ressemblait pas du tout aux portraits que je connaissais de lui : profil de vieil officier retraité, aux moustaches de chat hérissées, l'air pas commode, marchant à petits pas, sur des talons très hauts, comme s'il avait peur de casser des œufs... Évidemment, sa mine n'était pas très engageante. Je rassemble tout mon courage et, à l'heure dite, je me fais conduire à son appartement, une petite chambre au cinquième, d'où l'on devait avoir une fort belle vue. Je n'y aperçus rien de remarquable que l'hôte lui-même et, nonchalamment étalées sur les meubles, les pièces, en argent ou en vermeil, d'un magnifique nécessaire de voyage. Je fus accueilli par le commandant Viaud avec une brusquerie toute militaire. Il me dit :

— Je ne vous connais pas ! Je n'ai rien lu de vous. Vous savez que je ne lis rien !...

En quoi il se vantait comme Lamartine, qui non seulement a prodigieusement écrit, mais qui a beaucoup plus lu qu'il n'a essayé de le faire croire... Loti reprit, après une pause imperceptible :

— Je n'ai rien lu de vous... Sauf, par hasard, deux ou trois phrases dans la *Revue de Paris* (qui publiait, en ce moment-là, ma *Judith Renaudin*). C'était dans un roman, je crois. Ces phrases m'ont plu : je vote pour vous !

Au comble de la surprise et de la joie, je me confondais en remerciements :

— A moins, ajouta le commandant, que vous ayez pour concurrent M. Barthou, mon supérieur hiérarchique !...

En effet, Barthou devait être, à cette époque, avait été ou serait, quelque jour, ministre de la Marine.

Je m'en allai, un peu rafraîchi par cette douche. Et, depuis, je n'eus plus jamais de nouvelles de Loti, sinon pendant la guerre : je reçus de lui une lettre d'injures des plus violentes pour avoir mal parlé des Turcs dans un livre que j'eus l'imprudence de lui envoyer. Mme Adam (qu'il appelait *madame Chérie*) me consola en me disant qu'elle avait reçu du même Loti une lettre analogue et pour le même motif...

Et, puisque me voici dans les anecdotes, je ne résiste pas à l'envie de conter encore celle-ci. C'était toujours au palais d'Orsay, quatre ans plus tard, au printemps de 1918. Une nouvelle visite académique m'y amenait, cette fois, pour Anatole France, qui était descendu, lui aussi, à cet hôtel. Comme pour Loti, j'y avais déjeuné, en attendant l'heure de ma réception. De ma table, j'avais aperçu, à l'autre bout de la salle à manger, le maître en personne, avec sa cour, une petite cour où se faisait beaucoup remarquer Z..., un romancier israélite à gros tirages...

France me reçoit familièrement dans la galerie, sans me faire asseoir. Et nous voilà arpentant le parquet, en une petite promenade digestive :

— L'Académie ? me dit France... Peuh ! ça n'est pas grand chose !... Il y a peut-être chez nous quelqu'un ayant un vague talent qui ressemble à du génie : c'est Pierre Loti. Mais il n'est pas intelligent... Tandis que Z..., lui, est très intelligent !... Mais il n'a aucun talent !...

Un petit ricanement de gorge souligna cette double exécution. France, n'ayant plus rien à me dire, me quitta. Je ne l'ai jamais revu depuis.

* * *

De tous mes grands aînés, le seul avec qui j'aie eu des relations suivies et même une certaine familiarité, c'est Paul Bourget. Mes premiers rapports avec lui n'avaient pas été très heureux. C'était au temps de mes débuts : j'étais allé le voir, sous je ne sais plus quel prétexte naïvement cousu de fil blanc, en compagnie de Joachim Gasquet. Bourget nous accueillit avec la froideur d'un haut fonctionnaire recevant des subordonnés : c'est du moins l'impression que je rapportai de notre visite, peut-être parce que je savais que le père de Bourget avait été recteur et que cela me rappelait maintes réceptions semblables dans le monde universitaire.

Je ne commençai à me rapprocher de lui qu'aux environs de 1914, et ainsi c'est surtout pendant les vingt dernières années de sa vie que je l'ai connu. A cette époque-là, il était déjà à peu près retiré du monde. Le monde de ses romans, il le savait par cœur, de sorte qu'il n'avait plus besoin de recourir à l'observation, à la poursuite du document. Toutefois, les nouveautés excitaient sa curiosité. Et comme il se piquait d'être un peintre de mœurs, il était assez attentif aux modes nouvelles. Des jeunes confrères le guidaient parfois dans des milieux où ces modes battaient leur plein et où on pouvait être un peu surpris de le voir. Les dancings et les bars de nuit attirèrent ce consciencieux observateur.

Il vivait très bourgeoisement entre sa femme et quelques vieux amis, visiteurs assidus, se bornant à recevoir quelques jeunes écrivains, le dimanche, après la messe. Bourget ménageait beaucoup les jeunes : il en avait un peu peur. Et j'ai cru sentir que cette réception dominicale ne lui faisait aucun plaisir, qu'il considérait cela comme une corvée imposée par sa situation. Il m'a toujours fait l'effet d'un solitaire. Des amis, plus intimes ou plus anciens que moi dans la maison, m'affirmaient que l'influence austère de Mme Bourget n'avait pas médiocrement contribué à le détourner du monde. Je me souviens qu'un jour, comme il rentrait chez lui fort en retard pour un rendez-vous qu'il m'avait donné, il me dit, en déposant son haut de forme, avec une certaine pompe :

— Excusez-moi ! Je sors de chez les de L... qui marient leur fille. Grand mariage ! Tout le Faubourg était là !...

A la façon dont il prononça « le Faubourg », je ne pus réprimer un léger sourire. Sur quoi, Mme Bourget, qui le remarqua :

— Oui, n'est-ce pas, Paul... tout ce beau monde que nous ne voyons plus et dont nous nous moquons si complètement!...

Ce fut l'unique fois où je m'aperçus que le Bourget de *Cruelle énigme* et de *Crime d'amour* n'était pas tout à fait mort. Et l'unique vestige de ce temps-là, c'était un monocle à large ruban qu'il lui arrivait de se coller sous l'arcade sourcilière, par habitude, je crois, et affectation d'élégance, car je l'ai toujours vu lire et écrire sans lunettes. Il vivait très bourgeoisement, très simplement : aussi simple dans sa mise que dans ses propos, ses écrits, sa manière de vivre. Il avait peut-être eu des velléités « artistes », au temps où c'était bien porté, où il fréquentait M. de Goncourt, où les salons préraphaélites avaient mis à la mode Botticelli et sa *Primavera* : cela se reconnaissait à la copie de Bernardino Luini, *l'Adoration des mages*, qui remplaçait la glace sur la cheminée de son cabinet de travail. Mais cela dut lui passer assez vite, à en juger par le reste du mobilier, plutôt austère et dénué de toute prétention esthétique. Jusqu'à sa mort, il garda les petits sièges mal commodes et le divan en coffre à bois, rembourré de noyaux de pêches, qui semblait dire au visiteur : « On est prié de ne pas moisir ici !... »

Oui, il était simple, mais d'une simplicité un peu scolaire, un peu didactique, sans fantaisie, sans abandon, sans bonhomie. Je me souviens qu'une fois mon vieux domestique, étant allé pour une commission chez Gaston Jollivet, me déclara en rentrant :

— J'ai vu môssieu Bourget !

(Cet ancien roulier de la route de Laghouat ne s'étonnait de rien.)

— Ah ! lui dis-je, il était sans doute invité à déjeuner ?

— Non, non ! me répondit Jean : il n'était là qu'en passant, il n'a pas « cassé la croûte » !...

Cette idée de Bourget « cassant la croûte » me parut follement bouffonne. Si l'on voit assez bien Balzac, Flaubert, ou même, à la rigueur, Napoléon « cassant la croûte », on ne peut absolument pas voir Bourget, ni Barrès, ni Henri de

Régnier se livrant au même exercice. Il y a là ce que les logiciens appellent une contradiction de nature.

C'était comme pour la bonté, dont il se targuait. Il voulait être bon, il s'y appliquait, il considérait la bonté comme un devoir. Lorsque je lui demandais : « Pourquoi faites-vous ceci ?... Pourquoi dites-vous cela ?... » il me répondait :

— Pour être bon !...

Et, coulant un regard attendri vers le portrait de Taine :

— Pour faire comme celui-là !

Il dînait souvent en ville.

Que de fois l'ai-je retrouvé à la table de notre ami commun, le docteur Fiessinger, ou bien avec lui chez Joseph, le restaurateur de la rue François Ier, attablé devant le fameux « poulet à la crème », orgueil de la maison ! Joseph, très flatté d'un tel convive, nous promettait toujours de déboucher une fameuse bouteille en son honneur. Une fois même, il daigna nous faire visiter sa cave où une bande d'Américains, abominablement ivres, ripaillaient au milieu des rayons chargés des plus grands crus, n'ayant qu'à étendre la main pour ramener un pommard ou un château-Laffitte fabuleusement vieux et qui n'avaient plus de prix. On voit Bourget évoluant au milieu de ces pochards et Joseph lui promettant toujours la fameuse bouteille en son honneur. J'imagine qu'elle finit par être débouchée et bue, mais je n'étais pas là.

Tel qu'il était, je l'aimais et je l'admirais, fier aussi de sa bienveillance. Je l'aimais pour son amour du vrai, pour son horreur de la phrase et de toutes les piperies de l'écriture. Il poussait cette horreur un peu loin, lui qui reprochait de l'artifice à Chateaubriand, à Flaubert et même, Dieu lui pardonne ! à Bossuet. En 1927, lorsque le centenaire de l'évêque de Meaux fut célébré, il déplorait qu'on eût l'air de lui sacrifier Bourdaloue. Ce rigide jésuite était son homme. Pendant toute la messe pontificale qui fut chantée à Saint-Roch en souvenir du grand orateur chrétien, je fus le voisin de Bourget. Nous étions là, en représentation, sous le harnais académique, et je me rappelle que celui-ci, au grand scandale des assistants, ne cessait de se pencher à mon oreille en disant, presque à voix haute :

— Si seulement tout cela était pour Bourdaloue !...

Ou bien, tandis que le cardinal Dubois nous faisait les gros yeux :

— Avez-vous lu le sermon sur « l'Impureté » ? Avez-vous lu le sermon sur « l'Impénitence finale » ?... Il n'y a rien de pareil dans Bossuet !

Ayant la passion du vrai, il avait naturellement la probité du métier. Il voulait que cette probité fût soutenue par la dignité de la vie. Il aura été un des derniers parmi les hommes de lettres à faire profession de cette dignité-là. Il n'admettait pas que l'écrivain acceptât n'importe quelles besognes, qu'il devînt aux mains des tyranneaux de presse un véritable domestique à tout faire.

* * *

A la fin de septembre 1909, je partis pour Barcelone que des troubles révolutionnaires venaient de bouleverser encore une fois. Ces troubles, préparés de longue main, furent d'une telle violence et prirent une telle extension qu'il est impossible de n'y pas voir une préfiguration des événements de 1936. Cependant, grâce à l'énergie du gouvernement espagnol, ils avaient été matés assez vite. Cette énergie avait dû être contrariée par l'inertie ou la complicité des autorités locales, car les émeutiers avaient été les maîtres de la ville pendant plusieurs jours. Pour la première fois, je me rendis compte du danger révolutionnaire, et je proposai à la *Revue* d'aller étudier le phénomène sur les lieux, un peu comme un géologue va se renseigner sur une éruption du Vésuve. J'avais beau être très frappé par les horreurs qui se racontaient, je n'avais encore qu'une idée confuse de la puissance maléfique de l'organisation révolutionnaire internationale et du danger qu'elle représente pour la civilisation et pour l'humanité, du complot permanent de toutes les forces de destruction de l'éternelle barbarie soutenues par les puissances de ténèbres. Je partais pour Barcelone, horrifié sans doute par les récits des atrocités commises, mais plus avide de pittoresque et d'émotions littéraires que d'autre chose, préoccupé du bel article à écrire.

Il faut dire que je fus encouragé dans ces sentiments par le singulier état d'esprit où je trouvais cette grande ville encore fumante des incendies allumés par les émeutiers.

Les dégâts et les ruines marquaient peu dans une agglomération comme celle-là, d'environ un million d'habitants. Néanmoins, je rencontrais un peu partout des églises et des couvents calcinés, des maisons éventrées, aux trois quarts démolies. Comme en 1936, la canaille révolutionnaire s'était acharnée presque exclusivement contre les édifices religieux. Est-ce assez significatif, cette haine de la croix ! La Bête, esclave de l'instinct, la Bête rivée au sol, va frapper tout de suite le symbole de la libération terrestre.

Chose curieuse : je trouvais les catholiques fort calmes au milieu des décombres de leurs églises, de leurs chapelles, de leurs monastères et de leurs écoles, soit qu'ils se jugeassent assez forts pour dédaigner d'accuser le coup, soit que ces dévastations, par leurs excès mêmes, fussent une leçon pour le pouvoir et servissent à leur politique, soit enfin par platitude et par niaiserie démocratique ? Car, ce n'est pas seulement chez nous que les catholiques sont les éternels bénisseurs des arbres de la liberté, aux branches desquels ils sont invariablement pendus en punition de leur sottise. J'avoue que je fus fort scandalisé des propos que j'entendis alors à l'évêché. L'évêque venait de mourir. Je fus reçus par un vicaire capitulaire, qui me rappela le Don Innocencio de Perez Galdos, dans sa *Doña perfecta*, ce pénitencier qui a tant d'esprit, *que es tan atico* ! Entouré d'une camarilla de clergeons fort irrespectueux, ce prélat à la soutane barbouillée de tabac à priser, affectait des airs on ne peut plus dégagés : « Quoi ? Qu'y avait-il ?... On exagérait singulièrement ces troubles ! Il s'agissait d'une infime minorité !... » Même calme chez les bourgeois que je visitai, journalistes, universitaires, ingénieurs, industriels. Chez certains, qui exhalaient le fumet maçonnique, je devinais une secrète satisfaction des événements récents. Les *lerrouxistas* ou partisans du député Lerroux triomphaient. Ces émeutes, c'étaient une leçon donnée au gouvernement. Les républicains bourgeois n'allaient certes pas jusqu'à pactiser avec les terroristes, mais ils ne cachaient point leur contentement de ce qu'ils eussent donné tant d'embarras aux gens de Madrid. Le régionalisme, l'autonomisme catalan avaient des complaisances pour les anarchistes : incurable stupidité des gens de gauche

et des conservateurs, qui font constamment le jeu de leurs pires ennemis.

Et pourtant les dégâts étaient considérables : c'était ce qui s'appelle du bel ouvrage. En ville même, je constatais un peu partout une nervosité évidente. Au moindre bruit insolite, les passants dressaient l'oreille, déguerpissaient soudain comme si des bombes allaient exploser. Des Ramblas, j'entendis une forte détonation dans la calle del Conde del Asalto, une des plus fréquentées du centre barcelonais. Panique, rassemblement. Je m'informe. C'est une bombe qui vient d'éclater ; une petite fille a été tuée. On s'occupe à en ramasser les morceaux. Les badauds vous disent cela sans sourciller, comme la chose la plus ordinaire du monde...

Dans une ville qui a l'air d'en prendre son parti aussi lestement et de considérer tout comme terminé, les événements à propos desquels j'étais venu passaient au second plan. Du moment que les Barcelonais ne voulaient rien savoir du mouvement révolutionnaire, je n'avais plus qu'à me rejeter sur les spectacles et les occupations de la vie normale. Je fus frappé, comme jamais je ne l'avais été, par l'intense activité industrielle de cette grande métropole, qui était vraiment, comme les Catalans se plaisaient à l'appeler, le « Manchester espagnol ». Je me rendis compte de sa richesse qui s'étalait, qui crevait de partout, dans les cercles somptueusement aménagés et meublés, comme dans les édifices publics. On ne regardait pas à l'argent, cela se voyait. Et comme on était fier de sa richesse, conscient de son activité et de sa force, on affichait la prétention de dominer le reste du pays : Barcelone devait être la vraie capitale de l'Espagne ; elle l'était déjà, avec son million d'habitants, son port immense, ses usines fumantes, à côté de Madrid, ville pauvre, ville de fonctionnaires et d'aristocrates besogneux. On donnait l'exemple du progrès, comme de l'activité, au reste de la péninsule arriérée et somnolente. Une frénésie de modernisme semblait s'être emparée de toute la région. Le modern-style le plus effroyable, le plus outrancier, sévissait dans cette ville frontière exposée à toute sorte de contaminations et qui, peut-être, n'avait jamais eu un goût très pur. C'était le moment où se bâtissait la fameuse église, heureusement inachevée, de la *Sagrada Familia*, œuvre touchante de bonne

volonté et de bonnes intentions, esthétique pédante et naïve de primaire en délire.

Partout grande débauche de ferronnerie, de serrurerie, de bois et de métaux précieux, mais travaillés de façon si paradoxale qu'on se demandait à quoi ces engins compliqués pouvaient bien servir : il fallait y regarder à deux fois pour reconnaître dans ce fouillis ornemental un portemanteau ou un lampadaire électrique. Comme je me permettais quelques remarques ironiques à ce sujet, on me répondit : « Ici, nous avons plus d'imagination que chez vous ! » C'était vrai.

Les plus entichés de modernisme me paraissaient être les gros industriels, et aussi les catholiques. Les catholiques se piquent toujours d'être « dans le train ». C'est ainsi qu'on me fit visiter à Horta, faubourg ouvrier de Barcelone, une école populaire ultra-moderne. L'école municipale comptait à peine cinquante élèves : celle-là était en pleine prospérité. Il y avait à côté une école vaguement socialiste et révolutionnaire, dite *École intégrale*. La récente révolution de Ferrer l'avait fait fermer. L'école catholique était remarquable comme propreté, aération, raffinements d'hygiène. Je fus plus émerveillé encore à la *Colonia de Guell*, centre industriel appartenant à la célèbre famille de Guell, bien connue, depuis plus d'un siècle, par ses œuvres sociales, ses initiatives de toute sorte. On me montra un village aux architectures modern-style, muni non seulement d'écoles, mais d'un *Ateneo* et d'un théâtre. Tout était d'une propreté édifiante à faire rougir la plupart de nos villages industriels. Au milieu de l'agglomération, la *Casa de campo* des propriétaires, qui tenaient à résider parmi leurs ouvriers et qui arboraient fièrement au fronton du vieux logis le millésime de la construction : 1692. Cette vieille maison avait été restaurée à la moderne, et avec beaucoup de goût. Elle me rappelait à la fois le faste et la bonhomie rustique des châteaux royaux espagnols : le Pardo, la Granja, Aranjuez. Avec ses nattes recouvrant les dallages, ses hauts plafonds aux poutres apparentes, ses vieux miroirs, ses lustres, ses ferronneries, c'était le lieu idéal, le lieu de fraîcheur pour passer l'été dans la chaleur moite de cette région.

En quittant ce confortable manoir, j'admirai fort la bonne tenue du village, ses façades lumineuses, dorées par

le soleil couchant, ses balcons fleuris d'œillets et de géraniums, ses palmes de Pâques en travers des balustres. Et le frémissement des *toldos* de couleur, doucement soulevés par la brise de mer...

On me dira sans doute que cette vision de félicité était une exception au milieu de misères trop réelles. Cela est bien possible, cela est même certain. Les salaires espagnols de ce temps-là étaient infimes, et je me demandais souvent comment ces gens si bien logés arrivaient à se nourrir, eux et leurs nichées d'enfants, sur leur modique journée de travail. Je me hâte d'ajouter que la bonne volonté d'une foule de patrons était évidente. Mais la guerre est éternelle entre les possédants et ceux qui possèdent moins. Tous les sacrifices des premiers en faveur du bien-être des seconds seront toujours considérés par ceux-ci comme nuls et non avenus.

SUR LES TRACES DE SAINT AUGUSTIN

Comment l'idée me vint-elle d'écrire un livre sur saint Augustin ?

Cette grande figure me hantait depuis l'Afrique, où j'avais retrouvé ses traces un peu partout. Mon ami Stéphane Gsell s'indignait de ce que le nom de ce grand Africain n'eût pas été donné à quelque centre de colonisation de l'Algérie française, alors qu'on y voit avec stupeur des bourgades kabyles, numides, ou maurétaniennes qui s'appellent Michelet, Lamartine, ou Littré. Nous avions causé maintes fois ensemble du rôle pacificateur joué par l'évêque d'Hippone, lors des troubles donatistes qui bouleversèrent pendant si longtemps ces provinces. Car l'influence politique d'Augustin a été aussi considérable que son influence religieuse : il a contribué plus que quiconque à maintenir la romanisation de l'Afrique, à la veille des invasions barbares. Enfin sa pensée domine de haut notre moyen âge, et si l'héritage intellectuel de Rome n'a pas complètement sombré dans le débordement de la barbarie, c'est à lui, pour une très large part, que nous le devons.

Augustin de Thagaste est le grand Africain : j'en étais bien convaincu, et peut-être que, déjà, j'avais vaguement caressé l'idée de faire revivre ce beau type d'humanité, cet

ancien rhéteur qui, après une vie passionnelle si ardente, s'était donné d'un tel cœur à la poursuite de la vérité, qui, en tout cas, avait si complètement manifesté l'âme de sa terre, qui avait été si profondément un homme d'Afrique... Et puis, revenu en France, j'avais oublié ces velléités. Mon récent voyage en Orient m'en avait aussi détourné. Maintenant que j'étais las de remuer mes souvenirs orientaux, je cherchais de nouveaux sujets. Mon pays natal m'attirait. *Mademoiselle de Jessincourt*, que je venais d'écrire, m'avait mis sur la voie de la psychologie et de la spiritualité. J'avais été frappé par ce mot de Lacordaire, citant Vauvenargues : « Tôt ou tard, on ne jouit que des âmes. » L'heure des âmes était venue pour moi... J'en étais là, lorsque, au milieu de mes perplexités, une amie, qui me connaissait bien, jeta : *Saint Augustin* !

Une brusque illumination. Je n'eus pas un instant d'hésitation. C'était évidemment saint Augustin qui me sollicitait. Tout de suite, je compris qu'il n'y avait pas d'autre sujet possible pour moi. Après avoir étudié et représenté l'Afrique en réaliste, je me dis que saint Augustin serait le ciel de mon paysage... Oui, il fallait faire cela sans plus tarder. J'entrevoyais toutes les richesses, toutes les beautés spirituelles d'une telle matière. Je m'y jetai avec enthousiasme, avec une avidité, une hâte impatientes. Je me mis à lire et à relire les *Confessions*, j'achetai les trente-deux tomes de la nouvelle édition bénédictine et je m'y ensevelis avec toute l'abnégation de la foi.

Mais je m'aperçus bientôt qu'une étude du théologien et du controversiste dépassait ma compétence. Pour rester dans ma ligne et sur mon terrain, je devais laisser de côté le docteur et le saint, pour m'attacher uniquement à l'Africain. Alors un nouveau voyage s'imposait pour moi : il me fallait revoir les ruines de cette Église d'Afrique, dont il avait été la plus grande lumière, le plus grand défenseur, — et que je connaissais mal. Je me décidai à reparcourir le pays, ses livres à la main, en recherchant partout ses traces, en essayant de ressusciter l'étudiant de Madaure et de Carthage, le rhéteur, l'évêque et l'apôtre.

Je revis Alger, où je n'étais pas venu depuis huit ans, Tipasa et son paysage campanien, Cherchel et ses jardins,

Tébessa et ses ruines. Le 4 novembre je partais pour Tunis, où j'arrivai très tard dans la nuit. Le lendemain dimanche 5, j'étais à Carthage pour la troisième fois.

Mon émotion fut peut-être plus forte que les deux fois précédentes. Il faisait un temps merveilleux : beauté du site, immensité du paysage, douceur féminine de l'atmosphère. Toute la péninsule carthaginoise était visible des hauteurs de Byrsa.

Enveloppement des eaux. Partout de l'eau, des moires liquides, des vapeurs, des formes évanescentes de montagnes dans les lointains du golfe et des terres. Au crépuscule, le lac de Tunis avait des colorations de Nil extravasé ou de lagune vénitienne. Miroir immobile, glacé de mauve et d'ambre blond, de rose pâle qui se fond dans des rougeurs vineuses, et si clair qu'on y voit le ciel renversé, le reflet des barques et des villas blanches du bord.

J'assiste aux vêpres dans la basilique de Saint-Louis, à la procession des moines dans leurs burnous de laine blanche, tandis que grondent les orgues et que s'élèvent les chants liturgiques. En sortant, je vois flamboyer les deux ports de Carthage sous les derniers feux du couchant : deux coupes de rubis qui s'éteignent peu à peu sous les brumes vespérales.

Je comprenais alors le sens nostalgique de ces deux mots d'Augustin, dans ses *Confessions* : « *Carthaginem veni*, je vins à Carthage. » Cette ville, au milieu de ses eaux, recèle un charme troublant. L'incantation de sa Tanit opérait sur moi comme sur le pauvre étudiant numide. Je redescendis, en état lyrique, vers Tunis... Mais voilà qu'en pleine ténèbre, après la deuxième ou la troisième station, un coup de feu retentit, je perçus très nettement le choc d'une balle contre la paroi du wagon où j'étais. Je ne m'en inquiétai pas outre mesure : sans doute un Sicilien, ou un Maltais aviné, qui s'amusait à tirer. Quand je quittai le tramway électrique, je ne remarquai rien d'insolite sur l'avenue de France, ni dans les rues de Tunis.

Toutefois, le lendemain, une certaine agitation se décelait dans la ville indigène : j'appris que la presse arabe manifestait violemment contre l'occupation de la Tripolitaine par les Italiens. Çà et là, on chantait, contre eux, des couplets xénophobes. Le soir, dans ma chambre d'hôtel, je fus

réveillé par une étrange psalmodie, qui partait de la terrasse voisine : un vieux musulman, accroupi dans son burnous, marmonnait là je ne sais quelle effrayante prière. Je savais, par expérience d'Africain, que, lorsque les musulmans se mettent à prier d'une certaine façon, il ne fait pas bon pour le chrétien. Je me recouchai passablement inquiet.

Il y avait de quoi : le lendemain, 7 novembre 1911, Tunis était en pleine émeute. Je fus tiré de mon lit par un piétinement de cavalerie et un cliquetis de sabres dans la rue. L'état de siège était déclaré.

* * *

Je m'empressai de courir à la Résidence générale, d'abord pour obtenir quelques renseignements, et, le cas échéant, aide et protection. Ensuite, comme le prétexte de mon voyage était d'aller à Tripoli, il me fallait un laisser-passer des autorités italiennes, que je ne pouvais obtenir que sur la recommandation de la Résidence.

J'y trouvai tout en grand désarroi. Dans les couloirs, les chaouchs indigènes, tout bouffis dans leurs vestes et leurs larges culottes galonnées, avaient un air d'arrogance que je ne leur connaissais pas. D'autres affectaient une indifférence hautaine. Plus tard, le secrétaire de la Résidence me fit remarquer que les regards des fonctionnaires tunisiens avaient changé depuis le commencement des troubles. On sentait en eux toute une trépidation intérieure. De souples et de souriants, ils étaient devenus subitement brutaux et fanatiques, — et cela sans raison apparente. L'effervescence était partout. En face de ce mouvement, qui pouvait devenir des plus dangereux, carence lamentable de l'autorité française. Le Résident était absent et on n'avait pas d'ordres. On m'assura que, depuis trente-six heures, on attendait de Paris des instructions et qu'aucune réponse n'était encore arrivée.

C'étaient les militaires qui avaient dû prendre, en hâte, les mesures de sécurité qui s'imposaient, ou, plus exactement, improviser une défense. En ce moment, l'armée d'occupation était réduite à sa plus simple expression : les indigènes le savaient. Jusqu'à un travailleur des champs qui déclarait insolemment à un colon, qui me le répétait : « Tous vos soldats sont au Maroc !... Alors ?... » C'était vrai : le moment

était bien choisi. On avait dégarni la Tunisie pour renforcer les effectifs de Lyautey. A Tunis, il ne restait plus, me dit-on, que 250 hommes dans les casernes. 250 hommes de troupes pour tenir en respect une population d'environ 200 000 âmes ! Il fallut les faire défiler l'un derrière l'autre pour tâcher de donner l'illusion que la force française était toujours là. Je me souviens de l'impression humiliante que j'en ressentis.

Le prétexte du soulèvement c'était l'immatriculation d'un cimetière musulman : chose que les dévots considéraient comme un sacrilège. La vraie raison c'était l'agression italienne contre Tripoli. Les Tunisiens manifestaient ouvertement en faveur de leurs coreligionnaires et voisins. Mais la manifestation était, en réalité, xénophobe, et elle était dirigée autant contre nous que contre les Italiens. Cette rébellion couvait depuis longtemps et les motifs en sont trop connus pour que j'y insiste. Ces motifs subsistent toujours et cela est un danger permanent. En réalité, la masse est inerte, qu'elle soit indigène ou européenne, mais elle est périodiquement travaillée par des agitateurs de toute sorte : nationalistes locaux, panislamistes arabes, égyptiens ou turcs, nationalistes italiens, révolutionnaires socialo-communistes à la solde de tous les fauteurs de troubles internationaux. En face d'une situation si instable, une extrême vigilance s'impose au gouvernement qui a assumé le protectorat de la Régence. Et, d'autre part, en face de la xénophobie indigène, une étroite solidarité devrait grouper tous les Européens. Malheureusement il n'en est rien.

* * *

J'en eus la preuve quelques jours plus tard, lorsque, l'émeute s'étant apaisée, j'allai rendre visite au consul général d'Italie, dans l'intention de lui demander le laissez-passer indispensable pour me rendre à Tripoli. Un haut fonctionnaire de la Résidence m'accompagnait, pour donner, disait-il, plus de poids à ma demande, en réalité parce qu'il sentait le besoin d'une explication avec ce personnage et qu'il ne voulait pas aborder de front la question brûlante.

Ce fut une scène d'une rare violence : nous nous trouvâmes en présence d'un homme qui ne se possédait plus. D'abord il refusa catégoriquement de m'accorder l'autorisation solli-

citée : cela outrepassait ses pouvoirs. Il fallait s'adresser aux autorités métropolitaines qui certainement s'opposeraient à mon voyage. Et, tout de suite, il éclata en récriminations furibondes contre le gouvernement français, qui, prétendait-il, tolérait la contrebande des armes en faveur des Turcs de la Tripolitaine, si même il ne l'organisait pas : il citait le nom de tel bateau qui allait partir, chargé de munitions. Cela était scandaleux, cela était intolérable, cela ne pouvait pas durer !... Il devenait tellement agressif et même insultant que j'en étais gêné et honteux pour notre représentant, qui se défendait par les arguments de circonstance : « C'étaient de ces choses qu'on ne pouvait pas empêcher, qui se passaient toujours en temps de guerre. Et, d'ailleurs, en 1871, lors de l'insurrection kabyle, comme en 1830, lors de la première expédition contre Alger, la contrebande italienne n'avait-elle pas soutenu les Turcs ou les insurgés ? Nous avions pris les choses philosophiquement, sans faire tant de tapage !... On voyait bien que les Italiens n'avaient pas l'habitude d'être victimes de ces procédés !... »

Mais ce furieux ne se calmait point. De la contrebande, il passa aux troubles récents : il y avait eu des incendies, des pillages de magasins, des blessés et des morts. Et il n'était pas loin d'insinuer que si les Français n'avaient pas fomenté ces agressions, ils les encourageaient sous main. En tout cas, la France se révélait incapable de protéger les étrangers : elle ne remplissait pas ses devoirs de nation protectrice. Cela non plus ne pouvait durer !...

Et il protestait que ses compatriotes, vivant depuis longtemps avec l'indigène, faisaient bon ménage avec lui : pour que celui-ci fût parti en guerre contre ses voisins, il fallait qu'on l'eût excité. Il nous parlait avec véhémence de ces Siciliens qui vivaient sur le même palier que des musulmans, qui finissaient par parler uniquement l'arabe, par contracter des mariages mixtes. Il oubliait qu'il suffisait d'une parole imprudente, du moindre appel aux passions religieuses, pour rompre cette bonne entente, plus apparente que réelle.

Nous renonçâmes à apaiser cet homme qui avait perdu tout contrôle sur lui-même et que la colère faisait divaguer. C'est curieux : les Italiens, quand ils n'appartiennent pas à la

très haute aristocratie, se laissent aller trop souvent dans la dispute aux pires excès de langage. Ces vieux civilisés, pourtant si fins, ne gardent plus de mesure ni de dignité. Il ne savent pas tenir en bride l'animal qui subsiste toujours au fond de l'homme le plus évolué. Dans les polémiques, le ton de leurs journaux, l'esprit de leurs caricatures tombe à une grossièreté, qu'on ne connaît plus chez nous. Quoi qu'il en soit, il me fallait, pour cette fois, abondonner l'espoir de voir Tripoli de Barbarie. Je m'y résignai sans trop de peine. L'entrée des Italiens dans leurs nouvelles possessions n'était pas précisément triomphale.

J'eus l'occasion d'observer ceux de Tunis pendant ces journées d'émeutes. Plus tard, au cours de mes autres voyages, je visitai des centres de colonisation, de véritables villages habités uniquement par des Siciliens. Je ne sais ce qu'il en est aujourd'hui. Mais, il y a vingt ans, je ne constatai, dans ces milieux, aucune hostilité sérieuse contre la France. Dans un de ces centres, toutes les enseignes des boutiques étaient en français, et le cinéma local ne donnait que des films français. A cette époque-là, l'Italien savait trop bien qu'il ne pouvait compter que sur la force française pour défendre sa peau et son champ...

LOUIS BERTRAND.

(A suivre.)

LES ÉTATS-UNIS
ET LA NEUTRALITÉ

NEW-YORK

Le 14 juillet au matin, une salve de dix-neuf coups de canon annonce l'arrivée du comte de Saint-Quentin à l'Exposition de New-York. Notre ambassadeur est précédé par un peloton de cavalerie, baudriers et feutres blancs. Dans la Cour de la Paix, il passe en revue un bataillon d'infanterie américaine qui défile, par une charmante attention, au son de *la Madelon*.

A ceux qui doutent des sentiments des États-Unis, je conseille d'écouter M. Lehmann, gouverneur de l'État de New-York, qui a célébré la qualité de l'idéal commun de la France et de l'Amérique : « C'est ma croyance confiante que la célébration de cette journée dans la Cour de la Paix, où des hommes de toutes les parties du monde se retrouvent, fortifiera la sympathie et la compréhension qui ont toujours existé entre les peuples de nos deux pays amis, *afin que nous puissions continuer à travailler au coude à coude*, pour atteindre le nouvel ordre de choses de l'univers et pour la conservation des libertés qui sont plus précieuses encore que la vie humaine. » Et, en élevant la voix, il insistait : « Je sais que c'est le vœu de votre peuple, aussi bien que c'est le nôtre, que la raison, la tolérance et la bonne volonté puissent prévaloir de nouveau, dans le monde, sur la force. »

Auparavant, le président Mac Aneney, dans une langue nuancée, sur un ton de délicieuse émotion, nous avait déclaré

que la politique d'isolement, la législation de neutralité, les embargos sont des phénomènes passagers. Ils ne sauraient prévaloir, aux grandes heures, contre la valeur permanente, profonde, de l'amitié portée à la France qui *défend si galamment, en Europe, l'idéal du droit, de la justice, de la liberté.*

Le maire de New-York, M. La Guardia, s'adressant plus spécialement à une délégation d'anciens combattants venus de France, a enfin déclaré : « Dites à vos chers camarades de France, et je suis sûr de parler au nom de chaque ancien combattant américain, que nous pensons à eux avec sympathie, que le peuple américain comprend le peuple français, que nous n'avons pas oublié nos collaborations passées, et que, quoi qu'il arrive, les souvenirs des 4 et 14 juillet ne sauraient périr sur cette terre. *Je suis heureux de dire que nous n'avons pas d'embargo sur nos messages d'amour à nos camarades de France.* »

L'après-midi, — et la chose est à peine croyable pour qui connaît l'Amérique et y a déjà effectué huit séjours, — l'infanterie américaine accompagnait, dans un défilé, les compagnies de débarquement du *Georges-Leygues*, de la *Gloire* et du *Montcalm*. Et c'était la musique de la flotte française qui entraînait cette véritable armée en jouant *Sambre-et-Meuse* avec une noble vivacité. Le sentiment de la foule était tel que, le soir, dans une manifestation non officielle, devant le Pavillon français, des milliers d'Américains entonnèrent *la Marseillaise*. Ces revues, ces discours d'une haute sensibilité, ces pleurs d'émotion, cette intention d'associer les deux fêtes nationales et les deux symboles ont donné au *Bastille-Day*, le nom américain du 14 juillet, une valeur créatrice que je n'avais encore jamais notée.

Les marins de l'amiral Godefroy étaient devenus très populaires. La réception donnée à bord de la *Gloire* et du *Georges-Leygues*, jumelés au pied des gratte-ciel, a eu un incomparable éclat. Dans une nuit féerique, devant l'Hudson légendaire où défilaient des *ferry*, des canots, des yachts, des projecteurs de lumière bleue éclairaient les trois avions de la *Gloire* ainsi que notre grand fanion tricolore, et tout New-York était là pour admirer cette finesse dans l'intelligence du décor et cette subtilité dans l'art maritime.

Les Anciens Combattants, eux aussi, ont été l'objet des

plus charmantes attentions. Allant à Washington faire un pèlerinage à Mount Vernon et au Soldat inconnu d'Arlington, — « connu seulement de Dieu », comme le déclare une inscription, — leur cortège était précédé par des motocyclistes, sifflet aux dents, souples comme des cosaques, qui figeaient d'un geste des milliers d'autos.

Sur la plage de l'*Ile-de-France*, j'entendais, avant de partir, la fanfare de l'*American Legion*, les vivats des légionnaires. Je voyais claquer au vent de larges drapeaux étoilés. « Je ne sais s'il y aura la guerre, m'a déclaré un vétéran ; mais, s'il y en a une, je suis sûr d'y prendre part. » Nos camarades américains, par leur accueil, nous ont rappelé les sentiments profonds d'une Amérique émue par cette défense de la liberté à laquelle la France s'est consacrée.

WASHINGTON

Depuis un mois, les *Clipper* aux ailes argentées descendent aux États-Unis un courrier d'Europe, daté de l'avant-veille. Demain, des *Clipper* guerriers pourraient jeter des bombes, usinées deux jours auparavant, quelque part, en Westphalie. « Le marmitage de Wall Street, de *Radio-City*, du *Rockfeller Center*, du Capitole à Washington », — on croit rêver, — mais voilà le sujet de toutes les conversations sur cette terre des anticipations. Les États-Unis, si fiers, en 1919, de ne point avoir de voisins, connaîtront bientôt l'odieux des frontières, nos angoisses séculaires. L'actuel vœu d'isolement ne serait ainsi qu'un dernier soubresaut. Les escadrilles de Balbo, les aviateurs soviétiques en franchissant le Pôle pour gagner le Pacifique canadien, les *Clipper* guerriers, les avions stratosphériques de bombardement indiquent de quoi demain sera fait. Hier encore, le monde anglo-saxon se riait de ce souci français de la sécurité, et voilà que la sécurité devient la mystique des fanatiques de l'isolement, cramponnés sur leur radeau de la *Méduse*.

La guerre ?... Mais c'est aujourd'hui le seul sujet de conversation de l'Amérique. Matin et soir, aux écoutes de la radio, 160 millions d'êtres humains ont la gorge serrée. Encore plus que Paris et que Londres, San Francisco et Chicago, le Middle West et la Floride s'attendent au grand

drame qui ruinera toute l'humanité. Si vous voulez savoir ce qu'est l'incertitude, étudiez les États-Unis de 1939. Vous êtes ici sur la terre du doute. Les capitaux s'endorment et, par léthargie, acceptent de s'investir en bons du gouvernement.

Le Roosevelt que je viens d'observer est le quatrième de la série : le premier fut l'homme du rétablissement de 1932. Le second inventait le *New Deal*. Le troisième freinait la prospérité en 1936. Celui-ci est obsédé par la politique extérieure. Aussi ses adversaires veulent-ils sa défaite sur ce quatrième terrain d'action. Ah ! si M. Roosevelt n'était pas l'homme du *New Deal*, de la prospérité freinée, des surimpositions, s'il n'était pas tenu par la grande bourgeoisie comme un renégat, quelle serait aujourd'hui sa force !

Car, dans ce débat, la personnalité du Président combatif « à la manière d'André Tardieu » s'affirme ; il provoque parfois le conflit, mais il suit son idée ; il a le courage de défier la popularité, d'avertir son peuple pendant qu'il est encore temps. En contact téléphonique avec ses ambassadeurs, il pressent le drame et voudrait éviter une défaite des démocraties européennes, qui vaudrait à l'Américain une guerre continentale.

Mais voilà, on sait qu'il a voulu mater la Cour suprême de Justice, qu'il a combattu dans leurs circonscriptions les membres de son propre parti qui ne l'avaient pas soutenu, qu'à plusieurs reprises il a essayé de s'arroger un pouvoir personnel ; et, alors, le Sénat revendiquant ses prérogatives constitutionnelles, républicains et démocrates rivalisent de méfiance à la veille d'une campagne présidentielle.

L'affaire de la neutralité devient ainsi un pauvre problème de politique intérieure. Les chefs républicains ont accepté de se rendre à la Maison blanche à une conférence du Président, mais ils n'y ont été qu'à titre individuel. Le parti n'a pas encore tenu les congrès et conventions qui lui permettent de fixer sa position. La Paix est, du reste, pour la prochaine campagne, une plate-forme toute trouvée. Et quand le Président demande à la minorité de prendre ses responsabilités, il lui est répondu que c'est à la majorité, aux démocrates à donner l'exemple et à faire leur devoir, au lieu de se diviser.

Les démocrates ont été alertés trop tard par la Maison blanche et ils sont incertains parce qu'ils se demandent quel sera leur meilleur candidat aux élections présidentielles. Soutenir la campagne de M. Roosevelt, n'est-ce pas rompre avec l'une des plus vieilles traditions américaines ?... Washington lui-même avait renoncé à son troisième mandat.

Parfois il y a divorce entre le Parlement et l'opinion. Lisez dans les journaux les lettres de lecteurs publiées chaque matin. En grande majorité, elles traitent de la question de la neutralité. Beaucoup expriment leur « indignation » contre ces sénateurs « trop vieux » qui ne comprennent pas que le seul moyen d'éviter la guerre est d'aider les deux grandes démocraties. Cette sympathie envers l'Angleterre et la France est à peu près unanime. L'attitude de Londres et de Paris, si gravement discutée au mois de septembre, lors de Munich, est, depuis quelques mois, approuvée.

Le dernier message de M. Cordell Hull a une allure presque religieuse. Il chante la défense de la liberté. Les idées sur lesquelles majorité et opposition sont d'accord sont les suivantes : interdiction aux Américains et à leurs navires d'entrer dans les zones de combat. Au sortir des eaux territoriales, le transport des matières de guerre se fera toujours sous pavillon étranger et après un paiement immédiat. Ni le crédit, ni la marine de commerce ne pourront ainsi être engagés. C'est le système du *Cash and carry*. La discussion ne porte donc que sur les produits qui peuvent être exportés et M. Cordell Hull dénonce l'hypocrisie de la distinction entre les matières premières et les munitions.

Le cri « Plus jamais » répond au désir de ne point céder à une tentation. Les affaires sont dans un tel marasme qu'il est pénible de renoncer à des ravitaillements en matières de guerre. Ce sont les millions d'ouvriers en chômage qui sont tentés par des offres alléchantes. L'Amérique cherche alors à s'armer contre son propre désir de spéculation.

Mais l'envie de faire des affaires est telle que le président Roosevelt lui-même, après l'échec de la Conférence des démocrates et des républicains, confiait à des journalistes, en sa propriété d'Hyde Park, qu'il faudrait tout de même « modifier cette loi sur la neutralité, parce que les hommes d'affaires ne savaient plus à quoi s'en tenir ». Et il citait le

cas des directeurs de journaux qui se refusaient à acheter des rotatives supplémentaires parce qu'il leur était impossible de faire des prévisions dans l'incertitude de la situation.

« Qu'importe ! nous a-t-on dit ; ne vous faites aucune illusion : huit jours après l'entrée en guerre nous serons à vos côtés. De toutes façons, si la France ne se laisse pas déclarer la guerre, le ravitaillement se fera comme aujourd'hui, mais vous nous connaissez, vous savez que nous sommes impulsifs en diable, comme le climat de ce pays, qui va du froid rigoureux à l'été excessif. Le débat ne porte pas sur la guerre et la paix, mais, dans ce pays de spéculation, sur la date de la guerre. Dès votre entrée en campagne, nous nous déciderons immédiatement et nous serons avec vous. »

L'Amérique est ainsi dans la même situation que Londres en 1914 ; l'Américain n'a pas encore réalisé qu'un geste doit être accompli huit jours avant, afin de prévenir la guerre, tandis que l'Angleterre a compris qu'elle pouvait sauver la paix par la conscription.

Ceux qui s'étonnent des divergences entre les trois démocraties oublient que nous avons eu un grand courant à remonter ; il y a quelques années, l'Amérique était bien loin de la France. On nous reprochait tout. Nous étions incapables de nous relever. Nous avions trop de morgue à l'égard de l'Allemagne. Nous avions occupé la Ruhr. Les Allemands, les Rhénans surtout, avaient toutes les qualités. Nous n'avions payé qu'une partie de nos dettes. Nos écrivains, nos journalistes avaient écrit, sur l'Amérique de la prospérité, des articles trop hâtifs. Nos hommes politiques, ignorants de la langue anglaise, avaient accumulé les impairs, etc. Et puis Hitler est venu. Les livres ont été brûlés sur les places publiques. Le racisme, l'antisémitisme ont fait leur œuvre. L'Amérique, qui *juge sur les faits*, a constaté que les faits étaient en notre faveur et que nous étions à l'avant-garde du front de la liberté.

Mais l'Américain, avec sa vie bien réglée, sa précision mathématique d'homme d'affaires, continue à garder, vis-à-vis de l'Europe, un complexe d'infériorité. Nos raisonnements rapides, notre imagination latine l'effrayent. Faute de comprendre certaines subtilités, il se demande où nous

voulons en venir. Les événements n'évoluent que lentement, les idées ne cheminent que doucement.

Au cours de l'été, des républicains, des démocrates vont venir en Europe ; sensibles à la leçon des faits, ils observeront avec attention ce qui se passe dans le Tyrol, à Trieste, en Albanie, chez les Sudètes, en Moravie, en Slovaquie, en Hongrie, à Dantzig.

En Extrême-Orient, depuis l'affaire de Mandchourie, jamais les États-Unis n'ont osé. Et cependant, le Pacifique est leur Rhin. Mais il y a un courant d'affaires entre les États-Unis et le Japon, et, dans la détresse générale, l'Amérique ne veut pas perdre les quelques débouchés qui lui restent. La politique extérieure est souvent dictée par ces considérations de *business*. Le président du plus grand Institut de politique extérieure, me résumant les faits politiques de l'année précédente, m'a présenté un bilan : « Notre politique extérieure nous a coûté tant et nous en a rapporté tant. Les recettes étant moindres que les dépenses, nous sommes en déficit. »

L'Administration de M. Roosevelt vient de faire un premier geste : elle a dénoncé le traité de commerce qui liait Washington et Tokio. La belligérance une fois reconnue en Extrême-Orient, la législation américaine se trouvera automatiquement modifiée et un précédent aura été créé qui entraînera légalement une « position contre » dans l'Atlantique.

Méprisante à l'égard de l'Europe jusqu'en 1929, l'Amérique, à la suite de la crise, a gagné le sens du relatif. Elle s'est informée. Elle est devenue curieuse. Elle a voulu savoir. Puis, à partir de 1937, les événements se sont aggravés, et ce sens du relatif est devenu une inquiétude, une angoisse, et maintenant tout le continent vit, jour par jour, nos émotions, car il sait que nous défendons ce qui est le plus précieux à l'Américain : « la dignité de l'individu, le respect de la personnalité humaine et de la liberté ».

PIERRE LYAUTEY.

LES DÉBUTS
D'UN EMPIRE D'OCCIDENT

V[1]

TILSITT

Le 19 juin, Murat, qui, galopant en avant de l'armée, atteignait le Niémen à Tilsitt, vit arriver un parlementaire russe; celui-ci portait une lettre de Bennigsen sollicitant un armistice. Napoléon, à qui la demande fut transmise, l'agréa aussitôt. Kalkreuth, qui, laissé libre après la capitulation de Dantzig, avait rallié le roi de Prusse, envoya aussi, en son nom, une demande analogue qu'on accueillit de même ; à dire vrai, un armistice accordé à l'armée prussienne paraissait de luxe ; car, à proprement parler, d'armée prussienne, il n'y en avait plus. Mais Napoléon entendait qu'on connût de l'autre côté du Niémen son désir de faire la paix avec tous. Depuis longtemps, il désirait passionnément, je dirai pourquoi, une entrevue avec le Tsar ; mais, ayant, à la veille d'Austerlitz, offert à Alexandre cette entrevue et ne l'ayant pas obtenue, il mettait son orgueil à se laisser, cette fois, solliciter.

Maintenant, le Tsar, plus passionnément encore que Napoléon, aspirait à cette entrevue. A la nouvelle de Friedland, il avait paru comme frappé d'une lumière nouvelle. Bennigsen lui-même, qui l'avait naguère si entièrement rassuré

(1) Voyez la *Revue* du 15 août.

et poussé à continuer la guerre, lui avait écrit qu'il fallait « *d'urgence* », pour arrêter une poursuite dangereuse, entamer des négociations. Des officiers russes vont avouer, le 21 juin, à Caulaincourt, que « Friedland a été pour eux une *boucherie* ». Autour du Tsar, les *Vieux-Russes* essayaient bien encore de faire bonne contenance : « Qu'est-ce qui peut engager l'Empereur (Alexandre) à vouloir la paix ? écrivait Woronzof. Est-ce la crainte que Bonaparte entre en Russie ? *Ce serait précisément ce qu'il faudrait désirer : Bonaparte se serait trouvé chez Charles XII.* » Mais Friedland avait abattu, avec la force militaire de la Russie, l'orgueil de la plupart de ses chefs. D'autre part, la nouvelle de cette victoire des Français achevait de soulever les sentiments de la Pologne : jusqu'à Smolensk, on percevait déjà, à travers la Lithuanie, des frémissements de révolte. Si Napoléon passait le Niémen, la « grande Pologne » se lèverait, et c'en était fait des projets chers à la coterie *jeune-russe* et au prince Czartorisky ; celui-ci représentait à Alexandre qu'il fallait, à tout prix, conjurer ce péril, — la reconstitution du royaume de Pologne *contre* le Tsar quand il avait rêvé de la faire *à son profit*. Aussi bien le souverain n'avait-il pas besoin d'être terrifié ; il semblait en proie à la plus amère désillusion et en subissait tous les effets.

Tous l'avaient trompé : ses conseillers, — Jeunes et Vieux-Russes, — ses généraux, ses alliés, l'Angleterre surtout. Celle-ci, en refusant récemment d'adhérer à la convention de Bartenstein, s'était, disait-il, démasquée ; il était bien évident qu'ayant jeté dans la lice Autrichiens, Russes, Prussiens, elle comptait tirer seule de la lutte les bénéfices à sa convenance ; d'ailleurs, ne venait-elle pas de refuser de garantir un emprunt russe ? Et, sans « Albion », comme en 1800 son père, le tsar Paul, il n'apercevait plus que l'adversaire des projets des Romanof sur l'Orient : l'intervention même de la flotte britannique, si malheureuse d'ailleurs, devant Constantinople, lui apparaissait maintenant comme suspecte. L'Autriche, de son côté, avait honteusement refusé de le rallier après Eylau et l'avait donc leurré, se réservant d'intervenir pour l'heure seulement d'une curée éventuelle. Après l'avoir brouillé avec Napoléon, on avait fait de lui l'adversaire, en apparence, le plus irréductible d'un homme que, au regard de ces faux amis

et de ces alliés traîtres, il déclarait maintenant « la seule tête qu'il y eût en Europe ». Près de lui, son frère, le grand-duc Constantin, ne pensait déjà plus qu'à une « alliance » avec la France ; il disait à un des officiers français envoyés en parlementaires : « Nous avons été battus, mais vous conviendrez que nous nous battons bien. Nous sommes deux grandes nations ; *pour faire la paix, nous devrions prendre le globe et le partager.* » A Lobanof, qu'il envoyait à Napoléon, le Tsar déclarait : « Vous exprimerez à l'empereur Napoléon (on était loin du haïssable « Bonaparte », des lettres aux autres souverains) combien je suis sensible à tout ce qu'il m'a fait dire par votre organe. Vous lui direz que *cette union entre la France et la Russie a été constamment l'objet de mes désirs et je suis convaincu que, seule, elle peut garantir le bonheur et le repos de l'univers.* » En attendant, comme fasciné, il courait, de Vilna, vers le Niémen au delà duquel l'attendait le vainqueur, — « entraînant, écrit Albert Vandal, la cour de Prusse qui le suivait d'un pas haletant ». Alexandre entendait « que l'on traitât sans intermédiaire » ; il sollicitait ardemment une conversation d'Empereur à Empereur, et il multipliait les protestations de cette amitié constante » qui, il faut l'avouer, s'était bien singulièrement traduite depuis son avènement et jusqu'à la veille même de Friedland.

Dans quelle mesure était-il sincère ? Y avait-il réellement revirement complet dans ses sentiments comme dans ses projets ? La question est capitale, car tout ce qui va suivre *jusqu'en* 1814 restera, pour nous, plus ou moins explicable suivant l'idée que nous nous serons fait du singulier personnage.

LE CHARME D'ALEXANDRE

Jeune, élégant, aimable, de belle prestance, de physionomie avenante, — avec la figure cependant trop courte et trop large à la slave, — il était fait pour séduire, voulait séduire, séduisait. Caulaincourt, après l'avoir beaucoup fréquenté, dira : « C'est le roi qui plairait aux Français. Galant près des femmes, *cajolant* pour les hommes, même pour ceux dont il serait mécontent, *car il sait dissimuler*

mieux que personne, sa belle tournure, son extrême politesse, tout vous plairait. » « L'Amour grec », disaient de lui, en 1801, les émigrés français. Dissimulé en effet jusqu'à la fourberie, c'était, — Sorel, après Vandal, l'a vu tel, — plus « un Grec de Byzance » qu'un Slave à la moscovite, et il a fallu à Albert Vandal lui-même, qui a si finement étudié ces heures d'histoire, s'y remettre à plusieurs fois pour le pénétrer : quand l'historien l'a trouvé à Tilsitt, il l'a encore tenu pour « un rêveur sentimental », mais, poussant plus loin son étude, il a découvert, derrière ce « rêveur », un réaliste capable de la ruse la plus raffinée et même du mensonge le plus compliqué. Il a cependant fallu qu'Eugène-Melchior de Vogüé *pressât*, en quelque sorte, l'œuvre de Vandal pour en extraire la vraie formule : à Tilsitt, dit-il, on a vu en présence « la fourbe italienne et la fourbe grecque aux prises ». Albert Sorel, reprenant le personnage, a, en tout cas, vu en lui « un des hommes les plus *suivis* qu'il y ait eu malgré les méandres de sa politique ».

En apparence, toute générosité, toute noblesse, toute grâce ; manières exquises au service d'un rêve humanitaire, un « libéral » sur le trône, rêvant émancipation des peuples et presque république avec son ancien gouverneur, le Suisse démocrate Laharpe ; en réalité, un autocrate qui, pas plus que ses prédécesseurs et que ses successeurs, ne se sera jamais refusé de briser qui lui aura déplu et n'aura pas retiré un seul knout des mains d'un seul Cosaque ; un chevalier éclatant des sentiments les plus séduisants, courtois, vis-à-vis de ses ennemis même, jusqu'à l'exagération, fils, respectueux jusqu'à l'abdication, d'une mère autoritaire, frère galant pour ses sœurs comme pour toutes les femmes, mais, tout de même, ce même tzarévitch qui, instruit, en 1801, des complots tramés contre son père, avait affecté de les ignorer pour n'avoir point à les paralyser, qui avait sangloté à l'annonce *qu'on avait été jusqu'à étrangler le Tsar* dont la couronne, ainsi, lui venait, mais couvert d'honneurs et pourvu des premières places tous les assassins de Paul, — sombre page, entre plusieurs, de cette vie souvent empreinte de générosité. Tendant cordialement la main à l'ennemi de la veille et, en apparence, oublieux des injures, mais à l'heure seulement où, n'ayant pu vaincre cet ennemi et venger ces injures,

il lui fallait prendre les voies obliques et laisser des délais à la vengeance. Se répandant en paroles dorées, mais gardant, en les laissant aigrir, toutes les rancunes que lui inspirait toujours son amour-propre humilié, et, à travers « les méandres de sa politique », comme disait Sorel, poursuivant son but, sans défaillance. Au demeurant, dangereux adversaire, mais partenaire plus dangereux encore.

Était-il vraiment si subitement *éclairé* en ces jours de juin 1807 ? Avait-il eu vraiment une révélation si foudroyante de la fourberie de l'Angleterre et de la trahison de l'Autriche ? Il eût fallu lui supposer, au cours de jours récents, un bien rare aveuglement. Pouvait-il croire vraiment que l'Angleterre se fît abîmer des bateaux pour lui donner Constantinople que jamais, à Londres, on ne consentira à voir tomber entre les mains des Russes, et avait-il fallu, d'autre part, de si longs mois pour se convaincre, après les lettres piteuses, mais, après tout, fort nettes de François II, que l'Autriche ne viendrait jamais qu'au secours de la victoire ? Et s'il en voulait tant à l'Angleterre et à l'Autriche, comment, Napoléon lui offrant, avant peu, un sûr moyen de ruiner l'Angleterre, ne le saisira-t-il que d'une main si molle, et comment, un peu plus tard, lié à Napoléon par des engagements si formels contre l'Autriche, ménagera-t-il celle-ci jusqu'à la sauver ?

A qui a étudié toute cette histoire, la réalité saute aux yeux : Alexandre a été vaincu à Austerlitz et, par orgueil, n'a point voulu en convenir ; il a été vaincu à Friedland et, par orgueil encore, entend ne pas laisser le vainqueur fouler un pouce de la terre des tsars ; vaincu deux fois, il doit payer et redoute de payer : s'il s'obstine, il va perdre la part que la « grande Catherine » a taillée dans la chair des Polonais ; il va perdre plus encore peut-être : Napoléon, allié du Sultan et du Schah, peut jeter contre l'Empire russe un Orient régénéré, fortifié et ranimé, et faire ainsi échouer l'autre grand projet que le jeune tsar a hérité de Catherine II ; battu, il entend ne pâtir en rien de sa défaite et même en tirer profit. On lui a dit souvent que nul ne résistait à sa séduction, et des vieillards aux jeunes femmes, on le lui répète : il pense que le parvenu corse n'y résistera pas, d'autant qu'il le devine pressé d'en finir avec une trop longue guerre. Il veut l'entrevue

pour tromper et, peut-être, par un miracle de sa fameuse « séduction », obtenir de la défaite ce qu'il eût tiré de la victoire, gagner là où perdrait tout autre adversaire de Napoléon : « Il faut que la France *puisse croire* que son intérêt peut s'allier avec celui de la Russie », écrira-t-il à sa mère, hostile à l'entrevue. « Puisse croire », le mot est dit. Que, d'ailleurs, il ait *voulu passer* pour être lui-même séduit par le génie de son adversaire et que, se prenant à son propre rôle, il se soit, lui aussi, laissé tromper par plus fort que lui, quitte à prendre plus tard sa revanche, cela est possible, cela est même probable. Mais le tenir pour illuminé par une soudaine pensée et pris d'enthousiasme pour l'adversaire heureux que, la veille, il détestait, je ne m'y résignerais pas, sauf preuves nouvelles.

TSAR ET EMPEREUR

Dans quelle mesure Napoléon était-il ou allait-il être dupe de ce charmeur, c'est encore une question qui arrête.

L'Empereur, à cette heure, voulait passionnément la paix. Nous savons qu'aussi bien, il avait tenté de la faire, avait cru la faire, dix mois auparavant, — et générale, — par un accord avec la Russie comme avec l'Angleterre. La Prusse, en rompant follement, avait, tout au contraire, rallumé la guerre, et l'attitude de la cour de Berlin, pendant l'été de 1806, avait déjà suffi à faire s'évanouir, et les velléités déjà si hésitantes de l'Angleterre, et les espérances qu'avait fait naître en France le traité conclu par Oubril « au nom du Tsar ». Nous avons vu que Napoléon n'était, à la fin de septembre 1806, parti de Paris qu'à regret et en jetant derrière lui des regards déjà nostalgiques ; c'est que (il ne faut pas cesser de le répéter), plus qu'aux opérations de la guerre, il se complaisait à l'administration de l'Empire et au gouvernement de cette France par lui refaite. Il avait déploré, en l'acceptant, le destin qui le rejetait dans « la vie des camps » et l'entravait dans sa tâche principale. Qu'était-ce après ces dix mois d'éloignement ! Il essayait bien de mener, de front avec cette interminable guerre, l'administration du grand Empire et son séjour à Finkenstein, comme six mois auparavant son séjour à Berlin, avait été hanté de ce souci. Mais c'était

là vie d'expédients qui lui répugnait et, à certaines heures, le surmenait. Il se rendait très bien compte de la fragilité de son régime, fragilité qui persisterait tant qu'il n'aurait point, par des années de paix fécondes, pu couronner son œuvre consulaire. La nation lui était attachée dans ses couches profondes, oui ; mais *l'opinion*, à laquelle il attachait du prix, restait néanmoins sujette à des fluctuations, à des affaissements. La crise qui avait suivi Iéna et surtout Eylau l'avait édifié à cet égard. Jamais il n'avait plus désiré une paix qui le ramenât à Paris où il se faisait fort, si on lui laissait deux années tranquilles, de consommer sa grande œuvre de souverain constructeur.

Le 24 juin, Maret écrira à Caulaincourt : « *On* (c'est Napoléon) parlait hier très ouvertement d'un voyage à Paris où l'on voulait être le 15 juillet. » Et le 25, Caulaincourt : « *Nous* (c'est encore Napoléon) ne pensons qu'à jouir de l'armistice pour aller faire le budget et installer le Corps législatif. » Caulaincourt s'abusait cependant : Napoléon ne voulait pas d'une simple fugue à Paris : il ne partirait pour la France qu'en y rapportant la paix.

Seulement, s'il voulait la paix, c'était une paix de grandeur fondée (son rêve renaissait) sur une alliance loyale et cordiale avec une des grandes Puissances. La Prusse avait définitivement trompé sa tenace espérance et il en avait, nous le savons, exprimé à Talleyrand sa déception en termes presque mélancoliques. L'Autriche, qu'à la veille d'Iéna il avait sollicitée, s'était dérobée, et il avait, en des lignes assez amères, raillé lui-même son ambassadeur quand, de Vienne, celui-ci se plaignait que les victimes de la dure paix de Presbourg refusassent « d'aimer » leurs vainqueurs. Il ne restait plus que la Russie. Elle venait de manifester sa force aux yeux de l'homme chez qui l'estime se muait vite en sympathie. Napoléon, lui aussi, avait été violemment ému par cette journée d'Eylau, où les Russes avaient montré une si âpre capacité de résistance ; d'ailleurs, toute sa pénible campagne d'hiver de 1807 lui avait révélé ce que représentait la guerre avec les Russes : si, obéissant au dessein conçu, le soir d'Eylau, par Bennigsen, et aux suggestions que formulait Woronzof après Friedland même, les Russes, refusant le combat, s'étaient enfoncés dans leur énorme Empire, qu'eût-il pu

faire ? Pour la première fois, il s'était trouvé, hypothétiquement, devant une sorte d'*impossibilité de solution*. Adversaires qui s'étaient montrés redoutables, ces Russes étaient d'autre part si loin de ses frontières, que l'alliance avec eux ne contrarierait, lui semblait-il, aucun de ses desseins. Il ne leur avait encore rien pris, à ceux-là, et ainsi aucune rancune ne les devait animer, — et il n'avait rien à leur prendre.

Sans doute était-il sollicité de reconstituer la *Grande Pologne* et, s'il cédait aux vœux des patriotes polonais, il lui faudrait bien amputer l'Empire russe des territoires annexés lors des iniques partages de la fin du siècle passé ; mais il avait été ou se déclarait déçu par l'inertie d'une partie de l'ancien royaume des Jagellons ; il avait cru ou affecté de croire qu'à l'apparition de ses avant-gardes à Poznan, tout se soulèverait, non seulement jusqu'à Varsovie, mais encore jusqu'à Vilna et à Kiev ; sans doute avait-il été accueilli en triomphe là où ses troupes l'avaient précédé ; quelques seigneurs lui avaient amené de beaux soldats, cavaliers brillants et braves ; mais la masse était restée sans mouvement et semblait, sans y coopérer, n'attendre que de lui son salut. Il s'était donc prudemment tenu sur la réserve, avait pris garde de s'engager et, en laissant tout espérer, s'était refusé aux déclarations décisives. Il pensait bien, avec la partie, — considérable, — de la Pologne arrachée à la Prusse, fonder un nouvel État inféodé, avant-poste du grand Empire sur la Vistule et, par cette résurrection partielle, laisser cette question polonaise suspendue, comme une épée de Damoclès, sur la tête du Tsar et, subsidiairement, sur celle de l'empereur d'Autriche. Mais pourquoi ferait-il plus ? Pourquoi s'aliénerait-il, à tout jamais, le seul souverain qu'il n'eût pas jusqu'alors lésé, en lui arrachant la Lithuanie d'où ne lui était venu aucun indice sérieux de soulèvement national ? La reconstitution de la « Grande Pologne » valait-elle les os d'un seul grenadier français, tandis qu'elle lui attirerait la rancune inapaisable de la Russie et, sans doute, une nouvelle guerre avec l'Autriche ?

Il voulait fonder enfin une alliance que nulle rancune, cette fois, ne troublerait. Talleyrand lui avait reproché d'avoir envisagé jusque-là des alliances fondées sur des spoliations : eh bien ! il allait user d'une autre méthode ;

à ce souverain battu en tant de rencontres, à cette nation menacée chez elle, il allait accorder une paix sans sacrifices, jouer les Auguste en face de Cinna, réaliser Corneille. Bien plus, il offrirait au vaincu les satisfactions que la victoire seule avait semblé devoir lui procurer. Il lui en donnerait une, immédiate, en lui livrant la Finlande, ce qui serait, en outre, manière de punir un ennemi constant, « ce fou de roi de Suède » ; mais, par surcroît, il promettrait au Tsar d'appuyer, le cas échéant, certaines de ses prétentions orientales, naguère contrebattues par lui. Sans doute était-il encore, lorsqu'il marchait sur Tilsitt, gêné par son alliance récente avec le sultan Sélim. Il ignorait, — ce qui étonne un peu, — la révolution de sérail qui, le 27 mai, avait renversé celui-ci ; mais les rapports de Sebastiani, faisant prévoir l'événement, l'avaient, en tout cas, confirmé dans son opinion sur la débilité du gouvernement ottoman et la probabilité de sa chute. En faisant miroiter devant Alexandre une belle part des dépouilles de cet Empire pour le jour prochain où celui-ci s'effondrerait, il ferait à bon compte le grand seigneur ; car offrant à la Russie sa part, du coup il la limiterait et, au surplus, s'assurerait la sienne. Aussi bien, battu, vaincu, humilié, menacé chez lui, le Tsar se sentirait sans doute ébloui, séduit, conquis, quand, au lieu de lui arracher des provinces, le vainqueur lui en abandonnerait pour prix de son amitié, et de là sortirait une alliance entre deux grands empires, fondée d'un côté sur l'estime et de l'autre sur la gratitude, et cimentée par des intérêts désormais communs.

LA PRUSSE PAIERA...

La Prusse seule paierait les frais de la guerre : il ne la raierait pas, ainsi qu'il en avait eu un instant la pensée, de la liste des nations, et les Hohenzollern continueraient à régner aux bords de la Sprée ; mais il la dépouillerait, — ne fût-ce que pour l'exemple, — de ses provinces de l'est comme de celles de l'ouest, ne lui laissant que le Brandebourg et la Prusse. Seulement, affichant dès l'abord le dessein de tout prendre aux princes prussiens, il créerait chez le Tsar l'illusion flatteuse que, seule, son intercession en faveur d'un allié malheureux sauvait celui-ci, et ainsi lui ferait-il accepter comme un

geste généreux la restitution à ses amis prussiens de la moitié de leurs États.

Avant tout, il pensait à l'Angleterre. « *Je n'ai fait la paix à Tilsitt*, déclarera-t-il en 1811, *que parce que la Russie s'est engagée à faire la guerre à l'Angleterre.* J'étais alors victorieux, j'aurais pu aller jusqu'à Wilna. Rien n'a pu m'arrêter que cet engagement de la Russie. » Nous savons ce qu'il faut penser de la marche sur Wilna, mais il faut retenir pour sincère la déclaration relative à l'Angleterre. De celle-ci, il n'attendait plus qu'une paix contrainte et forcée. Il s'était décidé à lancer le décret du Blocus ; il était résolu à le rendre effectif. S'il entraînait la Russie à se faire son alliée, il assurait soudain au « système continental » un inappréciable appui, lui donnait une écrasante efficacité. Il supposait bien le Tsar tout à fait aigri, pour une heure, contre la Grande-Bretagne qui l'avait entraîné à faire et continuer la guerre et l'avait mal appuyé. Il comptait bien, en tout cas, au cours de conversations sur l'Orient, montrer au Tsar son alliée de la veille comme le principal obstacle au partage de l'Empire turc, alors que, lui, prétendrait à peu de choses dans les Balkans, et ainsi entraînerait-il la Russie dans ce « système » qui, grâce à son adhésion, deviendrait, promptement, si écrasant pour « Albion », qu'avant deux ans celle-ci aurait traité ou serait sur les genoux.

Il voyait l'Autriche armer sournoisement. L'ambassadeur à Vienne, Andreossy, lui signalait des mouvements suspects de troupes. L'offre de médiation qui, au lendemain d'Eylau, l'avait presque satisfait, pouvait, du jour où cette Autriche se croirait prête, servir de prétexte à l'intervention. Il fallait qu'elle devînt inutile : il traiterait seul avec le Tsar.

Enfin, dernière raison d'en finir, il voyait tout son entourage, — même et surtout militaire, — aspirer à cette paix fondée sur la générosité. On se méfiait même grandement de l'Empereur pour traiter selon les vœux de l'État-major : « Que n'êtes-vous ici, mon cher prince ! écrivait Caulaincourt à Talleyrand au moment où l'on arrivait à Tilsitt. *La paix serait peut-être le prix de tant de gloire et de fatigues...* » Berthier, assurait-il, « ne pensait qu'au bonheur de revoir la capitale » et poussait lui aussi à la paix généreuse. « L'Empereur, écrivait encore le grand écuyer, maîtrise tout par son génie ; il échappe à tous les dangers, sa santé résiste à toutes

les fatigues, *mais sera-t-il toujours heureux ?* » On craignait que les intentions redoutables de Napoléon au sujet de la Prusse ne fissent échouer les négociations. « Il paraît, au dire des officiers russes, que leur empereur tient, au moins par honneur, au rétablissement de la Prusse telle quelle. » Lorsqu'on apprit que Talleyrand était mandé à Tilsitt par l'Empereur, ce fut une joie générale. « *Moins on trouve de dispositions pacifiques* (c'est de Napoléon que, bien à tort, il s'agit), *plus on désire ici le ministre de la paix.* » Clarke, laissé à Berlin, écrivait de son côté à Talleyrand : « J'espère que la paix *que Votre Altesse aura faite*, au moment où la présente lui parviendra, sera de longue durée. »

Napoléon connaissait ces dispositions, et l'aspiration de Paris, comme de l'État-major, à une paix qui, pour être « de longue durée », abandonnerait toutes les conquêtes de 1806. L'Empereur n'était, nous le savons, nullement disposé à « rétablir la Prusse telle quelle », et il devinait bien que, si le Tsar trouvait son profit à tirer miraculeusement de sa propre défaite de grands bénéfices personnels, il se contenterait, pour son alliée malheureuse, de conditions qui ne seraient point par trop draconiennes. Quant à employer Talleyrand à tout cela, il y songeait certes, mais quand il aurait pris personnellement contact avec Alexandre. Ne sachant encore ce qu'il lui pourrait promettre, il entendait, lui aussi, conquérir l'adversaire ; car si le Russe connaissait sa force de séduction, Napoléon n'ignorait pas la sienne, bien différente, résidant dans cette affectation de brusque franchise et de rondeur aisée, dans ce contraste, qui saisissait l'interlocuteur d'abord anxieux, entre l'incomparable grandeur des pensées et la familiarité des manières. Il l'avait souvent exercée, cette puissance de séduction, sur de bien autres gens que ce « jeune homme », — comme il dira sous peu. — Il tenait Alexandre pour « vertueux », plein de « bons sentiments », pour généreux avec *naïveté*, et, parce que tiraillé depuis le début de son règne entre les influences, pour *influençable* ; on le lui peignait homme du monde plus qu'homme d'État, désireux de gloire, mais sans de grands efforts, rêvant à de grands projets, mais embarrassé de les réaliser. Ainsi Napoléon simplifiait-il et, par là, dénaturait-il le personnage, tout au contraire complexe et compliqué, double, — s'il n'était

triple, — et cachant sous des dehors de candeur un fond si redoutable de ruse. *Ils ne se pénétreront pas.* Napoléon dira, après la première entrevue : « *Un jeune homme* », et Alexandre, de son interlocuteur : « *Un vaniteux* ». Ils allaient se voir, ainsi, à travers leurs idées trop vite formées ; mais ce qui est certain, c'est qu'ils marchaient à la rencontre l'un de l'autre, avec la même idée de séduire l'adversaire, l'un, Alexandre, pour l'arrêter et le captiver, l'autre, Napoléon, pour l'envelopper et se l'assurer.

LE RADEAU DU NIÉMEN

L'entrevue fut fixée au 24 juin : elle aurait lieu sur un radeau, en plein milieu du large fleuve ; ainsi aucun des deux empereurs ne paraîtrait être venu se soumettre à l'autre. Au moment où il allait gagner la barque qui le conduirait à ce radeau fatidique, Napoléon reçut deux courriers. Le premier était d'Andreossy ; il confirmait que l'Autriche n'avait réellement attendu qu'un échec des Français pour « tenter le sort de la guerre ». Le second venait de Constantinople, et cette dépêche, dans la circonstance, était de première importance : le 27 mai, Sélim avait été renversé par les janissaires et les prêtres de l'Islam, les *ulémas* ; les ministres favorables aux Français avaient été massacrés ; la dépêche ajoutait même, à tort, que le sultan déchu avait été lui-même tué. Napoléon était l'allié de Sélim, et, depuis quelques jours, cette alliance lui pesait parce qu'elle le gênait dans l'élan qu'il prenait vers Alexandre ; mais, allié du Sultan, il ne se tenait pas pour l'allié de la Turquie ; cette révolution le libérait, d'autant que, suivant le mot de Caulaincourt à Talleyrand, « il paraissait que la mort du Turc était *un coup anglais* ». En d'autres circonstances, l'événement l'eût exaspéré ; il s'en sentit, au contraire, le cœur plus léger et les coudées plus franches.

Les deux princes débarquèrent ensemble sur le radeau et s'embrassèrent avec effusion. On prête à Alexandre le mot : « Je hais les Anglais autant que vous », ce qui eût été, dès l'abord, un demi-mensonge, et à Napoléon la réplique, — qu'il eût pu faire : — « En ce cas, la paix est faite. » Le dialogue n'a guère de fondement : s'il eût été tel, Napoléon l'eût assurément

consigné au 86e bulletin, celui de Tilsitt. On est même étonné que ce ne soit pas lui qui ait forgé le dialogue, tant il réalisait ce qu'il voulait croire. C'est, à la vérité, sur des propos peu bienveillants pour l'Angleterre qu'ils s'abordèrent. Ils affectèrent, d'ailleurs, pendant les deux heures et quart de leur entretien, un style *caressant*, de part et d'autre, jusqu'à l'extrême flatterie. Au cours d'effusions insolites, on les vit à plusieurs reprises se serrer les mains, tandis que leurs regards avaient l'air de s'enlacer.

Le Tsar avait espéré tout emporter dès cette seule rencontre : Napoléon, moins pressé qu'Alexandre, entendait, au contraire, que les conférences se prolongeassent : il voulait fonder une amitié durable, et, s'il accordait beaucoup, donner, par l'attente, plus de prix à ses présents. C'est bien ce qui résulte d'une lettre adressée, le lendemain, par Duroc à Talleyrand. Maret, de son côté, écrivait le même jour au prince de Bénévent : « La conférence a eu lieu. Elle a duré deux heures un quart dont une heure trois quarts en tête-à-tête ; *il y a eu, je crois, satisfaction réciproque.* » Les deux souverains s'étaient présenté l'un à l'autre leurs compagnons civils et militaires qui, très facilement et fort sincèrement, s'étaient associés à la joie de leurs maîtres respectifs. Napoléon ayant exprimé son désir de conférences subséquentes, le Tsar s'y était soumis avec une extrême bonne grâce ; Napoléon voyait là l'indice qu'il le conduirait où il voulait. Le soir même, il écrivait à Joséphine d'un ton assez protecteur : « C'est un fort beau, bon et jeune empereur ; il a de l'esprit plus qu'on ne pense communément. » De son côté, Alexandre s'était confirmé dans l'idée qui l'avait poussé à l'entrevue. Il n'avait cessé d'étudier, au cours de leurs effusions, son illustre interlocuteur et avait mal interprété la joie qu'avait affectée Napoléon de leur entretien. Elle ne venait, chez celui-ci, que du dessein qu'il avait formé de ménager l'orgueil d'un vaincu et, par là, de l'enchanter : Alexandre n'y vit que la satisfaction d'un parvenu à traiter de plain-pied avec un Tsar de toutes les Russies, un Romanof ! Il ne se rappelait pas que Napoléon avait eu des Bourbons à ses pieds dès le Consulat et, par surcroît, reçu à son bivouac, après Austerlitz, le dernier des Césars allemands, un Habsbourg ; Bourbons et Habsbourg, c'était

tout de même autre chose qu'un Romanof ! « Flattez *sa vanité* », dira le Tsar le lendemain aux Prussiens anxieux, et, tout à l'heure, à sa mère il écrira : « Avec tout son génie, il a un côté vulnérable, *la vanité.* » L'un et l'autre souverains continuaient à se tromper l'un sur l'autre : Alexandre était autre chose qu'un « beau, bon et jeune empereur » et Napoléon qu'« un vaniteux ».

LES CONFÉRENCES DE TILSITT

Quoi qu'il en soit, les « amis de la paix », de part et d'autre, augurèrent bien de cette prise de contact.

Elle devait être reprise, mais le radeau du Niémen n'avait été qu'un habile expédient destiné à ménager l'orgueil du Tsar et, d'ailleurs, à faire spectacle ; il fut convenu que le bourg de Tilsitt cesserait d'être officiellement le Quartier impérial français : pour que le Tsar y vînt sans paraître un François II après Austerlitz, la ville fut *neutralisée.* Napoléon y demeurant avec sa garde, Alexandre s'y établit avec la sienne. Alors commença la série de ces fameuses entrevues d'où allait sortir le *traité de Tilsitt.* Les deux Empereurs se réunissaient l'un chez l'autre : le plus souvent, ils montaient à cheval et causaient au cours d'une promenade où on les voyait se sourire sans lassitude, — assaisonnement des propos de Tilsitt, sourire de théâtre. Talleyrand avait rejoint son maître, et lui aussi était expert en sourires diplomatiques. Kourakin, qui jouissait de la confiance d'Alexandre, fut abouché avec le prince. Dès le 29, le Russe avait adressé au prince une lettre d'une amabilité raffinée et tout ensemble outrée, — à la slave : « ...Je considère cette époque comme la plus belle de ma vie, et rien n'égale ma satisfaction de voir enfin réalisés des vœux que j'ai constamment formés et desquels je n'ai jamais dévié... » Celui-là encore espérait faire croire, finissait peut-être par croire que c'était à son corps défendant, que, depuis trois années, la Russie contrebattait partout la France.

On parla tout de suite d'alliance, et, tout de suite aussi, on en admit le principe. Il ne s'agissait plus que de savoir ce que chacun y gagnerait, mais, à entendre Napoléon, le Tsar put croire aussitôt qu'il serait le bon marchand.

L'Empereur lui démontra que la Finlande aux mains des Suédois était une menace incessante pour Pétersbourg ; il fallait que le Tsar se débarrassât de fâcheux voisins ; ainsi serait enfin réalisée la revanche de Pierre le Grand sur Charles XII. La France, que le petit-neveu de Charles XII traitait depuis quinze ans en ennemie mortelle, aiderait le petit-fils de Pierre Ier à s'assurer cette essentielle conquête. Alexandre ne demandait qu'à être convaincu : si, personnellement, il caressait, de préférence, le rêve de conquêtes orientales, il savait qu'il satisferait grandement l'orgueil et l'intérêt de son entourage des bords de la Néva en portant à cent lieues en arrière la frontière nord-ouest de son empire.

Mais, dans les premiers jours, Napoléon alla plus loin. Dès le 24 juin, sous le coup des nouvelles de Constantinople et pour ouvrir d'un seul mot les perspectives enivrantes, il avait communiqué à son interlocuteur les dépêches l'informant de la chute de Sélim et ajouté ces mots prometteurs : « *C'est un décret de la Providence qui me dit que l'Empire turc ne peut plus exister.* » En fait, l'événement, je l'ai dit, lui rendait ses coudées franches, et à Talleyrand même il avait écrit alors : « *Mon système sur la Turquie chancelle et est au moment de tomber.* » A la vérité, avait-il ajouté : « *Pourtant, je ne suis pas décidé.* » De fait, il n'entendait là qu'ouvrir *des perspectives :* il ne faisait plus du maintien de l'Empire ottoman un principe ; — c'était tout. Chacun en prendrait un jour sa part, mais d'accord. Seule l'alliance, devenue solide, permettrait de régler plus tard une si grosse question. Mais le Tsar, enivré, ne l'entendait pas ainsi : il crut, un moment, entraîner l'homme que personne n'avait jamais entraîné ; on prétend que Napoléon aurait, un jour, à Tilsitt, déployé devant Alexandre une carte de l'Europe et offert au Tsar de la partager : la Russie aurait tout l'Orient, la France, tout l'Occident ; car il allait sans dire que le Tsar, une fois pour toutes, reconnaîtrait toutes les conquêtes, annexions, inféodations opérées au profit de la France depuis six ans. Il fût resté néanmoins le grand bénéficiaire si on lui eût livré les Balkans, cet énorme morceau d'Europe que ses soldats, après tout, n'avaient nullement conquis. Il ne paraît pas que Napoléon ait été aussi net : il ne paraît pas plus que le Tsar ait, dans les premiers jours, osé prétendre

à se faire livrer une si grosse proie ni même qu'il ait formulé, à ce sujet, des requêtes précises.

LA PRUSSE OFFRE... LA TURQUIE

Chose curieuse, ce fut la Prusse qui, la première, jeta dans la négociation l'idée de dépecer, *sans plus tarder*, l'Empire ottoman.

La Cour prussienne était tremblante ; elle tenait pour assuré le projet de Napoléon de démembrer son pays, sinon de l'annihiler. Retournée au bout du misérable banc de sable, — dernier et pitoyable débris d'un grand naufrage, — à Memel, elle attendait son arrêt de mort. En fait, Napoléon n'avait pas dissimulé à Alexandre la décision, plus ou moins réelle, qu'il avait prise de « punir la Prusse » par une totale destruction. Il avait même offert au Tsar de bénéficier de ce dépècement : pourquoi la Russie ne recevrait-elle pas une partie de la Pologne possédée, avant Iéna, par la Prusse, tout ce qui s'étendait de la Vistule au Niémen. Lorsque l'on songe au rêve que Czartorisky avait fait parfois partager à Alexandre, il faut admettre chez le Tsar un certain sentiment de l'honneur ou la crainte des anathèmes des vieilles cours, pour qu'il ait repoussé cette offre méphistophélique. Mais il la fit certainement connaître à Mémel, et elle était, pour la Prusse, de bien mauvais augure.

C'est alors que Hardenberg imagina un plan qui lui paraissait devoir tout sauver, et, — trait caractéristique des dispositions, si j'ose écrire, congénitales, de la politique prussienne, — cette Puissance, près d'être dépecée, ne songea à se sauver qu'en suggérant l'idée d'en dépecer une autre. Le ministre prussien proposait qu'on passât, sans perdre un jour, au partage de l'Empire ottoman. La Russie recevrait, outre les principautés (Moldavie et Valachie), la Bulgarie, la Roumélie et les Détroits avec Constantinople ; la France, la Grèce et l'archipel ; l'Autriche, la Dalmatie (rendue par la France), la Bosnie, la Serbie et peut-être la Macédoine. L'Autriche et la Russie abandonneraient leurs parts de Pologne, — la Prusse ne possédant d'ailleurs plus la sienne, — et on referait ainsi un royaume au profit du roi de Saxe. La Prusse, alors, à laquelle seraient rendus

tous ses États, — sauf sa part polonaise, — s'arrondirait tout simplement de la Saxe. Ainsi sortirait-elle finalement agrandie et fortifiée de sa totale ruine, — grâce au dépècement de l'Orient.

Napoléon n'en était pas à admettre ces fantaisies intéressées, surtout conçues par un Hardenberg, « son ennemi ». Il tenait ce ministre pour responsable de l'attitude de ses maîtres à l'automne de 1806 et, bien loin de recevoir ses suggestions, exigeait son renvoi, geste préalable, déclarait-il, à toute entente avec les Hohenzollern. D'autre part, résolu à faire payer fort chèrement à la Prusse sa « culpabilité », il n'en était pas à la fortifier : il s'en fallait du tout. Enfin, il n'entendait pas que la question d'Orient fût résolue par un partage précis et immédiat et encore moins que Constantinople fût dans le lot de la Russie. Le Tsar, encouragé cependant par les paroles de Napoléon et plus encore par la proposition Hardenberg, dut laisser percer son ardent désir de mettre la main sur les Détroits. Méneval, secrétaire de Napoléon, vit un jour celui-ci rentrer fort agité d'une des conférences avec Alexandre : « Constantinople, s'écriait-il une fois en tête-à-tête avec lui, Constantinople, jamais ! *C'est l'Empire du monde !* » Il ne s'était pas récrié devant le Tsar, ainsi que semble le penser Albert Sorel, mais sa mine avait dû arrêter net Alexandre ; car il n'en fut plus parlé. En revanche, on envisagea *éventuellement* un partage, mais on ne le ferait que d'un accord commun, à ce titre même qu'Alexandre consentît à retirer ses troupes de la Moldavie qu'elles occupaient en partie.

Napoléon, assuré de n'être pas mis en demeure d'accorder, dès les premiers moments, au Tsar tous les fruits de l'alliance qui à peine s'ébauchait, ne fut d'ailleurs que plus porté à les laisser espérer abondants et généreux. Parce qu'il tenait Alexandre pour porté aux « rêves », et que lui-même aimait à s'y laisser parfois aller, il ne mit aucune réserve à en construire de grandioses devant son interlocuteur. Le Tsar y fut pris. Venu pour tromper, il mettait presque sa volonté, sinon à être trompé, du moins à se tromper lui-même : ainsi sera-t-il amené plus tard à soutenir, de bonne foi, qu'il a été dupe.

FRÉDÉRIC-GUILLAUME ET LA « BELLE REINE DE PRUSSE »

Ce pendant, le sort de la Prusse se débattait.

« La politique de la Prusse a toujours été si tortueuse, elle a été de si mauvaise foi avec tout le monde et si maladroite, dira Napoléon à Caulaincourt, en 1812, qu'aucun Cabinet ne lui portait un réel intérêt. » « J'ai hésité un moment, ajoutera-t-il, si je ne déclarerais pas que la maison de Brandebourg avait cessé de régner, mais j'avais si maltraité la Prusse qu'il fallait la consoler ; puis Alexandre prenait un tel intérêt à cette famille que j'ai cédé à ses sollicitations. J'ai fait d'ailleurs une grande faute, car la puissance que j'ai conservée au Roi ne peut lui faire oublier celle qu'il a perdue. » Il s'était pris à abhorrer la Prusse, jadis sa favorite, « nation lâche et vaniteuse, sans caractère, sans vigueur, toujours battue et toujours insolente », disait-il alors au comte de Bray. Lorsqu'il fit la connaissance du roi de Prusse, son mépris glissa de la nation au prince lui-même. Le malheureux Frédéric-Guillaume avait été appelé à Tilsitt par le Tsar pour y plaider lui-même sa cause. Alexandre avait vu Napoléon si exaspéré, si résolu aux grandes exécutions, tout au moins aux cruelles mutilations, qu'il avait préféré ne pas rester l'avocat unique de cette cause perdue, ou presque.

On vit donc arriver le malheureux souverain ; les soldats français eux-mêmes s'apitoyèrent sur sa situation lamentable. Ils le virent, écrit l'ex-vélite Barrès, venir « demander un morceau de sa couronne brisée ». Il tombait dans une réunion où régnait, chez les Français, la joie du triomphe et, chez les Russes, celle d'une fortune inespérée. Kalhreuth conseillait au pauvre homme d'être « aimable et gai », et Alexandre d'être « flatteur ». Mais, d'un caractère morose même dans la prospérité, on pense si l'heure était propice à ce qu'il se révélât capable de jovialité. Napoléon le reçut d'ailleurs avec une menaçante et déconcertante froideur ; Alexandre lui-même, à la mine revêche de Frédéric-Guillaume, regretta de l'avoir mandé : dans le dialogue plein de cordiales et joyeuses effusions des deux Empereurs, ce pauvre roi joua le rôle d'un fâcheux, le *terzo incommodo* qu'on tâche d'évincer. Il entendit

se joindre aux promenades à cheval ; or, il montait mal ; les deux Empereurs, soudain, accélérant la marche de leurs montures, le laissaient en arrière ; il suivait, piteux, inspirant à tous une pitié méprisante. Napoléon le jugeait sévèrement : « C'est un homme entièrement borné, sans caractère, sans moyens, un *vrai benêt... un balourd, un ennuyeux !* » Il sut bientôt qu'on allait lui retirer tout ce qui, de son royaume, était à l'ouest de l'Elbe et, à l'est, toute la Posnanie, toute *sa* Pologne, et encore lui disait-on que, si on ne lui enlevait pas tout, c'était par égard pour le Tsar vis-à-vis de qui il jouait le rôle humiliant de client indéfendable. Mais on lui arracherait, par surcroît, ses places fortes, en particulier Magdebourg où les Hohenzollern voyaient la clef de voûte de leur État.

On jugea bientôt que le Roi, ce « benêt », desservait décidément sa cause plus qu'il ne la servait, et Kalkreuth conseilla de faire venir la Reine, car, disait-il, Napoléon se conduit avec les femmes « en homme poli et bien élevé ». Celui-ci savait que cette Louise de Prusse s'était montrée son ennemie ardente, active et constante ; c'était elle qui avait armé les bras et soulevé les cœurs. A Berlin, il l'avait, fort indécemment, devant ses fidèles, attaquée et presque insultée, quitte à féliciter les quelques gens courageux qui avaient protesté. Dans le Premier Bulletin, il l'avait, à la face du monde, rendue responsable de la ruine de sa maison et de son pays. « Armide mettant le feu à son propre palais », — ce qui était peu au regard des insinuations publiques qui, relatives à ses relations avec Alexandre, semblaient tendre à la déshonorer. Mais on pensait qu'une démarche de la malheureuse femme, flattant, plus qu'aucune autre, la « vanité » de Napoléon, ainsi que disait Alexandre, sauverait au moins Magdebourg.

Louise passait pour la plus belle des femmes de son temps, et l'on alla jusqu'à espérer, naïvement, que cette beauté impressionnerait Napoléon. L'atmosphère de Tilsitt développait toutes les illusions, les plus singulières chimères. La Reine était d'une vertu réelle et avait été cruellement offensée des attaques de Napoléon ; elle continuait à le haïr et elle devait sentir, à aller l'implorer et plus encore « séduire », une répulsion légitime. Mais c'était une noble femme, dévouée

à son pays et d'autant plus tenue, à ses yeux, de le servir, qu'elle l'avait perdu. Ayant été priée de venir à Tilsitt, elle hésitait cependant ; son pitoyable mari lui en envoya *l'ordre* ; elle s'achemina dans les sanglots, toute hérissée de révolte et prête néanmoins à refouler ses larmes et être gracieuse, — pour le salut de la patrie.

Napoléon l'alla saluer : elle se jeta à ses genoux en criant grâce pour la Prusse. Il la releva avec courtoisie, presque révolté lui-même de tant d'abaissement ; il fut même aimable, et laissa des espoirs. Mais, le soir, il raillait la dramatique entrée en scène de cette femme : « On eût dit Chimène criant justice », et, contant à sa femme son entrevue avec « *la belle reine de Prusse* », il s'amusait des illusions que celle-ci se faisait, sans doute, sur cette naïve tentative de séduction. « Je suis une toile cirée sur laquelle tout cela ne fait que glisser. *Il m'en coûterait trop de faire le galant.* » Quelques jours après, la Reine apprit l'arrêt qui frappait son pays : les territoires prussiens entre Rhin et Elbe lui étaient enlevés, pour former un royaume de Westphalie qui allait être donné à Jérôme ; à l'est, il ne perdait pas seulement la Posnanie et son gros morceau de Pologne, qui constitueraient, au profit du roi de Saxe, le *grand-duché de Varsovie*, mais Thorn, mais Dantzig qui serait une ville libre. « On brisait les deux ailes de l'aigle de Prusse », écrit Albert Vandal. Une contribution de guerre considérable serait imposée au malheureux pays dont le montant serait ultérieurement fixé. Jusqu'à acquittement de cette somme, ses villes fortes seraient toutes occupées ; elle serait ainsi réduite à une totale impuissance : « Ne pouvant la frapper à mort, dit encore Vandal, Napoléon voulut l'empêcher de vivre. » « Un chef-d'œuvre de destruction », écrivait Pozzo di Borgo. Par surcroît, le royaume mutilé et garrotté s'engagerait dans le « système de l'Empire » : « alliée » de la France et, en réalité, asservie, la Prusse fermerait aux Anglais ses ports, que, pour plus de sûreté d'ailleurs, les troupes françaises occuperaient longtemps.

La reine Louise fit une dernière tentative : le cœur gros d'orgueil meurtri, elle accepta de dîner entre ce Napoléon qu'elle détestait plus que jamais et cet Alexandre qui, tout à ses grands projets, n'avait pas réussi à servir efficacement cette amie, si tendre, d'antan; elle dut subir les propos

joyeux des deux convives : soudain elle offrit à l'Empereur des Français une rose de sa toilette « pour Magdebourg ». C'était mettre le comble à la plus candide des naïvetés. Napoléon sourit, se montra flatté, accepta la rose et garda Magdebourg. Elle se retira ulcérée et devait mourir, avant deux ans, moins encore du malheur de cette patrie qu'elle avait contribué à faire sombrer, que de ces moments affreux où elle s'était, par noblesse, abaissée.

LE TRAITÉ

Alexandre avait passé condamnation sur tout cela : se défendant contre la forte emprise de l'Empereur, il la subissait et, croyant tromper, il se laissait cependant, je l'ai dit, emporter par le rêve que Napoléon avait évoqué devant lui. La preuve est qu'à la réalisation entrevue du grand projet d'Orient il sacrifiait le présent réalisable : il promettait d'évacuer les provinces danubiennes, de rendre, avec les bouches de Cattaro si indûment occupées par lui, les Iles ioniennes et principalement Corfou qui allait être un des grands points d'appui des projets de Napoléon sur la Méditerranée orientale; et il s'engageait encore à retirer ses vaisseaux de cette Méditerranée, totalement convoitée par l'Empereur des Français. Il se montra reconnaissant quand Napoléon lui affirma qu'il n'insisterait pas sur l'application de l'article prévoyant l'évacuation de la Moldavie.

L'essentiel du traité de Tilsitt résidait dans une double clause de médiation. La Russie promettait de se faire médiatrice entre la France et l'Angleterre ; mais si celle-ci ne se soumettait pas à cette médiation, le Tsar lui déclarerait la guerre et adhérerait aussitôt au Blocus continental. Par un échange de bons procédés, Napoléon s'engageait à se faire médiateur entre la Russie et la Turquie, qu'il avait tant contribué à jeter l'une contre l'autre, et, pour que le parallélisme des deux articles fût parfait, la France, au cas de refus de la Turquie, ferait cause commune avec la Russie « pour arracher au Sultan et à la barbarie des Turcs les provinces européennes de l'Empire ottoman, *Constantinople exceptée* ».

C'est tout ce qui restait du rêve évoqué par Napoléon et aussi par Alexandre à la première entrevue, mais cela suffisait pour nourrir les espérances du Tsar. Quant à Napoléon, désireux de tourner la nouvelle alliance franco-russe avant tout contre l'Angleterre, il espérait bien plus encore de l'échec, — à ses yeux presque certain, — que du succès de la médiation russe à Londres ; ce serait le point de départ de la guerre à mort qui, menée par lui, mais soutenue par l'Europe, aboutirait à la capitulation d' « Albion ».

Le traité conclu, en forme, le 9 juillet, les deux souverains se séparèrent avec promesse de se revoir.

LES ILLUSIONS D'ALEXANDRE...

Ils partaient tous deux, pour l'heure, satisfaits. Disons qu'ils avaient lieu de l'être, croyant l'un et l'autre avoir joué parfaitement le rôle qu'ils s'étaient respectivement assigné et ayant, en tout, réalisé les desseins qu'ils caressaient, la veille de leur première entrevue.

Le Tsar, vaincu, était persuadé que, grâce à sa séduction personnelle, il avait su tirer de la défaite les fruits qu'il eût pu tirer d'une victoire. Il était convaincu qu'il avait conjuré la reconstitution du grand royaume de Pologne qu'à la veille de Tilsitt, Napoléon n'était, au fond, nullement résolu à faire revivre, et gardé la Lithuanie que celui-ci eût été presque embarrassé de lui enlever. Il avait la promesse de l'appui de la France contre la Suède, alliée de la veille à laquelle il ne se ferait aucun scrupule d'arracher la Finlande, proie jetée aux *Vieux-Russes*, satisfaction donnée aux gens de Pétersbourg. Et, par une grande persistance dans un mirage voulu, il se flattait, par surcroît, que l'alliance de Napoléon allait, à assez brève échéance, lui permettre de réaliser son rêve d'Orient. Il avait dû, cela était vrai, abandonner son autre alliée de la veille, la Prusse, à la vengeance de Napoléon ; mais il s'en consolait en se leurrant de l'idée que sa seule intercession avait sauvé la cour de Berlin d'une totale destruction ; et, aussi bien, les sentiments de gratitude attendrie qu'affectaient dès lors les malheureux princes prussiens le confirmaient dans cette idée, propre à calmer tout remords. Enfin, il avait vu Napoléon le

quitter avec un sourire si satisfait et de tels témoignages de confiance, qu'il en était vraiment à croire qu'il avait réellement conquis son affection et que la séduction de « l'Amour grec » avait fait son œuvre.

L'Empereur n'était pas moins convaincu d'avoir, à Tilsitt, atteint son but. Nous savons qu'il ne comptait pas, cette fois, arracher un pouce de territoire au vaincu, j'entends au Russe. Il n'avait, nous le savons, nullement sacrifié à l'amitié enveloppante d'Alexandre la reconstitution de la Pologne ; mais il était intéressant pour lui qu'Alexandre s'en flattât, d'autant que la formation d'un *grand-duché de Varsovie* était une amorce suffisante ; le cas échéant, il n'aurait qu'un mot à dire pour que, autour de ce nouvel État, toutes les provinces polonaises restées sous le joug vinssent soudain s'agréger. Il lui plaisait fort qu'Alexandre, sur ses suggestions, envahît la Finlande : cette guerre avec la Suède occuperait un ennemi remuant, le roi Gustave, et tout à la fois absorberait les forces de la Russie qu'il aimait mieux voir se dépenser là que dans les Balkans. Ces Balkans mêmes, il paraissait les avoir très largement offerts aux ambitions russes ; le problème de partage de l'Empire turc semblant posé, il laissait Alexandre se leurrer de l'espoir que ce problème se résoudrait au bénéfice des projets qu'il caressait.

Napoléon ne s'en était tenu cependant qu'aux propos flatteurs ; subordonnant toute réalisation à l'acceptation, par la Porte, de la médiation française, il restait maître de la situation, pouvait, à son gré, précipiter ou ajourner la solution et, ayant fait accepter le principe du partage éventuel, avait ainsi lié Alexandre plus qu'il ne s'était lié lui-même. Il avait obtenu de celui-ci qu'il proposât sa médiation à l'Angleterre ; il pensait bien que, s'offrant dans ces conditions, après une entente avec lui et dans l'esprit de la nouvelle alliance, cette médiation serait repoussée par l'Angleterre ; ce serait donc la rupture entre ses deux ennemies de la veille avec toutes les conséquences qu'elle comportait. Sans doute pouvait-il craindre qu'Alexandre mît peu d'empressement et de fermeté à imposer à Londres cette médiation ; mais il entendait bien le tenir par la question de sa propre médiation entre le Turc

et le Russe ; il n'avancerait sur ce terrain d'un pas que quand, sur l'autre, Alexandre en aurait fait deux, et, lui ayant ouvert les grandes perspectives d'Orient, il les lui fermerait ou les lui rouvrirait, suivant qu'il le verrait apporter plus ou moins de zèle dans l'affaire de l'Angleterre.

Ce qui restait, c'était l'alliance. Elle était signée, et comme d'enthousiasme. Alexandre avait persuadé Napoléon qu'il éprouvait les sentiments qu'à la veille de Tilsitt, ce grand admirateur de Corneille avait attribué à ce « jeune homme généreux », pour un généreux vainqueur. On lui avait reproché de chercher des alliances, forcément vaines, parmi les gens qu'il avait maltraités ; il triomphait de ses détracteurs et de Talleyrand lui-même : il avait une bonne alliance fondée sur la gratitude d'un vaincu épargné, et telles avaient été, chez Alexandre, les effusions de la reconnaissance, que Napoléon était excusable de tenir cette alliance, non point cette fois pour *subie*, mais pour *cordialement conclue*.

Cependant ils se leuraient l'un et l'autre, s'étant, à tort, confirmés dans les sentiments que, je l'ai dit, ils étaient, avant Tilsitt, résolus à avoir l'un sur l'autre, et cela était gros de dangereuses conséquences.

Alexandre avait pu, certains jours, être réellement séduit par les cordiales confidences, les brusques flatteries, la simplicité affectée de son prestigieux vainqueur ; mais il avait bien plus souvent souffert, dans son amour-propre, de ces effusions mêmes ; il y sentait une certaine condescendance d'homme d'État averti envers un débutant de la politique. Ce fier Romanof avait même souffert de ses propres flatteries, du rôle de haut courtisan qu'il s'était imposé, et Napoléon avait eu beau multiplier attentions délicates et ménagements raffinés, il restait que, pour n'avoir pas perdu de terres, le Tsar ne s'en était pas moins presque aussi humilié que François II au bivouac d'Austerlitz. Une lettre adressée à sa sœur Catherine, le 17 juin (style russe) (le 1er juillet), et que les historiens de l'Empire n'ont point jusqu'ici connue, révèle bien sa secrète humiliation et d'ailleurs le fond de toute cette intrigue à la slave. « Dieu nous a sauvés ; au lieu de sacrifices, nous sortons de la lutte avec une sorte de lustre ? *Moi, passer mes journées avec Bonaparte, être des heures entières*

avec lui ! Je vous demande un peu si tout *cela n'a pas l'air d'un rêve* ? » Mais ce n'était pas un bon rêve et Catherine en avait horreur pour son frère. Il faut vraiment, répondait-elle, que celui-ci « fasse de grandes acquisitions », sans quoi « nous n'aurons que *la honte de nous fraterniser* avec un homme contre lequel nous avons, avec justice, déclamé hautement ». Alexandre n'oserait, même devant sa sœur, avouer que cette « honte », il l'avait cruellement ressentie, mais à sa mère, — navrée plus encore que la grande-duchesse de ces « cajoleries » réciproques, — il finira par dire qu'il a *dû* flatter simplement « la vanité » de Napoléon. En réalité, la sienne a souffert et ne cessera de souffrir tant qu'il lui faudra affecter l'amitié et prodiguer les caresses à celui qu'il continue, — le tenant ainsi à distance des *vrais trônes*, — à nommer, pour les siens, « Bonaparte ». Et si l'alliance est, sur le papier, destinée à durer cinq ans, il ne sera pas une heure où le petit-fils de Pierre le Grand ne sente une sourde révolte contre ce que la grande-duchesse appelle « la honte de se fraterniser ». Le ver est ainsi, dès l'abord, dans le fruit. Il se révélera, le jour où Napoléon prétendra obtenir pour femme une sœur de son « cher et grand ami ». Une Romanof à ce Corse ! Alexandre verra, dans la requête, presque une injure à son sang. Mais si, à cette heure seulement, le sentiment de révolte se révélera, il était, dès Tilsitt, au fond des relations créées.

Un tel sentiment rendait Alexandre, — et voilà où était le danger, — plus susceptible de se froisser, de s'irriter, de s'indigner de tout ce qui lui paraîtrait manquement aux « engagements » de Tilsitt, payés d'une secrète humiliation. Or, dans la joie qu'il a éprouvée à voir devant lui l'Empereur des Français ouvrir les éblouissantes perspectives d'Orient, Alexandre s'est forgé de telles illusions qu'il lui semblera vite qu'il a été trompé. Que, quelques mois après, Napoléon ne paraisse plus penser à ce magnifique partage, il s'estimera joué. Si les « acquisitions » qui, seules, suivant l'esprit de sa sœur, excusent, à la rigueur, « la honte », semblent être contestées, seule, « la honte » demeurera. D'où une maladive méfiance qui vient toujours de la mortification que le fier Romanof s'est imposée et, dans les relations créées, un élément particulier de trouble. L'alliance, un jour, en mourra.

... ET CELLES DE NAPOLÉON

Napoléon, lui, a emporté de Tilsitt la vision d'un homme aimable, gracieux, influençable, impressionnable, mais sincère et même naïf. Il a cru pouvoir sans danger rêver lui-même tout haut devant lui : fatigué d'une tension d'esprit de plusieurs mois, il a, en sa présence, lâché la bride à ses propos comme il l'a souvent fait et le fera devant ses confidents, un Molé après un Rœderer, un Méneval après un Bourrienne, plus tard un Gourgaud après un Las Cases, divagations grandioses que ceux-ci n'ont jamais pris tout à fait au sérieux, mais que le Tsar a cru fleuries de promesses et grosses d'engagements. Par surcroît, voulant plaire, l'Empereur est entré dans le style même d'Alexandre, flatteur, sentimental, attendri, ce qu'Albert Sorel appellera « *le jargon de Tilsitt* », et ainsi a-t-il, sans propos délibéré, doublement trompé le jeune Tsar, dès lors persuadé tout à la fois qu'il a suggéré à son partenaire les rêves que celui-ci a formulés et qu'il a conquis son cœur après son esprit. Or, Napoléon n'est rêveur qu'à ces heures où il lui paraît agréable de l'être et, s'il a été séduit par « le bon et jeune Empereur », il ne l'a pas été assez pour perdre un instant de vue ses projets personnels. Il n'a pas attaché aux propos échangés la valeur qu'Alexandre leur a attribuée et quand celui-ci, se déclarant déçu, invoquera les promesses, la musique des paroles, « *l'air de Tilsitt* », Napoléon haussera les épaules et, le traité en main, répondra : « On me répète que je ne suis plus sur *l'air de Tilsit* ; je ne connais que *l'air noté*, la lettre du traité. »

Une alliance fondée sur de tels malentendus n'a guère la solidité que, en juillet 1807, Napoléon en attend. Ce que celui-ci en attend, c'est ce qui est « noté » très précisément dans le traité et, par-dessus tout, l'intervention efficace de la Russie pour mettre fin aux résistances de l'Angleterre ou, sinon, pour l'aider, lui, Napoléon, à réduire celle-ci à merci. Or Alexandre s'est, là, trop engagé contre ses propres sentiments et surtout ceux de sa nation, pour ne pas décevoir, à son tour, Napoléon. Pas un instant, il n'a désiré, en dépit de sa passagère et légitime aigreur contre

le cabinet de Londres, que la ruine ou même l'abaissement de l'Angleterre mît le sceau à la triomphale hégémonie de Napoléon sur l'Europe occidentale. Il reste, d'instinct, il restera, malgré lui-même, et même inconsciemment, du côté de l'éternelle coalition, en ce sens que rien ne lui paraît plus haïssable que cette prépondérance d'un seul homme quand, tout au contraire, ses flatteurs ne cessent et ne cesseront de lui répéter que lui, Alexandre, est désigné par la Providence pour sauver l'Europe et la régénérer. Ainsi ne peut-il sincèrement désirer amener l'Angleterre à capituler. Il mettra, dès l'abord, à lui signifier sa médiation, une lenteur et une tiédeur caractéristiques et, lorsqu'elle l'aura repoussée, peu de zèle à se venger du refus, cependant assez sec, qu'il aura essuyé. Si susceptible avec son nouvel allié, le Tsar ne se sentira nullement irrité de voir le cabinet de Londres répondre avec acrimonie à ses communications et repousser son intervention, voire à proclamer « la trahison russe » à la tribune même de Westminster. Lorsque la rupture se sera produite, il mettra moins de zèle encore à s'associer à la guerre économique et au blocus, et il sera excusable, cette fois, tant une pareille situation va à l'encontre des intérêts de sa nation, totalement ravitaillée par la Grande-Bretagne et, partant, atteinte par les conséquences du blocus dans sa vie quotidienne plus qu'aucun peuple. Et si, vraiment, Alexandre a été sincère en s'engageant à s'associer au « système continental », — même éventuellement, — il a par trop méconnu les exigences des populations qu'il gouverne.

Aussi bien est-ce là que réside le vice principal de Tilsitt et c'est par là que je finirai : en supposant le Tsar tout à fait sincère avant les conférences, — et il ne l'était pas, — entièrement séduit au cours des conférences, — et il ne l'était pas, — fermement résolu à appliquer les articles de Tilsitt, — et il ne l'était pas, — et enthousiaste de l'alliance, — et il ne l'était pas, — il fût resté dans cette alliance un fatal élément de dissolution. Le Tsar s'est engagé pour son peuple, mais son peuple ne le suivra jamais. De l'Impératrice sa mère, de l'Impératrice sa femme, des grandes-duchesses ses sœurs, de la Cour de Pétersbourg, des salons de la capitale, où *vieux Russes* et *jeunes Russes* sont là-dessus

seulement d'accord, aux sacristies des églises orthodoxes, aux boutiques des marchands qui vont se trouver lésés, aux isbas des paysans, fanatisés, depuis l'époque de Sovorof, contre « les Français impies », on restera irréductiblement hostile à l'alliance ou même à l'amitié française. Caulaincourt verra clair quand, de Pétersbourg quelques mois plus tard, priant son maître de patienter devant cette universelle hostilité, il dira que venir à considérer les Français comme des amis « équivaut presque pour les Russes à *changer de religion.* » Cette opinion russe, qui ne désarmera pas, va peser sur le Tsar pour rendre vaine l'alliance conclue ; celui-ci résisterait, briserait l'opposition, la réduirait tout au moins à se soumettre, qu'il y risquerait tout simplement sa couronne et même sa vie ; mais, incertain lui-même et partagé, il ne saurait entrer dans cette voie de rigueur, et l'on s'explique, dès lors, qu'il trouve facilement des raisons ou des prétextes à desserrer les liens plutôt qu'à les resserrer. Déjà est-il forcé, pour faire accepter un accord entouré de bonne grâce avec « Bonaparte », d'exagérer encore, dans ses lettres aux siens, sa mauvaise foi et de se faire presque gloire de sa duplicité.

Napoléon veut ignorer tout cela : il croit le Tsar sincère ; il croit qu'autocrate obéi, il saura fermer la bouche à l'opinion ; il croit surtout que, lui, *tient* le nouvel allié ; la menace d'une reconstitution de la Pologne, renfermée dans la création du grand-duché de Varsovie, et la menace de briser le rêve d'Orient en l'abandonnant, y suffiront. Et il a foi dans l'alliance non seulement parce qu'il la croit sincère dans son esprit, mais encore assurée par l'intérêt.

Il reprit le chemin de Paris le 30 juillet par Kœnigsberg et Dresde. C'est de Dresde, le 22 juillet, qu'il dicta au roi de Saxe, appelé à gouverner le nouveau grand-duché de Varsovie, la constitution copiée sur celle qu'il a donnée à l'Italie, sur celle qu'il se réserve d'imposer à la future Westphalie. De Varsovie lui parvenaient les remerciements débordants de gratitude mais pleins de conjurations à donner, un jour, davantage, et il partait assuré qu'il avait créé là un foyer dont, à son gré, il étoufferait ou ranimerait la flamme, en tout cas un avant-poste du grand Empire. « La Russie elle-même, si elle doit un jour se détacher de

notre alliance et rentrer dans la coalition, écrit Albert Vandal, ne pourra faire un pas vers l'Allemagne sans se heurter à la pointe de l'épée française prolongée à travers la Saxe, la Silésie et la Pologne jusqu'aux confins de son empire. » Et que lui importe que cet « archifou de roi de Suède » ait, le 8 juillet, dénoncé l'armistice : il a attaché au flanc de ce seul pays du continent resté hostile un terrible brûlot : l'affaire de Finlande. Si des coups de fusil s'échangent, après Tilsitt, sur le continent, ce sera entre ses ennemis de la veille.

Il a donc lieu d'être satisfait : il l'est. Jamais il n'a été si assuré de l'avenir ; tout semble aller au gré de ses désirs, tout semble se ranger à ses plans, tout semble se conjurer pour créer autour de lui, l'amour de Marie Walewska s'y ajoutant, une atmosphère presque enivrante. Il en est étrangement pénétré et gardera toujours le souvenir de cette plénitude dans le bonheur. Interrogé à Sainte-Hélène par ses compagnons sur l'heure où il s'est senti le plus heureux : « Peut-être que c'est à Tilsitt. »

Et déjà, cependant, allait se présenter l'écueil où ce bonheur, presque insolent, se heurterait pour en rester fêlé et, dès lors, exposé à tomber en morceaux.

LOUIS MADELIN.

REBECCA

PREMIÈRE PARTIE

I

J'ai rêvé l'autre nuit que je retournais à Manderley. J'étais debout près de la grille devant la grande allée, mais l'entrée m'était interdite, la grille fermée par une chaîne et un cadenas. J'appelai le concierge et personne ne répondit ; en regardant à travers les barreaux rouillés, je vis que la loge était vide.

Je me sentis soudain doté de la puissance merveilleuse des rêves et je glissai à travers la barrière comme un fantôme. L'allée s'étendait devant moi avec sa courbe familière, mais, à mesure que j'y avançais, je constatais sa métamorphose : étroite et mal entretenue, ce n'était plus l'allée d'autrefois. Je m'étonnai d'abord, et ce ne fut qu'en inclinant la tête pour éviter une branche basse que je compris ce qui était arrivé. La Nature avait repris son bien, et, à sa manière insidieuse, avait enfoncé dans l'allée ses longs doigts tenaces. Les bois toujours menaçants, même au temps passé, avaient fini par triompher. Ils pullulaient, obscurs et sans ordre sur les bords de l'allée. Les hêtres se penchaient les uns vers les autres, mêlant leurs branches en d'étranges embrassements et construisant au-dessus de ma tête une voûte de cathédrale. Et il y avait d'autres arbres encore, des arbres dont je ne me souvenais pas, des chênes rugueux et des

ormes torturés qui se pressaient avec les bouleaux, jaillissant de la terre en compagnie de buissons monstrueux et de plantes que je ne connaissais pas.

Les kilomètres devaient s'être multipliés en même temps que les arbres et ce sentier menait à un labyrinthe, une espèce de brousse chaotique, et non plus à la maison. Mais voici qu'elle m'apparut tout à coup ; les abords en étaient masqués par ces proliférations végétales, et, lorsque je me trouvai enfin en face d'elle, je m'arrêtai le cœur battant, l'étrange brûlure des larmes derrière mes paupières.

C'était Manderley, notre Manderley secret et silencieux comme toujours avec ses pierres grises luisant au clair de lune de mon rêve, les petites vitres des fenêtres reflétant les pelouses vertes et la terrasse. Le temps n'avait pas pu détruire la parfaite symétrie de cette architecture, ni sa situation qui était celle d'un bijou au creux d'une paume.

La terrasse descendait vers les pelouses et les pelouses s'étendaient jusqu'à la mer ; en me retournant, je la vis, feuille d'argent paisible sous la lune. Aucune vague n'agiterait cette eau de rêve, aucun nuage poussé par le vent d'ouest n'obscurcirait ce ciel pâle.

Je quittai l'allée et gagnai la terrasse défendue par les orties, mais j'avançais dans l'enchantement du rêve, et rien ne pouvait me retenir. Je m'arrêtai, silencieuse, au pied de la maison et j'aurais juré que ce n'était pas une coquille vide, mais qu'elle vivait et respirait comme autrefois.

Les fenêtres étaient éclairées, les rideaux ondulaient doucement dans l'air nocturne, et là, dans la bibliothèque à la porte entrebâillée, mon mouchoir devait être resté sur la table à côté de la coupe remplie de roses d'automne.

Les témoins de notre présence subsistaient sans doute dans la pièce : le *Times* chiffonné, les cendriers avec leurs bouts de cigarettes, les coussins gardant l'empreinte de nos têtes, les cendres de notre feu de bois. Et Jasper, le bon Jasper avec ses yeux tendres et sa grande mâchoire, devait être étendu par terre.

Un nuage invisible jusqu'alors passa devant la lune, et s'y arrêta un instant comme une main sombre devant un visage. L'illusion s'évanouit, et les lumières des fenêtres s'éteignirent. Je n'avais plus devant moi que des murs silen-

cieux et sans âme. La maison était un sépulcre, notre peur et notre souffrance étaient enterrées dans ses ruines. Il n'y aurait pas de résurrection...

J'ai bien changé depuis le jour où j'entrais pour la première fois à Manderley, pleine d'ardents espoirs, et paralysée par une gaucherie désespérée en même temps qu'animée d'un immense désir de plaire. Je me revois telle que j'étais naguère, avec mes raides cheveux courts, mon visage juvénile et sans poudre, vêtue d'un costume tailleur mal coupé et d'un chandail confectionné par moi, traînant dans le sillage de Mrs van Hopper comme un poulain timide et mal à l'aise. Nous étions alors dans un grand hôtel de Monte-Carlo. Mrs van Hopper rentrait devant moi dans la salle à manger, sa courte silhouette mal équilibrée sur ses hauts talons, sa blouse fanfreluchée étoffant encore son buste épais et ses hanches onduleuses, son chapeau en arrière exposant un large front nu comme un genou d'écolier. Elle tenait dans une main un sac gigantesque de l'espèce de ceux qui contiennent des passeports, des carnets de visite et des marques de bridge ; l'autre main jouait avec son inévitable face-à-main, symbole d'indiscrétion.

Elle se dirigeait vers sa table habituelle, dans le coin du restaurant, près de la fenêtre, puis, levant son face-à-main à la hauteur de ses petits yeux porcins, elle se mettait à observer ce qui se passait à sa droite et à sa gauche, après quoi elle le laissait retomber au bout de son ruban noir avec un petit soupir dégoûté :

— Pas une personne connue. Je demanderai à la direction de me diminuer ma note. Pourquoi donc s'imaginent-ils que je viens ici ? Pour regarder les grooms ?

Comme le petit restaurant où nous déjeunons aujourd'hui diffère de la vaste et pompeuse salle à manger de l'hôtel Côte-d'Azur, à Monte-Carlo !

Nous mangions en silence, Mrs van Hopper toute à sa nourriture, et je savais, à la façon dont la sauce coulait sur son menton, que son plat de ravioli lui plaisait. Je détournai les yeux de ce spectacle peu agréable, et m'aperçus que la table voisine, demeurée vacante pendant trois jours, était de nouveau occupée. Le maître d'hôtel, avec le salut spécial destiné aux clients de marque, y installait un nouvel arrivé.

Mrs van Hopper abandonna sa fourchette pour son face-à-main. Je rougis pour elle tandis qu'elle lorgnait le nouveau convive qui, inconscient de l'intérêt qu'il éveillait en elle, parcourait des yeux le menu. Puis Mrs van Hopper referma son face-à-main d'un coup sec et, se penchant vers moi avec des yeux brillants, me dit un peu trop haut :

— C'est Max de Winter, le propriétaire de Manderley. Vous en avez entendu parler, sans doute. Il a une mauvaise mine, n'est-ce pas ? Il paraît qu'il ne se console pas de la mort de sa femme...

II

Je me demande ce que serait ma vie aujourd'hui si Mrs van Hopper n'avait pas été snob. C'est drôle de penser que mon destin pendait comme à un fil à ce trait de son caractère. Il y avait plusieurs années qu'elle venait à l'hôtel Côte-d'Azur et, en dehors du bridge, son seul plaisir était de se vanter de l'amitié des touristes de marque, pour peu qu'elle les eût aperçus une fois à l'autre bout du bureau de poste. Elle s'arrangeait pour se présenter à eux, et avant que la victime eût pu parer le coup, elle la bombardait d'une invitation. Sa méthode d'attaque était si directe et soudaine qu'il était difficile d'y échapper. A l'hôtel, elle avait élu comme son fief un certain divan de la galerie, à mi-chemin du hall et du restaurant ; elle y prenait son café et chacun était obligé de passer devant elle. Il lui fallait son tribut de célébrités et, bien qu'elle préférât les gens titrés, n'importe quel personnage dont elle avait vu la photo dans un magazine ou le nom dans une colonne de mondanités, — auteur, artiste, acteur, même les plus médiocres, — faisait l'affaire.

Je la revois comme si c'était hier en cet inoubliable après-midi, assise sur son divan favori et méditant son offensive. Elle avait renoncé à l'entremets et avalé rapidement ses fruits afin de quitter la table avant le nouvel arrivé et d'être installée dans la galerie à son passage.

— Montez vite, me dit-elle, et cherchez-moi la lettre de mon neveu. Vous savez, celle de son voyage de noces, avec les photos. Rapportez-la moi tout de suite.

Je compris que son plan était arrêté et que le neveu devait

servir d'introducteur. J'étais sûre que le nouvel arrivé n'avait aucun goût pour l'indiscrétion. Du peu que j'avais appris sur lui pendant ce déjeuner, un ramassis d'on-dit récoltés par elle dix mois auparavant dans les journaux, je pouvais imaginer, malgré ma jeunesse et mon ignorance du monde, que cette intrusion soudaine dans sa solitude lui déplairait.

Quand je revins dans la galerie, je vis que l'étranger avait quitté le restaurant et qu'elle, redoutant de le perdre, avait, sans attendre la lettre, risqué une introduction à visage découvert. Il était même assis à côté d'elle sur le divan. Je vins à eux et remis la lettre à Mrs van Hopper. Il se leva aussitôt, tandis qu'elle, toute animée par sa réussite, faisait un geste vague dans ma direction en murmurant mon nom.

— M. de Winter prend le café avec nous. Voulez-vous aller demander une tasse de plus au garçon ? me dit-elle, sur un ton juste assez détaché pour faire comprendre à son interlocuteur ma situation.

Cela signifiait que j'étais une jeune personne sans importance et que point n'était besoin de prendre garde à moi dans la conversation. Elle usait de ce ton par mesure de précaution, car on m'avait prise une fois pour sa fille, à notre grand embarras à toutes deux. Les femmes m'adressaient un bref salut et les hommes apprenaient avec plaisir qu'ils pouvaient se renfoncer dans leurs grands fauteuils sans manquer aux bienséances. Aussi fut-ce une surprise de voir le nouvel arrivé demeurer debout et faire lui-même signe au garçon.

— Excusez-moi de vous contredire, madame, dit-il, c'est vous deux qui prenez le café avec moi.

Et, avant que j'aie pu comprendre ce qui se passait, il était assis sur la dure petite chaise qui m'était généralement réservée, et moi, sur le divan, à côté de Mrs van Hopper.

Elle parut ennuyée tout d'abord, ce n'était pas ce qu'elle avait prévu, mais elle composa vite son visage, et, penchant sa large personne vers notre hôte, elle se mit à lui parler très haut avec animation, en agitant la lettre dans sa main.

— Je vous ai reconnu dès que vous êtes entré dans la salle à manger, et je me suis dit : « Mais, c'est M. de Winter, l'ami de Billy. Il faut que je lui montre les photos de Billy et de sa femme en voyage de noces. » Et les voici. Ça, c'est Dora.

N'est-ce pas qu'elle est adorable ? Cette taille fine, ces yeux immenses. Les voilà prenant leur bain de soleil à Palm-Beach. Billy en est fou, vous savez. Il ne la connaissait pas encore quand il a donné cette grande soirée au Claridge où je vous ai rencontré. Mais vous ne devez pas vous rappeler une vieille femme comme moi.

Ce fut dit avec un regard provocant et un sourire.

— Je n'aime pas beaucoup Palm-Beach, dit-il en agitant une allumette pour l'éteindre.

Je le regardai en pensant que le décor d'une plage de Floride ne lui conviendrait guère, en effet. Il évoquait les perspectives fortifiées d'une cité du xve siècle. Son visage était intéressant, sensible, avec je ne sais quoi de médiéval, et je me rappelai un portrait vu dans un musée, je ne sais où, un certain gentihomme inconnu... Dépouillé de ses *tweeds* anglais et vêtu de noir avec de la dentelle au col et aux poignets, il eût regardé notre monde du fond d'un lointain passé... un passé où les hommes sortaient, la nuit, masqués et se cachaient dans l'ombre des vieux portails, un passé d'escaliers étroits et de sombres donjons, de chuchotements dans l'obscurité, de luisantes épées et d'exquise courtoisie. Cependant, j'avais perdu le fil de leur conversation.

— Non, même il y a vingt ans, disait-il, ce genre de choses ne m'a jamais amusé.

J'entendis le rire gras et complaisant de Mrs van Hopper.

— Si Billy avait une maison comme Manderley, lui non plus n'aurait pas envie d'aller à Palm-Beach, dit-elle. Il paraît que c'est une vraie féerie.

Elle se tut, quêtant un sourire, mais il continua de fumer, et je remarquai une ligne ténue entre ses sourcils.

— J'ai vu des photos, naturellement. Je me demande comment vous pouvez vous décider à en sortir.

Le silence de M. de Winter était devenu pénible et n'importe qui s'en fût aperçu, mais elle allait de l'avant, comme une chèvre maladroite qui foule un terrain réservé, et je me sentais rougir, partageant une humiliation dont elle-même n'avait pas conscience.

Je crois qu'il s'aperçut de ma confusion, car il se pencha vers moi et me demanda gentiment si je ne voulais pas encore un peu de café ; et, comme je refusai en secouant la tête, je

sentis ses yeux s'arrêter sur moi, pensifs, interrogateurs.

— Que pensez-vous de Monte-Carlo ? me demanda-t-il.

Cette incitation à la conversation me trouva sous mon plus mauvais jour, écolière aux coudes rouges et aux cheveux filasses, et je dis quelque chose de banal et d'idiot sur le côté artificiel de l'endroit, mais Mrs van Hopper m'interrompit :

— Elle est trop gâtée, monsieur de Winter, voilà l'affaire. Pour moi, je suis fidèle à Monte-Carlo. L'hiver anglais me déprime. Je ne le supporte pas. Et vous, que venez-vous faire ici ? Vous n'êtes pas un habitué. Avez-vous l'intention de jouer au golf ?

— Je ne sais pas encore, dit-il. Je suis parti un peu précipitamment.

A ces paroles, son visage s'assombrit de nouveau et il fronça très légèrement les sourcils. Elle reprit son babillage, sans rien voir.

— Bien sûr, vous regrettez les brouillards de Manderley ; ces régions de l'Ouest doivent être délicieuses au printemps.

Il écrasa sa cigarette dans le cendrier et je remarquai une nuance nouvelle dans son regard, une expression indéfinissable qui y flotta un instant, et je sentis que j'avais surpris quelque chose qui lui était personnel et qui ne me regardait pas.

— Oui, dit-il sèchement. Manderley était plus beau que jamais.

Un silence tomba sur nous, chargé de je ne sais quelle gêne, et, jetant un regard vers lui, je me rappelai avec plus de force encore mon gentilhomme inconnu drapé dans son manteau au fond d'une galerie nocturne. La voix de Mrs van Hopper perça mon rêve comme une sonnette électrique.

— Vous devez connaître un monde fou ici, quoique, il faut le dire, Monte-Carlo est très morne cet hiver. Très peu de visages connus...

Elle se mit à dévider un chapelet de potins sans s'apercevoir qu'il ignorait tous les noms qu'elle citait et qu'il devenait de plus en plus froid et silencieux à mesure qu'elle bavardait. Enfin, un chasseur vint le délivrer en annonçant à Mrs van Hopper que la couturière l'attendait dans son appartement.

Il se leva aussitôt en repoussant sa chaise.

— Je ne veux pas vous retenir, dit-il. La mode change si vite, de nos jours. Il faut vous dépêcher de monter.

Cette précipitation ne la froissa pas, elle n'y vit qu'une plaisanterie.

— Quelle chance de vous avoir rencontré, monsieur de Winter, dit-elle en s'attardant devant l'ascenseur. Maintenant que j'ai été assez brave pour rompre la glace, j'espère que je vous verrai de temps en temps. J'aurai peut-être un ou deux amis demain soir. Voulez-vous être des nôtres ?

Il détourna la tête et je ne pus l'observer tandis qu'il cherchait un prétexte :

— Je regrette, dit-il, demain j'irai probablement à Sospel, je ne sais pas à quelle heure je rentrerai.

Et, sans attendre sa réponse, il nous planta là.

— Comme c'est curieux, dit Mrs Van Hopper se décidant enfin à entrer dans l'ascenseur. Croyez-vous que ce départ brusqué soit une forme d'humour ? Les hommes ont de ces façons si étranges ! Je me rappelle un écrivain très connu qui se précipitait dans l'escalier quand il me voyait arriver. Je crois qu'il avait un penchant pour moi et craignait de le montrer. C'est vrai qu'alors j'étais plus jeune.

L'ascenseur s'arrêta à notre étage. Le chasseur ouvrit la porte.

— A propos, ma chère, me dit-elle dans le couloir, ne m'en veuillez pas de vous parler ainsi, mais vous vous êtes mise un peu trop en avant tout à l'heure. Vos efforts pour monopoliser la conversation m'ont gênée, et lui aussi, certainement. Les hommes ont horreur de ce genre de choses.

Je ne répondis pas. Que répondre ? Je me mis à la fenêtre et regardai dehors. Le soleil était encore très brillant et il y avait un grand vent joyeux. On frappa à la porte et le garçon de l'ascenseur entra portant une lettre.

— Madame est dans sa chambre, dis-je.

Mais il secoua la tête et dit que l'enveloppe était pour moi. Je l'ouvris et y trouvai une feuille de papier contenant quelques mots d'une écriture inconnue :

« Excusez-moi. J'ai été très impoli tout à l'heure. »

C'était tout. Pas de signature, pas de « chère mademoi-

selle... » Mais mon nom était sur l'enveloppe et avec une orthographe correcte, ce qui était rare.

— Y a-t-il une réponse ? demanda le chasseur.

Je quittai des yeux les mots griffonnés :

— Non, dis-je. Non, il n'y a pas de réponse.

III

Le lendemain, Mrs van Hopper se réveilla avec un mal de gorge et la fièvre. Je téléphonai au docteur qui vint aussitôt et diagnostiqua une grippe.

— Vous ne vous lèverez pas avant que je vous le permette, lui dit-il. Je n'aime pas le son de votre cœur, et cela n'ira pas mieux si vous ne vous reposez pas complètement. Je préférerais, ajouta-t-il en se tournant vers moi, que Mrs van Hopper eût une véritable infirmière. Vous ne pouvez pas la soulever. Ce sera l'affaire d'une quinzaine de jours.

Je trouvai cela stupide et protestai, mais, à mon grand étonnement, la malade se rangea à l'avis du médecin. Je pense que l'idée de se rendre intéressante lui plaisait ; elle imaginait la compassion des gens, les visites et les coups de téléphone des amis, l'arrivée des fleurs.

Aussitôt installée l'infirmière qui devait lui faire des piqûres, de légers massages, et surveiller son régime, je la laissai toute contente, soulevée sur ses oreillers, la température en baisse, parée de sa plus jolie matinée et d'un bonnet à rubans. Un peu honteuse de mon allégresse, je téléphonai à ses amis afin de contremander la petite réunion qui devait avoir lieu le soir et descendis au restaurant une bonne demi-heure avant le moment habituel de notre repas. Je m'attendais à trouver la salle vide, personne ne déjeunant généralement avant une heure. Elle était en effet vide, à l'exception de la table proche de la nôtre. Je n'étais pas préparée à cette rencontre. Je croyais notre voisin à Sospel. Sans doute déjeunait-il si tôt dans l'espoir de nous éviter à une heure.

Je gagnai notre table, les yeux fixés droit devant moi et payai sur-le-champ le prix de ma gaucherie, car, en dépliant ma serviette, je renversai le vase rempli de raides anémones. L'eau trempa la nappe et coula sur mes genoux. Le garçon était à l'autre bout de la salle et n'avait rien vu. Mais, en

moins d'une seconde, mon voisin venait à mon secours, sa serviette à la main.

— Vous ne pouvez rester à cette table mouillée, me dit-il brusquement. Cela vous couperait l'appétit. Levez-vous.

Il se mit à éponger la nappe tandis que le garçon, s'apercevant de l'incident, accourait à la rescousse.

— Cela ne fait rien, dis-je, cela n'a aucune importance. Je suis toute seule.

Il ne répondit rien. Le garçon ramassait le vase et les fleurs dispersées.

— Laissez cela, dit-il tout à coup, et mettez un autre couvert à ma table. Mademoiselle déjeunera avec moi.

Je le regardai, très gênée.

— Oh ! non, dis-je, je ne peux accepter.

— Pourquoi ? demanda-t-il.

J'essayai de trouver une excuse. Je savais qu'il n'avait pas envie de déjeuner avec moi. Il ne faisait cela que par politesse. J'allais lui gâcher son repas. Je décidai d'être hardie et de dire la vérité.

— S'il vous plaît, priai-je, ne vous croyez pas obligé d'être aimable. C'est très gentil à vous, mais je serai très bien à ma table quand le garçon aura épongé la nappe.

— Mais je ne suis pas aimable, insista-t-il. J'ai envie de vous avoir à déjeuner avec moi. Même si vous n'aviez pas renversé ce vase si maladroitement, je vous aurais invitée.

Sans doute mon visage trahit-il un doute, car il sourit :

— Vous ne me croyez pas, tant pis ! Venez et asseyez-vous. Nous ne nous parlerons que si nous en avons envie.

Nous nous assîmes et il me tendit le menu. Son détachement était très particulier, je me rendais compte que nous pourrions passer tout le repas sans parler et que cela n'aurait pas d'importance. Nous ne nous sentirions pas gênés.

— Qu'est-il arrivé à votre amie ? me demanda-t-il.

Je lui parlai de la grippe.

— Quel dommage ! fit-il, — puis, au bout d'un moment : — Vous avez dû recevoir mon mot. J'avais vraiment honte de ma conduite. Ma seule excuse est que je suis devenu bourru à vivre seul. Aussi est-ce très gentil à vous de déjeuner avec moi aujourd'hui.

— Vous n'aviez pas été impoli, dis-je. En tout cas, Mrs van Hopper ne s'en est pas aperçue. Elle est d'une indiscrétion ! Elle n'y voit pas malice. Elle est comme cela avec tout le monde, enfin, avec tous les gens d'importance.

— Je devrais donc être flatté, dit-il. Mais pourquoi me considérerait-elle comme de quelque importance ?

J'hésitai un instant :

— Je crois que c'est à cause de Manderley, dis-je.

Il ne répondit pas, et j'eus de nouveau cette sensation pénible, l'impression de pénétrer sur un terrain défendu. Je me demandais pourquoi la mention de son domaine, dont tant de gens, et même moi, avaient entendu parler, provoquait inévitablement son silence, élevant une barrière entre lui et les autres.

— Votre amie..., reprit-il. Elle est beaucoup plus âgée que vous. C'est une parente ? Vous la connaissez depuis longtemps ?

Je compris que notre assemblage l'étonnait.

— Ce n'est pas vraiment une amie, expliquai-je. Elle fait mon apprentissage de demoiselle de compagnie, et elle me paye quatre-vingt-dix livres par an.

— Je ne savais pas que la compagnie pût s'acheter. Vous n'avez pas grand chose de commun avec elle.

Il rit, ce qui le changeait beaucoup ; il avait l'air plus jeune en quelque sorte et moins détaché.

— Pourquoi faites-vous cela ? me demanda-t-il.

— Quatre-vingt-dix livres, c'est beaucoup pour moi.

— Vous n'avez pas de parents ?

— Non, ils sont morts.

— Vous avez un nom charmant et original.

— Mon père était un être charmant et original.

Je le regardai au-dessus de mon verre de citronnade. Il n'était pas facile de donner une idée de mon père et, en général, je m'abstenais de parler de lui. Il était mon bien secret. Réservé pour moi comme Manderley pour mon voisin.

Je ne sais quel air d'irréalité flottait autour de ce déjeuner. Lorsque je m'y reporte, à présent, il brille pour moi d'une étrange lumière. Ma timidité m'avait quittée, ma langue réticente se déliait, lui livrant tous les petits secrets de mon

enfance, les plaisirs et les peines. Il me semblait qu'il comprenait, à travers mes pauvres descriptions, quelque chose de la vibrante personnalité de mon père et aussi de l'amour que ma mère lui portait. Le restaurant était à présent plein de gens qui bavardaient et riaient sur un fond d'orchestre et de tintement de vaisselle, et, levant les yeux vers le cartel qui surmontait la porte, je vis qu'il était deux heures. Nous avions passé une heure et demie et j'avais fait tous les frais de la conversation.

Je revins à la réalité, les mains brûlantes, toute confuse, les joues en feu, et je me mis à balbutier des excuses. Il ne voulut pas les entendre.

— Je vous ai dit, tout à l'heure, commença-t-il, que vous aviez un nom charmant et original. J'irai plus loin, si vous le permettez, et je dirai qu'il vous va aussi bien qu'il allait à votre père. Cette heure passée avec vous m'a fait un plaisir comme je n'en avais pas éprouvé depuis bien longtemps. Vous m'avez distrait de moi-même et délivré de la solitude qui est mon démon depuis un an.

Je le regardai et compris qu'il disait vrai. Il avait l'air moins réservé qu'auparavant, plus moderne, plus humain, il n'était plus environné d'ombres.

— Vous savez, dit-il, nous avons quelque chose en commun, vous et moi. Nous sommes tous deux seuls au monde. Oh ! j'ai bien une sœur, quoique nous ne nous voyions pas très souvent, et une vieille grand-mère à qui je fais par an trois visites officielles, mais ni l'une ni l'autre ne représentent une compagnie. Il faudra que je félicite Mrs van Hopper. Vous n'êtes pas chère pour quatre-vingt-dix livres par an.

— Vous oubliez, dis-je, que vous avez une maison et moi pas.

J'avais à peine parlé que je le regrettai, car l'expression secrète, impénétrable, gagnait de nouveau son regard, et une fois de plus je souffris l'intolérable gêne d'avoir manqué de tact. Il baissa la tête pour allumer une cigarette et ne répondit pas tout de suite.

— Une maison vide peut être aussi solitaire qu'un hôtel rempli, dit-il enfin. Le mal, c'est qu'elle est moins impersonnelle.

Il hésita, et je pus croire un instant qu'il allait enfin parler de Manderley, mais quelque chose le retint.

— Alors, la demoiselle de compagnie a congé ? dit-il revenant au ton d'aimable camaraderie. Qu'a-t-elle l'intention de faire ?

Je songeai à la petite place mal pavée de Monaco et à une maison avec sa fenêtre étroite. Je pourrais y être vers trois heures, portant mon carnet de croquis, et je le lui dis, avec la timidité d'un amateur sans talent.

— Je vous conduirai en voiture, dit-il sans écouter mes protestations.

— Avez-vous jamais pensé à l'avenir, me demanda-t-il, tandis que nous prenions le café, et à l'existence que ce genre de choses vous prépare ? Imaginez que Mrs van Hopper se lasse de sa demoiselle de compagnie, que deviendrez-vous ?

Je souris et lui dis que cela ne me désolerait pas. Il y avait d'autres Mrs van Hopper, et j'étais jeune, confiante et forte.

— Quel âge avez-vous ? dit-il, — et quand je lui eus répondu, il se mit à rire et quitta son fauteuil. — Je sais que c'est l'âge de l'obstination, dit-il, et de la confiance en l'avenir. Quel dommage que nous ne puissions changer ! Maintenant, montez mettre votre chapeau, je vais sortir la voiture.

Tandis qu'il m'accompagnait à l'ascenseur, je songeais à notre rencontre de la veille, aux bavardages de Mrs van Hopper et à la froide courtoisie avec laquelle il les écoutait. Je l'avais mal jugé, il n'était ni dur ni sarcastique, il était mon ami depuis des années, le frère que je n'avais jamais eu. J'étais de bonne humeur, cet après-midi-là, et il m'en souvient bien. Je revois le ciel où flottaient de petits nuages blancs et la mer. Je sens le vent sur mon visage et j'entends mon rire, et le sien qui y faisait écho.

Le vent était trop fort pour me permettre de dessiner, il soufflait en allègres rafales autour de ma petite place mal pavée ; nous revînmes donc à la voiture et roulâmes je ne sais où. La longue route montait, la voiture montait avec elle, et nous tournions au sommet de la colline comme les oiseaux dans le ciel. Je riais et le vent emportait au loin mon rire. Mais, en le regardant, je m'aperçus que lui ne riait plus ; il était de nouveau l'homme silencieux et détaché de la veille, enveloppé dans son secret.

Je m'avisai aussi que la voiture ne montait plus. Nous avions atteint le sommet ; au-dessous de nous s'étendait la route en corniche par laquelle nous étions montés. Il arrêta la voiture et je vis que le bord de la route suivait un précipice. Nous descendîmes et regardâmes en bas. Cela me dégrisa enfin, je compris que bien peu de mètres nous séparaient de l'abîme. La mer léchait le pied rocailleux de la colline et, tout en bas, les maisons ressemblaient à des coquillages dans une grotte ronde, éclairés çà et là par un grand soleil orangé. Une lumière différente baignait le sommet où nous nous trouvions, et le silence la rendait plus dure et plus austère. Le vent tomba et il fit soudain froid.

— Vous connaissez cet endroit ? demandai-je. Vous y êtes déjà venu ?

Il me regarda sans paraître me reconnaître. Il avait un visage de somnambule, et, l'éclair d'un instant, l'idée me vint qu'il n'était peut-être pas normal. Il y a des gens qui ont des espèces de transes, j'en avais entendu parler ; ils obéissent à d'étranges lois dont nous ne pouvons rien connaître ; ils suivent les ordres compliqués de leur subconscient. Peut-être était-il de ceux-là, et j'étais seule avec lui au-dessus d'un abîme.

— Il est tard ; est-ce qu'il ne faudrait pas rentrer ? dis-je sur un ton insouciant et avec un pauvre sourire.

Il sortit aussitôt de son rêve et s'excusa. J'avais dû pâlir et il l'avait remarqué.

— Je suis impardonnable, dit-il, et, prenant mon bras, il me ramena vers la voiture ; nous y montâmes et il ferma la portière.

Nous descendions les lacets de la route sans un heurt, sans un mot ; une grande masse de nuages s'étendait devant le soleil couchant et l'air était froid et pur. Tout à coup, il se mit à parler de Manderley. Il ne me dit rien de sa vie là-bas, pas un mot sur lui-même, mais il me décrivit comment le soleil s'y couche, les après-midi de printemps, en laissant son reflet sur les pentes. Il me demanda si j'aimais le seringa. Il y en avait un, au bord de la pelouse, dont il respirait le parfum à travers la fenêtre de sa chambre. Sa sœur, qui était une personne sèche et pratique, se plaignait qu'il y eût trop de parfums à Manderley, cela l'enivrait. Elle avait peut-être

raison. Tant pis. C'était la seule forme d'ivresse qu'il goûtât. Son plus ancien souvenir était celui de grandes branches de lilas dans des vases blancs, remplissant la maison d'un parfum nostalgique et poignant.

Bientôt nous arriverions à l'hôtel. Je cherchai mes gants dans la poche de la voiture ; ce faisant, mes doigts se refermèrent sur un livre dont le mince format annonçait un poème. Je me penchai pour déchiffrer le titre, tandis que la voiture ralentissait devant l'entrée de l'hôtel.

— Prenez-le pour le lire si cela vous fait plaisir, dit-il d'une voix indifférente.

La promenade était terminée, nous étions de retour, et Manderley à des centaines de kilomètres de là...

J'étais contente d'emporter ce livre serré dans ma main avec mes gants. J'avais besoin d'un objet qui lui appartînt, maintenant que cette journée prenait fin.

— Descendez, dit-il. Il faut que j'aille ranger la voiture. Je ne vous verrai pas au restaurant ce soir, je ne dîne pas là. Mais merci pour cette journée.

Je montai seule le perron de l'hôtel avec le sentiment d'abandon d'un enfant dont la récompense prend fin. Mon après-midi me gâtait les heures qui restaient et je me dis que le temps allait me paraître long jusqu'au moment de me mettre au lit, et que mon dîner solitaire serait bien ennuyeux. Pourtant, je ne pouvais me décider à affronter les joyeux propos de l'infirmière et, peut-être, les indiscrètes questions de Mrs van Hopper. Aussi m'installai-je dans un coin du hall, derrière une colonne, et commandai-je du thé.

Esseulée et triste, je me renversai dans mon fauteuil et pris le livre de poèmes. Le volume avait été souvent feuilleté, il s'ouvrit de lui-même à cette page sans doute souvent lue :

Je l'ai fui au long des nuits, au long des jours,
Je l'ai fui sous les arceaux des airs,
Je l'ai fui à travers les labyrinthes
De mes pensées ; au milieu des larmes,
Je me suis caché de lui, et dans la fuite du rire.
J'ai dévalé des pentes
Abruptes, et me suis précipité

A travers des abîmes d'horreur gigantesque
Interminablement suivi par ces pas robustes.

J'avais l'impression de regarder à travers le trou d'une serrure et je reposai le livre avec un scrupule. Le garçon m'apporta mon thé d'un air ennuyé, car j'étais seule. Je repris le livre et l'ouvris cette fois à la page de garde. J'y lus cette dédicace : « A Max-Rebecca, 17 mai », d'une curieuse écriture penchée. Un petit pâté tachait la page opposée comme si la scriptrice impatiente y avait secoué son stylo pour en dégager l'encre qui s'était écoulée ensuite un peu vite, épaississant à la fin l'écriture, si bien que la signature « Rebecca » s'étalait noire et vigoureuse, avec son grand R incliné dominant les autres lettres.

Je fermai le livre d'un coup sec et le remis sous mes gants ; puis, étendant le bras, je pris un numéro de *l'Illustration* sur un fauteuil voisin et me mis à le feuilleter. Il y avait de jolies photos des châteaux de la Loire. Je lus consciencieusement l'article qui les accompagnait, mais sans en comprendre un mot. Ce n'était pas Blois avec ses tours et son escalier qui m'apparaissait à travers la page imprimée. C'était le visage de Mrs van Hopper, la veille, au restaurant, épiant de ses petits yeux porcins la table voisine et tenant en l'air sa fourchette chargée de raviolis.

« Une tragédie atroce, disait-elle. Les journaux en étaient pleins. On dit qu'il n'en parle jamais, qu'il ne prononce jamais son nom. Vous savez qu'elle s'est noyée dans une baie près de Manderley. »

IV

« Qu'avez-vous fait ce matin ? » Je vois encore Mrs van Hopper, accoudée à ses oreillers avec l'irritabilité à fleur de peau d'une malade qui n'est vraiment pas souffrante et est au lit depuis trop longtemps, tandis que je prenais le paquet de cartes dans la commode et que je sentais le rouge de la culpabilité s'étendre sur mon cou.

— J'ai joué au tennis avec le professeur, répondis-je, prise de panique à mon propre mensonge, — car que deviendrais-je si le professeur de tennis montait à l'appartement

cet après-midi pour se plaindre que je manquais mes leçons ?

Je n'avais pas joué au tennis avec le professeur ; je n'avais pas joué depuis qu'elle s'était alitée, et cela faisait maintenant un peu plus de quinze jours. Je me demandais pourquoi je m'accrochais à ce prétexte, et pourquoi je ne lui disais pas que je me promenais tous les matins dans la voiture de Max de Winter, et déjeunais avec lui au restaurant.

J'ai oublié beaucoup de choses de Monte-Carlo, de ces excursions matinales, et même de nos conversations ; mais je n'ai pas oublié comment mes doigts tremblaient en enfonçant mon chapeau et comment je courais dans le couloir et en descendant l'escalier, trop impatiente pour attendre la lente arrivée de l'ascenseur.

Il m'attendait, assis au volant, lisant un journal qu'il jetait en souriant sur la banquette au fond dès qu'il m'apercevait, pour m'ouvrir la portière en disant : « Comment va ma demoiselle de compagnie, ce matin, et où désire-t-elle aller ? » Il aurait pu tourner indéfiniment en rond que je ne m'en serais pas souciée, car j'étais dans ce premier état d'éblouissement où grimper à côté de lui et me pencher vers le pare-brise en repliant mes genoux était déjà presque excessif. J'étais comme un petit écolier timide, amoureux d'un grand.

— Le vent est froid, ce matin, vous feriez mieux de mettre mon manteau.

Je me rappelle cela, car j'étais assez jeune pour trouver du bonheur à mettre ses vêtements, toujours comme le petit écolier qui porte triomphalement le sweater de son héros.

L'art de la coquetterie m'était inconnu, et je restais immobile, sa carte sur mes genoux, le vent soufflant dans mes cheveux ternes, heureuse dans son silence et pourtant avide de ses paroles. Qu'il parlât ou non ne changeait rien à mon humeur. Ma seule ennemie était la pendule du tableau de bord dont la petite aiguille se déplaçait peu à peu. Nous roulions vers l'est, nous roulions vers l'ouest, parmi des villages accrochés à la côte méditerranéenne, et je ne me rappelle pas un seul d'entre eux.

Je ne me rappelle que le contact des sièges de cuir, la forme de la carte sur mes genoux, ses bords déchirés, ses pliures usées, et comment, un jour, regardant la pendule, je

me dis : « Cet instant présent, à onze heures vingt, il ne devra jamais être perdu. » Et je fermai les yeux pour rendre l'expérience plus profonde. Quand je les rouvris, nous étions à un tournant de la route et une jeune paysanne en châle noir nous saluait de la main ; je la revois avec sa jupe poussiéreuse, son sourire amical et gai ; cela dura une seconde, le tournant était passé et nous ne pouvions plus la voir. Elle appartenait déjà au passé, elle n'était plus qu'un souvenir.

— Si seulement on pouvait inventer quelque chose, dis-je vivement, qui conserve un souvenir dans un flacon, comme un parfum, et qu'il ne s'évapore jamais. Quand on en aurait envie, on pourrait déboucher le flacon et on revivrait l'instant passé.

Je levai les yeux pour voir ce qu'il allait dire. Il ne se tourna pas vers moi ; il continuait à regarder la route.

— Quel instant particulier de votre existence voulez-vous déboucher ? dit-il, sans que je pusse discerner à sa voix s'il me taquinait ou non.

— Je ne sais pas, commençai-je, — puis je me lançai un peu follement sans écouter ce que je disais : — Je voudrais conserver cet instant-ci et ne jamais le perdre.

— Est-ce un hommage à la beauté du jour ou à la façon dont je conduis ? dit-il en riant comme un frère moqueur.

Je compris alors que je ne parlerais jamais à Mrs van Hopper de ces excursions matinales, car son sourire me blesserait comme son rire à lui venait de le faire.

— Je voudrais, dis-je violemment, — encore ulcérée par son rire et jetant toute discrétion au vent, — je voudrais être une femme de trente-six ans en satin noir avec un collier de perles.

— Si vous étiez ainsi, vous ne seriez pas dans cette voiture avec moi ; et cessez de ronger ces ongles, ils sont suffisamment laids comme cela.

— Vous allez me trouver indiscrète, impolie, je le sais, continuai-je, mais je voudrais savoir pourquoi vous m'emmenez avec vous tous les jours. Vous êtes bon, c'est certain, mais pourquoi me choisissez-vous comme objet de votre charité ? Tout cela est très bien, vous savez tout ce qu'il y a à savoir de moi : cela n'est d'ailleurs pas grand-chose.

Mais moi, je n'en sais pas plus sur vous que le jour de notre rencontre.

— Et que saviez-vous ce jour-là ?

— Eh bien ! que vous habitiez Manderley... et que vous aviez perdu votre femme.

Je l'avais prononcé enfin ce mot qui pesait sur ma langue depuis des jours. Votre femme ! Cela sortit très naturellement, sans résistance, comme si le fait de la nommer était la chose la plus indifférente du monde. Votre femme. Une fois prononcé, le mot demeure suspendu dans l'air, dansant devant moi, et, comme il l'avait reçu en silence sans y répondre, le mot s'élargit, devenant quelque chose de sinistre et de dangereux, un terme défendu, anormal. Et je ne pouvais pas le reprendre, je ne pourrais jamais. Une fois encore, je revis la dédicace sur la page de garde du livre de poèmes, et le curieux R. J'avais mal au cœur, j'avais froid. Il ne me pardonnerait jamais et ce serait la fin de notre amitié.

Je ne m'aperçus même pas du ralentissement de la voiture, et c'est seulement quand elle s'arrêta au bord de la route que je revins à la réalité. Il était assis, immobile, ressemblant plus que jamais, avec son feutre et son foulard blanc, à un personnage médiéval dans un cadre.

L'ami était parti avec sa bonté, sa camaraderie facile, le frère aussi qui se moquait de la façon dont je rongeais mes ongles. Cet homme était un étranger. Je me demandais ce que je faisais dans sa voiture.

Alors il se tourna vers moi et se mit à parler :

— Tout à l'heure, vous imaginiez un procédé pour conserver le souvenir, dit-il. Vous voudriez à certains moments, m'avez-vous dit, pouvoir revivre le passé. Je crains d'être assez différent de vous à cet égard. Tous les souvenirs sont amers et je préfère les ignorer. Quelque chose est arrivé il y a un an qui a changé toute ma vie, et je désire oublier toutes les phases de mon existence jusqu'à ce moment-là. Ces jours sont finis. Ils sont effacés. Je dois recommencer complètement à vivre. Je n'y réussis pas toujours, évidemment ; parfois, le parfum est trop fort pour le flacon, trop fort aussi pour moi. Et puis, il y a en moi un démon qui veut déboucher le flacon. C'est ce qui est arrivé lors de notre première promenade, quand nous avons grimpé la colline et

regardé le précipice. J'étais venu là, il y a quelques années, avec ma femme. L'endroit était toujours le même, mais, et j'en fus heureux, singulièrement impersonnel. Il ne présentait aucune trace d'elle ni de moi. C'est peut-être parce que vous étiez là. Vous avez effacé le passé, bien plus effectivement que toutes les lumières de Monte-Carlo où j'étais venu pour cela. Sans vous, il y a longtemps que je serais parti, j'aurais été en Italie, en Grèce, plus loin peut-être. Vous m'avez épargné tous ces voyages. J'en ai assez de vos petits discours puritains. J'en ai assez de vos idées sur ma bonté et ma charité. Si je vous demande de m'accompagner, c'est que j'ai besoin de vous et de votre société, et, si vous ne me croyez pas, vous pouvez descendre immédiatement de cette voiture et rentrer seule. Allez-y, ouvrez la portière.

Je restai immobile, mes mains sur mes genoux, ne sachant pas s'il pensait vraiment ce qu'il disait.

— Eh bien ! dit-il, que décidez-vous ?

Eussé-je eu un an ou deux de moins, je crois que j'aurais éclaté en sanglots. Les larmes des enfants sont à fleur de peau et jaillissent à la première atteinte. Les miennes n'étaient d'ailleurs pas bien loin, je les sentais sourdre derrière mes paupières, je sentais mon visage s'empourprer, et, jetant un coup d'œil au miroir surmontant le pare-brise, je mesurai dans son étendue le lamentable spectacle de mes yeux troublés et de mes joues écarlates, avec mes cheveux raides, bouffant sous mon grand chapeau de feutre.

— Je veux rentrer, dis-je d'une voix dangereusement prête à trembler.

Il remit en marche, sans un mot, et fit tourner la voiture.

— Assez ! fit-il tout à coup, comme animé par l'agacement, par l'ennui, — et il m'attira à lui, passant son bras autour de mes épaules, sans cesser de regarder devant lui, sa main droite sur le volant. Il conduisait encore plus vite, je me le rappelle : — Je crois que vous seriez assez jeune pour être ma fille, et je ne sais comment m'y prendre avec vous, dit-il.

La route approchait d'un virage et il dut donner un coup de volant pour éviter un chien. Je pensais qu'il allait me lâcher, mais il continuait à conduire en me tenant contre lui et, le virage une fois passé, la route redevenue droite, il ne retira pas son bras.

— Vous pouvez oublier tout ce que je vous ai dit ce matin, dit-il. Tout cela est fini. N'y pensons plus jamais. Ma famille m'appelle toujours Maxim : j'aimerais que vous m'appeliez comme cela. Vous avez gardé assez longtemps le ton officiel.

Sa main s'approcha en tâtonnant du bord de mon chapeau, me l'enleva et le jeta sur la banquette arrière, par-dessus son épaule, puis il se pencha et m'embrassa sur le dessus de la tête.

— Promettez-moi de ne jamais porter de satin noir, dit-il.

Je souris, alors, et il rit en me regardant ; le matin avait retrouvé sa gaieté, le matin resplendissait. Mrs van Hopper et l'après-midi n'avaient plus l'ombre d'importance. Tout cela allait passer très vite et ce serait bientôt le soir, et le lendemain matin.

J'étais encore assez enfant pour être fière d'un prénom comme d'une plume à mon chapeau, bien qu'il m'eût dès le premier jour appelée par le mien. Ce matin, malgré ses sombres instants, m'avait promue à un nouveau grade d'amitié. Et puis, il m'avait embrassée d'un air naturel, réconfortant et tranquille. Rien de dramatique comme dans les livres. Rien d'embarrassant. Cela semblait mettre une aisance nouvelle dans nos relations, cela faisait paraître tout plus simple. Le golfe qui nous séparait était franchi, après tout. Je devais l'appeler Maxim. Et cet après-midi de bézigue avec Mrs van Hopper ne fut pas aussi ennuyeux qu'il eût pu l'être, bien que le courage me manquât pour lui parler de ma matinée. Car, lorsque rassemblant les cartes à la fin de la partie, pour les remettre dans leur boîte, elle me demanda négligemment : « Dites-moi donc, est-ce que Max de Winter est toujours à l'hôtel ? » j'hésitai un instant comme le plongeur sur son tremplin, puis perdis ma belle assurance, et dis : « Oui, je crois... Il vient prendre ses repas au restaurant. »

Je lui donnai le pot à poudre, la boîte de fard et le rouge à lèvres, et elle posa la boîte de bridge pour prendre la glace à main sur la table de chevet.

— C'est un être séduisant, dit-elle, mais de caractère entier, je crois, difficile à connaître. Je trouve qu'il aurait pu m'inviter à venir le voir à Manderley, mais il en était bien près, l'autre jour, dans la galerie.

Je ne dis rien. Je la regardais prendre le bâton de rouge et dessiner un arc sur sa bouche dure.

— Je n'ai jamais vu sa femme, reprit-elle, éloignant la glace pour juger de l'effet, mais je crois qu'elle était très jolie. Délicieusement brillante à tous points de vue. Ils donnaient des fêtes splendides à Manderley. Ç'a été très soudain et tragique, et je crois qu'il l'adorait. Il me faut la poudre la plus ocre avec ce rouge-là, ma chère. Passez-la moi, s'il vous plaît, et remettez cette boîte dans le tiroir.

V

Les bagages. Le souci pressant du départ. Clefs perdues, étiquettes neuves, papier de soie épars sur le sol. Je déteste tout cela. Même maintenant où j'en ai tellement l'habitude, où je vis, comme on dit, sans défaire mes malles. Même maintenant où fermer les tiroirs et ouvrir une armoire d'hôtel ou le placard impersonnel d'une villa meublée font partie de mes gestes familiers, j'éprouve une impression de tristesse, le sentiment d'une perte.

Mme van Hopper m'avait lancé une lettre le matin précédent, au petit déjeuner, tandis que je lui versais son café.

— Helen s'embarque samedi pour New-York. La petite Nancy est menacée d'appendicite et on lui a télégraphié de rentrer. Cela me décide. Nous partons aussi. J'en ai jusque-là de l'Europe. Cela vous plaît de voir New-York ?

L'idée d'aller en prison m'eût plu davantage. Quelque chose de ma détresse dut paraître sur mon visage, car elle sembla d'abord surprise, puis ennuyée.

J'allai dans la salle de bains, fermai la porte à clef, et m'assis sur le tapis de liège, ma tête entre mes mains. Elle avait sonné, enfin, l'heure de ce départ. Tout était fini... Demain soir je serais dans le train, portant son coffret à bijoux et sa couverture comme une femme de chambre ; elle, assise en face de moi dans le sleeping, avec son énorme manteau de fourrure et ce monstrueux chapeau neuf garni d'une plume. Chaque grincement, chaque ronflement, chaque cahot du train me répéterait que des kilomètres m'éloignaient de lui, assis seul dans le restaurant, à la table que j'avais connue, lisant un livre, indifférent, oublieux.

Je lui dirais au revoir dans la galerie, peut-être, avant de partir. Un au revoir furtif, à cause d'elle, et il y aurait un silence et un sourire, et des mots comme : « Mais oui, écrivez-moi », et « Je ne vous ai jamais assez remercié pour toutes vos gentillesses », et « Il faudra m'envoyer ces photos. — A quelle adresse ? — Eh bien ! je vous l'écrirai. » Puis il allumerait nonchalamment une cigarette, demandant du feu à un garçon, tandis que je penserais : « Encore quatre minutes et demie, et je ne le reverrai plus jamais. »

Le jour se passa à faire les bagages et, le soir, des gens vinrent dire au revoir. Nous dînâmes dans le petit salon et Mrs van Hopper se coucha aussitôt après. Je n'avais toujours pas vu Max de Winter. Je descendis dans la galerie vers neuf heures et demie sous prétexte de chercher des étiquettes, mais il n'était pas là. L'odieux chef de réception sourit en me voyant :

— Si c'est M. de Winter que vous cherchez, nous avons eu de lui un message disant qu'il ne rentrerait pas de Cannes avant minuit.

Je sais que je pleurai cette nuit-là d'amères et juvéniles larmes que je ne pourrais plus verser aujourd'hui. Cette façon de pleurer en pressant son oreiller n'existe plus passé vingt et un ans. La tête bourdonnante, les yeux gonflés, la gorge contractée... Et l'angoisse au matin avec laquelle on essaye de dérober au monde toute trace de douleur, les lotions à l'eau froide, les tamponnements à l'eau de Cologne, le nuage de poudre par lui-même révélateur. La terreur aussi de recommencer à pleurer et que, les larmes s'écoulant d'elles-mêmes, le tremblement fatal de la bouche vous conduise au désastre. Je me rappelle avoir ouvert ma fenêtre toute grande, dans l'espoir que la fraîcheur matinale effacerait l'écarlate visible sous la poudre ; jamais le soleil n'avait paru si radieux, ni le jour si plein de promesses. Monte-Carlo était soudain toute bonté, tout charme, le seul lieu sincère du monde. Je l'aimais. J'étais submergée de tendresse. J'aurais voulu y passer toute ma vie. Et je partais ce jour-là !

— Vous ne vous êtes pas enrhumée ? me demanda Mrs van Hopper au petit déjeuner.

— Non, lui dis-je, du moins je ne crois pas, m'accrochant

à cette planche qui pourrait me sauver plus tard au cas où j'aurais les yeux trop rouges.

— J'ai horreur de traîner, quand tout est emballé, grommela-t-elle ; nous aurions dû décider de prendre un train plus tôt. Nous pourrions l'attraper en nous dépêchant, et nous aurions alors plus de temps à passer à Paris. Télégraphiez à Helen de ne pas venir nous chercher et arrangez un autre rendez-vous. Je me demande... (elle regarda sa montre)... Oui, ils doivent pouvoir changer les places réservées. En tout cas, cela vaut la peine d'essayer. Descendez au bureau vous renseigner.

— Oui, dis-je, esclave de ses humeurs, en retournant dans ma chambre pour y jeter mon peignoir, agrafer mon inévitable jupe de flanelle, enfiler mon chandail fait à la maison.

Mon indifférence pour elle tournait à la haine. Ainsi, c'était fini, il fallait qu'on me volât jusqu'à mon matin. Pas de dernière demi-heure sur la terrasse, pas même dix minutes peut-être pour dire au revoir. Parce qu'elle avait fini son petit déjeuner plus tôt qu'elle n'avait prévu, parce qu'elle s'ennuyait. Eh bien ! je jetterais au vent réserve et modestie. Je fis claquer la porte du petit salon et courus le long du couloir. Je n'attendis pas l'ascenseur, je grimpai l'escalier quatre à quatre jusqu'au troisième étage. Je connaissais le numéro de sa chambre : 148, et je tambourinai à sa porte, le visage en feu, hors d'haleine.

— Entrez ! cria-t-il.

J'ouvris la porte, regrettant déjà mon audace, le cœur me manquant à l'idée qu'il venait peut-être juste de se réveiller, car il s'était couché tard la veille, et que j'allais le trouver encore au lit, ébouriffé, irritable... Il se rasait à la fenêtre ouverte, une veste en poil de chameau sur son pyjama, et je me sentis gauche et trop habillée dans mon costume de flanelle et mes gros souliers. Je m'étais crue tragique, je n'étais que ridicule.

— Que voulez-vous ? dit-il. Que se passe-t-il ?

— Je suis venue vous dire au revoir. Nous partons ce matin.

Il me regarda, puis posa son rasoir sur le lavabo.

— Fermez la porte, dit-il.

Je la fermai derrière moi, et restai debout, assez intimidée, les mains pendantes.

— Que diable me racontez-vous là ? demanda-t-il.

— C'est la vérité, nous partons aujourd'hui. Nous devions prendre le dernier train, et maintenant elle veut que nous prenions le premier, et j'ai eu peur de ne plus vous revoir. Je sentais qu'il fallait que je vous voie avant de partir, pour vous remercier.

Ils sortirent en bégayant, ces mots idiots, exactement comme je l'avais imaginé. J'étais raide et gênée.

— Pourquoi ne m'en avez-vous pas parlé plus tôt ? dit-il.

— Elle ne s'est décidée qu'hier.

— Elle vous emmène à New-York ?

— Oui, et je n'ai pas envie d'y aller. Je vais me déplaire horriblement là-bas ; je serai très malheureuse.

— Pourquoi y allez-vous, au nom du ciel ?

— Il le faut bien, vous le savez. Je travaille pour de l'argent. Je n'ai pas les moyens de la quitter.

Il reprit son rasoir et ôta le savon de son visage.

— Asseyez-vous, dit-il. Je n'en ai pas pour longtemps. Je vais m'habiller dans la salle de bains, je serai prêt dans cinq minutes.

Il prit ses vêtements sur une chaise, les lança par terre dans la salle de bains et y entra en faisant claquer la porte. Je m'assis sur le lit et me mis à me ronger les ongles. Je me demandais ce qu'il pensait, ce qu'il allait faire. Je regardai la chambre : c'était n'importe quelle chambre d'homme, impersonnelle et en désordre. Quantité de chaussures, des rangées de cravates. Il fut prêt en cinq minutes, comme il l'avait promis.

— Descendez avec moi sur la terrasse pendant que je prends mon petit déjeuner, dit-il.

Je regardai ma montre.

— Je n'ai pas le temps, dis-je. Je devrais déjà être au bureau pour faire changer les places réservées.

— Ne vous occupez pas de cela. J'ai à vous parler.

Nous suivîmes le couloir et il sonna l'ascenseur. « Il ne se rend pas compte, pensai-je, que le train part dans une heure et demie. Mrs van Hopper va téléphoner au bureau d'une minute à l'autre et demander si je suis là. » Nous descen-

dîmes en ascenseur sans parler, puis sortîmes sur la terrasse où les tables étaient disposées pour le petit déjeuner.

— Qu'est-ce que vous prenez ? me demanda-t-il.

— J'ai déjà déjeuné, et d'ailleurs je n'ai que cinq minutes.

— Apportez-moi du café, un œuf à la coque, toasts, confitures et une mandarine, dit-il au garçon.

Puis il sortit une lime de sa poche et se mit à limer ses ongles.

— Alors, Mrs van Hopper en a assez de Monte-Carlo, dit-il, et elle a envie de rentrer chez elle. Moi aussi. Elle à New-York, et moi à Manderley. Qu'est-ce que vous préférez ? Vous avez le choix.

— Ne plaisantez pas, ce n'est pas chic, dis-je. Et puis, je ferais mieux de m'occuper de ces billets et de vous dire au revoir.

— Si vous croyez que je suis de ces gens qui plaisantent au petit déjeuner, vous vous trompez, fit-il. Je suis toujours de mauvaise humeur le matin. Je vous répète que vous avez le choix. Ou bien vous allez à New-York avec Mrs van Hopper, ou bien vous venez à Manderley avec moi.

— Vous voulez dire que vous avez besoin d'une secrétaire, ou quelque chose comme cela ?

— Non, nigaude, je vous demande de m'épouser.

Le garçon vint apporter le petit déjeuner, et je restai assise, mes mains sur mes genoux, à le regarder poser la cafetière et le pot de lait.

— Vous ne comprenez pas, dis-je, quand le garçon se fut éloigné. Je ne suis pas de celles qu'on épouse.

— Que diable voulez-vous dire ? fit-il en me regardant et posant sa cuillère.

Je regardais une mouche s'installer sur la confiture ; il la chassa d'un geste impatient.

— Je ne sais pas bien, dis-je avec lenteur. Je ne peux pas expliquer. D'abord, je ne fais pas partie de votre monde.

— Qu'est-ce que c'est que mon monde ?

— Eh bien !... Manderley. Vous savez bien ce que je veux dire.

Il reprit sa cuillère et se servit de la confiture.

— Vous êtes presque aussi ignorante que Mrs van Hopper, et aussi inintelligente. Que savez-vous de Manderley ? C'est

à moi de juger si vous pouvez en faire partie ou non. Vous pensez que je vous demande ça sans y avoir réfléchi, n'est-ce pas ? Parce que vous dites que vous n'avez pas envie d'aller à New-York ? Vous pensez que je vous demande en mariage pour la même raison qui, selon vous, me faisait vous promener en voiture et vous inviter à déjeuner. Pour être bon. N'est-ce pas ?

— Oui, fis-je.

— Un jour, continua-t-il en tartinant son toast, vous vous rendrez peut-être compte que la philanthropie n'est pas mon fort. Pour l'instant, je crois que vous ne vous rendez compte de rien. Vous n'avez pas répondu à ma question. Voulez-vous m'épouser ?

Cette soudaine demande en mariage m'ahurissait, me choquait même, je crois. Ça n'avait pas l'air vrai. Et lui continuait à manger sa confiture comme si tout était naturel.

— Ma proposition ne semble pas avoir beaucoup de succès, dit-il. Tant pis. Je croyais un peu que vous m'aimiez. C'est un coup pour ma vanité.

— Je vous aime, dis-je. Je vous aime terriblement. Vous m'avez rendue très malheureuse et j'ai pleuré toute la nuit parce que je croyais ne plus vous revoir jamais.

Comme je disais cela, il rit, je me rappelle et me tendit la main par-dessus la table du petit déjeuner.

— Soyez bénie pour cela, dit-il. Un jour, lorsque vous atteindrez cet âge exaltant de trente-cinq ans dont vous m'avez confié qu'il était le sommet de vos rêves, je vous rappellerai cet instant. Et vous ne me croirez pas. Quel dommage de penser que vous grandirez !

J'étais déjà confuse et fâchée contre lui parce qu'il riait. Donc, les femmes n'avouaient pas ces choses aux hommes. J'avais beaucoup à apprendre.

— Alors, c'est entendu, n'est-ce pas ? dit-il, sans poser son toast couvert de confiture. Au lieu de tenir compagnie à Mrs van Hopper, vous me tiendrez compagnie, à moi, et vos obligations seront à peu près les mêmes. Moi aussi j'aime les nouveaux livres, les fleurs dans le salon, et le bézigue après dîner. Et quelqu'un qui me verse mon thé.

Je tambourinai des doigts sur la nappe, doutant de moi et de lui. Est-ce qu'il continuait à se moquer de moi, est-ce

que tout cela était une plaisanterie ? Il me regarda et vit l'anxiété sur mon visage.

— Je me conduis comme une brute avec vous, n'est-ce pas ? dit-il. Ce n'est pas ainsi que vous imaginiez une demande en mariage. Nous devrions être dans une serre, vous en robe blanche, une rose à la main, tandis qu'un violon jouerait une valse au loin. Et je vous ferais furieusement la cour derrière un palmier. Vous trouveriez alors que vous en avez pour votre argent. Pauvre chérie, quelle honte ! Ça ne fait rien, je vous emmènerai à Venise pour notre voyage de noces, et nous nous tiendrons les mains en gondole. Mais nous n'y resterons pas trop longtemps, parce que j'ai envie de vous montrer Manderley.

Il avait envie de me montrer Manderley... Et je compris soudain que tout cela arriverait, je serais sa femme, nous nous promènerions ensemble dans le jardin, nous descendrions le sentier qui mène à la grève... Il avait envie de me montrer Manderley... Mon esprit prenait la course, à présent ; des silhouettes venaient à ma rencontre, les images succédaient aux images, tout cela pendant qu'il mangeait sa mandarine en m'en tendant une tranche de temps en temps sans me quitter des yeux. Nous serions parmi des tas de gens et il dirait : « Je ne crois pas que vous connaissiez ma femme : Mme de Winter. » Je serais Mme de Winter.

— Est-ce moi qui annonce la nouvelle à Mrs van Hopper, ou bien vous ? dit-il.

Il pliait sa serviette, repoussait son assiette, et je m'étonnais de l'entendre parler d'un ton si indifférent, comme s'il s'agissait de faits peu importants, d'un simple ajustement de projets, alors que c'était là pour moi l'éclatement d'une bombe.

— Dites-le lui, fis-je, elle va être tellement furieuse.

Nous nous levâmes de table ; j'étais énervée, rouge, déjà tremblante par anticipation. Il quitta la terrasse sans un mot et je le suivis dans l'ascenseur. Nous passâmes devant le bureau et personne ne leva seulement la tête. Le chef de réception examinait une liasse de papiers en parlant à son second, par-dessus son épaule. « Il ne sait pas, pensai-je, que je vais être Mme de Winter. Je vais vivre à Manderley. Manderley m'appartiendra. » L'ascenseur nous déposa au

premier étage, et nous nous engageâmes dans le couloir. Il me prit la main et la balança tout en marchant.

— Ça vous paraît très vieux, quarante-deux ans ? dit-il.

— Oh ! non, répondis-je vivement, trop vivement peut-être. Je n'aime pas les jeunes gens.

— Vous n'en avez jamais connu, dit-il.

Nous arrivions à la porte de l'appartement.

— Je crois que je ferais mieux de m'occuper de cela tout seul, fit-il ; mais, dites-moi, cela vous ennuierait que nous nous mariions très vite ? Vous n'avez pas besoin d'un trousseau, n'est-ce pas, ou de bêtises de ce genre ? Parce que cela pourrait se faire facilement en quelques jours. Au consulat. Et puis, en voiture pour Venise ou bien où vous voudrez.

— Pas à l'église ? demandai-je. Pas en blanc avec des demoiselles d'honneur, et des cloches, et des enfants de chœur ? Mais votre famille et tous vos amis ?

— Vous oubliez, dit-il, que j'ai déjà subi ce genre de cérémonie.

Nous étions arrêtés devant l'entrée de l'appartement et je remarquai que le journal du jour était encore sur la boîte aux lettres.

— Eh bien ! fit-il, qu'en pensez-vous ?

— Bien sûr, répondis-je. Je pensais d'abord que nous nous marierions en Angleterre. Mais bien sûr que je ne tiens ni a l'église, ni aux gens, ni à rien de ce genre.

Il tourna le bouton de la porte, et nous nous trouvâmes dans la petite entrée.

— C'est vous ? cria du salon Mrs van Hopper. Que diable faites-vous ? J'ai téléphoné trois fois au bureau et ils m'ont dit qu'on ne vous avait pas vue.

Je fus prise d'un soudain désir de rire, de pleurer, le tout ensemble, et j'avais aussi mal au creux de l'estomac. L'éclair d'un instant, j'aurais voulu que rien de ceci ne se fût passé, j'aurais voulu être seule, me promener en sifflant.

— J'ai bien peur que tout ne soit de ma faute, dit-il en entrant dans le salon dont il referma la porte derrière lui, et j'entendis l'exclamation de surprise qu'elle poussa.

Puis j'allai dans ma chambre et m'assis près de la fenêtre ouverte. Cela ressemblait à l'attente dans une clinique... Tout à coup, la porte s'ouvrit et il entra dans ma chambre.

— Tout va bien, dit-il ; le choc lui a d'abord coupé la parole, mais elle est en train de se remettre, et je descends au bureau m'assurer qu'elle attrapera le premier train. Je crois qu'elle a espéré un instant être notre témoin, mais je me suis montré très ferme. Allez lui parler.

Il ne dit pas qu'il était content, qu'il était heureux. Il ne me prit pas le bras pour m'emmener dans le salon. Il sourit, me fit un signe de la main et s'en alla tout seul dans le couloir. Je me rendis auprès de Mrs van Hopper, hésitante, un peu intimidée, comme une femme de chambre qui a fait donner ses huit jours par un ami.

Elle était debout près de la fenêtre, en train de fumer, drôle de petite silhouette trapue que je ne verrais plus, sa jaquette bridant sur sa large poitrine, son chapeau ridicule de travers sur sa tête.

— Eh bien ! dit-elle d'une voix sèche et dure qui n'était pas celle dont elle avait dû se servir avec lui. Je dois vous accorder que c'est du beau travail. L'eau qui dort va vite, dans votre cas. Comment vous y êtes-vous prise ?

Je ne savais que répondre. Je n'aimais pas son sourire.

— C'est une chance pour vous que j'aie eu la grippe, dit-elle, je comprends maintenant comment vous passiez votre temps et pourquoi vous oubliiez mes commissions. Vous auriez pu m'en parler, vous savez.

— Je vous demande pardon, fis-je.

Elle me regarda curieusement, m'examinant de haut en bas.

— Et il m'a dit qu'il désirait vous épouser d'ici quelques jours. Encore une chance que vous n'ayez pas de famille pour poser des questions. Bah ! cela ne me regarde plus. Je me lave les mains de toute cette histoire. Je me demande pourtant ce que ses amis vont en penser, mais c'est son affaire. Vous vous rendez compte qu'il est bien plus âgé que vous ?

— Il n'a que quarante-deux ans, dis-je, et je suis vieille pour mon âge.

Elle rit, jeta la cendre de sa cigarette par terre.

— Pour cela oui, dit-elle.

Elle continuait à m'examiner comme elle ne l'avait jamais fait, avec le regard inquisiteur d'un membre du jury à un concours de bétail. Il y avait quelque chose d'avide dans ses yeux, quelque chose de déplaisant.

— Hum, hum ! fit-elle. — Elle prit son poudrier et se mit à se poudrer le nez. — Je pense que vous savez ce que vous faites, continua-t-elle ; en somme, tout cela s'est passé très vite. L'affaire de quelques semaines. Je ne crois pas qu'il soit très commode et il faudra vous faire à ses manières. Vous avez mené une vie très protégée jusqu'à présent, vous savez, et vous ne pouvez pas dire que j'ai abusé de vous. Vous aurez une rude besogne comme maîtresse de Manderley. Pour être tout à fait franche, ma chère, je ne vois pas du tout comment vous vous en acquitterez. Vous n'avez pas l'expérience, continua-t-elle, vous ne connaissez pas ce milieu. Vous n'êtes, pour ainsi dire, pas capable de prononcer deux paroles à mes bridges ; qu'allez-vous dire à tous ses amis ? Les fêtes de Manderley étaient célèbres quand sa femme vivait. Il vous en a parlé, naturellement ?

J'hésitai, mais, grâce au ciel, elle continua sans attendre ma réponse.

— Bien sûr, je souhaite votre bonheur, et je vous accorde que c'est un être très séduisant, mais... oui, je regrette ; et personnellement je pense que vous faites une grosse faute, une faute que vous regretterez amèrement.

Elle reposa son poudrier et s'avança vers le miroir pour y ajuster son chapeau. Je levai les yeux et surpris son reflet dans la glace. Elle me regardait, un petit sourire indulgent sur les lèvres. Je me dis qu'elle allait se montrer généreuse pour finir, me tendre la main et me souhaiter bonne chance. Mais elle continuait à sourire en renfonçant un cheveu échappé sous son chapeau.

— Bien sûr, dit-elle, vous savez pourquoi il vous épouse, n'est-ce pas ? Vous ne vous flattez pas qu'il soit amoureux de vous ? Le fait est que cette maison vide l'énerve au point qu'il en a presque perdu la tête. Il ne peut absolument pas continuer à y vivre seul...

VI

Nous arrivâmes à Manderley au début de mai. Nous quittâmes Londres en voiture, sous une grosse averse, il m'en souvient, le matin, afin d'arriver à Manderley vers cinq heures pour le thé. Je me revois mal habillée comme d'habi-

tude, bien que jeune mariée de sept semaines, dans une robe de jersey beige, une petite fourrure jaune autour du cou, et par-dessus le tout un imperméable sans forme beaucoup trop grand pour moi et traînant sur mes chevilles. Je pensais être ainsi en harmonie avec le temps, et que la longueur du vêtement me grandirait. Je serrais une paire de gants à crispin dans mes mains et portais un grand sac de cuir.

— C'est une pluie de Londres, dit Maxim, comme nous partions ; attends un peu : le soleil se mettra à briller pour toi quand nous arriverons à Manderley.

Il disait vrai, car les nuages nous quittèrent à Exeter, s'enroulant derrière nous, laissant un grand ciel bleu sur notre tête et une route blanche devant nous.

Je fus heureuse de voir le soleil, car une idée superstitieuse me faisait considérer la pluie comme un mauvais présage et le ciel plombé de Londres m'avait rendue silencieuse.

— Ça va mieux ? dit Maxim.

Je lui souris et lui pris la main, en songeant combien il était facile pour lui de rentrer dans sa maison, de traverser le hall en y prenant ses lettres, de sonner pour le thé, et je me demandais jusqu'à quel point il devinait ma nervosité, et si sa question : « Ça va mieux ? » prouvait qu'il comprenait.

— Ça ne fait rien, nous arrivons bientôt. Tu dois avoir envie de ton thé, dit-il, et il quitta ma main parce que nous arrivions à un tournant et qu'il lui fallait ralentir.

Nous arrivâmes à un carrefour où commençait un grand mur.

— Nous y voici, dit-il, une nouvelle note de plaisir dans sa voix.

Et moi je m'agrippai des deux mains au siège de cuir de la voiture. La route s'incurvait et, devant nous, à gauche, à côté d'une maisonnette de gardien, les deux hauts vantaux d'une grille s'écartaient largement, donnant accès à une longue allée. Je vis à notre passage des visages qui épiaient à travers la sombre fenêtre de la maisonnette, et un enfant en sortit en courant, regardant avec curiosité. Je me reculai sur la banquette, mon cœur battant à coups redoublés, car je savais pourquoi les visages étaient à la fenêtre et pourquoi l'enfant regardait.

Ils voulaient voir comment j'étais. Je les imaginais

maintenant parlant avec animation et riant dans la petite cuisine. « Je n'ai vu que le bord de son chapeau », diraient-ils. « Elle ne voulait pas montrer sa figure. Oh ! nous saurons bien demain. Les gens de la maison nous diront. » Sans doute devina-t-il enfin quelque chose de ma timidité, car il me prit la main et l'embrassa et rit un peu tout en parlant.

— Il ne faudra pas faire attention, s'il y a un peu de curiosité, dit-il. Tout le monde voudra savoir comment tu es. Ils ne parlent probablement que de cela depuis des semaines. Tu n'auras qu'à être toi-même et ils t'adoreront tous. Et n'aie pas de soucis pour la maison : la gouvernante, Mrs Danvers, s'occupe de tout. Remets-t'en entièrement à elle. Elle sera un peu raide avec toi pour commencer ; je dois dire que c'est un caractère particulier, mais il ne faut pas te tourmenter pour cela. C'est sa manière, voilà tout. Tu vois ces buissons ? C'est comme un mur d'azur tout du long quand les hydrangéas sont en fleurs.

Les grilles s'étaient refermées derrière nous avec un craquement, la grande route poussiéreuse avait disparu, et je m'aperçus que cette allée n'était pas celle que j'avais imaginée en pensant à Manderley, ce n'était pas une large avenue de gravier bordée de parterres réguliers de chaque côté, bien balayée et ratissée.

L'allée ondulait et tournait comme un serpent, à peine plus large par endroits qu'un sentier, et une grande colonnade d'arbres s'élevait au-dessus de nos têtes, entremêlant leurs branches noueuses en une voûte pareille à celle d'une cathédrale. Même le soleil de midi ne devait pas pénétrer l'entrelacs de ces feuilles vertes ; elles étaient trop touffues et entremêlées les unes aux autres ; seules de petites taches scintillantes de lumière devaient se glisser en vagues intermittentes pour parsemer d'or le sol de l'allée. C'était très silencieux, très calme. Nous passâmes un petit pont jeté sur un étroit ruisseau, et cette allée continua à onduler comme un ruban enchanté à travers les bois silencieux et sombres, pénétrant toujours plus loin, jusqu'au cœur de la forêt sûrement, et il n'y avait toujours pas trace de clairière, pas de place pour une maison...

Et soudain, je vis une clarté devant nous, au bout de l'allée obscure, et une tache de ciel... Un moment encore, et les

arbres étaient plus écartés, les buissons avaient disparu, et de chaque côté, un mur coloré, rouge-sang, s'élevait bien plus haut que nous. Nous étions au milieu de rhododendrons. Il y avait quelque chose de stupéfiant, presque de choquant dans la soudaineté de leur apparition. Les bois ne m'y avaient pas préparée. Ils me frappèrent avec leurs visages cramoisis massés les uns au-dessus des autres, dans une profusion incroyable, ne laissant voir ni feuille, ni rameau, rien que ce rouge éclatant, luxuriant, fantastique.

Je regardai Maxim. Il souriait.

— Ça te plaît ? demanda-t-il.

— Oui, dis-je, un peu oppressée, ne sachant pas si je disais vrai ou non, car, pour moi, les rhododendrons étaient des arbustes familiers bien conventionnels, de couleur mauve ou rose, sagement alignés autour d'un massif. Mais ceux-là étaient des monstres dressés vers le ciel, massés comme un bataillon, trop beaux, songeais-je, trop puissants.

Nous approchions de la maison ; je voyais l'allée s'élargir vers la courbe que j'attendais et, toujours flanqués de la double muraille pourpre, nous tournâmes le dernier coin et arrivâmes en vue de Manderley. Oui, c'était bien là le Manderley que j'attendais. Une architecture de grâce et de beauté, exquise et sans défaut, plus ravissante encore que je ne l'avais rêvée, au creux de ses douces prairies et de ses mousseuses pelouses, les terrasses descendant aux jardins et les jardins à la mer. Comme nous roulions vers le large perron et nous arrêtions devant la porte ouverte, je vis à travers les petits carreaux d'une fenêtre que le hall était plein de monde et j'entendis Maxim jurer tout bas :

— Sacré bonne femme, dit-il, elle sait parfaitement que j'ai horreur de ce genre de choses ! — et il stoppa brusquement.

— Qu'est-ce que c'est ? dis-je. Qui sont tous ces gens ?

— Il va falloir que tu en passes par là, dit-il avec agacement. Mrs Danvers a cru malin de réunir tout le personnel de la maison et du domaine pour nous souhaiter la bienvenue. Ça ira très bien, tu n'auras rien à dire, laisse-moi faire.

Je cherchais en tâtonnant la poignée de la portière, j'avais froid et légèrement mal au cœur après cette longue étape ; pendant que je me débattais avec la poignée, le maître d'hôtel descendit le perron suivi par un valet de pied

et m'ouvrit la portière. Il était vieux, il avait une bonne figure, et je lui souris en lui tendant la main, mais je ne crois pas qu'il le vit, car il se contenta de prendre la couverture et ma petite mallette, se tournant vers Maxim tout en m'aidant à descendre.

— Eh bien ! nous voilà, Frith, dit Maxim en ôtant ses gants. Nous avons eu de la pluie en quittant Londres. Il ne semble pas que vous en ayez eu ici. Tout le monde va bien.

— Oui, monsieur. Merci, monsieur. Non, nous avons eu un mois plutôt sec dans l'ensemble. Je suis heureux de voir Monsieur de retour. J'espère que Monsieur va bien. Et Madame aussi.

— Oui, très bien, merci, Frith. Un peu fatigués par la route. Nous avons hâte de prendre notre thé. Je ne m'attendais pas à tout ce monde, ajouta-t-il avec un signe de tête vers le hall.

— Ordres de Mrs Danvers, monsieur, dit l'homme, le visage fermé.

— J'aurais dû le deviner, fit Maxim avec brusquerie. Viens, fit-il, en se tournant vers moi, cela ne va pas être long et tu auras ton thé après.

Nous montâmes ensemble le perron, suivis par Frith et le valet de pied portant la couverture et mon imperméable et je sentis une petite douleur au creux de l'estomac et une contraction nerveuse dans ma gorge.

Aujourd'hui je puis fermer les yeux et regarder en arrière, et me voir comme je devais être, debout sur le seuil de la maison, mince silhouette gauche dans ma robe de jersey, serrant une paire de gants à crispin dans mes mains moites. Je revois le grand hall de pierre, les larges portes ouvertes sur la bibliothèque, les Peter Lely et les Van Dyck aux murs, le ravissant escalier conduisant à la galerie et là, en vagues alignées les unes derrière les autres, débordant dans les couloirs de pierre et dans la salle à manger, une mer de visages aux bouches ouvertes, aux yeux curieux, me regardant, comme une foule autour d'un échafaud, moi la victime aux mains liées. Quelqu'un se détacha de cette mer humaine, une personne grande et maigre, vêtue de noir mat, et dont les pommettes saillantes et les grands yeux creux lui faisaient une tête de mort d'un blanc de parchemin.

Elle vint à moi et je lui tendis la man, enviant son air de dignité, mais lorsqu'elle prit ma main je sentis la sienne molle et lourde, d'un froid mortel, posée sur la mienne comme une chose sans vie.

— Je te présente Mrs Danvers, dit Maxim.

Et elle se mit à parler, laissant cette main forte dans la mienne, ses yeux cernés ne quittant pas les miens qui, au bout d'un instant, voulurent fuir, mais alors sa main s'anima dans la mienne, la vie y revint et j'éprouvai une sensation de malaise et de honte.

Je ne puis aujourd'hui me rappeler ses paroles, mais je sais qu'elle me souhaita la bienvenue à Manderley en son nom et en celui du personnel. Quand elle eut achevé son petit discours raide et impersonnel prononcé d'une voix froide, elle attendit ma réponse et il me souvient d'être devenue toute rouge et d'avoir bégayé une espèce de remerciement en laissant tomber mes gants dans ma confusion. Elle se baissa pour les ramasser, et quand elle me les tendit, je vis un petit sourire de mépris sur ses lèvres et je compris immédiatement qu'elle ne me trouvait pas à la hauteur de ma situation. Quelque chose dans son expression me donnait un sentiment d'inquiétude et même, quand elle eut été reprendre sa place parmi les autres, je continuai à distinguer cette silhouette noire du reste de la foule, et, malgré son silence je savais que ses yeux ne me quittaient pas. Maxim me prit le bras et fit un petit discours de remerciement, avec une aisance parfaite et sans la moindre trace d'effort, puis il m'emmena dans la bibliothèque dont il referma les portes sur nous, et nous nous trouvâmes seuls.

Deux épagneuls quittèrent la cheminée pour nous accueillir. Ils mirent leurs pattes sur les jambes de Maxim, leurs longues oreilles soyeuses affectueusement repliées en arrière, leur museau flairant ses mains, puis ils le quittèrent et vinrent à moi, reniflant mes talons, un peu hésitants, un peu soupçonneux. C'étaient la mère et le fils ; la vieille chienne borgne eut vite assez de moi et retourna près du feu en grognant, mais Jasper, le petit, enfouit son nez dans ma main et posa son menton sur mes genoux, ses yeux pleins d'expression, sa queue en panache lorsque je caressais ses oreilles de soie.

Je me sentais mieux après avoir ôté mon chapeau et

ma misérable petite fourrure et les avoir jetés avec mes gants et mon sac sur le bord de la fenêtre. La pièce était haute et confortable, avec des livres alignés le long des murs jusqu'au plafond, de massifs fauteuils près d'une grande cheminée, et des corbeilles pour les deux chiens, mais ceux-ci ne devaient jamais s'y asseoir, à en juger par les creux qu'ils avaient laissés aux coussins des fauteuils. Par les larges fenêtres on voyait les pelouses, et derrière les pelouses on apercevait le lointain scintillement de la mer.

Le thé fut servi presque aussitôt, petite cérémonie solennelle accomplie par Frith et le jeune valet de pied et où je ne jouai aucun rôle jusqu'à ce qu'ils se fussent retirés ; puis, tandis que Maxim examinait une grande pile de lettres, je grignotai deux bouts de toasts, émiettai une tranche de cake entre mes doigts et avalai mon thé bouillant.

De temps en temps, il levait les yeux et me souriait, puis retournait à son courrier accumulé sans doute depuis plusieurs mois, et je songeais que je savais bien peu de choses de sa vie à Manderley dans son déroulement quotidien, des gens qu'il connaissait, de ses amis, hommes et femmes, des factures qu'il payait, des ordres qu'il donnait dans la maison. Les dernières semaines avaient passé si vite, et moi, roulant à son côté à travers la France et l'Italie, je ne pensais qu'à mon amour pour lui, voyant Venise à travers ses yeux, répétant ses paroles, ne posant pas de questions sur le passé ni l'avenir, heureuse dans le rayonnement de ce petit présent vivant.

Car il était plus gai que je n'avais cru, plus tendre que je n'avais rêvé, ardent et juvénile de cent heureuses manières, non le Maxim de notre première rencontre, non l'étranger assis seul à sa table dans le restaurant, regardant devant lui, enveloppé dans son univers secret. Mon Maxim à moi riait et chantait, jetait des pierres dans l'eau, me tenait par la main, n'avait pas de ride entre les sourcils, ne portait pas de fardeau sur ses épaules. Je le connaissais comme un amant, comme un ami, et pendant ces semaines, j'avais oublié qu'il avait une existence ordonnée, méthodique, une existence qu'il faudrait reprendre, continuer comme par le passé, faisant de ces semaines évanouies de fugitives vacances.

La porte s'ouvrit : Frith entrait avec le valet de pied pour enlever le thé.

— Mrs Danvers demande si Madame veut voir sa chambre, me dit-il.

Maxim leva les yeux de dessus ses lettres.

— Qu'ont-ils fait dans l'aile est ? demanda-t-il.

— C'est très joli, Monsieur, à mon avis. Les ouvriers ont mis tout en l'air pendant qu'ils travaillaient, naturellement, et pendant quelque temps, Mrs Danvers avait presque peur que ce ne soit pas fini à temps. Mais ils sont repartis lundi dernier. Je crois que Monsieur et Madame seront très bien là ; ce côté de la maison est bien plus clair évidemment.

— Tu as fait des changements ? demandai-je.

— Oh ! pas grand-chose ; j'ai seulement fait redécorer et peindre l'appartement de l'aile est que je pensais prendre pour nous. Comme dit Frith, c'est beaucoup plus gai de ce côté, et on y a une vue charmante sur la roseraie. C'était l'aile des chambres d'amis, du vivant de ma mère. Je finis ces lettres et je te rejoins. Va vite faire connaissance avec Mrs Danvers, c'est une bonne occasion.

Je me levai lentement, reprise par ma vieille timidité, et j'allai dans le hall. J'aurais voulu l'attendre et, prenant son bras, visiter les chambres avec lui. Je n'avais pas envie d'y aller seule avec Mrs Danvers. Que le grand hall paraissait vaste à présent qu'il était vide ! Mes pas résonnaient sur les dalles et le plafond les renvoyait en écho, et j'étais gênée de faire tant de bruit, comme dans une église, intimidée, mal à mon aise ; mes pieds faisaient un son stupide en marchant et je pensais que Frith, avec ses semelles de feutre, devait mal me juger.

— C'est très grand, n'est-ce pas ? dis-je avec une animation forcée d'écolière, mais il me répondit très cérémonieusement.

— Oui, madame, Manderley est une vaste maison. Ce hall servait autrefois pour les banquets. On y dresse encore des tables aux grandes occasions, comme les dîners de cérémonie ou les bals. Et le public y est admis une fois par semaine.

Une silhouette noire m'attendait en haut de l'escalier, et les yeux cernés me regardaient intensément du fond de la

tête de mort. Je cherchai d'instinct le solide Frith, mais il avait disparu dans le couloir, à l'autre bout du hall.

J'étais seule avec Mrs Danvers. Je gravis le grand escalier à sa rencontre, tandis qu'elle m'attendait, immobile, ses mains croisées devant elle, les yeux fixés sur mon visage. Je m'efforçai de lui adresser un sourire qu'elle ne me rendit pas ; je ne lui en voulus pas, mon sourire était sans raison, sot, trop large et artificiel.

— J'espère que je ne vous ai pas fait attendre, dis-je.

— Je suis à vos ordres, madame, répondit-elle, et elle me précéda sous la voûte de la galerie, vers un couloir qui y faisait suite.

Nous traversâmes un large palier couvert d'un tapis, puis tournant à gauche et franchissant une porte de chêne, descendîmes un étroit escalier, en remontâmes un autre en haut duquel était une porte qu'elle ouvrit, s'effaçant pour me laisser passer. Je pénétrai dans un petit boudoir meublé d'un divan, de fauteuils et d'un bureau, qui ouvrait sur une grande chambre à deux lits, avec de larges fenêtres, et une salle de bains contiguë. J'allai droit à la fenêtre et regardai dehors. La roseraie s'étendait à mes pieds ainsi que le côté est de la terrasse ; au delà de la roseraie, un doux talus gazonné montait vers les bois.

— On ne voit pas la mer, d'ici, fis-je.

— Non, pas de cette aile, répondit Mrs Danvers. On ne l'entend même pas. On ne croirait pas qu'elle est si près ; au moins dans cette aile-ci.

Elle accentua particulièrement « cette aile-ci » comme pour insinuer que l'appartement où nous nous trouvions avait quelque chose d'inférieur.

— C'est dommage, dis-je, j'aime la mer.

Elle ne répondit pas, continuant à me regarder, ses mains croisées devant elle.

— Mais c'est une très jolie chambre, dis-je, et je suis sûre que je m'y plairai. Je crois qu'elle a été refaite pour notre retour. Comment était-elle avant ?

— Elle avait un papier mauve et d'autres rideaux ; M. de Winter ne la trouvait pas gaie. On ne s'en servait guère que comme chambre d'amis quelquefois.

— Il n'habitait pas cette chambre autrefois ? dis-je.

— Non, madame, il n'avait jamais habité cette aile-ci.

— Oh ! fis-je, je ne savais pas.

Je m'approchai de la coiffeuse et me mis à me peigner. Mes bagages étaient déjà défaits, mes brosses sur la coiffeuse. J'étais contente que Maxim m'eût offert ces brosses et de les trouver disposées ici, sous les yeux de Mrs Danvers. Elles étaient neuves, elles avaient coûté cher, je n'avais pas à en rougir.

— Alice a défait vos bagages. C'est la fille de service. Elle s'occupera de vous en attendant l'arrivée de votre femme de chambre, dit Mrs Danvers.

— Je n'ai pas de femme de chambre, dis-je gauchement. Mais je suis sûre qu'Alice fera très bien l'affaire.

Elle eut l'expression que je lui avais vue au moment où j'avais fait tomber mes gants si maladroitement.

— Je crains que cela ne puisse aller longtemps, dit-elle. Il est d'usage qu'une dame dans votre situation ait sa femme de chambre.

Je rougis. Je devinais trop bien la pointe cachée sous ses paroles.

— Si vous croyez cela nécessaire, peut-être pourriez-vous m'en procurer une, fis-je en évitant son regard, quelque jeune fille peut-être qu'on pourrait former.

— Comme vous voudrez, dit-elle.

Il y eut un silence. J'aurais voulu qu'elle s'en allât. Je me demandais ce qu'elle avait à rester là à m'épier, ses mains croisées sur sa jupe noire.

— Vous devez être à Manderley depuis longtemps ? dis-je en faisant un nouvel effort de conversation.

— Moins longtemps que Frith, dit-elle. Frith était déjà là du temps du vieux Monsieur, quand M. de Winter était enfant.

— Ah !... fis-je. Et vous n'êtes venue que plus tard.

— Oui, plus tard. Je suis venue quand la première Mme de Winter s'est mariée, dit-elle, et sa voix, jusqu'alors sourde et sans vie, s'animait étrangement tout à coup, tandis qu'une tache de couleur montait à ses joues maigres.

Ce changement était si soudain que j'en fus frappé et un peu effrayée. Je ne savais que dire, ni que faire. C'était comme si elle eût prononcé des paroles défendues, des paroles

cachées au fond d'elle-même depuis longtemps et qu'elle ne pouvait réprimer. Ses yeux ne quittaient pas mon visage. Je voyais bien qu'elle me méprisait, marquant avec tout le snobisme de sa classe que je n'étais pas une grande dame, que j'étais humble et timide. Mais il y avait autre chose que du mépris dans ses yeux, quelque chose d'hostile, de malveillant.

Il fallait dire quelque chose, je ne pouvais pas continuer à jouer ainsi avec mes brosses et à lui laisser voir combien je la craignais et me méfiais d'elle.

— Mrs Danvers, j'espère que nous nous entendrons. Il vous faudra être patiente avec moi, car ce genre de vie est nouveau pour moi. Et je désire y réussir et surtout rendre M. de Winter heureux. Je sais que je peux vous laisser toute l'organisation du ménage. M. de Winter me l'a dit.

— Très bien, répondit-elle. J'espère que vous serez satisfaite. Je dirige cette maison depuis plus d'un an et M. de Winter ne s'est jamais plaint de rien. C'était autre chose, évidemment, du vivant de la première Mme de Winter; on s'amusait beaucoup ici, il y avait tout le temps réception, et tout en me laissant faire, elle tenait à surveiller les choses elle-même.

Cette fois encore, j'avais l'impression qu'elle choisissait ses mots avec soin, qu'elle cherchait à pénétrer ma pensée, et suivait l'effet de ses paroles sur mon visage.

— Je m'en remettrai à vous, répétai-je, je préfère cela.

Et je revis sur ses traits l'expression que j'avais déjà remarquée dans le hall, un air de dérision, d'absolu dédain. Elle savait que je ne lui résisterais pas, et aussi qu'elle me faisait peur. Elle me regarda curieusement, et posa la main sur le bouton de la porte.

— M. de Winter m'a écrit que vous vous plairiez mieux ici, dit-elle. Les pièces de l'aile ouest sont très vastes. La chambre à coucher du grand appartement est deux fois comme celle-ci. C'est une très belle pièce avec un plafond armorié. Les fauteuils de tapisserie ont une grande valeur, et la cheminée sculptée aussi. C'est la plus belle pièce de la maison. Et toutes les fenêtres donnent sur les pelouses et la mer.

Je me sentais gênée. Je ne comprenais pas pourquoi elle parlait avec cet arrière-ton de rancune ; elle avait l'air

de dire que la pièce où je me trouvais installée avait quelque chose d'inférieur, n'était pas digne de Manderley, comme si c'eût été une chambre de second ordre pour une personne de second ordre.

— Je suppose que M. de Winter réserve les plus belles pièces pour être montrées au public, dis-je.

Elle se mit à tourner le bouton de la porte, puis me regarda de nouveau, épiant mes yeux, hésitant avant de répondre, et quand elle parla, sa voix était encore plus calme, plus froide qu'au début.

— Les chambres à coucher ne sont jamais visitées par le public, dit-elle. Seulement le hall, la galerie et les pièces du bas. — Elle se tut un instant, m'examinant du regard. — Du vivant de Mme de Winter, ils habitaient l'aile ouest. Cette grande chambre dont je vous parlais, qui donne sur la mer, était celle de Mme de Winter.

Puis je vis une ombre passer sur son visage et elle s'effaça contre le mur tandis qu'un pas résonnait dans le couloir et que Maxim entrait dans la chambre.

— Alors, c'est bien ? me demanda-t-il. Tu crois que tu te plairas dans cette chambre ?

Il regarda autour de lui avec enthousiasme, heureux comme un collégien.

— J'ai toujours trouvé cette chambre très jolie, dit-il. On l'avait abandonnée pendant des années, mais j'ai toujours pensé qu'on pourrait en faire quelque chose. Vous avez très bien réussi, mistress Danvers, je vous donne un bon point.

— Merci, monsieur, dit-elle avec un visage sans expression, et elle sortit de la pièce en renfermant la porte sur elle.

Maxim vint se pencher à la fenêtre.

— J'aime cette roseraie, dit-il. Une des premières choses dont il me souvienne est d'y avoir suivi ma mère sur de toutes petites jambes mal assurées tandis qu'elle coupait les fleurs fanées. Cette pièce a quelque chose de paisible et d'heureux, et puis elle est silencieuse. On ne croirait jamais ici qu'on est à cinq minutes de la mer.

— C'est ce que disait Mrs Danvers.

Il quitta la fenêtre, se promena à travers la chambre, touchant aux bibelots, regardant les tableaux, ouvrant les armoires, caressant mes robes déjà suspendues.

— Comment est-ce que tu t'entends avec la vieille Danvers ? dit-il brusquement.

Je me détournai et recommençai à me coiffer devant le miroir.

— Elle est un petit peu raide, dis-je au bout d'un moment. Elle craignait peut-être que je ne me mêle de la direction du ménage.

— Je ne crois pas que cela lui déplairait, dit-il.

Je levai les yeux et vis qu'il observait mon image dans le miroir, puis il retourna à la fenêtre en sifflotant tout bas.

— Ne fais pas attention à elle, dit-il. C'est un drôle de type à bien des égards, et d'un caractère peut-être difficile pour une autre femme. Ne te tourmente pas pour cela. Si elle devient réellement ennuyeuse, nous nous débarrasserons d'elle. Mais elle est très capable, et te déchargera de tous les soucis du ménage. Je crois qu'elle est un peu tyrannique avec le personnel. Moi, elle n'a jamais osé me tyranniser. Je l'aurais mise dehors depuis longtemps, si elle avait essayé.

— J'espère que nous nous entendrons quand elle me connaîtra mieux, dis-je vivement. Après tout, c'est assez naturel qu'elle m'en veuille un peu pour commencer.

— Qu'elle t'en veuille ? Que diable veux-tu dire ? fit-il.

Il se retourna vers la chambre, les sourcils froncés, une expression bizarre, un peu irritée sur son visage. Je me demandai pourquoi, et regrettai mes paroles.

— Je veux dire, fis-je, qu'il doit être bien plus facile pour une femme de charge de servir un homme seul. Sans doute s'y était-elle habituée et a-t-elle peur que je ne devienne encombrante.

— Encombrante, juste ciel, commença-t-il, si tu crois...

Puis il s'arrêta, vint à moi et m'embrassa dans les cheveux.

— Oublions Mrs Danvers, fit-il. Je dois dire qu'elle ne m'intéresse pas beaucoup. Viens que je te montre Manderley.

DAPHNÉ DU MAURIER.

Traduit de l'anglais par Denise Van Moppès.

(La deuxième partie au prochain numéro.)

LES JARDINS DE L'HISTOIRE

UNE HISTOIRE DE L'ARMÉE FRANÇAISE

Le général Weygand publie, remarquablement illustrée et plus remarquablement écrite, une *Histoire de l'Armée française*. Ce n'est pas seulement l'histoire de nos institutions militaires, c'est l'histoire de la France guerrière sur tous ses champs de bataille. L'avant-propos nous le dit fort bien : « Dès l'origine, la France s'est trouvée dans l'impérieuse nécessité, du côté de la terre, de se battre pour exister... Au cours des temps, elle a dû batailler presque sans trêve pour se constituer une et vivre libre dans le cadre dont les contours, c'est-à-dire les frontières, n'offrent malheureusement pas de tous les côtés la même netteté et les mêmes garanties. Il lui a fallu des siècles de lutte persévérante pour chasser définitivement de nos provinces tous ceux, Sarrazins, Espagnols, Anglais, Impériaux... qui s'en étaient rendus successivement les maîtres par invasion, conquête, héritage ou infidélité. » C'est la même idée qui étincelle à la première page du livre de M. Charles de Gaulle : *la France et son armée*. « La France fut faite à coups d'épée. La fleur de lys, symbole d'unité nationale, n'est que l'image d'un javelot à trois lances. » Il n'y a pas de nation à qui son armée doive être plus chère, car il n'y en a pas qui en soit plus la création.

J'ai donc repassé notre histoire en lisant le beau livre du général Weygand ; il est comme une revue sur un immense champ de Mars de toutes nos armées, depuis les guerriers

celtes qui marchaient au combat coude à coude, brandissant une large épée, et dont le casque et la cuirasse ciselés de monstres jetaient l'épouvante. De la conquête romaine, je ne retiens qu'une scène que nous racontent, sauf César, les historiens de l'antiquité. Quel jeune Français n'a pas entendu dans son imagination le galop de Vercingétorix monté sur son plus beau cheval, paré de ses plus belles armes, qui fait le tour du tribunal romain, saute à terre et tombe aux pieds du vainqueur ? La Gaule une fois réduite, — et les *Commentaires* nous prouvent l'importance que César attachait à ce peuple et à sa victoire, — les guerriers gaulois, dont il ne méconnaissait pas la valeur, lui fournirent des archers, des cavaliers, des fantassins, qui formèrent des corps auxiliaires, mais n'entrèrent que peu à peu dans les légions.

La discipline des légions romaines et gallo-romaines se relâcha. Vers la fin du IVe siècle, l'écrivain militaire Végèce écrit : « Nos cavaliers ont pris les armes des Goths, des Alamans et des Huns, et nos fantassins sont presque désarmés ; nous ne savons même plus fortifier un camp. » Les Germains franchissent le Rhin malgré l'armée du Rhin, la plus forte de l'empire, et ravagent impunément la Gaule, mais quand les Huns accourent, Germains, Romains et Celtes, « unis comme ils le seront dans la patrie française », leur creusent une tombe aux Champs catalauniques, où, dit la légende, les ombres furieuses des morts continuèrent à combattre pendant trois jours. Les Francs avaient été menés au combat par le petit-fils de leur roi Clodion, Mérovée ; et le petit-fils de ce Mérovée fut Clovis, à qui la soumission des Burgondes et du bassin de la Garonne valut la plus haute dignité romaine. Grégoire de Tours nous raconte qu'il fit son entrée dans la basilique de Saint-Martin vêtu de la tunique de pourpre et de la clamyde consulaires, la tête ceinte du diadème, « et depuis ce moment il fut appelé Consul et Auguste ».

Les rois francs ne surent pas donner à leur armée une solide organisation. Ils ne comprenaient pas la nécessité de l'avoir sous la main et de l'instruire dans le temps de la paix. Le moment venu, ils procédaient par les levées en masse. Les hommes libres, astreints au service militaire, reprenaient la longue épée, la dague, la lance qui portait le nom de framée, et la hache qui portait celui de francisque. Leurs

troupes valaient ce que valaient les chefs, tantôt disciplinées, tantôt anarchiques. Charles Martel nous sauve, dans les plaines de Poitiers, de la domination musulmane, et son fils, Pépin le Bref, veut une armée permanente pour maintenir dans ses frontières naturelles l'unité du royaume qu'il a reconstituée. Le fils de Pépin, Charlemagne, « perfectionna l'instrument de sa puissance, l'armée ». On admire qu'avec les moyens dont il disposait il ait pu assurer les approvisionnements de ses troupes, et qu'il ait imposé sa discipline à des milliers d'hommes d'origine si diverse et aussi différents de nature et de mœurs. (Mais peut-être l'étaient-ils moins d'esprit à une époque où les nations n'avaient pas reçu de la consécration du temps leurs vives arêtes.) La fin de son règne fut assombrie par les incursions des Normands et, au lendemain de sa mort, le traité de Verdun démembra l'empire. Il y eut le royaume de France, la Lotharingie, et le royaume de Germanie. La France était affaiblie ; la force militaire, dispersée entre les comtes et les seigneurs. La dynastie carolingienne s'effritait.

Hugues Capet fut appelé au trône. De la fin du xe siècle au commencement du XIVe, les premiers capétiens remplirent infatigablement leur devoir royal : ils luttèrent contre les empiètements des grands feudataires et firent la France. « En trois cent vingt-sept années, onze souverains seulement gouvernèrent notre pays, trois par siècle. » Ce fut l'époque des armées féodales et de la chevalerie, l'époque où, sous les ordres du bâtard Guillaume, duc de Normandie, l'armée française conquit l'Angleterre, où l'on vit pour la première fois combattre côte à côte des chevaliers et des troupes soldées, où se manifesta d'une façon éclatante le sentiment national quand, en 1124, le roi d'Angleterre et l'empereur se préparèrent à envahir la France : les deux ou trois cent mille hommes que Louis le Gros réunit les intimidèrent ; la catastrophe fut évitée. Louis le Gros, un des premiers grands capétiens, octroya des chartes aux communes, et cet affranchissement de la commune créa une sorte de seigneurie bourgeoise qui eut à ses ordres les milices. « Lorsque les milices communales commencèrent à figurer dans l'armée royale à côté des troupes des évêques ou abbés, dit le général Weygand, la France posséda une force nationale que seule,

à cette époque, elle était capable de mettre sur pied. »

Les croisades furent le plus grand événement de la féodalité et de la chevalerie, et notre rôle y fut considérable. L'Europe occidentale y perdit plus de deux millions de chrétiens. On sait qu'en France leur histoire excita l'imagination surtout du XIXe siècle. Le XVIe, le XVIIe, le XVIIIe se montrèrent peu sensibles à ces expéditions. Je ne suis pas sûr que Bossuet ne les réprouvait pas, comme son ami l'abbé Fleury. Mais, du point de vue religieux, elles firent de la France la fille aînée de l'Église et, du point de vue militaire, elles ont opéré dans l'art de la guerre une sorte de renaissance en rappelant aux Francs les principes de la science antique et les pratiques tant de fois éprouvées qu'ils avaient perdues. Les musulmans les obligèrent d'organiser des troupes d'éclaireurs, de reconstituer leur infanterie, de renforcer leur cavalerie avec les chevaux syriens. Leur équipement s'allégea. Les cottes de mailles, sorties des ateliers de Damas, étaient fines et légères. « Les ouvriers damascains fabriquaient des sabres de fer à tranchant d'acier recherchés dans tout l'Orient.» Deux ordres furent créés, charitables d'abord et bientôt militaires, l'ordre des Hospitaliers, vêtus d'un surtout rouge à croix blanche, et l'ordre des Templiers au manteau flottant relevé d'une croix rouge. Les croisades introduisaient dans notre histoire des éléments dramatiques, le goût de l'Orient et des aventures lointaines. Elles nous apprenaient à mieux construire nos châteaux-forts, et nous ouvraient les routes de la Méditerranée. Le général Weygand voit en elles comme les initiatrices de notre politique coloniale, témoins ces mots d'un musulman d'Espagne qui voyageait en Syrie au moment où Jérusalem allait être reprise aux chrétiens : « Un des malheurs qui affligent les musulmans, c'est que, sous leur propre gouvernement, ils ont toujours à se plaindre des injustices de leurs chefs, tandis qu'ils n'ont qu'à louer la conduite de leurs ennemis en la justice de qui on peut se fier. »

Nous arrivons au règne de Philippe-Auguste, « le plus grand ouvrier de l'unité française au moyen âge ». Il améliora les milices communales, créa les confréries du Noble Jeu de l'Arbalète, organisa une sorte de « volontariat soldé » pour ceux qui, ne pouvant se rendre utiles dans l'armée, payaient

une contribution et des remplaçants ; il fit faire des progrès à l'architecture militaire. Mais l'armée permanente eût été très faible sans les bandes de mercenaires habiles dans leur métier. Enfin le roi, qui refusait d'entreprendre une nouvelle croisade, parce que, disait-il, « deux terribles lions à ses flancs, l'empereur Othon et le roi d'Angleterre, travaillaient de toutes leurs forces à jeter le trouble dans le royaume de France », remportait une des plus belles et plus fécondes victoires de notre histoire, Bouvines. Ce fut la dernière de l'armée féodale, bien que les gens des communes et des campagnes aient combattu aux côtés des seigneurs. On ferait mieux de dire l'avant-dernière, car il y eut, en réponse à la première grande défaite que lui infligèrent à Courtrai les bourgeois et les artisans de Flandre, la journée sanglante de Mons-en-Puelle, où le roi des légistes, Philippe le Bel, fut un chef de guerre qui paie de sa personne. Bouvines demeure comme un monument du sentiment national. L'amour de la patrie confondit tous les combattants français dans un même élan.

Mais la guerre de Cent ans allait précipiter la ruine de la féodalité sur les champs de bataille. Ce furent les désastres de Crécy et d'Azincourt. Je viens de relire la description de Crécy dans Froissart. Toute la faiblesse de l'armée féodale s'y accuse. « Ni le roi ni ses maréchaux, dit le chroniqueur, ne purent être maîtres de leurs gens ; car il y avait là si grand nombre de grands seigneurs que chacun par envie voulait montrer sa puissance. Ainsi chevauchaient sans ordre et sans commandement. » L'impartial récit de Froissart est impressionnant. L'armée anglaise possédait les meilleurs archers de l'Europe. « Leurs flèches descendaient si dru qu'il semblait que ce fût de la neige. » Ses cavaliers combattaient aussi bien à pied qu'à cheval. L'infanterie avait reçu une préparation solide. Rien n'avait été laissé au hasard de l'inspiration. En France, où le métier des armes était abandonné à la noblesse et à la plus basse pègre, les nobles se défiaient des roturiers, les roturiers des nobles. La solidarité passagère de la bataille ne faisait pas naître la cohésion nécessaire. Les leçons des croisades avaient été oubliées ; les progrès de l'armement, négligés. Le Père Daniel disait que nos chevaliers se chargeaient d'enclumes au lieu de se couvrir d'armures.

Désarçonnés, ils étaient perdus. Leurs prouesses ne leur servaient de rien. « Il y eut sur le soir, dit Froissart, de grands exploits d'armes qui ne furent jamais connus... Le royaume de France en est demeuré affaibli d'honneur, de puissance et de sagesse. »

Nos qualités guerrières ont été de tout temps combattues par nos divisions, notre insouciance, notre défaut de mémoire ; mais elles ont toujours suscité un redresseur, un sauveur. Charles V, homme d'études et de volonté, s'appuie sur le grand capitaine Bertrand du Guesclin pour réorganiser l'armée, rétablir la discipline, imposer enfin à la féodalité hargneuse et affaiblie « ce noyau de forces permanentes dont le royaume a besoin ». Et, au moment où la France succombait sous « tous les malheurs qui accablent un pays vaincu quand la défaite n'est pas seulement un accident du champ de bataille, mais le résultat d'une décomposition profonde », le lendemain du jour où le lamentable Charles VI et sa reine allemande avaient signé le traité de Troyes qui fait passer la couronne de France sur la tête d'un roi anglais, Jeanne d'Arc, que son mysticisme n'empêche pas d'être toute bon sens et raison, affirme en l'incarnant la puissance du sentiment national. Elle a traversé notre histoire comme un souffle incroyablement pur et impétueux, et comme une lumière. Après son passage, les choses n'ont plus été ce qu'elles étaient avant. Sous sa bannière, les gentilshommes ne dédaignaient pas de marcher à pied comme de simples archers. Son esprit lui survécut. Il était dans les réformes militaires de Charles VII. Il était dans le vœu des États qui, en 1439, préconisèrent l'entretien d'une force armée permanente. Le maître-général de l'artillerie, Pierre Bessonneau, l'avait persuadée de l'avenir des armes à feu. L'artillerie perfectionnée, qui transformait la tactique des champs de bataille et des sièges, termina la guerre de Cent ans en foudroyant devant Castillon le vieux Talbot. « Une morale supérieure, dit le général Weygand, se dégage de cette longue alternance de revers et de succès : les bonnes armées ne peuvent appartenir qu'à des gouvernements forts. »

De féodale, l'armée était devenue royale. Des préventions d'origine chevaleresque persisteront quelque temps encore. On n'adoptera pas l'arquebuse sans une assez vive oppo-

sition. Tuer de loin paraît aux yeux des Bayard une déloyauté. Ils en parlaient, dit justement l'historien, comme nous de ceux qui, les premiers, employèrent les gaz de combat. Mais la grande affaire était la création d'une armée permanente très forte et de plus en plus nationale. Ce fut l'œuvre de Louis XI ; et pourtant il est obligé de faire venir six mille Suisses, solide infanterie, soumise à une discipline de fer et qui lui coûtait cent cinquante mille livres par an. Ce fut aussi l'œuvre des guerres d'Italie : la force de la monarchie française y éclata dans la fidélité du royaume à son roi fait prisonnier. Un peu plus tard, la force du sentiment national se manifestait dans l'accueil du pays au désir royal de porter notre frontière de l'est à sa limite naturelle. Henri II déclara qu'il voulait aller jusqu'au Rhin. Cette déclaration provoqua un si grand enthousiasme qu'à en croire le maréchal de Vieilleville, « toute la jeunesse des villes se dérobait de père et de mère pour se faire enrôler ; les boutiques demeuraient vides d'artisans, tant était grande l'ardeur, en toute qualité de gens, de faire ce voyage et de voir la rivière du Rhin ». En 1552, Henri II rassembla près de Metz une armée dont le comte de Rabutin nous a laissé une description pittoresque : « D'abord trois bataillons carrés, le premier de vétérans des guerres du Piémont, de la Champagne et de Boulogne, soit dix mille hommes armés de corselets avec les bourguignottes à barrières, brassals, gantelets et tassettes jusqu'au genou, portant long bois et la plupart pistolet à la ceinture, et cinq ou six mille harquebusiers avec les morions, l'harquebuse ou scopette luisante, les fourniments fort exquis et braves ; le second bataillon se composait de Gascons, d'Armagnacs, de Biscayens, de Béarnais, de Basques, de Périgourdins, Provençaux et Auvergnats, soit douze mille hommes environ et deux ou trois mille harquebusiers ; le troisième était formé de sept ou huit mille Allemands armés à leur mode sous le commandement du comte Ringrave, leur colonel. Quant à la gendarmerie et cavalerie ordonnée par rangs sur les flancs de ces bataillons, il pouvait y avoir mille ou onze cents hommes d'armes avec leur suite d'archers, les hommes d'armes montés sur gros roussins ou coursiers du royaume, turcs et chevaux d'Espagne..., armés du haut de la tête jusqu'au bout du pied avec les hautes pièces et plastrons, la

lance, l'épée, l'estoc, le coutelas ou la masse, leurs chevaux forts et adroits, caparaçonnés de velours, drap d'or et d'argent, orfévreries et broderies en somptuosité indicible ; les archers armés à la légère, portant la demi-lance, montés sur cavallins et chevaux de légère taille, bien remuants et voltigeants. Quant à la cavalerie légère et harquebuserie à cheval, il pouvait y avoir près de deux mille chevaux-légers et de douze à quinze cents harquebusiers, l'harquebuse de trois pieds de long à l'arçon de la selle, aux ordres de M. d'Aumalle... » L'impression horrifique de ces armes nous semble atténuée par les difficultés que leurs porteurs, je veux dire leurs prisonniers, devaient éprouver à s'en servir.

Le Colloque de Poissy en 1562 ouvrit l'ère des guerres de religion qui coûtèrent la vie à huit cent mille Français. Elles rallumèrent les ambitions féodales ; elles désorganisèrent les troupes régulières. Mais elles mobilisaient trop d'intelligence et de courage pour être, au point de vue militaire, une période de décadence. Leur implacable acharnement, leur mépris de tous les principes chevaleresques mettaient dans les mains des combattants tous les moyens possibles de vaincre et donnaient à la tactique une souplesse et une mobilité inconnues jusqu'alors. La lance disparut des rangs de la cavalerie. Le mousquetaire ne pouvait pourtant se séparer sans péril du piquier, car on aboutissait toujours à la mêlée où la décision dépendait de l'arme blanche. Seule la baïonnette fera des deux combattants un seul et même homme. Les guerres religieuses rapprochèrent encore par la communauté de la foi les soldats de leurs chefs. Et ces chefs avaient nom Guise, Coligny, Tavannes, Brissac, La Palice, Fr. de la Noue, Gaston de Foix et ce Bayard dont Brantôme dit qu'il eut « l'heur qu'oncques général d'armée de son temps ne fit voyages, entreprises ou conquêtes qu'il ne fallût toujours avoir M. de Bayard avec lui, car sans lui la partie était manquée, et toujours ses avis et conseils en guerre étaient suivis plus tôt que les autres... » Ces hommes reconnaissent que nos fantassins, sortis des villages, des forges, des écuries, peuvent s'égaler aux gentilshommes par des actes aussi vertueux et aussi nobles. Montluc disait : « Mettez la main à l'œuvre le premier, votre soldat vous suivra et fera plus que vous ne voudrez... j'ai vu des soldats, fils de laboureurs, qui ont

vécu et se sont enterrés en réputation d'être des enfants de grands seigneurs par leur valeur et le compte que les Rois et leurs lieutenants faisaient d'eux... La gloire de l'honneur est un puissant aiguillon. »

Nous arrivons au grand siècle. Richelieu dirige les affaires pendant vingt ans ; Mazarin, pendant dix-sept ; Louis XIV gouverne pendant cinquante-cinq ; Le Tellier et Louvois tiennent pendant un demi-siècle, en s'y succédant, le secrétariat de la guerre créé par Richelieu qui n'oubliait jamais qu'il avait été destiné à la carrière des armes. Étonnons-nous des progrès et des succès ! Ce secrétariat, qui reçut tous les moyens d'ordonner et de contrôler les bureaux de la guerre et les intendants, allait établir l'unité de direction. En mai 1643, l'ordre et la discipline restaurés à la hâte et la jeunesse du duc d'Enghien remportent la victoire de Rocroi. Malheureusement, les vieux procédés de la levée et de l'arrière-ban étaient devenus insuffisants, et le recours aux soldats étrangers, aux mercenaires, fut plus nécessaire que jamais. Suisses, Hollandais, Écossais, Irlandais, Polonais, Flamands se pressèrent sous nos drapeaux. Le général Weygand nous raconte même que le cardinal, qui connaissait la valeur du duc de Saxe-Weimar, élève de Gustave-Adolphe, conclut avec lui, en 1635, un traité par lequel le duc s'engageait, contre un versement annuel de quatre millions de livres et le landgraviat d'Alsace, à entretenir et à commander une armée de six mille cavaliers et douze mille fantassins avec artillerie et accessoires. Les besoins des troupes furent mieux compris ; la discipline, plus rigoureuse.

Le général fait un grand éloge de Louvois., « qui fut détesté moins pour ses défauts d'orgueil et de rudesse que pour ses qualités mêmes et la lutte sans merci qu'il mena contre la malhonnêteté et l'indiscipline. » Saint-Simon a noté que Louis XIV et Louvois « ont forcé ceux qui étaient au service d'y être un seul peuple en toute égalité ». Les sergents qui s'étaient distingués par leur bravoure accédaient au rang d'officiers. Depuis 1679, dans la cavalerie, le sabre avait remplacé l'épée. Avec Vauban, et son invention de la cartouche à poudre et de la baïonnette à douille, l'infanterie avait réalisé un progrès décisif. Vauban fit plus de cinquante sièges jusqu'à l'assaut victorieux, dont une vingtaine

avec le Roi et le Dauphin. Les grands généraux ne manquaient pas ; le maréchal de Luxembourg, « le tapissier de Notre-Dame », relevait Condé. Le vainqueur de Staffarde et de la Marsaille, l'ami des soldats qui l'appelaient le Père la Pensée, Catinat, prenait la place de Turenne ; et dans les sombres années de la fin du règne, où l'on put croire tout perdu, où Louis XIV s'apprêtait à mourir en roi, Villars ramenait la victoire, et les murs de Versailles se paraient des drapeaux conquis à Malplaquet et à Denain. « Les grandes institutions du règne avaient triomphé de l'adversité. Si la France avait perdu la partie navale (à la Hougue), elle était du moins consolidée dans l'unité de son *pré carré*. Une fois de plus, le roi et l'armée avaient été les artisans de cette unité. »

Au XVIIIe siècle, entre les jeux serrés de la Prusse, de l'Autriche, de l'Angleterre, la France est « minée » par ses philosophes. L'opinion fut livrée à tous les systèmes sans qu'aucune idée directrice, venue d'en haut, l'orientât ; et la France ne vit plus clair dans sa politique extérieure. Le gouvernement, bien qu'il doutât de sa force et qu'il eût contre lui les parlements inféodés au jansénisme et à l'Encyclopédie, n'en avait pas moins agrandi notre pays de la Lorraine et de la Corse ; la marine avait ressuscité ; quand les colonies anglaises d'Amérique se soulevèrent contre la métropole, elles obtinrent notre appui ; et le traité de Versailles, en 1783, libéra Dunkerque de toute servitude, nous rendit le Sénégal et « assura le prestige de notre pavillon en Extrême-Orient ». De bonnes innovations avaient été réalisées, si bonnes qu'elles se sont conservées jusqu'à nous : la fondation du Conseil de la guerre ; la constitution des états-majors en temps de paix comme en temps de guerre ; l'organisation de l'École militaire. Pendant la paix, le recrutement se faisait souvent par les officiers et donnait d'excellents résultats. Pendant la guerre, par les sergents et par les racoleurs que tant de gravures ont popularisés, l'habit doré aux coutures et l'épée au côté. Le plus pénible n'était pas de racoler, mais de conduire à la garnison, parfois lointaine, ceux qu'on avait racolés. L'armée eut vraiment, à cette époque, un caractère familial qu'elle n'avait pas connu. Le jeune soldat était plus séparé qu'un moine de sa famille ; il en recevait rarement

des nouvelles. Comme un moine, il perdait jusqu'à son nom. On ne le connaissait plus que sous un sobriquet qui rappelait sa province, sa ville, ses mœurs, son apparence : *Brin d'amour*, *Jolicœur*, *Bellefleur*, *la Tulipe*. Le sourire du XVIIIe siècle, comme un rayon de soleil, jouait dans la chambrée. L'air de Malborough date de Malplaquet. Les soldats de Villars entrèrent au Quesnoy en chantant : *Auprès de ma blonde...* comme les nôtres sous l'Arc de triomphe aux sons de *la Madelon*. Ils étaient mieux nourris que les paysans et les artisans. Ils pouvaient contracter deux rengagements de huit ans, et ceux qui avaient servi vingt-quatre ans avaient le droit de porter toute leur vie l'uniforme avec le ceinturon et l'épée. On s'entendait alors à attacher de l'honneur aux signes de la fonction qui ont été considérés de notre temps comme des signes de servitude. Le maréchal de Richelieu, pour corriger l'ivrognerie, édicta qu'il serait défendu, à tout soldat pris de vin, de monter à l'assaut. Le corps des brigadiers et des bas officiers était très bon. L'état d'esprit des autres officiers l'était moins. La noblesse ne consentait pas à céder des grades à ceux qui n'étaient pas nobles, et les officiers riches rendaient inabordables les régiments où ils régnaient. Beaucoup ajoutaient l'irréligion au libertinage et le libertinage à l'ignorance. Mais l'enthousiasme des réformes en avait gagné un certain nombre parmi lesquels l'amant de Mlle de Lespinasse, Guibert. Bonaparte le lut et dut méditer sur ces lignes : « Un général qui secouera les préjugés établis, embarrassera son ennemi, l'étonnera, ne le laissera respirer nulle part, le forcera à combattre ou à reculer toujours devant lui. J'ose imaginer qu'il y a là une manière de conduire les armées plus avantageuse, plus décisive, plus faite pour procurer de grands succès que celle que nous avons employée jusqu'à présent. »

Au moment de la réunion des États généraux, l'armée était mécontente. Sur neuf mille officiers, six mille cinq cents étaient gentilshommes ; quinze cents, nobles des Maisons du Roi et des princes. Sur deux cent quatre-vingt-cinq députés, l'assemblée de la noblesse comprenait cent cinquante officiers. On réclamait plus de justice, plus d'égalité entre les différents corps, la suppression des châtiments corporels, l'amélioration du casernement et de la nourriture ; on s'éle-

vait contre les privilèges de la noblesse, contre les pouvoirs du Conseil de la guerre, contre les excès des racoleurs. Tous ces vœux pouvaient s'accomplir sans révolution. Mais il fallait compter avec l'œuvre de désorganisation entreprise par les philosophes. L'antimilitarisme, né des utopies sociales et de l'opposition à Louis XIV, encouragé par Fénelon, réchauffé par la sensibilité du XVIIIe siècle, avait rampé jusqu'à Voltaire, qui s'était empressé de lui faire accueil : cela lui avait même valu de Frédéric II une semonce comme le roi de France ne lui en eût jamais adressé. Condorcet, ancêtre du soviétisme, estimait nécessaire, pour détruire le despotisme militaire, d'inspirer aux soldats « l'idée qu'ils peuvent se rendre juges des ordres qu'ils reçoivent ». Mirabeau se déclarait l'ennemi juré des armées permanentes et exigeait la subordination des chefs militaires à l'autorité civile. Et, dès le début de la Révolution, les révolutionnaires et la foule applaudirent aux mutineries. La garde nationale, qui a remplacé les milices et qui, en 1791, ne compte pas moins de deux millions d'hommes, s'ouvre aux déserteurs et à tous les gens compromis. L'armée n'a jamais été moins sûre.

Le régiment suisse de Châteauvieux, qui s'était déjà signalé en 1789 par un acte d'indiscipline, s'insurgea, en 1791, à Nancy. Les hommes firent main basse sur la caisse du régiment, pillèrent, massacrèrent un jeune officier, reçurent à coups de fusil la garde nationale de Metz. Non seulement on comprit ces mutins, voleurs et assassins, dans l'amnistie générale ; non seulement on les mit en liberté, mais on leur prépara une entrée triomphale à Paris. Une pétition, adressée au Conseil général de la Commune, en invitait les membres à cette fête « qui serait partout l'effroi des tyrans, l'espoir et la consolation des patriotes ». Les trois premières signatures apposées au bas de cette pétition, aussi imbécile qu'odieuse, étaient celles de Marie-Joseph Chénier, de David et de Mlle Théroigne. Le 15 avril 1792, le jour même où les Suisses de Châteauvieux défilèrent devant le char de la *Liberté*, précédés de jeunes filles en blanc qui portaient des chaînes de galériens suspendues à des trophées, André Chénier, emporté par l'indignation, signa son arrêt de mort en publiant dans *le Journal de Paris* ses premiers ïambes, l'*Hymne sur l'entrée triomphale des Suisses révoltés*... (Quel orgueil, quelle

joie de voir sur un char radieux : « *Ces héros que jadis sur les bancs des galères — Assit un arrêt outrageant — Et qui n'ont égorgé que très peu de nos frères — Et volé que très peu d'argent.* ») Le ministre de la Guerre avait demandé à l'Assemblée l'abolition des conciles de bas officiers et de soldats qui s'étaient formés dans quelques régiments ; l'Assemblée refusa. On prétendit lier les officiers par un nouveau serment qui les détachait de leur loyalisme envers le Prince ; découragés, menacés, ils se retirèrent ou émigrèrent. L'émigration, qui nous fut funeste, a bien des circonstances atténuantes. Le grand tort des émigrés est d'avoir eu confiance dans les étrangers. Les Girondins ont été beaucoup plus criminels en déclarant la guerre à l'Europe.

La patrie était en danger. Les volontaires accoururent surtout à Paris, enthousiastes et indisciplinés. L'enthousiasme du volontaire n'est souvent qu'un mauvais thème de rhétorique ; l'indiscipline est une réalité d'où sortent les maux les plus réels. Les volontaires de 1791 se montrèrent ardents au pillage. Ceux qui étaient sous les ordres du général Dillon l'assassinèrent et brûlèrent son corps sur la place de Lille. Dumouriez était incapable de rétablir l'ordre. Le maréchal de Rochambeau, trop vieux pour avoir de l'autorité, déclarait impossible de commander à de pareilles troupes et demandait à servir comme simple soldat. Les fédérés de Soissons disaient à leur général : « Nous ne voulons pas camper, nous ne voulons pas de riz, nous ne voulons pas de munitions, nous voulons vingt sous par jour ou nous ne servons pas. » Ils étaient déguenillés, ayant vendu leurs hardes, et sans armes. Les généraux, qui leur sont le moins défavorables, déplorent leur dénuement. Les régiments étaient incomplets et insubordonnés. Les Prussiens qui s'avancent sont convaincus que le premier coup de canon dispersera ce ramassis de gueux. Et pourtant, ce furent ces gueux qui les arrêtèrent à Valmy et les battirent à Jemmapes. « L'erreur de l'étranger, dit justement le général Weygand, lorsqu'il juge notre pays, est toujours la même. Il escompte le désordre visible. Il oublie le ressort du tempérament français et ne soupçonne pas la survivance indestructible de solides serviteurs du pays, toujours là pour constituer une armature au moment du danger. » Plus loin, nous en trouvons un exemple admirable.

A Jemmapes, au cours des contre-attaques, les anciens régiments s'étaient élancés en poussant les vieux cris : « *En avant Navarre sans peur !* et *Toujours Auvergne sans tache !* » Debout, le passé ! Il combattait avec le présent.

Le 1er octobre 1792, les volontaires de 91 déclarèrent, comme une loi imprudente les y autorisait, que leur service était terminé ; ils s'en allaient avec leur gloire ; ils faisaient charlemagne. Et ils commettaient en s'en allant toutes les déprédations. C'était le moment où la guerre éclatait à l'intérieur et s'étendait à l'extérieur. On était perdu sans l'ordre et sans la discipline. La Terreur y pourvut. La réquisition créa pour tous les jeunes gens l'obligation de servir la patrie ; et des représentants du peuple furent envoyés aux armées. Le plus notable d'entre eux, celui que sa jeunesse seule sauve de trop d'aversion, Saint-Just, transforma l'armée du Rhin. « Sans pitié, même pour ses amis, il édicta et fit appliquer la peine de mort contre le pillage, les absences illégales, la collusion avec l'étranger ; il confisqua les biens des recéleurs d'armes et d'effets vendus par les soldats ; il frappa les villes et les provinces de lourdes contributions en argent et en vêtements, dout il exigea le paiement immédiat. » L'épouvante qu'inspirait la Convention armait ces représentants d'un pouvoir discrétionnaire et faisait d'eux des êtres sacro-saints. Il y en eut d'atroces ; mais, émissaires du Comité de Salut public, ils le furent encore moins que les représentants du pouvoir exécutif, ennemis fanatiques de tout ce qui était noble et officier, guillotineurs de généraux. Custine, aimé de tous ses soldats et disciplinaire, fut guillotiné pour un échec, et surtout pour avoir osé dire la vérité. Houchard, révolutionnaire, mais d'une franchise égale à son courage qui était étonnant, lui avait succédé et avait battu l'ennemi ; il n'en fut pas moins guillotiné après un petit insuccès. Kléber disait : « La nomination de général est un brevet d'échafaud. » Mais plus d'infractions à la discipline ; plus de pillage ni de désertion ; obéissance absolue, et la victoire enchaînée à nos drapeaux. La formule : *Vaincre ou mourir*, avait le luisant du couperet. On voudrait penser que les iniquités, les inhumanités, les intrigues meurtrières, les haines n'ont pas aidé à cette œuvre de redressement. Hélas ! le général Weygand nous dit lui-même : « La Terreur, employée à propos, put donner le même

résultat que l'héroïsme. » Mais nous eûmes Carnot, dont il fait le plus grand éloge, l'honnête et savant Carnot, d'une puissance de travail prodigieuse, Carnot qui osait tenir tête à Robespierre et que celui-ci avait menacé : « Je vous attends à votre première défaite. » On devine le teint plus bilieux que de coutume, la ligne cruelle de la bouche et la sinistre pâleur du regard. De son Bureau topographique du Comité de Salut public, entouré d'officiers du génie, jeunes gens et vieux généraux, Carnot organisait réellement les victoires et relevait le moral. Soult pouvait écrire : « Jamais les armées n'ont été plus obéissantes ni animées de plus d'ardeur ; c'est l'époque des guerres où il y eut le plus de vertu parmi les troupes. » Sans des armées fortement disciplinées, la Révolution eût été vaincue.

Ce furent les armées de Napoléon. Les Masséna, les Hoche, les Marceau y avaient servi comme caporaux et sous-officiers. L'autorité des chefs se fondait sur une expérience reconnue de tous ; et les vieux soldats façonnaient les recrues. Le Napoléon du général Weygand est le Napoléon homme de guerre jugé par un homme de guerre. Il a lu, étudié tous les écrivains militaires du XVIIIe siècle et ce Guibert dont Carnot était l'élève ; et il a même paru quelque temps au Bureau topographique du grand organisateur. Il a pâli sur les campagnes de Turenne et de Frédéric II. « Une volonté qui tient sa force d'une souveraine intelligence..., une compréhension supérieure, la souplesse, la puissance du travail, la constance de l'attention ; la faculté de s'intéresser, selon le moment, à l'ensemble ou à un détail, infime en apparence, mais qui le met en contact direct avec le sujet ; l'imagination constructive qui dispose de tous les matériaux qu'un cerveau apte à tout classer retrouve en cas de besoin ; enfin le jugement qui lui permet d'évaluer ce qu'il appelle le « tirant d'eau » de chacun : il a tous les dons et il ne dissimule pas son effort. Il s'est donné de la peine pour apprendre, il s'en donne encore pour appliquer ce qu'il sait. » Il disait à Rœderer qu'il travaillait toujours ; ce n'était pas un génie qui lui révélait tout à coup ce qu'il avait à dire ou à faire, dans une circonstance inattendue pour les autres, c'était sa réflexion, sa méditation. « Quand je fais un plan militaire, je suis dans une agitation tout à fait pénible ; je suis comme une fille qui

accouche. » L'art de la guerre est chez lui une perpétuelle création. « Les mots doctrine, méthode, système, procédés, sont des termes rigides et mesquins en face de sa manière large et précise, souple et tenace. » Il excelle à démoraliser son adversaire par la rapidité avec laquelle son coup de foudre stratégique suit sa décision politique. Il sait adapter ses principes aux circonstances et n'abandonne rien au hasard. Son sens divinatoire n'intervient que lorsqu'il a rassemblé et pesé tous les renseignements. Il a « le métier et le génie ». Chacune de ses batailles est une œuvre particulière où sa technique prend une nouvelle figure. Le danger est que les succès augmentent sa confiance en soi, et que ses collaborateurs ne collaborent plus avec lui. Il est « toujours seul d'un côté et le monde de l'autre ». Il arrivera un moment où le monde sera le plus fort.

Lorsque Napoléon eut renoncé à tenter le débarquement en Angleterre, l'armée qu'il avait rassemblée le long des côtes devint la Grande Armée. Elle comptait alors deux cent mille hommes sur le pied de guerre. Il est douteux que le monde revoie défiler sous ses yeux tant de gloire et de splendeur. « Les régiments d'infanterie s'avançaient, précédés de leurs sapeurs barbus à larges tabliers blancs. Derrière les musiciens marchaient les grenadiers coiffés du bonnet à poil..., puis les bataillons en habit bleu à la française, à revers blancs et passepoil rouge... L'infanterie légère, annoncée par l'aigre ton de ses cornets, portait l'habit bleu sombre à ornements jonquille et les demi-guêtres noires bordées de jaune... Les artilleurs formaient une masse sombre sous leur sévère uniforme. Les cuirassiers étaient rouge et or ; les dragons, vert avec le casque à peau de panthère ; les chasseurs vert et les hussards étincelaient du scintillement de leurs pelisses en sautoir et de leurs sabretaches voltigeantes. La garde brillait de plus d'éclat encore... Les grenadiers, pour ne parler que d'eux, portaient l'habit bleu à revers blancs, la veste de basin blanc, la culotte blanche, les guêtres blanches, des boucles d'argent à la culotte et aux souliers ; les moustaches réunies aux favoris ; les cheveux en ailes de pigeon, avec une queue de six pouces, le tout poudré et surmonté du bonnet à poil à grand plumet rouge. Leur tambour-major, un géant, était brodé sur toutes les coutures avec un plumet

tricolore démesuré. » (Hugo dira : *Les hauts tambours majors aux panaches énormes...*) Un seul homme était vêtu simplement dans la Grande Armée, celui qui la regardait passer, l'Empereur. Ah ! comme il avait le sens des prédilections de la légende !

La Garde, « *espoir suprême et suprême pensée* », comptait à Boulogne huit mille hommes, dont cinq mille fantassins et deux mille cavaliers. Le soldat y avait rang et solde de sergent ; le caporal, de sergent-major ; le sergent-major, de sous-lieutenant. De huit mille hommes, en 1809, elle était passée à vingt-cinq mille ; et, en 1813, à quatre-vingt mille. Il en était de même de la Grande-Armée. En 1812, Napoléon avait sept cent mille hommes sous les drapeaux. Fatalement, la qualité diminuait à mesure que le nombre grandissait. Les vétérans, cette richesse d'expérience et cette force, ont semé de leurs ossements les routes de l'Europe. Mal nourries, mal équipées, mal soignées, les troupes improvisées faiblissent, et surtout la Grande Armée s'ouvre aux troupes étrangères. Dix-huit régiments étrangers sont, en 1812, à la solde de la France. L'Autriche, la Prusse, la Bavière, la Westphalie, le Wurtemberg, le Grand-Duché de Varsovie, Naples ont fourni des soldats peu sûrs, des mercenaires toujours prêts à lâcher le vaincu, sauf toutefois les Polonais « qui étaient d'excellents et loyaux soldats ». Au contraire, les armées étrangères s'étaient instruites par leurs revers ; et le patriotisme les fortifiait.

La dernière manifestation de son génie militaire, Napoléon la donna dans la campagne de France, lorsqu'à la tête de son armée de 1814, petite mais toute française, il remporta entre la Marne, la Seine et l'Aisne, les victoires de Champaubert, de Montmirail, de Craonne, « des noms, dit le général Weygand, aussi glorieux que ceux des plus grandes victoires ». Et puis, ce fut Waterloo, et le dénouement shakespearien comme l'Angleterre s'entend à les faire : elle nous l'avait déjà prouvé quelques siècles auparavant.

La Restauration eut le grand tort de traiter les soldats en coupables. On les renvoya dans leur pays sous la surveillance des gendarmes ; un nombre assez considérable d'officiers furent mis en demi-solde. Le roman de Balzac nous a laissé d'inoubliables images de ces demi-soldes qui ron-

geaient leur frein dans leur ville de province. Désœuvrés, misérables, ils s'affiliaient aux sociétés secrètes et contribuaient à créer un mouvement d'hostilité contre le gouvernement, en même temps qu'ils répandaient, chez les civils méprisés et molestés par eux, un esprit antimilitariste. Cet esprit, comprimé dans le parti libéral qui faisait alliance avec les bonapartistes, chemina sous la Restauration, s'accrut sous Louis-Philippe, se fortifia sous Napoléon III. Tel roman du normalien Alfred Assolant, *Une ville de garnison*, qui se passe quelques années avant le coup d'État, nous indique assez exactement la malveillance de ceux qu'on nommera les intellectuels à l'égard des officiers dont ils dénoncent l'oisiveté et dont ils sont las d'endurer le dédain. Pourtant, si la Restauration n'avait pas commis la faute de dissoudre comme elle l'avait fait l'armée impériale, il eût fallu la féliciter de son œuvre militaire. Le maréchal de Gouvion-Saint-Cyr, choisi par Louis XVIII, résolut, au mieux des intérêts du pays et avec le plus grand souci d'équité, les problèmes du recrutement, des effectifs, des réserves et de l'avancement ; et ce fut lui qui institua le corps de l'Intendance et le Conseil supérieur de la guerre. Sous Louis-Philippe, un des meilleurs lieutenants de Napoléon, le maréchal Soult, resta, en deux fois, près de neuf ans, ministre de la Guerre, et naturellement au grand avantage de l'armée. La durée du service, fixée à sept ans, en faisait une armée de métier. Le soldat, isolé de sa famille et du reste du monde, y acquérait un esprit de corps qui ne peut plus exister dans les conditions actuelles. Le régiment avait retrouvé le caractère familial, encore plus intime, qu'il avait eu au XVIIIe siècle, et la politique en était rigoureusement écartée. Les lois de Gouvion-Saint-Cyr et de Soult avaient donné à la France une armée disciplinée, mais « plus faite pour la paix que pour la guerre »... capable seulement « d'appuyer une politique extérieure d'ambition modeste ».

Nous en avions une autre : l'armée d'Afrique. Sa légende et son histoire se confondent. Jamais la France n'avait produit une armée qui fût plus à la ressemblance du génie de son peuple. D'abord dévouée à ses chefs, mais au service du pays et non d'une politique ; si elle ne bronche pas en 1848, ce n'est point faute d'attachement aux princes d'Orléans qui

l'ont menée à la victoire et qui se retirent avec une simplicité et une dignité héroïques dont les révolutionnaires ne jugèrent même pas à propos de les louer : elle n'est pas faite pour les révoltes ni pour les *pronunciamientos*. Courageuse, elle préfère les dangers, les terribles dangers, que l'Algérie ne lui refuse pas, à la tranquillité des villes de garnison. Elle demande à l'homme de prouver son initiative, et elle l'élève à ses propres yeux en lui donnant à administrer sa dure conquête. Elle apporte dans son traitement des populations vaincues et soumises une bonne humeur, une cordialité, une humanité qu'aucun autre peuple ne possède au même degré que nous : on n'a qu'à comparer les façons d'agir des différents peuples colonisateurs ! Elle fait, sous des chefs comme le maréchal Bugeaud, Lamoricière, Changarnier, l'apprentissage de l'œuvre colonisatrice qu'elle allait réaliser dans l'Afrique occidentale et équatoriale avec Faidherbe, Bonnier, Mangin, Gouraud, Savorgnan de Brazza, Marchand ; en Indochine avec Francis Garnier, l'amiral Courbet, Négrier ; à Madagascar avec Gallieni ; au Maroc avec Lyautey. Et elle renoue ainsi la tradition des Croisades, car notre faculté colonisatrice ne date pas d'hier. Son œuvre contemporaine nécessitait, en 1900, la création d'une armée coloniale, où entreraient les troupes indigènes des diverses colonies et à laquelle s'ajouteraient les troupes de l'Afrique du Nord. Le général Weygand remarque que tous les officiers qui ont commandé les troupes noires les aiment en dépit de la variété des caractères et des langages. Ne soyons pas surpris qu'ils en soient tous aimés.

La monarchie de Louis-Philippe léguait donc au Second Empire cette armée d'Afrique aguerrie, entraînée ; mais, si les guérillas développent dans le soldat l'initiative et le goût de l'improvisation, les chefs n'y contractent pas l'habitude des longs et minutieux préparatifs et n'y acquièrent pas le sens des larges stratégies. L'armée d'Afrique eût été excellente hors d'Afrique, commandée par des généraux plus savants. A l'Alma, les zouaves de Bourbaki, qui s'étaient dispersés et combattaient chacun pour soi, arrachaient à Saint-Arnaud ce cri : « C'est une bataille de soldats ! » On aurait souhaité que l'Alma, Magenta fussent des batailles d'officiers supérieurs. Le Second Empire agit envers l'armée

de la façon la plus contradictoire. L'armée est le beau spectacle permanent du régime. Revues splendides, régiments pittoresques, le camp de Châlons, ses baraquements luxueux, ses tentes modèles, son théâtre, ses voies qui portent toutes des noms de victoires : le civil se dit que l'armée est tout, qu'il n'y en a que pour elle ; et l'officier en est convaincu. Il est assuré de son prestige ; il tient le haut du pavé ; il fait la fortune des grands cafés de province. Civils et militaires se trompent. Glissez-vous derrière cette façade resplendissante : pas de corps moins instruit ; pas d'administration plus négligente ; une imprévoyance inqualifiable, un désordre plus meurtrier qu'une contagion. L'armée se croyait invincible par un privilège de race ; elle ignorait ou dédaignait les progrès prussiens. On ne peut pas lire la funeste expédition au Mexique sans un serrement de cœur. Quelle dépense de vies humaines ! Que de sacrifices atroces et inféconds ! Le mot du général Vaillant : « *On s'organise en route* » est effrayant. La belle armée, malgré ses défauts, qu'il tenait de la monarchie, l'Empire l'envoya au Mexique, puis à Sedan.

Et il fallut se réorganiser après l'affreuse guerre civile dont toute la responsabilité ne retombe pas sur les insurgés, bien que rien ne justifie l'insurrection sous le regard de l'ennemi. Le général Weygand admire pleinement l'œuvre de redressement militaire du pays. La France demandait cinq milliards ; ses enfants lui en apportèrent plus de quarante. Le 18 septembre 1873, le dernier soldat allemand franchissait la frontière. Sous l'impulsion du grand soldat, le maréchal de Mac Mahon, les généraux Chanzy, Faidherbe, Ducrot, Trochu, Billot se mettent à l'œuvre. La loi sur le recrutement qui établissait l'obligation du service personnel, sans possibilité de remplacement, pour une durée totale de vingt ans dont cinq ans dans l'armée active, quatre dans sa réserve, cinq dans la territoriale et six dans sa réserve, la loi d'organisation qui constituait l'armée de paix sur le même pied que l'armée de guerre avec la seule différence du nombre des effectifs, ces lois essentielles furent rapidement choisies et votées. Bismarck s'inquiéta. La loi des cadres et des effectifs, qui augmentait chaque régiment d'un bataillon, le fit crier à la provocation, et il parla d'une guerre préventive. La Russie et l'Angleterre l'avertirent qu'elles ne toléreraient pas une

nouvelle entreprise contre notre pays. D'ailleurs, le vieux chancelier fut congédié, et il se retira en grondant comme un dogue.

L'idée de la revanche fédérait alors tous les efforts des Français. M. Maurras a dit qu'elle était la reine de France. On créait l'École supérieure de la guerre qui « plaçait les futurs officiers d'état-major en face de chacun des problèmes de la guerre, leur apprenait les principes qui mènent à leur solution, leur en montrait historiquement la valeur ou la certitude, enfin les leur faisait résoudre sur le terrain ». En 1882, se fondait la Ligue des Patriotes. Le monde politique, du moins en apparence, appuyait les chefs militaires. De 1870 à 1888, pendant dix-huit ans, seize ministres de la guerre se succédèrent. Un seul, Freycinet, resta cinq ans en place avec le général de Miribel, si vivement attaqué par la gauche, comme chef d'État-major général; et grâce à cette continuité de cinq ans, dans la réforme du Conseil supérieur de la Guerre, dans le recrutement, dans l'armement, une œuvre excellente fut accomplie. Mais les beaux jours de l'armée française étaient passés. Nous allions assister au rare spectacle d'un gouvernement hostile à l'armée qui aurait pu le renverser, qui ne l'a pas fait, et qui ne demande qu'à le servir loyalement.

L'antimilitarisme, très vif déjà sous le Second Empire, dissimulé pendant les premières années de la République, n'attendait qu'une occasion pour se redresser. C'était d'abord une tradition de notre XVIIIe siècle, de l'Encyclopédie et de Voltaire bien plus qu'une conséquence logique des progrès du socialisme. Le pays le plus socialiste de l'Europe, l'Allemagne, en était fort peu touché. Nos républicains de gauche et d'extrême-gauche voyaient dans l'armée l'auxiliaire, le rempart de la tyrannie. Notez pourtant que cette armée s'était laissé démembrer par la Restauration, qu'elle ne s'était pas insurgée contre les vainqueurs des trois « Glorieuses », ni contre ceux de Février, et que si, en 1848, elle avait tiré sur le peuple, l'ordre lui en avait été donné par ses chefs républicains ; qu'au coup d'État elle avait simplement obéi, comme dans la répression de la Commune. Depuis un siècle, que pouvait-on lui reprocher ? Mais l'histoire romaine continuait d'opprimer les révolutionnaires ; l'armée était toujours

composée de prétoriens. Et on la traitait comme telle. Lorsque nos soldats entrèrent à Puebla, ils purent lire, affichées sur les murs, des proclamations de Jules Favre et d'Ernest Picard qui les provoquaient à la désertion. On ne voulait pas les considérer comme un corps essentiellement national ; on les séparait du reste de la nation. Vigny avait écrit *Grandeur et Servitude militaires*. Hugo maudissait les soldats et les généraux de Napoléon III. Après Sedan, on osa parler des *armées de l'Empereur*, comme si leur défaite était une victoire pour la pensée.

Cette défiance de l'armée, cette animosité contre le militaire, avaient été renforcées par le désastre. On était tombé de trop haut. Depuis plus de cinquante ans, nous ne connaissions que des victoires, et coup sur coup nous avions été vaincus. Ce fut l'époque où Renan ne craignit pas d'écrire qu'un élève des Jésuites ne serait jamais susceptible d'être opposé à un officier prussien, qu'un élève des écoles élémentaires catholiques ne pourrait jamais faire la guerre savante avec les armes perfectionnées. Le général Weygand compte au premier rang des motifs qui déterminèrent cet antimilitarisme, le boulangisme. L'armée n'avait pas bougé ; l'aventure de Boulanger prouvait que la plus grande popularité ne suffit pas à un honnête général pour renverser le régime, mais elle donnait une apparence de justification aux craintes que la gauche nourrissait à l'égard des chefs militaires. D'autres raisons s'y ajoutaient : d'abord l'influence du service rendu égal pour tous. « Il envoyait pêle-mêle à la caserne, écrivait Bainville, que cite ici le général Weygand, avec ceux qui n'en souffraient pas, ou qui ne savaient pas le dire, ceux qui le supportaient le plus mal et qui, pour se plaindre, possédaient des moyens d'expression. » Le rôle des intellectuels humiliés ou indignés que, sous l'uniforme, on les traitât comme des fils d'ouvriers ou de laboureurs, fut déplorablement mesquin. Les livres contre les mœurs et la vie du soldat et contre les officiers se multiplièrent et propagèrent l'idée que l'armée était une survivance de l'ancien temps obscurantiste, une institution surannée. Là, ces intellectuels rejoignaient les socialistes internationaux et les révolutionnaires étrangers, habitant la France, qui poursuivaient ouvertement ou sourdement leurs menées contre ce qui, dans notre pays,

représentait encore l'autorité : l'Église et l'Armée. L'Église était atteinte, l'œuvre antichrétienne s'accomplissait. Au tour maintenant de l'armée. L'affaire Dreyfus fut le signal.

Une *Histoire de l'Armée* ne pouvait la passer sous silence. Le général Weygand rappelle rapidement l'indignité du système des fiches, la troupe employée à des besognes de police qui lui répugnaient et qui lui valaient la haine du peuple, le déchaînement de la presse et de la rue, les soldats en appelant de leurs punitions à la Ligue des Droits de l'Homme, et leurs chefs obligés de se disculper, le nombre des insoumis passant en deux ans de cinq mille environ à plus de dix-sept mille. Les artisans de cette œuvre de dissolution affirmaient, pour se justifier, qu'il n'y aurait plus de guerre. Ils osaient l'affirmer quand, en moins de dix ans, on avait vu la guerre russo-japonaise, la guerre italo-turque et les deux guerres balkaniques. En 1914, un certain nombre de nos intellectuels éprouvèrent la même stupéfaction que leurs précurseurs en 1870. Quoi ? La guerre avec ses horreurs pouvait encore exister ? Ils n'avaient donc rien lu ? Ils n'avaient donc rien entendu ?

La période qui s'étend de 1900 à 1914 est une des plus tristes pour l'armée ; mais elle a le droit de s'en montrer fière. C'était la première fois peut-être dans l'histoire qu'un gouvernement gouvernait contre son armée. On réduit les crédits demandés par le ministre de la Guerre « pour munir les troupes d'un matériel indispensable ». Mais personne n'en veut prendre la responsabilité. Le ministre de la Guerre dira au Sénat, le 14 juillet 1914 : « Les crédits réclamés par les ministres de la Guerre n'ont pas toujours été refusés par les ministres des Finances, certes non ! Mais, très fréquemment, à la suite de conférences tenues au Conseil des ministres, les ministres de la Guerre ont été amenés à réduire leurs prévisions. » Réduire leurs prévisions ! On diminuait la durée du service et les périodes d'instruction des réservistes ; on frappait injustement des officiers ; le décret de 1907 sur les préséances rabaissait leur rang parmi les serviteurs de l'État, sans autre motif que de leur infliger une vexation.

Pendant toute cette période, l'armée fut « la grande muette », et le corps des officiers donna l'exemple de la disci-

pline strictement et silencieusement observée. Aux colonies, nos troupes se dépensaient en héroïsme pour nous gagner un empire ; leurs chefs, les Galliéni, les Lyautey, étaient forcés de ruser dans leurs rapports afin de sauver leur conquête. Éluder les recommandations et les ordres de Paris, c'était en bien des cas obéir aux intérêts de la France. Le général Weygand se demande, « avec le recul des années », si cette crise n'a pas été pour l'armée une école d'abnégation, de caractère. « Qui peut affirmer, dit-il, que cette épreuve ne fut pas le creuset où acheva de se souder l'armée nationale ? Une armée trop admirée, à qui tout devient facile, se néglige et déchoit. Lorsqu'elle se sent méjugée, épiée, haïe même, elle se surveille davantage, tient à demeurer sans reproche et se perfectionne. Il en fut ainsi, malgré trop de carrières politiques dans les hauts grades, de l'ensemble des cadres de l'armée française. » Le général a raison ; la guerre de 1914 l'a prouvé. Nous n'en sommes pas moins dispensés de toute reconnaissance envers ceux qui soumirent l'armée à l'épreuve de leur défiance et de leur hostilité et qui criaient en 1914 même à la folie des armements. L'armée a payé par des flots de sang leur absurde pacifisme, et pendant trois ans la France « a pâti des insuffisances de notre préparation ». Joffre disait : « Les fautes d'imprévoyance ne se peuvent rattraper. Puisse dans l'avenir cette leçon éclairer l'opinion publique et les décisions des gouvernements ! »

Le tableau de la guerre, ses péripéties, l'action des grands chefs, ce tableau fait par l'un des leurs, d'une précision dramatique, couronne une Histoire de l'Armée, qui ne veut être ni d'un peintre ni d'un philosophe, mais qui abonde en pittoresque et dont les enseignements partent d'une expérience philosophique et profonde. J'aurais voulu en parler avec plus de compétence ; mais, simple lecteur désireux de m'instruire, je n'ai fait que repasser, sous la forme vivante et parfois pathétique que l'auteur a su donner à son œuvre, les destinées militaires de notre pays.

ANDRÉ BELLESSORT.

LE DÉSERT EN ÉTÉ

TAMANRASSET EN AVION

L'AVION est minuscule et charmant, tout argent, gainé de rouge vif. Des ailes luisantes, une hélice spirituelle et un museau pointu, troué de petites narines écarlates pour lui permettre de souffler son haleine chargée d'huile de ricin.

Le pilote, un ancien blédard, vétéran de l'aviation saharienne, donne une impression de force et de maîtrise. Dès qu'il est à son poste, ses yeux verts deviennent profonds et pénétrants, son visage se couvre de mille rides, ses paupières se ferment à demi, ses lèvres disparaissent : il est à l'affût. Affût de la moindre variante au rythme monotone du moteur ; affût du terrain, du plus petit point de repère ; affût de la piste surtout, de cet interminable fil d'Ariane qui, en plein désert, serpente, oscille, louvoie entre chaque obstacle. Si on la perd ou qu'un vent de sable menace de vous la cacher, il faut aussitôt atterrir et attendre que les éléments vous permettent de la retrouver et de ne plus la quitter des yeux. Cela peut durer cinq, six, sept heures, parfois davantage ; mais qu'est-ce que cela en regard de la mort par la soif ?...

— Pas de parachute ? demandai-je au pilote.

Il sourit et, me regardant en face :

— Sans eau, hors de la piste, vingt-quatre heures suffiraient, madame... Quelques secondes ne sont-elles pas préférables ?

Contact ! Un dernier regard alentour, et déjà l'avion roule sur le terrain. Plein gaz. L'herbe n'est plus qu'un fin brouillard jaunâtre. Brusquement, la géométrie du terrain apparaît... tout se détache, s'aplanit : nous volons. Au revoir, Alger la blanche ! Rendez-vous dans huit jours. Ici, le pays est encore vert. Partout des bouquets d'arbres. Les montagnes sont entourées de brume, longs voiles gris qui s'enroulent autour d'elles, comme pour faire valoir le décolleté de leurs têtes expressives.

Nous survolons un long plateau rocheux, des prairies coupées de ravins profonds, pour atteindre progressivement la limite des terres cultivables. Les maisons, très disséminées, semblent de larges rectangles dont les patios grisâtres sont dénués de verdure. Il faut écarquiller les yeux pour découvrir les troupeaux de moutons.

La région montagneuse se nivelle de plus en plus. On pressent le désert. Au loin, — pauvre goutte d'eau posée là comme une larme de sang sur cette terre desséchée, — un chott s'allume aux derniers rayons du soleil couchant. Déjà, les premières tentes de nomades apparaissent, taupinières isolées. Les cultures se raréfient. Voici le premier banc de sable dont la ligne jaune se profile derrière l'Ougar-Chergui. Le sol est imprégné de sel qui saupoudre le paysage ou bien encore se cristallise par endroits en larges cernes grisâtres. Derrière nous, la dune court comme un fleuve irrité par le vent. Le soleil se couche sous les nuages et les derniers rayons, qui filtrent en faisceaux entre les épaisseurs ouatées, évoquent une « mise en croix » de primitif flamand.

Djelfa apparaît sur la gauche dans une lumière d'or. Nous franchissons le Dj Selnaba, sorte de frontière naturelle du désert, barrière abrupte entre la végétation et l'aridité. A vol d'oiseau, on dirait une énorme vague que la nature, par fantaisie, aurait pétrifiée au moment où elle allait s'abattre sur la vallée.

Le jour tombe. La terre rosit de minute en minute. Chaque parcelle de pierre, de sable, d'herbe ou de roc se pare de dégradés mauves, de reflets bleus, de tons irisés. L'atmosphère prend une teinte irréelle qu'on voudrait retenir, dont on aimerait à s'imprégner. Et puis, brusquement, l'enchantement disparaît : la vallée est redevenue grise ; la terre,

sombre, les montagnes sans relief, le ciel plombé avec juste une petite ligne claire à l'horizon. Le soleil a disparu. Le pilote signale une jolie ferme noyée dans la verdure : c'est ici que Voronof a passé deux ans à perfectionner ses fameuses greffes. Les singes sont invisibles...

Dans l'obscurité, nous atterrissons à Laghouat, petite cité arabe sans grand relief, mais bien découpée et dominée par une très belle mosquée. Une Ford aux yeux phosphorescents, affligés d'un strabisme excessif, nous recueille à la descente de l'avion. Le bel oiseau d'argent est roulé avec amour dans sa cage sans barreaux, d'où il pourra à loisir contempler la palmeraie, détendre ses ailes et apaiser les battements de son cœur.

L'hôtel semble un relais de diligence dans une province vieille de deux siècles, familière, bruyante, mais hospitalière et bon enfant. Dans la courette rose, en haut de laquelle un balcon court en festons réguliers, on est tenté de chercher la patache et les postillons. On découvre seulement le patron de l'endroit, gros homme avachi et débraillé, qui se précipite au-devant de nous en roulant des yeux ronds dont l'un, anormalement développé, est recouvert d'une taie. Nous demandons des chambres.

— Attendez le fils, messieurs, dames, il va vous donner cela, c'est sa partie.

Le « fils » pourrait être celui de Marius sans risquer de se voir renier par son père ; petit, gringalet, frétillant, l'œil vif et le pied traînant, il nous distribue des appartements du dernier confort : lit de fer, cuvette d'émail, table de bois.

— Quel est le menu ? demandai-je, en descendant, au patron qui, toute loque qu'il soit, me semble pouvoir, le cas échéant, tenir l'oreille d'une cocotte.

— Adressez-vous au fils, mademoiselle, c'est sa partie à lui, ça.

Je serais curieuse de savoir ce qui revient à ce mollusque en fait d'occupation ! A tout le moins, une part de bénéfice suffisante pour remplir sa bedaine et l'arroser de Pernod.

Le jeune Marius apparaît, ruisselant :

— Vous avez du lièvre rôti, mademoiselle, un lièvre que j'ai tué ce matin à trente kilomètres d'ici.

Là, nous sommes en terrain de connaissance, et, tout en

caressant deux magnifiques pointers couchés dans la cour, j'apprends que la gazelle abonde dans le pays et que les outardes sont même faciles à tirer. Si seulement les journées pouvaient se dédoubler !

Le dîner sitôt terminé, on m'entraîne dans la cité de plaisir de l'endroit pour voir danser les chirats. Ces filles sont pour la plupart vieilles et bien peu séduisantes, et le spectacle est décevant.

Le ciel est couvert et le vent souffle avec violence. L'horizon est barré par une brume légère et saumâtre qui s'épaissit au fur et à mesure que nous avançons. Le pilote est visiblement préoccupé. Un vent de sable est proche. Il n'est pourtant que six heures du matin. Soudain, nous sommes pris dans des remous qui font vaciller l'avion. Une bande de vents malicieux semble nous tirailler de tous côtés. Ding ! un coup par ci. Plof ! un coup par là. Une nappe d'air se dérobe et c'est une descente de trois étages. Nous avons bouclé les ceintures de nos fauteuils, et je dois avouer que je serre fort les accoudoirs et les dents ! Brusquement, l'atmosphère est redevenue transparente, le ciel clair : finie la tourmente, le ciel a changé d'humeur...

Maintenant, plus rien devant soi que les dunes de sable et de pierres, uniformes de couleur et curieusement ondulées : sorte de paysage lunaire.

Ghardaïa est à l'horizon, mais nous continuons cependant à suivre la piste avec soin. Des vautours planent çà et là. L'idée d'être dépecée à moitié crue par ces fossoyeurs réputés ne m'enchante guère...

Les cinq villes de Ghardaïa, disséminées à travers la palmeraie, sont à peu près semblables au point de vue architectural, mais de dessin différent. L'une d'elles, Beni-Isguen, est interdite aux étrangers qui ne peuvent fumer en la visitant et doivent s'abstenir d'y passer la nuit.

Nous survolons une caravane de chameaux dont l'ombre se profile sur le sable comme celle de mouches le long d'un mur. Et voici El Goléa, perdue à travers les palmeraies et les jardins. Tout à côté, un vieux ksar en ruines domine l'alentour avec la majesté d'un burg du Rhin. Des dunes, des palmiers, des dunes, encore des dunes... Enfin le désert

typique, le désert des chromos et de l'affiche avec son sable, frisé au petit fer, et ses dattiers dégingandés dont la tête semble surprise de se trouver si haut perchée.

Nous descendons lentement : 40 degrés nous accueillent.

Pour visiter l'oasis, vous pouvez profiter d'une vieille Citroën de rebut dont on utilise ici les dernières forces pour lutter contre le sable mou. Ainsi, cahin-caha, arrivons-nous au pied du ksar où se trouve un village de terre cuite assez inattendu. Une nuée d'enfants jouent devant les murs ; mais, sitôt qu'ils m'aperçoivent, armée de ma caméra, ils s'enfuient en courant. Tête basse, je reviens vers l'auto. Un jeune indigène, qui m'accompagne en qualité de cicérone bénévole, sourit :

— Ici, Français être pas aimés di tout, m'explique-t-il. Français pas gentils avec les Touareg.

J'essaye de lui démontrer qu'au contraire nous travaillons sans cesse à leur bien-être : systèmes d'irrigation et de culture, prophylaxie des maladies, allègement de la misère morale, soulagement de la souffrance physique...

Il lève vers le ciel ses bras squelettiques :

— Moi pas savoir pourquoi eux pas aimer li Français. Moi, aimer beaucoup eux, être toujours très bien avec eux...

Déjà retors...

Néanmoins, sans me décourager, je m'installe devant la porte du village. Alors, un par un, comme des moineaux auxquels on jette du pain, les enfants s'apprivoisent et m'entourent. Ils sont beaux, en dépit de leurs yeux couverts de mouches. Les femmes apparaissent à leur tour. Leur visage découvert, surmonté d'un foulard noué en turban, permet d'apprécier l'admirable regard de velours que deux paupières trop lourdes approfondissent encore.

Le guide m'emmène ensuite dans un jardin prestigieux. Miracle des puits artésiens ; de chaque côté des allées se pressent des buissons de roses. Partout des amandiers, des grenadiers, des citronniers ! Les oranges sont si brillantes, si gonflées qu'on les prendrait pour des ballons accrochés dans les arbres.

— Ces missieurs-dames sont servis ! annonce *Chocolat*, un grand diable dont la tête semble ciselée dans du poirier verni.

Aussi lent qu'il est noir, il passe les plats avec une admirable dignité.

Trois heures. Cap sur Fort-Miribel. Le vent souffle du feu et l'avion tangue comme canot sur grosse mer.. Décidément, je ne ressens pas encore « l'appel du désert ». Le fameux silence, lui-même, ne m'impressionne pas. Dois-je en rendre responsable la fougue du moteur ?

Deux heures passent, assez dures. Le pilote mate doucement notre capricieux engin. Nous quittons maintenant les sombres contreforts du plateau du Tademaït, véritable enfer, pour pénétrer dans le Tidikelt, capitale In-Salah. A droite, nous admirons de curieuses roches sablonneuses qui se désagrègent en formant de petites plates-formes sur le sommet de chaque crête. Le Hoggar n'est pas loin... Le terrain subit maintenant une forte déclivité qui s'accentuera jusqu'au puits d'Hadjaz où des courants ascendants nous soulèveront comme des fétus.

Voici In-Salah, longue tache verte ourlée de hautes dunes dorées. A l'est, les palmeraies étalent leur éventail de plumes sombres ; puis, les maisons apparaissent, véritables broderies de terre rouge dont les motifs réguliers évoquent étonnamment les alvéoles d'une ruche.

Le soleil plonge à l'horizon : heure miraculeuse entre toutes. La terre entière est embrasée ; les minarets dressent vers le ciel leurs pyramides de craie irisée d'or ; les murs à créneaux détachent leur profil dur sur une terre de feu. Les moindres plaques d'ombre prennent des valeurs inouïes. Le spectacle est irréel à force d'être beau !

Lentement, nous tournons sur la ville, saisissant au passage le mouvement qui l'anime : tennis au cercle militaire, corvée d'eau pour les femmes indigènes, complète oisiveté pour les hommes, assis sur les toits, comme des mouches agglutinées... Partout des teintes agressives et fondues, des tons d'or rouge et jaune, des notes orange rehaussées de vert.

Un camion d'essence fait office de taxi. Au volant, un type de grande allure, solide gars magnifiquement balancé, aux muscles longs, aux épaules carrées, avec des yeux d'acier dans une figure couleur de brique.

— De quelle nationalité êtes-vous ? lui demandai-je.

— Russe, madame, de la garde impériale ! J'ai fait toute la guerre, puis la révolution, là-bas. C'était le bon temps, on pouvait cogner, au moins ! Et encore j'étais jeune, je n'avais pas les bras que j'ai maintenant. Le premier homme que j'ai fendu avec mon sabre, je ne suis arrivé qu'un peu au-dessous du sein ; maintenant, je le couperais jusqu'au nombril !

— ...Vous vous plaisez à In-Salah ?

— Oui, le métier n'est pas mauvais. Je suis ici depuis huit ans comme camionneur d'essence. Toute la journée sur les pistes, et le soir, des bocks frais au café. Ma femme est à Alger et je vais la voir une fois par an, mais je m'en passe. La seule chose qui me manque, ici, c'est la guerre, même avec les gaz, même avec les avions. Il n'y a encore que cela qui compte ! Évidemment, je préférerais une bonne épée, mais un fusil et des cartouches, c'est encore mieux que rien ! D'ailleurs, ça ne tardera pas à recommencer ! C'est moi qui vous le dis.

Tout en devisant, notre homme nous mène un train d'enfer sur une piste effarante ; il faut presque s'agripper pour n'être point lancé hors du véhicule.

Nous traversons une palmeraie splendidement irriguée. Partout des bassins d'eau limpide où les dernières lueurs du jour se reflètent à travers les arbres. Les couleurs sont tellement douces, l'atmosphère dégage une si merveilleuse impression de calme et de sécurité, qu'on se croirait transporté dans une forêt de conte de fées. Bienfaisant repos après ces heures de solitude dans un panorama désertique !

L'hôtel a prolongé d'un jour sa « saison » pour nous recevoir. Le patron vient à notre rencontre. Une carrure d'athlète et un crâne presque dénudé ne parviennent pas à lui enlever un air de grande jeunesse. Sa femme, toute menue, trotte à ses côtés, vêtue de pantalons à la persane, serrés aux chevilles. Ils dirigent l'hôtel depuis un an à peine, et sont tout réjouis de partir pour Vichy dans deux jours.

Nos lits sont préparés dans de larges pièces dont les plafonds consistent en une juxtaposition d'arbres non équarris. Il doit bien y avoir 50 degrés à l'intérieur des chambres ! En vain laisse-t-on toutes les fenêtres grandes ouvertes, l'air semble figé sur place. Dans un coin, près du lit, une

haute lampe à pétrole fait de son mieux pour donner de la lumière qu'à vrai dire elle distribue moins généreusement que des fumerons.

La lune s'est levée, donnant aux murailles crénelées qui nous entourent un relief étonnant ; le ciel est d'un bleu lumineux, la température s'est détendue, un vent très léger vient nous caresser le visage : c'est l'heure qu'il faut savourer entre toutes, l'heure inoubliable où la nature s'apaise, reprend son souffle, s'allège des calories qui, le jour, semblent l'oppresser, lui interdire toute vie, tout mouvement. Derrière l'hôtel, le sable s'est entassé, formant un petit monticule qui domine la salle à manger. Cette poussière de grains impalpables a quelque chose de souple et de frais dont le contact est délassant. Je suis maintenant à demi enterrée, la joue à même le sable. B..., qui sirote à mes côtés une anisette atroce, me dit en riant :

— Vous me faites penser à Tanit Zerga creusant le sable pour chercher un peu d'humidité avant de rendre le dernier soupir. C'est le besoin instinctif d'un corps déshydraté.

Et il me conte comment, avec un de ses camarades, il faillit mourir de soif aux côtés de Laperrine, lors du dernier voyage du célèbre colonisateur à travers le Hoggar.

Il décrit l'angoisse, l'anxiété affreuse qui, dès les premières heures, s'empara d'eux, s'accentuant au fur et à mesure que les jours s'écoulaient. Graduellement, la provision d'eau s'épuise et, graduellement aussi, la ration personnelle de chaque homme s'amoindrit... Un litre et demi, un litre, un demi-litre... le moindre mouvement devient une souffrance. Les hommes, tapis sous l'avion, économisent leurs dernières forces. Ils perdent la notion du temps. Chaque fois que le jour tombe, ils pensent ne plus voir le suivant. Mais le soleil les fait renaître à la vie, au souffle de vie qui leur permet d'avoir conscience de leur épuisement. Ils ont des hallucinations ; ils murmurent des paroles incohérentes...

Le dix-septième jour, le général Laperrine rend le dernier soupir. Son corps se durcit aussitôt, se parchemine : effrayante momie qui semble épier l'agonie des survivants.

Le vingt et unième jour, B... décide d'en finir coûte que coûte. Il s'ouvre les artères du poignet. Son couteau taille la chair jusqu'à l'os, mais la plaie reste sèche : le sang n'ar-

rive même plus... « Le plus curieux, ajoute-t-il, c'est qu'à l'instant même où les indigènes qui nous sauvèrent me firent avaler quelques gouttes d'eau, je me sentis rassasié. » Du coup, l'anisette prend figure de breuvage divin...

La tête du patron se profile dans l'embrasure de la fenêtre :

— Le dîner est servi.

Il faut s'arracher à la douceur du farniente pour pénétrer dans une salle à manger étouffante, où les mouches semblent néanmoins pleines d'activité. L'omelette margarine-fines herbes nous paraît délectable. Le poulet, — « un sujet engraissé de ma main », annonce le patron avec orgueil, — est une pauvre bête étique et filandreuse que nous déchirons à belles dents. Quant aux haricots, leur trame résiste fortement à toute tentative de dépeçage.

Il est près de dix heures quand nous sortons de table, et nous tombons de fatigue ; mais notre hôtelier tient absolument à nous offrir le spectacle d'une fête locale qui a lieu à quelques centaines de mètres de là.

— Chaque fois que l'on « reblanchit » un « marabout », explique-t-il en marchant de ce pas légèrement traînant que les Européens adoptent dans les pays chauds, le caïd convie tous les indigènes de la ville à un couscous monstre.

A première vue, cela semble une grande libéralité de sa part ; mais l'astuce n'en est que plus subtile. La coutume veut que chaque convive oublie discrètement deux pièces de monnaie à la place qu'il a occupée pendant le repas... Nouvelle formule de surprise-partie ! Tous les indigènes sont rassemblés auprès du marabout. Les uns, assis, digèrent bruyamment en échangeant des propos badins avec leurs voisins ; d'autres, debout, lancent leurs fusils en l'air et tirent des cartouches à blanc. Les femmes jacassent entre elles, évidemment... Toutes ces formes se meuvent dans une obscurité presque complète. Une forte odeur de beurre rance, de sueur forte et de poudre noire vous prend à la gorge, et je ne tarde pas à donner le signal du départ. Les souhaits de bonne nuit sont échangés et chacun rentre chez soi.

Pas pour longtemps ! L'atmosphère des chambres est tellement irrespirable que deux minutes plus tard nous nous retrouvons dans le couloir, traînant et poussant nos lits vers la cour. Et un dortoir de s'organiser à la belle étoile...

Les premiers contreforts du Hoggar apparaissent. Arak, tout d'abord, avec ses gorges d'une âpre beauté. Puis le sol se transforme et nous survolons un paysage lunaire, creusé de cañons impressionnants. Çà et là, des roches ferrugineuses jaillissent, effritées à la base et surmontées de petits bouchons plats, posés en protège-pointes. Partout, des rochers volcaniques, des colonnades titanesques, d'immenses remparts que lèchent des vagues de sable jaune d'une finesse impalpable. Là-bas, plus à l'ouest, naît le domaine d'Antinéa. Au sud, le « Doigt de Dieu » menace le ciel, tout à côté de l'ermitage d'été du Père de Foucault.

Tamanrasset. Sitôt à terre, nous sommes entourés d'un essaim d'enfants noirs qui se pressent contre nous. Leurs petits corps frêles sont harmonieux et dépourvus de ces ventres en baudruche qu'on a coutume de rencontrer dans l'Afrique du Nord. Des parents touaregs arrivent à leur tour ; la taille élevée, le port altier, la démarche digne, ils représentent à merveille les « seigneurs du Hoggar », drapés dans leurs burnous flottants d'un bleu noir admirable. Et voici quelques autorités : le commandant C..., deux méharistes et un médecin militaire. Présentations. Hôtel Transat.

Dix heures : il n'est que temps d'aller s'incliner devant la tombe du Père de Foucault.

Sur une toute petite place se dresse une sorte de minuscule aiguille pyramidale, d'un beau rouge brique, cernée d'une murette carrée pétrie dans la même terre de sang. Deux noms : sur une face, Laperrine ; sur l'autre, Foucault. Ces deux grandes figures animées d'un même idéal, d'une même énergie, sont maintenant unies dans la mort comme dans la vie... Vie de sacrifice, vouée à la même œuvre de civilisation. Devant cette pierre, trop semblable aux monuments de guerre d'un pauvre village de province, on se sent fier et humble tout à la fois.

Le ksar construit pour le Père de Foucault est bien l'image la plus émouvante de Tamanrasset. Cette bâtisse carrée qui appartient maintenant à l'histoire a pour unique ouverture une porte minuscule dont le seuil forme une sorte de perron abrité derrière un petit mur : c'est ici que coula le sang d'un apôtre sacrifié stupidement par la main d'un indigène affolé.

Pour déjeuner, nous sommes conviés à la popote des officiers. La conversation s'engage sur le film : *l'Appel du silence*, tourné ici même. Le commandant X... a connu le Père de Foucault et admire profondément l'évocation réalisée par Léon Poirier. Seulement, en bon blédard, il regrette que la plus grande partie des scènes de désert ait été supprimée. Les méharistes qui entourent cette table ont tous, plus ou moins, participé aux prises de vues et font chorus.

— Songez, madame ! gémit l'un d'eux, ils ont coupé ma scène ! Me faire ça à moi, qui ai cinq ans de bled !

On devine, chez ces hommes isolés des mois et parfois des années durant dans les postes, une susceptibilité maladive pour tout et pour rien. Si l'autorité paternelle de leur chef ne les dominait pas, ils se battraient pour un journal vieux de trois mois !

Après le repas, excellent d'ailleurs, chacun propose le classique « tour de chameau ». Le décollage est un peu rude, mais on s'y fait vite, à condition que la bête ne soit pas trop fringante... L'une d'elles, prise de fantaisie, caracole et fait basculer son cavalier, un méhariste de dix ans d'expérience !

— C'est toi qui payeras l'apéritif ce soir, lui lance le commandant en manière de consolation.

Sous un soleil de feu, nous partons en camion vers la *guelta*, curiosité de l'endroit.

— Ce sont des points d'eau disséminés à travers le désert, m'explique le médecin militaire auquel j'ai résolument avoué mon ignorance. Ils sont en général dissimulés par des rochers qui les abritent du soleil et empêche leur évaporation.

Tout en parlant, il a chaussé d'invraisemblables souliers, faits d'une large semelle de cuir avec une simple boucle pour passer le gros orteil. Il marche avec cela comme un oiseau palmé piqué de la tarentule, car il est tout fringant, ce petit « toubib ».

Nous arrivons devant la guelta. D'abord, on ne voit rien qu'une muraille de granit, haute de cinquante mètres. En approchant, on distingue une crevasse dans le rocher ; nous la suivons et arrivons devant un véritable petit lac, miracle dans cette nature aride. Peut-être cette eau sauvera-t-elle un jour des vies humaines... Elle n'est pourtant guère appétissante, mais, pour s'y baigner les pieds, quel délice !

Et là-haut, tout là-haut, se trouve un autre lac où fleurit le laurier-rose... Imaginez un instant l'émotion d'une caravane assoiffée contemplant un tel spectacle !

Les indigènes alertés se sont rassemblés pour une « danse du bâton » que l'on a bien voulu organiser en mon honneur.

A la lumière d'un crépuscule admirable, les silhouettes se détachent sur un ciel bleu vert. Les hommes touareg ont formé une sorte de ronde qui s'élargit au fur et à mesure que leur nombre augmente. On retrouve le piétinement rythmé, caractéristique de la plupart des danses africaines ; mais, ici, le roulement scandé des tam-tam est accentué par le bruit des bâtons que les hommes frappent en cadence en se tournant tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre. Les femmes aussi sont là, assises en demi-cercle, contemplant les mâles du village dans leurs évolutions. Elles ne se parlent pas, se contentant de sourire parfois ou de rire sur un ton surélevé. Leurs visages, fins et allongés, sont d'un noir mat. Elles portent peu de bijoux, et tous d'argent pur ; leurs corps sont drapés d'étoffe et de voiles bleus, d'un bleu sombre aux reflets lumineux, inconnu en Europe. Leurs gestes sont gracieux, leurs dents très blanches. Elles bredouillent quelques mots de français.

TROIS HEURES ! Des coups à ma porte, il fait encore nuit, mais il faut « décoller » aux premières lueurs du jour. L'étape est dure et les vents de sable redoutables.

Ciel mauve. A l'horizon, les pics du Hoggar se détachent sur un fond transparent « fleur de pêcher ». Nous suivons jusqu'à Arak la même route que la veille ; puis nous fonçons dans un désert de terre, plat, morne, sans un chêne, sans une pierre pour accrocher le regard. Parfois, le sillage d'un oued desséché apparaît, bordé de quelques touffes de verdure, rabougries et poussiéreuses. Nous devons déjeuner à Fort-Flatters. Hélas ! une vague odeur d'essence envahit la carlingue.

— C'est probablement le réservoir qui fait de la fantaisie, lance le mécanicien, de sa petite voix pointue.

Il faut atterrir à Amguid. Pour un bled, c'est un vrai bled ! Et au moins deux heures d'attente en perspective !...

Pendant qu'on répare le moteur, allons toujours voir la *guelta* de l'endroit. Le point d'eau est bordé de lauriers-roses,

pittoresque à souhait ! Un petit âne boit paisiblement aux côtés d'un chameau dont les yeux sont remplis de langueur. Une tribu de Touareg est campée là. Des amours de petites chèvres noires folâtrent entre les pierres, sautant, broutant, bêlant, donnant une note de vie intense à ce paysage rude.

Dix heures. Enfin, le moteur tourne rond ! Nous pouvons repartir vers Fort-Flatters. Le trajet est rendu angoissant par le manque de visibilité : un épais brouillard jaune voile la piste et dissimule presque complètement l'horizon. Dans la zone montagneuse de Batten, se dressent d'extraordinaires falaises, d'une quarantaine de mètres, dominées par des plateaux dont les rebords s'effondrent en pente douce.

Un camion nous attend, aussi poussif et délabré que tous ceux qui nous ont transportés jusqu'ici. On aperçoit, à quelques mètres du champ d'aviation, les murs du Fort, blanchis à la chaux et cernés d'un rideau de fil de fer barbelé. Non loin de là, quelques huttes indigènes éparses dans la plaine : taupinières dans un champ... L'horizon est fait de hautes dunes. A l'est, l'inévitable palmeraie. Le chef de poste vient nous souhaiter la bienvenue. C'est un Corse aux cheveux ondulés et dont le visage maigre et basané s'éclaire d'immenses yeux bleu-pervenche, nimbés de cils en éventail. Il parle vite et d'abondance, avec un fort accent méridional; le pauvre a tellement l'habitude d'employer l'arabe, que les mots français lui manquent parfois. Il y a vingt-huit mois qu'il n'a pas bougé d'ici ! On perdrait son vocabulaire à moins.

Il nous invite à sa popote et nous offre, en signe de bienvenue, un apéritif qui représente pour lui toutes les fines Napoléon de la terre. C'est qu'ici, l'alcool fait prime ! Il faut des semaines de camion pour qu'une malheureuse bouteille arrive à destination, quand elle y parvient ! Nous buvons donc respectueusement le précieux liquide, et le repas commence. Le serviteur, fortement coloré, nous apporte l' « entrée » : canélonis farcis de poitrine de gazelle.

— Ma chasse d'hier, nous dit le chef, un beau coup de carabine à plus de cent mètres !

Elle est d'ailleurs exquise cette gazelle, et nous continuons avec joie notre repas par ses côtelettes en ragoût et son

cuissot rôti. Le soir, l'épaule de la bête apparaîtra encore dans le couscous.

On fera ensuite un bout de sieste. Les chambres semblent délicieusement fraîches en sortant des 40° du dehors. On y trouve, outre une table, une cuvette d'émail, un broc et une bougie, un lit garni de draps grossiers mais d'une blancheur impeccable. Je me jette dessus. En deux minutes, je dors ; en un quart d'heure, j'ai sur les jambes dix-sept piqûres. Autour de moi, gisent six corps de punaises ensanglantées... L'expérience est concluante. Je ressors et m'installe dans le sable, à l'ombre de la maison. La chaleur est tellement sèche que je dois me graisser la figure et les membres pour ne pas sentir ma peau se craqueler. J'essaye de lire, et les aventures d'Anne Lindberg autour du monde m'égayent un bon moment. Hélas ! le vent s'est levé et, soudain, j'ai les yeux, la bouche, le nez pleins d'un sable brûlant, tandis que ma figure et mes membres huilés prennent l'aspect d'une côtelette panée.

La vie renaît avec la chute du jour. Dans la cour blanche, quelques sous-ordres s'agitent, buvant à même la peau de bouc suspendue à l'intérieur du puits qui forme le centre du poste. Vers cinq heures, le chef me propose un petit tour à l'ouvroir touareg.

— Ne vous attendez pas, me dit-il, à des bâtiments remplis d'indigènes à la tâche. Ici, tout se passe en famille.

Nous sortons pour apercevoir un minuscule enclos où six tombes blanches évoquent le souvenir des conquêtes marocaines et des héros ignorés qui tombèrent sans gloire sous les coups de quelques « salopards » embusqués.

Devant nous, à cinquante mètres du poste, une vieille femme est assise devant sa case, protégée des rayons du soleil par un abri de roseaux. A ses pieds, une caisse remplie d'instruments rudimentaires (couteau émoussé, ciseaux à tailler des buissons, etc.) lui sert d'établi ; c'est là qu'elle « reçoit » les dames d'alentour. On travaille à des coussins de cuir en racontant les petits potins : enfant ou chameau malade, chèvre perdue, et histoires d'amour évidemment ! Un vrai rond-de-dames touareg, quoi !

Nous sommes entourés de huttes rondes, tout en paille, qui semblent flamber sous l'or du couchant ; de petites

formes noires n'arrêtent pas d'en sortir et d'y rentrer, telles des fourmis inquiétées par l'orage. Nous nous asseyons sur les tapis que le caïd a fait étendre devant sa maison, et l'on nous sert du thé vert, délicieusement aromatisé de menthe, que nous dégustons lentement, imprégnés par la douceur de l'atmosphère, alanguis par la nuit tombante qui nous enveloppe insensiblement de ses voiles impalpables.

Peu à peu, les couleurs rutilantes des tapis sur lesquels nous sommes étendus se sont éteintes ; nous ne discernons plus que la géométrie de leurs dessins primitifs. Une petite chèvre, dont l'œil jaune reflète un dernier rayon de soleil, vient, curieuse et le poil hérissé, nous regarder sous le nez. Au loin, un enfant pleure avec de gros sanglots de jeunesse révoltée. Le jour agonise.

Le silence est impressionnant. C'est à ce moment qu'on sent véritablement passer l' « âme » du désert, cette impression de paix, de grandeur, d'infini... qui vous transporte et que jamais plus on ne pourra oublier.

Touggourt. Quelques virages au-dessus de la ville et nous atterrissons. J'ai la fièvre et la tête bourdonnante ; néanmoins, il faut profiter des derniers rayons du soleil couchant pour aller faire un pèlerinage aux tombeaux des rois et au cimetière musulman.

Je traverse la ville, précédée d'un guide claudiquant et bavard qui me distribue les curiosités du bout de sa canne torse. Nous tombons justement sur une grande fête arabe, et les fameux souks couverts sont pavoisés de tapis et de tentures somptueuses. Nous longeons les quartiers pauvres dont les murs sont parés de longues branches de bambous et de quelques girandoles lumineuses. Déjà, les hommes commencent à se rassembler : ils parlent haut avec force gestes. Nous sortons des remparts, le désert s'ouvre devant nous dans toute sa grandeur. Au loin, quelques petits palmiers semblent poser pour des ombres chinoises dans les lueurs dorées d'un soleil à demi disparu.

Le dôme des tombeaux royaux s'irise un moment, puis tout le paysage, s'enveloppant dans la lumière diaphane du crépuscule, s'éteint brusquement dans une agonie de couleurs impressionnantes. Maintenant, les murs, le sable, les

arbres ont repris leurs teintes réelles, abandonnant l'éclat forcé que leur prête un soleil trop dur. Les rois et les petites reines de Touggourt qui dorment ici doivent, eux aussi, goûter cette paix admirable ! Il fait nuit à l'intérieur des trois mausolées. On aperçoit des piliers minces blanchis à la chaux, et des pierres tombales surmontées de deux cônes, ou de trois, selon le sexe du corps inhumé.

Lentement, nous reprenons le chemin de la ville. A notre droite, le cimetière indigène offre le désordre de ses tombes : les pierres jonchent la terre, jetées là, semble-t-il, sans aucun souci de symétrie, ni de respect pour la mort. Pas la moindre végétation ne vient rompre l'aridité du sol, ni donner au passant l'illusion d'un souvenir ou d'une pensée vers ceux qui ne sont plus ! Il y a quelque chose de désolant et d'un peu révoltant dans ce fatalisme voisin de l'oubli.

Cinq heures. Presque une grasse matinée ! Les souks ont retrouvé leur aspect paisible. Les trois coupoles des mausolées se détachent, tout irisées de soleil. Et, pour compléter ce tableau, un cavalier arabe, somptueusement drapé dans un burnous blanc, passe devant nous en faisant caracoler son pur sang. Il est suivi d'une paire de sloughis admirables dont la souple détente leur permet de suivre comme au ralenti le galop du cheval.

A sept heures, l'avion décolle. Il fait chaud, on est très secoué. Nous suivons maintenant la voie ferrée qui nous conduira infailliblement à Biskra.

Les monts de Mementcha sont en vue et Biskra se dessine, tout proche semble-t-il. Le massif de l'Aurès est devant nous, théâtre des prises de vues de l'Atlantide.

Maintenant, peu à peu, le paysage s'humanise, le désert s'éloigne, la verdure reparaît ! Le moteur tourne rond, l'avion brille au soleil, l'air est d'une transparence admirable.

Une foule d'images envahissent mon cerveau. Arak, Tamanrasset, Flatters dansent en tourbillon dans ma tête et, doucement, insensiblement, je me laisse aller au sommeil réparateur.

G. d'Assailly.

LE SOUVENIR
DE CHARLES PÉGUY

Il y aura vingt-cinq ans le 5 septembre que Charles Péguy a été tué à l'ennemi. Sa mort prend aujourd'hui une valeur d'enseignement et de symbole. C'est en sentant combien un Péguy nous manque désormais que je vais tâcher d'évoquer ici mes souvenirs personnels à son sujet. Souvenirs qui doivent d'abord se localiser dans l'humble boutique des *Cahiers*, rue de la Sorbonne, car ils prirent naissance dans cette boutique, et leur rayonnement fut pour moi celui des premiers jeux d'un génie.

Ma vie était alors, durant les années 1913-1914, celle d'un étudiant polonais dans ce Paris tant désiré depuis l'enfance. Ma curiosité ne se lassait d'aucun des aspects de la capitale intellectuelle du monde, et à celle des monuments, des musées, des facultés, des bibliothèques et du savoir qu'elles répandent s'ajoutait naturellement la curiosité des hommes. Déjà, mes maîtres de Sorbonne m'avaient révélé, par leur commerce toujours affable et bienveillant, le charme de l'érudition française.

Pourtant les meilleurs professeurs ne peuvent contenter les élans de la jeunesse. Un désir d'aventure s'évade de l'amphithéâtre. Précisément, à cette époque, Charles Péguy représentait en face de la Sorbonne, opposée à celle-ci par sa boutique comme par ses tendances, une sorte de contre-enseignement, d'opposition violente, piquante, passionnante. Comment résister au désir d'être au moins pour un instant une façon de transfuge ? Charles Péguy attirait notre atten-

tion à tous, et je dois le dire, même chez ses adversaires, une instinctive admiration. Me serait-il donné de l'approcher ? L'audace des vingt ans est toujours quelque peu timide. Elle rêve d'obstacles à franchir et de conquêtes à entreprendre, quand il n'y a le plus souvent ni obstacles, ni conquêtes, et que les portes sont grandes ouvertes à de légitimes curiosités.

J'en étais là de mon attente, lorsqu'une camarade d'études, née à Orléans et lectrice passionnée de son compatriote, m'introduisit enfin dans la boutique de Péguy. Par elle, je connaissais déjà tout ce que la biographie a depuis popularisé : le père paysan, la mère artisane, l'enfance rurale et pauvre, le dur labeur qui avait fait entrer Péguy à l'École normale supérieure, puis son insurrection contre l'enseignement reçu, le socialisme trop ardent et trop fervent pour ne pas le brouiller avec les socialistes eux-mêmes, enfin la périlleuse carrière d'auteur-éditeur choisie non pas dans un désir de lucre, mais dans un esprit de sacerdoce.

Péguy, fils de paysan comme il ne cessa de le proclamer, demeurait paysan d'aspect. Sa barbe courte et carrée, son binocle assez professoral, ses mains fines d'intellectuel, mais démentant ce premier aspect, sa taille robuste et moyenne, ses membres vigoureux aux gestes un peu lourds, composaient un assemblage de ce qu'il était et fut toujours, un solide terrien qu'aucune élévation spirituelle ne pouvait déraciner de sa terre, tout au contraire, qui puisait dans le sentiment de son terroir son inspiration de poète et de philosophe, son ardeur de polémiste.

Après avoir vu l'homme, on regardait la boutique. Elle était si étroite, comme l'a rappelé Bergson dans sa lettre à Daniel Halévy, qu'un seul visiteur trouvait une chaise sur laquelle s'asseoir et que deux ou trois autres avaient à peine la place de se tenir debout. Et Bergson a également souligné le contraste entre cette humble boutique et la pensée qui s'en envola pour animer le monde. Elle non plus n'est point sujet de description. J'imagine qu'aussi modestes furent l'établi de Spinoza et le premier laboratoire de Branly. On croirait que certaine puissance du génie gagne à ne disposer que de médiocres moyens matériels. Cette boutique de Péguy était pauvre, simple, rude, comme il convient à un lieu de travail

et de méditation : on y vendait des *Cahiers*, mais surtout on les y composait et on les y discutait. Le matériel y était très naturellement, très logiquement sacrifié au spirituel. Poussiéreuse ? assurément ; en désordre ? quelquefois, mais toujours retentissant de la conversation d'une élite de visiteurs ou, lorsque Péguy s'y trouvait seul, pénétrée de ce silence spécial du cloître.

Unissons maintenant, si j'ose dire, l'homme et la boutique. Péguy dans sa boutique était chez lui, vraiment chez lui, et probablement ne le fut-il jamais complètement ni dans sa chambre de l'École normale, ni dans les salles de la Sorbonne. Il était parti du socialisme, mais d'un socialisme plus proche de celui de Proudhon que de celui de Marx et qui signifiait surtout chez lui une révolte toute paysanne non contre la société bourgeoise dont il devait un jour comprendre les mérites et les solidités, mais contre l'artificiel qui s'y superpose. Cet artifice, il ne devait pas tarder à le reconnaître chez ceux qu'il avait pris d'abord pour des camarades de lutte. Péguy, dans la mesure même où il était homme de terroir, — et partant de tradition, — ne pouvait se situer dans aucun artifice, ni dans aucun égoïsme, pas même celui d'un parti. Ce dont il rêvait en traversant les doctrines, c'était leur synthèse vivante et harmonieuse qui eût été la France même. Voyait-on tout cela dès l'abord sur son visage ? Je serais aujourd'hui tenté de le dire, mais peut-être mes souvenirs y mettent-ils quelque complaisance. Ce qu'on y discernait, c'était à coup sûr l'immense, l'intense probité, capable des plus dures sévérités, c'était aussi une flamme de bonté que je qualifierai d'agressive, autrement dit de chevaleresque, de bonté prête à tous les combats pour les nobles causes sans souci des intérêts d'autrui, ni de ses propres intérêts.

Ce qu'exprimait son visage, sa parole l'exprimait plus encore. Son langage était enthousiaste et violent, prompt à passer de l'admiration à la colère, mais équilibré par un constant souci de grandeur. Je ne dirai pas qu'il fût toujours équitable : les grandes passions le sont rarement et les épithètes cinglantes que Péguy prodiguait facilement aux hommes et aux choses n'étaient pas toujours justes au sens étroit du mot. Qu'importait, en vérité ? On devinait ces

injustices de parole inspirées par le désir suprême de la justice absolue.

Ces souvenirs ne vaudraient point autant que je le souhaite, si je n'expliquais plus précisément mes relations d'étudiant avec Péguy. Je ne fus pas ou je ne fus que rarement l'hôte des grandes réunions des *Cahiers*. C'est ailleurs que je rencontrais Georges Sorel, qui fut longtemps un assidu. J'étais plutôt le familier qui, au hasard de ses loisirs, au sortir des cours de cette Sorbonne dont l'entrée débouchait en face de la boutique, ne pouvait résister à la tentation d'y entrer en passant. Charles Péguy régulièrement m'accueillait, mais parfois, pressé de besognes, me priait de l'aider dans l'envoi d'un paquet, dans une correction d'épreuves. Rien qui rapproche autant qu'un humble travail fait en commun. J'osais alors sans embarras répondre aux questions qu'il me posait sur mes études. Pour moi, cet adversaire de la Sorbonne fut un précieux complément de son enseignement.

* * *

On rend aujourd'hui pleine justice au style de Péguy. Il en est bien peu qui n'y salueraient pas un grand écrivain, mais qu'est-ce que ce style fait de répétitions volontaires, de reprises de la phrase, d'incidentes hachant, disloquant la succession des principales, et finalement s'harmonisant néanmoins en des périodes d'une extraordinaire éloquence, qu'est-ce que ce style, sinon la manifestation de son continuel scrupule intellectuel qui était d'abord scrupule moral ? Eh bien ! ce scrupule à bien faire, Péguy l'apportait à toute chose. Il ne concevait le travail que comme bien fait. Révolté déjà par les facilités et les laisser-aller de son époque, il l'eût été bien davantage par ceux de notre époque où le mercantilisme a envahi les lettres et les arts au moins autant que tous les autres domaines.

Cette révolte chez Péguy n'était pas vaine protestation verbale. Elle était obstination à bien faire et à bien penser envers et contre tous. Je revois son dos volontaire penché sur les épreuves d'imprimerie qu'il ne se contentait pas de corriger, mais dont il retouchait indéfiniment la forme. Le fils de paysans et d'artisans, — il l'a écrit lui-même, — travaillait comme ses aïeux cultivaient les vignes noueuses

qui finissaient par nouer leur corps. Ce n'était pas plaisir d'émonder, ou de tailler, ou de piocher, ou du moins ce n'était que plaisir secondaire commandé par une fin plus haute : la vision du coteau riche de raisins et de vins. Ainsi Péguy travaillait-il, j'allais dire piochait-il ses manuscrits et ses épreuves. Ainsi travaillait-il de même, travaillait-il spontanément ses moindres propos dans son incapacité absolue de ne point penser ce qu'il disait, de se plaire ne fût-ce qu'un instant au vain jeu de la parole.

Effet assez surprenant : le magnétisme personnel de Péguy agissait sur tous et de la manière la plus imprévue. Au temps de mes études sorbonniques, nombreux était dans les amphithéâtres le public des rentiers, des vieux et aimables oisifs qui se plaisaient comme divertissement aux leçons plus ou moins austères des maîtres de Sorbonne. Leur courtoisie suscitait une sorte d'amitié ; il était difficile de n'être point sensible à leur bonne grâce, et l'un d'eux, un jour, attiré vers Péguy sans trop le connaître, un peu comme la limaille de fer par l'aimant, me demanda de le conduire vers le maître nouveau qu'abritait des indiscrets l'entrée peu facile des *Cahiers de la Quinzaine*.

Complaisance de jeunesse : je m'acquittai de cette mission. Péguy fut correct, mais sans enthousiasme. Il goûtait peu, lui le sévère artisan économe du temps et soucieux de chaque minute, les aimables bavardages de la mondanité. « Mon cher, me dit-il, les jeunes vous pouvez m'en amener, car il y a toujours quelque ressource en la jeunesse ; on peut au moins espérer y réveiller des aspirations endormies, essayer d'en faire quelque chose ; mais pas de ces causeurs plus ou moins brillants dont je ne sais que faire et à qui je ne sais rien dire. Rappelez-vous que dans les conversations qu'ils imposent, plus d'énergie se volatilise que n'en demande souvent un rude labeur. Des jeunes, Krakowski, à la rigueur, ou des vieux dont l'œuvre et la pensée me sont profitables, mais pas de vains flatteurs dont l'importunité s'entoure si bien de compliments que l'on ne peut plus s'en défendre. »

Victor Boudon, dans ses souvenirs militaires, a admirablement évoqué le lieutenant Péguy entraîneur d'hommes et

apaiseur des défaillances. Était-ce lui déjà que j'ai vu ou plutôt pressenti, marchant de long en large dans l'étroite boutique et, dans une soudaine halte, interrogeant d'un regard ferme et direct je ne sais quel horizon entrevu à travers les vitres de la boutique et qui n'était certainement point les murailles de la Sorbonne qui leur faisait vis-à-vis !

J'écris : je ne sais quel horizon, car l'œuvre ne suffit jamais à révéler totalement un homme de génie. Toujours en celui-ci quelque chose, — sa virtualité, — dépasse cette œuvre, gravite ou palpite autour même de ce qu'elle a exprimé.

C'est à dessein cependant que ces souvenirs, pour être véritablement sincères, doivent s'abstenir de rapporter aucun des propos tenus alors par Péguy. N'oubliez pas qu'il s'agit de souvenirs d'étudiant polonais à qui la France ne se découvrait que peu à peu et qui n'avait point sur elle les lumières qu'apportent forcément l'âge et plus ample fréquentation. Certains de ces propos de Péguy, je n'ai pu les comprendre que beaucoup plus tard par la confrontation de mes souvenirs avec les données présentes. Et, d'autre part, Péguy, s'entretenant avec un étudiant, l'entretenait surtout de ses études. Ces conversations si précieuses pour moi, éclaircissements sur Plotin ou Bergson, prendraient peu de sens à être remémorées telles qu'elles, et le meilleur qu'elles pourraient livrer au public, d'admirables commentaires du bergsonisme par exemple, Péguy eut l'occasion de le développer par écrit dans son œuvre. Ainsi mes souvenirs sur Péguy, s'ils sont commémorables, ne le peuvent-ils être qu'en s'attachant, qu'en revenant toujours à l'image vivante de l'homme. C'est en le voyant vivre et agir qu'on respirait auprès de lui l'héroïsme.

Cette nature spontanée et disciplinée à la fois connaissait l'abandon, ignorait le relâchement. Je l'ai déjà noté : tension constante de la pensée, fût-ce dans la conversation la plus intime, tel était le caractère intellectuel dominant que révélaient surtout en Péguy le geste et le langage. Mais à l'entendre parler, à le regarder vivre, on concevait que cette tension, disons cet héroïsme virtuel, fût en quelque sorte chez lui non seulement un ressort moral, mais un ressort intellectuel.

* * *

L'œuvre de Péguy ne m'était pas complètement inconnue quand ma camarade de Sorbonne m'introduisit dans la boutique déjà célèbre.

J'avais lu notamment sa *Jeanne d'Arc* que l'admiration de Maurice Barrès avait consacrée pour tout public. C'est à sa lecture, à la lecture aussi de quelques *Cahiers* d'inspiration socialiste, mais animés d'un si étrange, on pourrait dire dans le sens noble du mot, d'un si naïf souci de justice et de vérité, que mon imagination avait dessiné une figure de Péguy, non point tout à fait conforme à la réalité, mais presque aussi médiévale que la figure réelle.

Médiéval ? L'adjectif peut-il signifier grand chose ? Mais laissons-lui son sens traditionnel et un peu vague. Médiéval, alors, implique une foi et une ardeur que n'ont point encore glacées les siècles de critique. J'associais dans le même qualificatif le poète et peintre polonais Stanislaw Wyspianski, lui aussi patriote intrépide, catholique fervent et amoureux des cathédrales de France. Seulement, chez Péguy, l'enthousiasme ne se séparait jamais de la critique. De la puissance de celle-ci ses adversaires eurent plus d'une fois l'occasion de s'apercevoir. Critique et enthousiasme, instinct combatif et foi, voilà ce qui dans la personne même de Péguy révélait une autre époque, un puissant et troublant archaïsme.

Tout ce qui nous est, — non pas certes inintelligible, car il nous faudrait alors renoncer au titre de civilisé, — mais compréhensible avec plus ou moins d'effort, la témérité du chevalier, la mortification de l'ascète, la pureté du saint, et aussi la robuste gaieté d'un artisan pieux qui, en règle avec Dieu et avec sa tâche, rit innocemment le long de la route, tout cela dès qu'on voyait, dès qu'on entendait Péguy devenait soudainement, intuitivement clair. Plus que clair, tout proche, presque incarné dans sa personne. Plus je lisais avidement les œuvres complètes de Péguy et plus cette impression première s'affermissait, s'enracinait. Il était vraiment l'homme de son œuvre, et rassemblait dans son unité vivante toute la complexité que cette œuvre présente à la lecture. L'œuvre invinciblement m'avait donné le désir de connaître l'homme, mais, réciproquement, la connaissance

de Péguy donnait le désir de connaître de plus en plus à fond son œuvre. Je l'ai déjà dit : il y avait en cette avidité intellectuelle de jeunesse une part d'illusion. Le secret de Péguy, l'extrême limite de sa puissance de création et de sa tension morale, sa mort seule le pouvait livrer. C'est en suivant sa vie et son œuvre qu'il nous fut donné de les découvrir.

Du moins, le jeune étudiant subissant le rayonnement de Péguy trouva-t-il dans la boutique une sorte de vocation quasi religieuse. Je fus désormais auprès de mes camarades l'enthousiaste de Péguy. Après chaque instant passé dans la librairie des *Cahiers de la Quinzaine*, j'en sortais propagandiste, missionnaire. Vite le café, le Luxembourg, les salles chaudes d'hiver ou les terrasses ensoleillées d'été pour y discuter, exhorter, convaincre, pour contraindre à lire et relire *Jeanne d'Arc* ou cette première œuvre pseudonyme si voilée, si mystérieuse, et où Péguy, pourtant, s'annonce déjà tout entier : *la Cité harmonieuse*. Et mes maîtres de Sorbonne ? Parvenait-il à me les faire haïr ? Je dois dire, au contraire, que ce redoutable polémiste ne s'y efforça jamais oralement. Peut-être la délicatesse avec laquelle il suivait mes études philosophiques et les secours de ses précieux conseils m'a-t-elle permis de discerner en Péguy l'un de ses aspects les moins connus : son aspect professoral.

Oui, professoral, et que le terme ici ne soit pas pris en un sens péjoratif. Élève de l'École normale supérieure, Péguy en avait reçu les meilleures disciplines, et c'est peut-être au nom de ces disciplines qu'il s'était révolté contre certains de ses maîtres. Il lui en demeurait le goût d'instruire, l'aptitude à expliquer, à clarifier les notions. Et, remarquons-le bien, ce trait, tout moderne en apparence, ne va pas à l'encontre de l'image médiévale. N'y eut-il pas au moyen âge de grands professeurs pleins d'une ardeur combative : Gerson et Occam ne participent-ils pas aux luttes critiques de leur temps ? Dernier trait que mes souvenirs m'obligent à noter en Péguy, mais qui n'est pas sans conséquence. Ce professeur indulgent et autoritaire à la fois avait quelque chose d'un officier...

Il était parti sans doute de l'idée du travail. Le travail, il l'aimait, le respectait sous toutes les formes : le travail

manuel comme le travail intellectuel. Sa culture lui permettait d'apprécier toutes les subtilités de l'érudition, ses origines le poussaient à vénérer les plus humbles tâches. Mais jamais il n'eût voulu que les unes fussent écrasées par les autres : il avait le sentiment de l'ordre et de la hiérarchie. Aucun souci de justice n'aurait à ses yeux justifié les desseins de nivellement grossier, aucune réforme sociale n'était en droit selon lui de mettre en cause la vie primordiale d'une nation.

Le travail ! Il l'élevait autrement haut que les théories marxistes dont il prit bientôt l'horreur, quoique sans contester ce qu'elles peuvent contenir de critique utile. Le travail, il l'unissait dans sa double forme, manuelle et intellectuelle, dans le commun souci de la perfection.

Car le travail bien fait élève la plus humble tâche au-dessus d'elle-même, la transcende et l'idéalise. Voilà l'un des propos de Péguy qui revenait le plus fréquemment dans nos conversations. Pour lui, bien piocher une terre, que dis-je, bien ficeler un paquet n'était pas du tout la même chose que simplement piocher ou ficeler.

Cette perfection dans l'effort, voilà tout Péguy, et je n'entends pas le Péguy de ses livres, mais le Péguy vivant tel qu'il me fut donné de le voir. S'il apparaissait « médiéval », ce n'était point seulement à cause de ses idées, parce qu'il avait chanté Jeanne d'Arc et les cathédrales, mais parce qu'il apportait à sa tâche le souci de perfection dont l'art des imagiers reste le meilleur symbole.

Ce désintéressement était total chez Péguy, se manifestait dans l'œuvre entière, celle du libraire comme celle de l'écrivain.

Un jour, dans la boutique, en février 1914, un visiteur d'âge imposant et de tenue fort digne voulait acheter le dernier Cahier de Suarès sur *François Villon* ; mais quand Péguy lui eut dit le prix du Cahier : cinq francs, l'acheteur s'exclama : « Cinq francs pour cent huit pages, pour ce petit Cahier de dimensions si minces ! Mais cinq francs, c'est un prix de librairie fait uniquement pour les gens riches. Nous qui avons la passion de la lecture, nous ne la pouvons satisfaire que si les prix ne sont pas prohibitifs. » Mais Péguy lui répondait : « Je ne travaille point pour une clientèle riche, tout

au contraire, mais je veux que le prix de vente assure la possibilité d'une exécution typographique parfaite ; tant pis si le livre se vend moins ; que sa forme d'abord soit digne du contenu. De plus, ce prix même favorise les abonnements à l'ensemble des *Cahiers*, et c'est l'abonnement surtout qui m'importe, car je désire que cette librairie ne soit qu'un ensemble de pensées ramifiées : que l'on ne puisse, pour ainsi dire, détacher une branche de l'arbre, mais prendre l'arbre tout entier. »

On comprend que, portant partout la constance de son effort, Péguy ait pu réaliser en toute activité une sorte de modèle exemplaire. Cette constance, nous l'avons déjà indiqué plus d'une fois, se nomme héroïsme et sainteté. C'est pourquoi la mort de Péguy fut un deuil pour tous, sans être une surprise pour personne. La force surnaturelle qui rayonnait de lui devait s'épandre au delà de ce monde terrestre : la mort lui fut comme une issue. Dans cette espèce de nécessité tragique résidait le plus émouvant de l'aspect humain de Péguy. Simplicité de mise, simplicité de vie, simplicité des locaux où son œuvre s'élaborait, tout concourait à renforcer sa secrète évidence.

Son corps était médiocre, son visage sans l'expression n'eût été que banal. Sa vie, sans le génie, aurait été à la fois aventureuse et plate, celle, si l'on veut, d'un normalien déclassé, d'un écrivain accablé par ses charges d'éditeur. Mais grâce au génie, la médiocrité ou la difficulté de ses moyens et de son existence deviennent elles-mêmes des enseignements précieux.

S'il est vrai que la volonté puisse soulever les obstacles les plus divers et les plus imprévus, demandez-le à l'exemple de Charles Péguy. Par moments, car il n'était qu'un homme, — un héros n'est encore qu'un homme, — le découragement le saisissait. Tous ses amis savent qu'à certains jours sombres Péguy promenait sur ses manuscrits, ses épreuves, ses œuvres, les ouvrages édités, sur le fond et le matériel de son humble boutique un regard morne où perçait comme un regret. Minutes rares, mais tout aussitôt domptées. Pourtant n'épargnons pas à Péguy rétrospectivement les instants de tristesse qui souvent l'accablèrent. Sa force les réprimait, il n'est point dommage pour son œuvre et pour son

salut qu'elle ait dû surmonter des menaces de faiblesse.

Hélas ! mes relations avec ce maître ne furent point celles que j'eusse souhaitées : elles furent trop courtes, trop sporadiques. Et ces souvenirs ne peuvent que rendre une image extérieure. N'importe : le moindre témoignage sur cet être exceptionnellement grand prend sa valeur, éclaire une époque en même temps qu'un homme.

Dans mes trop courtes fréquentations avec Péguy, avec moins de discernement peut-être que les jeunes Français d'alors, je reconnaissais en lui une source d'héroïsme, et, longtemps après l'avoir quitté, ses propos m'accompagnaient durant mes promenades de jeune homme ; ils n'ont cessé depuis de m'accompagner dans la vie.

« Tout se tient, me disait-il souvent ; la défaillance dans le travail est à l'origine de toutes les lâchetés. » La lâcheté ou le souci du moindre effort, péril qui nous environne et nous attire tous, ne peut être évité que par un afflux de vie spirituelle, mais combien son enseignement est-il plus éloquent lorsqu'un homme les incarne ! Péguy les incarnait et son influence toujours vivante sur ceux qui l'ont lu ou connu ne cesse de régner. Dans le péril qui passe sur la France, il doit être invoqué comme une sorte d'intercesseur et aussi comme un modèle éternel. Dans les heures de crise morale que nous traversons tous, quelle lumière peut-être reçue du souvenir de l'humble et poudreuse boutique ! En toutes circonstances, publiques, privées, sociales, nationales, Péguy apparaît comme le guide. Bergson, en parlant de l'appel du héros, ne pouvait manquer d'avoir son souvenir présent à la mémoire.

ÉDOUARD KRAKOWSKI.

REVUE LITTÉRAIRE

AVENTURES DE L'ESPRIT ET DU CŒUR

Depuis quelques années, M. André Billy révèle un curieux attrait pour les cas romanesques d'ordre ecclésiastique. Après *l'Approbaniste* qui traitait d'une éducation chez les Jésuites, le voici qui, avec *Introïbo*, présente le personnage d'un prêtre mis hors l'Église par un enchaînement de circonstances contre quoi ses vertus chrétiennes et l'ardeur de sa vocation ne peuvent rien. Faut-il croire que le hasard a engagé l'auteur à deux reprises sur des voies similaires, ou conclure à un goût plus profond pour des problèmes où la pensée philosophique s'intéresse et tâtonne autour de la foi ? La suite de l'œuvre de M. Billy fournira peut-être la réponse à cette question.

Quoi qu'il en soit, voilà ce romancier si bien entré dans cette ambiance d'Église qu'il arrive à nous livrer les sentiments et les passions de son personnage avec autant de justesse de ton et de bonne foi apparente que si c'était ce dernier lui-même qui en faisait confidence. L'affabulation est d'un procédé classique : l'auteur conte qu'il a fait un jour, en visitant une église de campagne, la connaissance d'un homme dont les manières et la conversation l'ont intéressé. L'inconnu est le précepteur des enfants du château voisin. Une sympathie réciproque s'ébauche au cours des premières rencontres. Elle conduira le narrateur à recueillir sur son compagnon des informations inattendues. Firmin Sancerre, tel est le nom sous lequel on le désigne, a été autrefois l'abbé Sancerre et reprendra, quelques années plus tard, ce titre à l'heure de sa mort, survenue

(1) André Billy, *Introïbo*, roman, 1 vol. in-16 ; Flammarion. — Pierre Benoit, *Notre-Dame de Tortose*, roman, 1 vol. in-16 ; Albin Michel.

dans un séminaire de Belgique où il enseigne. Appelé auprès du moribond, son confident recueille de lui le manuscrit d'un récit appuyé de dossiers établissant l'authenticité de cette pitoyable destinée.

C'est donc la relation de Firmin Sancerre qui nous servira désormais de guide. Relation simple et d'une éloquence où l'artifice romanesque ne semble jouer aucun rôle. Cette sincérité, aussi sensible dans l'aspect général que dans le détail des faits, marque son pouvoir dès les premières pages. On n'imagine pas qu'un véritable Firmin Sancerre à qui pareille histoire fût arrivée l'eût contée autrement. Fils d'un boulanger de village, le héros est élevé d'abord chez les Sœurs, puis à l'école communale. Sa mère, désireuse de lui faire accomplir des études plus sérieuses, le présente à l'école des Frères. Il y passe trois ans et y sent naître, à neuf ans, les premiers symptômes de son zèle religieux accru grâce à l'impression faite sur lui par des Rédemptoristes venus prêcher une mission et dont l'exemple l'incline à décider qu'il partagera plus tard leur vie.

Plutôt que ce dernier trait, peu surprenant chez un enfant de cet âge, nous en retiendrons un autre dont le caractère quasi évangélique a de quoi frapper. Avant sa première communion, le jeune Sancerre doit, pour satisfaire à l'usage, se choisir un camarade. Il ne se presse pas de le faire, car il a remarqué que les premiers communiants de cette année-là sont en nombre pair et que « le moins beau, le plus pauvre, le plus disgracié » de ses compagnons doit lui rester finalement. « Ce sera le meilleur, me dis-je, et je ne me trompais pas. » N'y a-t-il pas là un de ces signes dont on peut croire qu'ils indiquent une vocation ?

Plus tard, Firmin Sancerre entre au séminaire, et nous assistons à ses premiers émois d'ordre religieux. Les quelques pages où il décrit ses impressions le premier jour qu'il est appelé à revêtir la soutane, sont parmi les plus curieuses de cette relation juvénile. Le côté extérieur du tableau n'est pas oublié et la description de la vieille maison bourdonnante de petits abbés encore empêtrés sous leurs vêtements ecclésiastiques est d'un pittoresque professionnel accompli. Mais bientôt un nouveau personnage entre en scène. C'est l'évêque de Plémobiers, Mgr Duberville, qui vient, de temps à autre, jeter un coup d'œil sur cette couvée de nouveaux élus. On sent, dès le premier abord, par le soin avec lequel sa description nous est faite, qu'il est appelé à jouer un rôle essentiel dans l'histoire. Sans doute mériterait-il même d'en devenir le personnage principal si l'auteur

avait pris son sujet d'un autre point de vue. Félicitons-le de n'en avoir point décidé ainsi. Une discrétion constante fait le prix de cet ouvrage, et c'eût été en perdre le bénéfice que de renoncer à certain côté mystérieux de la péripétie.

Voilà donc Mgr Duberville introduit dans le récit. Il a des côtés de grand prélat, l'autorité, le feu de l'esprit, une bienveillance éclairée dans le choix qu'il fait des êtres. Mais on n'aime pas ses manières dans le diocèse. Son dédain affiché du protocole fait mauvais effet. Les jours d'offices pontificaux, à la cathédrale, il ne bénit personne. S'il aperçoit dans l'assistance un visage connu, il lui fait signe, et, quand on est à sa portée, il donne une poignée de main. Cela manque de dignité. En chaire, aussi, il en prend à son aise et parle quelquefois pendant une heure sans nommer Dieu, ni la Vierge, ni les saints.

Faibles griefs, diront des laïcs. Ils ne sauraient être considérés comme tels aux yeux d'observateurs que leur zèle rend attentifs aux manifestations plus qu'aux sentiments. Et ces sentiments eux-mêmes sont parfois mis en doute. Le bruit a couru, lancé on ne sait d'où, que l'évêque était franc-maçon. On l'a vu, dit-on, sortir, en civil, du Grand-Orient de la rue Cadet. Bien entendu, aucune preuve n'est donnée, mais ces racontars allument une guerre sourde autour de Mgr Duberville. Firmin Sancerre y joue un rôle, malgré lui, car l'évêque l'a pris en affection et s'ouvre à lui des mauvais propos et des attaques dont il est l'objet. Un incident puéril avec un camarade oblige Firmin à quitter le séminaire au moment d'être appelé au sous-diaconat. Les démarches de sa mère jointes à la protection de Mgr Duberville le font admettre successivement dans différents établissements religieux où il peut poursuivre ses études. Quand il revoit l'évêque à Plémobiers, les rumeurs accusatrices ont fait leur chemin. Un scandale a éclaté à la grand messe où le curé de la cathédrale a refusé de se joindre aux chanoines pour venir rendre hommage à l'évêque. Des séminaristes appelés à recevoir les ordres ont déclaré qu'ils ne les accepteraient pas des mains de Mgr Duberville. Un rapport est parti pour Rome où une enquête est ouverte. On imagine le tumulte. Il reste sensible dans cette narration volontairement sèche, où les faits sont présentés sans commentaire et avec la rigueur d'une pièce d'archives. Firmin Sancerre est un témoin qui n'a cure des effets oratoires. La passion sous-jacente qu'on devine en lui demeure sans effet sur son style.

Son entrevue avec Mgr Duberville prélude aux pages culminantes de l'ouvrage. L'évêque qui l'a appelé lui dépeint sa situation sans rien en atténuer. Il s'exalte durant ce discours, déclare qu'il confondra ses ennemis, fait parade d'une autorité dont aucune entreprise n'aura raison, puis, soudain, s'approchant du séminariste, lui lance ces mots : « Firmin, je vous appelle aux ordres majeurs. » On conçoit l'affolement du malheureux. Le pouvoir spirituel au nom duquel lui est adressée cette invite sera peut-être brisé par le Souverain Pontife dans les jours qui suivront. Osera-t-il accepter une ordination nulle, sinon sacrilège ? Tandis qu'il hésite, le refus, déjà, ne lui est plus permis. L'évêque insiste, supplie presque, en des paroles impies : « Si vous-même, après les autres, refusez de moi l'ordination, je n'ai plus qu'à disparaître. » Qu'a-t-il voulu dire, au juste ? Éperdu, craignant de comprendre, Firmin finit par accepter. Après une nuit de méditation et d'angoisses dans une chambre de l'évêché, il est conduit à la chapelle. Là, l'évêque, coiffé de la mitre et crosse en main, lui confère les ordres successifs. Il devient sous-diacre, diacre et prêtre. Puis, la messe finie, la bénédiction donnée, le *Te Deum* d'actions de grâces prononcé, celui qui l'a comblé si hâtivement revient vers lui et lui demande de l'entendre en confession.

Le lecteur, à ce trait, pensera toucher à l'instant décisif. Il imaginera une maléfique intention de l'évêque ordonnant un prêtre, tandis qu'il le peut encore, pour lui confier aussitôt un péché dont il répugne à se délivrer devant son directeur de conscience habituel. L'explication est peut-être valable, mais rien, dans ce qui suit, ne peut la justifier, puisque le récit est fait de la main du nouveau prêtre à qui est imposé le secret de la confession. Nous saurons seulement que Mgr Duberville a fait aveu au tribunal de la pénitence d'un péché tel que son confesseur déclare n'avoir pas l'autorité nécessaire pour lui donner l'absolution. Suit une nouvelle scène, d'une rare impétuosité, au cours de laquelle l'évêque, perdant toute mesure, prétend nommer l'abbé Sancerre vicaire général de son diocèse. Devant son échec, le tentateur se retire après avoir fait jurer à son naïf protégé de ne rien révéler à personne de ce qui s'est passé entre eux.

Quelques jours après, Sancerre, rentré chez sa mère, apprend par les journaux que Mgr Duberville, appelé à Rome par le Pape, y a été dépouillé de tous ses pouvoirs d'évêque. Ses ordinations ne sont donc plus valables. Il saura d'ailleurs plus tard qu'elles avaient

cessé de l'être déjà depuis plusieurs mois, au moment où Mgr Duberville les lui conférait. Pour lui, c'est l'effondrement, la renonciation à un état qu'il ne cessait d'appeler de toute son âme depuis l'enfance. Le voilà donc condamné à traîner une vie lamentable, des années durant. Fidèle à ses vœux, il demeurera dans la chasteté, assistera aux offices, lira le bréviaire en cachette, car il se considère toujours comme prêtre et garde l'espoir de voir confirmer un jour son caractère sacré. Il fait retraite chez les Dominicains, y reçoit, après délibération des Pères, une offre d'accueil. L'indécision dont il a trop souvent fait preuve, le scrupule qui le hante, l'empêchent d'accueillir cette invite, car on veut lui faire promettre qu'il restera fidèle, dans la suite, à cet ordre. Dès lors, son existence vagabonde reprend. Redevenu laïque, il tient différents emplois pour gagner sa vie. Mobilisé pendant la guerre, il a l'occasion d'accéder à nouveau auprès de Mgr Duberville qui s'est retiré en Normandie et tente vainement d'obtenir de lui un conseil. Il ira même jusqu'à Rome implorer l'appui de Mgr Merry del Val, mais sans plus de succès.

Ce curieux cas d'un prêtre non reconnu et victime de l'indignité de celui qui l'a ordonné retient ainsi le crédit et l'intérêt du lecteur, sans le secours d'aucune autre péripétie, durant tout le récit. Un élément d'inconnu subsiste qu'on s'attend à voir dissiper, mais dont l'auteur ne livre pas la clef : quelle était l'intention de l'évêque en conférant à un clerc innocent ces ordinations cumulatives et irrégulières ? De quelle nature exacte était la faute dont il s'est confessé entre ses mains ? Il semble qu'un chaînon manque à cette histoire si bien conçue. L'auteur nous explique, dans les dernières pages, qu'il a tenté, après la mort de l'abbé Sancerre, de percer ce secret sans y parvenir. On eût aimé une autre conclusion. Celle-là laisse en chemin la courbe d'une destinée sur laquelle de nouveaux éclaircissements devenaient nécessaires. Peut-être M. Billy a-t-il pensé mieux satisfaire à la vraisemblance de la vie réelle en s'affranchissant de cette loi essentielle du roman. C'est pourtant là le seul point sur lequel son œuvre manque de nous satisfaire. Le reste est d'une qualité et d'un goût qui réussissent à faire oublier les périls que l'auteur dut surmonter en s'attaquant à pareil sujet.

On sait la rigueur d'assemblage dont témoignait ce spectacle que le théâtre d'autrefois nommait « divertissement ». Les romans de M. Pierre Benoit ne sont pas sans rappeler de telles oppositions

entre l'agencement intérieur et l'effet aux lumières. Chez lui, pas une entrée ni une sortie qui ne soit réglée à point nommé. Pas une réplique dont l'intention ne se justifie en quelque autre passage du récit. Le lecteur, vite entraîné selon les lois d'un mouvement insensiblement progressif, s'avance au milieu des péripéties avec l'illusion d'y retrouver ce manque de logique et cette fantaisie de l'imprévu où la vie réelle se dénonce. Il s'arrête, à point nommé, sur un paysage, sur une silhouette, sans voir le rayon du projecteur qui a conduit son regard. Pendant ce temps, l'auteur, dans la coulisse, prépare le changement de décor et la scène suivante.

Notre-Dame de Tortose, son dernier roman, offre un nouvel exemple de ces jeux en trompe-l'œil. En Syrie, terrain connu et maintes fois prospecté par l'auteur de *la Châtelaine du Liban*, le capitaine Roche, de l'armée du Levant, et le Père lazariste Englebert nous sont montrés conversant et animés tous deux du même désir d'atteindre le soir même la petite cité de Tartous. On sait immédiatement pourquoi le Père a hâte d'y être. Tartous n'est autre que l'ancienne cité de Tortosa où s'élèvent encore les restes d'une basilique édifiée par les Croisés. Grâce au zèle du religieux, une équipe de travailleurs fournie par le capitaine Roche a déblayé la terre autour des vestiges sacrés et le Père compte bien célébrer la messe de Pâques, trois jours plus tard, sous les voûtes de l'édifice rendu au culte chrétien. Mais Roche, pourquoi est-il, lui, si pressé de joindre Tartous ? Il n'en donne aucune explication, et cette préparation au mystère marque le premier temps de l'action. Ce personnage, encore à peine ébauché, nous y conduira. C'est lui que l'auteur nous désigne pour guide.

Voilà dont Roche à Tartous. Une visite à son camarade, le capitaine Casella, une autre à la basilique, et il s'en va sonner à la porte d'une des plus belles maisons de la ville. N'en doutons pas, c'est pour y retrouver une femme, et cette femme sera l'héroïne de l'histoire, ainsi que nous l'apprend immédiatement la découverte de ses initiales sur une paire de gants de dentelle noire laissés par elle en son absence. Ces initiales sont un *A* et un *H*. On sait que les prénoms de toutes les femmes fatales, chez M. Pierre Benoit, commencent par un A. Ainsi l'auteur, avec une discrète coquetterie, se donne, dès le début, l'apparence de nous révéler un de ses procédés, alors qu'en réalité garde un entier secret sur son jeu.

La propriétaire des gants s'appelle Armène Hadjilar. Elle est la veuve de Hadjilar Pacha, ancien administrateur de la Cassette

impériale d'Abdul Hamid et ancien favori du célèbre Sultan. Après avoir trahi assez cyniquement son maître, lors du mouvement jeune-turc, Hadjilar Pacha, dépouillé, malgré son ralliement au nouveau pouvoir, de toutes ses plus belles propriétés, n'a pu conserver que sa maison de Syrie et a dû s'y retirer sur l'injonction du comité Union et Progrès. Sa femme, de quarante ans plus jeune que lui, l'y a suivi. Arrivé en Syrie en 1921, c'est-à-dire deux ans avant le début de cette histoire, Roche, introduit auprès du ménage, devait y jouer bientôt le troisième rôle, en dépit de la féroce jalousie du vieux pacha. Mais ce rôle, après la mort du mari, lui avait été retiré au bénéfice d'un de ses camarades, le lieutenant méhariste Ménétrier.

Nous apprenons ce dernier fait au cours des lignes qui précèdent l'entrevue de Roche et d'Armène. La jeune femme est arrivée dans un état d'angoisse des plus troublants. C'est elle qui a convoqué Roche pour lui demander de la sauver d'un danger imminent. Sans plus de réserves, elle se confesse à l'homme qui n'a cessé de l'aimer. Son mariage avec Ménétrier est décidé. Mais quelqu'un est en route pour l'empêcher. Celui-ci, un certain Youri Bécharra, ancien homme d'affaires de Hadjilar Pacha, a écrit à Armène une lettre d'apparence innocente pour l'aviser qu'au cas où un accord qu'il ne précise pas autrement n'aurait pas été fait, il se rendrait à Tartous le dimanche de Pâques afin d'y rencontrer le lieutenant Ménétrier et de s'entretenir avec lui de certaine question. Aucun doute n'est possible : il s'agit d'un chantage. Sur quoi porte-t-il ? Roche exige de le savoir. Mais avant d'entendre Armène, il va revoir le capitaine Casella qui commande le poste de Tartous, afin d'obtenir de lui que Youri Bécharra soit appréhendé discrètement dès son arrivée et mis en lieu sûr pour quarante-huit heures. Casella lui promet de faire tous ses efforts à cet effet, sans pouvoir s'y engager positivement, crainte d'être désavoué en haut lieu si l'affaire se révèle importante. Et Roche, auprès d'Armène, n'est plus attentif qu'au récit qu'il a réclamé d'elle.

Une nouvelle porte va s'ouvrir, cette fois, sur le passé d'Armène. En la franchissant, nous apprendrons du même coup qui est cette femme et quel pouvoir l'ancien intendant de son mari détient sur elle. C'est par ces relais successifs de la curiosité que l'auteur tient son lecteur en haleine. Chaque page tournée invite à en atteindre une autre, et la bonne règle du jeu veut qu'il en soit ainsi jusqu'à la fin. La connaissance que l'auteur a du pays, de ses différentes peu-

plades, des îlots spirituels qu'y forment les communautés chrétiennes lui permettra ainsi de nous présenter l'enfance de la jeune Armène passée tout entière au couvent de Notre-Dame du Sépulcre ou Couvent-Noir, en turc *Kara Tekké*, « au flanc d'une montagne à pic, dans la partie la plus sauvage du Taurus ». Ce n'est pas pour rien que la petite fille s'est vue confinée dès le berceau dans une retraite si sauvage. Un secret, on s'en doute bien, plane sur sa naissance. Elle serait issue du péché d'une des pensionnaires du saint lieu. L'horreur qui s'attache à pareille origine ne cesse de se manifester autour d'elle. La supérieure la traite sévèrement. On épie ses moindres caprices d'enfant, crainte d'y voir naître le signe précurseur de désordres futurs que son ascendance laisse redouter.

Voilà, on en conviendra, au premier tiers de l'ouvrage, une préparation bien aménagée. Si, d'après M. Pierre Benoit lui-même, les lois romanesques veulent que l'action amorce son tournant décisif à la moitié du récit, ce résultat n'aura pu être amené que par une manœuvre d'approche dont le début portera témoignage. Ces conditions ayant été réalisées, on attend le drame. Il ne tarde pas à se produire. Un jour, sous le prétexte banal d'aviser la supérieure d'une modification de taux fiscal décidée par le gouvernement turc, le Kaïmakam, sorte de sous-préfet de la province, prétend pénétrer au couvent à la tête d'une escorte de soldats. La supérieure lui ayant refusé l'entrée au nom de la règle de l'ordre, il revient peu après accompagné de forces plus nombreuses, fait abattre la porte, et entre sans plus de ménagements. Il s'agit, en réalité, de perquisitionner dans les bâtiments de la communauté pour y découvrir des individus qu'on soupçonne de s'y être cachés. Ceux-ci, des Arméniens appartenant à la secte des Hentchakistes, se sont juré de combattre par tous les moyens la domination turque. Leur tête est mise à prix. Découverts dans leur cachette, ils font feu sur ceux qui veulent les appréhender et ne sont abattus qu'après un furieux combat au cours duquel ils ont tué plusieurs soldats ottomans. Dès lors, la troupe, folle de rage, se rue au massacre des religieuses. Cette scène d'horreur n'est arrêtée qu'avec peine par les officiers. La petite Armène, laissée parmi les rares survivantes du carnage, est emmenée en captivité. Sa rare beauté attire dangereusement l'attention sur elle. Elle fait l'objet de plusieurs disputes. Mais une destination plus haute l'attend, qui lui sera révélée sous peu.

Après un long voyage, la voilà aux mains d'un homme âgé qui paraît se réjouir de ce précieux dépôt. C'est lui qui a insisté

auprès du gouverneur de la province pour l'obtenir. Il n'est autre qu'Hadjilar Pacha et son secrétaire se nomme Youri Bécharra. Les choses commencent donc à s'éclairer. Et cela d'autant mieux que, pour satisfaire à la règle rappelée plus haut, nous sommes arrivés à mi-chemin du récit.

Le sort d'Armène ne tarde pas à être fixé : elle sera offerte en présent par Hadjilar Pacha au sultan Abdul-Hamid, son maître. L'entrée au Palais impérial, la présentation à la sultane, maîtresse du harem, l'apparition du souverain de l'Empire ottoman fournissent le sujet de descriptions chatoyantes et luxueuses. Voici comment l'auteur représente l'entrée d'Abdul-Hamid, à la suite d'un bruyant cortège d'eunuques et de serviteurs de toute sorte :

« Il avançait seul, tout seul ; pareil, oui, tout pareil à quelque vague oiseau de nuit. Il était vêtu, très simplement, d'une stambouline qui me parut un peu trop grande, coiffé d'un fez trop grand aussi, qui lui écartait les oreilles. Il avait la tête basse, les genoux en avant, le dos courbé, la barbe rare. Il était étrangement maigre et chétif. Trottinant plutôt que marchant, il ressemblait à ces très vieux officiers qui, lorsqu'ils sont habillés en civil, ont toujours l'air de redouter de prendre leurs jambes dans leur sabre. »

Ce petit homme à l'air bonasse découvre, quand se soulève sa paupière, un regard d'une cruauté inhumaine... Il vit dans la méfiance, porte toujours un revolver chargé sur lui et le tire de sa poche au moindre bruit suspect. Tel est le maître à qui l'on remet Armène. Telles sont les circonstances de ce honteux passé qui durera deux ans. Après quoi, rendue à Hadjilar Pacha, Armène deviendra son épouse. Plus tard, elle trompera ce vieux mari avec Youri Bécharra. Il ne lui restera plus maintenant rien à avouer au capitaine Roche, sinon, — mais, cela, le malheureux s'en doute, — que, si elle a trouvé la force de lui confier ces choses, c'est qu'elle ne l'aime plus et que le lieutenant Ménétrier est le seul être au monde devant qui elle n'acceptera jamais qu'elles soient dites. Or, c'est précisément de cette révélation que la menace Youri Bécharra. Que veut-il ? De l'argent, sans doute. Pour s'en assurer, Roche obtient qu'Armène lui donne un rendez-vous. Et c'est lui qui ira.

Le lieu de la rencontre est en haut de la tour de la basilique de Tortose. Roche s'y rend. Il est armé. Youri Bécharra, d'abord décontenancé en le voyant, reprend bientôt son audace. Il exige de l'argent, en effet, mais aussi qu'Armène devienne sa femme. On n'aura pas raison de lui par la violence. S'il disparaissait, ses

précautions sont prises pour que le lieutenant Ménétrier soit informé ausitôt de ce qu'il comptait lui dire lui-même. Le ton de la discussion s'élève bientôt entre les deux hommes. Roche, menaçant, s'avance vers son antagoniste. L'autre bat en retraite sans voir qu'il s'achemine vers le vide. Une crevasse subsiste, qui n'a pu encore être comblée, dans le béton répandu hâtivement sur la vieille tour. Un instant, Roche hésite. Si Youri Bécharra périt dans sa chute, Ménétrier sera prévenu. Tant pis ou plutôt tant mieux : le mariage ne se fera pas et c'est lui qui gardera Armène. Encore un pas, deux... l'autre recule toujours. Et, soudain, le pied lui manque, il tombe comme une pierre.

Roche s'est réjoui trop tôt. Armène, quand il lui a appris la mort de Youri, l'a accablé de reproches. Elle se sent perdue, à présent. Peu lui importe que Roche l'aime et qu'il se moque de son existence passée. Ce n'est pas cela qu'elle attend. Le malheureux soupirant s'en aperçoit quand, après avoir quitté Armène sur une scène violente, il veut la revoir pour la supplier encore. A son arrivée, il trouve la maison vide. Armène est partie pour toujours. Et quand Ménétrier, prévenu, fait son entrée à son tour, il ne trouve plus que Roche en face de lui. Les romans de M. Pierre Benoit finissent toujours mal. En dépit de ce dénouement qu'on pressent, celui-ci à de quoi captiver jusqu'aux dernières pages. Après sa carrière en librairie, il en trouvera une, toute préparée, au cinéma.

ROBERT BOURGET-PAILLERON.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

AU PIED DU MUR

« Travaillons donc à bien penser. Voilà le principe de la morale. » Parce que, il y a un siècle et demi, quelques philosophes ont empoisonné l'âme allemande, les peuples d'aujourd'hui se demandent chaque jour avec anxiété s'ils ne seront pas réveillés par le tocsin de la mobilisation pour une guerre insensée qui ne peut profiter qu'aux puissances de destruction et de ruine, mais d'autant plus difficile à éviter qu'elle se présente comme l'aboutissement ultime de doctrines mensongères et sophistiques. La bible national-socialiste, *Mein Kampf*, cet évangile barbare d'une religion païenne, est le reflet et le produit des courants d'idées d'immanentisme et de matérialisme qui se sont développés en Allemagne et qui d'ailleurs correspondaient aux instincts profonds d'une race de proie.

Il n'y a pas de problème de Dantzig, de Pologne ou de Hongrie, ou plutôt ce ne sont là que des aspects passagers et instables d'une seule et unique difficulté : « Toute la question est en effet de savoir si la loi foncière de la nature humaine et la condition de la civilisation consistent en une lutte des égoïsmes individuels et collectifs, en une concurrence vitale analogue à celle que, malgré les cas de symbiose, on a attribué à la vie animale et à l'histoire biologique dont en somme nous ferions partie ; ou bien si l'avènement de la pensée et de l'action intelligente inaugure un ordre nouveau qui, sans supprimer la poussée des appétits et des instincts, réclame de nous, pour le progrès et le bien de l'humanité, la subordination des mouvements impulsifs d'une nature pénétrée d'aspirations insatiables à une loi de raison, de concorde, d'entr'aide, de dévouement, d'amour pacifiant. » Ainsi s'exprime, dans une page de son admirable livre

Lutte pour la civilisation et philosophie de la paix (Flammarion, in-12), l'illustre philosophe Maurice Blondel. Et c'est en vérité à la philosophie qu'il faut demander le secret tragique du dilemme en face duquel, des deux côtés de la barricade, les chefs d'État et les pasteurs de peuples pèsent leurs responsabilités.

Les revendications territoriales du national-socialisme sont, par nature, illimitées ; elles tendent à la domination universelle et n'acceptent de transaction avec l'adversaire que comme un moyen de sérier les difficultés et de diviser pour régner ; elles ne connaissent pas d'accommodement ou de limitation : « Une doctrine, — c'est le Reichsfuhrer lui-même qui l'a écrit, — n'est pas tolérante ; elle ne peut être un parti parmi les autres ; elle exige impérieusement la reconnaissance exclusive et totale de ses conceptions qui doivent transformer toute la vie publique... Le territoire est le but de notre politique extérieure et une nouvelle doctrine philosophique le but de notre politique intérieure. » Il n'y a donc pas de milieu : il faut l'adopter comme un *credo*, la subir comme une servitude, ou la combattre comme un fléau. Mais il peut y avoir des atermoiements, des pauses où la propagande prépare le terrain pour l'assaut final.

Le moment où nous sommes est le point culminant d'une phase particulièrement critique, car le Fuhrer a besoin d'un succès immédiat qu'il puisse annoncer à grand orchestre soit dans le discours qu'il va prononcer le 27 août à Tannenberg, soit le 2 septembre au Congrès de Nuremberg. Mais ce succès lui échappe. On a cru longtemps, à Berlin et à Rome, peut-être même croit-on encore, que l'étalage d'énormes forces militaires mobilisées, — actuellement, pour le seul Reich, deux millions d'hommes, — accompagné d'articles tantôt fulminants et tantôt patelins, userait la résistance et la patience de la Pologne et des Puissances de l'Ouest. Le général Smigly-Rytz, dans son discours du 6 août, a défini avec une parfaite netteté la position de la Pologne, raisonnable et modérée. Personne n'a jamais contesté que la population de Dantzig ne soit germanique, encore que Dantzig ait fait longtemps partie de la Pologne avant les partages de la fin du XVIIIe siècle ; et c'est pourquoi le traité de Versailles ne l'a pas incorporée à la Pologne. On n'a pas imposé au territoire de Dantzig et à ses 400 000 habitants un joug étranger qui leur serait odieux ; on leur a donné, afin de concilier, sans brimer personne, des intérêts opposés, la liberté et l'indépendance. Son droit de se gouverner elle-même selon ses préférences est si complet qu'elle a pu se donner un gouvernement national-socialiste

et qu'elle obéit en fait à un *gauleiter* nazi. Cette situation satisfait la grande majorité de la population car les manifestations pour le rachement au Reich sont l'œuvre d'une minorité agitée, stipendiée et en grande partie composée de nazis venus du Reich.

Pendant quelques années, après le traité de Versailles, les Allemands ont entretenu une agitation factice à propos du « corridor », c'est-à-dire de la Poméranie polonaise ; puis, après l'accord de 1934 entre l'Allemagne et la Pologne, personne ne parla plus de Dantzig, ni du « corridor ». On endormait la Pologne dans une trompeuse sécurité pendant qu'on préparait l'annexion de l'Autriche et la destruction de la Tchécoslovaquie. L'erreur à jamais regrettable de la Pologne fut d'accepter et même de favoriser les opérations d'iniquité qui présageaient le sort que l'Allemagne hitlérienne lui réservait à elle-même. C'est seulement cette année, après le refus du gouvernement de Varsovie de participer à une politique de démembrement de la Russie, que, sur un signe du chef d'orchestre, la presse se déchaîna contre la Pologne et que la question de Dantzig reparut au premier plan. Si la Pologne cédait, on verrait aussitôt, — déjà même on voit, — reparaître les revendications sur la Poméranie et la Silésie. Car, entre l'Allemagne et la Pologne, c'est un conflit séculaire qui se prolonge. La Prusse avait cru, après la disparition de la Pologne comme État autonome, la vieille rivalité historique terminée à son profit ; mais la résurrection d'une Pologne forte, capable de se défendre et de se suffire à elle-même, apparaît à l'Allemagne comme la preuve vivante de sa défaite dans la guerre qu'elle a provoquée en 1914 et perdue en 1918. Comment a-t-on pu croire que l'Allemagne, si on lui en laissait la possibilité, ne chercherait pas à détruire de nouveau la Pologne ? La « honte de Versailles » c'est la renaissance des peuples slaves ; c'est l'émancipation de la Tchécoslovaquie, de la Pologne et de la Yougoslavie ; c'est cela que l'on s'acharne à détruire. « La lutte des aigles » n'est pas finie (1).

L'indépendance politique et économique de la Pologne est un problème européen d'une décisive importance. C'est elle qui est en jeu ; il est absurde de prétendre, comme le fait la presse d'Allemagne et d'Italie avec une unanimité bien orchestrée, que l'Angleterre et la France n'ont pas à s'occuper de Dantzig, que

(1) Sur cette rivalité séculaire, voyez le livre récent de M. James Donnadieu, *la Lutte des aigles aux marches orientales. Allemagne et Pologne* (Alcan, in-8°). — Sur la question de Dantzig : Henri de Montfort, *Dantzig port de Pologne* (Pedone, in-8°).

c'est une affaire purement allemande. Si l'on veut la paix, il est facile de l'assurer. La Pologne n'a aucunement l'intention d'envahir le territoire de la Ville libre, encore que cette crainte chimérique soit le prétexte de la formation d'une armée soi-disant défensive que le *gauleiter* Forster, — le Heinlein de Dantzig, — fait pivoter et passe en revue. Mais les textes qui font de Dantzig une Ville libre dans l'intérêt de la paix européenne doivent être respectés. Le gouvernement qui a cyniquement foulé aux pieds le droit des peuples en détruisant l'indépendance des Tchèques est mal fondé à se réclamer de ce même droit qui d'ailleurs, à Dantzig, n'a pas été violé. Les gouvernements de Berlin et de Rome sont fixés de la manière la plus précise. Si la Pologne considère qu'une atteinte est portée à son indépendance, l'Angleterre et la France se sont engagées à la soutenir, et elles tiendront parole. Il n'est plus possible d'en douter.

Voilà donc l'Allemagne au pied du mur. La propagande de Gœbbels a annoncé que Dantzig fera retour au Reich à l'heure que choisira le Fuhrer. C'est donc uniquement de M. Hitler que dépend la décision qui mettrait la plupart des grandes nations en état de guerre et qui, après bien des mois d'atroces souffrances, préparerait, pour les vaincus comme pour les vainqueurs, le triomphe du communisme. On avait escompté qu'une formidable mise en scène guerrière aurait raison des nerfs de la Pologne, de la France et de l'Angleterre ; mais la résolution ferme et inébranlable des nations occidentales agit, à son tour, sur les nerfs des peuples d'Allemagne et d'Italie ; ce sont eux, ils le savent, ce sont leurs enfants qui paieront la mégalomanie de leurs chefs et ils se demandent s'il est sage de compromettre tant de succès obtenus sans guerre en déclenchant la terrible catastrophe. Le 5 août, le maréchal Gœring vient à l'improviste visiter les usines d'aviation de Dessau ; il harangue les ouvriers et cherche à leur faire croire que c'est l'Angleterre qui veut la guerre et qui s'occupe des affaires qui ne la regardent pas : « Nous ne voulons pas la guerre. Je la connais et je sais que c'est la plus lourde responsabilité que puisse prendre un homme d'État. Si cependant nous armons si fiévreusement, c'est pour sortir victorieux du combat qui nous sera imposé. Nous ne laisserons plus à l'avenir contester notre droit vital. » Si le maréchal croit nécessaire de faire appel au courage et à la confiance et d'affirmer que le Fuhrer ne veut pas la guerre, mais qu'elle lui sera imposée, ne serait-ce pas que la police signale des murmures et de l'inquiétude dans les masses ?

Le 10 août, c'est le général en chef de l'armée, von Brauchitsch,

qui, à Dusseldorf, prodigue des éloges aux ouvriers : « Le meilleur ouvrier du monde a forgé au meilleur soldat du monde les meilleures armes du monde. » Il vante « la cohésion intérieure nationale et sociale du peuple allemand, comme n'en possède aucun peuple du monde, hormis l'Italie fasciste... Si des jours graves devaient venir, cette cohésion ferait aussi ses preuves avec succès. En ma qualité de commandant en chef de l'armée de terre et en tant qu'un des collaborateurs intimes du Fuhrer, je peux vous donner une assurance sacrée : jamais notre Fuhrer n'engagera à la légère la vie de l'homme allemand. Si un jour il exige de nous le dernier et suprême enjeu, alors nous pourrons être sûrs qu'il n'y a pas d'autre issue et que c'est une nécessité inéluctable pour notre peuple ». Cohésion ? Si la plume et la parole n'étaient enchaînées, on serait moins tenté d'en douter. Pas d'autre issue ? Il n'est que de maintenir à Dantzig le *statu quo*. On ne trouvera d'issue à aucune difficulté si l'on considère que l'Allemand a tous les droits et les autres aucun. Et l'Allemagne pourra toujours se prétendre attaquée si elle considère comme « agression » toute défense des droits des autres contre sa propre volonté d'envahissement et de domination. Maintenant, certains journaux s'appliquent à indiquer que le Fuhrer n'est pas insatiable, que si on lui donnait satisfaction à Dantzig et dans le « corridor » il pourrait s'arrêter. Mais le châtiment du fourbe est que personne ne le croit plus. Comment, après ce qui s'est passé, après ce qu'on a malheureusement permis pour la Tchécoslovaquie, pourrait-on croire à une parole allemande quelconque au sujet de la Pologne ?

D'ailleurs, ce n'est là qu'un son de cloche isolé qui n'a d'intérêt que parce qu'il révèle quelque trouble dans l'opinion. La note générale, c'est l'attaque furibonde contre la Pologne. Voici quelques manchettes sensationnelles : « La réponse de Dantzig à la Pologne folle du désir de guerre. » « Épouvantables terreurs policières à Kattowice. » « En cinq semaines, 204 attaques polonaises contre des Allemands », etc. Quand on va aux sources, on s'aperçoit que tout est inventé ou démesurément grossi et déformé. Ce sont les mêmes procédés qui servaient il y a un an pour les Sudètes, car les Allemands manquent d'imagination. On veut faire croire au peuple allemand qu'il est menacé, lui si plein d'égards pour les droits des minorités, si condescendant à l'égard des Juifs, par les méchants Polonais qui persécutent ses compatriotes à l'instigation de la belliqueuse Angleterre. Et comme la ficelle est un peu grosse, que ce boniment trouve des sceptiques même dans le Reich, comme il est d'ailleurs trop

ridicule de représenter Dantzig comme un « espace vital » indispensable à l'Allemagne, on a démasqué de nouvelles batteries : c'est « l'honneur allemand » qui est engagé.

Un journal polonais, le *Kurier Polski*, répond : « Si l'Allemagne utilise maintenant l'argument de l'honneur, on peut se demander si c'est le même honneur que celui avec lequel Hitler avait garanti l'indépendance de l'Autriche, ou si c'est celui avec lequel il a affirmé son désintéressement de la Tchécoslovaquie, ou celui avec lequel il a assuré qu'il n'avait plus de prétentions territoriales en Europe, ou enfin celui avec lequel il déclara si souvent qu'il n'y avait pas de motifs de querelle entre la Pologne et l'Allemagne. » C'est bien, en effet, cette cascade de mensonges et de déloyautés qui rend la situation inextricable. Comment conclure un pacte, une convention quelconque avec un gouvernement pour qui une signature n'a de valeur que dans la mesure où elle est utile au peuple allemand ? Toute négociation est une duperie et il ne reste plus que l'argument du loup.

Pourtant certains indices laissent croire que l'Allemagne et l'Italie cherchent quelque issue pour échapper, avec l'apparence d'un succès, aux conséquences de leur politique. On lance, quitte à le démentir le lendemain, le bruit qu'une conférence, un nouveau Munich, ou ce « pacte à quatre » cher à M. Mussolini réglerait en quelques heures toutes les difficultés et créerait une nouvelle Europe dégagée des « chaînes de Versailles », conforme aux vœux des Puissances totalitaires. A Salzbourg, M. de Ribbentrop et le comte Ciano ont, du 11 au 14 août, des entretiens dont on ignore l'objet. S'agit-il de mettre au point les derniers détails d'une coopération diplomatique et militaire dans une guerre déjà résolue, ou bien de trouver un biais pour éviter le recours aux armes ? Il est naturel de croire que les Italiens prennent des précautions pour être assurés, si les Allemands obtenaient les satisfactions qu'ils réclament en Pologne, d'avoir dans les Balkans ou la Méditerranée des avantages équivalents. L'*Angriff* dit que le sort de l'Europe du Sud-Est sera réglé à Salzbourg. Les efforts de l'Axe tendent à faire croire que c'est aux Puissances occidentales qu'il appartient de faire le geste, c'est-à-dire des concessions, qui assurerait la paix, — pour combien de jours ? Le 12 août, on invite M. Burckhardt, le commissaire de la Société des nations à Dantzig, à faire au Fuhrer une visite dont il rendra compte en Angleterre ; l'attitude de l'homme d'État suisse est loyale et ses efforts honorables, mais vains. Le 15, on fête à Berlin un député démocrate américain, M. Hamilton Fish, que M. de Rib-

bentrop envoie porter à Oslo, à la Conférence parlementaire internationale, l'idée d'un « armistice avant la guerre » qui y reçoit l'accueil qu'elle mérite. Espère-t-on encore arracher des concessions ou simplement déplacer les responsabilités ?

Le *Times* du 16 août oppose à cette escrime trop savante une parade simple : « Nulle parole ne saurait ajouter à la certitude, simple, mais immensément grave, que la Grande-Bretagne, avec ses alliés, entrera en guerre sans la moindre hésitation pour déjouer une attaque allemande contre l'indépendance de la Pologne, quelque tentative qui soit faite pour déguiser et pour obscurcir une telle tentative au moyen des détails de la querelle dantzicoise. La réponse à la force sera la force et elle sera donnée de façon décisive. » Les Puissances pacifiques auront pour tâche de définir un programme positif de paix qui pourrait ouvrir un chemin à des négociations éventuelles. Les conditions devraient être, selon le *Times*, que la négociation ait pour objet la limitation générale des armements, que l'Allemagne renonçât à sa doctrine de « l'espace vital », que les Tchèques aient la liberté de se gouverner eux-mêmes, qu'enfin les revendications coloniales ne conservent pas le caractère d'une volonté de réannexion. Ainsi les positions sont nettes. Lord Baldwin arrivant le 14 août à New-York déclare que la paix ou la guerre dépend d'un seul homme : M. Hitler. A lui de peser ses responsabilités.

Les entretiens du comte Ciano avec M. de Ribbentrop ont été suivis d'une visite du comte Csaky, ministre des Affaires étrangères de Hongrie, à son collègue allemand au château de Fuschl, près de Salzbourg. Pour être d'ordre privé, une telle entrevue en ce moment est d'autant plus significative que le ministre magyar s'est, aussitôt après, envolé vers l'Italie où il a rencontré le comte Ciano. On peut en inférer des indications vraisemblables sur la politique de l'Axe. La Hongrie est, en effet, vers la Roumanie et ses pétroles, la route naturelle et obligée. Avant de se lancer dans des entreprises hasardeuses en Europe orientale, l'Allemagne a besoin d'associer la Hongrie de la façon la plus étroite à sa politique. La Hongrie fut longtemps la cliente et l'alliée de l'Italie mussolinienne. L'Allemagne, dans ses relations avec elle, fait alterner les menaces et les promesses. Comment résisterait-elle à la toute-puissante Allemagne ? L'Italie, liée par le « pacte d'acier », ne l'y aidera pas. Au contraire, sa docilité serait récompensée par la satisfaction de ses revendications territoriales tant du côté de la Roumanie que de la Yougoslavie. Mais les Hongrois ne se font pas d'illusions sur la protection que leur

promet l'Allemagne. Elle équivaudrait à la perte d'une indépendance à laquelle leur fierté nationale traditionnelle ne se résigne pas. La récupération de ses anciennes frontières ne supprimerait pas la difficulté de régir sur son territoire quatre millions de Roumains. A la question de Transylvanie, où la population est inextricablement mélangée, on n'aperçoit pas d'autre solution qu'une entente avec la Roumanie. Le voyage rapide du comte Csaky en Italie signifie-t-il qu'il est déjà acquis à la politique de l'Axe ou qu'il demande à l'Italie de l'aider à sauver l'indépendance de son pays ? On ne sait. M. Mussolini avait promis amitié aux Polonais et protection aux Magyars. Le vent qui souffle de Berlin a tout emporté. Mais en Hongrie, l'opinion publique réagit énergiquement. Le peuple magyar est l'ami du peuple polonais et répugne à se faire l'instrument de son asservissement. M. Tibor Eckhardt, chef du parti agrarien, déclare que « l'espace vital du Reich, tel qu'il est défini depuis le 15 mars, est incompatible avec ce que nous, Hongrois, entendons par notre mission nationale ». Il conclut que, si un conflit survenait, la Hongrie ne devrait pas s'y mêler. Un sursaut du patriotisme magyar pourrait, en ce moment, sauver l'Europe et la paix.

En même temps que la presse nazie multiplie contre la Pologne ses attaques furieuses et invente chaque jour des incidents de frontière, des persécutions dont seraient victimes des Allemands en Pologne, la presse italienne prend un ton doucereux pour conseiller aux Polonais de négocier en tête-à-tête avec l'irrésistible Hitler, car il leur en cuirait de suivre les conseils pernicieux de Londres et de Paris qui ne rêvent que guerre et se préparent à attaquer le Reich. La rencontre de Salzbourg, écrit le *Giornale d'Italia*, « est le dernier avertissement des Puissances totalitaires aux démocraties qui encouragent la Pologne à provoquer l'Allemagne ». Le même journal officieux déclare : « Le problème de Dantzig est pour l'Italie ce que les revendications italiennes sont pour l'Allemagne. » Cette petite phrase ne manque pas de saveur pour qui sait avec quelle désinvolture le Fuhrer se désintéresse des revendications italiennes. Il y a dans *Mein Kampf* un passage définitif sur le cas que l'on réserve aux alliés qui ont cessé d'être utiles ! La presse vante l'efficacité du pacte d'acier, mais les Italiens se méfient.

Les conseils que M. Ciano fait donner aux Polonais montrent d'abord qu'il a le souci de ménager les apparences et qu'il se souvient des déclarations d'amitié qu'il porta, il y a moins d'un an, à Varsovie ; mais ils signifient aussi que les Puissances de l'Axe sont

inquiètes et craignent de se trouver prises à leur propre piège, obligées de courir les terribles aléas d'une guerre. Si la Pologne ne cède ni aux menaces, ni aux avis perfidement amicaux, on cherchera à faire une guerre foudroyante contre la Pologne qui, espère-t-on, ne pourrait pas recevoir en temps utile l'aide de ses alliés et devrait subir la loi du plus fort. Où serait, en ce cas, l'avantage des Italiens ? Le voyage rapide du comte Ciano en Albanie indique qu'ils le chercheraient dans les Balkans, peut-être en direction de Salonique. La Pologne détruite, après la Tchécoslovaquie, comme facteur de politique européenne, il n'y aurait plus en Europe centrale aucun contrepoids à la toute-puissance allemande. L'heure serait venue de l'asservissement complet de l'Italie aux volontés tudesques. L'Italie, dans tous les cas, apparaît perdante.

Le gouvernement hitlérien, désespérant d'obtenir sans guerre un résultat dont il puisse faire sonner haut la gloire, s'est résolu à un coup de théâtre qui le couvre de honte. Lui, dont toute la politique était, disait-il, fondée sur le pacte antikomintern, qui poursuivait le communisme en Espagne comme en Tchécoslovaquie, qui se flattait de l'anéantir, il annonçait, le 21 août, qu'un accord commercial était signé avec la Russie soviétique à qui le Reich fournira des subsides et, le lendemain, qu'un pacte de non-agression, prélude d'un rapprochement politique, allait être signé à Moscou où M. de Ribbentrop se rendait en toute hate le 23. Quel est le sens d'un tel reniement dont le troupeau allemand n'est tout de même pas assez stupide pour ne pas mesurer l'opprobre ? Que l'Allemagne ne veut pas faire la guerre, — tout au moins une guerre qui dure, — parce qu'elle ne peut pas la faire pour toute sorte de raisons d'ordre économique et financier. Elle espère que la Pologne, se sentant isolée en Europe orientale, fera des concessions et que Londres et Paris, en présence de l'échec du projet de pacte avec la Russie soviétique, lui conseilleront de jeter du lest. Au pis aller, on partirait contre la Pologne pour une guerre très courte. Déjà la preuve est faite que ni à Varsovie, ni à Londres, ni à Paris on ne change d'attitude ; les positions prises sont bien prises. M. Neville Henderson en a porté, le 23, à Berchtesgaden l'assurance formelle avec une lettre du Premier britannique. La réponse fut que « les engagements pris par la Grande-Bretagne ne pourraient amener l'Allemagne à renoncer à la défense de ses intérêts nationaux d'importance vitale. »

La manœuvre de Staline, qui a toujours cherché un rapprochement avec l'Allemagne, prouve d'abord : que la Russie ne peut pas

et ne veut pas se laisser entraîner dans une guerre en Europe, mais qu'elle ne serait pas fâchée de voir les autres peuples s'y enfoncer ; elle est incapable de faire front de deux côtés et elle se croit menacée en Sibérie d'un conflit avec le Japon. En outre, la décision de Moscou montre dans quel marasme est tombé le commerce soviétique. Avant tout il faut sauver l'économie communiste d'une faillite qui pourrait devenir celle du régime. L'accord commercial explique l'accord politique. Les conséquences sont alarmantes. La Russie qui avait la faculté, sans risque pour elle, d'assurer la paix, donne aux fauteurs de guerre le plus dangereux encouragement. Staline disposait de la paix et de la guerre ; il a opté pour la guerre. N'est-ce pas d'ailleurs l'intérêt du communisme qui n'a chance de s'implanter en Occident que sur les ruines amoncelées par une guerre générale ? Nous ne croyons pas que Staline ait l'arrière-pensée d'un partage de la Pologne avec Hitler, ou qu'il se prépare à « protéger » selon la méthode allemande les États riverains de la Baltique. S'il est un intérêt russe évident, c'est bien de n'avoir pas une frontière commune avec le Reich. La presse de Moscou, qui trouve tout naturel de mener de front plusieurs politiques contradictoires, s'empresse de déclarer que le pacte de non-agression avec l'Allemagne n'exclut pas l'accord tripartite avec la France et l'Angleterre ! Pourtant le texte prévoit que les parties contractantes ne participeront pas « à un groupe de Puissances dirigé contre l'une d'elles ». Le pacte avec l'Allemagne est la suite des accords de Rapallo et de Moscou. Il y a plus d'affinités entre deux États totalitaires tels que la Russie et l'Allemagne qu'entre un État communiste et un pays libéral tel que l'Angleterre ou la France. N'est-ce pas la destruction du système capitaliste et de la classe bourgeoise que l'un et l'autre poursuivent ? Qui se ressemble s'assemble. La presse italienne, hier encore si ardente à dénoncer le communisme, applaudit à grands cris. L'Allemagne et l'Italie vont donc s'élancer à la guerre sous le signe d'une alliance avec le communisme. Comme défi à la morale publique, on ne fait pas mieux. Il faudrait un miracle, ou ce retour à la raison que demandent Pie XII et les sept États du Nord par la voix de Léopold III, pour que la France ne soit pas en guerre quand paraîtront ces lignes.

RENÉ PINON.

Le Directeur-Gérant : ANDRÉ CHAUMEIX.

LE COMBAT
CONTRE LES OMBRES

TROISIÈME PARTIE (1)

I

LAURENT posa le rasoir, essuya la mousse de savon qui lui mouillait le bout des doigts, courut à sa table de travail et, pour la vingtième fois, reprit les feuillets de son article. N'avait-il pas oublié, dans la première page, certaine tournure douteuse, voire incorrecte, qui ferait sourciller les lecteurs délicats ? A cette pensée, un frisson d'agacement lui courait au creux de l'échine. Pour la vingtième fois donc, il recommença de lire les phrases, une à une, lentement, à voix haute, cherchant les fautes, soupesant les arguments, marquant la courbe et la cadence de chaque paragraphe. Il savait déjà par cœur la plus grande partie du texte, ce qui, d'ailleurs, le fit sourire. L'article débutait par une période un peu lente, un peu gauche que Laurent, faute d'expérience, n'avait pu ni diviser, ni suffisamment éclaircir :

« La place éminente que la science a prise, depuis le XIXe siècle surtout, dans la vie des sociétés civilisées, la science la doit non seulement à la beauté, à la grandeur des résultats obtenus, mais encore à la noblesse et à la pureté

(1) Voyez la *Revue* des 15 août et 1er septembre.

de la vie que mènent les serviteurs du savoir, à l'abnégation dont ils font preuve, à leur esprit d'indépendance vis-à-vis des pouvoirs publics et, pourtant, à la discipline sévère et presque religieuse qu'ils font régner dans les temples du nouveau culte, c'est-à-dire dans les laboratoires. »

« C'est élémentaire, c'est grossier, pensait le jeune homme en hochant la tête. N'importe ! cela dit ce que je veux dire. Le fâcheux, c'est qu'après avoir répété le mot *science*, dès le début, j'ai dû mettre *savoir* pour ne pas avoir à écrire *science* une troisième fois. Diable ! Ce qui me gêne aussi, d'ailleurs, c'est peut-être le retour disgracieux, et que je n'avais pas remarqué tout d'abord, de l'article *la* dans ces cinq ou six premières lignes. Et puis, l'épithète *éminente* ne signifie rien, ici. J'aurais dû mettre *considérable*. Mais *considérable* est plat. Fichtre ! Tout cela n'est pas commode quand on n'est pas spécialiste. Heureusement que la suite va mieux... »

L'article continuait par des réflexions sur les aptitudes au travail scientifique et sur la discipline nécessaire dans les laboratoires. Puis venaient quelques bons développements sur les collaborateurs subalternes des savants, sur les mérites et les devoirs des serviteurs obscurs que Laurent appelait justement les *auxiliaires de la science*, titre qui lui parut, pendant une minute, tout à fait excellent.

« Cette condition des auxiliaires, lut encore le jeune homme, n'est pas un petit métier de hasard : c'est une véritable carrière. Cette carrière suppose, comme toutes les carrières, une vocation, le libre choix, de hautes vertus telles que l'obéissance, la patience, le dévouement, la fidélité. C'est pourquoi toutes les influences extérieures sont préjudiciables à l'accomplissement harmonieux du travail scientifique. C'est pourquoi la politique et le favoritisme, par exemple, doivent suspendre leur activité déplorable au seuil du laboratoire comme au seuil de l'hôpital. C'est le bien de l'humanité qui est en jeu. Tolérer un mauvais serviteur dans le temple, c'est non seulement compromettre la recherche, mais encore c'est faire courir de réels dangers aux membres du corps social. »

Laurent, emporté par sa lecture, scandait les mots en donnant de petits coups de paume sur la table. « C'est un

peu solennel, un peu sublime, pensa-t-il en riant, mais les allusions seront claires pour le vieux. Et s'il ne comprend pas, c'est qu'il ne veut pas comprendre. Alors, tant pis pour lui ! Voyons le reste. »

Venaient alors des vues précises et même techniques sur le rôle des auxiliaires dans les laboratoires de recherches et de production. Toute la fin de l'article était consacrée à l'examen d'un problème rendu fameux par les campagnes de M. Pierre-Étienne Larminat, celui de l'administration de la science. Sans nommer personne, Laurent prenait parti pour l'affranchissement total des hommes voués à la recherche et à la découverte. Il terminait son étude par une évocation de la science future. Elle devait être, elle serait sans aucun doute *une science libre de s'administrer elle-même, de gouverner son domaine, de choisir sereinement ses méthodes de travail, ses voies et ses serviteurs.*

Laurent ferma quelques instants les paupières. Tout cela ne lui paraissait assurément pas trop nouveau, pas trop bien écrit, mais juste et raisonnable. Tout cela n'était pas même très agressif. Le jeune homme acheva de se vêtir, puis il se surprit à hausser les épaules : « J'aurai, pensa-t-il, perdu trois ou quatre jours à ressasser mon sacré papier. J'en ai du moins profité pour mettre mes idées en ordre. Rien n'est inutile. Quant à cette brute de Larminat... » Et, tout à coup, maître de lui : « Non ! murmura Laurent, non, pas d'injures ! Attention ! Je veux m'arrêter toujours quand je comprends que je commence à serrer les poings et les dents. »

A peine dans la rue, Laurent prit le pas de course. Parvenu devant la porte du marchand de journaux, il eut honte de son impatience. Les feuilles du jour étaient exposées sur une claie en fil de fer. La tiède brise d'été soulevait doucement cette voilure de paperasse et en faisait sourdre un léger parfum de pâte humide, d'encre chimique et d'excréments. Laurent chercha de l'œil et considéra quelques instants *l'Assaut*, avec son titre en gothique rouge. Pour se punir de sa hâte, il décida de n'acheter point le journal avant d'avoir atteint la place Denfert-Rochereau, c'est-à-dire avant d'avoir parcouru plus de la moitié de la route, ce qu'il fit bien sagement.

A l'entrée de l'avenue d'Orléans, Laurent acheta le journal dans un kiosque, le déplia sans trop de hâte, et sentit

soudain une bouffée de rougeur lui monter au visage : il venait d'apercevoir son portrait, au milieu de la deuxième feuille. C'était une photographie qui le représentait en blouse, dans le jardin de l'Institut, une photo tirée naguère par un camarade et que Laurent avait presque oubliée. « Qui donc a pu leur procurer ce portrait ? songeait Laurent avec mécontentement. Je n'ai pas demandé de portrait, je ne voulais pas de portrait... » A ce moment, une seconde vague de fureur lui chauffa les oreilles. Il venait de lire, au vol, les lignes imprimées sous l'image :

« Le docteur Laurent Pasquier, le jeune et célèbre savant à qui nous devons ces suggestives confidences. »

Presque en même temps, il aperçut le titre de l'article, la présentation de l'article, et il eut un sentiment confus de honte et de trahison. Les mots : *auxiliaires de la science* étaient à peine visibles, composés en petit caractère, comprimés entre deux traits noirs. Au-dessous s'étalait, en lettres voyantes, énormes, un titre que Laurent n'avait point écrit et qu'il ne lut pas sans malaise : *Il faut purger la science des arrivistes et des profiteurs.* Le texte était divisé en plusieurs petits paquets et chacun d'entre eux avait reçu quelque sous-titre tapageur. Enfin Laurent comprit, du premier coup d'œil, que diverses phrases, et des plus nécessaires, avaient été supprimées, d'autres composées, inexplicablement, en italique ou en caractères gras, que son article altéré, défiguré, mutilé, paraissait, à son regard, à peu près méconnaissable.

Une grande minute, le jeune homme demeura tête basse, les bras pendants, à méditer quelque parti. Résolu soudain, il sauta dans une voiture et se fit conduire boulevard du Montparnasse, chez Vuillaume.

Il n'était guère plus de huit heures et demie. En montant l'escalier, Laurent pensa que Vuillaume était marié, qu'une visite si matinale pouvait paraître indiscrète, et que Vuillaume était sans doute incapable de remédier à ce que Laurent, dans sa fureur, considérait comme un abus de confiance.

Vuillaume habitait encore son très modeste appartement de garçon. Introduit dans la salle à manger, Laurent pouvait, à travers la mince cloison, entendre Mme Vuillaume quereller une petite fille qui ne consentait point qu'on la

peignât. De temps en temps, la voix grave et lente de Vuillaume mettait une note de violoncelle dans ce concert familial. Laurent partait en songeries : « Voilà bien la science moderne et son désintéressement! Moi, je suis seul, je peux me contenter de deux petites chambres. Mais Vuillaume! Il est plus âgé que moi. C'est un homme de valeur. Il a fait des travaux de premier ordre. Et il accepte sans murmurer de vivre, avec les siens, dans un appartement qui semblerait misérable à un jeune vendeur des Galeries Lafayette. Eh bien ! c'est admirable, n'en déplaise à Joseph. Et c'est ainsi que la science doit vivre pour rester pure et vraiment grande. »

Vuillaume parut enfin, affublé d'une robe de chambre à ramages. Et tout de suite il dit avec aménité :

— Que t'arrive-t-il ?

— Une catastrophe. Excuse-moi de te déranger si tôt...

— Une catastrophe ? Quelle catastrophe ?

— Vois toi-même.

Laurent tendit le journal et Vuillaume le déploya sans hâte.

— Eh bien ! dit-il, ton article vient de paraître.

Laurent fit un bond, sur place.

— Ils ont changé le titre, coupé des paragraphes entiers, arrangé mon texte pour le tape-à-l'œil. C'est affreux et déshonorant. Je suis tombé dans un traquenard. Je sais bien que ce n'est pas ta faute. Dis-moi ce que je dois faire.

— Attention ! attention ! murmura Vuillaume en fermant à moitié ses yeux dont les paupières enflammées semblaient voiler un perpétuel sourire. Attention! Tu parles comme un gosse. L'article a paru, c'est le principal. Et il est bon, malgré les coupures. Quant à la grosse manchette, quant aux sous-titres voyants, quant aux caractères gras, tout cela, mon vieux, c'est la presse moderne, et il faut en prendre son parti. Toi, Pasquier, tu es sincère dans l'indignation, je le vois bien ; mais les autres, bah ! bah ! ceux qui font les dégoûtés, c'est qu'ils pensent tout simplement que la presse les oublie trop. Quand ils voient leur photographie en bonne place, crois-moi, mon vieux, ils sont très contents et très fiers.

— Mais je ne voulais ni photographie, ni réclame person-

nelle. C'est absolument contraire à la ligne de conduite que je me suis fixée.

— Sans doute, sans doute, murmurait Vuillaume en parcourant les colonnes du journal d'un œil vagabond. Toi, je te le répète, tu es pur. Mais, au fond, cette méchante feuille, c'est une image très exacte de la conscience moyenne, de l'homme ordinaire, de l'homme tout court.

— Mais je n'ai pas fait mon article pour l'homme ordinaire. Il sera lu par nos collègues, par nos maîtres, par nos élèves.

Vuillaume se prit à rire.

— Allons, disait-il, du calme ! Tu sais bien que, dans toutes les pensées des hommes, il y a du mélange : du meilleur et du pire. Qu'est-ce que c'est qu'un imbécile ? C'est un pauvre type qui ne dit que des sottises. Et qu'est-ce que c'est qu'un homme intelligent ? C'est un gaillard qui dit des sottises comme les autres, mais qui, de temps en temps, exprime une pensée cohérente et juste. De temps en temps, je le répète, et pas plus souvent. Un esprit, même supérieur, c'est toujours un affreux mélange. La presse donne, de ce mélange, une image qui nous paraît immonde, simplement parce qu'elle est loyale, fidèle et mélancolique.

Vuillaume parlait sans élever la voix, sur le ton de cynisme léger qui convient aux entretiens du sage dans l'époque moderne. Laurent lança deux ou trois coups de tête dans le vide.

— Possible ! possible ! grognait-il avec embarras. Mais tout cela me dégoûte. Le journal me dégoûte. Mon article me dégoûte. J'ai honte.

— Allons ! dit encore Vuillaume, pas de grands mots, mon vieux. Pense que ce journal jouit d'une collaboration très brillante. Metchnikoff lui-même y a donné des articles de vulgarisation sur la phagocytose. Tu vois que tu es, anachroniquement, en bonne compagnie. L'an dernier, pendant la guerre balkanique, *l'Assaut* a publié un magnifique message d'Anatole France. Tu aurais tort de faire la petite bouche.

— C'est égal, murmura Laurent, il faut téléphoner au type.

— A quel type ?

— Au type du journal, celui qui m'a reçu.

— Pourquoi ?

— Pour lui demander des explications.

Vuillaume fit, des sourcils et des épaules, un geste de courtoise compassion.

— Si cela peut te faire plaisir... Si cela peut surtout te calmer. Je n'ai pas le téléphone. Donne-moi dix minutes et je sortirai avec toi. Nous irons téléphoner au bistro de la rue Delambre.

Pendant que les deux amis descendaient l'escalier, un quart d'heure plus tard, Vuillaume dit encore avec une douceur lénifiante :

— Tu as tort de te faire du mauvais sang. La presse a des lois que nous ne connaissons pas, nous autres. Dis-toi qu'en général les gens, les types de la foule, ne comprennent rien ou pas grand chose. Pour leur faire pénétrer quelque vérité dans la cervelle, il faut que tout soit simplifié, que les arguments soient démesurément grossis, que la difficulté soit divisée en beaucoup de fragments, ce qui, penses-y bien, est un des articles de la méthode cartésienne. Nous allons téléphoner ; mais, à cette heure, il n'y aura personne. Réfléchis : neuf heures !

— Excuse-moi, fit Laurent, l'air honteux et obstiné.

Le téléphone était dans l'arrière-boutique d'un traiteur. L'odeur des viandes et du chou stationnait déjà dans l'angle d'ombre où les deux amis se tenaient pour manœuvrer l'appareil. Vuillaume fit un premier appel au journal. Il n'y avait, dans les bureaux, qu'une secrétaire indolente qui répondait en bâillant, au hasard, par monosyllabes.

— Demande-lui, fit Laurent, le front plissé, la mâchoire dure, demande-lui le numéro du type qui m'a reçu.

— De Ricardi ?

— Oui, de Ricardi.

— Si ça peut te faire plaisir, murmura Vuillaume d'un air détaché.

Ils finirent par obtenir, après diverses tentatives, l'adresse et le numéro du journaliste.

— Allo ! disait Vuillaume de sa voix égale et chantante. Allo ! mon cher ami, je vous téléphone au sujet de l'article

de M. Pasquier. Vous savez qu'il n'est pas content, M. Pasquier ?

Il n'y avait qu'un récepteur. Laurent crut entendre rire dans l'appareil et commença de gratter le sol comme un cheval qui va ruer. Une conversation, inintelligible pour Laurent, s'engageait à travers l'espace. Vuillaume murmurait des mots, des bouts de phrase : « Mais oui... Mais parfaitement... C'est ce que je lui ai dit... C'est un début. Il faut comprendre... Il tenait à vous téléphoner... Allo... Excusez-moi... »

Vuillaume se détacha de l'appareil et dit à Laurent :

— Veux-tu lui parler toi-même ?

— Non, non, répondit Laurent, l'air effarouché.

— Pourquoi non ?

— Je « l'engueulerais » peut-être.

— En ce cas, trancha Vuillaume, le mieux est de s'abstenir.

Il se tourna vers l'appareil et reprit l'entretien : « Je vais lui rapporter tout ce que vous m'avez expliqué. Excusez-moi de vous avoir dérangé si tôt... Mais oui, mais oui, moi, je comprends parfaitement. »

Vuillaume remit l'appareil au croc et les deux amis regagnèrent la rue.

— Qu'est-ce qu'il a dit ? demanda Laurent, l'air sombre.

— Oh ! il a été très net. Il a dit qu'il avait fait pour le mieux.

— J'ai entendu rire.

— Sois raisonnable. Tu ne voudrais quand même pas l'entendre pleurer.

— J'ai le sentiment qu'on s'est moqué de moi.

— Mais non ! Tu deviens par trop irritable. Il a dit que personne n'aurait lu ton article, fait comme il était. Habilement troussé, par des gens du bord, il sera lu de tout le monde. C'est l'évidence même. Il y a des lois, pour la presse, comme pour la physique et la chimie.

— Pardonne-moi, dit Laurent, j'ai bien le sentiment d'être un peu ridicule.

— Non, fit Vuillaume, tu n'es pas ridicule, tu es seulement sensible et, passe-moi le mot, un peu naïf, j'ajouterai même assez nerveux. Tu verras que ton article produira le meilleur effet.

Il reprit, accentuant tous les mots :

— Moi, Pasquier, je n'y suis pour rien. Ce que j'ai fait, c'est dans le dessein de te rendre service, de t'être, somme toute, agréable. Quant à se disputer avec des gens comme Ricardi... tu n'y songes pas, mon cher, c'est excessivement dangereux.

— Je le sais, fit Laurent, soudain confus et boudeur.

— Si tu veux, dit encore Vuillaume, de sa voix douce et conciliante, nous irons, cet après-midi, à la Société des Recherches, c'est le jour. Je te parie que tu seras très bien accueilli.

Comme Laurent hésitait encore, Vuillaume ajouta :

— Tu ne peux guère faire autrement que d'y aller. Tu aurais l'air de te cacher. Je passerai te prendre au labo, et nous partirons ensemble.

Laurent serra, non sans émotion, la main que lui tendait Vuillaume.

Le laboratoire parut à Laurent anormalement calme. Il finit par se rassurer en pensant que personne, à l'Institut, n'avait encore lu *l'Assaut*, que, d'ailleurs, l'article, même travesti, paraîtrait fort raisonnable, qu'une seule personne au monde pouvait en comprendre le sens et y discerner des allusions expresses, et que cette personne, en raison de son caractère, ne se risquerait peut-être pas à donner signe de vie.

Or, durant toute la matinée, M. Larminat s'abstint de se manifester. Laurent déjeuna, solitaire, dans un petit restaurant proche de l'Institut, puis il revint au laboratoire et travailla distraitement jusqu'à l'arrivée de Vuillaume.

La journée était radieuse et chaude. Laurent dit, en inspectant la rue :

— Nous allons prendre un fiacre ouvert, puisqu'il s'en trouve un. Cela va nous reposer, nous aérer.

— Tu sais, dit Vuillaume, pendant que la voiture roulait sur les boulevards fraîchement arrosés, tu sais que ton article est accueilli par tout le monde avec la plus grande faveur. J'ai vu Charles Richet. Il m'a dit : « Pasquier est un honnête homme. Faites-lui mes compliments. Son article est parfait de ton et de forme. » Textuel. J'ai vu Desbarres. Il m'a déclaré qu'il trouvait ton papier admirable, tout simplement. Nous avons parlé de toi pendant plus d'une demi-heure. Il paraît que tu fais revivre, peut-être sans le savoir, le vieux

conflit qui a, très longtemps, opposé le corps de santé militaire à l'intendance. Toujours la même chose : la science veut s'affranchir des prétendus administrateurs qui cherchent toujours à la mettre en tutelle. As-tu vu Larminat ?

— Non.

— Larminat fera comme tout le monde quand il aura lu l'article. Il viendra te féliciter. J'ai déjeuné tout à l'heure avec Chartrain. Il s'est écrié : « Ce petit Pasquier, il voit clair et il a du courage. » Tiens, voilà Blot. Je vais régler la voiture : va saluer le petit père Blot. J'aperçois le numéro de *l'Assaut* qui montre le nez hors de la poche de son veston.

M. Blot, maître de conférences à la Sorbonne, était un bonhomme au visage candide, luisant, enluminé de couleurs fraîches, pourvu d'une barbiche blanche et mousseuse.

— Je ne savais pas, dit-il, que vous écriviez si bien. Ah ! mais, nous avons besoin de gaillards de votre trempe. Tout ce que vous dites de nos rapports avec l'administration, c'est excellent, Pasquier. Moi, j'applaudis des deux mains. Je me suis battu toute ma vie pour des questions de cette sorte.

Laurent buvait les paroles du vieux maître, et une délicieuse sensation de soulagement et d'orgueil s'épanouissait dans sa poitrine.

— Montons, veux-tu ? dit Vuillaume en prenant Laurent par le bras. Nous resterons un quart d'heure tout au plus. La seule chose importante, c'est de prendre la température morale de cette honorable assemblée.

La séance était commencée. Debout près du bureau, un membre de la Société lisait une communication, d'une voix faible et presque inintelligible. Seuls, quelques sourds, massés au premier rang, écoutaient en ramenant en avant, d'une main inquiète, leur oreille ouatée de poils blancs. Pareils aux Hébreux qui font retentir le temple de leurs querelles et de leurs accords, les familiers du lieu s'entretenaient par petits groupes, les uns à voix couverte, les autres sans baisser le ton. Parfois, le président heurtait la table, avec un crayon, pour obtenir un silence que personne, pas même l'orateur, ne semblait souhaiter sérieusement.

Laurent aperçut tout de suite le professeur Rohner, son maître de naguère, debout tout au fond de la salle. Petit de

stature, mais raide et sec, avec sa mouche et sa moustache, son air de colonel en retraite, sa serviette de maroquin sous le bras, le vieil homme fit à Laurent un signe de tête amical.

— On m'a montré votre article, dit-il, ce n'est pas mal du tout. Je vois avec plaisir que vous savez tirer parti des idées que vous m'avez entendu développer cent fois devant vous. Oh ! ce n'est pas un reproche. Ce que je demande, avant tout, c'est que les idées cheminent.

M. Rohner, d'habitude, était avare de louanges. Laurent, rouge de confusion, s'efforçait d'improviser un remerciement convenable, quand Vuillaume le vint tirer par le pan de son veston.

— Gazzoni veut te voir. Il a lu l'article, ce matin. Il dit que c'est admirable. Il dit que c'est définitif.

Poussé par Vuillaume jusque dans le couloir, Laurent reçut les compliments de Gazzoni, personnage squelettique, à l'étrange voix bitonale, et qui répétait en se penchant vers l'oreille de Laurent :

— Je sais qui vous avez visé. Si, si, ne dites pas le contraire. Lorilleux est un véritable garde-chiourme. Lorilleux est notre ennemi à tous. Alors, j'applaudis des deux mains. C'est définitif, pas d'autre mot.

Malgré le quiproquo, Laurent commençait de se sentir sérieusement ébranlé. « J'ai sans doute eu tort, songeait-il, de me tourmenter. Ces sacrés journalistes connaissent leur métier et savent ce qu'ils font. Si j'avais laissé mon petit titre à l'eau de rose, l'article aurait peut-être passé complètement inaperçu. Pour être entendu, même des élites, il faut élever la voix, il faut crier et taper du pied. C'est bien étrange ! »

Là-dessus, Laurent fut empoigné par le vieux M. Chartrain qu'il rencontrait chaque semaine au *Journal de biologie* et qui lui marquait toujours la plus chaude bienveillance. Le brave homme clignait de l'œil de manière confidentielle.

— J'ai dit à votre ami Vuillaume ce que je pensais de l'article, souffla-t-il très bas. Je n'ajouterai qu'une chose : ce que vous avez fait là, c'est très chic et très courageux. Croyez-en un homme d'expérience.

— Mais, monsieur, je ne vois pas qu'il y ait le moindre courage...

Le vieillard fit une grimace en serrant les lèvres l'une contre l'autre, puis il se prit à murmurer :

— Si, si, je sais ce que je dis. Il y a toujours du courage à dire ce que tout le monde pense.

Un peu plus tard encore, comme Laurent allait partir, il rencontra, sur les degrés de l'escalier, le célèbre professeur Desbarres, espèce d'Hercule au cou puissant, à la grosse tête léonine.

— Bravo ! dit simplement le colosse. J'aime les gens qui parlent net. J'aime aussi la polémique. Et si vous venez à vous battre, nous serons tous avec vous, n'en doutez pas, mon cher Pasquier.

Quand ils furent côte à côte, dans la confuse petite rue qui joint le boulevard Saint-Michel à l'École de médecine, Vuillaume prit le bras de Laurent et dit, l'accent paternel :

— Tu vois que tout le monde est content. Tu vois que tout le monde t'approuve. Tu vois qu'il ne faut pas s'en faire. La puissance de la presse est incroyable. Ta cause est bonne, alors tout va pour le mieux. Mais si ta cause était mauvaise, eh bien ! ce serait le même prix.

— Il me reste, dit Laurent, à vider ma querelle avec Larminat.

— Larminat est semblable aux autres. Quand il aura lu l'article, il viendra te féliciter. Il sera doux comme un agneau.

Laurent regardait Vuillaume avec des yeux brillants de gratitude. En remontant, seul, un instant plus tard, le boulevard Saint-Michel, il s'abandonnait sans remords au sentiment de la victoire. « Être un serviteur de la science, tel était sans aucun doute le but unique de sa vie ; mais devenir aussi l'avocat de la science, son apôtre, son prophète, aborder sereinement les grands problèmes moraux et philosophiques de la science, les résoudre sans passion, avec noblesse et fermeté, tel était peut-être sa destinée à lui, Laurent Pasquier. Il avait déjà fait des travaux fort remarqués. Tout le monde s'accordait à lui prédire une carrière admirable. Cela ne lui suffisait pas. Ce qu'il pouvait souhaiter désormais n'était-ce pas beaucoup plus grand, beaucoup

plus beau ? Devenir l'un des sages de la tribu, l'une des consciences de la corporation... » Il dénombra tout de suite plus de vingt sujets d'articles. Toute une campagne magnifique. Un livre, peut-être, dans lequel il exposerait ses vues sur « le rôle de la science dans la société future ».

A ce point de sa rêverie, Laurent s'aperçut qu'il avait suivi, par distraction, le chemin non du laboratoire mais de son logis. Il abordait la rue Gay-Lussac. Deux pas encore, et il allait atteindre sa maison. Il décida de ne point monter les étages et de prendre seulement le courrier qui l'attendait chez la concierge. Celle-ci lui remit en effet quelques journaux, quelques paperasses, et un télégramme arrivé dans l'après-midi.

Laurent ouvrit le télégramme sans hâte : il n'attendait aucune nouvelle pressante. Une fois, deux fois, il lut, sans bien comprendre, le texte de la dépêche. Ce texte tenait en quelques mots : « Je te conseille de ne pas publier article si tu peux encore revenir sur décision. Lettre suit. Justin. »

« C'est extraordinaire, pensait Laurent en glissant dans sa poche ce message par trop sibyllin, c'est extraordinaire ce que Justin, qui est un journaliste, un polémiste professionnel, peut se montrer circonspect et même timide en certaines occasions ! Tant pis ! Son avertissement vient trop tard. Je me demande quelles raisons il peut avoir de me déconseiller une publication qui se révèle dès maintenant tout à fait opportune. Drôle de corps que notre Justin ! »

Laurent prit l'autobus et regagna l'Institut national de biologie. Dans le jardin, il rencontra l'un de ses collègues, Pierre Hurel, un élève de Roux, personnage taciturne qui semblait, comme son maître, tout à fait incapable d'effusion. Il garda longuement la main de Laurent dans la sienne et dit d'une voix mordante, mais sourde :

— J'ai lu votre truc, et je pense avoir compris. Je m'en voudrais de ne pas vous déclarer que je suis de tout cœur avec vous, surtout contre cette ganache.

D'un mouvement de la mâchoire, il désignait un point de l'horizon, quelque part, derrière les arbres, du côté, sembla-t-il à Laurent, du pavillon directorial.

Laurent répondit trois ou quatre mots vagues et cordiaux, puis il gagna son service en hâte. Il apprit là que son

frère, Joseph Pasquier, l'avait à trois reprises demandé, dans la soirée, au téléphone, et qu'il avait insisté pour que Laurent le rappelât.

Laurent décrocha l'appareil et, les formalités accomplies, entendit la voix bien connue :

— Viens tout de suite, disait Joseph, viens me rejoindre chez maman, chez papa, boulevard Pasteur.

— Est-ce véritablement urgent ?

— Plus urgent que je ne peux dire.

— Il n'y a personne de malade ?

— Non, pas de malades, pas de morts, et pourtant je t'affirme que c'est terriblement grave.

— Explique-toi.

— C'est impossible au téléphone. Je t'attends boulevard Pasteur.

Joseph venait sans doute de couper la communication. L'appareil ne répondait plus. Laurent reprit son chapeau.

« Il est dit, grommelait-il en descendant l'escalier, il est dit que je ne travaillerai plus, que toutes les forces du monde conspireront pour m'empêcher de travailler. Pas de malades, pas de morts... Alors, qu'est-ce que ce peut être ? »

II

Mme Pasquier était assise dans le vieux fauteuil Louis-Philippe, au milieu de la chambre, et, contrairement à son habitude, elle ne se leva pas en voyant entrer Laurent. Le jour tombait, il faisait chaud, l'unique fenêtre était ouverte sur la fosse cubique d'une cour intermédiaire à plusieurs immeubles. On entendait les conversations des familles réunies pour le repas du soir et les nasillements des deux phonographes qui semblaient se lancer, adversaires, à la conquête du silence.

Joseph était debout devant la commode couverte d'une plaque de marbre pie. Tout de suite il cria, de cette voix appuyée, chantante, que l'on prend d'ordinaire pour parler aux enfants ou même aux malades :

— Tiens ! quelle surprise ! Voici Laurent qui nous fait la faveur d'une petite visite, en vitesse, comme ça, sur le pouce, entre deux merveilleuses découvertes scientifiques.

Ce disant, Joseph regardait son frère en clignant de l'œil d'une manière si convulsive que Laurent, stupéfait, jugea prudent de ne pas dire un mot. Il fit deux ou trois pas, baisa sa mère au front, s'assit d'un air embarrassé sur une chaise basse, garnie de peluche rouge, qui avait un pied trop bref et dont, tout de suite, il éprouva le clochement familier, puis il commença de s'éponger le front.

D'habitude, Mme Pasquier, en reconnaissant, dès l'entrée, le pas d'un de ses enfants, poussait un cri joyeux : « Tiens ! c'est Cécile ! Tiens ! c'est Joseph ! » Elle ne manquait jamais de les appeler tous avant de trouver le nom convenable. Puis elle tendait la joue, et si, d'aventure, le visiteur, ayant posé ses lèvres sur cette joue, se retirait trop vite, la vieille dame disait d'un ton brusque : « Et moi ? » marquant ainsi qu'elle entendait, en rendant le baiser reçu, rester la stricte gardienne des traditions et des rites. Laurent, ce jour-là, fut étonné de voir sa mère immobile et comme pétrifiée dans le vieux fauteuil d'acajou.

— Tu n'es pas souffrante ? dit-il.

— Non, non, fit Mme Pasquier.

Et, tout de suite, elle recommença de serrer les lèvres et de regarder avec application les tiroirs de la commode et le cache-pot de faïence posé sur le marbre pie.

— Je vais allumer la lumière, dit Joseph en frottant une allumette.

Mme Pasquier fit entendre une protestation confuse. Déjà l'allumette flambait, déjà le gaz commençait de chantonner dans la tulipe de verre trouble. Le petit galon de ciel que l'on voyait au-dessus des toits, en haut de la fenêtre, sembla soudain s'éteindre et tous les vieux meubles comparurent dans la lueur crue du bec Auer. Les papiers de la tenture, avec leurs longues traînées de poussière noire, le miroir de la cheminée avec son tain sourd où brillaient des étincelles de mercure, le haut lit recouvert d'une ample pièce de dentelle que gonflait l'édredon rouge, les objets posés sur les tablettes, sur la cheminée, sur le guéridon branlant, tout disait, ce soir-là, non pas la sécurité d'une vieille retraite placide, mais l'étonnement et l'angoisse. L'extraordinaire silence de la vieille dame immobile aggravait en l'humanisant la stupeur de toutes choses.

— Ferme la fenêtre, Joseph, dit Mme Pasquier d'une voix à peine perceptible.

A ce moment, le timbre de l'antichambre retentit dans le bourbeux silence. On entendit un bruit de voix, et la servante vint frapper à la porte.

— C'est pour chez le tapissier, dit-elle. Il demande après le docteur.

Mme Pasquier se leva, toute raide, et s'en fut parlementer dans le vestibule.

— Finiras-tu par m'expliquer, murmura tout bas Laurent, ce que signifie tout cela ?

— Un peu de patience, gronda Joseph. Dans quelques minutes nous sortirons ensemble et je te raconterai tout.

— Où est papa ?

— Ne parle pas de papa, tout au moins pour le moment.

— C'est incompréhensible !

Joseph prit un air bonhomme et sentimental :

— Maman va revenir. Dis-lui des choses gentilles, des choses qui viennent du cœur.

Laurent haussait les épaules. Mme Pasquier rentra.

— Ce n'est rien, soupira-t-elle. Ce n'est rien.

Elle regagna son fauteuil. Elle portait une robe noire non serrée à la taille, ce qui la faisait paraître plus petite. Une collerette de piqué blanc donnait à ce costume quelque chose de si sombre et même de si funèbre que le jeune homme n'y put tenir.

— Où est papa ? dit-il.

Mme Pasquier desserra les lèvres et dit très vite :

— Il n'est pas encore de retour.

Tout de suite, le silence retomba. Laurent regardait le visage de sa mère et songeait à cette petite Lucie-Éléonore que l'on voyait ainsi, les lèvres serrées, le regard fixe, la tête bien droite, tous les muscles tendus pour l'affreux effort d'une longue vie, sur une photo jaune et brouillée, au commencement de l'album caché dans l'armoire à glace. Était-ce bien la petite Lucie-Éléonore, cette vieille femme au visage flétri, aux yeux gonflés mais sans larmes, aux narines ombrées de tabac, aux cheveux rares et incolores ? « Oui, oui, pensait Laurent, c'est la même âme, la même créature inquiète et souffrante. Même façon de contracter les

lèvres à l'heure du péril, même façon de se tenir droite, même façon de regarder venir la vie, même façon de souffrir. »

Laurent en était là de cette muette contemplation quand il vit qu'avec ses deux mains posées sur sa jupe Mme Pasquier, nerveusement, faisait sans arrêt le geste de plisser l'étoffe pour un ourlet imaginaire et de coudre, de coudre, de coudre, avec ses mains toujours petites, aux doigts durcis et piqués par plus d'un demi-siècle de travaux sous la lampe.

Joseph s'était pris à pérorer de manière joviale et volubile. — Le ministère est tombé, disait-il. On parle du vieux Ribot. C'est honorable, mais...

« Qu'est-ce que signifie tout cela ? pensait amèrement Laurent. Et qu'est-ce qu'a pu faire papa ? Ah! voilà Joseph qui s'en va. »

L'un après l'autre, les deux fils vinrent embrasser Mme Pasquier. Elle semblait maintenant insensible, indifférente ou, mieux, absente.

— Je reviendrai te voir demain, dit Joseph en lui donnant dans le dos de petites tapes balourdes, affectueuses, embarrassées. Et peut-être que Laurent pourra venir aussi. N'est-ce pas, Laurent ?

Une seconde ils piétinèrent dans le vestibule obscur. Puis ils furent dans l'escalier.

— Tu vas m'expliquer, maintenant..., dit Laurent, agressif.

— Attends encore une minute. Je vais renvoyer ma voiture et nous marcherons ensemble, cela me détendra les nerfs.

Quelques instants plus tard, les deux frères déambulaient sur le large trottoir médian du boulevard de Vaugirard.

— Alors ? fit Laurent d'un ton bref. Qu'est-ce que c'est que cette mise en scène ? Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce que tu veux ?

— Il y a, dit Joseph en marquant soigneusement tous les mots, il y a que notre père est parti depuis quatre jours.

— Parti ? Père est en voyage ?

Joseph s'arrêta, saisit Laurent par les revers de son veston, le secoua deux ou trois fois avec une fureur contenue, et dit en serrant les mâchoires :

— Veux-tu voir un idiot ? Regarde un idiot. Veux-tu voir un jobard ? Eh bien! regarde un jobard. Veux-tu voir

un malin qui s'est fait rouler ? Eh bien ! regarde-moi, regarde Joseph Pasquier.

Doucement, mais avec fermeté, Laurent travaillait à dénouer les doigts de Joseph.

— Ne parle pas toujours de toi, fit-il avec humeur. Dis-moi quelque chose de papa. Je commence à perdre patience.

Joseph baissa la tête d'un air contrit, presque cafard.

— Voilà ce que c'est, soufflait-il, que de jouer au cœur généreux. Voilà ce que c'est que de faire le magnanime. Pour la première fois de ma vie, j'ai donné de l'argent à papa. Tu le sais, ce n'est pas une petite somme. Je lui ai donné douze mille francs. Tu m'entends bien : douze fois mille francs, douze fois un billet de mille francs. Et, dès qu'il a eu l'argent, eh bien ! il a pris la fuite.

— Mais où donc est-il parti ?

— En Algérie.

— En Algérie, au mois de juin ?

— Oh ! il n'a pas peur du soleil. Il n'a pas peur du chaud.

— Il n'est pas parti tout seul ?

— Évidemment, pas tout seul.

— Avec qui ?

— Avec la dactylographe, la demoiselle à jupe entravée.

— Ça, je te l'avais prédit.

— Oui, toi qui ne comprends rien d'ordinaire, toi tu l'avais prédit. Cela signifie peut-être que je suis un imbécile.

Joseph éclata de rire.

— Voilà ! je suis un imbécile. C'est la première nouvelle. Il ne me manquait que ça ! Je me suis offert d'être un imbécile. Cela coûte douze mille francs. Maintenant, j'ai tout éprouvé.

Joseph exécuta, sur place, une petite colère trépignante. Laurent, soudain sérieux, le regardait à la dérobée. Il y avait, dans l'accent de Joseph, dans ses gestes, dans son allure quelque chose d'incompréhensiblement faux, quelque chose d'artificiel et de choquant. Le frère aîné venait de fouiller dans la poche intérieure de sa veste. Il en tira, délicatement, une carte-lettre qu'il ouvrit en soufflant dessus.

— Mais enfin, disait Laurent, comment as-tu su tout cela ?

— Par ce billet, tout simplement. Il est daté de Marseille. Tu peux en prendre connaissance.

Laurent reconnut tout de suite cette grande écriture anguleuse et raide qui peignait si mal à ses yeux le caractère paternel. Il n'y avait que quelques lignes :

« Mon cher Joseph, disait le docteur, je n'aurai sans doute pas deux fois l'occasion de réaliser un vieux rêve, celui de visiter la planète et, pour commencer, notre admirable colonie nord-africaine. Je pars. Il faut savoir rompre ses chaînes et suivre son destin. Mets-toi à ma place, et tu m'approuveras. Je rapporterai de là quelque ouvrage remarquable au moyen duquel j'attraperai le grand prix de l'Académie. Cela me permettra de te rendre l'argent. J'ai dit à ta mère, pour le premier soir, que j'allais voir un malade en province. Je compte sur vous tous pour entourer votre mère de dévouement et d'affection : vous avez toujours été des enfants irréprochables, malgré votre penchant à me faire de la morale.

« Je vous donnerai des nouvelles, et je vous embrasse tous le plus cordialement du monde. — R. P. »

Laurent replia la feuille et marcha quelques minutes sans rien dire. Joseph continuait de bougonner d'une façon ostentatoire et même théâtrale.

— Cette fois, marmonnait-il, vous ne pourrez plus dire, vous autres, que je suis un égoïste. J'ai donné douze mille francs. Mais quelle leçon ! quelle leçon !

— C'est incroyable ! murmura Laurent. C'est incroyable ! Et cela fait maintenant quatre jours ! Et maman n'a prévenu ni l'un ni l'autre de nous, les enfants. Elle a dû penser, peut-être, en ne le voyant pas revenir, qu'il avait été blessé, victime d'un accident.

Joseph secoua la tête.

— S'il avait été victime d'un accident, elle l'aurait deviné tout de suite, et elle aurait remué ciel et terre. Rappelle-toi, quand il a été gardé à la Préfecture pour avoir apostrophé les agents de police, elle a tout de suite compris qu'il y avait quelque chose d'anormal. Ils vivent ensemble depuis quarante-trois ans ! Elle le connaît mieux qu'il ne se connaît lui-même. Elle a dû sentir de loin ce coup de maboulisme.

— C'est extravagant.

— Non, je t'assure, c'est tout simple. Passée une certaine heure, et malgré le billet, malgré l'histoire du malade en province, elle a dû comprendre, tout à coup, que le moment du fameux départ était venu, le moment de ce départ qu'elle attendait, qu'elle redoutait depuis quarante-trois ans.

— Oui, fit Laurent, c'est bien possible.

— Et si elle n'a pas voulu nous en parler..., reprit Joseph.

— Ça, coupa Laurent, je comprends. Je la connais quand même très bien. Elle ne veut pas nous amener à juger sévèrement papa. Elle préfère jouer cette comédie : « Il n'est pas encore rentré. » C'est tout à fait du maman.

— Le triste, dit Joseph, c'est que ça ne peut pas durer.

— Elle espère, peut-être, qu'il va revenir d'une heure à l'autre.

— Malheureusement, elle se trompe. Il a douze mille francs à manger, il en a pour plusieurs mois, même en mettant les bouchées doubles. Il faut une certaine habitude pour gaspiller l'argent.

— Et comment as-tu deviné que la petite dactylo ?...

— Ça, mon ami, c'est ma police.

— Pourquoi, fit Laurent après un moment de silence, pourquoi n'as-tu pas prévenu les autres ?

Joseph leva les bras :

— Suzanne est insaisissable, surtout depuis qu'elle vit seule. Cécile est en Suède. Ferdinand... Je te demande en quoi l'on peut compter sur Ferdinand ? Tu ne vas pas trouver drôle que je t'aie dérangé dans une circonstance telle ?

Laurent secoua la tête.

— Si tu m'avais expliqué tout cela au téléphone... Je ne savais quelle contenance prendre. Tu m'as fait une recommandation absurde : « Dis-lui des choses gentilles... » Tu sais bien qu'il suffit qu'on demande un effort semblable pour qu'il soit impossible d'ouvrir la bouche et de prononcer une syllabe.

— Tu manques d'imagination.

— C'est possible. Tout cela est triste. Je me sens affreusement fatigué.

— Tu sais, dit soudain Joseph, que maman est sans un sou. Papa n'a pas douté une minute que nous ferions le nécessaire.

— C'est en effet la moindre des choses.

Joseph, de nouveau, saisit Laurent par les revers de la veste.

— Ils n'avaient aucune réserve, tu dois bien t'en douter. Tout à l'heure, avant ton arrivée, je lui ai glissé, à maman, un billet de cinq cents francs.

— Qu'est-ce qu'elle a dit ?

— Rien, absolument rien. C'est une petite provision. Je lui expliquerai, plus tard, que c'est en notre nom à tous. Tu comprends bien que je ne serai pas toujours la poire de la famille, la seule poire.

— Joseph !

De nouveau, le silence tomba. Les deux frères, maintenant, contournaient le Luxembourg. Les verdures du jardin embaumaient la nuit d'été.

— J'irai, dit Laurent, dîner le plus souvent possible avec elle.

— Oui, toi, tu es garçon seul...

Et soudain, comme ressaisi de son démon, Joseph murmura, pendant que mille petits plis se tortillaient sur son visage :

— Attention ! attention ! Si tu vas dîner tous les soirs avec elle, ta quote-part se trouvera nécessairement plus élevée.

— Joseph, dit Laurent d'une voix basse, Joseph, tu me dégoûtes !

Joseph donnait des coups de tête comme un cheval qui encense.

— Je ne vois pas pourquoi, grognait-il, je serais l'imbécile plus d'une fois dans toute ma vie.

Laurent ne répondait rien. Joseph ajouta d'une voix sentencieuse :

— Les gens qui n'ont pas à se débattre avec des enfants et avec des vieillards ne savent pas ce que c'est que la vie. Je ne dis pas cela, crois-le bien, parce que tu es célibataire.

Ils marchèrent encore un moment sans parler, puis, comme ils débouchaient dans la rue Gay-Lussac, Joseph, soudain, sourit de façon conciliante :

— Tu as un joli talent d'écrivain.

— C'est-à-dire ?

— Je pense à ton article, à ton article de *l'Assaut*. Tu aurais dû me proposer cela pour mon journal.

— Quel journal ? Tu as donc un journal ?

Joseph leva les bras au ciel.

— Décidément, tu ne sais rien. Si j'avais le cœur à rire en ce moment, j'éclaterais de rire. Tout homme dans ma position a nécessairement un journal à lui. Oh ! bien sûr, mon nom n'est pas sur la première page et ni même sur la dernière. N'importe, tu es le plus distrait des savants. Moi, je l'aurais bien publié, ton article, dans le *Moniteur*. C'est un papier qui aura le plus joli succès. Qu'est-ce que tu veux dire, mon garçon ?

Laurent leva lentement une main :

— Rien. Je suis triste et fatigué.

— Alors, va dormir ! Au revoir !

Laurent monta sans hâte les six étages de l'escalier. Il se sentait las et découragé. Il songeait, d'une marche à l'autre : « Pour travailler, pour faire sereinement une œuvre, une grande œuvre, il faudrait ne voir personne, ne s'intéresser à personne, n'aimer personne. Mais alors, quelle raison aurait-on de faire une œuvre ? Encore un problème insoluble. Il n'y a que des problèmes insolubles. »

III

Laurent dormit d'un sommeil orageux, empoisonné par un de ces lents cauchemars à reprises qui résistent aux réveils, à la raison, au jour lui-même. Laurent avait la sensation de se heurter, dans un crépuscule incolore, à toute sorte de personnages qui ressemblaient tantôt à Larminat, tantôt au docteur Pasquier, tantôt à Joseph ou à Roch. Le jeune homme s'enfonçait alors dans de muettes et interminables querelles et toujours les partenaires se dérobaient et se transformaient en vapeurs, en fumées, en colonnes de poussière. Alors le dormeur ouvrait un œil, se retournait dans son lit et pensait avec force : « Cette journée misérable n'a quand même pas été toute mauvaise. A la Société des Recherches, tantôt, je n'ai vu que des visages approbateurs. Joseph lui-même était tout miel et tout sucre, au sujet de mon article. Pour maman, nous allons réfléchir... Je n'aime pas

ce regard qu'elle ramenait obstinément sur les tiroirs de la commode. Quant à papa... Eh bien ! ça y est, il a fini par faire une folie de première grandeur. Depuis le temps qu'on l'attendait... C'est presque un soulagement. »

Débarbouillé, rasé, mais l'esprit encore tout obscurci des vénéneuses vapeurs du sommeil, le jeune homme descendit dans la rue et prit, au passage, le courrier qui comportait, lui sembla-t-il, plus de lettres que les autres jours.

Laurent avait accoutumé de faire à pied le chemin de l'Institut. C'était, au seuil de chaque journée, la chance qui s'offrait à lui d'une solitude active, animée, aérée, à la faveur de laquelle ses idées se décantaient et se classaient naturellement. Tout de suite, il reconnut l'écriture de Justin Weill et cette lettre-là fut celle qu'il ouvrit la première.

« Mon télégramme, disait Justin, mon télégramme venait de partir, — trop tard, hélas ! trop tard et c'est ma faute, — quand les journaux de Paris sont arrivés à la rédaction. J'ai vu que ton article était passé dans *l'Assaut*. J'en ai ressenti plus que du malaise, plus que du mécontentement, quelque chose comme de la fureur. Les gens de ton espèce devraient y regarder à deux fois avant de se jeter dans ce cercle infernal. Je te connais depuis vingt ans. Je t'aime assez pour te dire ce que je pense. Presque tout me déplaît dans cet article. Le titre d'abord. Qu'est-ce que c'est que ce style d'affiche électorale ? Quelque chose me fait croire que tu n'as pas trouvé ça tout seul. On a dû te chambrer, te chauffer, te conseiller, toi, Laurent Pasquier ! Toi le pur, toi le chevalier ! Je n'aime pas non plus la division en petits paragraphes avec des étiquettes raccrocheuses. Nous faisons cela, maintenant, quand nous publions la prose d'un ministre dégonflé qui veut occuper ses loisirs. Nous partageons ordinairement son ragoût en plusieurs bols alimentaires pour faciliter la déglutition. Avec ces messieurs, ça va, mais, s'il s'agit de toi, ça me dégoûte. Je ne sais si tu as pris soin de considérer le cadre dans lequel on t'a placé. Cet article, qui contient assurément des pensées très justes et très nobles, des pensées dignes de toi, cet article est coincé entre un fait divers répugnant, — encore une femme coupée en morceaux, comme ton malheureux chef-d'œuvre, — et une réclame ignoble pour un produit qui donne de la gorge

aux personnes trop maigres. Est-il possible que tu n'aies pas été sensible à cette espèce de promiscuité ?

« Je sais mieux que personne que la presse du monde entier est engagée désormais dans cette confusion foraine et je n'y vois pas de remède. Ne t'avise pas, surtout, de me retourner mon reproche. Ne t'avise pas de me renvoyer à cette feuille de chou occidentale que je broute, faute de mieux et la mort dans l'âme, oui, la mort dans l'âme. Moi, je peux écrire des niaiseries, moi, je peux m'avilir, moi je peux me compromettre. Je suis dès maintenant, en effet, compromis dans toute cette sale cuisine. J'ai fait le sacrifice de mon orgueil. Ma vie est manquée. Tout ce qui est de moi me semble affreusement indifférent. Mais je n'ai rien sacrifié en ce qui te concerne. J'ai reporté sur toi toutes mes espérances et toute ma ferveur. C'est bien ce qui me permet de te chercher noise en parfaite franchise.

« Crois-moi, Laurent, tu es un peu trop... Parsifal pour te mêler à ce qu'on appelle chez nous les choses de « l'opinion ». Les braves petits poissons de ton espèce doivent ne pas trop se promener sur la grand route des requins. A propos, j'ai lu dans le Dictionnaire de Littré que ce mot de requin venait de *requiem*, parce que, tu le comprends sans peine, celui qui voit le requin n'a plus qu'à dire son *requiem*. Cela m'avait paru très simple et très beau. Malheureusement, les spécialistes les plus calés disent que c'est une explication fantaisiste. En principe, dès qu'une étymologie me paraît séduisante, j'apprends qu'elle est fausse. C'est à désespérer du savoir.

« Je te raconte cela pour te distraire un peu. J'espère que tes difficultés avec les Birault et les Larminat vont prendre fin et que tu retrouveras sans déplaisir le pur et hautain silence de ton laboratoire.

« Ton frère mélancolique. — Justin. »

Laurent lut puis relut cette lettre en fronçant les sourcils. Il se prit à grogner, à jurer; mais il ne pouvait, sans douceur et sans émotion, évoquer cette amitié si fervente, si fidèle, et qui trouvait, pour s'exalter, des accents si généreux. « Non ! non ! pensait-il pourtant, Justin exagère. Son optique, c'est curieux, est déjà celle du provincial et, depuis longtemps, celle du malade. **J'ai bien vu l'accueil que l'on**

m'a fait hier : tout le monde est avec moi, tout le monde sera pour moi. Sauf Larminat. Et encore ! En ce qui touche Larminat, rien n'est sûr. Il va peut-être filer doux. D'ailleurs, je me moque de Larminat. Voyons maintenant les autres lettres. »

Elles étaient au nombre de cinq. Trois d'entre elles portaient des signatures familières à Laurent, celles de Victor Legrand, de Gilbert Auceaume et de Sternovich, tous camarades ou collègues de Laurent. Ces trois lettres, avec des nuances personnelles, apportaient au jeune homme un chaleureux tribut d'assentiment et d'éloge. Les deux autres émanaient de correspondants inconnus que la lecture de l'article avait contentés et même ravis et qui le déclaraient non sans élan.

Tout en cheminant parmi la foule matutinale, sur le trottoir déjà tiédi par le soleil, Laurent relisait ces lettres, pour lui si délicieuses : « Non, non, pensait-il, Justin prend bien à tort ombrage. Au surplus, c'est fini. J'ai dit ce que j'avais à dire. Je retourne dans ma solitude. Seule, la solitude est sainte ! comme le proclame Alfred de Vigny. »

En arrivant au seuil du pavillon, au moment de s'engager dans le couloir sonore qui conduisait à l'escalier, Laurent aperçut Vial et Mommajour, les préparateurs du service des sérums, deux excellents garçons éprouvés par quatre années d'une collaboration sans ombre, deux visages ouverts, naïfs, deux larges mains tendues, sans arrière-pensée.

— Monsieur, dit Mommajour, qui parlait le plus aisément et à qui un énorme accent provençal facilitait toutes les franchises, monsieur, on vous serait reconnaissant, Vial et moi, de nous débarrasser du citoyen Birault qui finira par nous rendre notre besogne impossible.

Laurent dressa l'oreille. Il avait fait, pendant les jours passés, de grands efforts pour oublier Birault et il commençait d'y parvenir.

— Mes enfants, répondit-il en riant, je vous comprends à merveille. Malheureusement, la décision ne m'appartient plus. Allez voir vous-mêmes le directeur général, je vous en donne volontiers l'autorisation. Allez le voir et décidez-le. C'est lui seul que cela regarde.

Les deux gaillards se retiraient, l'air hésitant et confus. Laurent gravit les degrés puis gagna son laboratoire. Il fut bien surpris, dès la porte, d'apercevoir Eugène Roch.

« Allons, bon ! pensa-t-il avec bonne humeur, voilà sans doute l'annonciateur des catastrophes. »

L'annonciateur ne semblait pas pressé de livrer son message. Il parlait de *la Joconde*, qu'on avait retrouvée enfin et remise à sa place, au Louvre, de Schleiter que jetait en rage l'échec momentané de Viviani, son patron, pour constituer un ministère ; il parlait de la fameuse méthode inventée par un médecin dalmate qui traitait les névralgies dentaires par des inhalations d'huile de moutarde... Et, soudain, baissant la voix jusqu'à murmurer pour la pointe de ses chaussures :

— On ne te reproche pas tes idées, qui sont défendables. On te reproche d'en appeler au grand public sur des questions qui ne regardent que les initiés.

La phrase venait de tomber comme cela, tout doucement, sans préambule et presque sans résonance. Et, déjà, Roch s'apprêtait à discourir sur d'autres sujets, peut-être du voyage de Maurice Barrès en Orient, peut-être de la révolte albanaise ; mais Laurent lui mit la main sur l'épaule et dit avec simplicité :

— Qui donc me fait ce reproche ? Toi, peut-être ?

Roch eut un léger mouvement de retraite.

— Non, pas moi, tu le sais bien. Les autres.

— Les autres ? Qui ? Dis-le.

— Mais, à la Société des Recherches, par exemple...

— Ah ! J'y étais, hier, et tout le monde semblait d'accord pour me donner raison.

Roch releva la tête et fit front, furtivement.

— J'y suis allé aussi, comme tu venais de partir. Je te dis cela, Pasquier, pour te mettre quand même en garde. Et tout le monde pensait qu'il faut se défier des journaux, dans les querelles scientifiques.

Laurent détourna les yeux avec malaise. « Quinze ans, songeait-il, quinze ans qu'il me tourmente de cette manière ! Et je ne peux même pas savoir s'il m'aime ou s'il me déteste. Et le pis est qu'il n'en sait peut-être rien non plus. »

Roch s'était levé pour partir et, comme d'habitude, il

commençait de se dandiner d'une jambe sur l'autre en cherchant son chapeau, ses gants, sa canne et sa serviette. Il vint soudain vers Laurent, lui prit la main, la serra de manière vraiment amicale. Il bredouillait :

— Jusqu'ici, Pasquier, tu n'as connu que des succès, et même des succès faciles. Maintenant, tu pourrais voir ce que c'est que les embêtements. Moi, j'aime mieux te prévenir.

Il tourna vingt fois sur lui-même avant de quitter la pièce. Le bruit de ses pas s'allait perdre dans l'éloignement tandis que Laurent, comme toujours, restait, la tête basse, à se demander ce qu'il fallait penser et du visiteur et du message.

Le jeune homme ouvrit au hasard un des gros registres dans lesquels, depuis longtemps, il consignait ses réflexions pendant les longues heures qu'il passait à surveiller les animaux d'expérience, à épier les progrès d'une réaction, à suivre, l'œil au microscope, la morsure des colorants sur maintes formes invisibles. Dans l'angle d'une page pleine de chiffres, on pouvait distinguer cette phrase écrite au vol :

« Pouvoir de la vie. Pour fabriquer un émail, il faut mélanger du sable, du plomb, de la potasse, de la soude, et parfois des oxydes métalliques ; il faut un four capable de produire des températures élevées. La petite cellule vivante fait l'admirable émail des dents, à la température de l'organisme, avec ce qu'elle peut trouver dans le sang et dans les humeurs. »

Laurent tomba dans une profonde rêverie : « Voilà ma route, pensait-il. J'ai donné mon existence à la recherche de la vérité. C'est une ambition magnifique. Je me suis promis d'interroger les mystères de la nature. Justin a mille fois raison. Je ne vais pas gaspiller mes forces à batailler contre les ombres, contre les larves et les fantômes. Allons, ouste ! au travail ! »

Laurent en était là de cette méditation libératrice quand la porte du laboratoire s'ouvrit, donnant passage à M. Larminat. Le directeur général avait revêtu, pour célébrer la saison chaude, une courte jaquette d'alpaga qui miroitait dans le jour bleu de la fenêtre. Il tenait à la main un canotier de paille ceint d'un ruban noir. Il venait sans doute de prendre le déjeuner du matin et, de minute en minute, une grande

secousse du diaphragme l'ébranlait tout entier tandis que se propageait dans l'air une aigre allusion à l'arome du café.

D'un geste solennel, mais en deux ou trois étapes, le directeur tendit, comme un objet respectable, une main gélatineuse dans laquelle il parut que tous les doigts de Laurent allaient laisser leur empreinte. Un moment, le jeune homme, voyant un sourire s'étaler sur la barbe jaunâtre de son chef, eut le sentiment que, comme Vuillaume l'avait annoncé, Larminat, peut-être, venait apporter des félicitations. Mais le directeur ouvrit la bouche et, tout aussitôt, à l'intonation, au débit, à l'expression du visage, Laurent comprit que la partie restait à jouer et de manière imprévisible.

— Vous seriez sans doute surpris, prononça lentement le bonhomme, si je ne vous disais rien de cet article que vous avez cru bon de publier dans un journal, hier matin. Un très brillant article, je ne prétends pas le contraire.

Comme Laurent ne répondait rien, le directeur mit la main devant sa bouche pour dissimuler ses perturbations digestives, puis il se reprit à parler.

— Vous avez lâché la bride à vos nerfs, monsieur Pasquier. Je vous croyais plus sage et, permettez-moi de le dire, plus intelligent. Ne rougissez pas. On peut être un très honorable biologiste et manquer tout à fait du sens de la vie sociale.

Le bonhomme accentuait les mots forts en faisant chaque fois un léger mouvement de la tête. Comme les politiques, il poussait la voix sur la fin des phrases. Sa taille élevée, sa corpulence, la lenteur de son élocution, tout semblait devoir donner à cette semonce une certaine solennité. Mais, en entendant parler du « fenf de la vie fofiale », Laurent se mit à cligner des paupières et le bonhomme s'en aperçut. Un sourire mécontent et bilieux se forma sur son visage. Il se reprit à pérorer avec une sorte d'onction :

— Je n'ai pas eu d'enfants, monsieur Pasquier ; mais je pourrais être votre père. J'ai trente ou trente-cinq ans environ de plus que vous. Le double de votre âge. Non, je n'ai pas d'enfants, mais, en réalité, tous mes subordonnés sont mes enfants. Laissez-moi vous soumettre un bon et profitable conseil. Laissez-moi vous épargner, mon cher ami, des épreuves inutiles et parfois même douloureuses.

C'était la première fois, en quatre années, que M. Lar-

minat, abandonnant le vocabulaire officiel, s'avisait d'user, envers un de ses collaborateurs, d'une expression apparemment cordiale. Le jeune homme en ressentit du malaise et de l'inquiétude. Rétif, l'oreille frémissante, il attendait la suite de ce discours sans faire le moindre mouvement.

— Vous avez été maladroit, laissez-moi vous le dire. Tout le monde sait, et le journal d'ailleurs le mentionne, que vous faites partie de notre Institut national. Pour un homme qui sait lire, vos critiques s'adressent à l'Institut national, c'est-à-dire à son directeur. S'il vous semble nécessaire de mettre en évidence tels ou tels défauts de cette grande maison, c'est donc que je ne les vois pas moi-même, c'est donc que je n'en ai pas souci, c'est donc que je ne fais pas mon devoir. Voilà ce que signifie votre article. Pouvez-vous le dire contraire ?

Brusquement, de la tête, Laurent fit « non ». Le bonhomme repartait, sans hâte, avec une sorte de logique :

— Les arrivistes, les profiteurs dont vous parlez dans votre titre, est-il possible de penser qu'ils sont absolument sans rapport avec, parlons franc, le directeur de l'Institut national ?

— Monsieur, dit Laurent dans un élan, de tels mots ne sont pas de moi. J'ai, bien à contre-cœur, et sans avoir été prévenu, dû signer là quelque chose que je n'avais pas écrit.

— Oui, oui, modulait M. Larminat, ce sont de ces malheurs qui sont presque inévitables dans le journalisme. Il n'en reste pas moins, monsieur Pasquier, que vous avez commis non seulement une maladresse, non seulement une imprudence, mais encore une incorrection.

— Monsieur !

— Calmez-vous, mon cher ami. Vous avez donné carrière à vos nerfs. C'est fort bien. Il vous reste à réparer tout ce mauvais travail.

Le directeur introduisit dans son oreille l'ongle du petit doigt, et fit, de son pertuis auditif, une exploration méticuleuse.

— Vous savez, reprit-il, que, dans l'armée française, les officiers ne peuvent rien publier sans avoir sollicité de leurs chefs une autorisation écrite. Vous savez que, dans le clergé, dont je suis pourtant loin d'approuver les pratiques, la règle de l'*imprimatur* est encore plus rigoureuse...

Laurent s'était mis à marcher de long en large. Le vieux mentor le suivait de l'œil et tournait la tête, insensiblement, pour accompagner le jeune homme dans cette promenade. Il reprit le fil de sa semonce :

— C'est la première fois qu'un de mes collaborateurs se permet de porter devant l'opinion publique, même de manière allusive, un de ces différends qui peuvent toujours survenir entre un directeur et ses subordonnés.

— Monsieur...

— Laissez-moi parler, je vous prie. C'est bien mon tour. J'ai toujours admiré le chirurgien qui vient de s'apercevoir qu'il s'est trompé, qui le reconnaît publiquement et qui répare le désordre qu'il a causé lui-même. Vous êtes formé, je le sais mieux que personne, à la discipline scientifique...

— C'est-à-dire ?

— C'est-à-dire qu'une rectification me semble absolument nécessaire pour mettre les choses au point.

M. Larminat répéta deux ou trois fois « abfolument néfeffaire ». Puis il ajouta :

— J'en ai préparé tous les termes.

Laurent s'arrêta net et fit front :

— Une rectification, dit-il, que vous avez l'intention de faire paraître sous votre nom ?

M. Larminat leva la main dans un geste bénisseur et murmura d'une voix filante :

— Pardon ! sous votre nom à vous, monsieur Pasquier. Pour qu'une telle note porte son plein effet, elle doit paraître sous votre nom à vous.

— Et vous pensez, gronda Laurent, enroué de colère, que je vais, aujourd'hui, me déjuger publiquement ?

— Ce n'est pas moi, cher monsieur, qui vous ai mis dans cette situation absurde.

— Et vous pensez, continua Laurent, que je vais me déjuger en signant, pour comble d'humiliation, un texte dont je suis même pas l'auteur ?

— Ce sont des choses qui arrivent, soupira M. Larminat. Ne venez-vous pas de m'expliquer vous-même que vous avez signé, dans les colonnes de ce journal, un titre que vous n'aviez pas écrit ? Ce sont là de ces pentes sur lesquelles on peut glisser.

Laurent fit deux, trois, quatre pas. Les poings en boules, les cheveux hérissés, le visage incandescent, il arrivait sur le bonhomme à telle allure que celui-ci eut un mouvement de retraite et se glissa derrière la table.

— Vous excitez, disait-il encore, vous excitez votre personnel à la désobéissance. J'ai reçu, ce matin même, une incroyable visite de deux de vos préparateurs...

Laurent, soudain calmé, fit le geste de jeter quelque chose par-dessus son épaule.

— Ne comptez pas sur moi, dit-il, pour désavouer un texte que le monde scientifique tout entier approuve, sans la moindre réserve.

M. Larminat eut un mouvement de déglutition qui fit paraître, à fleur de col, sous la barbe en mouvement, une pomme d'Adam rocheuse et tout de suite dissimulée.

— Ça, monsieur Pasquier, fit-il en tournant le bouton de la porte, ça, c'est ce qui nous reste à voir.

Laurent, demeuré seul, commença par enlever sa blouse et par déboutonner sa chemise. Puis il se tint la tête sous un robinet d'eau froide et s'offrit une longue ablution pour mettre en fuite jusqu'aux dernières vapeurs de la colère. Enfin il éprouva le besoin de rire et de crier. La situation, du moins, devenait claire. Puisqu'il allait devoir se battre, il se battrait. Et ce ne serait pas contre le ridicule et insaisissable Birault, mais contre cette vieille ganache venimeuse de Larminat. Au reste, que pouvait Larminat ? Laurent avait été nommé, quatre ans plus tôt, au concours. Il avait la certitude parfaite de défendre une cause honorable. Ses maîtres, ses collègues, ses amis, ses élèves, tout le monde serait avec lui, si le conflit prenait un tour aigu. Ces réflexions eurent pour effet de procurer au jeune homme une paix voisine de la béatitude. Il travailla tout le jour avec bonheur et avec profit. De temps en temps, il revoyait en pensée le visage pétrifié de sa mère et il décida d'aller, le soir même, lui tenir société en dînant avec elle. Il avait trop longtemps souffert des extravagances du docteur. Pour inquiétante que fût cette dernière et scandaleuse toquade, Laurent avait formé la résolution farouche de ne plus souffrir au sujet de ce père impossible. Une seconde, il se rappela certaine digression épistolaire sur la psychologie rédemptrice des

romanciers slaves et il s'injuria, deux ou trois fois, en termes familiers et blagueurs. Puis il succomba sans peine aux délices du travail.

Il faisait encore jour quand il pénétra dans le petit appartement du boulevard Pasteur. Mme Pasquier était assise, comme la veille, toute seule au milieu de sa chambre. Deux grosses rides semblaient gravées sur ce vieux front toujours pur, toujours lisse, même au jour des grandes épreuves.

— Je suis venu, dit Laurent, te demander à dîner.

Mme Pasquier se mit debout, avec des gestes d'automate, puis elle desserra les lèvres.

— Nous mangerons seuls, dit-elle d'une voix morte : ton père est en voyage.

Laurent n'eut pas le courage d'épiloguer sur ce propos en inventant des commentaires artificieux.

Pendant le repas, qui fut bref, Mme Pasquier dit soudain :

— Je ne pouvais pas savoir, sans cela nous aurions commandé ton gâteau d'amandes.

Laurent fit en sorte de sourire. Il avait, un jour déjà bien lointain, adressé de grands éloges à certain gâteau d'amandes. Mme Pasquier, depuis, servait un gâteau d'amandes à chaque visite de Laurent. Le jeune homme avait fini par prendre en grippe cette friandise, mais il n'osait rien en dire et mangeait toujours la grosse part qu'on lui posait sur son assiette.

Mme Pasquier retombait tout de suite au silence. Laurent, entre deux bouchées, regardait le triste visage défait et il songeait :

« Je ne peux même pas lui parler de sa misère. Nous vivons sur un mensonge, comme toujours et comme partout. Elle a peur, si nous venons à parler, de m'entendre juger mon père ! Elle sait pourtant bien que je dois savoir quelque chose et même que je sais qu'elle le sait. »

Un peu plus tard, épuisé par cette scène muette, le jeune homme se dit encore : « Autrefois, maman aurait compris, sans un mot, sans un geste de moi, que j'ai présentement des soucis. Elle n'aurait pas pu les mesurer. Mais elle en aurait souffert. Elle serait venue me mettre la main sur le front, ce qui m'irritait un peu, jadis, et ce qui, pourtant, était sa façon de me protéger contre les forces adverses et même

contre mes démons. Aujourd'hui, elle ne pense qu'à sa douleur. Père est parvenu, enfin, à faire une chose difficile et qui semblait impossible : il a si bien torturé cette pauvre vieille femme que la fibre maternelle est, dans ce malheureux cœur, comme usée et détendue. Non ! non ! n'exagérons rien. Si elle me voyait souffrir... Pourtant, autrefois, autrefois elle n'avait pas besoin de voir. Il lui suffisait d'un souffle, d'un regard fugitif, d'une pensée. »

Le dîner pris, la table desservie, Laurent, incapable de supporter plus longtemps cette atmosphère de silence et de consomption, embrassa Mme Pasquier, promit de revenir bientôt, et parla de son travail pour se retirer en hâte. Comme il descendait l'escalier, il faillit se heurter à son frère Ferdinand.

— Je te cherchais, dit celui-ci. Je vais t'accompagner quelques pas, car j'ai bien des choses à te dire. Je reviendrai passer ensuite une minute avec mère : une minute seulement ; nous n'avons pas dîné. Claire doit être inquiète déjà.

La nuit tombait. Ferdinand s'épongea le front et fit entendre un long soupir.

— Quelle aventure épouvantable ! dit-il en secouant la tête. Mais tu ne connais pas tout.

Ferdinand devenait, avec les années, terriblement « faiseur d'histoires », comme Suzanne aimait à dire. Laurent prit cet air hermétique, réticent qu'il réservait toujours à ses deux frères :

— Qu'est-ce qu'il nous reste à savoir ?

Ferdinand se rengorgea, pour marquer à Laurent qu'il disposait d'une importance nouvelle :

— J'ai vu Paula Lescure.

— Paula Lescure ?

— Oui, notre petite cousine. Toi, Laurent, tu vis dans les nuages. Mais Paula Lescure existe encore. Elle est toujours la maîtresse de papa. Cela dure depuis Créteil, c'est-à-dire depuis quatorze ans. Tu ne la reconnaîtrais pas. Elle était presque maigre, autrefois. Aujourd'hui, c'est une personne un peu large, bien en chair, les manières bourgeoises.

— Oui, et alors ?

— Elle est venue nous voir à la maison, Claire et moi. Sais-tu qu'elle a beaucoup pleuré ? Papa lui a tout juste

envoyé une carte postale et je crois qu'elle n'a pas d'argent. Mais ce n'est pas tout...

— Ah ! ce n'est pas tout ?

Ferdinand semblait soudain céder à la jubilation. Il regarda Laurent avec pitié, puis il se mit à parler à la manière de Joseph, qu'il imitait volontiers, surtout dans les occasions pathétiques :

— Non, ce n'est pas tout. Toi, tu n'es qu'un rêveur, tu ne fais attention à rien, comme tous les savants.

— Assez ! dit Laurent, furieux. Dis ce que tu as à dire.

— Eh bien ! j'ai vu Marie Puech.

— Explique-toi, je t'en prie. Qui est Marie Puech ?

— L'autre maîtresse de papa. Rappelle-toi, la blanchisseuse qu'ils avaient, Faubourg Saint-Antoine.

Laurent frappa du pied le trottoir.

— Qu'est-ce que c'est que cette comédie ? Et Marie Puech est toujours là, depuis le Faubourg Saint-Antoine ?

— Tu sais bien qu'elles ne peuvent plus le quitter et qu'il en a toujours une ribambelle à ses trousses. Marie Puech est venue me voir et elle a pleuré aussi. Qu'allons-nous faire ? Il faut prendre une décision.

Laurent regarda son frère en face, d'un œil glacé.

— Oui, répétait Ferdinand, Marie Puech aussi, à l'heure actuelle, est sans nouvelles et sans argent. Papa est terrible.

— Je regrette, fit Laurent, mais la douleur de maman suffit à ma capacité de compassion.

— Tu es toujours le même, soupira Ferdinand d'une voix mélodramatique. Tu parles de beaux sentiments, mais tu as le cœur sec.

— Ah ! grondait Laurent tout bas, il y a de quoi devenir fou. Papa file pour l'Algérie en laissant derrière lui un gâchis épouvantable. Il file, dare dare, avec une personne à qui force nous est de donner le numéro quatre. Eh bien ! mon cher Ferdinand, je suis obligé de t'avouer que je ne veux à aucun prix entendre parler ni de Mme Paula Lescure, ni de Mme Marie Puech, ni de la demi-douzaine qu'il nous reste à découvrir.

— Moi, dit Ferdinand avec componction, moi je trouve que, dans un sens, nous sommes un peu responsables. Il y a des liens...

Laurent haussa les épaules. Il sentait de nouveau l'exaspération l'étouffer.

— Va donc raconter à Joseph ces émouvantes entrevues.

Ferdinand restait campé sur le bord du trottoir. Il sentait que son histoire venait de faire long feu, dont il était bien vexé.

Laurent lui prit la main très vite.

— Tu ne connais pas l'île Saint-Pancrace ? fit-il. Non ! Eh bien ! moi non plus. Mais c'est une île déserte, dans l'Océan antarctique, ou quelque part de ce côté. Je voudrais y vivre seul, y vivre et y mourir tout seul. Au revoir, mon petit Ferdinand.

« Voilà ! voilà ! pensait Laurent en arpentant, à longs pas, la rue de Rennes, un peu plus tard. Voilà ! Vivre, c'est cela. Toute cette merveilleuse chimie des millions de cellules, toutes ces opérations délicates qui mettent en jeu des forces prodigieuses que nous finirons par connaître après des siècles d'étude, tous ces mystères qui, de temps en temps, s'illuminent dans la lueur de nos microscopes, toute cette féerie est déclenchée, entretenue, depuis les origines, et perpétuellement renouvelée pour aboutir, en définitive, à la fripouilleuse sottise de Larminat ou à la niaiserie sentimentale et larmoyante de mon malheureux Ferdinand. Ah ! vivement l'île déserte !... Allons, bon ! je me trompe de chemin. Je ne sais plus où j'ai mis mon mouchoir. Je crois que j'ai perdu mes clefs. Je ne comprends plus ce que je fais. Ils finiront tous par me rendre idiot. Vivement l'île déserte ! »

Laurent fit encore quelques pas et il ajouta pour lui-même : « Deux jours sans lettre, sans même un billet. Elle doit être accablée de travail. L'île déserte, évidemment. Mais il faudrait d'abord lui en parler, de cette fameuse île déserte. Il faudrait même lui expliquer tout ce qui me choque, tout ce qui me tourmente. »

GEORGES DUHAMEL.

(La quatrième partie au prochain numéro.)

LES MINUTES HEUREUSES

MES AMBASSADES

PRODROMES DE LA GUERRE

Saint Augustin fut mon premier succès de librairie, — après quatorze ans de labeur continu. Mon éditeur Fayard, qui avait le flair du public, s'y attendait. Pour ma part, j'en fus, non pas précisément surpris, mais un peu froissé. Ce dernier livre écrasait, annulait toute mon œuvre précédente. Pour le grand public, j'étais l'auteur de *Saint Augustin*, comme Flaubert, quoi qu'il fît, était toujours l'auteur de *Madame Bovary*. J'estimais cela injuste. Je pensais et je pense encore que tels de mes autres ouvrages sont supérieurs à celui-là, sinon par l'intérêt du sujet, du moins par la valeur littéraire, — enfin qu'ils sont plus personnels, qu'ils me définissent mieux. Et, de même qu'aucun critique ne s'était donné la peine d'approfondir les idées qui soutiennent mon œuvre africaine, personne ne remarquait le lien qui rattache ce livre à ses aînés. Mais, devant le succès, j'aurais eu mauvaise grâce à prendre des attitudes d'incompris.

Tout de suite, je reçus les propositions les plus flatteuses d'éditeurs parisiens ou provinciaux, avec des demandes de traductions en langues étrangères. Boissonnas, de Genève, qui venait d'éditer luxueusement un monumental volume sur la Grèce, souscrit par Guillaume II et nombre d'importants personnages, m'offrit d'illustrer le mien de ses belles héliogravures. Pour cela, il fallait aller prendre sur place les vues des sites et des monuments. Un voyage en Algérie et

(1) Voyez la *Revue* du 1er septembre.

en Tunisie s'imposait. Je résolus d'accompagner et de guider mon illustrateur. Et c'est ainsi qu'une fois de plus, je mettais le cap sur Alger. Le vendredi 3 avril 1914, je partais de Marseille, par le *Timgad*, de la Compagnie transatlantique.

Ce fut une grande et complète randonnée. Accompagné de Boissonnas et d'un de ses fils, je parcourus à peu près toute l'Afrique romaine et chrétienne, du moins les régions où subsistaient des ruines tant soit peu notoires ou considérables. Je revis Tipasa et Cherchel, Constantine, Lambèse, Timgad, Hippone, Souk-Ahras, l'ancienne Thagaste, ville natale d'Augustin, Khemissa, Madaure, Tébessa, Carthage, El-Djem... A Hippone, je rejoignis l'évêque de Constantine, Mgr Bouissière, qui m'avait convié à l'inauguration de la statue du grand docteur africain. Cette statue devait être dressée devant le terre-plein de la basilique, et, à cette occasion, des fêtes religieuses devaient avoir lieu pendant plusieurs jours. Elles furent très émouvantes par leur simplicité, leur bonhomie, par le concours des foules populaires et même la participation des musulmans cultivés, fiers de saluer en saint Augustin un des leurs, un enfant du pays. Mais, par ma faute bien involontaire, elles faillirent s'achever dans la désolation.

Après la grand-messe pontificale, le chapelain de la basilique d'Hippone, Mgr Leroy, eut l'amabilité de me la faire visiter en détail : il y a là des porphyres et des onyx de toute beauté. L'Afrique ancienne était la patrie des marbres. Celle d'aujourd'hui a prodigué les pièces les plus rares de ses carrières, celles de Chemtou, de Guelma, de Filfila, pour décorer le sanctuaire du plus illustre de ses fils. J'admirai fort toutes ces matières précieuses dans la richesse et la variété de leurs colorations, dans la somptuosité de l'effet ornemental. Finalement je fus conduit à la chapelle où est conservée une relique de saint Augustin : à savoir un fragment de son bras, le reste du corps étant enseveli à Pavie, dans l'église de San-Pietro-in-ciel-d'oro. Le chapelain, ayant tiré une clef de sa poche, ouvrit une sorte de tabernacle et en sortit la relique vénérable. Je m'agenouillai devant ce bras infatigable qui avait tant écrit et tant béni, et, après que le prélat m'eut donné, à mon tour, la bénédiction avec le reliquaire, il le déposa sur l'autel et se mit à m'expliquer après

quelles aventures les restes de l'évêque d'Hippone avaient fini par arriver à Pavie. J'écoutai cela avec le plus vif intérêt. Le chapelain parlait d'abondance. Je l'interrogeais, et, tout en devisant, nous remontâmes par les allées de la basilique, jusqu'au parvis, où nous nous arrêtâmes pour regarder la foule qui banquetait sur le terre-plein...

Tout à coup, mon guide tâte son gousset : il n'a plus la clef du reliquaire !... Et il se rappelle brusquement que ce reliquaire, il l'a laissé à l'abandon sur l'autel, et que des groupes compacts de pèlerins circulent dans la basilique. Affolé, il se précipite vers la chapelle : le tabernacle est vide, la clef a disparu, et plus de reliquaire ! C'est une désolation ! Les gens qui sont là n'ont rien vu. Ils se répandent au dehors. Immédiatement le bruit se propage dans la foule qu'on a volé le bras de saint Augustin. Le pauvre monseigneur, au désespoir, fouille tous les recoins de la chapelle, et, ne trouvant rien, parle d'alerter la police. Tumultes. Rassemblements sur le parvis. Cela commençait à devenir houleux, lorsqu'une bonne sœur paraît, une petite sœur des pauvres sortant de l'hospice contigu à la basilique. Avec un air de componction, elle rapportait le bras de saint Augustin et la clef oubliés sur l'autel. Voyant la précieuse relique ainsi exposée, elle l'avait recueillie dévotement et déposée, disait-elle, dans l'armoire au linge de l'hospice, en attendant qu'elle pût avertir Mgr le chapelain...

* * *

Outre cet incident tragi-comique, il y en eut quelques autres, qui commencèrent à m'inquiéter et dont le sens menaçant ne tarda pas à se préciser pour moi.

Lorsque nous étions passés à Constantine, trois cents touristes allemands, arrivés dans des cars, avaient envahi la ville. C'est tout juste si, pour les héberger, on ne nous obligea pas à déguerpir de l'hôtel où nous étions descendus. En tout cas, nous dûmes leur céder la salle à manger de l'établissement et aller prendre nos repas dans une taverne voisine, une brasserie tenue par un Alsacien. Nous fûmes bientôt rejoints par les Allemands qui occupèrent toutes les tables, bousculant les clients, parlant haut, la mine insolente, ayant l'air de se comporter comme en pays conquis. Le fils du patron

de la taverne me conta que, la veille, ils avaient fait une entrée triomphale dans Constantine avec leurs voitures pavoisées aux couleurs allemandes. Ils parcouraient la ville en grand tapage, toutes enseignes déployées, comme s'ils venaient visiter leur future colonie !...

Quelque temps après, dans l'auto qui nous conduisait à Khémissa, les Boissonnas me parlèrent d'un article récemment paru dans le *Journal de Genève* : c'était le compte rendu d'une conférence faite à Bâle par l'amiral von Tirpitz, qui, sans ambages, annonçait la guerre prochaine : les Italiens envahiraient l'Égypte et la Tunisie, par les antiques voies romaines retrouvées, tandis que l'Allemagne attaquerait la France.

Ces « antiques voies romaines » faisaient honneur à l'imagination de l'amiral. Moi qui savais ce qu'il en était, je haussai les épaules. Mais les intentions agressives étaient flagrantes.

*
* *

Rentré à Paris vers la fin de mai, j'oubliai bientôt ces impressions désagréables. L'insouciance des Parisiens et des Français, à la veille du cataclysme que l'on sait, leur inconscience, leur ignorance du voisin et de l'état de l'Europe, surtout dans les milieux politiciens, étaient quelque chose de stupéfiant et d'affligeant. Je me laissai gagner par le quiétisme général et je ne m'occupai plus que de mes notes de voyage et des articles à écrire.

J'ajoute que j'eus, à cette époque, mes premières velléités académiques. L'un des Quarante, Jules Claretie, administrateur du Théâtre-Français, étant mort, j'eus l'audace de poser ma candidature à sa succession. Le succès de mon *Saint Augustin* m'y avait décidé, et, bien entendu, j'en avais parlé à quelques académiciens qui n'avaient pu que donner leur approbation un peu molle à ce beau projet. Je dirai plus loin pourquoi j'avais pris cette résolution soudaine et l'idée que je me suis toujours faite de l'Académie. Quoi qu'il en soit, je me lançai intrépidement dans la brigue, et, sans plus tarder, je commençai mes visites.

Je ne me rappelle pas si je fus reçus, cette fois-là, par Poincaré. Mais, partout où je passai, l'accueil fut plutôt

froid. Un de ces messieurs me fit entendre que je le dérangeais, qu'il n'avait pas de temps à perdre :

— Je travaille ! me dit-il de son ton le plus désobligeant.

— Moi aussi ! fis-je, à peu près sur le même ton.

Quand j'entrai dans le cabinet d'Albert de Mun, il me cloua sur le seuil, en me criant de sa belle voix de tribune :

— Ah ! çà !... Il paraît que votre *Saint Augustin* est mis à l'index !...

Paul Deschanel, lui, m'ayant examiné de la tête aux pieds et me trouvant trop jeune, me congédia avec une aimable cordialité :

— Vous repasserez dans dix ans !

J'espérais plus de bienveillance d'Ernest Lavisse, alors directeur de la *Revue de Paris*, où j'avais fait mes débuts littéraires et à laquelle je continuais de collaborer. Du haut de son faux-col, il me dit :

— Qui a bien pu vous suggérer cette idée ?...

Au hasard, je lui citai quelques académiciens qui m'avaient mollement encouragé : Francis Charmes, Étienne Lamy, Paul Bourget, M. d'Haussonville... Au nom de celui-ci, Lavisse eut un hochement de tête :

— Alors, vous êtes allé voir d'Haussonville !... Je vous plains !... Cette morgue, cette affectation de grand seigneur...

Le lendemain, je sonnais chez M. d'Haussonville, qui, fort gentiment, m'interrogea sur mes visites :

— Je viens de voir, lui dis-je, M. Ernest Lavisse...

— Ah ! me dit-il, je vous plains !... Cette hauteur, cette morgue de grand officier de la Légion d'honneur !...

Je m'aperçus ainsi que j'aurais beaucoup de mal à rallier une majorité. Mais telle est la puissance d'illusion chez les candidats que cette première tournée m'entretint dans les plus flatteuses et les plus folles espérances.

On était au commencement de juillet. Tout le monde quittait Paris. Comme il y faisait plus chaud qu'à Nice, je me décidai à regagner mes Collinettes, et, bravant la canicule, à m'y abîmer dans la copie.

Chemin faisant, je m'arrêtai à Lyon, où une Exposition internationale venait de s'ouvrir et dont je tenais à admirer le pavillon des soieries, qui était un éblouissement. Herriot, avec bonne grâce, m'en fit les honneurs, comme aussi de

son hôtel de ville, qui renferme des merveilles intérieures généralement insoupçonnées des touristes. Voulant pousser à fond l'amabilité, il ne me laissa point partir sans un backchich : une somptueuse et monumentale monographie de l'hôtel de ville de Lyon qu'un fonctionnaire municipal m'apporta à la gare, au moment de mon départ et qu'il fallut conduire aux bagages dans une voiturette spéciale.

Là, comme partout, l'Allemagne triomphait. Son pavillon écrasait tout. Il y avait à l'intérieur une décoration de cimetière qui me frappa : de lourdes et sombres couronnes en feuilles de chêne, avec des guirlandes de sapin ou de cyprès, d'un effet funèbre...

EN ESPAGNE

La guerre de 1914 éclata. D'abord, on avait cru que ce serait fini très vite. Les augures de la presse affirmaient que la guerre ne pouvait pas durer plus de trois mois. Les événements ne tardèrent point à démentir ces illusions. Il devenait évident que la guerre allait s'éterniser. Alors, il fallait bien s'y installer, y trouver son emploi.

Étant donné mes relations antérieures avec l'Espagne, je résolus de diriger mes enquêtes de ce côté. La neutralité espagnole était, pour nous, une question assez inquiétante. Très probablement, le gouvernement d'Alphonse XIII n'avait aucune envie, du moins pour l'instant, d'entrer dans la lutte. Mais, chez nous, les éléments de gauche, d'accord avec les républicains et les socialistes espagnols, sommaient l'Espagne de se déclarer pour les Alliés. Même pression du côté de nos ennemis. D'un moment à l'autre, les circonstances pouvaient amener la rupture de cette neutralité si précieuse pour nous. Enfin la présence d'un grand nombre d'Allemands dans la péninsule était un autre sujet d'inquiétude.

Je commençai par Barcelone, où je recueillis sans doute quelques sympathies françaises, mais où je fus frappé surtout par l'intensité de la propagande germanique, par l'omniprésence et l'activité de l'adversaire. J'écrivis, à ce sujet, quelques articles. J'en écrivis d'autres, d'un caractère plus général et plus littéraire. A ma grande surprise, pour ne pas dire à ma grande stupéfaction, ces articles me valurent une lettre on ne

peut plus aimable de Joseph Reinach, que je n'avais jamais vu, dont je n'avais jamais lu une ligne. Sous le signe de l'Union sacrée, nous commençâmes un commerce épistolaire, dont je ne voyais que les raisons patriotiques. C'est seulement plus tard que celles de mon correspondant m'apparurent, lorsqu'il manifesta des velléités de candidature académique. Sans doute se disait-il que non seulement il n'était pas mauvais d'avoir des amis dans la maison, mais qu'il convenait aussi de ménager de futurs concurrents, qui pouvaient devenir de futurs électeurs. Quoi qu'il en soit, c'est aux conseils et à la sollicitude de Joseph Reinach que je dus de retourner en Espagne avec une mission officielle : je devais essayer d'agir sur les catholiques et sur les monarchistes, dont la germanophilie était notoire. L'auteur de *Saint Augustin*, me disait Polybe (c'était le pseudonyme journalistique de Joseph Reinach), semblait tout désigné pour cet office...

Je partis intrépidement. J'arrivai à Madrid, vers la fin de juin, par une température déjà caniculaire : *un tiempo bochornoso*, me dit notre conseiller d'ambassade.

Comme il y avait plusieurs années que je n'étais revenu dans cette capitale, je n'étais plus au fait des élégances madrilènes. Je crus devoir descendre au vieil Hôtel de Paris dont j'avais été l'hôte lors de mon dernier séjour, et qui dans mon souvenir représentait ce qu'il y avait de mieux. C'était à l'angle de la rue d'Alcala et de la Puerta del Sol, l'endroit le plus bruyant de la ville. En été surtout, on se couche tard, à Madrid. Jusqu'à trois heures du matin, ce fut un tapage infernal. Bien que je fusse logé au dernier étage, j'entendais le vacarme, le piétinement humain, comme si j'étais au milieu de la place. Avec cela, une chaleur de four, une poussière enragée, qui m'arrivait par la fenêtre entr'ouverte, et un lit ascétique. Je ne pus m'endormir que très tard...

Le lendemain, quand je mis le pied dehors, je tombai dans une véritable invasion allemande. Partout, aux devantures des magasins, des portraits du Kaiser, du Kronprinz et de leur État-major. Rue d'Alcala, aux abords de l'église élégante des Calatravas, de pieuses personnes vous glissaient dans la main des tracts à la louange du soldat allemand, avec cette devise : « *Rezan y pelean*, — ils se battent et ils prient ».

Au milieu de cette foule, des figures suspectes. L'espionnage sévissait partout. Dans les hôtels, les restaurants, les cafés, on se sentait guetté et surveillé par des individus à l'accent tudesque, qui se prétendaient Suisses, ou même par de louches Espagnols.

Ma première visite fut naturellement pour notre ambassade. J'y fus reçu sans chaleur et même avec une certaine défiance : « Qu'est-ce que je venais faire !... Comme si on avait besoin de moi ! » On était plein de soupçons et de toute espèce de craintes. Je compris immédiatement que je n'avais aucune aide à espérer de ce côté-là. Je m'en allai assez piteusement et un peu mortifié aussi du peu d'éclat de notre ambassade de Madrid, tristement enterrée dans la petite rue de Olozaga, alors que celle d'Allemagne s'étalait pompeusement en bordure de la riche promenade de la Castellana. La médiocrité des salles de réception, de l'ameublement et du décor ajoutait encore à cette impression de mesquinerie. Nos locaux diplomatiques ne brillent pas précisément par leur splendeur. A part le Palais Farnèse à Rome, je n'en connais aucun qui soit digne de la France. Il y a là une négligence et comme un parti pris d'effacement, qui ne sont pas précisément faits pour relever le prestige de notre pays.

Je ne trouvai de réel empressement et de concours efficace qu'auprès du chapelain de Saint-Louis des Français, l'aimable Père Tubeuf, de l'ordre des Lazaristes. Ce religieux, qui avait de la gaieté, vous disait tout de suite, en vous épelant son nom de Tubeuf : « Je tue sans h... » C'était le fils d'un ancien chef de gare de Nancy, par conséquent un Lorrain d'adoption : ce qui me le rendit tout de suite sympathique. Il était bon Français, il avait une certaine finesse, du tact, une prudence ecclésiastique et l'art de tourner sa langue sept fois dans sa bouche. Je le mis au courant de l'objet de ma mission. Dès les premiers mots, il me dit :

— Vous ne pouvez pas rester à l'hôtel où vous êtes descendu. Pour vous, c'est le Ritz qui s'impose...

Je l'ignorais. Cet établissement, de fondation récente, était considéré alors comme le plus sélect de Madrid, fréquenté par la diplomatie internationale et par la grandesse espagnole.

Averti par ce sage mentor, je m'empressai d'y faire

transporter mon bagage. En cette fin de saison, la clientèle n'était pas nombreuse. J'y trouvai facilement une chambre relativement fraîche, ce qui était appréciable par ce temps de *bochorno*. Mais j'y trouvai aussi cette atmosphère d'espionnage qui régnait un peu partout, à cette époque, dans les grandes villes de la péninsule. Il fallait se défier de toute la valetaille et nommément du portier qui avait la haute main sur votre correspondance. Dans cette maison si élégante, je ne me sentais pas très en sûreté.

* * *

Avec la recommandation du Père Tubeuf, j'entrepris de faire le tour du clergé madrilène. Et, tout d'abord, j'allai rendre visite à l'évêque de Madrid pour lequel j'avais une recommandation de l'archevêque de Paris, le cardinal Amette. Cette recommandation était écrite sur une feuille de petit format et contenue dans une enveloppe exiguë. A la vue de ce papier, le prélat fronça le sourcil, et, ayant parcouru les lignes du bout des cils, il jeta dédaigneusement sur son bureau, comme un chiffon sans importance, cette lettre vraiment trop peu protocolaire à son gré. L'évêque de Madrid n'était pas content. Et, le lendemain, pour nous apprendre le bon usage, à son confrère de Paris comme à moi, il m'envoya, à son tour, une lettre de recommandation écrite sur grand papier et dans le plus beau style diplomatique, avec toutes les formules grandiloquentes de la courtoisie castillane, le tout sous une large enveloppe cachetée à la cire rouge et timbrée de ses armes.

Ces politesses s'alliaient, d'ailleurs, à une certaine brutalité de ton et de manières. Cet évêque, taillé en force et de haute stature, avait un extérieur et une voix caverneuse de torero. Je fus néanmoins très correctement reçu par lui, bien qu'il fût loin de nourrir des sympathies françaises. Il était plein de rancunes, de griefs de toute sorte contre notre pays. Il ne se fit pas faute de les étaler. Ces griefs, c'étaient ceux de tout le clergé espagnol. On nous reprochait l'expulsion des congrégations, l'athéisme officiel de notre gouvernement, la suppression de notre ambassade auprès du Vatican, et combien d'autres choses !... jusqu'à des phrases imprudentes attribuées à nos ministres, notamment la sottise de Viviani

sur les étoiles, et jusqu'à la *Sainte Thérèse* de Catulle Mendès, que les catholiques d'Espagne considéraient comme un outrage à une de leurs plus grandes figures nationales...

Ce qui ressortait de tout cela, c'est que nous, Français, qui sollicitions alors l'amitié de nos voisins, nous n'avions pas su ménager leurs susceptibilités. Nous les avions froissés, blessés, sans nous en douter, de mille manières. Nous qui reprochions aux Allemands d'ignorer la psychologie des peuples, nous commettions, en ces matières, des impairs et même des fautes grossières dont nos ennemis se gardaient bien. Et cela continuait avec une splendide inconscience. A l'époque où j'étais à Madrid, nos services de propagande y envoyaient des conférenciers qui, intrépidement, rappelaient aux Espagnols les campagnes napoléoniennes et le roi Joseph, c'est-à-dire ce qu'il y avait, pour eux, de plus honteux dans leur histoire. Moi-même, j'avais été choqué de voir, à la place d'honneur, dans le grand salon de notre ambassade, le portrait en pied de Richelieu, c'est-à-dire du pire ennemi de l'Espagne et de la Maison d'Autriche. Ce qu'il fallait à cet endroit, c'était Louis XIV épousant l'Infante ou l'entrevue de l'île des Faisans, enfin l'aïeul des Bourbons d'Espagne, de la dynastie toujours régnante. Mais la République a la sottise et l'ingratitude de rougir de l'homme qui a donné à la France son rang dans le monde, de celui que j'ai appelé le grand Français devant l'histoire.

Je visitai donc un certain nombre d'ecclésiastiques notoires. Partout, même accueil frigide, réticent, ou franchement hostile. Je pénétrai même chez les Jésuites. Un de leurs Pères, qui passait pour francophile, me fit les honneurs de leur magnifique collège, dont j'admirai fort l'installation toute moderne, les laboratoires somptueusement outillés et aménagés. Enfin, je tentai de forcer la porte de la nonciature apostolique. Le nonce de Sa Sainteté ne cachait pas ses sympathies allemandes, et, sur ce point, il était considéré comme irréductible. Raison de plus pour essayer de le persuader. Malgré toutes les recommandations, il me fut impossible de le joindre. Toutefois, je fus convoqué à l'hôtel de la Nonciature, qui siégeait alors dans une petite rue tortueuse du plus vieux Madrid. Devant ces vieilles églises, ces vieilles maisons rébarbatives, hérissées de ferrures et de barreaux,

je songeais à Philippe II et au Saint-Office. Je sentais mon néant et l'anachronisme de ma démarche. C'est un prestolet, un secrétaire de Son Excellence empêchée, qui fut chargé de me recevoir, type équivoque de séminariste italien, insolent comme un laquais. Il me donna clairement à entendre que j'étais un suppôt de la franc-maçonnerie, ou que, si je ne l'étais point, je m'en faisais l'instrument inconscient. Enfin, on ne voulait rien entendre, et je fus mis, tout juste poliment, à la porte.

Parmi tous ces ecclésiastiques, un seul fut vraiment cordial, me témoigna plus que de la courtoisie, une sympathie vraiment chrétienne et fraternelle : c'était l'aumônier général de l'armée, l'*obispo castrense*, l'évêque des camps, qui était, en même temps, un des aumôniers de la Cour. Ce prélat, aux manières distinguées, avec l'habitude du monde, avait une certaine culture française. Il me cita nos grands prédicateurs et spécialement Lacordaire. Il voulut bien me dire un mot flatteur sur mon *Saint Augustin*. Et il me parla des épreuves subies alors par la France, avec un réel élan de cœur, sans nul reproche, sans nulle allusion aux griefs de ses congénères et à la nécessité du châtiment expiatoire. Il fit mieux. Il vint me rendre ma visite à mon hôtel. J'avais alors quitté le *Ritz* complètement désert en cette saison et qui fermait ses portes. Je m'étais installé en face, de l'autre côté du Prado, dans un moderne palace, immense caravansérail que remplissait, en ce moment, une foule cosmopolite, où dominaient les Allemands et que panachaient des familles entières de hobereaux espagnols en partance pour Saint-Sébastien et les stations balnéaires de la côte cantabrique.

L'évêque apparut en grand costume de cérémonie, camail violet, croix pectorale ornée de brillants, et, autour de son cou et à ses mains, un ruissellement, un scintillement de topazes et de diamants. Les portiers, les directeurs de l'hôtel s'étaient précipités au-devant de lui, toutes portes ouvertes. Il traversa le hall interminable, plein de fumeurs, de gens en conversation, de femmes en toilette. A la vue du camail et de la croix pectorale, les dames de l'aristocratie se levaient, quittaient leur place et, après une grande révérence et un agenouillement, baisaient l'anneau du prélat. C'était une

entrée sensationnelle, sous les yeux des Allemands qui, déposant leurs cigares, nous lançaient des regards sans tendresse. Je marchais respectueusement à côté de l'évêque. Mon ruban rouge disait assez ma nationalité. Cela devenait une véritable manifestation française, et qui prenait une réelle importance, peut-être même une signification, en raison des attaches du prélat avec la Cour.

Quoi qu'il en soit, je tiens à le remercier ici, encore une fois, pour ce réconfort qu'il m'accorda après bien des humiliations et des duretés subies ailleurs et pour cette marque d'amitié donnée publiquement à mon pays, en des circonstances tragiques, et dans un milieu qui ne nous aimait guère.

* * *

Après les catholiques, les conservateurs de toute opinion, de la nuance Maura à la nuance Romanones. Ce dernier, vieil ami de la France, me reçut de la façon la plus cordiale et la plus chaleureuse, mais sans rien lâcher qui pût le compromettre. J'emportai de notre entrevue des vœux pour notre pays. Même accueil chez M. Garcia Prieto, qui me prodigua les banalités d'usage. Je fis même une tentative auprès du marquis de Valdeiglesias, alors directeur de *la Epoca*, journal qui passait pour être « *le Gaulois* de Madrid » : c'est en dire assez la haute distinction et la clientèle triée sur le volet. Mais là encore les griefs contre la France ne me furent point épargnés, ni les allusions à la mauvaise éducation des Français : c'était comme un mot d'ordre. Décidément, nous n'étions plus le peuple le plus poli de l'Europe, l'arbitre des belles manières.

J'espérais plus de sympathies du côté des républicains et des libéraux. Bien entendu, on m'y accabla de protestations d'amitié et de dévouement. Mais, comme je l'ai déjà dit, ces partis n'avaient pas une grande influence sur l'opinion ni sur le gouvernement. Et ils en étaient encore à nos vieilles idéologies de 1848. Nous ne nous entendions plus. Ce qui acheva de m'éloigner d'eux, c'était le nombre d'individus faméliques qui, sous couleur de républicanisme et de francophilie, venaient me déclarer :

— Je ne demande ni décorations ni argent ! J'obéis à ma conscience et à mes convictions.

Tout, dans leur conduite, prouvait le contraire. On achetait un journal et un journaliste à des prix fabuleux de bon marché. Un de nos propagandistes était tout fier d'avoir acheté un journal de Valence pour soixante-quinze pesetas par mois : il est vrai que c'était tout ce que cela valait.

J'étais donc médiocrement enchanté des résultats de ma campagne. Comme je m'en plaignais au Père Tubeuf, celui-ci me dit, de l'air d'un homme qui pèse ses paroles :

— Vous devriez voir le Roi !...

Et pourquoi pas ?... La presse française nous représentait Alphonse XIII comme secrètement gagné à la cause des Alliés. On lui attribuait un mot qui fit fortune : « Il n'y a que les voyous de Madrid et moi qui soyons pour la France ! » C'était à mettre dans le même sac que « le rouleau compresseur » ou « le temps travaille pour nous » et autres slogans dont la presse nous bernait. Il est certain que le roi d'Espagne aimait la France : il l'avait prouvé par ses fréquents voyages et même ses séjours dans notre pays. Enfin, il ne pouvait pas oublier qu'il est un Bourbon. Mais il avait aussi une mère autrichienne. Et notre démocratie est l'ennemie des rois et de tout ce que signifiait la monarchie espagnole. Ajoutons qu'alors notre situation militaire n'était pas brillante et notre avenir des plus incertains. Ç'aurait été de la démence de la part d'un souverain étranger de se déclarer en notre faveur. Tout ce qu'Alphonse XIII pouvait faire, dans les circonstances présentes, c'était de nous donner de bonnes paroles, de s'occuper du sort ou de la libération de nos prisonniers (ce qu'il fit avec beaucoup d'empressement et de générosité), c'était, en un mot, de tenir provisoirement la balance égale entre nous et nos ennemis. Mais son gouvernement observait-il cette stricte neutralité ? Ne couvrait-il pas, tant qu'il le pouvait, les menées clandestines et les intrigues des Allemands ? Peut-être qu'il y aurait quelque chose à faire pour mettre fin à tout cela. Et c'est ce qui me décida à écouter le chapelain de Saint-Louis des Français et à solliciter une audience royale.

Naturellement, l'ambassade combattit le projet : « Ces visites excédaient le Roi. Et, d'ailleurs, Sa Majesté refuserait la conversation sur un tel sujet. Donc, rien à faire ! Et rester tranquille !... » Avec ces messieurs, c'est comme

cela. Jamais rien à faire. Tout est impossible. Je me le tins pour dit. Et, comme j'avais une recommandation de je ne sais qui pour le président du Conseil, Eduardo Dato, je me résolus à clore ma tournée par cette grande visite officielle.

Je tombai sur un homme charmant, élégant, beau parleur, véritable virtuose de la parole, qui s'écoutait un peu en secouant une chevelure d'artiste : c'était ce que Barrès appelait « une belle tête de pianiste ». Avec cela, très simple, plein d'une aimable bonhomie, affectant de traiter en camarades les journalistes qui assiégeaient son antichambre. Quelques années plus tard, j'appris avec chagrin et indignation que ce charmeur, cet homme doux et débonnaire qui semblait incapable du moindre mal, était tombé assassiné, en pleine rue de Madrid, sous les balles des *pistoleros* de l'anarchie...

M. Dato me parla de la France dans les termes les plus magnifiques, et, incidemment, me couvrit de compliments. Au moment de partir, sur une cordiale poignée de main, il me dit de son ton le plus naturel :

— Voulez-vous voir le Roi ?...

Comment ? Si je le voulais !... Je me confondis en remerciements. Et, séance tenante, la chose fut décidée. Le président du Conseil allait demander pour moi une audience royale. Il fallait se hâter, me dit-il, Sa Majesté devant partir incessamment pour Saint-Sébastien.

Je triomphais, je me disais : « Ils vont être bien camus, à l'Ambassade ! » Mais ce n'était pas une petite affaire qu'une audience royale. Le protocole exigeait que je m'y rendisse en haut-de-forme et redingote. Or, je m'étais mis en route pour Madrid avec la valise du missionnaire : quelques chemises de rechange et le smoking obligatoire... Comment faire ? Ni redingote, ni haut-de-forme. Pour celui-ci, c'était facile. Je m'empressai d'acquérir cet objet de luxe chez un chapelier à la mode, rue Espoz y Mina. Mais comment me procurer une redingote ? En commander une chez un tailleur de la Carrera San Geronimo, que des amis charitables m'avaient indiqué ?... Mais était-ce possible de me faire confectionner une redingote dans les vingt-quatre heures ? Mon audience était pour le lendemain !... Ce fut parfaitement possible. Cet admirable tailleur de la Carrera San Geronimo me livra, le lendemain matin, une très correcte redingote à revers de moire, que je n'ai guère

utilisée que dans cette occasion et que j'appelai depuis « ma redingote royale ». Pendant la guerre et les années qui suivirent la guerre, ce disgracieux vêtement ne se portait plus.

Mais, en ce temps-là, on ne le portait pas du tout, à Madrid, non plus que le haut-de-forme. On ne sortait cet attirail que pour aller au Palais. Cela se savait dans toute la ville, jusqu'aux moindres décrotteurs de souliers. De sorte que, le matin, où je me rendis chez le Roi, avec mon huit reflets et ma belle redingote à revers de moire, dans une voiture découverte, — car il n'y en avait pas d'autres, en raison de la chaleur, — les « limpia-botas » et les garçons de café de la rue d'Alcala se répétaient de l'un à l'autre :

— Il va au Palais !...

Je devais être grotesque. J'étais bien gêné, de mon accoutrement d'abord, par cette température, et ensuite d'exciter ainsi la curiosité publique, dans cette atmosphère d'espionnage...

* * *

Le Palais royal de Madrid a très grand air. Il est admirablement situé en bordure du Manzanarès et devant un splendide horizon de montagnes. C'est le cas de répéter le mot de Napoléon à son frère Joseph devenu l'hôte accidentel de ce beau palais : « Vous serez mieux logé que moi ! » Je n'y avais jamais pénétré. Il me fallut cette occasion. En d'autres circonstances, j'aurais eu les yeux bien ouverts et j'aurais tout vu. Mais le souci de ma mission, de ce qu'il faudrait dire, ou ne pas dire, m'absorbait, et j'étais quelque peu ému de me trouver pour la première fois devant un souverain. Je ne vis donc rien ou presque rien : un grand vestibule à colonnades, un escalier monumental, quelques hallebardiers disséminés sur les paliers ou devant les portes. Ces portes s'ouvraient, des salles défilaient : cela se passait comme dans un rêve. Après quelques minutes d'antichambre, j'entrai dans le cabinet du Roi.

Alphonse XIII était alors dans tout l'épanouissement de la trentaine : un grand garçon très sportif, la mine avenante, l'air décidé et, dans toute sa personne, une aisance de mouvements, une élégance et une bonne grâce, qui déce-

laient tout de suite l'être de race. Un accueil cordial, on ne peut plus naturel, on ne peut plus simple : la main tendue, les cigares ou les cigarettes offertes. Je comparais, à part moi, cette simplicité, ce désir de plaire et d'être aimable avec les façons rogues et distantes de nos gouvernants. Jamais je n'ai été reçu comme cela par un de nos ministres ou un de nos chefs d'État.

Le Roi engagea immédiatement la conversation. Je n'attendais de lui aucune communication, aucune parole d'importance. Ma démarche était de pure courtoisie. Toutefois, fidèle à l'esprit de ma mission, qui était de rassurer les monarchistes comme les catholiques sur les tendances politiques de la France d'alors, je fis allusion aux progrès de l'idée royaliste dans la jeunesse de chez nous, grâce aux enseignements de *l'Action française*. Alphonse XIII m'écoutait d'un air sceptique. Il finit par me dire :

— Tout cela est fort bien. Mais, pour renouer une tradition, il faut un homme : qui avez-vous ?...

Il va sans dire que son cousin, le duc d'Orléans, fut copieusement loué. Mais le Roi avait hâte de quitter ce sujet dangereux et, pour n'avoir que du bien à me dire d'un Français et d'une entreprise française, il rejeta l'entretien sur le général Lyautey, qu'il avait reçu récemment à Madrid, et sur notre organisation du Maroc. Sa Majesté paraissait avoir le général en haute estime, et c'est sur un bouquet d'éloges à son adresse que l'entrevue prit fin.

En somme, ce n'était qu'une visite de politesse. J'avais été saluer le Roi, je l'avais remercié de ce qu'il faisait pour nos prisonniers et je l'avais assuré de toutes les sympathies françaises pour sa personne. Quant à moi, j'éprouvais vraiment de l'admiration pour la tranquille vaillance et la bonne humeur de ce jeune souverain, dont la vie était perpétuellement menacée et qui acceptait « ce risque du métier » par devoir dynastique.

Après cette audience, il n'y avait plus guère d'utilité pour moi à prolonger mon séjour à Madrid. Tout le monde partait pour la campagne et les bains de mer. Le Ritz venait de fermer. Toutefois, le jour du 14 juillet, j'avais encore pu y offrir un déjeuner à l'obligeant chapelain de Saint-Louis

des Français, mon guide si prudent et si avisé, véritable Éminence grise. En nous mettant à table, je lui dis :

— Mon Révérend Père, nous allons célébrer ensemble un petit 14 juillet monarchiste et clérical !...

Je ne sais si cela fut entendu des quelques dîneurs qui étaient là. Je devins immédiatement le point de mire de l'assistance. Des gens me lançaient des regards furibonds, avaient une attitude menaçante...

— Faites attention ! me souffla le bon chapelain : on vous prend pour Lerroux !...

Lerroux, le député radical-socialiste ! Quel scandale ! Sa présence eût été un défi dans ce milieu réactionnaire. Mais le maître d'hôtel s'empressa de rassurer ces furieux, et notre agape républicaine et patriotique s'acheva sans autre incident. J'en conclus qu'en ce temps-là je devais ressembler quelque peu à Lerroux. Le fait est que, plusieurs années après, voyageant entre Séville et Cordoue, je m'entendis interpeller par mon voisin de compartiment :

— C'est bien à M. Lerroux que j'ai l'honneur de parler ?...

Il était donc temps de partir. D'ailleurs, mes fonds s'épuisaient. Et si je voulais continuer mon enquête et ma mission dans le reste de l'Espagne, j'avais besoin de nouveaux subsides. Je repris le chemin de Paris.

* * *

Le Sud-Express ne fonctionnant plus, je dus m'arrêter à Hendaye, dans un hôtel plein d'Espagnols qui y menaient joyeuse vie. Étant donné la hausse formidable de la peseta, ils se refusaient rien. Ils envahissaient toutes nos stations balnéaires de la Côte d'argent. Ils se comportaient là comme en pays conquis. La propagande allemande ne leur promettait-elle pas nos provinces basques ? Il fallait les voir à Biarritz, à Saint-Jean de Luz, à Guéthary. A Bayonne, chez le pâtissier de la grande place, sous les arcades, c'était un beau spectacle, tous les jours, à cinq heures, que ces tablées d'Espagnols qui se bourraient de petits gâteaux, et dont la tenue, comme les propos, était souvent scandaleuse, dans un pays en deuil et où l'on vivait en continuelle angoisse.

A Paris, les choses s'arrangèrent assez facilement pour moi. Grâce à l'entremise de Joseph Reinach et de Georges

Leygues, alors chargé de la propagande, ma mission fut prorogée, et, vers la fin d'août, je repartais pour l'Espagne.

Ma première intention fut de m'installer à Saint-Sébastien, rendez-vous de la haute société pendant ces mois d'été. La Reine-mère y était, avec une bonne partie de la Cour. On annonçait que la famille royale allait y passer quelque temps, avant de rallier Santander. Toutes ces raisons étaient de poids pour quelqu'un qui se propose de voir le plus grand nombre possible de personnages importants. Mais les logements de la ville étaient pris d'assaut et les hôtels où j'étais obligé de descendre, ridiculement chers et, d'ailleurs, infestés d'espionnage. Cela fit que je me rejetai sur Hendaye, où de nombreuses villas, en raison de la guerre, étaient abandonnées de leurs propriétaires, où je serais plus en sûreté et plus commodément installé. Un tramway électrique me mettait en une demi-heure à Saint-Sébastien. J'eus tôt fait de me procurer un appartement meublé, en face de l'embouchure de la Bidassoa et de la baie du Chingoudy. De mes fenêtres, j'avais une vue splendide sur les Pyrénées et sur les noires murailles de Fontarabie, dont le campanile se détache avec un si vigoureux relief sur les verdures des collines basques. Matin et soir, j'entendais la cloche fêlée de ce vieux clocher me sonner les angélus.

La maison, qui s'appelait la Villa Ecualde, était fort agréable, quoique un peu chaude en cette saison, d'une chaleur humide et lourde. Cela me valut une recrudescence de rhumatismes : ce qui me rendait la marche difficile et me gênait beaucoup pour mes courses. Je devais aller tous les jours à Saint-Sébastien. Ce court trajet, à travers la frontière, était hérissé de difficultés, en raison des circonstances, tant du côté français que du côté espagnol. Chaque entrée et chaque sortie était strictement surveillée. A tout instant, il fallait exhiber son passeport et, à l'arrivée comme au départ, prendre la queue d'une longue file et passer devant le guichet de la police. La première fois que je me présentai devant M. le commissaire, l'attitude modeste, le chapeau à la main, comme tous mes compagnons de file, celui-ci, ayant jeté un coup d'œil sur mes papiers, me dit, d'un air farceur :

Don César, couvrez-vous! Vous êtes grand d'Espagne!

Un commissaire qui cite un vers de *Ruy-Blas* ! Cela me parut si beau, si extraordinaire, que je l'en remerciai comme d'un cadeau. Ce fonctionnaire avait des lettres. C'était un lecteur : d'où sa bienveillance, qui me fut fort utile pendant mon séjour à Hendaye.

Non seulement je me rendais, quotidiennement, à Saint-Sébastien, mais, de là, je rayonnais à travers toute la région, traquant les notables partout où j'espérais pouvoir les atteindre. Je commençai par les gens de lettres et les journalistes. Je relançai Azorin dans un petit appartement garni, où il était en villégiature avec sa famille. Alors député aux Cortès et monarchiste de la nuance Maura, ce conservateur, à ma grande surprise, manifestait des sentiments francophiles. Il n'en était pas de même de son confrère, le romancier Pio Baroja, qui, socialiste et violemment anticlérical, se déclarait pro-allemand en des phrases retentissantes. Après un assez long trajet par des routes forestières, on ne peut plus pittoresque, je finis par le joindre dans un vieux logis mi-rustique mi-seigneurial de Vera-de-Navarre, où il passait l'été. Il m'y reçut avec une rudesse cordiale et sans rien me dissimuler de ses opinions. Mais je m'y attendais et je ne retins que la cordialité de l'accueil.

J'allai même à Bilbao voir Unamuno, qui, du moment que la majorité de ses compatriotes était germanophile, ne pouvait être que francophile. Il était la contradiction faite homme, à la fois internationaliste et farouchement espagnol, d'esprit religieux et anticatholique, à tout le moins anticlérical, monarchiste au fond, ami de la hiérarchie et antigouvernemental. Ce bon universitaire avait tous les travers, toutes les vanités, tous les préjugés de sa profession. On le tenait, en Espagne, pour un modèle d'atticisme, parce qu'il était professeur de grec. Je doute fort qu'Unamuno en sût beaucoup : ce polyglotte maniaque avait appris trop de langues européennes et autres. Si j'insiste ainsi sur ses défauts et sur ses ridicules, c'est qu'il a été ridiculement gonflé par le snobisme et l'esprit de parti. On a fait de cet hurluberlu, de ce dilettante du paradoxe, de ce naïf esbrouffeur, une manière de génie. Sur la foi de ses admirateurs, j'ai vainement essayé de tirer pied ou aile de ses écrits, pleins de candeur, voire même, çà et là, de sincérité, mais aussi de préten-

tions et de divagations. J'ai renoncé. Je préfère ne pas le lire et garder mon estime à l'excellent homme, qu'il était, je crois.

Je lui avais annoncé mon arrivée à Bilbao, désirant l'entretenir d'un projet de collaboration à divers journaux français, — et je lui avais précisé l'heure de la visite que je comptais lui rendre chez lui. J'arrive en gare vers midi, et, tout de suite, je cherche l'omnibus qui doit me conduire à mon hôtel, un peu inquiet cependant de me sentir poursuivi, depuis ma descente du train, par un individu de mauvaise mine qui me dévisageait d'une façon insistante et gênante. Cet individu, en espadrilles, chemise lâche, vieux chapeau fripé, me semblait un de ces mendiants tenaces qui foisonnaient alors en Espagne. Pensant lui échapper, je me blottis dans l'omnibus. Vain espoir ! il ne me lâchait pas. J'allais lui donner l'aumône, lorsque le véhicule démarre brusquement. L'individu de mauvaise mine se met à trotter derrière, tant et si bien, que je commençais à m'alarmer. Quel sale coup méditait-il ?... Je mets pied à terre, j'entre au bureau de l'hôtel, où je décline mon nom, en demandant la chambre que j'avais retenue. Je me retourne : l'individu en espadrilles était derrière moi. Il me dit avec une simplicité magnifique :

— Je suis Unamuno !...

Ah ! mon Dieu ! Excuses, confusion, congratulations ! Après quoi, je lui réitère l'annonce de ma visite pour la soirée, et je le quitte, pressé d'aller me débarbouiller et de déjeuner. Quand je redescends de ma chambre, il était encore là, m'attendant dans le hall de l'hôtel. Je me vis obligé de l'inviter à partager mon repas, ce qu'il accepta sans façon. Son entrée fit sensation, pour ne pas dire scandale, dans la salle à manger. Et, comme je lui soumettais le menu, il le repoussa dédaigneusement, en prononçant d'une voix haute et dogmatique, qui couvrit toutes les conversations :

— Je ne prends qu'un œuf à la coque et un verre d'eau claire !...

Je vis décidément que mon hôte tenait à se singulariser... à épater son monde : sa tenue et ses propos extravagants me le prouvaient. Au cours de la journée, que je dus passer tout entière avec lui, j'en eus maintes autres preuves. Ce soir-là, une manifestation socialiste devait avoir lieu. Les principales artères de la ville étaient bloquées par des forces de

police. Unamuno, apostrophant un agent au milieu de la foule, se mit à déclamer :

— Imbécile que vous êtes ! Vous n'avez pas honte de troubler ainsi l'ordre public !...

Et de jouir de l'ahurissement des badauds comme du pauvre policier ! Tels étaient les paradoxes de don Miguel de Unamuno.

Avec cela une loquacité inexhaustible, qui s'attaquait à tous les sujets, depuis Homère jusqu'aux œuvres de Kirkegaard et de Grillparzer, qu'il prétendait lire dans le texte, en passant par Saint-Cyran, Alexandre Vinet et Ferdinand Brunetière. Il parlait, parlait sans arrêt, dans les cafés, dans les musées, dans les églises où il me traîna. A une heure du matin, il parlait encore. N'en pouvant plus, je lui demandai en grâce la permission d'aller me coucher : il en parut fort surpris et un peu froissé.

Toutefois, j'avais obtenu, — d'ailleurs sans aucune peine, — qu'il écrirait des articles sympathiques à la France dans quelques-uns de nos journaux, parisiens ou provinciaux. Mais le malheur est qu'il se piquait de les écrire en français, — un français tellement espagnol, que je dus prendre sur moi de les corriger discrètement, avant de les envoyer à l'impression. Don Miguel s'en montra fort offusqué et ce fut la fin de nos relations. Mais je crois qu'il faut lui pardonner beaucoup : malgré toutes ces prétentions et ces vanités, c'était, au fond, un sincère et un grand honnête homme.

* * *

Je fis de nouvelles tentatives auprès des carlistes basques et navarrais. Comme à Madrid, je fus repoussé, la plupart du temps sans aménité. J'essayai même de fléchir le supérieur des Jésuites de Saint-Sébastien, un Père Martinez, qui était considéré comme une puissance dans toute la région et à qui l'on attribuait une haute influence politique. D'ailleurs, la Compagnie jouissait d'un prestige énorme dans tout ce pays, qui est le pays natal de son fondateur. Partout, d'imposants collèges, des universités modèles qui drainaient la majorité des fils de famille. A Saint-Sébastien, l'église des Jésuites était la paroisse favorite de l'aristocratie. Le dimanche, la messe d'une heure était le rendez-vous de toutes

les élégances. Pour toutes ces raisons, je désirais fort un entretien du Père Martinez, qui, jusque-là, s'était dérobé. Enfin, après de nombreuses démarches, je réussis à obtenir de lui une audience.

Lorsque je me présentai au collège, à l'heure du rendez-vous, le portier me répondit sèchement que M. le Supérieur était sorti. Moi qui avais été reçu si facilement, si simplement, par le Roi d'Espagne, je trouvai le procédé un peu cavalier, et je ne pus me tenir de le dire au portier, afin que ce fût répété. Et celui-ci de me rétorquer superbement :

— Mais, monsieur, le Père Martinez est beaucoup plus occupé que Sa Majesté !...

Il n'y avait pas à insister et je n'en étais plus à compter les couleuvres qu'il me fallait avaler. Je quittai Saint-Sébastien pour une tournée en Navarre et en Aragon.

Je m'arrêtai à Pamplune, où la germanophilie régnait insolemment, s'étalait dans les cafés et les magasins. Rien à faire à Pamplune. Je ne m'y étais arrêté qu'en souvenir de mon grand-père paternel, qui y avait été blessé et hospitalisé pendant les guerres napoléoniennes. A Saragosse, je vis des chartreux et des bénédictins français exilés, lesquels détenaient une certaine influence dans le pays. Sur leur conseil, j'allai rendre visite au cardinal-archevêque, ces religieux m'ayant assuré qu'il était sympathique à notre cause. Je fus très aimablement reçu par ce prélat, qui, quelques années plus tard, devait être assassiné, comme Eduardo Dato, par les pistoleros de l'anarchie. Mais je dus entendre encore une fois les griefs du clergé espagnol contre la politique anticléricale de notre gouvernement. Je terminai par quelques professeurs de l'Université, monarchistes et catholiques pratiquants, ou socialistes chrétiens. La plupart ne cachaient pas leur admiration pour l'Allemagne. L'un d'eux avait, dans son cabinet de travail, un grand portrait de Bismarck, somptueusement encadré...

Ainsi, ma propagande se heurtait partout à des partis pris bien arrêtés. Mais, quand j'y réfléchis, je me demande comment j'aurais pu convaincre ces Espagnols. En somme, c'étaient eux qui avaient raison, à leur point de vue d'Espagnols. Je m'évertuais à les effrayer par le spectre d'une hégémonie et d'une prépotence germaniques. Mais l'Alle-

magne était loin d'eux, elle ne les gênait pas, tandis que la France, avec ses partis révolutionnaires, était aux portes. La France était toujours le grand danger. Pour l'Église, comme pour la royauté, mieux valait le triomphe de l'Allemagne. Enfin la vieille tradition de la politique autrichienne était toujours vivante, en Espagne, toujours vivant le souvenir de l'Empire de Charles-Quint et de l'union des deux monarchies pour encercler la France.

Si je vais au fond des choses, en faisant abstraction de l'intérêt français d'alors, je suis bien forcé de conclure que l'Allemagne d'alors représentait, aux yeux de nos voisins, la civilisation européenne et même la civilisation tout court, avec son sens de la hiérarchie, son respect des valeurs intellectuelles et spirituelles, son double aspect de monarchie chrétienne et d'organisation utilitaire. Elle représentait, en tout cas, un moindre danger que la France égalitaire, matérialiste et révolutionnaire. La révolution conduisait à la régression. Du moment que nous avions abandonné la forme supérieure de civilisation qui avait fait le prestige français aux temps monarchiques, la *Kultur* était un moindre péril pour la tradition hispanique. Ainsi pensait la majorité des Espagnols et je sentais bien qu'en somme je n'avais d'autre argument à leur opposer que celui de notre victoire, — encore bien hypothétique et lointaine.

DEVANT LA PORTE DE BRONZE

Pendant que j'étais en Espagne, l'Italie avait déclaré la guerre à l'Autriche. Grave événement, soulagement général chez nous. On regardait plus tranquillement du côté des Alpes. Nos voisins semblaient donc s'être rangés de notre côté. Cependant un doute subsistait, un véritable malaise : ils étaient toujours diplomatiquement en paix avec l'Allemagne. Et l'Italie était toujours pleine d'Allemands qui s'agitaient beaucoup, qui intriguaient dans tous les milieux politiques et religieux.

L'hiver passa. Nous touchions au printemps de 1916. Et, depuis un an bientôt que les Italiens étaient en guerre, la situation ne s'était guère modifiée. Les opérations militaires sur le front de Vénétie semblaient stationnaires, ou

menées un peu mollement. D'autre part, on s'étonnait, en France, de l'attitude du Vatican et des catholiques italiens. On reprochait à Benoît XV de ne pas intervenir dans le conflit, et, bien entendu, en notre faveur. Il prétendait tenir la balance égale entre les belligérants. Mais précisément c'était cela qui nous indignait. Comme si cette égalité de traitement était possible ! Le seul envahissement de la Belgique n'était-il pas un attentat contre les principes élémentaires du droit des gens. Ses plaintes venaient, disait-on, se briser contre la Porte de bronze du Vatican !... Forts de notre bon droit, nous ne voulions pas voir combien la position du Saint-Père était délicate.

Avant d'arriver à Rome, je visitai à Gênes un député socialiste, qui me parut fort affaissé, se répandant en jérémiades sur l'intervention. Celui-là, manifestement, n'était pas content de la guerre. Des notables que j'interrogeai, médecins ou professeurs, évitèrent de se prononcer sur l'actuel état de choses, se rejetèrent sur les banalités courantes de la conversation. Un docteur israélite, qui se vantait d'avoir accouché toutes les reines et toutes les princesses de l'Europe, me conta des anecdotes. En revanche, les industriels, qui travaillaient, comme on dit, à plein rendement, pour les fournitures de guerre, montraient beaucoup d'entrain et de confiance. Mais cela était superficiel. Je sentais dans la masse une sourde résistance. A Rome, à l'Hôtel d'Angleterre, où j'étais descendu, je reconnus le *facchino* qui m'avait servi lors de mon premier séjour. Cet homme, mobilisé et revêtu de l'uniforme, se trouvait là, je ne sais comment ni pourquoi, ayant l'air de continuer ses fonctions. Il me dit, d'un air furieux :

— On nous avait promis que la guerre serait finie au mois d'octobre. Et nous voici déjà presque en avril. Et ça dure toujours !... On se fiche de nous, on nous fait marcher !...

Celui-là, non plus, n'était pas content.

* * *

Je m'étais donc réinstallé dans cet Hôtel d'Angleterre, qui se glorifiait de ses hôtes illustres et notamment d'avoir reçu Ferdinand Brunetière et l'empereur du Brésil. Il y avait là beaucoup de monde, des réfugiés de tous les pays, parmi

lesquels une petite colonie belge, qui comptait, avec le député socialiste Jules Destrée, un certain nombre de Bruxellois et de jeunes littérateurs ou journalistes de là-bas. Je ne tardai pas à les fréquenter. Nous nous réunissions, à l'heure du thé, dans un petit salon obscur de l'entresol. Et c'est par eux que je fis connaissance avec un groupe d'écrivains et de publicistes italiens, collaborateurs de *la Tribuna* et de *l'Idea nazionale*. Ce dernier journal, alors à ses débuts, avait une certaine influence sur l'opinion, en raison de l'intransigeance de ses principes, inspirés de ceux de notre *Action française*, et de la violence de ses attaques. Ses ennemis prétendaient qu'il n'était pas lu, sauf par quelques littérateurs. Et toutefois je m'aperçus bientôt que ses idées faisaient peu à peu leur chemin dans la presse romaine, même celle qui combattait ses partisans. Le professeur Pantaleoni, de l'Université de Rome, me disait :

— Ici, il n'y a que les socialistes et les nationalistes de *l'Idea nazionale* qui soient capables de faire une émeute !

Dans le petit salon de l'Hôtel d'Angleterre, j'entendis les principaux collaborateurs de ce journal, les Coppola et les Corradini, exposer leurs idées sur la guerre et sur l'intervention italienne. Je fus frappé par la fermeté, pour ne pas dire le fanatisme de leurs convictions, par la netteté, l'ardeur conquérante, les ambitions de leur programme. C'était déjà tout le fascisme en puissance, avec ses doctrines autoritaires, ses revendications territoriales et coloniales, ses manies d'irrédentisme. Je lisais leurs articles, un peu déconcerté et froissé par l'âpreté et l'arrogance du ton. Ils ne ménageaient pas la France. Ils attaquaient énergiquement toutes nos utopies, tous nos préjugés français, et spécialement celui de la guerre considérée comme la revanche du droit contre la force. Ils s'élevaient avec rigueur contre notre prétention de nous annexer, en quelque sorte, la guerre ; pour nous, c'était « notre guerre », la guerre de la démocratie contre les dictatures et les absolutismes, la guerre pour le triomphe de la justice immanente et, finalement, pour la reconquête de l'Alsace-Lorraine. Nous étions l'armée du Bien contre l'armée du Mal. Nous sommions les peuples vertueux de l'Europe de se joindre à nous pour cette croisade, en définitive de défendre notre cause.

— Mais il ne s'agit pas de tout cela ! répondaient énergiquement ces nationalistes italiens. Il s'agit uniquement, pour l'Italie, de se faire rendre justice à elle-même, de prendre ce à quoi elle a droit et ce dont elle est iniquement privée, en tant que nation prolétaire. Pour le moment, elle aspire à tout comme les prolétariats de tous les pays. Et c'est pour cela qu'elle veut faire sa guerre, elle aussi, non pas une guerre d'idées, mais une guerre pour elle-même.

Ces terribles logiciens fauchaient impitoyablement nos illusions françaises.

* * *

Si je passais de là chez mon camarade Jean Carrère, j'y assistais à des conversations qui n'étaient pas non plus très réconfortantes pour un Français. Carrère était alors, à Rome, correspondant du *Temps*. Il s'y était fait une véritable popularité. Il y avait été porté en triomphe dans je ne sais plus quelle circonstance. Des personnages qui devaient, plus tard, jouer un rôle important dans le fascisme se réunissaient autour de sa femme, qui avait des attaches italiennes, dans leur appartement de la via Boncompagni. De quoi parler, sinon de la guerre ? Quand je risquais une allusion aux lenteurs des opérations italiennes, il était trop facile de me répondre : « Eh bien ! Et vous ?... De combien avez-vous avancé, cette semaine ?... » L'armée se heurtait à des difficultés dont nous n'avions pas idée. Les Français ne pouvaient pas comprendre cela. On faisait tout ce qu'on pouvait. Mais il fallait accepter les dures conditions de la lutte, se résigner à la lenteur et à la patience...

J'interrogeai un certain nombre de parlementaires, d'anciens ministres, d'écrivains politiques. Là encore, je fus douché. Le vieux Luigi Luzzatti se plaignit des ignorances françaises, à propos d'un article publié par une de nos grandes revues et signé d'un nom illustre. Nos journaux s'étonnaient que l'Italie n'envoyât pas de troupes sur notre front. « Mais, me disait mon interlocuteur, nous ne voulons pas alarmer dangereusement l'opinion. Au premier fléchissement chez nous, on nous accuserait d'avoir dégarni notre propre front. Les neutralistes reprendraient du terrain. » Restait toujours le point noir : pourquoi l'Italie ne déclare-t-elle pas la guerre

à l'Allemagne ? Nous ne nous rendions pas compte qu'elle n'avait aucune raison pour cela. Mais il nous semblait tout simple qu'elle se rangeât à nos côtés, qu'elle combattît avec nous et pour nous. Cependant on me répondait : « Si nous le faisions, de graves complications intérieures seraient à craindre. Nous attendons le moment favorable pour fermer la bouche aux germanophiles, qui gémissent sur la longueur de la guerre, l'inutilité des sacrifices consentis, et qui, dans le cas d'une victoire indécise, préparent déjà une plate-forme électorale, en exploitant le mécontentement des paysans et des ouvriers... D'ailleurs, nous n'avons pas été attaqués : tout est là ! Quelles responsabilité, devant notre peuple, que d'avoir déclaré une guerre sans provocation !... »

Je sentais, un peu partout, chez ces politiciens, chez ces journalistes, la crainte de se compromettre : ce qui dominait tout, c'était le souci de ménager l'électeur du lendemain. Ne pas s'engager dans une guerre à outrance, de façon à pouvoir se disculper aux yeux du populaire, opposé naturellement à toute intervention... Si l'on quittait cette question de l'attitude à prendre à l'égard de l'Allemagne, c'était pour retomber dans des considérations d'ordre utilitaire, qui me paraissaient tout à fait inopportunes au milieu des circonstances tragiques que nous traversions. Pour nous, il s'agissait uniquement de fournir le maximum de l'effort contre notre vieil ennemi, d'arriver à l'unité d'action, à une collaboration étroite et de tous les instants entre alliés. A ce sujet, un sénateur, riche banquier israélite, me déclara froidement qu'avant de préparer des accords militaires, il importait d'en conclure de diplomatiques et de financiers. Et, par exemple, de se partager d'ores et déjà des zones d'influence en Méditerranée, de faire une place à l'Italie dans le Levant, de lui céder Obock ou Djibouti...

C'était une partie de la thèse des nationalistes. Mais ceux-ci entendaient conquérir de haute lutte leurs avantages, tandis que les politiciens parlementaires espéraient bénéficier des circonstances et arriver aux mêmes fins par l'habileté des tractations.

*
* *

Il devenait de plus en plus évident pour moi que les Ita-

liens et nous ne comprenions point la guerre de la même façon. J'aurais dû m'y attendre. Nos intérêts, nos préoccupations ne pouvaient être les mêmes. Je ne voyais qu'une chose : une victoire commune, également utile à tous. J'étais déçu de constater que nos voisins ne jugeaient point cette victoire commune si nécessaire que nous.

J'allai me consoler au Palais Primoli, qui était, à Rome, le rendez-vous des Français et des amis de la France. Le comte Primoli, allié à la famille Bonaparte, s'efforçait de servir de son mieux la cause française qu'il ne séparait pas de la cause italienne : il était, en quelque manière, l'agent de liaison entre les deux pays. Comme conclusion à nos entretiens, il finit par me dire :

— Vous devriez essayer de voir la Reine-mère.

Et il se chargeait d'arranger la chose par l'intermédiaire de son ami, le comte Guiccioli, qui était, je crois, gentilhomme d'honneur de la Reine.

Il était entendu d'avance qu'il s'agissait d'une visite de pure courtoisie : hommage d'un écrivain français à la reine Marguerite, qui passait pour favorable à l'Entente et même pour avoir joué un rôle discret au moment de l'intervention. Mais cela s'était fait dans un tel secret, avec une telle subtilité de touche, qu'il ne fallait pas même y faire allusion. C'est uniquement comme historien de saint Augustin que je serais reçu. Entretien strictement littéraire.

Pour cette auguste entrevue, Primoli me fit la leçon : je devais être en redingote et haut-de-forme, attendre d'être interrogé pour prendre la parole, et, l'audience terminée, sortir à reculons. Le philosophe Boutroux, qui venait d'être reçu par la Reine, quelque temps auparavant, avait manqué, paraît-il, au protocole : ce qui avait laissé une impression fâcheuse. Je promis d'observer scrupuleusement toutes les règles. Et je ne tardai point à être convoqué au Palazzo Margherita.

C'était dans la matinée. J'avais arboré mon haut-de-forme et ma redingote royale, comme pour Alphonse XIII, attirail assez insolite à Rome comme à Madrid. Ai-je besoin de dire que je fus accueilli par la souveraine de la façon la plus aimable et la plus flatteuse ? Malgré la promesse faite à Primoli, j'essayai, par des voies obliques, d'amener la

conversation sur le terrain défendu : la guerre ! La Reine pouvait-elle y être indifférente ? N'avait-elle pas ses idées sur une intervention qu'elle était censée avoir favorisée ?... Elle ne se laissa pas attirer. La question ne serait pas posée. Nous étions là pour parler littérature et hagiographie. Saint Augustin fit donc tous les frais de l'entretien. Et nous voilà échangeant les banalités courantes sur l'auteur des *Confessions*, sainte Monique et saint Ambroise...

Ce qui m'est resté de cette visite, outre le souvenir de l'extrême amabilité de la Reine, c'est celui de la peine que me coûta ma retraite, cette sortie à reculons, que m'avait prescrite Primoli, au nom du protocole. Le salon royal était encombré de petites tables, de guéridons chargés de menus objets, de photographies encadrées de peluche, suivant une mode déjà ancienne. Comment évoluer, à reculons, au milieu de toutes ces fragilités ? Avec les pans flottants de ma redingote royale, je tremblais, à chaque pas, de culbuter quelque brimborion... Enfin, sur un dernier plongeon, je repris ma démarche normale, et, avec un grand soupir de soulagement, je descendis l'escalier d'honneur, au milieu des huissiers au garde-à-vous. J'étais bien flatté d'une telle réception. Mais plus que jamais je me sentais déçu. Pourquoi ce silence sur un sujet d'une si angoissante actualité pour nous tous ? Cette affectation de neutralité n'était-elle pas beaucoup plus inquiétante encore qu'en Espagne ?... Je ne soupçonnais pas alors les obligations, souvent cruelles, qui pèsent sur les Rois.

* * *

Cette visite à la Reine-mère n'était pas dans mon programme. Mais il avait été convenu, avant mon départ, que je tenterais d'obtenir une audience du Saint-Père. Serais-je plus heureux auprès de Benoît XV qu'auprès de la reine Marguerite ?

En arrivant à Rome, je m'occupai tout de suite de cette audience. Ou plutôt on s'en occupait pour moi. Ce n'était pas une petite affaire. Mon vénéré ami, l'évêque de Nice, avait commencé des démarches en ce sens auprès de quelques Monsignors, tout-puissants dans les bureaux du Vatican. Et je crois bien que c'est lui qui m'avait recommandé au supé-

rieur de la Procure de Saint-Sulpice, Mgr Hertzog, personnage influent et fort considéré dans les milieux romains. De son côté, Joseph Bertrand, le secrétaire de la *Revue*, avait mis en mouvement un prélat de sa connaissance, Mgr Laperrine, le propre frère du général mort tragiquement au cours d'une célèbre expédition saharienne. Nous avions oublié que ces messieurs sont extrêmement jaloux de leur crédit, et, sans le savoir, nous avions créé un conflit d'influences. Quand Mgr Laperrine apprit que d'autres que lui avaient entrepris des démarches en ma faveur, il s'en montra fort offensé. Il se piquait d'être bien en cour de Rome, d'avoir des relations avec tout ce qui comptait : lui seul pouvait m'ouvrir la Porte de bronze, dont parlaient nos journaux et contre quoi venait se briser la plainte de l'infortunée Belgique. En conséquence, il me somma d'arrêter toutes les autres influences, quelque peu froissé qu'on ne se fût pas confié uniquement en la toute-puissance de la sienne. Mais un sort malin rendit sa diplomatie à peu près inutile. Un burlesque imbroglio, dont j'étais parfaitement innocent, m'amena aux pieds du Saint-Père, pour ainsi dire à mon corps défendant.

Le hasard voulut que je rencontrasse, au Palais Farnèse, une de nos compatriotes fort connue dans le monde parisien, la baronne de Z..., personne turbulente, agitée et brouillonne, au demeurant la meilleure femme du monde et remplie des meilleures intentions. Il était question, à cette époque, de rétablir les relations de la République avec le Vatican, et l'on parlait même, comme futur ambassadeur, de Joseph Reinach, qui, disait-on, possédait « des maisons » à Rome : il paraît que c'était un titre. Or, quelque temps auparavant, la baronne m'avait vu, à Paris, chez ledit Joseph Reinach qui, toujours sous le signe de l'Union sacrée, nous avait réunis en son hôtel, avec quelques notabilités des lettres et de la politique, pour des œuvres de propagande. D'autre part, la baronne savait (tout se sait, à Rome) que j'avais sollicité une audience du Saint-Père. Immédiatement, elle rapprocha les deux faits, et cette personne avisée en conclut que j'étais chargé de pressentir mystérieusement le Saint-Siège, au sujet de l'ambassade éventuelle de cet éminent israélite.

Grâce au pieux zèle de cette dame, la nouvelle s'en propagea instantanément dans les milieux mondains et ecclésias-

tiques, tant et si bien que, quelques jours après, j'étais convoqué chez le général des Franciscains, le R. P. Venance de l'Isle-en-Rigault, mon compatriote meusien, contemporain et condisciple de Raymond Poincaré, sous prétexte d'évoquer les souvenirs du pays natal.

Mais, sitôt les politesses échangées, celui-ci ne tarda point à faire allusion à l'ambassade. Il finit par me poser directement la question. Je protestai vainement de mon ignorance, alléguant que j'étais un simple enquêteur, chargé d'une mission purement littéraire. Le Révérend Père, convaincu que je cachais mon jeu, se montra tout à fait incrédule. Alors, voyant qu'il n'y avait pas à le dissuader, et, d'ailleurs, fort égayé à l'idée de Joseph Reinach, ambassadeur auprès du Saint-Siège, je lui demandai insidieusement :

— Si on vous l'offrait, l'accepteriez-vous ?

A quoi ce bon religieux répondit par des branlements de tête, des roulement d'yeux, des bras levés au ciel, qui voulaient dire sans doute que s'il fallait en passer par là, on s'y résignerait peut-être. Mais je n'avais rien proposé, et ma demande imprudente semblait amorcer un nouvel entretien, auquel j'étais bien loin de penser. Aussi, mon étonnement fut grand, lorsque, le lendemain, je fus mandé au Vatican par le cardinal Gasparri, lequel, à son tour, essaya de me faire avouer le prétendu objet de ma mission.

N'ayant rien à dire, je ne dis rien. Le cardinal, vraisemblablement, en conclut : « Ce gaillard est très fort : il ne veut parler qu'au Saint-Père ! » Supposition qu'autorisait d'ailleurs la demande faite par moi d'une audience de Sa Sainteté.

Et c'est ainsi que, finalement, je fus reçu par Benoît XV. La lettre de convocation précisait que je devais être en frac et me présenter au Vatican « à l'heure de l'Ave Maria ». Enfin, on m'avait averti qu'il conviendrait d'offrir au Saint-Père un exemplaire de mon *Saint Augustin*, dûment relié en vélin blanc, et destiné à sa bibliothèque particulière.

Au jour dit, me voilà parti dans une modeste « carrozella » en habit noir et cravate blanche, un claque de louage sur la tête, à peu près comme à Madrid, lorsque j'étais allé saluer Sa Majesté Alphonse XIII. Je franchis, en cet équipage, la redoutable Porte de bronze et, après une courte attente, je suis introduit dans le cabinet pontifical.

Les trois génuflexions rituelles accomplies, mon livre déposé entre les mains du Saint-Père, celui-ci me fait asseoir, et, tout de suite, persuadé par les bruits qui couraient, il s'évertue à me mettre sur la voie des aveux. Encore une fois, n'ayant rien à dire, j'essayai de détourner la conversation. Peine perdue. Le Pape revenait obstinément sur la question. Il parut fort déçu et même un peu dépité, quand il dut se convaincre que ma mission n'avait aucun caractère politique. Comme chez la reine Marguerite, il fallut se rabattre sur Saint Augustin. De mon côté, je m'obstinais à attirer le Souverain Pontife sur le terrain de la guerre. Je parlai de mon voyage en Espagne pour tâcher de gagner à la France quelques sympathies dans les milieux gouvernementaux. Benoît XV, qui avait été nonce à Madrid, se montrait sceptique à cet égard ; il me cita le mot d'ordre qui courait à Saragosse, lors de l'invasion napoléonienne :

— *La Virgen del Pilar no quiere ser Francesa!...* La Vierge du Pilier ne veut pas être française !...

Il n'avait aucune illusion sur les sentiments des Espagnols à notre égard.

Là-dessus, l'audience prit fin. Au lieu de durer le quart d'heure ou les vingt minutes protocolaires, elle s'était prolongée singulièrement, en raison de la question de l'ambassade, sur laquelle le Pape s'était obstiné à me faire parler. Lorsque je quittai le cabinet pontifical, j'aurais dû être sorti depuis longtemps. Or, dans la salle contiguë, patientaient, depuis dix minutes au moins, trois cents pèlerins bavarois. On leur avait dit : « Lorsque la porte s'ouvrira, ce sera le Saint Père : tout le monde à genoux ! »

Il arriva donc, qu'en sortant du cabinet de Benoît XV, je vis s'écrouler à mes pieds trois cents pèlerins allemands, qui, tout de suite, s'apercevant que ce n'était que moi, se relevèrent indignés. La traversée de cette salle, sous des regards furibonds, me parut durer un siècle...

Je m'en revins à mon hôtel, fort désappointé. Cette fois encore, je n'avais rien obtenu de ce que je souhaitais. Je me répétais mélancoliquement la dernière phrase du Saint-Père : « La Vierge du Pilier ne veut pas être française ! » Il n'y avait mis, j'en suis sûr, aucun sous-entendu désobligeant. Mais les circonstances lui en donnaient l'apparence.

Et j'emportais de cette entrevue un souvenir sans éclat comme sans joie : le Pape était petit, chétif. Il avait l'air, en ses mouvements contraints, d'un pauvre oiseau blessé. J'avais souffert de le voir ainsi. Et ses grands yeux noirs semblaient pleins d'une tristesse infinie...

Cependant Mgr Laperrine triomphait. Il était convaincu que c'était lui, — et lui seul, — qui m'avait ouvert les portes du Vatican. Il exigeait ma reconnaissance. Comme je tardais un peu à lui apporter mes remerciements, il se décida à venir lui-même les provoquer et, au besoin, les requérir.

J'étais occupé, ce matin-là, à corriger des épreuves. La besogne étant pressée, je m'étais mis au travail, au saut du lit, en pyjama. J'étais plongé dans la paperasse, lorsque le petit chasseur de l'hôtel frappe à ma porte :

— Il y a là un curé qui vous demande !...

Il avait dit cela en français : « Un curé ! » Pensant qu'il s'agissait d'un séminariste ou d'un frère convers envoyé par quelque couvent, je lui enjoignis d'introduire le visiteur.

La porte s'ouvre... Quelle n'est pas ma stupeur de me trouver devant Mgr Laperrine en personne, — évêque ou archevêque *in partibus*, en cappa magna, soutane violette, croix pectorale, dans toute la pompe épiscopale, — et moi en pyjama, dans une chambre en désordre, devant un lit défait. Je pensai rentrer sous terre, je me confondis en excuses. Il me dit, d'un ton sévère :

— Ah ! on se lève tard !...

Et il coulait un regard scandalisé vers le lit défait, comme s'il me soupçonnait des pires désordres. Je sentis que j'étais irrémédiablement perdu dans son estime.

* * *

Ainsi, mon voyage ne me donnait aucun réconfort. Je rapportais sans doute bien des observations, que j'ai utilisées ailleurs, mais très peu d'encouragements. Néanmoins, je continuai ma tournée. Je fis un séjour à Naples, où, entre autres personnalités, je vis la vieille Mathilde Serao, dont les romans de mœurs napolitaines avaient eu un certain succès en France. On la disait germanophile : elle ne m'en fit pas mystère. Sans ambages, elle m'exposa les raisons qu'elle

avait de tenir pour la cause des centraux et, pareillement, ses griefs contre la France. Elle la considérait comme une nation décadente, même littérairement. Elle qui avait été introduite à la *Revue* par Paul Bourget, elle ne lui ménageait point les critiques.

Naturellement, je discutai pied à pied. J'essayai d'endoctriner cette vieille Serao, qui passait pour faire la pluie et le beau temps au *Mattino*, le plus grand journal de Naples. J'en fus pour mes frais de dialectique.

Je revins par Milan et Turin, où je rencontrai deux grands leaders politiques, l'un socialiste, l'autre catholique. Le socialiste, résolument hostile à l'intervention, me consterna par des déclamations hors de propos contre le cléricalisme et l'état arriéré, disait-il, du peuple italien, enfin par la platitude de ses préoccupations : il était clair que, pour lui, tout se ramenait à la question électorale, à l'exploitation du mécontentement populaire. Le catholique, beaucoup plus fin, homme de culture et d'éloquence, entreprit de justifier à mes yeux l'attitude toujours expectante de son parti, entassant les « distinguo », reprochant aux Français la rigidité de leur logique, leur sens exagéré du oui et du non, leur inaptitude à concilier des contrariétés souvent plus apparentes que réelles. Finalement, il m'avoua son peu de confiance dans une victoire complète et décisive des Alliés.

Revenu en France, je dus pourtant écrire des articles, où je m'appliquai à pallier toutes ces impressions fâcheuses. En somme, l'Italie nous rendait un grand service, en entrant directement dans la lutte, mais il n'y avait que les nationalistes italiens qui sussent ce qu'ils voulaient. Dans le cadre de l'alliance, ils voulaient faire leur guerre : on peut dire qu'ils y ont réussi.

LOUIS BERTRAND.

LA DICTATURE DE LA MER [1]

Cherchant à m'expliquer les périodiques et vastes oscillations entre l'union et la discorde qui caractérisent notre vie politique et sociale, je me suis demandé, à la lumière de la connaissance acquise sur *l'Esprit de la Marine*, par quel mécanisme la mer, merveilleuse éducatrice, modelait les caractères de manière à réaliser à bord l'harmonieux accord des fonctions vitales, et à faire du navire, de l'escadre, de la Marine tout entière, une sorte de ruche active et ordonnée où chacun tient consciemment un rôle déterminé par l'idéal et l'intérêt communs. Il m'a semblé que c'était par le développement du sens de la responsabilité, sous sa forme la plus élevée, que la mer agissait sur l'homme, exaltait ses sentiments de discipline et de concorde, refrénait ses tendances contraires. Je vais tenter ici d'exposer cette action, telle que j'ai pu l'éprouver moi-même.

A l'appui de cette thèse, exclusivement fondée sur l'expérience en temps de paix, je pourrais citer d'innombrables observations. Il me suffira d'en choisir quelques-unes pour préciser leur sens général.

Lorsque je fis, en l'année 1892, mes débuts dans la carrière maritime, l'École navale disposait d'une corvette, le *Janus*, gréée en réduction sur le gracieux modèle des anciennes frégates. Les élèves y occupaient successivement tous les postes de matelot et d'officier, sur le pont et dans la mâture, obéissant et commandant tour à tour.

Tant qu'il fit beau, nous n'éprouvâmes d'autre sensation que celle d'un exercice rude, mais salutaire et intéressant.

(1) Voyez la *Revue* du 1er janvier 1939.

Un jour, alors que par jolie brise nous mettions, toutes voiles dehors, le nez dans le goulet de sortie de la rade de Brest, une rafale imprévue, agrémentée d'une brusque saute de vent, coucha la corvette et la poussa vers la côte toute proche en faisant gémir ses articulations. Quelques secondes d'hésitation et notre *Janus* allait se briser sur les roches. D'instinct tous les yeux se tournèrent vers le commandant, lieutenant de vaisseau, professeur de manœuvre. Mais déjà ses impérieux et brefs commandements dominaient le bruit du vent dans les agrès : « Pare à virer... Filez les focs... » et déjà aussi nos alertes gabiers instructeurs, ayant prévu les ordres, en activaient l'exécution.

Le *Janus* vira comme une toupie en frisant les « cailloux » ; jamais nous n'avions manœuvré aveo un tel ensemble. Ceux qui, en temps normal, laissaient volontiers à d'autres le soin de « tirer sur la ficelle » ne se montraient pas les moins courageux. Sans doute s'étaient-ils réservés jusque-là pour les grandes circonstances. Comme j'en faisais la remarque à mon ami Chanut, matelot chef de la hune d'artimon où j'occupais le poste de gabier de combat, il me répondit avec un sourire entendu quelque chose de ce genre : « C'est que, dans ces occasions, on sent bien qu'on est tous embarqués sur le même bateau. »

L'expression est courante, mais lorsqu'on a passé sa vie sur ledit bateau et que la dictature de la mer vous a toujours tenu en éveil, en paix tout comme en guerre, les affaires extérieures prennent forcément le pas sur celles de l'intérieur et l'on comprend mieux en quoi consiste la véritable responsabilité.

On en acquiert peu à peu le sentiment, en même temps que le sens marin. Ce sentiment n'est pas inné et ne se développe que par l'éducation et par des expériences renouvelées. La crise du *Janus* nous inculqua une première notion de l'étendue des responsabilités conjuguées du commandant et de ses subordonnés, une connaissance déjà précise de leurs devoirs respectifs.

Je laisse à penser les commentaires sérieux ou plaisants qui suivirent entre camarades sur ce mémorable événement, les considérations sur le calme du professeur-commandant, dont le prestige s'était affirmé, sur l'attitude des uns et des

autres. Très emballé, notre doux camarade Mazaré, qui devait trouver une mort glorieuse en 1917 comme commandant de l'*Étendard*, déclamait l'interminable phrase que chacun de nous devait apprendre par cœur dès son embarquement sur le *Borda* :

« Si le métier de la mer n'était quelque chose de si exceptionnel et de si rude, de si peu semblable à ce qui se passe sur la terre ferme ; s'il ne demandait à chaque instant, de la part de l'homme qui s'y consacre, tant de mépris du danger et d'habitude de le braver ; si c'était chose qui pût s'apprendre à tout âge que d'aller par une nuit froide et sombre, la pluie et le vent au visage, étouffer au haut d'un mât qui plie et tremble une voile sur laquelle les ongles ne peuvent trouver prise, et qui, en se débattant, menace à chaque instant de vous précipiter à la mer ; si ... ; si ... ; etc. ... (1) »

* * *

Deux ans après, je naviguais sur le *Bayard*, cuirassé de croisière à voiles et vapeur, qui portait la « marque » du commandant de la division navale d'Extrême-Orient. Nous allions entrer à Nagasaki, par calme plat, mer d'huile. Aucune difficulté d'accès. Sur la passerelle, au bon soleil, l'amiral et son état-major, le commandant, l'officier de quart, d'autres encore, s'entretenaient des hauts faits de Courbet qui était décédé à bord de ce même navire en 1885, et dont le souvenir y restait vivant. Vulgaire aspirant, de trop modeste condition pour être admis dans cette assemblée, je ne pouvais que m'occuper de mon service qui consistait à porter sur la carte les positions successives du navire. Il me sembla que l'on tardait beaucoup à changer de route pour éviter un rugueux îlot qui pourtant était très apparent. Le commandant et l'officier de quart venaient bien de temps à autre jeter un regard sur mon travail, mais sans doute avaient-ils été trop absorbés par la présence de l'amiral et l'intérêt de sa conversation, car il était « moins cinq » et même « moins une » quand, sortant de leur rêve à l'instant même où j'allais me décider à les alerter, ils lancèrent à l'homme de barre un « à gauche toute » retentissant. Le *Bayard* l'avait échappé belle !

(1) Amiral Jurien de la Gravière, *Histoire des guerres maritimes de la République et de l'Empire.*

Tout cela pour dire que, me croyant responsable de ce retard, je m'attendais à être expédié séance tenante au magasin général, local dénué du plus élémentaire confort, où les aspirants expiaient leurs erreurs au milieu des balais, caisses à peinture et autres fournitures. Il n'en fut rien. Personne ne me reprocha quoi que ce soit.

Beaucoup plus tard, de dures épreuves subies « sur le même bateau » ayant réduit les distances entre les aspirants et le commandant, je me hasardai à lui révéler mes remords. C'était un excellent homme, très bon marin, d'une conscience parfaite. Il me déclara : « Mais pas du tout, vous aviez été précisément le seul à faire ce que vous deviez. C'est moi qui, pour une fois, et c'est inexcusable à mon âge, ai relâché ma surveillance et laissé distraire l'officier de quart. L'amiral aussi se disait fautif. Non ! le *Bayard* naviguait isolément, j'étais pleinement et seul responsable de ce qui pouvait arriver... Mais au fond vous n'avez pas absolument tort de penser ainsi ; cultivez ce sentiment et cultivez-le chez vos subordonnés, c'est sur lui qu'est fondé le service. »

Dans la marine moderne, la portée de ce conseil s'est beaucoup étendue. Le temps est déjà loin où l'équipage entier manœuvrait sur le pont et dans la mâture sous la surveillance et les ordres directs du commandant, où l'officier canonnier contrôlait toute son artillerie d'un bout à l'autre de batteries bien dégagées. Officiers, officiers-mariniers et matelots sont aujourd'hui dispersés, souvent isolés, dans une infinité de compartiments bourrés d'engins et d'appareils dont ils ont la charge. L'efficacité du navire au combat et sa sécurité en tout temps dépendent de plus en plus de la manière dont chacun, quel que soit son rang hiérarchique, s'acquitte personnellement de son devoir. Aussi, toujours sous l'empire de la mer, et grâce à ses rappels constants, le sens de la responsabilité s'est-il développé à tous les échelons. Les règlements, le code de justice pour l'armée de mer précisent les responsabilités de chacun, les relient comme les mailles d'une chaîne sans qu'elles puissent se confondre.

A la crainte des sanctions, qui peut agir sur les débutants, se substitue, sauf chez certains inadaptables vite repérés, une pure conscience des liens de solidarité. L'esprit de collaboration s'est élargi parallèlement ; le commandement se

trouve ainsi d'autant mieux secondé que sa tâche est devenue plus lourde ; il a beaucoup gagné en souplesse sans rien perdre de son autorité.

L'aspirant d'autrefois, pourvu aujourd'hui du titre d'enseigne de 2e classe, admis au carré des officiers, ne peut plus douter qu'il n'ait le droit, et même le devoir, de prendre auprès de ses supérieurs toutes initiatives utiles.

Et j'ai fait mon profit du fâcheux incident dont j'avais été témoin sur le *Bayard*. Il répondait à la philosophie profonde d'un adage irrévérencieux que me communiqua un jeune camarade de l'armée parvenu depuis à de hautes destinées : « L'arrivée d'un grand chef dans une batterie en action vaut trois projectiles ennemis. »

* * *

La responsabilité du commandant domine de très haut toutes les autres. Il faut avoir commandé soi-même pour en saisir la nature vraiment exceptionnelle ; mais le dernier des apprentis marins en a l'intuition dès qu'il subit une bonne bourrasque, participe à la lutte contre un incendie, assiste à un exercice périlleux comme il s'en exécute si souvent.

J'en ai fait ma première expérience comme enseigne de vaisseau, second d'un groupe de deux sous-marins de poche, la *Perle* et l'*Esturgeon*, quatre-vingt-dix tonnes, neuf hommes, prototypes d'une série de dix, *Bonite*, *Dorade*, *Alose*, etc., baptisés « les Fritures » par leurs équipages. Le groupe était sous les ordres d'un lieutenant de vaisseau ; le commandement de l'*Esturgeon* m'était attribué lorsque les deux bateaux sortaient ensemble.

Grâce à mon chef, « sous-marinier » hors de pair, je fis mon apprentissage dans des conditions privilégiées au cours de centaines de plongées d'essais et d'exercices. Équipages parfaits, beaucoup de travail (on en était encore à la période dite héroïque de la navigation sous-marine), tout allait bien à bord. Nous touchions au terme de notre embarquement sans qu'aucune « secousse » excessive en eût agité le cours lorsque se produisit un incident notable.

Un beau matin, le journal local lança la surprenante information que la *Perle* et l'*Esturgeon* allaient appareiller pour l'Indochine en raison de je ne sais plus quelle menace

de complications internationales. L'ordre arriva dans la journée de faire toute diligence pour embarquer nos deux « fritures » sur un croiseur transport de vedettes, la *Foudre*, après les avoir vidées et allégées autant que possible.

Les démontages furent effectués en un temps record ; nous nous étions ménagé ainsi quelques loisirs pour penser à nos familles quand l'incident, qui déjà ne les enchantait guère, rebondit pour moi dans une autre direction. Le capitaine de frégate commandant notre centre me fit appeler et me dit : « Mon cher ami, vous avez heureusement terminé plus tôt que je ne le prévoyais. J'étais fort embarrassé, ne pouvant plus compter sur vos bateaux pour contribuer à la défense de Toulon contre l'escadre qui va procéder avant votre départ à des exercices d'attaque. Je ne dispose plus que du vieux *Gymnote*, mais il n'a pas de commandant ; j'ai demandé à Paris que l'on vous nomme pour la durée des manœuvres. »

Je le remerciai de sa confiance et me retirai en méditant sur la situation. Le *Gymnote*, ancêtre de nos sous-marins, était un tout petit bateau électrique d'expériences d'une trentaine de tonnes, peu apte aux fonctions militaires. Il terminait paisiblement son existence, n'était plus depuis longtemps sorti de la rade intérieure ; sa manœuvre m'était tout à fait étrangère. Aller, avec lui, attaquer au large une escadre de trente ou quarante bateaux très dégourdis me semblait épineux. Aussi lorsque, quelques heures après, Paris télégraphia que le décret était signé, jugeai-je utile d'émettre certaines réserves quant au succès à attendre de mon intervention sur le champ de bataille. « Vous avez cent fois raison, me fut-il répondu, et si l'affaire se présente mal n'hésitez pas à abandonner l'attaque et à remonter en surface. » C'était facile à dire ..... mais, « si le métier de la mer n'était... etc. ».

M'étant rendu sur le *Gymnote*, je pris contact avec ses quatre hommes d'équipage. Ils se montrèrent très fiers de voir ainsi leur sabot à l'honneur, et confiants dans sa mécanique. Je n'eus que le temps de reconnaître les manœuvres essentielles en effectuant une plongée sur place à l'intérieur de l'arsenal. J'avais décidé en effet d'aller passer la nuit près de la sortie de la rade afin d'être en meilleure situation pour intervenir à la première alerte.

Appareillant le lendemain dès l'aube pour gagner en mer libre une bonne position d'attente, j'observe que la visibilité est médiocre. A peine sommes-nous à poste qu'un sémaphore signale « l'ennemi en vue dans le sud-est ». Nous plongeons; tout se passe bien. Avant de perdre la vue directe, j'avais aperçu un torpilleur d'éclairage de l'escadre. Je mets l'œil au périscope et constate que sa clarté laisse beaucoup à désirer. Le « patron » me le confirme : « Commandant, il est un peu brouillé, en effet, surtout par le temps qu'il fait. » Je le crois sans peine. Voici maintenant que le torpilleur s'encadre confusément dans l'oculaire, à courte distance, le cap sur nous. Impossible de remonter ; il faut descendre, on « fera surface » quand il sera passé, car je me rends bien compte qu'avec ce fichu périscope l'affaire se présente vraiment mal. Mais nous sommes pris dans l'engrenage. Au bruit qu'a fait le torpilleur en nous surnaviguant succède aussitôt le ronflement caractéristique produit par les machines et les hélices des grands navires. De toute nécessité il faut descendre encore. Le patron m'informe qu'à la suite de certains incidents, attribués à un affaiblissement de la coque, une consigne déjà ancienne prescrit de ne plus dépasser la profondeur de onze mètres. Peu séduit par la perspective de remonter devant l'étrave d'un cuirassé, j'opte pour la descente, strictement nécessaire, à quinze mètres. Bien m'en prit, car nous entendîmes les arbres de couche du *Brennus*, le bâtiment amiral, grincer dans leurs paliers juste au-dessus de nous. Mais notre coquille ayant été fortement secouée par les remous du sillage, je m'accorde encore un petit supplément de descente, jusqu'au point où certains signes me donnent à penser que nous approchons de la limite de résistance et que plus tôt nous remonterons mieux cela vaudra.

Mes quatre compagnons, silencieux et attentifs, les yeux fixés sur moi, exécutaient ponctuellement les ordres sans manifester la moindre nervosité. Braves gens !

Il faut croire que le poste d'attente avait été judicieusement choisi, car ce fut autour de lui que l'escadre, une demi-heure durant, fit des ronds dans l'eau et se livra à d'interminables facéties, sans se douter que le *Gymnote* se morfondait dessous en position aussi inconfortable. Des

accumulateurs trop âgés commençaient à se dégager des gaz d'autant plus inopportuns qu'ils se diffusaient directement dans notre étroit espace vital où le moteur usé crachait des étincelles. L'affaire prenait mauvaise tournure. Je m'efforçais de paraître tranquille, mais au fond je n'étais pas très rassuré sur les suites de cette aventure. Le risque de complications intérieures devenait plus menaçant que ceux d'écrasement ou d'abordage ; aussi n'hésitai-je pas, au premier decrescendo des battements d'hélices, à bondir en surface, jurant bien que l'on ne m'y prendrait plus. On m'y reprit pourtant, et dès le lendemain ; mais ce jour-là l'affaire se présenta mieux.

Nous partîmes ensuite pour Saïgon, avec nos *Perles*, vers de nouvelles vicissitudes ; mais ce sont là d'autres histoires.

Il y a quelques semaines, dans un de ces petits ports bretons où j'ai tant de plaisir à voir mes anciens marins venir se rappeler à moi, l'un d'eux s'exclama en m'apercevant : « Amiral, vous me reconnaissez ? Dreano... du *Gymnote* ? »

Chance inespérée ; je l'avais perdu de vue depuis le lointain incident. Il me raconta comment peu de temps après, grièvement blessé à bord, dans l'arsenal, lors d'une explosion d'accumulateurs qui avait terminé la carrière du *Gymnote*, il avait été réformé et s'était refait une existence dans son pays. Nous nous rendîmes chez lui et évoquâmes les péripéties de notre brève collaboration, cependant que nos femmes échangeaient les impressions que, côté familles, elles avaient éprouvées trente-cinq années auparavant. En conclusion, la mienne dit à Dreano : « Vous deviez être bien inquiet. » Il réfléchit un instant et répondit : « Le commandant était bien calme. » Cher Dreano ! Je n'aurais pu trouver dans tous mes souvenirs, aussi simplement exprimé, un témoignage de plus haute portée psychologique.

A bord d'un sous-marin en plongée d'attaque, où seul le commandant peut voir et doit donc décider sans le concours de qui que ce soit, le destin de tous dépend exclusivement de lui, après Dieu. Voilà pourquoi j'ai choisi cet exemple ; peu importe qu'il soit à si petite échelle.

Le Code de justice militaire pour l'armée de mer prescrit que, en cas de perte d'un bâtiment et quelle qu'en soit la cause, son commandant est toujours traduit devant un

Conseil de guerre ; et il édicte ceci : « Est puni de mort, avec dégradation militaire, tout commandant d'un bâtiment de l'État qui sciemment et volontairement, en cas de perte de son bâtiment, ne l'abandonne pas le dernier. »

On sait que, souvent, quoique ayant fait tout leur devoir et n'étant aucunement coupables, des commandants ont sombré volontairement avec leur bateau. On ne peut que s'incliner très bas devant de pareils sacrifices qui, allant bien au delà des prescriptions du code, ont exalté nos plus généreuses disciplines.

Après le chapitre des peines, où celle de mort revient fréquemment, un certain article 365 était ainsi conçu : « Dans le cas de crimes de lâcheté devant l'ennemi, de rébellion ou de sédition, ou de tous autres crimes commis dans un danger pressant, le commandant d'un bâtiment de l'État, sous sa responsabilité, peut punir ou faire punir, sans formalité, les coupables suivant l'exigence des cas. »

Dans les commentaires de la loi on lisait ceci : « Au-dessus de toutes les règles de la pénalité plane l'autorité suprême du commandant, véritable souverain à son bord, maître, après Dieu, de son navire, et qui, pour les faits graves et dans les cas de danger pressant, peut infliger tous les châtiments, seul, sans formalité et sans contrôle... Le salut de tous est dans la main du chef, et, puisqu'il répond de tous les événements, il faut que ses moyens d'action soient en rapport avec la responsabilité dont il est chargé. D'ailleurs, sa position, son caractère, l'obligation de rendre compte de sa conduite, tout garantit le légitime exercice de ce pouvoir, et notre histoire ne fournit pas un seul exemple de son abus. »

J'ai écrit plus haut : « était ainsi conçu », car, en recherchant les textes dans la nouvelle loi, portant revision du code, du 21 janvier 1938, je n'ai pas retrouvé cet article. Il datait des plus anciennes ordonnances. Un jeune officier me demandait un jour ce que j'en pensais. « Il confère, lui répondis-je, un pouvoir unique de juge souverain, redoutable pour celui qui en est investi. Si donc j'ai un conseil à vous donner, c'est de vous occuper de votre service et de vos hommes de telle façon que vous n'ayez jamais à en faire usage. » C'est ainsi que l'article 365 eontenait le prin-

cipe actif d'une morale préventive que n'inspire pas le droit permanent de légitime défense.

* * *

Arrivons maintenant au sommet de l'échelle. Les responsabilités s'élèvent et s'étendent ; mais alors que le commandant d'un navire agit en contact étroit avec son équipage, un commandant d'escadre, et plus encore un chef d'état-major général, planent sur un ensemble de bâtiments ou de forces maritimes. Une confiance absolue dans l'esprit des marins, acquise au cours d'une longue carrière, leur permet seule de prendre certaines décisions délicates. Je retiendrai un exemple dont j'ai conservé un souvenir radieux, bien qu'il soit de caractère purement spectaculaire.

Mai 1930, commémoration grandiose de la conquête de l'Algérie. Je commandais en chef la première escadre et le ministre avait placé sous mes ordres les autres forces navales ainsi qu'une foule de bateaux et une centaine d'hydravions récoltés dans les ports de France et d'Afrique du nord. Assemblage assez hétérogène avec lequel je devais organiser en baie d'Alger la revue navale inscrite au programme des solennités.

Je me décidai pour un défilé en marche à grande allure devant le Président de la République. L'affaire n'allait pas sans risques sérieux. Il s'agissait de faire passer, amalgamés par classes, des bateaux qui n'avaient pas été entraînés ensemble aux évolutions rapides en formation serrée, entre le *Duquesne*, croiseur présidentiel, des paquebots chargés de spectateurs, et mon propre bâtiment, la *Provence*, mouillés tout près de l'entrée du port. Dès l'instant même de leur passage, ils devaient effectuer à grande vitesse un virage très court pour esquiver la terre, et exécuter ensuite des séries de mouvements réglés de manière à constituer, en arrière de la scène principale, un fond de décor imposant.

Une avarie accidentelle de barre, un instant d'inattention de la part de l'un quelconque des si nombreux officiers et marins pourvus de fonctions essentielles pouvaient entraîner les plus graves conséquences.

Mes excellents collaborateurs, sous la direction de mon chef d'état-major, animateur incomparable et marin accompli, s'ingénièrent naturellement, en préparant l'ordre d'opéra-

tions, à prévoir toutes les éventualités, mais l'incident imprévisible si fréquent sur mer pouvait se produire. C'est alors que nous nous trouvâmes en complet accord, mon *alter ego* (aujourd'hui vice-amiral, commandant en chef) et moi, pour penser que, surtout en de telles circonstances, je pouvais me reposer entièrement sur le sentiment de responsabilité de tous mes subordonnés, du haut en bas de l'échelle. Qu'une pareille conviction peut donner d'assurance !

Le défilé, dans la fumée blanche des salves d'artillerie, fut impeccable. De notre haute passerelle, pénétrés d'une émotion joyeuse, nous distinguions au passage ces officiers, ces matelots, dont beaucoup n'étaient pas des nôtres, déployant toutes leurs facultés ; et nous devinions à travers les murailles des coques élégantes tout le peuple affairé des mécaniciens, chauffeurs, radiotélégraphistes, surveillants de toute spécialité et de tout grade qui, eux, ne voyaient rien du spectacle et n'en étaient pas moins inspirés par l'idéal commun.

Pas un instant, dans ce champ de forces mystérieuses dont chaque âme subissait l'influence ordonnatrice, je ne conçus la moindre inquiétude ; mais lorsque, pour aller saluer le président Doumergue, je franchis dans ma baleinière les grosses lames soulevées par le passage des derniers grands croiseurs, j'éprouvai, en les voyant terminer dans un style magnifique leur impressionnant virage, une sensation irréfléchie de brusque détente. Tous les marins le comprendront.

* * *

Quelques années avant la guerre, la lecture de deux petits ouvrages d'acerbe critique, *le Culte de l'incompétence... et l'Horreur des responsabilités*, d'Émile Faguet, m'avaient, beaucoup frappé. Se pouvait-il qu'il en fût ainsi ?

Il m'était apparu déjà, comme on a pu le voir, que la dictature de la mer inculquait aux marins le goût de la responsabilité qui, à son tour, imposait le culte de la compétence et partant du travail. Les leçons, les sanctions journalières, automatiques, de la grande éducatrice arrivent bien vite en effet à vous convaincre que ce goût, et ce double culte qui en dérive, alliés au caractère, confèrent seuls l'autorité, et la vraie joie de vivre.

Où pourrions-nous trouver, imposée par des influences naturelles, une formation d'esprit similaire ?

Un très cher ami, chirurgien de marine de grand mérite à qui échut l'honneur d'opérer le général Gouraud, grièvement blessé aux Dardanelles, m'écrivait : « ... Le général, que je panse deux fois par jour et dont l'état est devenu vite excellent, me parle de ses soldats blessés, de mon métier. Il aime la chirurgie et apprécie les chirurgiens, veut-il bien me dire, pour leur esprit de décision, leur sang-froid et leur sens courageux des responsabilités. Vous, chirurgiens, vous avez les qualités maîtresses des chefs militaires, conclut-il dans une de ces conversations. »

C'était bien vrai, et cela de par leur profession même qui comporte tant de redoutables cas de conscience et tant de risques. Mais il y avait plus. Le général, à qui je rapportai récemment ces propos, me les confirma, et m'écrivit le lendemain : « Je tiens, par hommage à la vérité, à vous préciser dans quelles conditions il m'a sauvé la vie. Le 30 juin 1915, en allant visiter les blessés de la journée, je suis atteint vers huit heures du soir par un obus de gros calibre qui me projette en l'air, me faisant passer par-dessus un mur, tomber sur un figuier ; mon corps y brise une branche ; on me retrouve par terre, l'avant-bras droit brisé entre le poignet et le coude, le tibia gauche cassé. Quant à la jambe droite, elle apparaissait raccourcie par la traction des muscles. Ma veste kaki criblée de graviers, ma plaque de grand-officier tordue. On pensa que le col du fémur était brisé et je fus transporté le soir même à bord d'un navire hôpital. Impression première : je n'ai pas pensé mourir, je me sentais bien vivant.

« Le bateau partit dans la nuit. Le lendemain, nous passâmes à Moudros. Dans la nuit une grosse fièvre se déclara. Le matin venu, je fis appeler l'aumônier, puis les deux médecins : le médecin-chef et un jeune chirurgien à trois galons. On développa le pansement ; mon avant-bras était à peu près haché et me faisait mal ; mauvaise odeur. Oudard, le jeune chirurgien, me fit suivre des yeux les veines qui étaient devenues noires, et me dit : « Indice certain de gangrène gazeuse. » Je l'interrogeai du regard en faisant le signe de l'amputation avec ma main gauche. Il répondit : « Oui. — Quand ? — Tout de suite. — Faites. » Et il m'amputa

assez haut, au-dessus du coude qui jouait, parce qu'il ne pouvait savoir à quel point le microbe fatal était déjà monté.

« J'appris plus tard par mon officier d'ordonnance qu'il avait été question de me débarquer à Moudros et qu'Oudard s'y était opposé. Qui sait si, à Moudros, j'aurais trouvé un homme de décision et de science comme lui ? Aussi suis-je heureux que la marine ait reconnu ses exceptionnelles qualités en le dirigeant, pour le bien du service, vers le poste le plus élevé de son corps de santé, qu'il occupe aujourd'hui. »

* * *

Nous connaissons bien d'autres professions gouvernées par un bel idéal, soumises à la loi de l'effort comme à la sanction immédiate des faits, où s'avive la conscience et se forme le caractère. Mais il s'en trouve où des influences contraires, auxquelles rien ne s'oppose en période d'apparente sécurité, motivaient la désespérante satire d'Émile Faguet. Que n'ai-je un peu de son talent pour dégager de la crise que nous surmontons, dans un élan d'optimisme réfléchi, d'utiles conclusions !

Sous la menace venue de la mer, de cette Méditerranée où se concentrent nos grands intérêts nationaux, notre pays s'est ressaisi. Il a répondu avec un ensemble parfait à l'appel de ceux qui ont eu foi dans les vertus foncières du peuple français. Dès lors notre puissant vaisseau, naguère voué à un honteux naufrage, n'a pas tardé à regagner le large où il retrouve contre vents et marées sa liberté de mouvements et son naturel équilibre. Ainsi se trouve justifié une fois de plus le vieux dicton de la marine à voiles : « Chacun à son poste et le navire est droit. »

Il faut maintenant qu'il reste droit, et pour cela que, profitant de la dure expérience et s'inspirant de l'idéal retrouvé, chacun s'évertue dans tous les domaines, en soi-même, dans la famille, dans la corporation, dans les fonctions d'État, à rétablir chez l'équipage le goût du travail, le culte de la compétence, et le sens des responsabilités.

VICE-AMIRAL DURAND-VIEL,
du cadre de réserve.

RICHELIEU ET LES ARTS

L'ARCHITECTURE ET LA SCULPTURE

En 1604, Henri IV donnait l'ordre d'ouvrir et de bâtir dans Paris cette nouveauté, la Place Royale, en briques hollandaises, et, par conséquent, antiespagnoles. Les lettres patentes prescrivaient une symétrie absolue entre tous les pavillons de la place ; la construction devait être de brique pour les murs et de pierre pour les arcades, les chaînes, les embrasures des fenêtres, les entablements et les pilastres.

Comme la Place Royale s'élevait à Paris, le propriétaire de l'un des pavillons de cette même place, d'Escures, soldat distingué, chef des gardes du Roi, faisait bâtir, à Orléans, dans le même style, les « pavillons d'Escures », qui sont restés l'une des curiosités de la ville.

Ainsi Paris et la France prenaient une figure nouvelle ; et ce style simplifié, de ton clair, tendait à se répandre ; on le retrouve à Saint-Germain-en-Laye, sur la Loire, partout où l'influence royale se fait sentir.

Henri IV disparaît, laissant un fils mineur et la régence à Marie de Médicis. L'Italienne entend aussi marquer son passage ; elle élève le palais du Luxembourg selon les plans des architectes italiens. Mais les architectes français luttent avec énergie contre cette préférence ; Salomon de Brosse reprend le projet et l'arrange à la française.

Il semble, d'ailleurs, qu'après la mort d'Henri IV, l'art comme les mœurs reprennent leur caractère autochtone aussi bien à l'égard des influences hollandaises que des influences italiennes.

Balzac écrit dans une lettre à son frère : « Pour éviter la rencontre de ces grands causeurs, je prendrais la poste, je me mettrais sur mer, je m'enfuirais jusqu'au bout du monde... Mais, particulièrement, ils me font mourir *quand ils viennent freschement de Hollande* ou qu'ils commencent à étudier la mathématique. »

En tout cas, le style Henri IV reste un style laïc ; il s'applique aux maisons, aux châteaux ; pour l'architecture religieuse, le gothique a dit son dernier mot à la cathédrale d'Orléans ; Saint-Eustache de Paris n'est que l'expression d'une magnifique incertitude.

Un sentiment catholique, qui accompagne le retour au calme et à la prospérité, cherche sa formule dans un style nouveau. Henri IV lui-même a rappelé les Jésuites. On dit qu'il a du « *coton* dans les oreilles », c'est-à-dire qu'il écoute leur proviseur, le Père Cotton. L'heure des fondations et des œuvres va sonner avec Bérulle, saint François de Sales, saint Vincent de Paul. Tous, voulant servir, s'empressent à bâtir : hommes nouveaux, services nouveaux, goût transformé.

Un cardinal est aux affaires, Richelieu. Il lui appartient de dégager les principes de cette architecture « rationnelle » que tout le monde réclame. Innovateur, constructeur, ministre des Rois, il veut, bien entendu, des édifices royaux : évêque et croyant, il entend rendre au Dieu des chrétiens, après les abominations des guerres de religion, l'hommage qui lui est dû pour la paix reconquise par la foi et par l'amour. Il a été à Rome, juste au moment où l'esprit du Concile de Trente cherchait un art plus religieux, plus sobre, s'inspirant du style classique. Il a vu ; sa mémoire n'a rien oublié : à Rome, il a pris la mesure des deux grandeurs.

RICHELIEU ARCHITECTE. — LA SORBONNE

Une rencontre de bibliophile a évoqué pour nous, d'une façon tout à fait imprévue, les circonstances dans lesquelles la pensée du cardinal a pu se préciser et illuminer, en quelque

sorte, l'âme du ministre contemporain de Corneille et de Descartes. Il s'agit d'un exemplaire de l'ouvrage *Antiquæ urbis splendor*. Cet exemplaire porte, sur le titre, la mention manuscrite : *Ex libris Claudii Expillii*, n° 1625, *dono nobilis Laurentii Rostaing Valentini*. Le livre était donc, en 1625, (remarquez la date), la propriété de Claude Expilli, qui est loin d'être un inconnu : président du Parlement de Grenoble, il fut l'un des hommes du cardinal, qui l'employa, en particulier, dans les affaires d'Italie. Intendant des armées de Lesdiguières et de Créqui, il fut désigné comme « intendant de la Justice, de la Police et des Finances en la ville de Pignerol et environs ». C'était en 1631, le cardinal lui-même qui, venant d'exécuter le fameux coup de Pignerol, séjournait à Grenoble.

Assurément, Expilli avait emporté ce livre en vue de ses missions en Italie et à Rome. N'est-il pas vraisemblable que Richelieu et lui se soient penchés sur ces pages, précisément lorsque l'Italie était leur grande préoccupation, et juste au moment où le cardinal, ayant décidé de construire la Sorbonne, devait saisir une occasion de revoir l'image des monuments qu'il avait vus à Rome ? Or il retrouvait, dans cet album, « la Ville » par excellence, les monuments, les places, les perspectives, les amphithéâtres, les temples, tout ce qui doit illustrer une capitale ; et, au folio 12, le Panthéon, *vulgo Rotunda*, avec la légende latine si pleine de noblesse et qui remuait tant de choses en sa réflexion et en vue de ses projets.

Contemplant cette image, lisant cette notice, comment le cardinal ne se serait-il pas dit qu'il dépendait de lui, maintenant, que la « Rotonde » devînt l'ornement de Paris ? Et comment n'aurait-il pas évoqué, du même coup, en son souvenir, la piété de ces coupoles françaises de l'ouest, Périgueux, Angoulême, Fontevrault surtout, où sa jeune cléricature avait ressenti les premières émotions de la prière et respiré l'atmosphère sacrée des nefs à motif circulaire, désencombrées de la décoration surchargée du gothique ?

L'histoire, la science, la raison, la beauté, l'ordre étaient là. Ainsi les avait exprimés la civilisation gréco-romaine ; ainsi les avaient perpétués l'âge de Constantin et celui de Charlemagne ; tels saurait les reprendre la nouvelle grandeur française.

L'ordre rationnel et circulaire serait la loi du Royaume unifié ; il se manifesterait aux yeux de tous dans l'art, par cette chapelle de la Sorbonne dont le projet était alors à l'étude ; on l'imposerait à ces « druides » attardés qui ne voulaient pas qu'on touchât à leur routine intellectuelle, pas plus qu'à leurs vieilles masures.

L'Architecture de la raison, telle la réclamait, au même moment, dans son *Discours de la méthode*, le philosophe de Poitiers, Descartes. Elle s'imposait à ces hommes du livre avec une éloquence doublement romaine : antique et chrétienne à la fois.

Nous n'avons, malheureusement, aucun renseignement précis sur les entretiens qui s'engagèrent entre le cardinal et Jacques Lemercier, chargé de réaliser la pensée esthétique de Son Éminence. L'architecte, — c'est tout ce que nous savons sur les précédents — avait été à Rome pour y compléter ses études. De retour en France, on le voit travailler, à Versailles, dans les bâtiments de la cour d'honneur du modeste château de Louis XIII. En 1621, il a donné les plans de l'église des Pères de l'Oratoire, qui sera achevée par François Mansart. Il est désigné, par Richelieu, pour prendre en mains les travaux du Louvre et des Tuileries, et il y continue l'œuvre de Pierre Lescot et de Jean Goujon. Dans l'aile qui fait face aux Pères de l'Oratoire, il pose sur le pavillon Louis XIII, sinon une coupole, du moins un dôme. On lui attribue le portail de l'église Saint-Paul-Saint-Louis, l'une des plus belles choses qui soient restées de cette époque dans Paris. Le cardinal de Richelieu en aurait fait les frais ; lors de l'inauguration qui eut lieu en 1631, il aurait officié, à la première messe dite dans l'église, en présence du Roi, de la Reine et de la Cour.

Le ministre connaissait donc très bien Le Mercier. Il avait trouvé en lui son homme pour le grand projet qui s'était fixé en son esprit dès l'heure où il arrivait au pouvoir : construire dans Paris ; et, d'abord, rebâtir la vieille Sorbonne.

En qualité d'évêque de Luçon, il avait été, le 22 août 1622, élu proviseur de Sorbonne, été salué par le doyen, comme « le bienfaiteur, le puissant patron et proviseur » de la Maison. C'est à ce titre que le cardinal avait pensé à faire restaurer les vieux bâtiments de la Sorbonne et

à construire une chapelle en l'honneur de la Divinité.

Les premiers plans lui furent présentés le 28 juin 1626 ; il les approuva le 30 juillet, et le gros œuvre fut entamé dès le 16 mars 1627, tant le ministre avait hâte de voir se réaliser sa pieuse pensée. Les premiers projets ne nous sont pas parvenus ; on ne peut dire si le dessin de la chapelle, avec la coupole, y figurait déjà.

Le cardinal, tout le long de sa vie, se tint au courant de la marche des travaux qui ne furent pas, d'ailleurs, sans être suspendus à certains moments, les entrepreneurs ayant abandonné le chantier au cours de l'année 1631, comme si l'on hésitait avant d'aborder définitivement la construction de la chapelle.

C'est seulement le 3 novembre 1634 que Richelieu passe enfin le marché relatif à ce travail. Le Mercier s'y emploie dès lors avec ardeur et pousse rondement les entrepreneurs. En septembre 1640, Léonor d'Estampes Valençay, évêque de Chartres, écrit à Richelieu, dont il est le familier, que la nef est achevée, que le dôme s'élève à dix-huit pieds au-dessus de la corniche, et que les deux côtés du dôme sont couverts. Au mois de septembre 1642, quelques semaines avant sa mort, Richelieu écrit à Sublet de Noyers pour que l'on achève le travail et que, notamment, l'on dégage les vues de la chapelle.

Conformément à sa volonté testamentaire, ses entrailles seront déposées, le 10 décembre 1642, à la chapelle, dans un caveau, derrière le maître-autel. Enfin lorsque la tombe sera achevée, le corps y prendra place, sous la statue de Coysevox, représentant le cardinal en prière.

En somme, le cardinal put, avant de mourir, avoir le sentiment que l'œuvre était terminée.

Et, pourtant, les difficultés ne lui avaient pas manqué.

Ce qu'il avait entendu faire élever ou relever, ce n'était pas seulement un édifice religieux, mais une « maison », c'est-à-dire, selon le langage du temps, un ensemble offrant un habitat complet à cette antique Compagnie des hommes de l'Université parisienne.

Or, — fait curieux, mais si humain, — il se trouva que cette compagnie, vieillie et accroupie sur sa gloire, n'entendait pas

qu'on touchât à ses usages, à ses demeures, pas plus qu'à son esprit et à sa confiance en elle-même. Qu'est-ce que venait faire, parmi ces figures solennelles, ce jeune prélat à la barbiche pointue, cet ambitieux, ce favori, comme on en voit tant se succéder au pouvoir ?

La besogne était, d'ailleurs, de nature à faire reculer le plus brave, s'il n'eût été, en même temps, le plus opiniâtre des chefs et le plus illuminé des mystiques d'État.

A proximité de la grande rue Saint-Jacques, un enchevêtrement, une toile d'araignée de ruelles étroites, de passages resserrés, de coins infects, la rue des Mathurins, la rue de Sorbonne, la rue des Poirées (maigre régal), bloquait un entassement baroque de cloîtres, de collèges, de logis plus ou moins canoniques, noircissant et empuantissant l'atmosphère autour d'une petite chapelle au clocher pointu ; et la « maison » était flanquée de collèges poussiéreux : le collège de Sorbonne, le collège de Calvi, le collège de Laon, etc.

C'était sur cet ensemble que la pioche s'abattait pour qu'on élevât, à la place, une demeure unifiée, transformée, éclairée à la fois au point de vue matériel, intellectuel et moral.

Le quartier sordide, les bâtisses croulantes, les coins mal salubres, les routines vénérables luttèrent énergiquement. Nous avons le relevé des contrats que durent passer les notaires du cardinal pour acheter chacune de ces bicoques, chacun de ces panneaux, le moindre de ces plâtras, toute cette antiquaille, tapissée de mousses et de syllogismes. Résistance acharnée qui épuisa le marchandage des agents, et la générosité du maître.

La bataille dura des années, tandis que le maçon chef, Pierre de Sainctot, tenait son mortier frais et que les architectes mordaient leur crayon en attente. Les procès durèrent pendant toute la vie du cardinal et se prolongèrent longtemps après sa mort ; ils nous mettent en présence des dettes contractées par lui pour la maison de Sorbonne. Et ce n'est qu'une partie seulement de la dépense, puisque les plus importants paiements avaient été réglés de son vivant. Or, le total, resté en suspens, cinquante ans après sa mort, ne se monte à rien moins qu'à un million quatre cent mille livres.

En fait, l'initiative et la générosité de Richelieu ne cessèrent

de se heurter à l'opposition sourde d'abord, puis au mécontentement déclaré du haut personnel de la maison. Quand ces Messieurs eurent constaté, en assistant au travail des maîtres de l'œuvre, que le cardinal entendait tout nettoyer, ils se cramponnèrent à leur délabrement.

Rien de plus comique que leur indignation, telle qu'ils l'exprimèrent dans un style qui eût fait la joie de maître Pathelin : « Mémoire à Monseigneur pour lui faire très humbles remontrances, que cette Compagnie s'est conservée un grand temps en sa pureté jusqu'ici et bien que sa maison soit vieillie et demeure caduque, ayant besoin d'un si grand restaurateur que Monseigneur le cardinal, néanmoins, *elle a toujours conservé sa vigueur et sa vertu* dans sa caducité et dans la vieillesse de ses bâtiments... Étant très certain et notoire que les nouvelles pierres et les embellissements dont Monseigneur le Cardinal fait enrichir la maison de Sorbonne serviront beaucoup *pour empêcher la ruine de leur maison et demeure, mais point pour la conservation des docteurs, de leur société et de leur splendeur* ; mais, qu'au contraire, l'exercice de leurs lettres, de leur discipline dans les collèges servira entièrement *pour la conservation de leur dignité et de leur splendeur. Si bien qu'il aurait été plus à propos de laisser vieillir leur demeure que d'interrompre leur exercice, crainte que, par cette brèche, sa ruine lui en arrive.* » Gens solennels, s'il en fut !...

Mathieu de Monergues, le fameux pamphlétaire, était plus simple en exprimant la même pensée : « Pour détruire la Sorbonne, il faut la faire bâtir. »

Le grand patron ne recula pas ; le « proviseur » remplit sa fonction de « prévoir ». Il passa outre à la paperasse des procès et à la déclamation des pamphlets, et il apporta à la « maison » une nouvelle « splendeur », remplaçant l'antique « splendeur » tant vantée.

Le burin d'Israël Sylvestre nous permet de contempler, dans leur neuf, les deux façades de la Sorbonne du cardinal, l'une sur la ville et l'autre sur la cour intérieure, et de nous imaginer l'impression produite sur les contemporains quand tombèrent les échafaudages.

Sur un espace de plusieurs hectares, deux quadrilatères adossés, rappelant, en somme, par l'aspect général les prin-

cipes sobres de la Place Royale, s'élevaient, avec deux étages et un abondant développement de fenêtres sans frontons ni ornements, mais dont l'effet d'ensemble résultait de la répétition du motif.

La noble unité de l'édifice s'affirmait magistralement dans l'alternance des pavillons, les uns à deux étages, les autres à trois étages, couverts de hauts toits d'ardoises avec des pinacles aux fenêtres géminées et couronnées par des frontons soit triangulaires, soit en demi-cintre.

Le double quadrilatère était appuyé, en son milieu, sur un bâtiment qui déterminait une cour intérieure et dont le flanc s'ouvrait sur la place de la Sorbonne. Ainsi la distribution permettait, d'une part, l'isolement nécessaire au recueillement et à l'étude, d'autre part, l'accès à la vie publique. Il ne s'agissait nullement de cellules pour des moines se consacrant à la contemplation, mais d'appartements pour des maîtres professant l'enseignement des facultés supérieures.

En gravissant les degrés du perron et en pénétrant dans l'édifice, on parcourait de somptueux dégagements où les foules scolaires pouvaient se rassembler, se presser, se bousculer, se disputer, — comme il convient à de libres intellectuels. Les doubles portes, en tournant sur leurs gonds, découvraient l'*aula magna* et des salles, grandes comme des amphithéâtres romains et où des orateurs groupaient, au pied de la chaire, les auditoires sans nombre des élèves, des disciples, destinés à devenir des docteurs et, finalement, des maîtres à leur tour.

Mais l'effet recherché par le cardinal n'est pas là seulement : il est dans la chapelle, sous la coupole. Au-dessus du bâtiment qui réunissait les deux quadrilatères, la « rotonde » s'élève, attirant vers elle l'émotion et la prière.

Ce n'est pas la coupole antique ; ce n'est pas la coupole italienne : c'est la coupole française ; la coupole qui a passé par Périgueux, Cahors, Fontevrault, non alourdie et comme tassée sur elle-même, mais élancée, surélevée, harmonieuse, haut dans le ciel. Son style vertical l'exhausse sur un tambour hexagonal, éclairé par six fenêtres, soutenu aux angles par des clochetons ajourés ; et sa demi-rotondité, quelque peu ovalisée, porte, à son sommet, la lanterne.

De là-haut, la lumière tombe, à l'intérieur, sur l'autel ;

elle se disperse dans la nef aérienne ; elle illustre le tombeau où reposeront les cendres du bâtisseur. *Nunc cinis.*

Du côté de la cour, la chapelle s'ouvre par un vestibule orné de six colonnes antiques, surmontées d'un fronton ; sur la place, la nef s'avance avec son haut toit, calé par des arcs-boutants. Au milieu, de ce côté, un autre portail de la hauteur de deux étages et couronné par un fronton triangulaire ; cette façade s'inspirant visiblement du chef-d'œuvre si français, le portail de Saint-Paul-Saint-Louis.

Car tel sera décidément le style que nous appellerions « style cardinal de Richelieu ». Digne de Rome et de la France, antique et moderne, classique, en un mot, simple et grave, élancé, équilibré, — Descartes l'a dit : *rationnel.*

LE CHEMIN DE LA COUPOLE DANS PARIS

Ce bâtiment, qui encombra les pensées de toute une vie, d'ailleurs si occupée, n'est encore qu'un essai, une esquisse de l'œuvre parisienne qui couve dans la pensée du maître.

La coupole va, maintenant, se multiplier sur la rive gauche et meubler un horizon que ce goût si sûr vient de découvrir.

Le cardinal n'ignorait pas que la reine Anne d'Autriche rêvait d'avoir, dans Paris, son édifice à elle, comme Marie de Médicis avait le Luxembourg ; et ce qu'elle voulait, c'était, comme le cardinal, une « maison », c'est-à-dire un ensemble de bâtiments entourant un sanctuaire. En bonne Espagnole, en reine qui attendait, qui espérait si ardemment la naissance d'un enfant, elle voulait une Crèche qui serait confiée aux religieuses du Val de Grâce.

La première pierre fut posée, comme dans un rêve, dès 1624. Mais, pour une raison non précisée, provenant probablement des froideurs du ménage royal, les travaux languirent ; les plans ne paraissent pas avoir été arrêtés de bonne heure. Seulement, du vivant de Richelieu et de Louis XIII, on avait fait appel à la compétence reconnue d'un architecte destiné à une haute renommée, Nicolas-François Mansart.

De 1632 à 1634, Mansart avait construit l'église de la Visitation des Filles de Sainte-Marie, rue Saint-Antoine,

sur le modèle de la Rotonde à Rome ; ensuite, la *rotonde* de l'Oratoire (aujourd'hui temple protestant). Il pouvait donc passer pour « le maître des coupoles », comme, plus tard, Gabriel devait passer pour « le maître des colonnes » ; mais Mansart n'avait pas alors une très bonne réputation ; on l'accusait de « grivèlerie » ; avec lui, nul engagement ferme et sûr. On disait « qu'il ne saurait achever un bâtiment sans en abattre plus de moitié ». Finalement, on fit appel à Le Mercier, qui se mit à la tâche quelque temps après la mort de Richelieu. Le style était adopté une fois pour toutes ; ce fut, pour le nouveau sanctuaire, la coupole : « l'inévitable coupole », selon l'expression de M. Lemonnier.

Le monument, dans son ensemble, est une chose considérable. Inutile d'insister : on sait assez la gloire du Val de Grâce, la collaboration successive des grands architectes, Mansart, Le Mercier, Le Muet, enfin Le Duc ; on a assez vanté la splendeur de la décoration, — François et Michel Auguier pour la sculpture, Philippe de Champagne pour la peinture. Molière les a célébrés dans des vers qui manquent peut-être un peu d'onction, mais qui ajoutent à leur gloire.

Ce qui s'impose à l'histoire, c'est la superposition, sur le même penchant de la rive gauche, des deux coupoles : la Sorbonne et le Val de Grâce, en attendant les Invalides et le Panthéon.

Et Richelieu, initiateur, n'aura pas encore dit son dernier mot. En 1635, poursuivant son œuvre d'édification et d'unification, il créera l'Académie française. Or, quand le Collège des Quatre Nations s'élèvera, toujours sur la rive gauche, en 1662, par les soins de Pierre Levau, celui-ci, se conformant au style du cardinal-ministre, ne manquera pas de le couronner par la coupole : l'inévitable !

La règle de la langue française, la réforme intellectuelle, donnant le jour à l'âge classique, s'abritera, ainsi, sous cette architecture *circulaire*, *rationnelle*, conforme au génie du temps, parallèle au *Discours de la Méthode*.

Richelieu l'avait imposée, une fois pour toutes, au ciel de Paris, de même que sa politique imposait à la France, au lieu et place de la cacophonie féodale, l'unité et la discipline de la raison sous le sceptre royal.

Cette vue, cet idéal, en ce qu'il a même de mystique, un

autre contemporain, Guez de Balzac, l'avait présenté en son beau style fleuri : « En notre religion, écrit-il, la raison et l'équité doivent être les bornes de la volonté des rois, comme les fleuves et les montagnes sont celles de leur royaume. » « La France est ronde », ainsi que le dira par la suite un autre sage Français, Vergennes.

Richelieu avait eu une telle vision, celle d'ailleurs, qui inspirait toute sa conduite. L'art français l'avait attendu pour établir l'ordre, de même que la foi avait recouru à sa pensée vigilante et à son inlassable vigueur pour maintenir la religion dans une France raisonnable, réfléchie et tolérante, — au sein d'une Europe attardée et divisée.

L'ARCHITECTURE LAÏQUE DU CARDINAL. — LE PALAIS CARDINAL

Paris et la France étaient en droit d'attendre du génie bâtisseur et artistique du cardinal autre chose que des monuments à destination religieuse ou intellectuelle. La vie civile devait attirer son attention, en ce qui concernait particulièrement les conditions d'existence de la population, la commodité, l'hygiène. En un mot, l'organisation de la cité qui, tombant, naturellement, sous l'autorité royale, devait apporter à la vie courante cette dignité, inséparable de l'idée d'une capitale, chez un peuple civilisé.

Paris, lieu du pouvoir, est le domicile nécessaire de l'homme d'État français ; mais le nombre des habitants, l'intensité de la circulation, l'encombrement et, pour tout dire, l'éloignement de la nature rendent le séjour de Paris insupportable à la longue pour le chef responsable, qui a besoin de réflexion, de solitude, de repos, ou du moins de quelque trève dans le labeur acharné qui s'impose à lui. Richelieu, de santé délicate et de pensée dévorante, oscilla toute sa vie entre les deux nécessités qui se disputaient ses trop courtes heures. Nous allons le voir battant la campagne tantôt près de Paris, tantôt loin de Paris, pour y réfugier l'accablement de son existence.

Mais Paris le tient.

L'évêque de Luçon, quand il arriva dans la ville, s'était contenté d'un modeste logis, rue des Mauvaises Paroles. Puis, suivant la mode, et peut-être pour complaire

à la fantaisie de Henri IV, il apparaît à la Place Royale.

Sa carrière se développe. Favori de Marie de Médicis, cardinal et, une première fois, ministre, puis, après une longue disgrâce, devenu enfin premier ministre, il accepte de la générosité féminine et royale, en juin 1627, le Petit Luxembourg ; il s'y livre à des travaux d'aménagement et de décoration qui semblent indiquer comme une intention de se fixer. Est-ce qu'il n'a pas prévu les événements tout proches, ou bien espérait-il y parer par une demi-cohabitation permettant, avec une intimité plus assidue, une plus étroite surveillance ? Quoi qu'il en soit, l'année ne s'est pas écoulée que tous les calculs sont bousculés. La *Journée des dupes* ouvre une ère nouvelle : tout est rompu avec Marie de Médicis ; le toit commun est abandonné.

Chose digne d'attention : Richelieu paraît avoir songé à la séparation, même avant la crise ; car, dès le 7 septembre 1624, il achète l'hôtel de Rambouillet, rue Saint-Honoré, à proximité du mur d'enceinte, avec vue sur la campagne.

Ici, il serait dans le vrai Paris d'État : une rue le sépare à peine du Louvre. Notre-Dame, l'Hôtel de ville sont proches dans le plus vieux quartier de la vieille cité. L'habitation du ministre sera donc, comme son service, « au tronc de l'arbre ».

Un tel voisinage affirme la subordination entière à l'œil et à la volonté du Prince. Le Roi règne ; par le choix royal, son ministre administre, comme il est de raison ; celui-ci s'installe donc dans Paris pour le travail, sur la campagne pour la santé et, — qui sait ? — pour la sécurité.

Mais dégageons une pensée secrète qui domine tout, quoiqu'elle ne doive se manifester que par la suite. Quand le Palais-Cardinal sera construit, il deviendra, par un acte de donation solennelle, le Palais-Royal. Le serviteur bâtit pour le maître.

Richelieu déclarant, comme nous l'avons dit, être son *seul* architecte, fait de Le Mercier le confident de ses projets. D'après ses instructions, ledit Le Mercier, le maître-maçon Thiriot, les notaires se mettent à acquérir les terrains nécessaires pour élever l'important établissement qu'il a conçu. On se trouve là dans une sorte de banlieue vaguement bâtie. Il faut acheter, non pas seulement le sol mais encore des

propriétés mal définies, des maisons éparses. Affaire longue et délicate.

C'est, d'abord, l'hôtel de Rambouillet ; puis c'est L'Hermine, l'hôtel de Louis Lambert, ce sont les maisons du Tripot, de Pourcelet, des Trois Pucelles. On n'obtient que difficilement l'acquisition des terrains étendus constituant « l'Académie Benjamin » (on ne les aura qu'en 1633) ; puis c'est le Court Orry et plusieurs autres maisons ; on s'étend vers la campagne par l'achat du Clos-Gergeau ; et l'on atteint enfin le rempart dont la démolition est décidée.

Tout cela ne va pas sans grosse dépense, sans marchandages et longs retards. La cassette du cardinal n'y suffira pas. Le Mercier a ordre de procéder au plus vite, dût-il signer des billets, consentir des hypothèques. Après cinq ans, on n'est pas encore en possession de tout le terrain exigé par les devis. Tant pis ! Que Le Mercier se mette à bâtir. Si le terrain n'est pas libre, les constructions s'élèveront, quitte à contourner les bâtisses encombrantes, et à se glisser, en quelque sorte, par les terrains acquis, entre les vieilles baraques debout.

Dès 1629, on est au travail ; mais la vraie mise en train s'attarde jusqu'à l'année 1634. Le cardinal presse, presse. Il veut être chez lui. Si l'on se heurte à de trop grandes prétentions, il passe outre et renonce, pour le moment, à des achats, pourtant indispensables, comme l'hôtel du Plessis-Châtillon.

Le cardinal se voit, en son rêve, déjà installé dans sa maison, avec ses meubles, ses collections, sa chapelle, sa musique, son théâtre, ses idées, son labeur et ses chats.

C'est bientôt la grande crise de l'année de Corbie ; c'est aussi l'année du *Cid* et de l'Académie française. Les pamphlétaires ne tarissent pas. Trop belle occasion que ce trouble universel pour éveiller, contre le ministre, la méfiance du Roi et surtout la haine des peuples.

D'abord la *Remontrance au Roi* (1637) : « Un serviteur vous a pris en six ans plus de six millions d'or : ses maisons vous coûtent plus de huit millions de livres et les ameublements plus de six millions, lorsque votre modestie ose à grand peine faire à Versailles un petit logement d'un gentilhomme de dix ou douze mille livres de rente et que votre Louvre demeure imparfait. »

Et voici pour le peuple : « Toute la France et ses bons alliés disent que la cause de toutes les guerres qui assiègent la chrétienté est la trop grande autorité du cardinal de Richelieu, c'est-à-dire d'un homme lequel, ayant des bâtiments superbes par-dessus les royaux, a porté ses desseins à la royauté elle-même. Ses paroles sont de souverain ; ses actions et ses usurpations de celui qui le veut être. »

Et pour nourrir la polémique chez les adversaires : « Cet homme a été plus soigneux de faire voir ses palais magnifiques, ses riches ameublements et ses grandes terres que ses rares vertus. Il a fait enfermer dans Paris un vieux faubourg fort étendu, a mis des impositions extraordinaires sur le peuple et l'a obligé à une dépense de deux millions pour ajouter un jardin à sa maison. »

Dans tous les temps le pamphlétaire voit court et tire bas. Qu'importe, pourvu qu'il frappe et blesse !

On ira même de quelques rimes : la muse est une bonne à tout faire.

Sur le Palais-Cardinal

Que ce superbe bâtiment
Du faîte jusqu'au fondement
Puisse tomber en décadence ;
Et que le démon infernal
Fasse, du Palais-Cardinal,
Le tombeau de Son Éminence !

Les plans s'exécutent, les constructions s'étendent. C'est un nouveau Paris qui s'ébauche. Après la rive gauche, la rive droite a donc son tour. A partir de la Porte Saint-Honoré, les jardins inaugurent tout un quartier neuf qui, s'élèvera, par-dessus l'enceinte, gagnera les pentes de Chaillot et de Monceau, même le pied de la colline de Montmartre.

Cette extraordinaire expansion, à laquelle nul n'avait songé, est bien l'œuvre du cardinal. Il nettoie et aligne Paris, comme il avait nettoyé et aligné la France sous le niveau royal. La ville est arrachée à la fétidité du Marais, aux larmes des toits et aux boues de Lutèce.

Comme la rive gauche, la rive droite se met à respirer ; des deux côtés la vieille crasse est purgée. Le Louvre et les

Tuileries, dans leur magnificence glorieuse, mais un peu distante, sont désormais abordables, populaires, comme il convient à une monarchie moderne. C'est une autre Rome ; mais c'est surtout « Paris dans sa splendeur ». Par les bâtiments les mœurs seront transformées ; c'est un monde qui naît.

En dépit des pamphlétaires, et en dépit du prétendu dissentiment littéraire qui opposait les deux hommes, quelqu'un parmi les contemporains a parfaitement compris cela : c'est Corneille. Corneille ! Quel interprète !

Que l'ordre est rare et beau de ces grands bâtiments !
— Paris semble, à mes yeux, un pays de romans :
J'y croyais voir ce matin, une île enchantée ;
Je la laissais déserte et la trouve habitée ;
Quelque Amphion nouveau, sans l'aide des maçons,
En superbes palais a changé ses buissons.
— Paris voit tous les jours de ces métamorphoses :
Dans tout le Pré-aux-Clercs tu verras mêmes choses,
Et l'univers entier ne peut rien voir d'égal
Aux superbes dehors du Palais-Cardinal.
Toute une ville entière, avec pompe bâtie,
Semble d'un vieux fossé par miracle sortie,
Et nous fait présumer, à ses superbes toits,
Que tous ses habitants sont des dieux ou des rois.

Et ce ne sont pas des apparences seulement. Il faut aller au fond de la pensée du cardinal. Richelieu n'a pas considéré la maison qu'il élevait comme destinée à rester son habitation particulière. Sa résolution était prise ; le palais devait appartenir à l'ordre dynastique : le cardinal avait prescrit que l'on construisît, en toute hâte, vers l'entrée urbaine du grand terrain qui lui appartenait, un hôtel de dimensions modestes et qui devait porter le nom d'*Hôtel de Richelieu*. La mort ne lui laissa pas le temps de l'élever et de l'occuper ; mais cette idée était si bien la sienne qu'il prescrivit, dans son testament, que l'hôtel en question fût l'habitation de ses héritiers.

On sait, d'ailleurs, que, dès le 1er juin 1636, — six ans avant sa mort, — le ministre avait fait don au Roi du Palais-Cardinal, destiné à devenir ainsi le Palais-Royal.

Il entendait que ce séjour, moins officiel en quelque sorte que le Louvre et les Tuileries, fût à la disposition du Prince, et pût devenir, le cas échéant, le logement attribué à l'héritier de la Couronne, mais à celui-ci uniquement, de telle sorte qu'il devînt une espèce d'ajout extérieur et familial à la demeure officielle du souverain.

Et c'est dans cet esprit que s'éleva la vaste construction. Nous n'avons pas à en donner la description : il n'en reste pour ainsi dire rien et ce qui a survécu en donne à peine l'idée.

En fait, un sort était jeté sur elle en raison de sa destination même ; et c'est ce que les événements de l'histoire devaient prouver.

Dès le principe, une sorte d'hésitation, un scrupule frappant, veille à écarter du projet un trop grand éclat et une trop dangereuse magnificence. C'est ce que constate l'historien du Palais-Royal : « Qui sait si Richelieu, après avoir accepté de Le Mercier, le programme imposant qui s'affirme par le plan de l'édifice et *par les premières assises*, ne fut pas, lui-même, effrayé des proportions qu'il allait avoir ? Ce fut, sans doute, par un sentiment de prudence qu'il arrêta tout à coup la verve de Le Mercier et qu'il diminua la hauteur du monument à des proportions qui n'étaient pas d'accord avec son étendue. De là cette apparence étriquée et trapue de l'édifice ; de là cette toiture maussade et monotone posée sur des entresols trop bas ; de là enfin l'ornementation maladroite de la façade et la pauvreté des sculptures dont nous avons un spécimen dans les proues qui existent encore. »

Nous voilà sur la piste. Le cardinal vit l'édifice achevé vers 1639 ; il y habita quelques années, mais, si l'on peut dire, sans conviction. Il y goûta l'agrément des collections qu'il y réunit, surtout l'arrangement de la Grande Galerie où il fit représenter les personnages illustres de l'histoire de France, non pas tant les souverains, mais plutôt leurs bons serviteurs, Dunois, Jeanne d'Arc, La Trémoïlle, Amboise Montmorency, le cardinal de Lorraine, ceux qui ont été le soutien et les éducateurs de la Monarchie ; de même ses collections de pierres et statues, principalement les « antiques », à l'aide desquels il entend pénétrer, de son goût propre, l'avenir de l'art français ; pensée non moins secrète, mais

toujours présente dont il sera parlé ci-dessous, dans le chapitre de la *Sculpture*.

Mais ces trop rares et trop courtes jouissances ne sont en rien comparables à celle que le sujet des Rois, leur serviteur et ministre, s'accorde à lui-même par une décision qui avait été prise et réalisée dès le 1er juin 1636. C'est à cette date, nous l'avons dit, que le cardinal avait, par anticipation, fait donation de son palais au Roi, sous condition « que, lui-même en ayant la jouissance jusqu'à sa mort, ses héritiers seroient à perpétuité capitaines-concierges dudit hôtel et que ledit hôtel demeureroit à jamais inaliénable à la Couronne, sans même *pouvoir être donné à aucun prince, seigneur ou autres personnes* pour y loger sa vie durante et à temps, l'intention dudit cardinal étant qu'il ne serve que pour le logement de Sa Majesté quand elle l'auroit agréable, ses successeurs, rois de France ou l'*héritier à la Couronne seulement, et non autre* ».

Le Palais construit par le ministre à l'ombre du Louvre et des Tuileries sera donc, selon qu'il l'exige, comme un complément, un arc-boutant de l'hérédité royale : « l'héritier de la Couronne et non autre ; ni prince, ni seigneur, etc. ».

La pensée qui a été constamment la sienne se manifeste, une fois de plus, dans ces dispositions. *Le pouvoir royal seul !* Ni concurrents, ni héritiers autres que directs ; pas de branches cadettes surtout. L'histoire des siècles précédents avait averti le fidèle et perspicace serviteur du Roi, et son ministère avait su ce que pèsent, dans l'ordre héréditaire, les ambitions d'un Gaston de France, duc d'Orléans.

Le cardinal a donc voulu élever, sur la rive droite de la Seine, un palais, comme il avait élevé sur la rive gauche un sanctuaire et il entendait que ce palais fût consacré à la Royauté, comme le sanctuaire l'était à la Divinité. Si le palais a quelque chose de modeste relativement, il y a une chose magnifique, c'est le terrain, ce sont les jardins qui seront ouverts à la population urbaine et qui lui offriront, à la fois, un air pur et une sorte de vie commune avec le prince.

Des jardins immenses livrés à la joie et au bien-être de la population, telle est la véritable raison de ces acquisitions, qui, sautant par-dessus les remparts de la ville, font craquer la ceinture du vieux Paris.

Ainsi le cardinal, par une vue extraordinaire de l'avenir, donne au peuple de Paris les débouchés, les commodités, l'atmosphère pure et jusqu'au parfum des bois : bois de Boulogne, plaine de Clichy, bois de Vincennes, par où Paris respire encore !

Voilà ce qui est grand dans la conception du Palais-Cardinal ; ce n'est pas le monument, c'est la percée, c'est la rue, — la très bien nommée, rue de Richelieu. Telle est, après la Sorbonne, l'œuvre, parisienne par excellence et vraiment française, du cardinal. Il savait ce qu'il faisait : car la ville, le peuple vont bientôt s'emparer de ces jardins, de ce terrain, et s'y installer pour y vivre leur vie, la vie des foules.

Tournons les yeux vers les futurs accomplissements.

Le peuple de Paris sera désormais, dans les jardins du Roi, chez lui. Le Paris de la bourgeoisie et du luxe, qui arrive au pouvoir, prendra là ses ébats. De Molière à Beaumarchais, les détenteurs du génie français en belle humeur s'y succéderont. Les nourrices y élèveront les enfants, et les gardes du Roi garderont les nourrices et Guignol. Avec la bourgeoisie, le peuple. Et il arrivera, un jour, que Camille Desmoulins montera sur une chaise et arrachera à la charmille la feuille de la Liberté. Une France, achevée de la main du ministre, voudra être une France maîtresse de ses destinées.

Et une autre destinée s'accomplira ici encore. Revenons à l'acte de donation : le cardinal a stipulé, en des termes d'une netteté frappante, que le palais pouvait, à la rigueur, servir de « logement » à l'héritier de la Couronne, *mais à nul autre*.

Ces mots visent, sans doute possible, les branches cadettes. Gaston de France, duc d'Orléans, ne fut-il pas l'adversaire le plus dangereux non seulement de son ministère, mais du pouvoir royal, jusqu'à s'allier à l'étranger ! Or qu'a donc défendu, maintenu, au péril de sa vie, le clairvoyant ministre ? Après l'unification de l'Empire, l'unité dans le gouvernement, dans la famille royale, la succession de l'aîné, de l'aîné du mâle, fils des mâles, en un mot la loi fondamentale, la loi salique.

L'entreprise constante des branches cadettes pour arracher la Couronne à l'héritier légitime avait été, au cours de

l'histoire, le péril séculaire auquel avaient été exposés le Roi et la paix publique. Là était l'origine des plus grands malheurs qui avaient frappé la France : la guerre de Cent ans, les guerres des Princes, la Ligue, etc. Le cardinal le savait par tradition et par expérience. Et c'est pourquoi l'homme clairvoyant écrivait dans son testament : « l'héritier de la Couronne, et *nul autre* ». Il pensait à Gaston de France, duc d'Orléans.

Et ce sont justement les Orléans qui deviendront les successeurs du cardinal dans ce palais qu'il avait construit pour les rois. C'est Philippe-Égalité, cet odieux fabricateur de révolutions, qui vendra les précieuses collections amassées pour la gloire de la France. Ce sera un autre Orléans, Louis-Philippe, qui écartera du trône le duc de Bordeaux et qui détruira l'hérédité royale !

Quelle extraordinaire intuition avait dicté les trois mots fatidiques : *et nul autre* ? De Richelieu à Camille Desmoulins, de Camille Desmoulins aux deux Philippe, quelle prescience et quel sentiment de la précarité des œuvres humaines s'efforçaient, — vainement d'ailleurs, — de lutter contre les ambitions fatales en vue de sauver l'unité de l'Empire ?

LA SCULPTURE

Un esprit constructeur, comme était celui du cardinal de Richelieu, ne pouvait s'en tenir à la considération d'un seul art, l'architecture ; fût-ce l'architecture religieuse, politique et sociale. Sa nature entendait planer, dominer, combiner, prévoir, élever, ajuster, pour que le règne de son Roi fût, même dans les choses matérielles, celui du *juste*.

Le ministre cardinal voulait donc une France riche et noble, conformément à son double héritage, latin et gaulois ; il la voulait telle en raison de son acquis passé et par un nouvel élan vers l'avenir. Nous avons vu comment sa politique assurait au pays le plein de son unité et la puissance d'un nouveau développement ; nous verrons, par la suite, comment il modela les facultés de propagande et d'expansion du peuple français par la langue, les lettres, la publicité pour lui donner dans le monde l'autorité de la sagesse et du *juste*. Il avait des clartés de tout, comme il avait des curiosités de tout. N'est-ce pas chose frappante qu'on ait pu

affirmer son intention, — qu'il aurait eue, dans sa jeunesse, — de faire paraître une étude sur les métaux ?

Avec cette ambition universelle, il abondait en volonté, en activité, en labeurs, en fécondité. Rien ne l'arrêtait, pas même l'affaiblissement de ce corps épuisé qu'il traînait avec lui.

La beauté étant, comme la grandeur, son perpétuel souci, il convoquait à la fois tous les arts, spécialement les arts complémentaires de l'architecture, la sculpture, la peinture, la tapisserie, l'art des jardins, toutes ces créations délicates et fines qui, vous entourant, vous pressant de leur exigence délicieuse, vous captent et vous rendent l'existence supportable.

Pour lui et pour l'élite de son temps, c'était là autre chose qu'un goût satisfait et une joie de la vie, c'était un devoir accompli, — non sans le risque de quelque péché.

Au Concile de Trente, la religion catholique et romaine avait dû livrer de nouveau le combat des « images ». Le protestantisme étant cruellement iconoclaste, les Pères de l'Église s'étaient prononcés, avec une autorité consciente, pour la défense héroïque de l'art ; et il avait été admis que la vision de ces images devant lesquelles s'était inclinée, au moyen âge, la prière de la mère de Jeanne d'Arc et de la mère de François Villon, devait toujours illuminer les âmes simples.

Mais en se prononçant ainsi, l'Église avait eu à se dégager, jusqu'à un certain point, de l'humanisme. Le Concile avait dénoncé l'impudeur de l'art antique et de ses disciples dans l'art moderne. Au milieu des clameurs, il avait fait voiler les détails libres du *Jugement dernier* de Michel-Ange dans la Chapelle Sixtine. En un mot, l'autorité ecclésiastique avait jeté un regard soupçonneux sur cet asile de la liberté, l'art.

Il n'était nullement dans les intentions du cardinal de Richelieu de se dérober à cette loi restrictive dictée par Rome, mais comment sa préoccupation de l'art national n'eût-elle pas trouvé quelque embarras à l'appliquer ? Romain à Rome, il ne pouvait pas ne pas être gallican en France. Dans laquelle des deux voies devait-il engager la France et la Royauté française ? Tel fut le délicat problème qui se posa devant son esprit et devant celui des hommes qui avaient les yeux tournés vers lui. Richelieu en porta, plus que nul autre, le souci et la peine.

Considérons d'abord, avec lui, le premier des arts décoratifs, la sculpture. L'*homo faber* est né sculpteur. Dès qu'il eut trouvé l'abri d'une caverne, il y grava son image et la représentation de la nature. Rien de plus beau et de plus exemplaire que l'application de cet être nu, au mufle mal équarri, quand il s'acharne à la taille du silex, cette taille qui saura maîtriser, un jour, le marbre de Phidias.

Il y a quelque chose de non moins admirable, c'est l'effort du moyen âge pour surmonter la plastique léguée par Phidias, pour l'humaniser par l'émotion et la sensibilité de la leçon évangélique. La sculpture s'adaptait aux besoins de l'âme, mais une difficulté se présenta : la découverte de l'antiquité par l'humanisme avait mis l'art en présence d'un problème délicat. A quel parti s'arrêter : s'inspirer de l'antique païen ou rester fidèle aux convenances chrétiennes ?

Richelieu naît à l'heure précise où la question se pose et où il faut choisir. Quand il arrive aux hauts emplois, le prélat ministre doit se prononcer lui-même, puisque c'est lui qui commande et que l'œuvre d'art, en ce temps surtout, est une *commande*.

Notez qu'il s'agit de l'inspiration qui sera celle du grand siècle. Or Richelieu, avec son sens de la beauté, mais aussi de la dignité humaine, — non pas craintive et les yeux baissés, mais franche, fière et les yeux dans les yeux, — se trouve en présence d'une nouvelle tendance artistique qui a fait son choix : l'art jésuite, le rococo, importé de Rome et qui prétend, d'un coup d'épaule, se débarrasser du gothique, c'est-à-dire de l'art chrétien. Par quoi entend-on le remplacer ? En architecture, par un médiocre plaquage du décor antique émasculé, pauvre, balayant et vidant ces monuments vastes, nécessaires pourtant aux assemblées de l'Église, mais que, désormais, on soumettra aux règles de Vitruve, faisant ainsi un amalgame du poncif antique et du poncif jésuite, ancêtre de l'art de Saint-Sulpice.

Nous avons dit comment, en architecture, la décision de Richelieu, imposant au style français la coupole et surélevant celle-ci par le verticalisme national, avait maintenu à l'art français son caractère propre, contre l'exigence médiocre du style « baroque ».

En sculpture, l'influence de Richelieu ne fut pas aussi

heureuse. Le décorateur avisé qu'était le cardinal se laissa entraîner par le collectionneur : *trahit sua quemque voluptas.*

RICHELIEU COLLECTIONNEUR

Collectionneur, Richelieu l'était jusque dans les moelles. Il acheta, il acheta, toujours, à chaque minute de sa vie, jusqu'à l'extrême-onction... et au delà. Or ce qu'il acheta ce fut uniquement, et désespérément, des « antiques ». Nous avons entre les mains un document d'un prix inestimable : c'est un album in-folio aux armes des Richelieu, ayant pour titre : *Designi delle statue, busti, teste e vasi dell'Eminentissimo e Reverendissimo Signore Cardinal Duce di Richelieu.* Et, après ce titre, se trouve, d'une écriture du XVIIIe siècle, la mention suivante : *Cesti designi mi sembrano fatti da Angel Maria Canini, pittor romano, nella di lei gioventù.* (*Ex collectione P. J. Mariette.*)

Ainsi se trouvent réunies les marques les plus certaines de l'authenticité ; ajoutons que, sur chacun des dessins, une main qui, si elle n'est pas celle du cardinal, doit être celle de l'un de ses secrétaires, a inscrit le lieu où devaient être placés dans l'hôtel du cardinal les statues, les bustes ou les autres morceaux, reliefs, vases, etc. : *salon, escalier, galerie, cour,* etc.

Sur la feuille de garde, à la fin du volume, on lit de l'écriture du XVIIe siècle : « Avec ce feuillet, il y a cinquante bustes, précédés de quatre-vingt-dix-huit statues en pied. »

Eh bien ! ces dessins, d'une exactitude et d'une qualité exceptionnelles, représentent les antiques achetés par le cardinal pour figurer parmi les collections qu'il réunissait dans ses maisons, en particulier dans son château de Richelieu et, à Paris, dans le Palais-Cardinal. Et ces mêmes pièces, en général excellentes, figurent dans les inventaires faits après la mort de Richelieu.

Le rapprochement entre les images de l'album et les relevés des inventaires et ceux des listes publiées par M. Bonnaffé dans son livre, *les Collections de Richelieu,* ne laisse aucun doute : ce sont ici les représentations des collections du cardinal, telles que les achetaient, pour lui, les agents sans nombre envoyés partout, en Italie, en Grèce, en France,

en Hollande : témoignage sans prix pour l'histoire de l'art français. Or, ces collections d'une splendeur insigne et qui ont été dispersées, après la mort du cardinal, dans des conditions précisées par M. de Boislisle, établissent comme un fait indiscutable que Richelieu achetait, — sauf quelques beaux morceaux de la Renaissance italienne, — avant tout, des « antiques ».

Quel regret de ne pouvoir donner une reproduction de l'album en son entier ! La liste de quelques morceaux, rapprochée de la lecture des inventaires, éclairerait tant de problèmes historiques et artistiques.

Voici d'abord les personnages de l'histoire romaine : voici Auguste ; voici Tibère ; voici Caligula un rouleau à la main ; voici Marc-Aurèle vêtu de la toge ; Caracalla levant le bâton de commandement ; voici un Marius méditatif, œuvre d'une qualité insigne ; voici César, voici Brutus. Maintenant, les femmes : Domitia, Servilia, Plotilla, Faustina, figures intéressantes, mais de si peu d'âme ! Et voici le vaste Olympe des Dieux : un Bacchus avec la grappe de raisins ; un Mars casqué, un Apollon tenant la lyre, un Mercure, la bourse à la main, un autre Apollon appuyé sur le rameau où grimpe une salamandre ; une vestale énigmatique, une Cérès serrant sous le bras la gerbe des moissons ; une Pomone portant la corne d'abondance ; une Cléopâtre dont l'aspic mord le doigt. Ajoutons un ensemble de bustes, de vases, de reliefs, de têtes de Méduse, de médaillons, et, couronnant le tout, la figure de Rome « dans sa splendeur ».

Eh bien ! dans ce précieux rendez-vous de la représentation humaine et divine, tout est à la Grèce ou à Rome. Rien que le paganisme ; aucun morceau de l'inspiration nationale et chrétienne !

Mille ans n'ont donc pas sculpté ? Le cardinal n'a donc pas vu la *Vierge dorée* d'Amiens, lui qui avait fait, de cette ville, son quartier général au cours de l'année de Corbie ? Il n'a donc pas vu le « Sourire de Reims. » Il n'a donc pas vu les vierges sages et folles du portail de Chartres ? Pas davantage les prophètes du *Puits de Moyse* ni les *Pieta* et les *Mises au tombeau* d'Avignon, de Bar-le-Duc, etc. ? En un mot, tout ce qui emplissait d'une émotion sacrée les églises où il priait ?

Tels sont les caprices de la mode, tel l'arbitraire du nou-

veau qui, en se cherchant lui-même, brise tout ce qu'il entend remplacer. Nous le savons assez !

Pour ne pas sortir de notre sujet, le classique c'est, surtout, l'horreur du « gothique » ; et nous devons reconnaître que l'origine d'une si pénible méconnaissance du génie français remonte, en partie, à ce grand Français, Richelieu. La rareté, à ses yeux, surmontait tout, même la piété, la piété filiale, la piété nationale et divine. On sait aussi les suites funestes que cette erreur eut sur les richesses accumulées par l'art français.

Nul doute, en plus, que le mépris de la tradition nationale n'ait été pour quelque chose dans la médiocrité relative de la sculpture française au cours de la première moitié du XVIIe siècle. « Époque de transition et d'incertitude », a-t-on dit.

En effet, la sculpture française, en tous temps si féconde, si ingénieuse, si résolue, si glorieuse, fut comme atteinte alors d'un demi-sommeil ; elle dormit, comme parfois le bon Homère.

Richelieu s'en occupait pourtant avec ardeur. Il l'employait, la stimulait, multipliait les commandes personnelles et officielles. Un certain excès, une certaine emphase ne lui eût pas déplu. Mais, justement, cet appel au luxe un peu doré accablait, en quelque sorte, la rusticité de nos Gaulois. Les Italiens étaient là pour s'en gausser : marchands de gentillesses et de contrefaçons, ils encombraient le marché de leur concurrence.

On peut citer quelques noms d'artistes français qui, malgré tout, se distinguèrent, Pierre Biard, qui triomphe s'il est l'auteur de la *Renommée* de bronze du Louvre, Berthelot, Guillain, Warin, Sarrazin, les Anguier. Richelieu les employa ; mais ce ne sont pas des princes.

Il faut attendre que nos hommes aient, en quelque sorte, digéré « l'antique » pour retrouver, avec Puget, Coysevox, Girardon, et tant d'autres, le sentiment, la vigueur, le sans-façon, l'aisance, l'originalité de la vieille tradition française et atteindre, sous Louis XIV, les plus hauts sommets de l'art français.

GABRIEL HANOTAUX.
LA FORCE.

(A suivre.)

LE MARIAGE DE PERDITA (1)

PERSONNAGES

LE CHEVALIER HARRIS, 70 ans, propriétaire du château de Tregunter.

THOMAS ROBINSON, 25 ans, fils de Harris, qu'il appelle cependant son oncle.

MARY ROBINSON, sa femme, 15 ans.

MISS ROBINSON, sœur de Thomas, 30 ans } vivent avec le chevalier Harris, à Tregunter.
MISS EDWARDS, la gouvernante }

La scène se passe devant le château de Tregunter, dans le comté de Galles.

SCÈNE I

LE CHEVALIER HARRIS, l'air d'un vénérable propriétaire de campagne. Il est vêtu d'un surtout de futaine, d'une veste rouge bordée d'un étroit galon d'or, d'une paire de guêtres en laine. On lui voit presque toujours sur la tête un chapeau rond, galonné. Il descend d'un petit cheval gris pommelé et s'arrête devant la nouvelle mariée. — Dieu me damne ! ma nièce, je vous embrasserai, puisque vous voilà. Mais, hmmm ! vous avez

(1) Perdita est le petit nom familier que le public donna à la célèbre comédienne anglaise Mary Robinson, née en 1758, après son premier grand succès dans ce rôle du *Conte d'Hiver* de Shakespeare. Fille d'un capitaine de la marine marchande, Mary, après une enfance mouvementée, épousa en 1774 un personnage falot, Thomas Robinson. Avec l'assistance de Garrick, elle débuta au théâtre de Drury-Lane, en décembre 1776, devint l'amie intime du prince de Galles et, en 1783, fut aimablement reçue à Paris et à Versailles, par Marie-Antoinette et par le duc d'Orléans. Retournée en Angleterre, elle se consacra à la littérature, fut peinte par Reynolds, Gainsborough, Romney et mourut dans le Surrey, le 26 décembre 1800. Utilisant les *Souvenirs* de Mary Robinson, Mme Clemenceau-Jacquemaire a composé, sous le titre de *Perdita*, une comédie en trois actes, dont la *Revue* est heureuse de publier les premières scènes, consacrées au mariage de Mary.

l'air bien jeune. Je n'aime pas cela. Vous ne serez bonne qu'à gêner la carrière de votre mari. En outre, je vois que vous êtes belle, ce que je désapprouve chez une femme légitime. Enfin, je sais que votre mère est ruinée, ce qui rend inexplicable la conduite de mon damné neveu. Tout cela ne dit rien de bon, mais, je vous en préviens, ne comptez pas sur moi pour réparer les sottises faites ou à faire par ce grand niais de Thomas, ou par vous-même, comme il est probable. Cependant, malgré tant de déplaisirs, je n'ai pas refusé de vous voir, parce que vous êtes bien née, du moins à ce que dit mon damné neveu.

(Robinson baisse les yeux, le regard de côté : il se tait. Mary Robinson, jolie à ravir et de la plus fine distinction ; toilette de campagne très élégante et toute simple. Grand chapeau. Elle baisse les yeux, les joues empourprées, et se tait.)

MISS ROBINSON, fagotée, sur un ton de froideur, avec un mauvais regard. — Je vous conduirai au château. Suivez-moi. (Elle passe devant, roide et mal contente.)

MARY, d'un geste enfantin et charmant, prend son mari par la main et se conforme à l'injonction de sa belle-sœur. Elle chuchote avec espièglerie : — Votre oncle me trouve trop jeune. Et il croit que j'ai dix-sept ans ! Que dirait-il s'il savait que je n'en ai que quinze ?

ROBINSON, bas et grondant. — Prenez garde, Mary. Taisez-vous donc.

MARY, gaiement, désignant sa belle-sœur du menton. — Vous ne m'aviez pas dit qu'elle était si épaisse et si courte. Son regard jette du venin comme celui des crapauds, et, quand on a une bosse au mitan du nez, on devrait savoir qu'on la fait ressortir en adoptant cet air de hauteur. Et quel ajustement gothique ! (Elle pouffe de rire.) Qu'est-ce que ce bonnet rond à trois bandes, étouffé de rubans ? Et ce gros vilain teint rouge ?

ROBINSON, furieux. — Vous tairez-vous, Mary ? Vous savez que vous aurez, dorénavant, à regarder ma sœur comme votre compagne et votre amie.

(Mary fond en larmes.)

SCÈNE II

Le lendemain matin. La salle des repas dans le château. La famille se met à table avec miss Edwards, la gouvernante, qui en effet gouverne. Elle s'adresse à Mary d'un ton haineux :

Je suppose que vous êtes méthodiste ?

(Mary balbutie des paroles inintelligibles d'où il résulte cependant que, pour son malheur, non, elle n'est pas méthodiste, mais ne l'a jamais autant regretté.)

Le chevalier Harris. — Oh ! je pense, ma nièce, que du moins, ou Dieu vous damne, vous buvez de la bière ?

(Mary fait un signe de tête comme un agneau qui viendrait lécher le coutelas du boucher, et c'est son mari qui répond.)

Robinson. — Comment donc ! Mary adore la bière. Si je la laissais faire, elle en boirait toute la journée.

Miss Edwards, à Mary. — Après déjeuner, nous allons à la chapelle des méthodistes, miss Robinson et moi. Vous viendrez avec nous. C'est à Trevecca, à une demi-heure de Tregunter. Reverend Mr Meadmore parlera sur le texte : « La nuée du Seigneur se reposait au-dessus du tabernacle pendant le jour et une flamme y paraissait pendant la nuit. » (Exode, XI, 36.) Nous nous en retournerons au soleil couché.

Le chevalier Harris. — Ttttt... Je ne les aime pas tant que cela vos damnés méthodistes, miss Edwards. Cependant, je vais à leur prône tous les dimanches. (A Mary.) Et ma voix est encore si forte que vous l'entendrez par-dessus toutes les autres. Après le service divin, je vous montrerai, ma nièce, comment je rends la justice à mes vassaux. Ils sont bons chrétiens. C'est que je leur donne le bon exemple devant l'Éternel. Surtout je leur défends de jurer, sous peine d'amende sévère. Ce n'était pas le principe qui leur manquait, c'était plutôt la pratique, mais je les ai mis dans la bonne voie. Il faudra bien qu'ils s'y tiennent, et vous aussi, mon neveu Thomas, ne me le faites pas dire deux fois.

Robinson. — Oh ! mais oui ! oncle Harris, soyez tranquille.

Mary, refoulant sa gaieté. — Oui, oui, oncle Harris, soyez tout à fait tranquille. Est-ce que je voudrais d'un mari qui jurerait ? Je puis vous assurer que Thomas ne jure jamais, au grand jamais !

Miss Robinson, aigrement.. — Mon Dieu ! ma chère, quelle assurance ! Je connais mon frère, et depuis plus longtemps que vous ne le connaissez vous-même. Il fera ce qu'il voudra, que cela vous convienne ou non. N'est-ce point à vous de chercher à lui plaire ? Je me demande vraiment si vous

y prenez garde ? Ainsi, je n'ai pas lieu de croire que l'extravagance de vos habits lui semble de mise pour une épouse respectable. Hier, lorsque nous sommes sortis à cheval ensemble, il ne manqua pas de me complimenter sur mon habit de camelot, tandis que le vôtre était de drap. Un mari se soucie peu de vos frivolités. Il sait d'abord ce qu'elles lui coûtent et, surtout, ce qu'elles ôtent au ménage.

(Un temps. Comme Mary reste les yeux fixés sur son assiette sans répondre, miss Robinson reprend de l'élan et continue.)

Cette éducation brillante dont vous faites si grand cas et dont vous vous parez démesurément, à quoi vous servira-t-elle ? Je serais curieuse de le savoir, dans la condition au-dessous de la modeste, qui est la vôtre ? Ce que mon frère attend de vous, c'est l'économie, et vous n'avez de disposition que pour la dépense...

Le chevalier Harris. — Ttttt... ma chère, comme vous voilà lancée ! Je vous trouve hardie de parler d'une telle sorte à ma propre nièce ! Est-ce l'envie qui vous a salé la langue pendant que vous compariez ses attraits avec les vôtres ? Je ne sais si elle est dépensière, mais je viens de voir qu'elle est diablement patiente, car elle ne vous a pas sauté au visage, et il faut que son gueux de mari n'ait pas de cœur pour vous avoir laissé dévider vos gentillesses et vider votre pot aux roses. Damnation ! Je ne veux point qu'elle soit molestée dans ma propre maison et, si elle n'était déjà mariée avec cet imbécile, c'est moi qui la prendrais pour femme, malgré mes soixante-dix ans ! (D'une voix tonnante.) Tenez-vous-le pour dit, miss Robinson !

(Il sort en colère, suivi de la gouvernante et de miss Robinson qui lui a pris le bras et lui fait des chatteries pour le calmer.)

SCÈNE III

Mary, joignant les mains. — Emmenez-moi, emmenez-moi bien loin, je vous en supplie, Tommy !

Robinson, sourit avec amertume. — De quoi vous plaignez-vous, ma chère ? Vous avez fait la conquête de ce vieil ours sauvage, et le voilà votre chevalier !

Mary. — Ne comprenez-vous pas que ces deux harpies auront tôt fait, par leurs artifices, de me retirer cette faveur ?

Ma mère m'attend à Bristol. Je veux aller la rejoindre. Que dirait-elle si elle savait comment sa Mary a été reçue à Tregunter ? (Elle verse un torrent de larmes.)

SCÈNE IV

HARRIS, rentre. — Hem ! Ttttt ! Damnation ! Qu'arrive-t-il à cette enfant ?

MARY. — Je veux partir, mon oncle. Je ne suis pas aimée à Tregunter. Je veux retourner à Bristol.

LE CHEVALIER HARRIS. — Vous avez raison, petite enfant et, pour montrer ce que je pense à ces péronnelles, je vous accompagnerai sur votre route. Dieu me damne ! je veux aller saluer votre mère, et il y a un certain canal, fort périlleux à passer, que vous ne traverserez pas sans ma sauvegarde. A Bristol, j'irai chez vos amis, je verrai votre société ; vous ne danserez qu'avec moi, et vous chanterez pour moi les airs que j'aime le mieux pendant que je vous accompagnerai en second dessus. A mon retour, je commanderai ici tous les embellissements que vous pourrez souhaiter. Vous aurez votre salon, votre boudoir, et je ferai mettre dans votre chambre à coucher une cheminée de marbre, comme chez la duchesse de Gloucester, à ce que j'ai entendu dire. Le jardin sera refait à votre fantaisie et rien ne sera plus juste puisque, après moi, Tregunter vous appartiendra.

SCÈNE V

A Londres. La maison du jeune ménage Robinson, rue de la Grande-Reine, n° 15. Elle est meublée avec la dernière élégance. A l'écurie, une paire de chevaux superbes. Dans la remise, un phaéton tout neuf.

Mary est seule dans son boudoir, en ravissant déshabillé du matin.

MARY. — Enfin, me voici installée. Robinson n'est pas généreux. S'il m'a cédé sur la beauté des meubles et des étoffes, ce n'est pas, comme moi, pour y trouver son plaisir et ses aises, mais pour se faire valoir devant les visiteurs. Que de peines pour le décider à louer cette maison et à y

mettre le nécessaire ! Je ne pouvais pas non plus rester toujours vêtue à la mode des Quakers. La décence et la simplicité ne servent à rehausser les dons de la nature que si on les fait ressortir sur un fond d'élégance.

La première fois que je parus au Ranelagh avec mon mari, ma robe était de lustrine brune, mais superbement garnie avec les grandes manchettes à la mode, et mon chapeau de paille ne portait aucun ornement, mais c'était en avoir beaucoup que de n'en point avoir du tout. Je ne suis pas restée inaperçue. Les regards s'attachaient sur tant de grâces naïves. J'avais passé plusieurs heures à ma toilette, car il fallait rendre invisible la rondeur qui me fait prévoir que je porterai bientôt l'heureux titre de mère ; mais, c'est hier soir, au concert du Panthéon, que ma parure était...

(Une jeune chambrière, coquettement attifée, entre.)

Eh bien ! qu'y a-t-il, Suzy ?

SUZY. — Madame, ce sont trois gentilshommes qui vous demandent.

MARY. — Bon Dieu ! Et Robinson qui n'est pas au logis ! Je suis obligée de les recevoir. Dites-leur de monter, Suzy. (Suzy sort. Seule, Mary s'écrie :) Quel embarras, quelle confusion pour une enfant de quinze ans qui, malgré la sagesse d'une tendre mère, n'a pas eu le temps d'acquérir l'usage du monde, en ignore les fourberies, et n'a pour protection que la franchise et la timidité de son âge !

SCÈNE VI

Entrent lord Northington, lord Littleton, le capitaine Ayscough. Ils saluent avec le respect que tout roué, gardant la familiarité pour les personnes mûres, exagère devant une très jeune épouse.

LORD LITTLETON, sur un grand ton d'aisance. — Madame, comment se porte Mr Robinson, depuis hier soir ? Nous avons tenu, mes amis et moi, à venir nous informer de sa santé, ainsi que de la vôtre. (Il indique que cet intérêt est secondaire, ou du moins, subordonné au premier.) La conversation que nous avons à peine ébauchée dans le jardin du Panthéon nous a montré qu'il était homme d'esprit et que nous avions, tous trois,

grandement à gagner dans son commerce. Nous n'aurions pas eu l'audace de compter, madame, sur l'honneur de vous voir ce matin ; mais, lorsqu'on vous a vue, on ne fait ensuite que plaindre le temps que l'on a passé sans vous connaître.

Lord Northington. — Il est vrai que vous êtes si jeune, madame, que vous n'étiez sans doute occupée, l'année dernière encore, qu'à jouer au volant. Je gage que vous n'avez pas dépassé dix-huit ans et...

Mary, interrompt vivement. — J'ai quinze ans et demi, monsieur... (A part.) Quel impertinent ! Je le déteste !

Lord Littleton. — C'est bien ce que je pensais, madame. Cette demie, en vérité, me paraît intempestive. Mais nous comprenons pourquoi nous ne vous avions encore aperçue nulle part avant la soirée d'hier. Peut-être venez-vous d'arriver à Londres ? Ce serait pour nous une fortune inespérée, car nous pourrions alors montrer, du premier coup, à Mr Robinson l'étendue de notre zèle, en mettant à sa disposition notre expérience de la capitale, nos influences à la Cour et nos relations à la ville, ainsi que tout ce qui pourrait le servir.

(Les deux autres appuient du geste le discours de lord Littleton et tentent de lui enlever la parole, ce qu'il ne leur permet pas. Il continue avec plus d'autorité encore.)

Et même, madame, qui pensez sans doute que nous ne pourrions vous être bons à rien, nous avons des mères et des sœurs qui sont fort mondaines (Mary fait un léger signe de désapprobation.), bien qu'estimées au plus haut point par la société la plus difficile et la plus distinguée. Nous avons acquis, dans leur intimité, mes amis et moi, une certaine connaissance du goût des belles personnes qui, sans cela, nous seraient restées totalement étrangères, puisque le mariage ne plaît à aucun de nous. C'est ainsi que, tout captivés que nous ayons été, hier soir, par Mr Robinson, nous avons été frappés, et remplis d'admiration même, pour la parure que vous portiez et qui était du plus grand goût. Les roses les plus parfaites avaient donné leurs pétales pour modèle au satin de votre habit que relevait l'opposition noble et caressante d'une fourrure de martre. Et que dire des dentelles de vos bras et de votre tour de gorge ! Je n'en ai jamais vu de si délicates, ni de mieux ajustées. Croiriez-vous, madame, — mais, au moins, n'allez pas là-dessus

nous prendre pour des gens frivoles, — qu'après votre départ, une discussion s'est instituée entre mes amis et moi au sujet de votre habit et que, m'aidant d'un objet pour d'autres futile, mais pour moi de la dernière importance, j'ai cru pouvoir tirer votre horoscope avec une sorte de certitude.

(Mary, visiblement séduite, le regarde, surprise, tandis qu'il continue, immuable sur les arçons.)

Oui, madame, je vois que vous doutez de ma parole, mais suivez-moi cependant, voici le point. Lord Northington, après votre départ, s'écria : « Il faut que cette jeune dame arrive d'une province bien reculée pour ignorer nos usages les mieux affermis ! Gageons qu'elle...

(Lord Northington lui coupe la parole par des protestations véhémentes, mais lord Littleton est lancé. Impossible de l'arrêter.)

Il est vrai, madame, c'est l'habitude de paraître au Panthéon en panier et en plumes, et vous n'en portiez pas. Mais, tandis que lord Northington s'étonnait, je trouvais dans cette singularité, certainement voulue, l'indice d'un caractère libre et solide, allié à beaucoup d'esprit : celui d'une personne assez belle et sûre de soi pour ne prendre conseil que de son propre penchant, quand les autres ne savent que se conformer au goût des créatures supérieures faites pour leur tracer la route et pour les dominer.

Oui, madame, je vois parfaitement votre avenir, même sans regarder dans cette main aussi délicatement tournée que les plus jolis coquillages roses. (Il prend la main de Mary et il y regarde, au contraire. — Ton de prophétie.) Vous serez la reine de Londres par l'élégance, les talents, la figure ; vos décisions, en fait de modes, seront adoptées par la Cour et suivis dévotieusement par la Ville ; un grand prince sera près de vous et soutiendra chacune de vos volontés, après avoir, d'abord, comblé tous vos désirs. Pour en arriver là, vous n'aurez qu'à vous abandonner au courant et vous laisser aller sans effort, comme sans résistance, au plus radieux des destins, en laissant, n'est-ce pas, le plus fidèle de vos serviteurs suivre la trace de ces beaux pieds arqués.

(Mary, apparemment confuse mais secrètement transportée, ne sait que dire, et le rideau tombe.)

SCÈNE VII

Au Panthéon. Les époux Robinson. Mary, vêtue de blanc et d'argent, n'est pas moins admirée qu'à ses premières apparitions. Lord Littleton est son cavalier. On remarque avec déplaisir qu'il est beaucoup plus occupé de son mari que d'elle-même. Une société nombreuse se presse autour des Robinson.

Robinson, dont le ton a pris beaucoup de suffisance, s'adresse à lord Littleton.

ROBINSON. — Mon cher lord, quels sont les *gentlemen* que vous avez présentés à ma femme pendant le concert ?

LORD LITTLETON. — Voyons, je crois me souvenir qu'il y avait le comte de Belgiojoso, ambassadeur impérial ; le capitaine O'Bryen, Mr Guillaume Brereton, du théâtre de Drury-Lane...

ROBINSON, complaisamment. — Oh ! voilà qui a dû charmer Mrs Robinson, car la poésie qu'elle avait cultivée avec succès, dès l'enfance, l'aurait sans doute conduite au théâtre. Mr Garrick, qui était son maître, l'y encourageait avec insistance et elle aurait déjà débuté à l'heure qu'il est, si notre mariage n'avait dérangé ses plans.

LORD LITTLETON, qui paraît faire son profit de cette information, ne répond pas et poursuit. — J'ai présenté à votre jeune dame des personnages de grande considération ; une enfant comme elle, aime à être prise au sérieux : l'Alderman Soyes, Mr François Mollysieux, l'infortuné George Robert Fitz-Gerald. Lord Northington se trouvait déjà près d'elle en raison de l'estime qu'il fait de vous. Lord Valentina voulut...

ROBINSON. — Oh ! pour celui-là, vous avez fait fausse route, mon cher, je vous en avertis. Ma femme sait qu'il a rendu des hommages publics à la célèbre Mrs Elliott. C'est un motif qui l'empêchera nettement de cultiver une telle connaissance. Elle préférera renoncer au charme de sa compagnie que de risquer une célébrité qui pourrait entraîner la perte de sa réputation. Elle est intraitable sur ce chapitre, une vraie puritaine, et me le redisait encore hier : « La bonne renommée est la seule chose à laquelle, suivant moi, une femme doit tout sacrifier. »

LORD LITTLETON, avec un sourire nuancé de quelque nargue. — Je disais bien, Mrs Robinson est très jeune. J'ai, plus d'une fois, remarqué chez elle de ces craintes excessives. Elle a parlé, devant moi, tout à l'heure, sur un ton de dépit, des libertins qui « arrachent les maris des bras de leurs épouses pour les conduire aux repaires du vice ». J'ai compris qu'elle avait soupçonné certaines de nos escapades. Peut-être même me reproche-t-elle une certaine indifférence à son égard. J'avoue que je ne m'observe guère en présence de mes amis : j'ai commis la maladresse de dire devant elle qu'une femme, avant trente ans, ne me paraissait pas digne d'occuper mon attention et que la quarantaine est, pour moi, préférable aux années sans saveur qui précèdent les vingt ans. J'ai bien ajouté, comprenant ma faute, que j'espérais n'avoir pas déplu à la belle enfant par ma franchise, mais il était trop tard et le mal était fait.

ROBINSON, imitant lourdement le cynisme de ses nouveaux amis. — Parlez-vous du développement moral ou corporel ? Mary a une jolie poitrine.

LORD LITTLETON, avec désinvolture le suit sans se faire prier. — Oh ! si je vous dis ce que j'en pense, vous répondrez que les absents ont toujours tort... (Ton sérieux.) La vérité est que c'est vous, mon aimable ami, qui éveillez mon attachement et fixez mon intérêt. Votre commerce m'attire et me retient. Pendant que votre jeune Muse terminera sa croissance et cultivera la poésie, nous nous divertirons de concert. Je vous conduirai dans des sociétés plaisantes et faciles où vous oublierez le puritanisme de votre logis et où votre argent vous mettra en relief du premier coup. Voyez à quelles femmes Mrs Robinson vous condamnerait ! Elle a rencontré ici les personnes les plus à la mode : lady Almeria Carpenter, reine de l'élégance et du bon goût ; Mrs Badley, dont la beauté l'emporte partout où elle paraît ; la comtesse Tirionnel, d'un si vif éclat ; la marquise Towlend, dont la grâce est toujours victorieuse. Leur rang, leur succès dans le monde, les font rechercher de tous. Cependant, la trop prude Mrs Robinson s'inquiète des hommages qui leur sont rendus. La rumeur d'admiration qu'elles soulèvent, dès qu'elles passent, l'effarouche. Elle rêve de vous enterrer dans la compagnie de personnes qui, certes, sont irréprochables, mais

n'ont point d'autre raison de plaire : lady Gea, par exemple, épouse de sir William ; Mrs Parry, femme du révérend docteur Parry, etc., voilà celles qui lui plaisent et dont elle se rapproche volontiers ; mais, que voulez-vous ? en dehors d'elle, personne ne pensera que c'est une société pour mon brillant ami Robinson.

Robinson. — Vous avez parfaitement compris le caractère de Mary.

Lord Littleton. — Ce n'est pas difficile. Tout cela saute aux yeux. (Il renchérit.) Deux de mes amis, qui entretenaient la comtesse Tirionnel, au Ranelagh, le soir de notre première rencontre, se permirent de lui demander qui était « cette jeune dame en rose » qu'ils n'avaient pas encore rencontrée dans les cercles raffinés qu'ils fréquentent. Ils parlaient un peu haut. Quelques têtes se détournèrent et des murmures se mirent à courir. Une petite tête, étrangère à la connaissance du monde, s'inquiéta sans raison. Votre femme se leva et je la vis vous demander clairement de lui faire quitter la Rotonde. Par bonheur, le personnage sans éducation qui avait demandé le nom d'une jeune dame, n'était rien de moins que le comte de Northington qui reconnut miss Dorby pour l'avoir aperçue à côté de sa mère aux courses de Bristol. (Il éclate de rire.) Cher ami, vous pouvez vous vanter d'avoir mis la main sur une femme naïve et fidèle. Ce n'est pas vous que certaine disgrâce menace ! Non, je n'ai jamais vu tant de crainte et d'embarras dans le maintien d'une jeune personne. (Il rit plus fort.) Elle tremblait, sur ma parole, en répondant à ce pauvre Northington, bien surpris du résultat de ses insignifiantes galanteries. Il fallait entendre la voix mourante (Il rit en *crescendo*.) de votre épouse : « Dorby n'est plus mon nom, mylord, disait-elle avec toutes les peines du monde. J'en ai changé. »

Je passais, par fortune. Northington me présenta. Vous savez le reste. Assis sur le sopha du jardin où l'on prend le thé, ou tournant dans le Panthéon, une sympathie, nourrie par les vues de votre esprit vif et clair, croissait en moi de minute en minute. Mais votre Muse (Il donne à ce beau nom un sens imperceptiblement ironique.), sollicitée de plus en plus par le travers d'un esprit puritain, rompit trop tôt l'agrément de notre rencontre en demandant ses chevaux, ce qu'elle n'eût

point fait de si bonne heure, j'en suis sûr, si nous n'étions venus, mes amis et moi, l'inquiéter de ce qu'elle prenait pour la démarche de jeunes libertins effrontés.

ROBINSON, d'un ton fat. — Eh oui ! mon cher lord, Mary est une petite provinciale à qui j'ai tourné la tête. Ce n'est pas une raison pour que ma vie en soit embarrassée le moins du monde. Je fais d'ailleurs ce que je veux avec elle. Elle se trouvera toujours satisfaite de ma conduite et des raisons que je lui en donnerai.

LORD LITTLETON. — Ce soir, je vous conduirai au tripot. Mettez un bon poids d'or dans votre poche. Je vous présenterai à des pairs d'Angleterre qui sont prodigues, et vous n'êtes pas homme à jouer petit jeu. J'enverrai à la Muse-enfant, pour s'occuper pendant ce temps-là, les œuvres de miss Aikin, maintenant Mrs Barbaud, dont elle m'a vanté le don de poésie.

SCÈNE VIII

Le boudoir de Mary. Elle est ravissante dans un négligé de mousseline blanche couvert de ruches. Elle médite.

MARY. — La reine de Londres... Un grand prince... Thomas m'abandonne beaucoup. Il sort après souper, il rentre très tard, mais n'en a pas l'air plus heureux pour cela. Quelquefois je suis bien résolue à le bouder, ou même à lui dire qu'il me peine ; mais parvenue au point de lui montrer du mécontentement ou de la froideur, il lui passe dans les yeux un regard si incertain et si honteux que je ne peux m'empêcher de le plaindre, sans savoir pourquoi, et de lui faire bon visage. (Un temps.) Un grand prince ?... La reine de...

SCÈNE IX

Un petit laquais introduit lord Littleton qui fait tous les jours une visite matinale rue de la Grande-Reine.

Mary s'arrache à ses rêveries, regarde le lord et lui demande avec un soudain enjouement :

MARY. — Qu'y a-t-il donc, lord Littleton ? Vous paraissez troublé et... non, vraiment, vous n'avez pas votre visage ordinaire.

LORD LITTLETON. — Hélas ! Mrs Robinson, c'est à cause de vous que je suis ainsi. Vous seule m'intéressez dans cette maison, et d'ailleurs il y a beau temps que vous le savez.

MARY. — Vous me faites trembler, monsieur. Serait-il arrivé quelque chose à mon mari ?

LORD LITTLETON. — Combien peu ce mari, hélas ! mérite le tendre émoi d'une épouse telle que vous. Je ne peux plus endurer, à la fin, que tant de jeunesse, de beauté, de candeur... (Il s'arrête, comme submergé sous le poids du chagrin.)

MARY, impatientée, s'écrie. — Parlez, mylord, parlez.

LORD LITTLETON. — ...Soient sacrifiés...

MARY. — Sacrifiés ?

LORD LITTLETON. — ...Et à qui ?

MARY. — Comment, à qui ?

LORD LITTLETON. — Eh ! oui, pauvre douce enfant. Sacrifiée au plus perfide, au plus trompeur de tous les hommes. Il se ruine pour une basse créature. Il va bientôt vous refuser le nécessaire.

MARY s'exclame avec violence. — Je ne vous crois pas !

LORD LITTLETON. — Bien. Écoutez-moi donc. Cette femme a nom Harriett Wilmot. Elle habite Soho Square, numéro trente-deux. C'est d'elle-même que je tiens les révélations qu'il est devenu indispensable de vous faire. Votre mari se rend chez elle plusieurs fois par jour. Maintenant, prenez bien garde que, si vous apprenez à Robinson que je l'ai trahi pour vous, je serai certainement dans l'obligation de me battre en duel avec lui, car il m'en voudra mortellement et je ne pourrai admettre les expressions dont il se servira pour expliquer ses sentiments.

(Mary suffoque et verse un torrent de larmes.)

Calmez-vous, je vous en conjure ! Personne, dans cette affaire, ne vaut une seule perle de vos yeux en biais, ni un battement du cœur qui est enfermé dans ce jeune sein Faites appel au caractère dont je pressens, depuis que je vous connais, le courage et la fierté. La ruine de votre mari est complète. Il succombe sous les réclamations de ses créanciers. Vous sentez, en m'entendant, avec quelle dévotion

je mets ma fortune à vos pieds. Quittez Robinson, mari indigne qui vous a infligé les plus cruels affronts et ne peut que vous entraîner au plus bas de l'abîme, avec lui. Vengez-vous. Je ne vous demande qu'un peu de confiance et d'amitié en échange du zèle le plus...

(Il s'est jeté à genoux et a saisi une main de Mary, palpitante, mais celle-ci lui fait lâcher prise et le quitte en courant.)

SCÈNE X

Une heure plus tard, le salon à manger dans la maison des Robinson. Mary, en manteau et en chapeau, rentre chez elle et trouve son mari qui l'attendait pour dîner. Elle a repris possession d'elle-même, et, ôtant son manteau, avec l'aide d'une de ses femmes, paraît en robe de ville.

ROBINSON, pâle et défait, s'assied en face de sa femme et l'observe d'un grand air de faiblesse et d'abattement. Il fait effort pour parler. — Ma chère Mary, j'ai une ennuyeuse nouvelle à vous apprendre. Mes affaires sont momentanément en fâcheux état. Le marchand de meubles et le fabricant de soieries qui ont garni cette maison, menacent de me faire condamner pour dettes, et le mieux est de leur rendre ce qu'ils ont fourni. Il nous faut donc quitter ce logis. Un ami m'a proposé de m'en prêter un à Finchley. Il faut donc nous y rendre sans retard et renvoyer nos domestiques dont nous ne pouvons plus supporter la dépense.

MARY, légèrement. — En tout cas, nous avons accepté d'aller demain soir, en partie, à Drury-Lane et de nous rendre ensuite à un concert chez le comte de Belgiojoso, dans Portman Square. Nous ne pouvons manquer à l'ambassadeur, et lord Littleton doit nous accompagner.

ROBINSON, surpris et agacé. — Mon Dieu ! si vous y tenez... Mais je n'aurais pas cru, ma chère Mary, quand je vous attendais tout à l'heure, que vous recevriez avec tant de philosophie les nouvelles que je tremblais d'avoir à vous annoncer.

MARY. — Que voulez-vous ! Je m'entends à tout propos reprocher ma jeunesse et ma frivolité ! Je me suis promis d'opposer désormais aux coups du sort un front tout uni. Il était temps. J'en suis vraiment comblée. (Elle se laisse choir sur sa bergère.)

ROBINSON. — Que voulez-vous dire ? (Soupçonneux.) Et d'où venez-vous donc ? Vous ne quittez jamais la maison dans la matinée. J'ai été très surpris d'apprendre en rentrant que veniez de sortir. Où étiez-vous ?

MARY, d'un ton net et calme. — J'étais chez Mrs Harriett Wilmot, Soho Square, numéro trente-deux.

ROBINSON. — Mrs Wilm...

MARY. — Mais oui, et nous avons beaucoup parlé de vous. C'est une fort belle femme et à laquelle personne ne pourra reprocher sa jeunesse ou son inexpérience ! Elle n'est pas sans goût, et elle était même assez bien mise. J'apprécie sa contenance agréable, sa taille ronde. Dieu me bénisse ! nous étions, l'une devant l'autre, également confuses et gênées, mais je retrouvai la froide décision qui m'avait amenée lorsque, tout en parlant, elle retira sa mitaine et que je vis à son doigt une bague dont vous m'aviez précédemment fait cadeau. La pauvre Wilmot comprit ce qui se passait en suivant la direction de mes yeux et, ôtant cette bague de son doigt, voulut à toutes forces me la faire reprendre, mais, quand elle me la tendit, je la laissai tomber sur le parquet pendant qu'elle s'écriait : « Homme indigne, je ne savais pas que vous eussiez une épouse aussi intéressante. Je ne vous reverrai de ma vie. »

ROBINSON, les lèvres pâles, contient sa colère, et dit d'un ton menaçant : — Vous qui parlez si bien, vous allez me dire à présent d'où vous tenez vos renseignements. J'ai une trop grande opinion de mon ami lord Littleton pour le soupçonner d'une indiscrétion aussi impardonnable, mais enfin...

MARY, très froide. — Ce n'est pas à vous de me demander des comptes, à ce que je crois. Votre inconduite nous a précipités dans un chaos affreux. Avec une fausseté persistante, vous avez trompé ma mère avant notre mariage sur l'état de votre fortune et même sur votre situation de famille. Vous n'êtes que le fils illégitime, et non pas le neveu de Mr Harris qui, je le vois bien, ne peut vous souffrir, réprouve votre mariage, et ne fera jamais rien pour vous. Vous étiez déjà perdu de dettes lorsque vous me harceliez d'innombrables demandes en mariage. Ma mère, trompée par vos serments, comme je l'ai été moi-même, n'apprit la vérité que lorsqu'il était trop tard.

Dans la suite, vous vous êtes toujours refusé à m'instruire de vos affaires. Quand je voyais que vous vous enfermiez avec des gens à longue barbe, je concevais de fortes inquiétudes sur vos relations évidentes avec des usuriers ; mais, si je vous en parlais, vous me répondiez qu'au cas où votre fortune viendrait à diminuer, lord Littleton userait de son crédit pour vous procurer une charge importante. En attendant, vous me reprochiez mes dépenses pour quelques malheureux habits, et vous faisiez cadeau de mes bijoux à Mrs Wilmot dont vous entreteniez follement la maison.

ROBINSON, piteux. — Eh oui ! j'ai été obligé pour combler l'arriéré d'emprunter à des taux si exorbitants que mes dettes en furent triplées, et lorsque j'avais cru épurer ma situation, je n'avais fait que m'enfoncer davantage.

MARY. — Enfin, ne pourriez-vous recourir à Mr Harris ? Malgré tout, il était mieux disposé quand nous nous sommes quittés à Bristol.

ROBINSON. — Il y a longtemps que je l'ai fait, mais sans aucun résultat.

MARY, sur le devant de la scène. Elle parle comme si elle priait et les mains jointes.. — La pureté de mon cœur, l'innocence de mes vœux ont toujours caractérisé mes actes et mes sentiments. Je ne donnerai jamais lieu à personne de soupçonner la fidélité que j'ai jurée à mon mari. La perversité des femmes, à cet égard, m'a toujours inspiré le plus parfait mépris. La vertu fait ma seule envie. Je suis le jouet du malheur, mais l'enfant qui doit naître me consolera de tout.

(Robinson sort pendant les derniers mots, en haussant les épaules.)

SCÈNE XI

A Tregunter. Le salon de compagnie. Miss Robinson, miss Edwards. Robinson et Mary entrent et trouvent assises les deux femmes qui ne bougent pas. Elles ne sont point venues au-devant des voyageurs, et Mr Harris s'est absenté à dessein. Miss Robinson et la gouvernante reçoivent le jeune ménage avec les signes du parfait déplaisir et miss Edwards est plus acariâtre que jamais.

Mr Harris entre, l'air dur et sans honnêteté. Il parle en s'adressant plutôt à Mary.

HARRIS. — Damnation ! Vous venez donc ici pour échap-

per à la prison et vous repentir de vos extravagances ? Que ferez-vous à Tregunter ?

(Mary verse un torrent de larmes et veut aller se cacher dans son ancien appartement. Mr Harris l'arrête par le bras, l'empêche de sortir et la ramène sur le devant du théâtre où elle se laisse tomber dans un fauteuil.)

Harris. — Combien de temps, d'après vous, dois-je vous garder ici et vous nourrir ? Pourquoi vous êtes-vous mariée, puisque vous n'aviez pas de quoi vivre ? Suis-je allé vous quérir ? A votre défaut, votre mère aurait pu montrer quelque bon sens et vous empêcher de commettre un acte aussi déraisonnable. Vous vous êtes dit que le vieil oncle Harris allait être séduit par vos charmes et serait trop heureux de mettre ses bras en anses de panier pour entasser des sacs d'écus devant vous. Nenni, ou Dieu me damne, ma belle ! Je ne me chauffe pas de ces fagots-là et je le ferai voir à votre imbécile de Thomas, comme à vous-même. Quand j'ai bu une pinte d'ale, il y a des gens pour dire que le pot est à moitié plein, mais je sais bien, moi, qu'il est plutôt à moitié vide. (Frappant la table du poing.) Me prenez-vous pour un vieux fût défoncé, ou pour un renard à bout de course qui n'a plus de tours dans son sac ?

Robinson, se tait, et c'est à Mary que Mr Harris dit furieusement : — Ne savez-vous plus parler ? Votre langue dorée est sans doute restée en gage chez les usuriers, avec le reste ?

Miss Edwards, grondant. — Vous allez encore nous demander des livres pour passer le temps et m'obliger à vous dire que j'ai trop de travail pour m'occuper de celles qui veulent le perdre. Bon Dieu ! Savez-vous à qui vous adresseriez une demande aussi ridicule ? A une respectable personne que sa mère a trop bien élevée pour lui permettre la lecture, hormis celle de la sainte Bible. Le ménage n'était pas digne de miss Dorby. Elle avait de trop belles mains pour la poussière et les gerçures. Les grandes haquenées ne font pas les grandes journées. (Elle rit d'un air de dérision.) Sachez que j'ai mis à la porte, ce matin, une chambrière que je regardais depuis un moment balayer avec une indifférence coupable. Est-ce vrai, miss Robinson, je vous l'ai montrée ? (A Mary, avec emphase.) Oui, madame, en balayant, elle pensait à autre chose !

Harris. — Ce damné Thomas aurait pu, s'il voulait absolument se mettre une femme sur le dos, épouser la fille d'un

bon négociant travailleur et sensé, occupé à faire fortune. Comme on disait dans ma jeunesse, il n'est de fromage moisi qui ne trouve son croûton rassis.

Miss Edwards. — Ce sont les bons à rien, comme le père de Madame, qui se ruinent et, quand il est clair qu'ils ne peuvent élever leurs propres enfants, ils trouvent encore le moyen de leur nuire en leur donnant des goûts et une éducation de riches. Qu'a-t-elle appris, celle-ci ? Je vous le demande. Le goût des modes extravagantes, la funeste habitude de lire et même de jouer du clavecin !

SCÈNE XII

Entrent des voisins de campagne : MM. Jean et Charles Morgan, écuyers, membres du Parlement, avec un vieil ecclésiastique, le révérend Mr Jones, et d'autres personnes qui viennent, tour à tour, saluer Mary et Robinson avec beaucoup de politesse.

Charles Morgan, à Mary. — Permettez-moi de vous offrir mes vœux pour l'heureuse augmentation des habitants de Tregunter, Mrs Robinson (Se tournant vers Mr Harris.), et à vous, mon ami, mes félicitations pour le grand événement que cette charmante dame prépare pour votre famille. Vous aurez achevé juste à temps votre nouvelle demeure de Trevecca pour y recevoir le nouveau venu.

Harris. — Oh ! ce ne sera pas pour longtemps. Ils ne sont venus ici que pour échapper à la prison. Quand le danger sera passé, j'espère bien qu'ils me débarrasseront rapidement de leur présence.

(Mary verse un torrent de larmes et Robinson se montre piqué.)

Harris, s'adressant à Mary. — Il est certain que vous ne pourrez pas faire vos couches ici. Je n'en vois pas le moyen. Mon ami Morgan a raison. Le mieux sera, pour nous, que vous alliez à Trevecca. C'est à une lieue et demie d'ici, au pied d'une haute montagne. J'ai, là-bas, un tissage de flanelle. Si vous vous sentez l'envie de travailler, vous y trouverez tous deux de l'occupation dans la manufacture. (A Mary.) Vous pouvez être sûre que je n'irai pas troubler le charme de votre solitude. Ma nièce et ma gouvernante non plus.

MARY, à part. — O enfant chéri ! Je serai dédommagée des mauvais traitements de ces barbares, la première fois que je te presserai sur mon sein.

HARRIS. — Damnation ! Que voulez-vous faire de votre enfant ? Il est plaisant que l'on me complimente sur sa naissance, comme si je l'avais désirée et comme si j'avais à m'en réjouir ! Ttttt... Je ne vois qu'une solution au problème de votre vie future. Liez votre enfant sur votre échine et allez-vous-en, par les chemins, demander du travail pour le nourrir.

(Mary, les yeux exorbités, l'écoute avec horreur ; nul son ne sort de sa bouche.)

HARRIS. — Les gardiens de la prison ouvrent la porte pour votre stupide mari que Dieu damne ! C'est vous qui l'y aurez poussé. Mais quand elles se fermeront, quand il sera mort sur la paille, je suis curieux de savoir ce que vous deviendrez, vous et votre enfant ?

MISS ROBINSON. — Pauvre enfant ! Pauvre petit malheureux ! Que tu serais fortuné si Dieu te faisait la charité de mourir avant de naître !

SCÈNE XIII

Méditation dans la cathédrale à moitié ruinée de Bristol. Demi-jour sous les arceaux gothiques.

Mary, seule, debout, est appuyée aux vieilles pierres.

MARY. — On m'a dit qu'à sept ans, déjà, je chantais avec une sensibilité déchirante. Née pour le malheur, je viens, sous ces sombres voûtes, rechercher le souvenir des jeunes années, où mon âme s'exerçait innocemment aux troubles de la passion et aux transports de la souffrance.

Venant de Trevecca avec mon enfant, j'ai voulu m'arrêter sur le chemin de Londres, dans la demeure paternelle. Bâtie au sein de la cathédrale à moitié détruite par le canon de Fairfax, elle s'appuyait d'un côté au sanctuaire, de l'autre sur l'ancien cloître de Saint-Augustin.

J'ai gardé la mémoire d'une chambre étrange où le plafond reposait sur des colonnes gothiques et dont toutes les dispositions intérieures agissaient singulièrement sur mon esprit. C'est là que j'étais née pendant une telle tempête

que ma mère avait coutume de dire que jamais elle n'avait traversé de nuit si effrayante que celle de ma venue au monde. Orage précurseur de ceux qui devaient me guetter à mesure que j'avancerais dans la vie.

Je trouvai de bonne heure les charmes du mystère à cette chambre. Elle donnait sur le maître-autel par de hautes croisées en ogive et par un petit escalier de pierre qui fermait le cloître au moyen d'une vieille porte hérissée de fer. Dans un angle des murs épais, je m'étais ménagé une cachette où personne ne sut jamais me découvrir. J'y passais des heures solitaires à m'enivrer des sons de l'orgue qui, donnant au silence une voix tantôt tonnante, tantôt insinuante, me plongeait dans des délices infinies où je croyais sentir la terre s'évanouir sous mon poids.

Aujourd'hui, la maison délabrée est prête à tomber en ruines. (Elle s'approche d'une fenêtre.) Les allées du jardin sont encore plus noires que lorsque j'y venais, petite fille sérieuse et triste, promener une mélancolie lourde de charme et de poisons.

Mes frères étaient très beaux. Je me croyais laide et j'en souffrais. J'avais la peau basanée, noire même ; mes yeux, trop larges, n'étaient pas en proportion de mes autres traits, qui étaient menus et mous. Quand, du jardin, je rentrais dans la maison, j'allais m'asseoir sur les marches du petit escalier pour écouter le chœur des chantres. Secouée d'émois trop puissants pour mon âge tendre, je retournais sous les arbres aux noirs branchages enchevêtrés sur le fond du ciel transparent. Les petits faits de la vie journalière occupaient la surface de ma pensée, mais j'ai oublié tout ce qui ne faisait pas battre mon cœur.

SCÈNE XIV

Le ménage est revenu à Londres, dans la maison de Finchley. Mary est seule avec son nourrisson. Assise à une table couverte de papiers, elle corrige l'épreuve d'un poème sur le point de paraître et dont elle tirera quelque argent. Elle a donné des soins, peu de moments auparavant, à l'enfant qui dort dans une petite bercelonnette. La chambre est fort en désordre. Lord Fitz-Gerald entre.

MARY. — Oh ! me voici bien mortifiée d'être surprise par lord Fitz-Gerald, un des seigneurs les plus à la mode de Londres, au milieu des occupations d'une mère sensible et tendre.

LORD FITZ-GERALD. — Mrs Robinson, croyez que j'en suis charmé autant que surpris. La belle promeneuse que j'ai eu le bonheur de retrouver hier soir au Ranelagh se transforme sans perdre aucun de ses attraits. Devant ce simple négligé, je ne regrette nullement la belle robe lilas pâle d'hier soir, ni, devant ce bonnet du matin, la guirlande de fleurs qui courait la nuit dernière dans les cheveux...

MARY, lui coupe la parole. — Voyez, lord Fitz-Gerald, voici ma chère Marie. Elle dort dans ce panier à quatre anses qui est son petit lit de jour. La nuit, je la prends avec moi.

LORD FITZ-GERALD. — Il est vrai qu'elle est bien belle et, en tous points, digne de vos plus tendres soins. Je n'ai jamais vu une mère aussi jeune près d'un enfant aussi beau. Mais, je vous en prie avec les plus vives instances, donnez-moi lecture de la poésie que vous étiez en train de relire. Quel privilège pour moi de l'entendre de votre bouche dans sa fraîche nouveauté, avant qu'aucun lecteur n'en ait eu connaissance !

MARY. — Oh ! bien volontiers. Rien de plus simple, lord Fitz-Gerald ; mais dites-moi d'abord, comment avez-vous pu connaître mon adresse ?

LORD FITZ-GERALD, simplement. — J'ai donné ordre que l'on vous suivît, hier soir, au sortir du Ranelagh.

MARY. — ... ! ! ! (Puis elle commence sa lecture.)

SCÈNE XV

La prison. Une des chambres du dernier étage. Les fenêtres donnent sur un jeu de boules. Mary est avec Mrs Dorby, sa mère, qui est venue la voir après un long séjour à Livourne, chez son fils aîné. Mary porte une robe de toile toute unie, très propre. Elle est simplement coiffée, toujours ravissante et soignée.

MRS DORBY. — O ma fille ! vous ai-je donc mise au monde pour vous voir en ce triste séjour ?

MARY. — Depuis que j'ai conclu une fatale union, cette

épreuve est la plus dure. Du moins puis-je me dire que, seuls, les débordements de mon mari nous ont conduits ici. Lorsqu'il a été arrêté dans la maison de Finchley, trois créanciers lui réclamaient déjà douze cents livres sterling. Je suis fière de dire que Mr Robinson n'a jamais dû cinquante livres pour moi.

Nous voici en prison, probablement pour de longs mois encore, avec ma fille, et sans pouvoir imaginer comment nous en sortirons. Son père ne lui sera d'aucun secours. Tous mes soins sont dus à mon mari et à mon enfant sur qui je répands les pleurs les plus amers. Il y a maintenant neuf mois, trois semaines et des jours que je ne suis sortie de cette geôle. Lord Northington, lord Fitz-Gerald, lord Littleton m'envoient cependant des invitations qu'ils croient propres à me consoler, ou plutôt à me distraire des pénibles devoirs qui règlent ma conduite et où je dois trouver ma seule satisfaction. (Ton de rancœur.) Je ne veux d'ailleurs les voir ni les uns, ni les autres.

Mrs Dorby. — Pourquoi donc ? Que vous ayez des raisons de tenir en défiance lord Littleton, je le conçois d'après certaines de vos confidences ; mais lord Fitz-Gerald, tout au moins, m'a toujours paru, en dehors des grâces de sa personne, un gentilhomme accompli et de la plus rare distinction.

Mary, sur un ton de colère et d'amertume. — Permettez-moi de vous dire, ma mère, que je suis peut-être mieux informée que vous ne pouvez l'être de son véritable caractère...

Mrs Dorby, surprise. — Prenez garde, Mary, de vous abandonner à des exagérations.

Mary. — Un soir, au Vaux Hall, une nuit étouffante plutôt, les jardins étaient remplis de monde. Nous avions soupé en compagnie de huit ou dix personnes et il était près de quatre heures du matin. Nos amis s'égrenèrent peu à peu, et nous demeurâmes seuls, mon mari et moi, avec lord Fitz-Gerald.

Une querelle éclata du côté de l'orchestre. Chacun y courut, mes compagnons comme les autres. Je les suivis, mais ils avaient marché plus vite que moi et je les perdis dans la foule. Je revenais m'asseoir où ils m'avaient laissée, lorsque lord Fitz-Gerald reparut en me disant que Mr Robin-

son nous attendait à la porte. Je pris son bras, mais, à la porte, je ne vis pas mon mari.

Je ressentais déjà de vives inquiétudes, lorsque je me sentis poussée vers une voiture à quatre chevaux dont la portière était ouverte et dont les lanternes montraient un grand pistolet, à moitié enfoncé dans une des poches. Pendant ce temps, lord Fitz-Gerald m'avait saisie dans ses bras où je me débattis assez pour l'empêcher de me déposer dans la voiture et même pour lui échapper, en courant dans la direction de la porte. J'aperçus enfin mon mari. Avec un sang-froid dont je ne l'aurais jamais cru capable, lord Fitz-Gerald lui dit :

— Mrs Robinson était toute alarmée et j'allais prendre une voiture pour la reconduire chez elle.

J'étais hors de moi-même et tremblante. Je n'osais pas confondre le ravisseur dont je craignais la réputation de duelliste. Je parvins à me maîtriser assez pour qu'il ne fût pas question de ce qui s'était passé, mais, à partir de ce jour, je mis tous mes soins à fuir la compagnie de lord Fitz-Gerald que je ne reçus plus une seule fois chez moi. Vous voyez, ma mère, que j'ai sujet de dire que je ne veux pas plus rencontrer lord Fitz-Gerald que lord Littleton.

Mrs Dorby. — Pauvre enfant ! Êtes-vous donc vouée aux pièges et aux tromperies ? Du moins la vertu vous soutient.

Mary. — Chère mère ! Votre compassion est pour moi le meilleur des appuis. Le sentiment de mon devoir, grâce à Dieu, ne m'a jamais abandonnée et je puis dire, en toute vérité, que ces brillants séducteurs professionnels m'inspirent plutôt une profonde aversion qu'un penchant dangereux. Voyant cela, ils imaginent qu'il leur reste une ressource dernière dans le soin de mon intérêt personnel, qu'ils étendent jusqu'à celui de ma famille dont ils disent que je tiens la fortune entre mes mains.

Mrs Dorby, avec orgueil. — Chère enfant, vous voilà telle que je voulais ma fille ; mais, je vous le demande, moi qui ne peux rien pour vous, hélas ! qu'allez-vous devenir ?

Mary. — Je me suis mise au travail en entrant en prison. Mon premier poème nous a fourni quelque argent, mais j'en vois la somme diminuer rapidement. Mon mari ne peut rien

pour subvenir à nos besoins, et quant à mon bonheur, je le mets dans mon enfant.

Mrs Dorby. — C'est la plus belle petite fille qui se puisse voir.

Mary. — Oh ! ma mère bien-aimée, c'est ici qu'elle a parlé pour la première fois. Jouant avec sa bonne qui sait très bien l'amuser, elle découvrit, un soir, la lune par-dessus le toit et resta plongée dans l'admiration jusqu'au moment où un nuage noir vint l'effacer. J'entendis alors une ravissante petite voix prononcer en articulant très bien :

— *Oh ! it's all gone...*

Quelle impression en reçut ma sensibilité maternelle ! Je fus aussi, à ce moment, bien raffermie par la bonté d'un être céleste à qui j'avais envoyé mon poème, la duchesse de Devonshire, grande protectrice des arts et de la littérature.

J'étais restée interdite lorsqu'en m'adressant la preuve généreuse de son intérêt, elle me fit dire de venir lui rendre visite le lendemain. Je n'étais encore jamais sortie de la prison depuis que je m'y étais enfermée. J'hésitais sur ma réponse lorsque mon mari me fit tant de représentations que je me décidai à obéir. Vous savez combien je suis esclave de la propreté. J'ai adopté, depuis que je suis captive, ces simples robes de toile. Mais je ne pouvais me présenter en si piètre équipage à la porte de la duchesse et je revêtis une robe de satin marron. Elle m'accueillit avec un charme et une sensibilité qui doublaient la beauté de ses traits et les grâces de sa personne.

Elle s'étonna de me trouver si jeune et déjà le jouet du malheur. Nous pleurâmes ensemble. Je lui dis que je viendrais lui présenter ma fille, ce que je ne tardai pas à faire. Je revins d'autres fois encore. Elle m'accueille comme une ancienne amie et, pendant ces absences, mon mari, secondé par un Italien, détenu comme lui et comme lui débauché, reçoit des visites infâmes dont les preuves ne me manquent pas.

Mrs Dorby. — Malheureuse, bien malheureuse Mary ! Quel scandale ! Mais vous aurez du moins trouvé une grande consolation dans cette illustre amitié.

Mary. — Oh ! la duchesse de Devonshire est adorable pour moi et je lui voue la plus tendre vénération. Mais mes

amies, ma mère, songez qu'ici, je n'ai pas reçu d'elles la moindre marque de souvenir ni de commisération. Comment refuser cependant de s'attendrir sur la vertu persécutée ? Je n'ai jamais trouvé en celles que j'avais comblées d'attentions et de preuves d'amitié, le plus léger secours. La jalousie leur inspirera plutôt des calomnies, j'en suis assurée. D'un air accablé, elles seront prêtes à qualifier de légèreté la moindre inconséquence de ma jeunesse. Je suis sûre qu'elles m'attribuent mille fautes avec l'air du chagrin qui en éprouve le plus sensible regret, mais que l'évidence oblige à ne pas composer avec le fait. De là à insinuer que j'ai ruiné mon mari et que je suis responsable de la captivité où nous sommes, vous comprenez que le pas sera vite franchi. Je le prédis, elles ne me laisseront d'autre arme à opposer à leur furie que le bouclier de mon innocence.

Mrs Dorby, verse un torrent de larmes. — Pauvre victime ! J'avais formé pour vous d'autres espérances !

Mary. — O ma mère, voilà ce qu'il en coûte de traverser une vocation ! Ma vie était due au théâtre. Quand, le jour de mes noces, je versais toutes les larmes de mon corps, c'était que je me voyais engagée sur une fausse route. Et, aujourd'hui, croyez-vous qu'au fond de moi-même j'aie renoncé du même coup à l'art et à l'amour ? Une prophétie singulière est venue fortifier, malgré moi, un penchant où je ne puis m'empêcher de reconnaître, — et d'attendre, — une autre destinée. Vous me dites que la vertu me soutient ! Dieu ! mais à quel prix ! Fille du malheur, je n'en suis cependant pas accablée. C'est que mon sacrifice, je le sens, ne sera pas éternel. Un jour viendra où je serai dédommagée de ma jeunesse perdue et de mon bonheur manqué.

En attendant, même ici, j'ai à me défendre : Albanese, l'Italien dont je vous ai parlé, est un ancien chanteur de l'Opéra. Il a épousé une fort belle femme célèbre dans le monde de la galanterie. Elle a été, avant son mariage, la maîtresse d'un des princes de Courlande et du comte de Belgiojoso, ambassadeur impérial. On l'appelle la belle Angélique. Il paraît qu'elle est toujours la plus fameuse beauté de l'Angleterre, et, comme je ne peux empêcher Robinson de lui faire de grandes honnêtetés, elle ne manque pas de me rendre visite lorsqu'elle vient voir son mari. Dès que nous

sommes seules, elle se moque aussi bien de ma fidélité conjugale que de mon assujettissement maternel, et, tout en jasant, rit de me voir perdre ma jeunesse, à ce qu'elle dit, quand je n'ai pas dix-huit ans finis !

— Vous ne savez pas le prix de vos dons, me dit-elle.

Et elle m'engage à me séparer d'un mari qui me laisse vivre dans une prison. Elle se fait fort de changer les lourdes chaînes que je porte en guirlandes de fleurs. Elle a parlé de moi au comte de Pembroke à qui elle a si bien dépeint mes attraits et ma vertu, qu'il se tient prêt, assure-t-elle, à se charger de mon bonheur.

La conversation de nos soirées à quatre roule sur la générosité des riches protecteurs et sur tout ce qu'ils accordent de plaisirs et d'opulence à celles qui savent leur plaire. Je ne l'écoute qu'avec indignation et parce que mon mari, qui se distrait dans une telle compagnie, m'y oblige. Ils me trouvent d'ailleurs stupide lorsqu'ils me voient rejeter hautement les offres révoltantes, mais avantageuses, qu'il m'arrive de recevoir jusque dans le fond d'une prison et passer la moitié des nuits, après les jours, à tâcher d'obtenir, par mon travail, quelques adoucissements pour mon mari et mon enfant au régime des prisonniers.

(Mary se jette dans les bras de sa mère qui la presse sur son sein avec mille soupirs.)

MADELEINE CLEMENCEAU-JACQUEMAIRE.

LES FORCES DE LA POLOGNE

La victoire remportée par le maréchal Pilsudski sur les bolchéviks devant Varsovie, en 1920, sauva alors l'Europe d'une révolution générale. Étant donné l'atmosphère qui régnait alors en Allemagne, où sévissait le groupe Spartakus, l'apparition des troupes soviétiques aux frontières du Reich eût sans doute déchaîné le communisme dans le Mittel-Europa. L'armée polonaise, bien qu'organisée dans le feu des combats, sut alors établir une barrière qui protège encore l'Europe contre les tendances destructives du Komintern.

Dix-neuf ans après cette victoire, qui marquait bien la position de ce pays entre l'Orient et l'Allemagne, la Pologne était amenée à jouer un nouveau rôle au moins aussi important : opposer une digue aux appétits croissants du germanisme qui, après avoir déclaré vouloir réunir toutes les tribus allemandes pour des raisons d'unification ethnique, a inventé une nouvelle théorie, spécieuse mais pratique, celle de « l'espace vital », qui lui permet de revendiquer la possession d'une grande partie de l'Europe. L'attitude ferme de la Pologne, décidée à employer la force pour arrêter une nouvelle avance de l'Allemagne, a utilement contribué à marquer la fin de la période des empiètements du Reich. La déclaration de M. Chamberlain, sur l'assistance anglaise à la Pologne, accueillie avec tant de satisfaction par la nation polonaise, a été une des conséquences de la volonté nettement exprimée de résister aux prétentions allemandes. L'Allemagne a dû reconnaître qu'elle provoquerait une guerre

au cas où elle s'obstinerait à réaliser ses ambitions; et l'Europe centrale a enfin trouvé un pays résolu à faire front. Cette attitude correspond au destin historique de la Pologne et à l'évolution de sa politique; c'est parce que la Pologne est un pays de soldats qu'elle a pu prendre cette décision à une époque où la guerre était universellement redoutée, et d'autre part de longs siècles d'histoire ont rendu « la veillée d'armes » une atmosphère familière aux Polonais.

Leur esprit militaire procède, d'ailleurs, non de la conception allemande du *Raubritter*, mais de la situation géographique du pays. L'État polonais a pris naissance sur de vastes plaines situées entre l'Oder et le réseau fluvial de la Vistule et peuplées de tribus slaves, habitant sur les deux rives de ce fleuve. Ce territoire, découvert de tous côtés, n'était protégé primitivement que par les difficultés d'accès sur de grands espaces parfois marécageux et privé de routes. A de sévères conditions d'existence, les Polonais ont dû les principaux traits de leur caractère national, attachement au sol natal, habitude ancestrale de défendre leurs frontières et absence de l'instinct de conquête.

L'idée d'une guerre d'agression est étrangère à la Pologne. Dans un ancien traité de guerre polonais relatif au XVIe siècle, et qui est un des plus anciens de l'Europe, l'illustre capitaine Jean Tarnowski écrit : « La guerre d'agression est contraire à la raison humaine. » Ce qui confère leur plein sens à ces paroles, c'est qu'elles ont été écrites par un chef victorieux qui remporta des succès militaires d'une telle importance, qu'il aurait pu, dans d'autres pays, prétendre au plus haut échelon du pouvoir. Le général, ou *hetman*, de retour de son expédition victorieuse estime qu'il a rempli un devoir élémentaire envers le roi et le pays en défendant leurs intérêts menacés. Voilà pourquoi dans la vieille langue polonaise, qui reflète l'esprit de la nation, l'expédition militaire s'appelle la « nécessité », *potrzeba*. Les Polonais n'allaient à la guerre que sous l'empire de la nécessité. Mais cette absence d'instinct de conquête militaire ne signifie pas qu'ils ne comprennent pas la nécessité des opérations offensives. De telles opérations s'accordent mieux avec leur caractère national qu'une action purement défensive.

LA SITUATION GÉOGRAPHIQUE

La Pologne s'étend sur une grande plaine située entre la Mer Baltique et la chaîne des Carpathes. C'est à travers cette plaine que passent, en s'y croisant, les principales voies de communication qui relient l'Europe occidentale à l'Europe orientale. Il en était ainsi, dans le passé, quand elle était traversée par des caravanes de marchands ; il en est de même aujourd'hui, à l'époque des chemins de fer, des autostrades et des lignes aéronautiques. Ces voies de communication pénètrent dans le territoire polonais par des frontières ouvertes dépourvues de défenses naturelles, excepté au sud ; mais la frontière méridionale n'est traversée par aucune voie de communication de grande ou de moyenne importance.

En raison de sa position médiane, la Pologne jouit d'une importante situation économique ; déjà Lesseps, parlant de Varsovie, disait qu'elle était située au centre de l'Europe. En revanche, cette situation centrale et le découvert des frontières rendent particulièrement difficile la défense du territoire. Une ligne de frontière longue et contournée passant à travers la plaine et ne comportant pas d'obstacles sérieux, ne permet pas d'envisager une solution aussi simple et efficace de défense que la ligne Maginot. La Pologne voisine avec l'Allemagne sur 1 912 kilomètres. Sa frontière avec la Prusse orientale est de 607 kilomètres, mais cette dernière représente un problème à part dans la défense du pays. Le reste de la frontière avec l'Allemagne suit le tracé d'un arc convexe du côté ouest, dont le point extrême, Zbaszyn, est à 160 kilomètres de distance de Berlin. Elle se prolonge au sud par la frontière qui la sépare de la Slovaquie, soumise à de fortes influences allemandes ; celle-ci a 300 kilomètres de longueur ; elle passe le long de la chaîne des Carpathes et est coupée par des cols peu nombreux et faciles à défendre.

Une autre longue ligne de frontières sépare la Pologne de la Russie soviétique sur 1 412 kilomètres. Cette frontière passe du nord au sud presque en ligne droite, parallèlement à une ligne d'aménagements défensifs qui se trouvent sur le territoire polonais.

Ainsi les frontières de la Pologne sont d'une longueur considérable et elles renferment un très vaste territoire: 1° la superficie de la Pologne est, en effet, de 389 000 kilomètres carrés. A cet égard, l'État polonais occupe le cinquième rang en Europe, comme aussi d'ailleurs au point de vue de la population qui dépasse aujourd'hui 35 millions d'habitants. Il tient également un des premiers rangs parmi les pays d'Europe au point de vue de l'accroissement de la population et ne manque pas d'hommes pour défendre ses frontières.

On peut caractériser les conditions démographiques de la défense de la Pologne en représentant ce qu'on appelle la « pression militaire et géographique » relativement à ses diverses frontières. C'est le rapport entre les forces numériques des populations de deux États, considéré en fonction de la longueur des frontières séparant ces États. En ce qui concerne la Pologne, la pression de l'Allemagne s'exprime par 2,3, celle de la Russie soviétique par 5.

Pendant la Grande Guerre, la pression analogue se traduisait pour l'Allemagne par 5,4 et, malgré cela, les Allemands ont su résister pendant longtemps. Ce n'est qu'après la défection de la Russie que cette pression est tombée à 3,9. Il résulte de ces comparaisons que les conditions d'une guerre éventuelle entre l'Allemagne et la Pologne ne se présentent pas pour cette dernière, au point de vue de la population des deux pays, d'une façon aussi défavorable que, trop souvent, on est porté à le croire.

LES CHANGEMENTS DANS LA SITUATION STRATÉGIQUE

Les événements qui ont eu lieu l'année dernière en Europe centrale et qui ont abouti à l'incorporation de la Bohême et de la Moravie à l'Allemagne, au printemps de 1939, et à la création d'une Slovaquie indépendante, ont entraîné un changement dans la situation militaire et politique de la Pologne.

La création d'une Slovaquie indépendante, soumise à l'influence allemande et sur le territoire de laquelle des détachements de troupes germaniques peuvent se déplacer sans se heurter à une opposition sérieuse de la part des autorités slovaques, a été interprétée généralement comme un

nouvel allongement vers l'est de la frontière polono-allemande. Cette interprétation n'est pas exacte, car il ne s'agit, en réalité, que du prolongement de la frontière des influences politiques de l'Allemagne, mais non du prolongement de la frontière stratégique, en raison de la configuration et du caractère du terrain aux confins polono-slovaques.

La ligne de frontière est ici constituée par une chaîne de montagnes qui, dans le Haut-Tatra, atteint 2 500 mètres, et dans les Carpathes, 1 300 mètres. Des passages faciles à travers cette frontière ne sont représentés que par quelques « cols » dont deux seulement ont une véritable importance au point de vue des communications. C'est, dans la partie ouest de la frontière polono-slovaque, le col de Jablonkow, situé à 550 mètres d'altitude sur le chemin qui mène vers le nord à Cracovie ; c'est celui de Dukla, à une altitude de 502 mètres, qui offre un accès à la partie centrale de la petite Pologne.

Au point de vue des opérations militaires, seul le col de Jablonkow présente une utilité pour une agression, partant du sud, contre les frontières. En effet, ce n'est que dans cette partie qu'on peut, grâce au terrain, concentrer au sud du col des forces considérables. En revanche, le point de départ d'une attaque éventuelle se trouverait nécessairement dans le voisinage direct de la frontière polono-allemande proprement dite, en sorte qu'on ne saurait regarder la frontière polono-slovaque comme un prolongement de la frontière stratégique.

En ce qui concerne le col de Dukla, le caractère du terrain, qui constitue son arrière-pays au sud, ne permet pas de concentrer des forces suffisantes pour entreprendre de ce côté une opération offensive sérieuse. En outre, tous ces cols offrent des conditions naturelles très favorables pour organiser leur défense du côté polonais.

D'autre part, le réseau de communications en Slovaquie a une disposition telle que sa principale artère de l'ouest vers l'est passe dans la partie orientale de la vallée du Wag. Cette rivière forme un défilé très étroit, bordé par des rochers aussi élevés qu'abrupts, à travers lequel se dirigent, sur un assez long parcours, la ligne de chemin de fer et une bonne route pour les automobiles, qui se croisent d'ailleurs plusieurs

fois. Ces deux voies de communication sont situées parallèlement à la frontière polonaise et, en plusieurs endroits, elles ne se trouvent qu'à une distance de 10 à 20 kilomètres de cette dernière. La Pologne a beaucoup de facilités pour rompre ces artères ou, en tout cas, rendre ces communications difficiles en les plaçant sous le feu du canon ou des mitrailleuses et en les bombardant de l'autre rive, particulièrement élevée, de la rivière Wag. Pour s'assurer la liberté des mouvements sur cette ligne de communication, les troupes allemandes seraient obligées d'opérer dans un terrain de haute montagne, toujours plus difficile pour l'assaillant que pour le défenseur.

Enfin, la partie est de la Slovaquie, située au sud de la Pologne, étant aussi un pays montagneux, ne se prête que difficilement à l'organisation d'un groupement important de terrains d'aviation ; les obstacles auxquels on se heurterait seraient d'autant plus sérieux que le réseau de communications, en Slovaquie, est très défectueux. Pour toutes ces raisons, la Slovaquie ne saurait être considérée comme une base pour des opérations aériennes de grande envergure dirigées contre le sud de la Pologne.

Ainsi on ne doit pas surestimer l'importance stratégique que présente la pression politique exercée sur la Slovaquie par l'Allemagne : la situation nouvelle ne modifie pas dans une large mesure la défense de la frontière sud.

Passons maintenant à la frontière commune avec la Prusse orientale. Avant la guerre mondiale, quand ces provinces étaient en communication directe avec tout le territoire du Reich, leur valeur comme base d'offensive était minime. L'État-major allemand se préoccupait avant tout d'organiser la défense de la Prusse orientale pour empêcher l'occupation de cette province par la Russie.

Aujourd'hui, la Prusse orientale étant séparée du reste du territoire du Reich par la Poméranie polonaise, sa valeur comme base d'offensive est tombée assez bas. En cas de guerre, la Prusse orientale serait condamnée à se suffire à elle-même au moment de la mobilisation. Dans ces conditions, elle ne pourrait pas mettre sur pied plus de neuf divisions d'infanterie, et cela exigerait un effort maximum. Tant que la Pologne tient la Poméranie, la Prusse orientale

ne pourrait pas compter sur une assistance militaire venue du reste du territoire du Reich. Quant aux transports maritimes éventuels, ils ne seraient pas susceptibles d'améliorer la défense de la Prusse orientale, étant donné les conditions de la navigation dans cette partie de la Baltique.

Les préparatifs de guerre que l'Allemagne a faits en Prusse orientale ont consisté à étendre les lignes de fortification dans la région des lacs de Mazourie, lignes parallèles à la frontière polonaise ; elles sont complétées par la région fortifiée de Kœnigsberg. Les forces dont la Prusse orientale disposerait en temps de guerre suffiraient à peine à des opérations défensives sur ce point-là ; elles seraient insuffisantes pour monter contre la Pologne une opération offensive tant soit peu sérieuse. Au contraire, une action offensive éventuelle de la Pologne contre la Prusse orientale serait facile dans la section non fortifiée, située entre les lacs de Mazourie et les fortifications de Kœnigsberg.

DANTZIG

Le problème de Dantzig est particulier. L'attitude de la Pologne à l'égard du régime juridique et politique de Dantzig, en tant que Ville libre, a été précisée de longue date. Dans ses rapports avec la Ville libre, la Pologne a fait preuve de loyauté. Si bien que cet organisme s'est développé politiquement au point de prendre l'apparence d'un État indépendant. Dantzig, vis-à-vis de l'étranger, a affecté le caractère juridique d'un tel État. La tolérance de la Pologne à l'égard de la Ville libre a été manifeste.

Le problème de Dantzig, abstraction faite de son aspect politique, présente aussi un aspect stratégique important. Dans la situation présente, c'est cette question stratégique qui offre pour la Pologne une importance décisive. Rendre Dantzig à l'Allemagne équivaudrait à permettre au Reich d'en faire une base maritime. Les navires de guerre allemands dans le port de Dantzig, les batteries allemandes sur le territoire de la Ville libre, impliquerait la domination totale de l'Allemagne sur tout le golfe de Dantzig et l'anéantissement de Gdynia, base maritime polonaise.

Dans le golfe de Dantzig, il ne peut y avoir qu'un seul

maître. La Pologne, consciente de l'importance que présente pour elle la possession d'un débouché maritime soustrait à tout contrôle étranger, ne peut consentir à un changement du statut de la Ville libre, ressemblant, de près ou de loin, à un rattachement au Reich. Les nécessités fondamentales de la défense du pays exigent qu'il en soit ainsi.

L'ARMÉE

Bien que la politique polonaise tienne compte des accords bilatéraux et y attache une grande importance, sa politique militaire est fondée sur la préparation à une guerre indépendante, car l'influence de ces alliances ne peut s'exercer directement ni sur le plan, ni sur le déroulement des opérations militaires. Le bloc allemand, qui constitue une barrière entre les fronts occidental et oriental, est trop large pour que les opérations tactiques ne soient pas dirigées séparément. C'est pour cette raison que les préparatifs de la Pologne sont conçus en vue d'une entière indépendance de ses opérations militaires. La population polonaise a confiance en elle-même et dans les forces militaires du pays.

Les préparatifs militaires polonais, jusqu'ici tenus secrets, ont visé trois objectifs. Le premier était l'accroissement de l'armée polonaise. Conformément à la conception du maréchal Pilsudski, elle devait être, et est devenue, une immense école préparant à la guerre tout le peuple polonais, école militaire moderne, des mieux équipées, et particulièrement adaptée aux conditions et aux terrains d'action éventuels.

Le deuxième objectif poursuivi a été la constitution des réserves. Les nécessités de la guerre moderne, qui réclament de nombreux effectifs dès le premier jour, et, d'autre part, l'obligation d'assurer l'existence normale de la nation, ne permettent pas de détourner trop longtemps les hommes de leurs occupations. On a donc dû développer l'emploi de la préparation militaire. Cet effort se poursuit sous deux formes : préparer les jeunes gens au service et soumettre les effectifs de réserve à un entraînement suivi qui les maintient au niveau d'entraînement souhaité.

Le troisième objectif a été la création d'une organisation

industrielle et économique des armements, ayant pour but de rendre le pays indépendant des fournitures étrangères et de le préparer, en cas de conflit, à un effort de longue durée. Les préparatifs militaires de la Pologne ont atteint, sur ce point, un degré qui permet de les considérer comme terminés dans leur première phase. On peut dire qu'à l'heure actuelle l'organisation militaire polonaise jouit de son indépendance.

L'armée polonaise correspond au type général des armées européennes. Lors de sa formation, elle avait une expérience de combat qui lui a permis d'adopter sans peine les méthodes modernes d'une guerre de position, tout en pouvant s'adapter immédiatement aux besoins d'une guerre de mouvement.

La doctrine d'une guerre de manœuvres rapides, mise au point après de mûres délibérations, a été adoptée par les Polonais, en 1921. Les unités ont été formées pour manœuvrer sur de larges espaces, permettant l'exploitation rapide des succès, tout en assurant à leurs éléments une puissance de tir suffisante pour qu'elles puissent garder toute leur valeur offensive.

Cette dernière condition a fait adopter la division d'infanterie à trois régiments, après une discussion animée, entre 1921 et 1923, où la division à deux régiments eut de chauds partisans. Le même sujet passionne actuellement les Italiens qui utilisent leur expérience des guerres d'Abyssinie et d'Espagne ; mais le problème de la division à deux ou trois régiments a été résolu, voici quinze ans en Pologne, en faveur de la division à trois régiments. L'infanterie polonaise compte, sur pied de paix, 274 bataillons, puissamment dotés de matériel de tir et disposant des armes les plus modernes. Il est inutile de souligner ici la valeur bien connue du soldat polonais, mais on peut indiquer qu'un effort de longue haleine a donné aux soldats un excellent entraînement. La division est fortement dotée en matériel d'artillerie et en armes auxiliaires (48 canons de gros et de moyen calibre) sans que ce matériel diminue ses possibilités de déplacement rapide.

Le souci d'appliquer l'organisation des unités aux conditions du terrain sur lequel devrait se dérouler une guerre

éventuelle s'est particulièrement manifesté en ce qui concerne la cavalerie. A l'heure actuelle, la Pologne, avec ses quarante régiments permanents, dispose d'une des plus importantes cavaleries d'Europe. L'élément motorisé y joue un rôle limité ; il n'entre en jeu, mais toujours faiblement, qu'à l'échelon des brigades. Si la Pologne n'a pas poussé très loin la motorisation de son armée, c'est en raison des conditions particulières de son théâtre des opérations dont le réseau routier est relativement faible ; c'est aussi par suite d'une appréciation prudente de la valeur de combat des unités motorisées. Une division blindée ou motorisée, obligée de se déplacer sur une seule colonne, devient sur les routes polonaises un organisme lourd et vulnérable. L'exemple de la bataille de Guadalajara a d'ailleurs montré les inconvénients d'une telle formation. La cavalerie polonaise, abondamment pourvue en armes automatiques et entraînée à manœuvrer avec des éléments légers d'infanterie, sans perdre sa liberté de manœuvre, est, sur son terrain, un élément infiniment plus utile et mieux adapté que les « unités blindées ».

La Pologne dispose pourtant de tanks moyens, fortement armés et relativement rapides ; ils sont de fabrication nationale et groupés en bataillons ; à l'heure actuelle, on compte un millier de tanks. Pour ses formations auxiliaires, cette armée, créée dans des conditions financières peu favorables, puisque l'État était alors obligé de réparer les dévastations de deux guerres, a l'avantage de disposer d'une organisation dictée par les leçons de l'expérience. Les Allemands reconnaissent, d'ailleurs, l'excellence de ces formations auxiliaires.

L'AVIATION

Celle-ci mérite une attention spéciale, la Pologne se trouvant placée entre deux Puissances aériennes, l'Allemagne et l'U. R. S. S. Les effectifs de l'aviation militaire, sans compter les appareils civils de la « Ligue de défense antiaérienne », s'élevaient en avril 1939 à 1 800 avions. Ce chiffre important est le résultat d'un effort intense pour l'accroissement des forces aériennes et pour l'organisation de l'industrie

aéronautique. Si nous ajoutons à ces avions de combat les monoplans d'entraînement et des services commerciaux, ainsi que les appareils de réserve, le nombre total des avions excède 3 000.

Le service de cette flotte aérienne est assuré par un personnel de réserve soumis à un entraînement continu, soit dans les unités aériennes de l'armée, soit grâce à une organisation civile de préparation militaire aérienne, la « Ligue de défense antiaérienne ». Celle-ci possède ses propres centres de pilotage d'aviation et de planeurs ainsi que sa flotte aérienne particulière qui compte environ 400 avions. A l'heure actuelle, l'aviation dispose d'un personnel volant de réserve de près de 20 000 hommes.

La Pologne construit elle-même ses avions et son matériel et n'est plus, sur ce point, tributaire de l'étranger. Elle a entrepris ce travail en 1923 et peut aujourd'hui être fière des résultats. Au début, il n'y eut que des usines de montage ; puis, des constructeurs travaillèrent à la création de prototypes de monoplans ; bientôt, les compétitions aériennes internationales attirèrent l'attention de l'Europe sur les progrès réalisés par l'industrie polonaise. Les avions du type *RWD* 13 ont brillé dans les rencontres organisées par la Petite Entente ; ses appareils employés pour les transports sanitaires se sont classés premiers à l'Exposition internationale de Luxembourg en 1937.

En 1938, la Pologne a exposé, au Salon de Paris, une série de nouveaux modèles qui, grâce à leurs qualités de navigation et au fini de leur construction, se sont placés au premier rang des meilleurs monoplans modernes de combat.

Voici les modèles les plus caractéristiques : l'avion moyen de bombardement, le *Los*, est un grand appareil dont les qualités de combat sont supérieures à celles des types analogues. Le *Los* possède une vitesse de 490 kilomètres à l'heure, qui dépasse celle du *Junker* 86 allemand (315 kilomètres à l'heure), du *Savoya Manchetti* 79 italien et du *Bristol Blanhaim* anglais. Ces derniers modèles sont moins rapides et, de plus, leur capacité de transport est inférieure. A ce point de vue, le *Los* est remarquable, car il peut emporter 2 500 kilos de bombes dans un rayon d'action de 2 200 kilomètres. Son plafond normal, à pleine

charge, est de 6 000 mètres et, allégé, il peut atteindre 10 000 mètres. Il est armé de trois mitrailleuses pouvant tirer plus de 1 000 coups à la minute. Cet avion sort des « Établissements d'aviation polonais ». La même usine a exposé au Salon de Paris un nouveau modèle de monoplan de chasse, le *Wilk*, qui possède un armement puissant de combat, se composant de quatre mitrailleuses et d'un petit canon ; de plus, il emporte une bombe de 300 kilos, employée dans les « piqués ». Cet avion a une vitesse normale de 400 kilomètres à l'heure et son plafond est de 10 000 mètres.

Les « Établissements d'aviation polonais » possèdent également dans leur plan de production les modèles, déjà connus, d'un avion de chasse monoplace, le P. XIII, ainsi que son modèle perfectionné, le P. 24 F. Le premier de ces modèles est armé de quatre mitrailleuses jumelées, placées dans les ailes. Il est d'une maniabilité parfaite, atteint en treize minutes 8 000 mètres de hauteur et son plafond normal est de 10 000 mètres. Le P. 24 F peut être armé soit de quatre mitrailleuses, soit de deux canons et de trois mitrailleuses. Ce dernier modèle a remporté de grands succès aux démonstrations et aux vols d'entraînement et un grand nombre d'avions de ce type ont été vendus en Turquie, en Grèce et en Yougoslavie. En dehors de ces modèles, les mêmes usines construisent des monoplans du type *Wicher*, destinés aux lignes commerciales, mais pouvant être utilisés par l'armée, comme appareils de transport. La Pologne possède comme avion de reconnaissance et de bombardement le type *Sum*. C'est un monoplan à trois places, armé de six mitrailleuses, dont quatre tirent dans l'axe du vol, une, placée dans une tourelle tournante, peut tirer dans toutes les directions, et la dernière, fixée dans la partie mobile du train d'atterrissage, dirige son tir vers le sol. Cet appareil peut emporter 600 kilos de bombes, sa vitesse est de 470 kilomètres à l'heure et son plafond normal est de 8 600 mètres.

Les « Établissements d'aviation de Lublin » ont exposé à Paris un avion d'observation à deux places, le *Mewa*, fabriqué en série ; sa vitesse est de 100 à 360 kilomètres à l'heure et le pilote comme l'observateur jouissent d'un large champ de vision. Cet avion est armé de trois mitrailleuses,

dont deux, placées dans le train d'atterrissage immédiatement au-dessus des roues, peuvent tirer dans l'axe et la troisième, servie par l'observateur, tire en arrière.

Les « Usines d'aviation de Podlaska » ont présenté à Paris un nouveau modèle d'école, le *Wyzel*. Alors que tous les modèles décrits précédemment sont métalliques, le *Wyzel* est construit en bois. Il est armé d'une mitrailleuse et est muni d'un appareil photographique. Sa vitesse est de 315 kilomètres à l'heure.

Ces avions sont fabriqués en Pologne par cinq usines, produisant des modèles en série. En raison de nombreuses commandes, qu'elles exécutent à l'heure actuelle, ces usines sont obligées de travailler à deux équipes. En mai, la production a dépassé trois cents avions par mois. Bien entendu, le plein rendement de ces usines est infiniment plus élevé. Plus de 18 000 ouvriers sont employés actuellement à ces constructions d'avions.

L'activité de ces usines est complétée par le travail de près de cent cinquante établissements auxiliaires qui fabriquent soit des modèles propres, soit des pièces détachées de monoplans, d'après des licences étrangères. Certains de ces établissements produisent des accessoires, — postes de T. S. F., carburateurs et amortisseurs, — qui sont moins chers et meilleurs que les articles d'importation. L'orientation de l'industrie d'aviation polonaise vers une autarcie économique a permis à l'aviation de se libérer en cas de guerre des importations étrangères.

LES EFFECTIFS DE RÉSERVE

On attache, nous l'avons vu, une grande importance à l'entraînement d'effectifs de réserve pouvant être mobilisés et utilisés à chaque instant. Or, la Pologne dispose proportionnellement de plus d'hommes mobilisables que les autres pays, en raison d'un accroissement de population plus considérable que dans le reste de l'Europe. En 1936, cet accroissement a été en Pologne de 12 pour 100 contre 11,7 pour 100 en Roumanie, qui vient immédiatement après, contre 8,7 pour 100 en Italie et 7,2 pour 100 en Allemagne.

La Pologne possède actuellement plus de 3 millions 500 000 réservistes entraînés, sur une population de 35 millions d'habitants. A ce point de vue, elle égale les effectifs de la réserve allemande et dépasse ceux de l'Italie, bien que la population italienne soit supérieure à la sienne. Dans le cas d'une mobilisation générale, la Pologne peut appeler sous les armes environ six millions d'hommes, dont une partie a été soumise à un entraînement militaire normal et le reste a suivi la préparation militaire auxiliaire des organisations spéciales.

LA RÉGION CENTRALE D'INDUSTRIE

La création de ces réserves aurait été incomplète si, pour l'armement, la Pologne n'avait fourni un effort parallèle concernant la création d'une industrie nationale d'armement. Tout était à faire et le problème semble pourtant avoir été résolu par la création de la Région centrale d'industrie. La genèse de cette œuvre s'explique par la nécessité d'éloigner les principaux centres industriels, surtout ceux qui sont liés directement à la défense du pays, des zones frontières, pour les placer dans des régions offrant de meilleures garanties de sécurité. A ce point de vue, la Pologne se trouvait dans une situation particulièrement incommode, puisque ses gisements de matières premières et ses principaux groupements d'usines se trouvaient trop proches de sa périphérie. Près de 75 pour 100 de son industrie lourde étaient à moins de 150 kilomètres du Reich.

La Pologne a choisi pour réinstaller et développer cette industrie une région médiane et favorable au fonctionnement des usines. Un des plus grands avantages de cette région est la possibilité d'utiliser les forces hydrauliques et les gisements de gaz naturel qui se trouvent à proximité. D'après le résultat des études préparatoires, les réserves de forces hydrauliques de cette région, dont l'exploitation sera facile, s'élèvent à 250 000 kilogrammètres. Les réserves de gaz naturel sont évaluées à 20 milliards de mètres cubes. Les établissements industriels de cette région ont été organisés de façon à utiliser ces sources d'énergie naturelle, ce qui les libère des fournitures de charbon des zones frontières. La

découverte des gisements de charbon de haute teneur dans les environs de Ewow est d'ailleurs un autre élément favorable.

Le développement de la Région centrale d'industrie a permis de moderniser les installations et les systèmes de production des usines qu'on vient d'y établir, et la Pologne a réalisé de nombreux records aussi bien pour leur installation que pour la rapidité de leur exploitation. En voici trois exemples : on a posé en septembre 1937 la première pierre d'une usine de caoutchouc industriel, exploitant un brevet polonais ; or, dès octobre 1938, le premier caoutchouc, provenant de cette usine, était mis en vente ; l'usine de Rzeszow, fabrique des machines-outils dont les premières équipent déjà une partie des usines de la Région centrale d'industrie ; enfin l'usine de Stalowa Wola, installée en 1938 dans les forêts de la Vistule, a livré en 1939 des canons à l'armée. Cette Région constitue donc, dès maintenant, le centre principal de l'industrie de guerre.

L'effort fourni depuis plusieurs années par la Pologne dans le domaine militaire a été, comme on peut en juger par cet article, considérable. Aussi nous a-t-il paru nécessaire et équitable de le faire mieux connaître.

* * *

19 août 1939.

POURQUOI LE CAMEROUN DOIT RESTER FRANÇAIS

Le Cameroun, création essentiellement française, atteste en Afrique noire le succès de notre colonisation, comme le Maroc témoigne en pays méditerranéen de notre puissance d'organisation.

Les Français, depuis vingt ans, ont fait preuve, dans ce pays, d'initiative, d'énergie et de foi. Leur effort a pleinement réussi. Il ne saurait être question de renoncer au Cameroun, à l'organisation duquel nos administrateurs ont apporté le meilleur de l'esprit français. Ce serait une abdication injustifiable : il n'y a pas deux France, une France métropolitaine, intangible, et une France d'outre-mer, effritable à merci. Le président Daladier a exprimé la pensée de tous les Français dans ces mots : « J'ai dit, et je maintiens que nous ne céderons ni un arpent de nos terres, ni un seul de nos droits. »

Toutes les raisons plaident en faveur du maintien du Cameroun sous la suzeraineté française.

LES DROITS DE LA FRANCE SUR LE CAMEROUN

Le 28 juin 1919, l'Allemagne signait la paix de Versailles. Elle renonçait en faveur des Alliés à ses droits sur ses possessions d'outre-mer, y compris le Cameroun.

Le 20 juillet 1922, un protocole signé à Londres partageait le Cameroun en deux zones. Au nom de la Société des nations, l'Angleterre recevait le mandat d'administrer la partie

occidentale, contiguë à sa colonie de la Nigeria. La France devait administrer la partie orientale, contiguë à sa colonie de l'Afrique équatoriale. La zone sous mandat français est de beaucoup la plus importante. Elle s'étend, du nord au sud, sur mille cinq cents kilomètres, et de l'ouest à l'est, dans sa plus grande largeur, sur huit cents kilomètres. Grand comme les quatre cinquièmes de la France, le Cameroun qui nous a été concédé est peuplé de plus de deux millions d'habitants. Ce pays et la Côte d'Ivoire sont les deux perles de notre Afrique noire.

Ce ne fut pas sans raison que la Société des nations confia le Cameroun à la France. C'était la simple reconnaissance de nos droits sur ce pays que, de concert avec les troupes anglaises, nous avions conquis au cours d'une lutte qui dura dix-sept mois, du mois d'août 1914 au mois de février 1916, lutte qui fut particulièrement pénible en raison de la forêt vierge, de l'étendue du théâtre des opérations et de la difficulté des transports.

Ce pays, les Allemands, qui en étaient les maîtres depuis 1884, ne l'avaient que partiellement occupé. Jusqu'au début du siècle, ils se bornèrent à rester sur la côte. Lorsque survint la guerre de 1914, ils avaient bien pénétré, depuis quelques années, dans l'intérieur, mais d'immenses territoires n'avaient été l'objet que de simples reconnaissances. Le publiciste allemand Zimmermann faisait paraître, quelques mois avant la guerre, une brochure intitulée *Une colonie négligée*, brochure qui fit grand bruit en Allemagne.

Comme l'a écrit fort justement M. Repiquet, ancien commissaire de la République française au Cameroun : « Si les Allemands n'occupaient avant la guerre qu'une partie du Cameroun, quel argument de priorité, de mise en valeur, peuvent-ils invoquer ? »

L'ALLEMAGNE AU CAMEROUN

L'Allemagne n'avait pas colonisé le pays, elle l'avait simplement exploité. Elle avait confié la mise en valeur du Cameroun à de grandes Sociétés concessionnaires. C'est ainsi que, par contrat en date du 28 novembre 1898, la *Gesellschaft Süd-Kamerun* obtint une concession de 7 millions 200 mille

hectares qui fut ensuite, il est vrai, réduite à 1 million 500 mille hectares. Les indigènes étaient contraints de travailler pour ces sociétés. Leurs gains étaient dérisoires. Ici, comme dans leurs autres possessions d'outre-mer, les Allemands concevaient que les Noirs devaient être au service de la Puissance souveraine.

Les vieux du Cameroun se souviennent encore du travail forcé et du traitement que subissaient les travailleurs dans les exploitations. Saisis dans leurs villages par des soldats en armes, les Noirs étaient rassemblés en troupeaux et conduits sous bonne garde vers les plantations de la côte.

Les façons d'agir des colons et des administrateurs du Cameroun étaient telles que les missions religieuses élevèrent des protestations. Le *Berliner Tagblatt* fit une campagne contre les agrariens coloniaux, le centre catholique du Reichstag s'émut. Le député Dittmann déclarait, le 7 mars 1914, que « pour des esprits sains, la politique coloniale suivie par l'Allemagne devait paraître imaginée dans un asile d'aliénés ». Le même jour, le député Erzberger protestait contre la monstruosité du travail forcé. Les Noirs étaient livrés à l'arbitraire des sultans et des grands chefs qui devaient exécuter les ordres des administrateurs. C'était le régime de la terreur. Les Allemands avaient le souci constant d'inspirer la crainte aux indigènes. « Il faut faire passer la peur du Blanc dans les os des Noirs » était un des axiomes de leur politique de colonisation.

Les répressions au Cameroun furent nombreuses. De 1891 à 1909, cent une expéditions punitives furent entreprises.

Pendant la campagne de 1914-1916, tout indigène qui semblait suspect était fusillé. Une lettre fort émouvante d'un planteur indigène, adressée il y a quelques mois à M. Vergès, délégué du Commissaire du gouvernement français à Douala, dépeint une de ces exécutions et l'auteur ajoute : « Nous ne pourrions pas compter les innombrables victimes fusillées pour rien pendant la guerre par les Allemands. Certains villages furent rasés à plat... Ce sont ces mêmes Allemands que la Société des nations voudrait nous donner en échange des Français ! Pourquoi ? Sommes-nous leurs esclaves ? Sommes-nous de leur sang ? Nous ne voulons pas d'eux, et ils le savent depuis 1914. »

Les Allemands ne manifestaient que mépris à l'égard de la race noire. « Nulle fausse philosophie, nulle théorie de races, ne peut raisonnablement démontrer que la conservation de je ne sais quels Caffres éleveurs de bétail dans l'Afrique du sud importe plus à l'avenir du genre humain que l'extension des grandes nations européennes et de la race blanche » : telle était la doctrine de la colonisation allemande. C'est en vertu de ce peu de valeur de la race noire que fut entreprise en 1904 la campagne contre les Herreros, dans le sud-ouest africain allemand. Cette campagne avait pour but l'extermination des indigènes. L'ordre du jour lancé par le général von Trotha, le 2 octobre 1914, est à retenir :

« Moi le grand général des soldats allemands, j'envoie cette lettre aux Herreros.

« Les Herreros cessent d'être sujets allemands. La nation herrero doit abandonner le pays. Si elle ne le fait pas, je l'y forcerai, avec le gros tube. A l'intérieur des frontières allemandes, tout Herrero, avec ou sans fusil, avec ou sans bétail, sera fusillé. Je n'emmènerai ni femmes ni enfants, mais je les refoulerai ou leur ferai tirer dessus.

« Telles sont mes paroles à la nation des Herreros. »

Ces menaces furent mises à exécution. Les indigènes qui échappèrent aux balles et aux obus trouvèrent la mort dans les déserts où les Allemands les avaient refoulés.

Un rapport de lord Robert Cecil en 1909 montre que « la base principale de la politique allemande à l'égard des indigènes est de les réduire à l'état de servage et, s'ils résistent, de les détruire ».

Le 5 janvier 1918, M. Lloyd George, à la Chambre des communes, s'exprimait ainsi : « La façon dont les Allemands traitent les indigènes dans leurs colonies justifie pleinement les craintes des Allemands de voir l'avenir de leurs colonies soumis au désir des indigènes. » A la séance du 13 février 1919, il se montrait plus catégorique encore en affirmant : « Nous sommes bien d'accord que l'Allemagne a perdu le droit à ses colonies par la façon dont elle a traité les indigènes. »

Ces paroles, l'Europe ne peut les oublier.

Du temps de l'Allemagne, la justice était rendue au Cameroun par des tribunaux indigènes, sans surveillance

efficace. Aussi les justiciables étaient-ils livrés à toutes les exactions des juges. Les Allemands avaient institué les peines corporelles. L'ordonnance du chancelier d'empire du 22 avril 1896, encore en vigueur en 1914, prévoyait, parmi les peines, la bastonnade et la flagellation.

Enseignement et assistance médicale étaient très peu développés. Mais de cela on ne saurait faire grief aux Allemands. Les budgets de 1914 et ceux préparés pour 1915 montrent qu'ils avaient l'intention de consacrer des sommes importantes, aussi bien à l'assistance médicale qu'à l'enseignement.

Nous ne saurions non plus reprocher aux Allemands de n'avoir pas suffisamment développé économiquement le pays, de n'avoir fait que 340 kilomètres de routes, d'avoir eu un commerce d'importation et d'exportation qui, pour la colonie, n'excédait pas 83 000 tonnes : l'installation des Allemands au Cameroun était de date trop récente.

LA FRANCE AU CAMEROUN

La France, depuis vingt ans, a mis en valeur le Cameroun. Elle a fait des routes, construit des ponts, créé ou aménagé des ports, ordonné des plantations qui sont la richesse du pays. Quelle somme d'initiatives, de travail, de volonté a été dépensée par les nôtres ! Quand on parcourt le Cameroun, on est saisi d'admiration et de fierté : palmeraies, plantations de cacaoyers et de caféiers, bananeraies, cotonniers, maïs, sésames, arachides..., partout des cultures empiètent sur la savane ou la forêt.

Plus de 6 000 kilomètres de routes sillonnent le pays. Et sur ces routes, comme sur la voie ferrée qui va de la côte à Yaoundé, comme dans le port de Douala où 600 mètres de quais en eau profonde permettent l'accostage simultané de quatre grands navires, le trafic atteste un pays en plein essor.

Le développement du Cameroun s'est accompli avec des méthodes de colonisation bien différentes de celles employées par les Allemands.

Notre politique économique, ici comme dans toute l'Afrique noire française, consiste à donner à l'indigène les

possibilités de mettre le pays en valeur. On s'efforce de développer la petite propriété foncière, car l'indigène a une véritable répugnance pour le salariat agricole.

Le Noir est apte à se perfectionner, à condition qu'on

le dirige et le conseille ; aussi des services agricoles ont-ils été organisés. Une École supérieure d'agriculture indigène a été fondée. Dans chaque région administrative, une Société de prévoyance a été créée qui groupe tous les cultivateurs et

tous les éleveurs. Elle est administrée par un Conseil de notables, présidé par l'administrateur de la région. Ses attributions sont très variées : elle doit constituer des greniers de réserves, acheter un outillage agricole et le distribuer à ses adhérents selon leurs besoins, vendre les produits pour le compte de l'indigène. Dans les régions où peuvent se faire des cultures pour l'exportation, elle groupe les plantations ; c'est ainsi que dans le pays de Dschang on parcourt de vastes cultures de cacaoyers qui appartiennent aux indigènes d'un ou de plusieurs villages.

La création de ces Sociétés de prévoyance, destinées à donner aux Noirs les moyens de travail qui leur manquent et à suppléer à leur incurie native, montre combien le souci de protéger et d'aider l'indigène a remplacé la préoccupation égoïste qu'avaient les premiers occupants d'exploiter le territoire.

Les Allemands nous reprochent actuellement de ne pas tirer du Cameroun toutes les matières premières que pourrait ournir le pays. Le gouverneur général Boisson, ancien Commissaire de la République au Cameroun, a répondu à cette critique : « C'est entre les Allemands et nous question de méthode. Le Cameroun exporte, par exemple, 40 000 tonnes de palmistes. Il serait facile de doubler cette exportation. Il suffirait de monter quelques grosses usines et d'obliger l'indigène à les alimenter pour qu'elles tournent à plein rendement. Nous n'aurions qu'à user de notre autorité. Nous fera-t-on grief de préférer mettre à la disposition de l'indigène ce petit matériel qui se déplace de village en village et va de porte en porte concasser la récolte de noix de palme, comme en Bretagne par exemple la machine à battre le blé va de ferme en ferme ?

« Nous fera-t-on grief de conserver au paysannat indigène son cadre traditionnel, en lui apprenant à mieux vivre dans ce cadre ? Alors ce sont des reproches que nous restons allègrement disposés à encourir. »

Souci d'exploitation du pays, désir d'élever le niveau social de l'indigène : deux méthodes. Les Français ont préféré la seconde.

Combien le mode d'administration de la France est différent du régime qu'avaient institué les Allemands !

Nous avons fait disparaître l'écran que les chefs supérieurs représentaient entre les administrateurs et les indigènes. Cependant, si la France a sapé l'autorité des grands chefs, elle a rétabli avec beaucoup de sagesse les chefs de village, que les habitants respectent parce qu'ils sont originaires d'antiques familles.

Alors que, du temps des Allemands, les indigènes étaient tenus à l'écart des affaires de leur pays, la France appelle les indigènes les plus évolués à participer à la vie publique. Ils font partie de Conseils de notables, de Commissions agricoles, de Chambres de commerce. La France, ici comme dans tout son Empire, pratique une politique d'association. Cette politique a été remarquablement définie par le gouverneur général Boisson dans un discours prononcé le 31 août 1938 à Yaoundé :

« Nous ne sommes pas ici en maîtres intéressés. Nous sommes ici en tuteurs, avec tout ce que cette charge, ce devoir comportent d'obligations : obligation de scruter l'âme indigène, d'en découvrir les ressorts et les mobiles, d'en comprendre les aspirations ; obligation d'enseigner, d'instruire, de façonner, avec tout ce qu'elle suppose de patience obstinée, de patience qui sait ne pas se laisser rebuter par l'indolence atavique ou l'incompréhension, somme toute naturelle, d'ignorances rebelles à nos premières tentatives ; obligation de garder, en toute circonstance, le sang-froid, la dignité d'attitude et de gestes de l'éducateur, malgré les difficultés de la tâche et l'énervement du climat ; enfin et surtout obligation d'affection. Il faut être net : celui qui n'aime pas l'indigène et ne voit en lui que du matériel humain n'a pas sa place ici.

« Nous sommes ici responsables de la grandeur française, et la grandeur française ne saurait se fonder sur l'exploitation d'une race. Elle se fonde, elle s'est toujours fondée, c'est de là que lui vient son incomparable éclat, sur l'accomplissement du plus sacré des devoirs : le devoir d'humanité. »

L'administration française a considéré qu'une surveillance des juridictions indigènes était indispensable pour parer aux dénis de justice. A côté des tribunaux indigènes à compétence restreinte et ne jugeant qu'en premier ressort, des tribunaux ont été créés, présidés par un administrateur

blanc, assisté d'assesseurs indigènes. Dès le début de notre occupation, les peines corporelles furent formellement interdites.

ENSEIGNEMENT ET ASSISTANCE MÉDICALE

C'est surtout dans le domaine de l'enseignement et dans celui de l'assistance médicale que l'on peut juger l'œuvre bienfaisante de la France au Cameroun.

Pendant trop longtemps l'erreur a été commise de vouloir donner aux populations indigènes de nos colonies le même enseignement que celui de la métropole. Depuis quelques années on a corrigé cette faute : l'enseignement qui conduit à l'obtention de diplômes n'est plus dispensé qu'à l'élite. Pour l'éducation de la masse, l'*école rurale* a été créée. Elle est destinée aux futurs artisans, paysans ou pasteurs. Elle répond aux besoins du village. Le maître s'interdit tout enseignement théorique. Il enseigne simplement aux petits indigènes à travailler la terre, à semer et à planter, à soigner les animaux, à travailler le bois et le fer, à suivre les règles d'hygiène élémentaires. Il leur apprend le français, mais un français simple, avec des livres adaptés à la vie sociale du pays. L'*école rurale*, selon les directives données par M. Charton, inspecteur général de l'enseignement au ministère des Colonies, doit rendre « sensible et matérielle » la civilisation que nous apportons à ces populations *attardées* ; et cette transformation de la vie indigène, elle doit s'efforcer de l'accomplir sans heurt, en faisant évoluer l'enfant dans son cadre familier, avec le respect de ses coutumes. L'école, n'étant pas destinée à donner des diplômes, ne suscite pas d'ambitions qui plus tard seraient insatisfaites. Elle a simplement pour but d'apprendre à l'indigène à mieux vivre. Les moniteurs, éduqués dans des « écoles normales rurales », sont des hommes du pays, connaissant la mentalité de ceux qu'ils ont la charge d'éduquer et accoutumés à la vie indigène. Ils s'efforcent, la plupart avec une ardeur qu'on ne saurait assez apprécier, à élever le niveau moral et matériel de la population noire.

A côté de l'*école rurale*, destinée à la masse, existent des écoles primaires que l'on pourrait appeler du *second*

degré, dirigées par un instituteur européen, et réservées à un nombre restreint d'élèves. Celles-ci donnent accès au certificat d'études.

Enfin une École supérieure, à Yaoundé, dispense l'enseignement primaire supérieur et forme les cadres des auxiliaires indigènes : commis d'administration, secrétaires, postiers, comptables. Il existe une école supérieure d'agriculture, une école des aides de santé, des écoles ménagères, des écoles professionnelles. L'effort accompli par la France dans le domaine de l'enseignement est considérable.

Les missions catholiques et protestantes collaborent pour une large part à l'éducation des indigènes. Leur programme est le même que celui des écoles officielles. Elles donnent une place fort importante à l'enseignement professionnel et par là contribuent d'une façon très heureuse au développement social du pays.

Dans le domaine médical, l'effort de la France est plus important encore. Pour l'année 1937, 43 pour 100 de l'impôt de capitation ont été rendus aux indigènes sous la rubrique de l'assistance médicale gratuite. En 1938, ce fut 58 pour 100. Cette année, ce sera 61 pour 100.

Les médecins des troupes coloniales, ici, comme dans toutes nos colonies, accomplissent leur œuvre avec enthousiasme. Ils se donnent de plein cœur à leur tâche. Ils ont foi en leur mission. Depuis notre occupation, ce fut le souci constant du Service de santé d'enrayer la progression de la maladie du sommeil. Déjà la lutte avait été entreprise par les Allemands. Ils avaient construit quatre camps de ségrégation pour sommeilleux. Mais ils n'avaient porté leurs efforts que sur une étroite bande de territoire.

En 1925, la maladie faisait de tels ravages que, d'après les estimations du docteur Jamot, elle tuait plus de 50 000 indigènes par an. En certains villages, on trouvait un index de contamination qui atteignait 94 pour 100.

En 1926, l'Administration française, effrayée du péril, décida la création d'une mission permanente et autonome de la maladie du sommeil. La direction en fut confiée au docteur Jamot auquel furent adjoints dix médecins, vin t assistants sanitaires européens, cent cinquante infirmiers

indigènes. Les équipes de dépistage se mirent à l'œuvre. En 1926-1927, sur 574 338 sujets examinés, 50 042 furent reconnus trypanosomés. En 1928-1929, plus d'un million d'individus furent visités, le nombre des trypanosomés dépistés dépassa 125 000. Une carte de l'endémo-épidémie put être dressée et il fut désormais possible de mener la lutte d'une façon rationnelle. En 1931, le Service autonome de la maladie du sommeil put être supprimé et réintégré dans le cadre de l'assistance médicale.

Les résultats obtenus dans la lutte contre la maladie du sommeil ont été remarquables. Les chiffres sont particulièrement éloquents : en 1937, le nombre des trypanosomés recensés n'était plus que de 12 800, alors que huit ans auparavant il était dix fois plus élevé. L'index de morbidité tomba de 16,8 pour 100 en 1925 à 0,49 pour 100 en 1937.

Le pays étant très vaste et le nombre de médecins des troupes coloniales étant forcément limité, on a dû adjoindre à ces médecins des assistants indigènes. Ces « aides de santé » sont instruits à l'École de médecine d'Ayos. Ils remplissent fort bien leur rôle.

Partout, aussi bien dans les villes que dans l'intérieur du pays, sous l'instigation de M. Mandel, ministre des Colonies, des centres médicaux, des dispensaires, des infirmeries ont été créés et on s'est attaché tout particulièrement à la protection de la maternité et de l'enfance. Ce qui importait pour accomplir une œuvre vraiment utile, c'était de faire la *pénétration sanitaire du pays*; aussi des *équipes mobiles* ont-elles été constituées, qui vont dans la forêt et la brousse pour découvrir et soigner les malades.

Afin de dépister et de lutter contre les maladies infectieuses, la création d'un Institut Pasteur a été décidée il y a quelques mois. Il s'élèvera bientôt à Yaoundé.

LES SENTIMENTS DES INDIGÈNES A L'ÉGARD DE LA FRANCE

Défense impériale, enrichissement de l'économie de l'Empire, unité de notre domaine d'outre-mer : à cette œuvre immense que s'est assignée le ministre des Colonies, M. Mandel, et qu'il réalise avec un plein succès auquel tous les Français rendent hommage, le Cameroun participe.

Grâce aux directives du ministre et à l'activité si intelligente que déployait hier le Commissaire de la République, M. Boisson, dont fait preuve aujourd'hui le nouveau Commissaire M. Brunot, l'organisation sociale, économique et sanitaire du Cameroun reçoit l'approbation unanime des membres de la Société des nations.

La France a transformé le Cameroun dans tous les domaines. Elle a apporté à ce pays le bien-être, l'instruction, la santé et la justice. Cependant, pendant des années, les indigènes ont semblé plus ou moins indifférents à l'action de la France. Mais lorsque, il y a quelques mois, ils ont entendu dire que les Allemands réclamaient le pays, qu'ils y reviendraient peut-être, ce fut une véritable stupeur. De tous les points du territoire s'élevèrent des manifestations de loyalisme. J'ai eu entre les mains les témoignages singulièrement touchants de ces indigènes qui veulent rester sous la tutelle française. Voici, parmi bien d'autres, quelques lettres adressées au Commissaire de la République ou aux administrateurs :

...Tous les hommes de ce pays et nous les chefs sommes d'accord pour refuser d'être commandés par les Allemands. Nous avons peur d'eux. Si les Blancs doivent commander ici, nous demandons que les Français seuls nous commandent, nous ne voulons pas d'autre nation. Nous remercions les Français, pas seulement avec la bouche, mais aussi avec le cœur...

...Nous prions tous que les Français restent éternellement au Cameroun, de peur que nous ayons des von Hagen (1)...

...Monsieur le gouverneur, nous apprenons que les Allemands vont revenir, mais nous ne voulons pas, car nous sommes restés avec les Français depuis vingt ans. Ils ne nous traitent pas mal, sans aucun méfait envers nous. Ils ont fait des routes partout, plantations de caféiers et cacaoyers. Tous les villages sont propres, de même les cases sont blanchies à la chaux. Aussi je désire que vous écriviez au haut gouverneur de Paris que nous n'aimons que les Français...

...Avant il y avait la paix au village. Et maintenant on parle beaucoup... et pas seulement de mariages et de plantations. On dit que les Allemands vont revenir nous prendre. Dites-moi un peu

(1) Von Hagen était un capitaine allemand dont les exécutions au début de la guerre ont laissé au Cameroun de terribles souvenirs.

pourquoi nous allons changer maintenant, puisque nous sommes bien, et que la route des automobiles arrive à Ngoassé. Nous ne sommes pas des cabris que l'on donne en dot et que l'on tue après. Les Français sont bons pour nous : nous voulons les garder...

...Nous, vieux chefs de famille et notables, gardons toujours le souvenir de cette administration effrayante qui, pour un moindre prétexte, nous fusillait ou nous pendait. Depuis plus de vingt ans que la France nous dirige, nous avons pu juger la différence de commandement de ces deux nations. C'est l'administration française que nous préférons, parce qu'elle nous considère comme des êtres humains...

...Nous craignons que trop de gens, de par le monde, croient que nous ne sommes seulement que quelques peuplades sauvages, dont le sort est sans intérêt, et non les hommes que vous nous avez faits.

Un jeune Camerounais prononçait récemment ces paroles, émouvantes par la candeur et la confiance qu'elles témoignent: « Si la France s'en allait, nous accueillerait-elle dans une autre de ses colonies ? »

Au mois de novembre dernier, la population de Douala manifesta au gouverneur Boisson son affection et sa reconnaissance : « Nous vous supplions, lui disait un des notables, de faire tout ce qui sera en votre pouvoir pour que le Cameroun reste français. » « On parle de remettre le Cameroun à l'Allemagne en voulant ignorer que le Cameroun, c'est nous. Or, vous ne nous avez pas asservis, mais élevés. Alors, n'aurions-nous pas notre mot à dire ? Nous ne voulons pas être une monnaie d'échange. Nous sommes Français et nous resterons Français », disait un des chefs au gouverneur général Brunot, lorsqu'il y a quelques mois celui-ci fut nommé Commissaire de la République au Cameroun, en remplacement du gouverneur Boisson.

Le 8 janvier dernier, le gouverneur général Brunot put voir dans la ville de Douala se dérouler une manifestation grandiose et toute spontanée. Trente mille Camerounais, précédés d'une pancarte portant ces mots : « Nés Français, nous entendons le rester jusqu'à la mort », affirmaient leur fidélité à la France. Le 17 janvier, à l'occasion de l'érection d'un monument au docteur Jamot, à Yaoundé, les populations de la région défilèrent, en brandissant des

bannières : « Nous voulons rester Français », « La France est notre mère. »

Sauf peut-être quelques chefs, qui regrettent le temps où les Allemands leur laissaient une autorité que nous leur avons retirée, tous les Camerounais craignent le retour de leurs anciens maîtres. Non seulement ils veulent rester Français, mais ils aspirent au rattachement intégral à la France.

Les arguments invoqués par l'Allemagne pour la cession du Cameroun sont sans valeur.

Nécessité pour l'Allemagne d'obtenir des territoires afin d'y déverser le trop-plein de sa population ? Mais le Cameroun ne peut être une colonie de peuplement ; constituer dans ce pays des propriétés rurales pour les Européens est un leurre.

L'argument économique est aussi difficile à justifier. Les débouchés que l'Allemagne réclame, elle les a déjà. Car le principe de l'égalité économique est strictement observé dans ce pays sous mandat. L'Allemagne peut faire au Cameroun les importations à son gré comme les autres nations. Ses droits économiques sont égaux à ceux de la Puissance mandataire.

En réalité, en voulant que le Cameroun lui soit restitué, l'Allemagne poursuit un but politique.

Céder le Cameroun, ce serait donner à l'Allemagne une plate-forme stratégique et une base navale, ce serait créer un foyer d'agitation antifrançaise dans les pays islamiques qui s'étendent du Tchad au nord de l'Afrique. Et ne serait-il pas inhumain de livrer à des représailles certains des indigènes qui, dès le début de notre occupation, se sont ralliés à notre cause et qui veulent à tout prix ne pas changer de maîtres ?

Pour tous ceux qui ont vu l'œuvre accomplie par la France au Cameroun, l'abandon de cette terre d'Afrique, où les nôtres ont témoigné de tant d'initiative et de ténacité et où ils ont fait naître une vie nouvelle, serait déplorable. Car ce n'est pas seulement un territoire que l'on donnerait à l'Allemagne, ce serait les énergies françaises de vingt années que l'on sacrifierait. Une vague de découragement passerait sur notre Empire : à quoi bon tant d'efforts si un jour tout est livré à des mains étrangères ?

PROFESSEUR PASTEUR VALLERY-RADOT.

REBECCA

DEUXIÈME PARTIE (1)

I

Je ne revis pas Mrs Danvers ce soir-là et Maxim et moi ne parlâmes plus d'elle. Je me trouvais plus heureuse, après l'avoir chassée de mes pensées, moins intruse, et tandis que nous nous promenions dans les salles du rez-de-chaussée et regardions les tableaux, le bras de Maxim autour de mes épaules, je me sentais davantage telle que je désirais devenir, celle que j'avais imaginée dans mes rêves et qui était chez elle à Manderley.

Je fus heureuse aussi parce que la visite des tableaux ayant duré assez longtemps, Maxim regarda la pendule et dit qu'il était trop tard pour s'habiller avant dîner ; j'évitais ainsi l'embarrassant tête-à-tête avec Alice, la fille de service, qui m'aurait demandé quelle robe je mettrais, et m'aurait aidé à m'habiller ; j'évitais la longue descente de l'escalier, frissonnante, les épaules nues dans une robe que Mrs van Hopper m'avait donnée parce qu'elle n'allait pas à sa fille. Je redoutais la cérémonie du dîner dans cette austère salle à manger, mais il suffit du petit fait que nous ne nous étions pas habillés pour rendre tout agréable et facile comme lorsque nous dînions ensemble dans un restaurant. J'étais à l'aise dans ma robe de jersey, je riais et parlais de ce que nous avions

(1) Voyez la *Revue* du 1er septembre.

vu en Italie et en France ; nous regardions même des photos tout en mangeant et Frith et le valet de pied étaient aussi impersonnels que des garçons d'hôtel ; ils ne m'épiaient pas à la manière de Mrs Danvers.

Après dîner, nous nous installâmes dans la bibliothèque. Maxim se dirigea d'instinct vers le fauteuil qui se trouvait à gauche de la cheminée et tendit le bras pour prendre les journaux. Il plaça l'un des grands coussins derrière sa tête et alluma une cigarette. « Voilà ses habitudes, songeai-je, voilà ce qu'il fait toujours, depuis des années. »

Il ne me regardait pas, il lisait son journal, satisfait, ayant repris son existence de maître en sa maison. Et tandis que je rêvais, mon menton dans ma main, caressant les douces oreilles d'un des épagneuls, il me vint à l'esprit que je n'étais pas la première à me reposer dans ce fauteuil ; quelqu'un en avait pris possession avant moi, qui avait sûrement laissé l'empreinte de sa personne sur les coussins et sur l'accoudoir où sa main s'était appuyée. Une autre avait versé le café de cette même cafetière d'argent, avait porté cette tasse à ses lèvres, s'était penchée vers ce chien comme je faisais.

Je frissonnai involontairement comme si quelqu'un eût ouvert une porte derrière moi et laissé entrer un filet d'air froid dans la pièce. J'étais assise dans le fauteuil de Rebecca. Je m'appuyais au coussin de Rebecca et le chien était venu poser sa tête sur mes genoux parce que c'était son habitude et qu'il se rappelait la main qui autrefois lui donnait du sucre...

Je n'avais jamais imaginé que la vie à Manderley serait si ordonnée et méthodique. Je me rappelle à présent ce premier matin où Maxim, levé, habillé, avait déjà écrit des lettres avant le petit déjeuner et où, descendant à neuf heures passées, un peu affolée par l'impérieux appel du gong, je le trouvai ayant presque fini et déjà en train de peler un fruit. Il me regarda et sourit.

— Il faut m'excuser, dit-il. Tu t'habitueras à cela. Je n'ai pas le temps de flâner à cette heure-ci. Administrer un domaine comme Manderley est une besogne assez absorbante, tu sais. Le café et les plats chauds sont sur la desserte. Nous nous servons toujours nous-mêmes au petit déjeuner.

Je dis quelque chose à propos de ma montre qui retardait,

du bain où j'étais restée trop longtemps, mais il n'écoutait pas, il lisait une lettre en fronçant les sourcils.

Que j'étais impressionnée, il m'en souvient, impressionnée et un peu effrayée par la munificence de ce petit déjeuner ! Il y avait du thé dans une grande théière d'argent, et du café aussi, et, sur le réchaud, des plats d'œufs brouillés, de lard, de poisson. Il y avait aussi une petite coupe d'œufs à la coque avec son réchaud spécial, et du porridge dans une soupière d'argent. Sur une autre desserte, il y avait un jambon et un grand morceau de lard froid. Il y avait aussi des scones sur la table et des toasts et divers pots de confiture, de marmelade et de miel, tandis que des coupes débordantes de fruits complétaient le couvert. Cela me semblait drôle que Maxim qui, en France, ne mangeait qu'un croissant et un fruit en buvant une tasse de café, s'installât chez lui devant ce petit déjeuner suffisant pour douze personnes, tous les jours, au long des années, sans y apercevoir aucun ridicule, aucun gaspillage.

Je vis qu'il avait mangé un peu de poisson. Je pris un œuf à la coque. Et je me demandai ce que devenaient les autres mets, tous ces œufs brouillés, ce lard grillé, ce porridge, les restes du poisson. Y avait-il des pauvres que je ne connaîtrais jamais, que je ne verrais jamais, attendant derrière les portes de la cuisine l'aubaine de notre petit déjeuner ? Ou bien tout cela était-il jeté pêle-mêle à la boîte à ordures ? Je ne le saurais jamais, évidemment, je n'oserais jamais le demander.

— Dieu merci, me dit Maxim, je n'ai pas une nombreuse famille à t'imposer : une sœur que je vois rarement et une grand-mère presque aveugle. A propos, Béatrice s'invite à déjeuner. Je m'y attendais un peu. Je pense qu'elle veut voir comment tu es.

— Aujourd'hui ? demandai-je.

— Oui, d'après la lettre que j'ai reçue ce matin. Elle ne restera pas longtemps. Je crois qu'elle te plaira. Elle est très franche, elle aime dire ce qu'elle pense. Si tu ne lui plais pas, elle te le dira carrément.

Je ne trouvai pas cela très rassurant et me demandai s'il n'y avait pas quelque vertu dans l'hypocrisie. Maxim se leva et alluma une cigarette.

— J'ai une foule de choses à faire ce matin ; crois-tu que tu trouveras à te distraire toute seule ? dit-il. J'aurais aimé te faire faire le tour du jardin, mais il faut que je voie Crawley, mon agent. A propos, il viendra déjeuner lui aussi. Cela ne te fait rien, cela ne t'ennuie pas ?

— Mais non, dis-je, au contraire.

Je m'attardai longuement à ce premier petit déjeuner afin de tuer le temps, et ce n'est qu'en apercevant Frith qui me regardait derrière le paravent du service que je m'aperçus qu'il était plus de dix heures. Je me levai aussitôt, me sentant dans mon tort, et m'excusai d'être restée là si tard ; il s'inclina sans rien dire, très poli, très correct, mais je surpris une lueur d'étonnement dans ses yeux. Peut-être n'aurais-je pas dû m'excuser. Peut-être cela me faisait-il baisser dans son estime. J'aurais voulu savoir que dire, que faire. Je me demandais si, comme Mrs Danvers, il soupçonnait que l'assurance, la grâce, l'aisance n'étaient pas des qualités innées chez moi, mais des choses qu'il me faudrait acquérir péniblement peut-être, et lentement, au prix de mainte amertume.

Et voici qu'en quittant la pièce, je trébuchai sans regarder devant moi, heurtant du pied la marche du seuil ; Frith accourut à mon secours et ramassa mon mouchoir, tandis que derrière le paravent, Robert, le jeune valet de pied, se détournait pour cacher son sourire.

J'entendais le murmure de leurs voix en traversant le hall : l'un d'eux riait, Robert sans doute. Peut-être riait-il de moi. Je remontai vers le refuge de ma chambre ; lorsque j'en ouvris la porte, une femme balayait le parquet, une autre essuyait la coiffeuse. Elles me regardèrent avec étonnement. Je me dépêchai de ressortir. Je ne devais pas aller dans ma chambre à cette heure-là ; c'était contraire aux habitudes de la maison.

Je revins dans le hall en fredonnant une petite chanson pour me donner l'air désinvolte. Je traversai le grand salon, pièce magnifique aux belles proportions, donnant sur les pelouses et la mer. Mais je n'avais pas envie de m'y attarder ; je ne me voyais pas m'asseyant jamais dans ces fauteuils, probablement sans prix, devant cette cheminée sculptée, reposant un livre sur cette table. Je traversai donc ce salon et,

tournant à gauche, atteignis le petit salon que je ne connaissais pas.

Je m'assis au bureau et m'étonnai de voir que cette pièce, si charmante, fût en même temps si bien organisée pour un travail ordonné. J'ouvris un tiroir au hasard et y retrouvai cette écriture pointue, que je connaissais déjà, en ouvrant un carnet de cuir dont le titre : « Invités à Manderley » indiquait tout de suite, classés par semaines et par mois, quels visiteurs étaient venus et repartis, quelles chambres ils avaient occupées, quels menus leur avaient été servis.

Le téléphone se mit à sonner tout à coup devant moi; je décrochai le récepteur :

— Qui parle ? dis-je. Qui demandez-vous ?

Il y eut un étrange bourdonnement au bout de la ligne, puis j'entendis une voix sourde et assez grave dont je ne pouvais distinguer si elle appartenait à un homme ou à une femme, et qui disait :

— Madame de Winter ? Madame de Winter ?

— Vous devez vous tromper, fis-je, Mme de Winter est morte il y a plus d'un an.

J'étais assise là, regardant stupidement le téléphone, et ce n'est que lorsque le nom eut été répété une fois encore d'une voix légèrement plus haute, que je me rendis compte, avec un flot de sang aux joues, que j'avais fait une horrible gaffe.

— C'est Mrs Danvers, madame, dit la voix. Je vous parle par le téléphone intérieur.

Ma stupidité était si évidente, si énorme, si impardonnable que feindre de l'ignorer m'aurait donné l'air plus idiot encore si c'était possible.

— Je vous demande pardon, Mrs Danvers, balbutiai-je, le téléphone m'a surprise et je ne savais pas ce que je disais. Je n'avais pas compris que l'appel était pour moi, et je ne savais pas qu'il venait de la maison.

— Je regrette de vous déranger, madame, dit-elle. Je voulais seulement vous demander si vous aviez besoin de moi et si vous approuvez les menus de la journée... Ils sont sur le sous-main à côté de vous.

Je cherchai fébrilement autour de moi, sur le bureau,

et je finis par trouver une feuille de papier que je n'avais pas vue tout d'abord. Je la parcourus hâtivement : crevettes au curry, rôti de veau, asperges, mousse au chocolat froide. Était-ce le déjeuner ou le dîner, je ne savais pas : le déjeuner probablement.

— Oui, Mrs Danvers, dis-je, c'est très bien, tout à fait bien, vraiment.

— Si vous voulez changer quelque chose, il faut me le dire, répondit-elle, et je donnerai immédiatement des ordres. Vous remarquerez que j'ai laissé un blanc à côté du mot sauce pour que vous indiquiez votre préférence. Je ne sais pas quelle sauce vous avez l'habitude de faire servir avec le rôti de veau. Mme de Winter était très difficile pour les sauces, je lui demandais toujours ce qu'elle voulait.

— Oh ! fis-je. Eh bien !... voyons, Mrs Danvers, je ne sais pas. Faites comme vous avez l'habitude, comme vous pensez que Mme de Winter aurait fait.

— Je vous demande pardon de vous avoir dérangée, madame.

— Mais vous ne m'avez pas dérangée du tout.

II

Quand j'entendis le bruit de l'auto dans l'allée, je fus prise d'une soudaine panique en regardant la pendule, car je savais que c'était Béatrice et son mari qui arrivaient. Il était tout juste midi, je ne pensais pas qu'ils viendraient si tôt. Et Maxim qui n'était pas rentré !... Je me demandais si je pourrais sortir sans être vue par la porte-fenêtre. Je me sauvai à travers le grand salon, ouvris une porte à gauche. Elle donnait sur un long couloir de pierre où je pris ma course, pleinement consciente de ma stupidité, me méprisant pour cet accès de nerfs intempestif, mais je me sentais incapable d'affronter ces gens, pour le moment du moins. Le couloir semblait mener vers les communs. Je rencontrai près d'un escalier une servante que je n'avais pas encore vue, armée d'un seau et d'un balai. Elle me regarda d'un air ahuri comme une vision inattendue dans cette partie de la maison.

Je me dépêchai de monter l'escalier, pensant qu'il me

conduirait vers l'aile de l'est et mon appartement, et que je pourrais m'y reposer jusque vers l'heure du déjeuner où la civilité exigerait ma présence. Je dus m'égarer, car en franchissant une porte en haut de l'escalier, j'arrivai à un long corridor que je n'avais pas encore vu, assez semblable à celui de l'aile de l'est, mais plus large et plus obscur, assombri qu'il était par les boiseries des murs.

Il n'y avait personne. J'ouvris une porte au hasard, et trouvai une pièce plongée dans une profonde obscurité, aucun rais de lumière ne filtrant entre les volets joints, mais je distinguai vaguement au centre de la chambre la masse des meubles recouverts de housses. Je refermai doucement la porte, suivis d'un pas hésitant le couloir flanqué de chaque côté de portes closes, et atteignis enfin un petit renfoncement creusé dans le mur où une large fenêtre m'éclaira. Je regardai dehors et vis au-dessous de moi l'herbe unie des pelouses s'étendant jusqu'à la mer, et la mer enfin, d'un vert brillant, aux vagues coiffées de crêtes blanches et fouettées par le vent d'ouest.

Elle était plus près que je ne l'avais imaginée, bien plus près ; elle devait être à cinq minutes à peine, juste derrière ce petit bouquet d'arbres au pied de la pelouse ; j'écoutai, l'oreille collée à la fenêtre, et j'entendis le bruit des vagues brisées sur la rive d'une petite baie qui m'était cachée. Je me rendis compte alors que j'avais fait le tour de la maison et me trouvais dans le couloir de l'aile ouest. Oui, Mrs Danvers avait raison : d'ici on entendait la mer. On pouvait l'imaginer, inondant l'hiver les pelouses vertes et menaçant la maison, car même maintenant il y avait une buée sur les vitres de la fenêtre comme si quelqu'un y eût soufflé. Une buée salée, venant de la mer. Un nuage cacha un instant le soleil et la mer changea aussitôt de couleur, s'obscurcissant, tandis que les crêtes blanches prenaient un aspect sinistre ; elle n'avait plus rien de la mer scintillante et joyeuse que j'avais vue tout d'abord.

Je revins à l'escalier et m'apprêtais à descendre, une main sur la rampe, lorsque j'entendis une porte s'ouvrir derrière moi. C'était Mrs Danvers. Nous nous regardâmes un instant sans rien dire, et je ne savais pas si c'était de la colère ou de la curiosité que j'avais lue dans ses yeux, car

son visage se changea en masque presque instantanément.

— Je me suis perdue, dis-je. Je cherchais ma chambre.

— Vous êtes de l'autre côté de la maison. C'est l'aile ouest ici.

— Oui, je sais, dis-je.

— Peut-être aimeriez-vous que je vous fasse visiter l'aile ouest ?

Je secouai la tête :

— Non, dis-je, on m'attend en bas.

Et je me mis à descendre l'escalier ; elle descendit à mon côté, comme si elle eût été mon gardien, et moi un prisonnier.

— Mme Lacy et le major Lacy sont là depuis un moment, dit-elle. J'ai entendu leur voiture : il était midi juste. Frith doit les avoir fait entrer dans le petit salon, dit-elle. Il est près de midi et demi. Vous connaissez le chemin, maintenant, n'est-ce pas ?

Il fallait rentrer dans le petit salon et faire la connaissance de la sœur de Maxim et de son mari. En entrant dans le grand salon, je regardai par-dessus mon épaule et vis Mrs Danvers debout, en haut de l'escalier, qui me surveillait comme une sombre sentinelle. Je m'attardai un instant, la main sur la porte du petit salon, écoutant le brouhaha de voix qui l'emplissait. Maxim devait être rentré pendant que j'étais là-haut, ramenant son agent, car il me sembla que la pièce était pleine de monde. J'éprouvais la même sensation de malaise et d'insécurité que je connaissais si bien dans mon enfance, lorsque, appelée pour dire bonjour à des visiteurs, je tournais le bouton de la porte et me précipitais au-devant de ce qui me paraissait une mer de visages.

— Enfin, la voici, dit Maxim. Où te cachais-tu ? Nous allions envoyer une expédition à ta recherche. Voici Béatrice, et Giles, et Frank Crawley. Fais attention, un peu plus tu marchais sur le chien.

Béatrice était grande, large d'épaules, elle avait beaucoup d'allure et ressemblait à Maxim par les yeux et la mâchoire, mais elle était moins élégante que je ne m'y attendais ; c'était une personne vêtue de tweed qui devait soigner ses chiens, s'y connaître en chevaux, bien tirer. Elle ne m'embrassa pas, mais me donna une énergique poignée de

main en me regardant droit dans les yeux, puis, se tournant vers Maxim :

— Très différente de ce que j'attendais. Pas du tout conforme à ta description.

Ils se mirent tous à rire et je fis comme eux, ne sachant pas très bien si ce rire était à mes dépens ou non et me demandant secrètement ce qu'elle attendait et quelle était la description de Maxim.

— Je te présente Giles, dit-il en me poussant par le bras.

Et Giles me tendit une énorme patte et me secoua la main en m'écrasant les doigts, avec un regard cordial derrière ses lunettes d'écaille.

— Frank Crawley, dit Maxim.

Et je me tournai vers l'agent, un homme mince et sans couleur, à la pomme d'Adam proéminente, et dans les yeux duquel je lus un sentiment de soulagement lorsqu'il les posa sur moi. Je me demandai pourquoi, mais je n'eus pas le temps d'y penser, car Frith venait d'entrer et m'offrait du porto, tandis que Béatrice me parlait :

— Maxim me dit que vous êtes rentrés hier soir seulement. Je ne savais pas, sans quoi nous ne nous serions pas jetés sur vous si vite. Et alors, que pensez-vous de Manderley ?

— Je n'ai encore presque rien vu, dis-je, mais c'est très beau.

Elle me regardait en long et en large, comme je m'y attendais, mais d'une façon directe et franche et sans rien de la malveillance, de l'hostilité de Mrs Danvers. Elle avait le droit de me juger, étant la sœur de Maxim, et Maxim lui-même s'approchait de moi, passant son bras rassurant sous le mien.

— Tu as meilleure mine, mon vieux, lui dit-elle, en l'examinant, la tête penchée. Tu n'as plus les traits tirés, Dieu merci. Je pense bien que c'est à vous que nous le devons, ajouta-t-elle en s'adressant à moi.

— Je me suis toujours très bien porté, fit vivement Maxim.

— Allons, fit Béatrice, tu sais parfaitement que tu étais à faire peur, il y a six mois. Je croyais que tu allais devenir neurasthénique. Giles, ton avis ? Est-ce que Maxim n'était pas effrayant la dernière fois que nous sommes

venus ? Ne t'ai-je pas dit qu'il était en train de devenir neurasthénique ?

— Ça, mon vieux, je dois dire que tu es un autre homme, fit Giles. Tu as joliment bien fait de partir. N'est-ce pas, Crawley, qu'il a bonne mine ?

Je sentais au durcissement des muscles de Maxim contre mon bras qu'il s'efforçait de ne pas se mettre en colère. Pour une raison ou une autre, cette conversation sur sa santé lui était désagréable, l'irritait même, et je trouvais que Béatrice manquait de tact en insistant ainsi.

Nous donnâmes quelques détails sur notre voyage de noces, et Frank Crawley me demanda s'il était vrai qu'à Venise les canots automobiles eussent remplacé les gondoles. J'aurais voulu que Frith vînt annoncer le déjeuner.

— Vous habitez loin d'ici ? demandai-je à Béatrice en m'asseyant à côté d'elle.

— Quarante kilomètres, ma chère, de l'autre côté de la Trowchester. Notre région est bien meilleure pour la chasse. Il faudra venir si Maxim veut bien se passer de vous un moment. Giles vous emmènera.

— Je ne chasse pas, avouai-je, j'ai appris à monter à à cheval dans mon enfance, mais très peu, et je crois que j'ai tout oublié.

— J'ai horriblement faim ; pourquoi diable ne sert-on pas ? dit tout à coup Maxim.

— Il est à peine une heure, si j'en crois la pendule de la cheminée, remarqua Frank Crawley.

A ce moment, la porte s'ouvrit et Frith annonça le déjeuner. Nous nous levâmes tous, très soulagés, et traversâmes le salon et le hall, Béatrice et moi en tête, elle me tenant le bras.

— Ce brave vieux Frith, dit-elle, il ne change pas ; je me retrouve petite fille en le voyant... Ne m'en veuillez pas de vous dire cela, mais vous avez l'air encore plus jeune que je ne m'y attendais. Maxim m'avait dit votre âge, mais vous êtes une véritable enfant. Dites-moi, êtes-vous très amoureuse de lui ?

Je ne m'attendais pas à cette question et elle dut lire la surprise sur mon visage, car elle eut un léger rire et me serra le bras.

— Ne me répondez pas, dit-elle. Je comprends ce que vous éprouvez. Je suis ennuyeuse et indiscrète, n'est-ce pas ? Il ne faut pas m'en vouloir. J'adore Maxim, vous savez, bien que nous soyons comme chien et chat chaque fois que nous nous rencontrons. Je vous félicite encore sur sa mine. Nous étions tous très inquiets à cause de lui, l'année dernière. Mais vous savez toute l'histoire, évidemment.

Nous arrivions à ce moment dans la salle à manger, et je ne dis rien, car les domestiques étaient là et les hommes nous avaient rejointes, mais je me demandais, tout en m'asseyant et en dépliant ma serviette, ce que Béatrice dirait si elle apprenait que je ne savais rien de cette année précédente, aucun détail de la tragédie qui s'était déroulée ici, dans la baie, que Maxim gardait ces choses-là pour lui et que je ne l'interrogeais jamais.

Le déjeuner se passa mieux que je n'osais l'espérer. Béatrice et Maxim bavardaient de questions concernant Manderley, les chevaux de Béatrice, le jardin, leurs amis communs, tandis que Frank Crawley, à ma gauche, entretenait avec moi une conversation banale dont je lui étais reconnaissante, car elle n'exigeait aucun effort. Giles était plus attentif aux mets qu'aux propos, bien qu'il se rappelât de temps à autre mon existence et me lançât une remarque au hasard.

Après le déjeuner nous sortîmes par la terrasse et descendîmes les douces pelouses vertes.

— Parlez-moi un peu de vous, dit Béatrice. Que faisiez-vous dans le Midi ? Vous étiez avec une espèce d'Américaine, n'est-ce pas ?

J'expliquai ce qu'était Mrs van Hopper et comment j'en étais venue à l'accompagner. Béatrice m'écoutait avec sympathie, mais d'un air un peu vague, comme si elle pensait à autre chose.

— Quand Maxim m'a écrit pour m'annoncer la nouvelle, continua-t-elle en me prenant le bras, et qu'il m'a raconté qu'il vous avait découverte dans le Midi, et que vous étiez très jeune et très jolie, je dois avouer que cela m'a donné une espèce de choc. Nous nous attendions tous, évidemment, à un papillon mondain, très moderne, très maquillé, le genre de fille enfin qu'on a l'habitude de rencontrer dans ces endroits-là. Quand vous êtes entrée dans le

petit salon avant déjeuner, je n'en croyais pas mes yeux.

Elle rit et je ris avec elle. Mais elle ne dit pas si mon aspect l'avait déçue ou rassurée.

— Ce pauvre Maxim, soupira-t-elle, il en a passé de dures ! Espérons que vous lui avez fait oublier tout cela.

Tandis que les hommes s'asseyaient dans le hall, Béatrice m'accompagna dans ma chambre.

— Vous avez l'intention de recevoir beaucoup ? me demanda-t-elle.

— Je ne sais pas. Maxim n'en a pas parlé.

— Drôle de garçon, on ne sait jamais en effet avec lui. Il fut un temps où il n'y avait pas un lit de libre dans toute la maison, c'était archi-bondé. Mais je ne vois pas très bien...

Elle s'arrêta net et me tapota le bras.

— Bah ! fit-elle, on verra bien. C'est dommage que vous ne montiez pas à cheval et ne chassiez pas. Vous ne faites pas de bateau, par hasard ?

— Non, dis-je.

— Dieu merci !

Elle se dirigea vers la porte et je l'accompagnai dans le couloir.

— Venez nous voir quand vous en aurez envie, dit-elle. J'attends toujours que les gens s'invitent. La vie est trop courte pour envoyer des cartes.

— Merci beaucoup, dis-je.

Nous arrivions au palier et regardâmes dans le hall. Les hommes étaient debout sur le seuil.

— Allons, viens, Béa, cria Giles, j'ai senti une goutte d'eau, nous avons fermé la voiture.

Béatrice me prit la main et se pencha pour me donner un petit baiser bref sur la joue.

— Au revoir, ma chère, dit-elle, et pardonnez-moi : je vous ai posé un tas de questions indiscrètes et dit toute sorte de choses que je n'aurais pas dû. Le tact n'a jamais été mon fort. Maxim vous le dira. Et, comme je vous l'ai dit tout de suite, vous ne ressemblez absolument pas à ce que j'imaginais.

Elle me regarda dans les yeux, les lèvres froncées en un petit sifflement, puis prit une cigarette dans son sac.

— Voyez-vous, dit-elle, en commençant à descendre l'escalier, vous êtes tellement différente de Rebecca !

Nous sortîmes sur le perron ; le soleil avait disparu derrière un banc de nuages ; il tombait une petite pluie fine et Robert courait à travers la pelouse pour rentrer les fauteuils.

III

Nous regardâmes l'auto disparaître au tournant de l'allée, puis Maxim me prit le bras et dit :

— Voilà une bonne chose de faite. Prends vite un manteau et sortons. Zut pour la pluie : j'ai envie de marcher.

Sur l'ordre de Maxim, Robert m'apporta un imperméable accroché dans le vestiaire. Il était trop grand, naturellement, mais je n'avais pas le temps d'en changer et nous nous dirigeâmes vers les bois à travers la pelouse, Jasper courant devant.

Nous grimpâmes le talus gazonné qui dominait la pelouse et nous enfonçâmes dans les bois. Les arbres étaient très rapprochés et il faisait sombre. Nous marchions sur des rameaux brisés et des feuilles de l'année précédente, avec, ça et là, les pousses vertes des jeunes plantes et le gonflement des jacinthes tout près de fleurir. Jasper se taisait, flairant le sol. Nous arrivâmes à une clairière d'où deux sentiers partaient dans des directions opposées. Jasper prit celui de droite, sans hésiter.

— Non, cria Maxim, pas par là.

Le chien tourna la tête et s'arrêta en remuant la queue.

— Pourquoi veut-il aller par là ? demandai-je.

— Parce qu'il en a l'habitude, probablement, dit Maxim brièvement ; cela mène à une petite crique où nous avions un bateau. Ici, mon vieux Jasper.

Nous prîmes le sentier de gauche, sans rien dire. Je regardai par-dessus mon épaule et vis que Jasper nous suivait.

— Ce chemin mène à la vallée dont je t'ai parlé, dit Maxim. Tu vas sentir les azalées ; ne t'occupe pas de la pluie, les fleurs n'en auront que plus de parfum.

Il paraissait maintenant tout à fait heureux et gai, le Maxim que je connaissais, que j'aimais ; il se mit à parler de Frank Crawley, disant que c'était un très brave garçon, sérieux et sûr, et très dévoué à Manderley.

— Voilà, dit soudain Maxim, regarde ça.

Nous nous trouvions au sommet d'un coteau boisé, et le sentier ondulait devant nous en suivant un ruisseau qui descendait dans une vallée. Ici, pas d'arbres sombres, ni de buissons touffus, mais de chaque côté de l'étroit sentier des azalées et des rhododendrons, non pas rouge sang comme les géants de l'allée, mais corail, blanc et or, penchant gracieusement leurs têtes charmantes et délicates sous la douce pluie d'été. Leur parfum remplissait l'air et il me semblait que leur essence s'était mêlée aux ondes du ruisseau, et confondues sous l'averse avec la mousse épaisse que nous foulions. Il n'y avait pas d'autre bruit que le murmure du petit ruisseau et de la calme pluie. Quand Maxim parla, sa voix était douce aussi, comme s'il prenait garde à ne pas troubler le silence.

— Nous appelons cela la Vallée heureuse, dit-il.

Il ramassa un pétale tombé et me le donna. Il était froissé et déchiré, bruni au bord, mais, lorsque je le frottai sur ma main, un parfum s'en éleva, doux et fort.

Puis les oiseaux se mirent à chanter. D'abord la note claire et fraîche d'un merle au-dessus du ruisseau ; ses camarades cachés dans le bois lui répondirent, et bientôt l'air s'anima de chants qui nous poursuivaient tandis que nous descendions vers la vallée où le parfum des pétales blancs nous accompagnait.

Nous arrivâmes au bout du sentier, les fleurs formant un arceau au-dessus de nos têtes. Nous nous baissâmes pour passer et, quand je me redressai en secouant les gouttes de pluie de mes cheveux, je vis que la vallée était derrière nous, avec ses azalées et ses arbres, et que nous nous trouvions au bord d'une petite crique déserte, des galets durs et blancs sous nos pieds, la mer se brisant sur la grève devant nous.

Maxim me sourit, observant la surprise sur mon visage.

— C'est un choc, n'est-ce pas ? dit-il. Personne ne s'y attend. Le contraste est si soudain !

Il ramassa un galet qu'il lança à travers la plage, et Jasper s'élança à sa poursuite, ses longues oreilles noires flottant au vent.

L'enchantement était évanoui, le charme rompu. Nous étions redevenus de simples mortels, des gens qui jouent sur une plage. Nous lancions des galets, courions au bord

de l'eau. Maxim se tourna vers moi en riant, rejetant ses cheveux en arrière, et je roulai les manches de mon imperméable mouillées d'écume. Puis nous nous aperçûmes que Jasper avait disparu. Nous appelâmes et sifflâmes, et il ne vint pas. Je regardai anxieusement vers le bout de la crique où les vagues se brisaient sur les rochers.

— Non, dit Maxim, nous l'aurions vu, il ne peut pas être tombé. Jasper, idiot, où es-tu ? Jasper ? Jasper ?

— Il est peut-être retourné dans la Vallée heureuse ?

— Il était près de ce rocher il y a une minute, en train de flairer une mouette morte, dit Maxim.

Nous remontâmes vers la vallée.

— Jasper, Jasper ? appelait Maxim.

J'entendis un bref et lointain aboiement venant de la droite de la plage, au delà des rochers.

— Tu entends ? Il a grimpé par là, dis-je, en commençant l'escalade du rocher.

— Descends, dit sèchement Maxim. Nous n'allons pas par là. Que cet imbécile de chien se débrouille tout seul !

— Il est peut-être tombé, le pauvre, fis-je, hésitante sur mon rocher. Laisse-moi aller le chercher.

— Ne t'occupe donc pas de lui, dit Maxim, agacé. Il connaît son chemin.

Je feignis de ne pas entendre et poursuivis mon ascension, glissant et butant sur les rocs mouillés. Je trouvais que Maxim manquait de cœur à l'égard de Jasper et je ne pouvais le comprendre. Sans compter que la marée montait. Arrivée au sommet de la haute roche qui me masquait la vue, je regardai autour de moi. A ma grande surprise, je vis une autre crique qui ressemblait à celle que je venais de quitter, mais plus grande et plus arrondie. Un petit brise-lame de pierre la traversait, ménageant un minuscule port naturel. Une bouée y était ancrée, mais pas de bateau. La grève était de galets blancs comme celle qui s'étendait derrière moi, mais plus en pente. Le bois descendait jusqu'à la frange d'algues qui marquait la limite des grandes marées, poussant leurs racines presque jusque dans les rochers. A la lisière de ce bois se dressait une construction longue et basse qui tenait de la maisonnette et du hangar à bateaux.

Il y avait un homme sur la grève, quelque pêcheur sans

doute, en bottes et suroît, et Jasper courait autour de lui en aboyant. L'homme ne faisait pas attention à lui ; plié en deux, il fouillait le sable.

— Jasper, criai-je. Ici, Jasper.

Le chien leva la tête et remua la queue, mais n'obéit pas. Il continuait à aboyer autour de l'inconnu. Je descendis le long des rochers dans la crique que je venais de découvrir. Mes pieds faisaient craquer le sable de la grève et l'homme leva la tête à ce bruit. Je vis alors qu'il avait les petits yeux fixes et la bouche rouge et mouillée d'un crétin. Il sourit en montrant ses gencives édentées.

— B'jour, dit-il. Sale temps.

— Bonjour, fis-je. Oui, il ne fait pas très beau.

Il me regarda avec intérêt, souriant toujours.

— Cherche des coques, dit-il. Pas de coques.

— Ici, Jasper, dis-je. Il est tard. Allons, viens, mon vieux.

Mais Jasper était très excité. Le vent et l'air de la mer devaient lui monter à la tête. Il se sauva à mon appel en aboyant. Je m'adressai à l'homme qui, de nouveau penché, avait repris ses vaines fouilles.

— Avez-vous de la ficelle ? demandai-je.

— Hé ? fit-il.

— Avez-vous de la ficelle ? répétai-je.

— Pas de coques, dit-il en secouant la tête. Cherche depuis ce matin.

Il hocha la tête et essuya ses yeux bleus pâles et larmoyants.

— Il me faut quelque chose pour attacher le chien, expliquai-je. Il ne veut pas me suivre.

— Hé ? dit l'inconnu, avec son pauvre sourire d'idiot ; puis, se penchant en avant, il me toucha la poitrine du bout de son index.

— Je connais le chien, dit-il. Il vient de la maison.

— Oui, dis-je. Je veux le ramener.

— N'est pas à vous.

— C'est le chien de M. de Winter, dis-je doucement. Je veux le ramener à la maison.

J'appelai Jasper une fois de plus, mais il poursuivait une plume chassée par le vent. Je pensai qu'il y avait de la ficelle dans le hangar à bateaux et m'y dirigeai. Il devait

y avoir eu là un jardin, mais l'herbe et les orties l'avaient envahi. Les volets étaient clos. La porte était sans doute fermée à clef, et c'est sans grand espoir que je tournai le bouton. A ma grande surprise, elle s'ouvrit et j'entrai en courbant la tête. Je m'attendais à trouver un hangar à bateaux sale, poussiéreux et encombré, avec des planches hors d'usage, des cordes et des rames par terre. Il y avait bien de la poussière, mais on ne voyait ni cordes, ni rames. En revanche, la pièce renfermait des meubles : un bureau dans un coin, une table, des chaises et un divan-lit contre le mur. Il y avait aussi un bahut garni de tasses et d'assiettes, et des étagères chargées de livres et surmontées de modèles de bateaux. Un instant, je crus la maisonnette habitée par le pauvre homme de la grève, mais je regardai mieux et ne découvris aucun signe de vie récente. Cette grille rouillée ignorait le feu ; ce sol poussiéreux, les pas. L'étoffe du divan avait été grignotée par des souris ou des rats, elle était trouée et effrangée. Il faisait froid dans la maisonnette, froid et humide, sombre aussi. Je n'aimais pas cette atmosphère oppressante. Je n'avais pas envie de rester là ; je détestais aussi le bruit de la pluie sur le toit et de l'eau qui s'égouttait dans la grille rouillée de la cheminée.

Je cherchai des yeux une ficelle ou quelque chose qui pût en tenir lieu. Je ne trouvai rien. Il y avait une porte à l'autre bout de la pièce : je l'ouvris, un peu craintive à présent, un peu effrayée, car j'avais l'impression étrange et désagréable que j'allais peut-être tomber à l'improviste sur quelque chose que je préférerais ne pas voir. Quelque chose qui pourrait me faire du mal, quelque chose d'horrible.

C'était stupide, évidemment, et j'ouvris la porte. Ce n'était qu'un hangar à bateaux, avec les cordes et les planches que j'attendais, deux ou trois voiles, un petit canot, des pots de peinture, tous les ustensiles propres à l'entretien et à l'usage d'un bateau. Une pelote de ficelle était posée sur une planche, près d'un canif rouillé. J'ouvris le canif, coupai un morceau de ficelle. Je sortis en hâte de la maisonnette sans regarder derrière moi.

Sur la plage, l'homme ne cherchait plus de coquillages ; il me regardait, Jasper à son côté.

— Ici, Jasper, dis-je. Viens, mon bon chien.

Je me penchai et, cette fois, il me laissa le toucher et le prendre par le collier.

— J'ai trouvé de la ficelle dans la maisonnette, dis-je à l'homme.

Il ne répondit pas. Je nouai la ficelle autour du collier de Jasper.

— Au revoir, dis-je, en tirant le chien.

L'homme me regarda avec ses petits yeux d'idiot.

— V's ai vue y aller, dit-il.

— Oui, dis-je.

— Elle n'y va plus maintenant.

— Non, plus maintenant.

— Elle est dans la mer, hein ! N'reviendra plus ?

— Non, elle ne reviendra plus.

— J'ai jamais rien dit, hein ? fit-il.

— Mais non, rien, ne vous tourmentez pas, répondis-je.

Il reprit ses fouilles en se parlant à lui-même. Je traversai la grève et vis Maxim qui m'attendait en haut des rochers, les mains dans ses poches.

— Excuse-moi, dis-je. Jasper ne voulait pas venir. Il m'a fallu que je cherche de la ficelle.

Il tourna brusquement sur ses talons et se dirigea vers le bois.

— Nous ne rentrons pas par les roches ? demandai-je.

— Pourquoi faire, maintenant que nous sommes là ? dit-il sèchement.

Nous prîmes un sentier qui, à travers le bois, s'élevait au-dessus de la maisonnette.

— C'est la faute de Jasper si je suis restée si longtemps, dis-je. Il ne voulait pas cesser d'aboyer autour de cet homme. Qui est-ce ?

— C'est Ben, dit Maxim, un pauvre diable tout à fait inoffensif. Son père était gardien à Manderley, près de la ferme. Où as-tu trouvé cette ficelle ?

— Dans la maisonnette sur la plage.

— La porte était ouverte ?

— Oui. Je n'ai eu qu'à la pousser. J'ai trouvé la ficelle dans le hangar, là où il y a des voiles et un canot.

— Ah !... ah ! oui, dit-il. — Puis il ajouta au bout d'un moment : — Cette maisonnette devrait être fermée. C'est Ben qui t'a dit que la porte était ouverte ?

— Non. Il n'avait d'ailleurs pas l'air de comprendre ce que je lui demandais.

— Il se donne pour plus bête encore qu'il ne l'est. Il parle très intelligiblement quand il veut. Sans doute est-il entré des tas de fois dans la maisonnette, mais il ne tenait pas à ce que tu le saches.

Maxim marchait terriblement vite et la remontée de la plage était très dure. Cela ne ressemblait pas à la Vallée heureuse. Les arbres étaient sombres, ici, et denses, et il n'y avait pas d'azalées au bord du chemin. La pluie s'égouttait lourdement des branches épaisses. Elle éclaboussait mon col et glissait le long de ma nuque. Je frissonnais sous ce contact déplaisant comme un doigt froid. J'avais mal aux jambes après mon escalade inaccoutumée. Maxim, de mauvaise humeur, nous reprochait, à Jasper et à moi, d'avancer trop lentement.

— Si tu m'avais écouté au lieu de t'élancer à travers ces rochers, tu serais à la maison, à l'heure qu'il est, me dit-il. Jasper connaissait parfaitement le chemin. Je ne comprends pas pourquoi tu as couru après lui comme cela.

— Je pensais qu'il avait pu tomber et je craignais la marée.

— Alors, tu crois que j'aurais abandonné le chien s'il y avait eu le moindre danger ? Je t'avais dit de ne pas grimper sur les rochers, et maintenant tu grognes parce que tu es fatiguée.

Son visage était pâle et ses yeux avaient un regard sombre et perdu. Je lui tendis la main, pris la sienne et la tins serrée.

— Je t'en prie, Maxim, je t'en prie, dis-je.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-il sèchement.

— Je ne veux pas que tu fasses cette figure. Cela me fait trop mal. Je t'en prie, Maxim. Oublions ce que nous venons de dire. C'est une querelle idiote. Je te demande pardon, chéri, je te demande pardon.

— Nous aurions dû rester en Italie, dit-il. Nous n'aurions jamais dû revenir à Manderley. Dieu, quel imbécile j'ai été de revenir !

Nous rentrâmes. Frith me débarrassa de l'imperméable ; nous prîmes le thé. C'était fini : l'incident était clos. Il ne

fallait plus en parler. Maxim me sourit par-dessus sa tasse de thé, puis prit son journal sur le bras de son fauteuil. Le sourire était ma récompense. Mais je me sentais très fatiguée. Mes doigts, qui avaient touché un toast, étaient gras de beurre et je fouillai dans ma poche à la recherche d'un mouchoir. J'en sortis un tout petit chiffon bordé de dentelles. Je le regardai en fronçant les sourcils, car il n'était pas à moi. Je me rappelai alors que Frith l'avait ramassé sur les dalles du hall. Il avait dû tomber de la poche de l'imperméable. Je le tournai dans ma main. Il était chiffonné, des petits flocons de poussière amassés au fond de la poche y étaient collés. Il y avait des initiales dans le coin. Un grand R penché, enlaçant un W.

Je devais être la première à avoir revêtu cet imperméable depuis qu'on s'était servi du mouchoir. Celle qui portait ce manteau alors était grande, mince, plus large d'épaules que moi, car je l'avais trouvé trop ample et trop long, et les manches me tombaient sur les mains. Il y avait une trace rose sur le mouchoir : un peu de rouge à lèvres. Elle s'en était servi pour s'essuyer les lèvres, puis l'avait roulé en boule et remis dans sa poche. Je m'essuyai les doigts au mouchoir et, ce faisant, sentis un vague parfum en émaner. Un parfum que je reconnaissais, un parfum que j'avais déjà senti. Je fermai les yeux, essayant de me rappeler. C'était quelque chose de fugitif, une odeur lointaine que je ne pouvais nommer. Je l'avais déjà respirée, j'en étais sûr, cet après-midi même.

Et je m'aperçus alors que le parfum évanescent du mouchoir était le même que celui des pétales d'azalée froissés de la Vallée heureuse.

IV

Le temps resta humide et froid pendant toute une semaine comme il arrive souvent dans les régions de l'ouest au début de l'été et nous ne retournâmes pas sur la plage. Je pouvais voir la mer du haut de la terrasse et des pelouses. Elle paraissait grise et peu engageante, roulant de grandes vagues. Je les imaginais montant vers la petite crique et se brisant bruyamment contre les roches, puis dévalant, rapides et fortes, la

grève en pente. Sur la terrasse, en prêtant l'oreille, j'entendais le murmure de la mer au-dessous de moi, lointain et assourdi. C'était un bruit morne qui ne cessait jamais. Les mouettes volaient vers la terre, chassées par le vent. Elles tournoyaient autour de la maison en criant. Je commençais à comprendre pourquoi il y a des gens qui ne peuvent pas supporter le bruit de la mer. Elle a parfois une note désolée et sa persistance même, ces éternels roulements, fracas et glissements, portent sur les nerfs. J'étais contente que notre appartement fût dans l'aile est : je pouvais me pencher à la fenêtre et regarder la roseraie. Il m'arrivait de ne pas dormir, en effet, et, me levant doucement de mon lit dans la nuit tranquille, j'allais à la fenêtre et m'accoudais sur la balustrade dans l'air paisible et silencieux.

Je n'entendais pas la mer agitée, et comme je ne l'entendais pas, mes pensées, elles aussi, se faisaient paisibles. Elles ne m'entraînaient pas dans ce sentier abrupt à travers bois vers la crique grise et la maisonnette abandonnée. Je ne voulais pas penser à la maisonnette. Je ne me la rappelais que trop souvent dans la journée. Son souvenir m'assaillait chaque fois que, de la terrasse, j'apercevais la mer. Je revoyais alors les toiles d'araignées au mât des petits bateaux et les trous faits par les rats sur le divan. Je me rappelais le bruit de la pluie sur le toit. Et je pensais aussi à Ben avec ses yeux bleus délavés, son sourire rusé d'idiot. Ces choses me troublaient. Je voulais les oublier, mais j'aurais voulu aussi savoir pourquoi elles me troublaient, pourquoi elles me rendaient malheureuse. Tout au fond de ma conscience, il y avait un petit grain de curiosité craintive, furtive, qui, — j'avais beau le nier, — se développait lentement, et je connaissais tous les doutes et les tourments de l'enfant à qui l'on a dit : « On ne parle pas de ces choses, c'est défendu. »

Je ne pouvais oublier le regard égaré de Maxim dans le sentier et je ne pouvais oublier ses paroles : « Oh ! Dieu, quel imbécile j'ai été de revenir ! » Tout cela était de ma faute, je n'aurais pas dû descendre dans la crique. J'avais rouvert un chemin vers le passé. Maxim était de nouveau lui-même, certes, et nous vivions de concert, dormant, mangeant, nous promenant, écrivant des lettres, descendant au village en

voiture, mais je savais qu'il y avait entre nous une barrière depuis ce jour-là.

Il suivait son chemin de l'autre côté de cette barrière qui me séparait de lui. Et je vivais dans la crainte qu'un mot inconsidéré, un détour imprévu dans une conversation ramenât de nouveau cette expression dans ses yeux. Je me mis à redouter toute allusion à la mer, craignant que de la mer on en arrivât à parler bateaux, accidents, noyades...

. . . . . .

Je recevais des visites et j'en rendais.

— Recevrez-vous beaucoup à Manderley ? me demandait-on, et je répondais :

— Je ne sais pas. Maxim n'en a guère parlé jusqu'à présent.

— Oui, évidemment, c'est encore un peu tôt. La maison était littéralement pleine autrefois.

Un jour, j'étais en visite chez la femme du pasteur de la cathédrale d'une petite ville voisine ; elle me dit :

— Pensez-vous que votre mari ait l'intention de reprendre la tradition des bals costumés à Manderley ? Quel beau spectacle ! Je ne l'oublierai jamais.

Je dus sourire comme si j'étais au courant et dire :

— Nous n'avons encore rien décidé. Il y a eu tant de choses à faire, à organiser !

— Je m'en doute. Mais j'espère qu'il n'y renoncera pas ; il faudra user de votre influence. Il n'y en a pas eu l'année dernière, évidemment ; mais je me rappelle celui d'il y a deux ans, où nous étions, le pasteur et moi : c'était un enchantement. Manderley se prête tellement bien à ce genre de choses ! Le hall était une splendeur. C'était là qu'on dansait et l'orchestre était dans la galerie. Une grosse affaire à organiser, mais tout le monde en était ravi.

— Oui, dis-je. Oui, il faudra que je demande à Maxim.

— Il y a eu aussi une garden-partie, où nous sommes allés un été, reprit la femme du pasteur. Tout était toujours magnifique. Un temps radieux, je me rappelle. Le thé par petites tables dans la roseraie : c'était une idée si charmante et si originale ! Oh ! elle était très intelligente...

Elle s'arrêta, rosit un peu, craignant d'avoir manqué de tact, mais je renchéris aussitôt pour la tirer d'embarras, et je m'entendis dire avec hardiesse, avec chaleur :

— Rebecca devait être une personne remarquable.

Je ne comprenais pas comment j'avais pu enfin prononcer ce nom. J'attendis, me demandant ce qui allait se passer. J'avais prononcé tout haut le nom de Rebecca. C'était un extraordinaire soulagement. J'avais l'impression de m'être débarrassée d'une souffrance intolérable. Je ne sais si la femme du pasteur vit la rougeur couvrir mon visage, mais elle continua la conversation et je l'écoutais avidement.

— Vous ne l'avez pas connue ? demanda-t-elle, — et, comme je secouais la tête, elle hésita un instant, pas très sûre de son terrain : — Oh ! nous n'avions pas de relations très personnelles avec elle, vous savez, le pasteur n'est installé ici que depuis quatre ans ; mais, naturellement, elle s'occupait de nous quand nous venions au bal ou à la garden-partie. Nous y avons aussi dîné, un hiver. Oui, c'était une charmante créature. Si vivante !

— Il paraît qu'elle était douée pour tout, dis-je d'une voix suffisamment détachée, tout en jouant avec la manchette de mon gant. C'est assez rare de rencontrer une personne qui soit à la fois belle, intelligente et sportive.

— C'est vrai, dit la femme du pasteur, elle était sûrement très douée. Je la revois debout, au pied de l'escalier, la nuit du bal, recevant les invités ; ce nuage de cheveux sombres contre sa peau très blanche... et son costume lui allait si bien ! Oui, elle était très belle.

L'inévitable silence, le regard à la montre, superflu, car la pendule du salon de la maîtresse de maison sonnait quatre heures d'une voix aiguë. Je me levai :

— Je suis si contente de vous avoir trouvée ! J'espère que vous viendrez nous voir.

— Ce serait avec le plus grand plaisir... Mais le pasteur est toujours tellement occupé, hélas ! Rappelez-moi au souvenir de votre mari et n'oubliez pas de lui demander de reprendre les bals costumés.

Et je répondis : « Oui, oui, sûrement », mentant, feignant d'être au courant, et, dans l'auto qui me ramenait, je voyais le grand hall de Manderley plein de gens costumés ; j'imaginais le brouhaha, les bavardages, les rires de la foule animée, l'orchestre dans la galerie, le souper dans le salon, sans doute, avec de longues tables de buffet disposées contre

les murs, et je me représentais Maxim debout au pied de l'escalier, riant, serrant des mains, se tournant vers quelqu'un à son côté, quelqu'un de grand et de mince, avec des cheveux sombres, avait dit la femme du pasteur, des cheveux sombres encadrant un visage très blanc, quelqu'un dont les yeux avisés prenaient soin du confort de ses invités, qui donnait un ordre par-dessus l'épaule à un domestique, quelqu'un qui n'était jamais sans grâce, et qui, en dansant, laissait dans l'air un sillage de parfum comme un azalée blanc...

Je ne ferai plus de visites de ce genre, décidai-je. Je le dirais à Maxim. Tant pis si on me trouvait impolie. Cela serait un aliment de plus pour la critique. On pourrait dire que j'étais mal élevée. « Cela ne m'étonne pas, dirait-on ; après tout, d'où sort-elle ? » Puis un rire et un haussement d'épaules. « Comment, ma chère, vous ne savez donc pas ? Il l'a ramassée à Monte-Carlo ou je ne sais où. Elle n'avait pas le sou. Elle était demoiselle de compagnie d'une vieille dame. » Nouveaux rires, regards surpris. « Ce n'est pas possible ! Ah ! les hommes sont extraordinaires. Et Maxim, Maxim qui était si difficile ! Comment a-t-il pu, après Rebecca ?... »

Tant pis. Cela m'était bien égal ; on dirait ce qu'on voudrait. Comme la voiture passait devant la loge, je me penchai pour sourire à la gardienne. A l'un des détours de l'allée, j'aperçus devant nous un homme qui la montait à pied. C'était Frank Crawley. Il s'arrêta en entendant l'auto, et le chauffeur ralentit. Frank Crawley ôta son chapeau et me sourit. Il avait l'air content de me voir. Je lui souris aussi. C'était gentil à lui d'être content de me voir. J'aimais bien Frank Crawley ; je ne le trouvais ni terne, ni ennuyeux, malgré l'opinion de Béatrice ; peut-être était-ce parce que j'étais terne moi-même. Nous étions ternes tous les deux. Je frappai à la vitre et dis au chauffeur de s'arrêter.

— Je vais monter à pied avec Mr. Crawley.

Il m'aida à descendre d'auto :

— Vous avez fait des visites ? me demanda-t-il.

— Oui, Frank, répondis-je.

Je l'appelais Frank pour faire comme Maxim, mais lui m'appelait toujours madame. Nous aurions été jetés ensemble sur une île déserte et y aurions vécu tête à tête tout le reste

de notre existence qu'il aurait continué à dire : madame.

— Je viens de chez le pasteur, dis-je ; il était sorti, mais sa femme était là. Elle voulait savoir si nous donnerions un bal costumé à Manderley, ajoutai-je en l'observant du coin de l'œil. Elle a été invitée au dernier et s'est beaucoup amusée. Je ne savais pas qu'on donnât des bals costumés ici, Frank.

Il hésita un instant avant de répondre. Il avait l'air un peu gêné.

— Si, si, dit-il enfin. Le bal de Manderley était une attraction annuelle. Tout le comté venait, et beaucoup de gens de Londres aussi. C'était une grande fête.

— Rebecca devait s'occuper elle-même de tout, dis-je d'un air détaché.

Je vis qu'il tournait son visage vers moi comme pour déchiffrer mon expression.

— Nous nous en occupions tous beaucoup, dit-il.

Il y avait une étrange réserve dans la manière dont il dit cela, une certaine timidité qui me rappelait la mienne. Je me demandai tout à coup s'il n'avait pas été amoureux de Rebecca.

— Je crains de n'être pas d'une grande aide, si nous donnons un bal, repris-je. Je suis incapable d'organiser quoi que ce soit.

— Vous n'aurez rien à faire, dit-il. On ne vous demandera que d'être vous-même et d'ajouter par votre présence à l'éclat de la fête.

— C'est très aimable à vous, Frank ; mais je crains de ne pas savoir faire cela non plus.

— Vous ferez cela très bien.

Cher Frank Crawley, si plein de tact et d'attentions !

— Allez-vous demander à Maxim d'organiser un bal ? dis-je.

— Pourquoi ne pas le lui demander vous-même ?

— Non, fis-je, non, je ne veux pas.

Nous continuions à cheminer dans l'allée. Maintenant que j'avais vaincu ma répugnance à prononcer le nom de Rebecca, d'abord devant la femme du pasteur, puis maintenant avec Frank Crawley, le désir de continuer me poussait. J'y goûtais une étrange satisfaction ; cela agissait sur moi comme un stimulant.

— J'étais sur la plage l'autre jour, dis-je, celle du brise-lames. Jasper était furieux, il aboyait contre ce pauvre aux yeux d'idiot.

— Vous devez parler de Ben, dit Frank d'une voix redevenue naturelle. Il traîne toujours par là. C'est un très brave type ; vous ne devez pas avoir peur de lui. Il ne ferait pas de mal à une mouche.

— Oh ! je n'ai pas eu peur, dis-je, — puis je m'interrompis un instant, fredonnant un petit air pour me donner confiance. — Je crains que la maisonnette finisse par tomber en ruines, repris-je sur un ton léger. J'y suis entrée chercher une ficelle pour attacher Jasper. Les meubles et les livres s'abîment. Pourquoi ne fait-on rien pour empêcher cela ?

Je savais qu'il ne me répondrait pas tout de suite. Il se baissa pour rattacher le cordon de son soulier. J'affectais d'examiner une feuille dans les buissons.

— Toutes ces choses étaient à Rebecca ? demandai-je.

— Oui, fit-il.

Je jetai la feuille et en cueillis une autre que je tournai entre mes doigts.

— Que faisait-elle de cette maisonnette ? demandai-je. J'avais cru, de l'extérieur, que ce n'était qu'un hangar à bateaux.

— C'était un hangar à bateaux à l'origine, dit-il d'une voix de nouveau tendue, la voix de quelqu'un qui n'est pas à l'aise dans son sujet. Et puis, elle l'a transformée et y a fait venir des meubles et divers objets.

Je trouvai bizarre la façon dont il disait : « elle ». Il ne disait pas Rebecca, ni Mme de Winter, comme je m'y étais attendue.

— Elle s'en servait beaucoup ? dis-je.

— Oui, fit-il. Beaucoup, pour des pique-nique au clair de lune et... des choses comme ça.

Nous avions repris notre marche, moi fredonnant toujours mon petit air.

— Des pique-niques au clair de lune ? Que ça doit être amusant ! fis-je avec chaleur. Y alliez-vous ?

— Une ou deux fois, dit-il.

Et je feignis de ne pas remarquer sa répugnance à me répondre.

— Qu'est-ce que cette bouée qui est dans le petit port ? repris-je.

— Le bateau y était amarré.

— Quel bateau ?

— Son bateau.

Un étrange élan me poussait. Il me fallait continuer à l'interroger. Je savais qu'il n'avait pas envie de parler de ces choses, mais j'avais beau le plaindre et m'indigner de mon audace, je ne pouvais me taire.

— Qu'est devenu le bateau ? demandai-je. Est-ce celui avec lequel elle s'est noyée ?

— Oui ; il a chaviré et sombré. Elle a été jetée par-dessus bord.

— Quel genre de bateau était-ce ?

— Un bateau d'environ trois tonnes, avec une petite cabine.

— Qu'est-ce qui l'a fait chavirer ? demandai-je encore.

— Il peut faire très gros temps dans la baie.

Je songeais à cette mer verte, tachée d'écume, que je voyais de la terrasse. J'imaginais le vent s'y levant tout à coup, faisant pencher le petit bateau, la voile blanche couchée sur une mer déchaînée.

— Ne pouvait-t-on pas aller à son secours ?

— Personne n'a vu l'accident, personne ne savait qu'elle était en mer.

J'eus soin de ne pas le regarder. Il aurait pu lire la surprise sur mon visage. J'avais toujours cru que cela s'était passé au cours de régates, qu'il y avait là d'autres bateaux, des bateaux de Kerrith, et des gens regardant du haut des falaises. Je ne savais pas qu'elle était seule, toute seule dans la baie.

— On devait le savoir à la maison..., dis-je.

— Non. Elle partait souvent ainsi, toute seule. Elle rentrait à n'importe quelle heure de la nuit et couchait dans la maisonnette de la plage.

— Elle n'avait pas peur ?

— Peur ? fit-il. Non, elle n'avait peur de rien.

— Est-ce que... est-ce que ça ne faisait rien à Maxim qu'elle parte toute seule comme ça ?

— Je ne sais pas, dit-il brièvement.

Et j'eus l'impression de sa loyauté envers quelqu'un. Envers Maxim ou Rebecca, ou peut-être envers lui-même. C'était étrange ; je ne savais qu'en penser.

— Elle a dû se noyer en essayant de gagner la rive à la nage après que le bateau eût chaviré ? demandai-je.

— Oui, fit-il.

— Combien de temps après l'a-t-on retrouvée ?

— Environ deux mois.

— Deux mois ! Je croyais qu'on retrouvait les noyés au bout de deux jours, que la marée les ramenait sur la grève. Où l'a-t-on trouvée ?

— Près d'Edgecoombe, à une quarantaine de milles d'ici.

J'avais passé des vacances à Edgecoombe quand j'avais sept ans. Il y avait une jetée et des ânes ; je m'étais promenée à âne sur la plage.

— Comment a-t-on su que c'était elle au bout de si longtemps ?

Je me demandais pourquoi il se taisait avant chaque phrase comme s'il pesait ses mots. L'avait-il aimée ? Cela le touchait-il tellement ?

— Maxim est allé à Edgecoombe pour l'identifier, dit-il.

Et soudain je n'eus plus envie de l'interroger. Je me sentais lasse, lasse et dégoûtée de moi. Je me faisais l'effet de ces curieux qui se pressent dans l'espoir de voir la victime d'un accident. Je m'en voulais. Mes questions étaient dégradantes, basses. Frank Crawley devait me mépriser.

— Frank ! dis-je avec désespoir, je sais ce que vous pensez. Vous ne pouvez pas comprendre pourquoi je viens de vous poser toutes ces questions. Vous me trouvez ignoblement curieuse. Ce n'est pas cela, je vous le jure. C'est seulement que... que je me sens quelquefois dans une telle infériorité... Tout me paraît très nouveau ici ; cette vie à Manderley, ce n'est pas celle pour laquelle j'avais été élevée. Quand je fais des visites, comme cet après-midi, je sais que les gens m'examinent et se demandent comment je vais m'en tirer. Et alors, Frank, moi aussi je me le demande, et je me mets à douter de moi, et je suis obsédée par l'affreuse pensée que je n'aurais jamais dû épouser Maxim, que nous ne serons pas heureux. Vous comprenez, chaque fois que je rencontre un être nouveau, je sais qu'il pense la même chose

que les autres : « Comme elle est différente de Rebecca ! »

Je me tus, essoufflée, un peu honteuse de m'être tant livrée, et sentant qu'à présent j'avais à jamais brûlé mes vaisseaux. Il se tourna vers moi, l'air soucieux et troublé.

— Il ne faut pas penser cela, madame, dit-il. Pour ma part, je ne peux vous dire à quel point je suis heureux que vous ayez épousé Maxim. Sa vie en sera changée du tout au tout. Je suis sûr que vous allez y réussir merveilleusement. A mon avis, c'est... c'est très rafraîchissant et charmant de rencontrer quelqu'un comme vous qui n'est pas complètement... (il rougit, cherchant un mot), pas entièrement, dirai-je, au courant de Manderley. Et si les gens du voisinage vous donnent l'impression qu'ils vous critiquent, eh bien ! eh bien ! ils ne manquent pas d'audace, voilà tout. Je n'ai jamais entendu un mot de critique sur vous, et si j'en entendais un, je ferais en sorte qu'il ne se renouvelât pas.

— C'est vraiment très gentil à vous, Frank, dis-je, et cela me rassure énormément. Il faut dire que je suis idiote avec les gens. Je n'en ai jamais vu beaucoup, et à chaque visite je me dis : comment... comment ce pouvait-il être à Manderley autrefois, quand il y avait là quelqu'un qui était né et avait été élevé pour y vivre, et qui faisait tout sans effort. Et je m'aperçois tous les jours de ce qui me manque : l'assurance, la grâce, la beauté, l'intelligence, l'esprit, toutes les qualités enfin qui comptent le plus chez une femme... et qu'elle avait. Il n'y a rien à faire, Frank, rien.

Il ne répondit pas. Il continuait à avoir l'air malheureux. Il sortit son mouchoir et se moucha.

— Il ne faut pas dire cela, fit-il.

— Pourquoi ? N'est-ce pas vrai ?

— Vous avez des qualités qui comptent autant, et même beaucoup plus. Je suis peut-être bien hardi de vous parler ainsi, je ne vous connais pas encore beaucoup. D'ailleurs je suis célibataire, je ne connais pas très bien les femmes, mais je crois bien que la bonté et la sincérité d'une femme valent mieux pour son mari que tout l'esprit et toute la beauté du monde.

Il paraissait très agité et se moucha pour la seconde fois. Je me demandais pourquoi il prenait cela si à cœur. Je n'avais pas dit grand chose, en somme, je lui avais seulement avoué

mon manque de confiance en moi quand je me comparais à Rebecca. Mais elle devait posséder les qualités qu'il me présentait comme m'appartenant : elle devait être sincère et bonne pour avoir eu tant d'amis, avoir été partout si sympathique... Pauvre Frank ! Et Béatrice qui le trouvait terne et lui reprochait de n'avoir jamais rien à dire !

— Je suis sûr, commença-t-il, puis il hésita : — Je suis sûr que Maxim serait très ennuyé, très désolé, s'il connaissait votre pensée. Je ne crois pas qu'il en ait la moindre idée.

— Vous ne lui répéterez pas mes paroles ? dis-je vivement.

— Non, naturellement ; pour qui me prenez-vous ? Mais, écoutez, madame, je connais assez bien Maxim et je l'ai vu dans divers... états d'âme. S'il savait que vous vous faites du souci à cause... enfin, à cause du passé, cela le désolerait plus que n'importe quoi. Cela, je vous le jure. Il est très bien en ce moment, il a très bonne mine, mais Mme Lacy avait raison, l'autre jour, quand elle déclarait que l'année dernière il avait été bien près de sombrer dans la neurasthénie, bien que ce fût un manque de tact de le dire devant lui... Vous êtes fraîche et jeune, et... raisonnable, vous n'avez rien de commun avec tout ce qui s'est passé. Oubliez tout cela, madame, oubliez tout, comme lui, Dieu merci ! comme nous tous. Aucun de nous n'a envie de revivre le passé. Maxim moins que tout autre. Et c'est à vous, comprenez-le, de nous en détacher. Il ne faut pas nous y ramener.

Il avait évidemment raison. Cher bon Frank, mon ami, mon allié. J'avais été égoïste et trop sensible.

— Je me sens plus heureuse, dis-je, bien plus heureuse. Et vous serez mon ami, quoi qu'il arrive, n'est-ce pas, Frank ?

— Oui, bien sûr, répondit-il.

Nous atteignions l'extrémité de la sombre allée et débouchions dans la lumière. Les rhododendrons nous entouraient... Hélas ! leur beauté serait bientôt flétrie ; leur temps passe vite.

— Frank, dis-je, avant d'en finir pour toujours sur ce sujet, voulez-vous me promettre de me répondre très sincèrement ?

Il me regarda d'un air légèrement soupçonneux.

— Peut-être allez-vous me demander une chose à laquelle il me serait impossible de répondre.

— Non, dis-je, ce n'est pas une question de ce genre que je veux vous poser ; cela n'a rien d'intime ni de personnel.

— Bien, je ferai de mon mieux.

Nous étions arrivés au tournant de l'allée et Manderley fut devant nous, paisible au creux de ses pelouses, me surprenant comme toujours par sa parfaite symétrie, sa grâce, sa grande simplicité. Le soleil faisait scintiller les petits carreaux des fenêtres et il y avait un doux éclat roux sur les murs de pierre tapissés de lichen. Une mince colonne de fumée montait en ondulant de la cheminée de la bibliothèque. Je mordis l'ongle de mon pouce en regardant Frank du coin de l'œil.

— Dites-moi, demandai-je d'une voix indifférente, dites-moi, Rebecca était-elle très belle ?

Frank attendit un instant avant de répondre. Je ne voyais pas son visage. Il regardait loin devant moi, vers la maison.

— Oui, dit-il, doucement, oui, je crois que c'est la plus belle créature que j'aie jamais vue.

Nous montâmes les marches du perron, entrâmes dans le hall, et je sonnai pour le thé.

V

Je ne voyais pas beaucoup Mrs Danvers. Elle me téléphonait chaque matin dans le petit salon et me soumettait les menus pour la forme, mais nos relations s'arrêtaient là. Elle avait engagé une femme de chambre, Clarice, une gentille fille tranquille et bien élevée qui n'avait encore jamais été en service et ne montrait pas de principes intimidants. C'était, je crois, la seule personne de la maison qui eût peur de moi. Pour elle, j'étais la maîtresse, j'étais Mme de Winter. Les commérages des autres domestiques ne pouvaient la toucher. Bien que née sur le domaine, elle en était restée éloignée un certain temps, ayant été élevée chez une tante à une douzaine de kilomètres de Manderley, où elle était en somme aussi nouvelle que moi. J'étais très à mon aise avec elle.

Un jour, Frith, ayant servi le café après déjeuner dans la bibliothèque, s'attarda un moment et dit :

— Je voudrais parler à Monsieur.

Maxim leva les yeux au-dessus de son journal.

— Bien, Frith ; qu'y a-t-il ? dit-il, un peu surpris.

Frith avait un air rigide et solennel, les lèvres serrées.

— C'est à propos de Robert, monsieur. Il y a un petit désaccord entre Mrs Danvers et lui. Robert est dans tous ses états.

— Seigneur ! dit Maxim en me faisant une grimace.

Et je me penchai pour caresser Jasper afin de me donner une contenance, comme toujours dans les moments embarrassants.

— Voilà, monsieur. Il paraît que Mrs Danvers a accusé Robert d'avoir enlevé un bibelot précieux du petit salon. C'est le travail de Robert d'apporter les fleurs fraîches et de mettre les vases en place. Quand Mrs Danvers est entrée ce matin dans le petit salon que Robert venait de quitter, elle a remarqué qu'un des bibelots manquait. Elle dit qu'il était encore là hier matin. Elle a accusé Robert d'avoir pris le bibelot ou de l'avoir cassé. Robert a nié énergiquement l'un et l'autre, et est venu se plaindre à moi ; il en pleurait presque, monsieur.

— Eh bien ! c'est sans doute quelqu'un d'autre qui l'a fait. Une des filles de service, peut-être.

— Non, monsieur. Mrs Danvers est entrée dans la pièce avant qu'on ait fait le ménage. Personne n'y avait pénétré depuis Madame, hier, et depuis que Robert y avait apporté les fleurs, ce matin, de bonne heure. C'est très désagréable pour Robert et pour moi, monsieur.

— Naturellement. Dites à Mrs Danvers de venir me parler. De quel bibelot s'agit-il au juste ?

— De l'Éros de porcelaine, monsieur, qui était sur le bureau.

— Oh ! oh ! mais c'est un de nos trésors ! Il faudra qu'il se retrouve. Allez me chercher Mrs Danvers.

— Bien, monsieur.

Frith quitta la pièce et nous nous retrouvâmes seuls.

— Quel ennui ! dit Maxim, cette statuette vaut un prix fou. Et j'ai horreur des disputes de domestiques. Je me demande pourquoi ils sont venus me parler de cette affaire. C'est ton métier, mon amour.

Je laissai Jasper et levai vers Maxim un visage en feu.

— Chéri, dis-je, je voulais t'en parler plus tôt, mais... mais j'ai oublié. C'est moi qui ai cassé l'Éros quand j'étais dans le petit salon, hier.

— Tu l'as cassé ? Mais pourquoi, diable, ne l'as-tu pas dit tout à l'heure quand Frith était là ?

— Je ne sais pas. Cela m'ennuyait. J'avais peur qu'il ne me trouvât idiote.

— Il va te trouver beaucoup plus idiote, maintenant. Il va falloir que tu expliques cela, à lui et à Mrs Danvers.

— Oh ! non, Maxim, je t'en prie. Laisse-moi m'en aller.

— Ne fais pas la petite cruche. On dirait que tu as peur d'eux.

— Mais j'ai peur d'eux. Enfin, pas peur, mais...

La porte s'ouvrit et Frith fit entrer Mrs Danvers. Je regardai Maxim, très énervée. Il haussa les épaules, mi amusé, mi mécontent.

— Il y a erreur, mistress Danvers. C'est Madame qui a cassé la statuette et oublié d'en parler, dit Maxim.

Tout le monde me regarda. J'étais consciente de ma rougeur coupable.

— Je regrette, dis-je en regardant Mrs Danvers. Je ne pensais pas que cela pourrait causer des ennuis à Robert.

— La statuette est-elle réparable, madame ? dit Mrs Danvers.

Elle ne semblait pas surprise d'apprendre que j'étais la coupable. Je sentis qu'elle l'avait toujours su et qu'elle n'avait accusé Robert que pour voir si j'aurais le courage d'avouer.

— Je crains que non, dis-je, elle est en miettes.

— Qu'as-tu fait des morceaux ? me demanda Maxim.

J'avais l'impression d'être une prisonnière subissant un interrogatoire.

— Je les ai mis dans une enveloppe, dis-je.

— Bien, et qu'as-tu fait de l'enveloppe ? continua Maxim en allumant une cigarette, sur un ton où l'amusement et l'exaspération se mêlaient.

— Je l'ai mise au fond d'un tiroir du bureau, dis-je.

— On croirait que Madame pensait que vous alliez la mettre en prison, mistress Danvers, dit Maxim. Vous chercherez cette enveloppe et vous enverrez les fragments de la

statuette à Londres. S'il n'y a pas moyen de la réparer, eh bien ! tant pis. Ça va, Frith. Dites à Robert de sécher ses larmes.

Elle sortit et je m'assis sur le rebord de la fenêtre, regardant au dehors. Maxim reprit son journal.

— Je suis vraiment désolée, chéri, dis-je au bout d'un moment. C'était si maladroit de ma part ! Je ne sais pas comment c'est arrivé. Je disposais des livres sur le bureau et l'Éros a glissé.

— N'y pense plus, ma petite enfant. Quelle importance cela a-t-il ?

— J'aurais dû faire attention. Mrs Danvers doit être furieuse contre moi.

— Pourquoi diable ? Ce bibelot n'était pas à elle.

— Non, mais elle est si fière de toutes ces choses ! C'est affreux de penser qu'on n'avait jamais rien cassé ici. Il fallait que ce fût moi. Mrs Danvers ne me pardonnera jamais.

— Zut pour Mrs Danvers ! Je ne te comprends pas. Que veux-tu dire quand tu dis que tu as peur d'elle ?

— Pas peur exactement... Ce n'est pas cela. Je ne peux pas expliquer...

— Tu fais des choses extraordinaires, dit Maxim ; tu n'avais qu'à l'appeler tout simplement, après avoir cassé la statuette, et à lui dire : « Tenez, Mrs Danvers, voulez-vous faire réparer cela ? » Elle aurait compris. Au lieu de cela, tu ramasses les morceaux dans une enveloppe et les caches au fond d'un tiroir, comme une nouvelle bonne.

— Je suis comme une nouvelle bonne, dis-je lentement, par beaucoup de côtés. C'est pour cela que je m'entends si bien avec Clarice. Et c'est pour cela qu'elle m'aime bien. Ce n'est pas de ma faute si je suis timide.

— Je sais, chérie. Mais tu ne fais aucun effort pour te corriger.

— C'est très injuste, dis-je, j'essaye chaque jour, chaque fois que je sors ou que je rencontre quelqu'un de nouveau. Je fais des efforts tout le temps. Pour toi, ça va tout seul, tu es habitué à ce genre de choses. Moi, je n'ai pas été élevée pour ça.

— Bah ! fit Maxim, ce n'est pas une question d'éducation, c'est une affaire d'application. Tu ne te figures pas que ça

m'amuse de faire des visites, non ? Ça m'ennuie affreusement. Mais il faut ce qu'il faut.

— Il ne s'agit pas d'ennui, dis-je. Si cela ne faisait que m'ennuyer, ce serait bien différent. Je déteste que les gens me regardent sur toutes les coutures comme une vache de concours.

— Et quand ce serait, qu'est-ce que ça peut bien te faire ? Cela les distrait.

— Pourquoi est-ce à moi de subvenir à leur distraction et de subir toutes leurs critiques ?

— Parce que la vie de Manderley est la seule chose à laquelle les gens de ce pays s'intéressent.

— Alors, ils n'ont pas de chance avec moi, dis-je. Je pense que c'est pour cela que tu m'as épousée. Tu savais que j'étais terne, tranquille et inexpérimentée et qu'il n'y aurait pas de commérages à propos de moi.

Maxim jeta son journal par terre et se leva de son fauteuil.

— Que veux-tu dire ? s'écria-t-il.

Son visage était sombre et étrange et sa voix rauque n'était pas sa voix habituelle.

— Je... je ne sais pas, dis-je en m'adossant à la fenêtre. Pourquoi fais-tu cette tête ?

— Que sais-tu des commérages d'ici ?

— Rien, dis-je, effrayée par la façon dont il me regardait. Ne me regarde pas comme ça, Maxim. Qu'est-ce que j'ai dit ? Qu'y a-t-il ?

— Qui t'a parlé ? dit-il lentement.

— Personne, je te jure.

— Pourquoi as-tu prononcé ces paroles ?

— Mais je ne sais pas. J'étais fâchée, en colère. J'ai horreur de faire des visites, ce n'est pas ma faute. Et tu m'as reproché ma timidité. J'ai dit ça sans penser... C'est vrai, Maxim, il faut me croire.

— Ce n'était pas très malin.

— Non, dis-je, non, c'était idiot et méchant.

Il me regardait rêveusement, les mains dans ses poches, se balançant d'arrière en avant sur ses talons.

— Je ne suis guère ton compagnon, qu'en penses-tu ? dit-il. Il y a trop d'années entre nous. Tu aurais dû attendre et épouser un garçon de ton âge. Pas quelqu'un comme moi, avec la moitié de sa vie derrière lui.

— C'est ridicule, fis-je vivement, tu sais que l'âge n'a aucune importance dans le mariage. Bien sûr que nous sommes des compagnons.

— Tu crois ? Je n'en sais rien, dit-il.

Je m'agenouillai sur le rebord de la fenêtre et mis mon bras autour de ses épaules.

— Pourquoi me dis-tu ces choses ? fis-je. Tu sais que je t'aime plus que tout au monde. Tu es mon père et mon frère et mon fils.

— C'est ma faute, dit-il, sans m'écouter. Je ne t'ai même pas laissé le temps de réfléchir.

— Je n'avais pas besoin de réfléchir. Tu ne comprends pas, Maxim. Quand on aime quelqu'un...

— Es-tu heureuse ici ? dit-il en regardant loin de moi, par la fenêtre. Parfois, je me le demande. Tu as maigri, perdu tes couleurs.

— Bien sûr que je suis heureuse, dis-je. J'aime Manderley, j'aime le jardin, j'aime tout. J'irai voir des gens tous les jours, si tu veux. Pas une seconde je n'ai regretté de t'avoir épousé, tu le sais sûrement ?

Il me caressa la joue, avec son air terriblement distrait, se pencha et m'embrassa sur la tête.

— Pauvre chérie, tu n'as pas beaucoup de distractions. J'ai peur qu'il ne soit très difficile de vivre avec moi.

— Pas du tout, fis-je avec ardeur. Je pensais que ce devait être terrible d'être marié, qu'on pouvait avoir un mari qui boive, ou dise des gros mots, ou grogne si ses toasts étaient mous au petit déjeuner. Toi, tu n'es pas du tout comme ça.

— J'espère que non, Dieu merci, fit Maxim, et il sourit.

Encouragée par ce sourire, je souris aussi, pris ses mains et les baisai.

— Que tu es bête de dire que nous ne sommes pas des compagnons ! fis-je. Regarde comme nous nous tenons ici, tous les soirs, toi avec un journal ou un livre, moi avec mon tricot. Comme un vieux ménage marié depuis très longtemps. Bien sûr que nous sommes heureux. Tu parles comme si tu croyais que nous avons commis une erreur ? Tu ne le crois pas, n'est-ce pas, Maxim ? Tu sais que notre mariage est réussi, merveilleusement réussi ?

— Puisque tu le dis, tout va bien, fit-il.

— Non, mais tu le penses aussi, chéri ? Nous sommes heureux, n'est-ce pas ? Extraordinairement heureux ?

Il ne répondit pas. Il continuait à regarder par la fenêtre, tandis que je lui tenais les mains. J'avais la gorge sèche et serrée, les yeux brûlants. « Oh ! Dieu, pensais-je, on dirait deux personnages dans une pièce de théâtre ; dans un moment, le rideau va tomber, nous saluerons le public et rentrerons dans nos loges. Cela ne peut pas être un vrai moment de notre vie, à Maxim et à moi. » Je lâchai ses mains et je m'entendis parler d'une voix dure et froide.

— Si tu ne penses pas que nous sommes heureux, il vaudrait mieux le dire. Je ne veux pas que tu te forces à quoi que ce soit. J'aimerais mieux m'en aller, ne plus vivre avec toi.

Cela ne se passait pas réellement, bien sûr. C'était la femme de la pièce qui parlait, et non pas moi, à Maxim. J'imaginais le genre de fille qui tiendrait ce rôle, grande et mince, assez nerveuse.

— Dis, pourquoi ne réponds-tu pas ?

Il prit mon visage dans ses mains et me regarda.

— Comment te répondre ? dit-il. Je ne sais pas moi-même la réponse. Puisque tu dis que nous sommes heureux, n'y pensons plus. Moi, je n'en sais rien. Je m'en remets à toi. Nous sommes heureux, tant mieux. C'est entendu !

Il m'embrassa encore et se mit à marcher à travers la pièce. Je restais assise près de la fenêtre, raide, les mains sur mes genoux.

— Tu dis cela parce que je t'ai déçu, fis-je. Je suis gauche, je m'habille mal, les gens m'intimident. Je t'avais prévenu à Monte-Carlo que ce serait comme cela. Tu trouves que je ne suis pas à ma place à Manderley.

— Ne dis pas de bêtises. Je n'ai jamais dit que tu t'habillais mal ni que tu étais gauche. C'est ton imagination qui te suggère cela. Quant à ta timidité, ça passera, je te l'ai déjà dit.

VI

Vers la fin de juin, Maxim dut aller à Londres pour un dîner officiel, un dîner d'hommes. Il partit pour deux jours, me laissant seule et très inquiète. En voyant l'auto dispa-

raître au tournant de l'allée, j'eus l'impression d'une séparation définitive. Il aurait sûrement un accident et dans l'après-midi, en rentrant de promenade, je trouverais Frith qui m'attendrait, tout pâle. Le docteur d'un hôpital aurait téléphoné. « Ayez du courage », me dirait-il.

Puis Frank viendrait et nous irions ensemble à l'hôpital. Maxim ne me reconnaîtrait pas. J'imaginais tout cela en déjeunant. Je voyais les gens du pays rassemblés au cimetière pour l'enterrement, et moi appuyée au bras de Frank. Tout cela me paraissait si réel que je ne pus presque rien manger, et je tendais l'oreille pour entendre le téléphone.

Après le déjeuner, j'appelai Jasper et nous nous en allâmes à travers la Vallée heureuse, vers la plage. Les azalées étaient passés à présent ; leurs pétales brunis et desséchés jonchaient la mousse. La marée était basse, la mer très calme et lointaine. Elle ressemblait à un grand lac paisible au fond de la baie. Il n'y avait pas de vent, et le soleil brillait sur les petites flaques au creux des rochers où Jasper s'élança aussitôt.

— Pas par là, Jasper.

Il ne m'obéit naturellement pas. « Quel ennui ! » dis-je tout haut, et je grimpai sur le rocher à sa poursuite. La crique avait un tout autre aspect à marée basse. Il n'y avait pas plus de trois pieds d'eau dans le petit port. La bouée était toujours là. Elle était peinte en vert et blanc ; je ne l'avais pas remarqué l'autre fois. Il n'y avait personne sur la plage. Je grimpai sur le mur bas de la petite jetée ; Jasper courait devant moi, avec un air d'habitué. Il y avait un anneau dans le petit mur et une échelle de fer. C'est probablement là qu'on attachait le bateau, et on s'embarquait en descendant l'échelle. La bouée était juste en face, à trente pieds de là environ ; il y avait quelque chose d'écrit dessus. Je me tordis le cou pour déchiffrer ce que c'était : « *Je reviens.* » Quel drôle de nom pour un bateau ! Et bien mal adapté à ce bateau-là qui ne devait jamais revenir.

Jasper flairait l'échelle de fer.

— Allons, viens ! dis-je. Je n'ai pas envie de courir après toi.

Je remontai la jetée vers la plage ; la maisonnette à la

lisière du bois n'avait plus l'air aussi sinistre. Le soleil changeait tout. Je m'y dirigeai lentement. Après tout, ce n'était qu'une maisonnette inhabitée ; il n'y avait pas de quoi avoir peur. N'importe quel logis est humide et sinistre quand il a été abandonné pendant un certain temps. Je poussai la petite grille et allai à la porte de la maisonnette. Elle n'était pas complètement fermée. J'étais sûre d'avoir tourné le bouton la dernière fois. Jasper se mit à grogner en flairant sous la porte.

Je la poussai. Il faisait très sombre à l'intérieur, comme l'autre jour. Rien n'était changé. Les toiles d'araignées se mêlaient toujours aux cordages des modèles de bateaux en miniature. Mais la porte qui menait au hangar était ouverte cette fois. Jasper grogna dans cette direction et j'entendis quelque chose qui tombait. Jasper se mit à aboyer furieusement et se précipita entre mes jambes, vers le hangar. Je le suivis, le cœur battant, puis m'arrêtai au milieu de la chambre.

— Ici, Jasper, ne fais pas l'idiot, dis-je.

Il était sur le seuil du hangar, aboyant, hors de lui. Je le rejoignis lentement.

— Il y a quelqu'un ? dis-je.

Pas de réponse. Je me penchai vers Jasper, en le tenant par le collier, et regardai derrière la porte. Quelqu'un était assis contre le mur, dans le coin, quelqu'un qui, à en juger par son attitude recroquevillée, avait encore plus peur que moi. C'était Ben. Il essayait de se cacher derrière une des voiles.

— Que voulez-vous ? demandai-je.

Il me regarda stupidement, la bouche entr'ouverte.

— Que voulez-vous, Ben ? dis-je, un peu enhardie. Vous feriez mieux de sortir. M. de Winter n'aime pas qu'on entre ici.

Il se leva avec un sourire timide et en s'essuyant le nez du dos de sa main. Son autre main était derrière son dos.

— Qu'avez-vous là, Ben ? lui demandai-je.

Docile comme un enfant, il me montra sa main. Elle tenait une ligne de pêche.

— Je faisais rien, répéta-t-il.

— Écoutez, Ben, dis-je, gardez cette ligne si vous en

avez envie, mais ne recommencez pas. Ce n'est pas honnête de prendre ce qui appartient aux autres.

Il ne répondit pas.

— Allons, venez, repris-je d'une voix ferme.

Et je passai dans la pièce principale où il me suivit. Jasper n'aboyait plus ; il flairait les talons de Ben. Je n'avais aucune envie de m'attarder dans la maisonnette. Je sortis rapidement, Ben traînant les pieds derrière moi ; puis je fermai la porte.

— Vous feriez mieux de rentrer chez vous, dis-je à Ben.

Il tenait la ligne serrée dans sa main comme un trésor.

— V's allez pas me mettre à l'asile ? dit-il.

Je vis alors qu'il frémissait de peur. Ses mains tremblaient et ses yeux me suppliaient.

— Bien sûr que non, répondis-je doucement.

— J'ai rien fait, répéta-t-il, j'ai rien dit à personne. Je veux pas aller à l'asile.

Une larme roula sur sa figure sale.

— Personne ne vous y enverra, Ben. Mais il ne faut plus retourner dans la maisonnette.

— Là, là ! dit-il, j'ai quelque chose pour vous.

Il souriait stupidement en me faisant signe du doigt. Je le suivis. Il se pencha, retira une pierre plate dans les roches. Cette pierre cachait un petit tas de coquillages. Il en choisit un et me la tendit.

— C'est pour vous, dit-il.

— Merci, fis-je, il est très joli.

Il sourit de nouveau en se frottant l'oreille. Sa peur était envolée.

— Vous avez des yeux d'ange, dit-il.

Je regardais le coquillage, un peu abasourdie, ne sachant que dire.

— Vous êtes pas comme l'autre, fit-il.

— De qui parlez-vous ? Quelle autre ?

Il secoua la tête. Ses yeux étaient redevenus fuyants. Il mit son doigt contre son nez.

— Grande et noire, elle était, dit-il. Comme un serpent. Je l'ai vue ici de mes yeux. La nuit, qu'elle venait. Je l'ai vue. — Il s'arrêta, me regarda intensément. Je ne dis rien. — J'ai regardé à l'intérieur une fois, et elle s'est mise en colère.

« Tu me connais pas, qu'elle m'a dit, tu m'as jamais vue ici. Et si je te prends à me regarder par la fenêtre, je te ferai mettre à l'asile, qu'elle m'a dit. Ça te plairait pas, hein, l'asile ? On est méchant avec les gens à l'asile, qu'elle a dit. — Je dirai rien, Madame, que j'ai répondu... » Elle est partie, maintenant, n'est-ce pas ?

— Je ne sais ce que vous voulez dire, fis-je lentement. Personne ne vous enverra à l'asile. Au revoir, Ben.

Je m'éloignai dans la direction du sentier en traînant Jasper. Pauvre type ! il était toqué, évidemment. Il ne savait pas ce qu'il disait. Il était bien peu vraisemblable que qui que ce fût l'eût menacé de l'asile. Maxim avait dit qu'il était tout à fait inoffensif, Frank aussi. Peut-être en avait-on parlé dans sa propre famille, et le souvenir s'en était-il gravé en lui. C'était absurde d'ajouter de l'importance aux paroles d'un idiot. Je regardai vers la crique, par-dessus mon épaule. La marée commençait à monter et roulait doucement autour de la jetée. Ben avait disparu dans les rochers. La plage était de nouveau déserte. J'apercevais la cheminée de pierre de la maisonnette dans l'écartement des sombres arbres. J'eus soudain un désir irraisonné de fuite. Suivie de Jasper, je montai en courant l'abrupt et étroit sentier à travers bois sans plus regarder en arrière. On m'aurait offert tous les trésors du monde que je n'aurais pas pu revenir sur mes pas et retourner à la maisonnette ou sur la plage. C'était comme si quelqu'un m'eût attendu là dans le petit jardin où poussaient des orties, quelqu'un qui guettait, l'oreille tendue.

DAPHNÉ DU MAURIER.

Traduit de l'anglais par Denise Van Moppès.

(La troisième partie au prochain numéro).

GEORGES D'AVENEL

HISTORIEN ET MORALISTE

Le vicomte Georges d'Avenel, que nous avons eu le regret de perdre il y a quelques mois, a tenu depuis près de cinquante ans une grande place dans la rédaction de la *Revue*, puis dans ses Conseils. Nous remplissons donc un devoir de reconnaissance, mais aussi de justice, en rappelant ici les considérables services rendus par lui à la science et aux lettres françaises. Déjà, au lendemain de sa fin, nous avons dit la grande place tenue par lui dans la société parisienne et ses qualités de parfait gentilhomme. C'est l'homme de pensée et l'homme de plume qui nous occupera dans ces pages.

I

Né en 1855, tenté un instant par l'administration et par la carrière des préfectures, il dirigea bientôt du côté des études historiques l'activité de son esprit, hautement doué. Son premier travail de quelque importance, publié dès sa vingt et unième année, fut consacré aux *Évêques et archevêques de Paris*. Cette œuvre d'un écrivain à peine sorti de l'adolescence témoignait des sentiments religieux auxquels il resta constamment fidèle. Ensuite, il se consacra pendant près de dix années à l'examen des méthodes de gouvernement du cardinal de Richelieu, c'est-à-dire à l'administration de la France pendant la première moitié du XVIIe siècle. Le résultat de cet effort fut un considérable ouvrage en

quatre volumes sur *Richelieu et la Monarchie absolue* (Plon) qui obtint de l'Académie française, en 1889, sa plus éminente récompense, le grand prix Gobert.

Mais déjà son inlassable activité avait pris une direction un peu différente. L'Académie des Sciences morales et politiques proposa comme sujet de concours pour le prix du comte Rossi, à décerner en 1889, une histoire économique de la valeur et du revenu de la terre au XVIIe et au XVIIIe siècle. Un peu plus tard, et pour l'attribution d'un second prix de même nature, elle demanda des concurrents qu'ils étendissent leur enquête en arrière jusqu'au XIIIe siècle. Georges d'Avenel se sentit de taille à remplir dans toute son ampleur ce programme si vaste. Il entreprit une *Histoire économique de la propriété, des salaires, des denrées et de tous les prix en général*, depuis l'an 1200 jusqu'à l'an 1800.

Le travail manuscrit présenté par lui à l'Académie comportait quatre volumes in-quarto de texte et huit volumes in-folio de prix, relevés dans nos archives de toute sorte et méthodiquement classés. Dans son rapport sur le concours, l'économiste Émile Levasseur (plus tard administrateur du Collège de France) disait le haut mérite de l'œuvre accomplie, en souhaitait la publication prochaine : ce qui fut fait par les soins du ministère de l'Instruction publique au cours des années suivantes. Mais les sept imposants volumes du monumental ouvrage s'adressaient surtout aux spécialistes et l'auteur en donnait donc, dès 1895, une synthèse destinée au grand public, un volume alerte et attrayant intitulé : *la Fortune privée à travers sept siècles* (Colin).

Georges d'Avenel s'était en effet convaincu que le témoignage de l'histoire, le fruit de l'expérience des siècles en matière économique et sociale, mérite d'être considéré avec plus d'attention, avec plus de suite qu'il n'avait été fait jusque-là. Lorsque ce témoignage aura été entendu, espérait-il, apparaîtront en meilleure lumière nombre de faits inaperçus et de points de vue nouveaux. La connaissance en sera très profitable aux esprits réfléchis mis de la sorte en mesure de juger plus sainement le passé, afin d'orienter le présent vers un avenir plus sagement préparé. Or, l'histoire économique et financière de notre pays lui semblait encore à faire presque en totalité.

Non, certes, disait-il, que des œuvres importantes et solides ne soient déjà venues jalonner le chemin qu'il faudra frayer jusqu'au bout quelque jour, mais, avant lui, et sauf rares exceptions, les historiens avaient laissé de côté l'économie, cependant que les économistes s'abstenaient d'aborder franchement l'histoire. Ceux qui ont cherché à faire davantage n'ont pas assez mis leurs trouvailles en valeur. Ils se sont contentés de livrer au public des blocs massifs qu'ils n'acceptent ni de tailler en personne, ni même de voir façonner par d'autres. « Y porter une main profane, interpréter, dévêtir, débarbouiller seulement ces documents, vierges de tout commentaire, et par là même inféconds », c'est, aux yeux de ces maîtres trop scrupuleux, commettre une sorte de sacrilège. Pour leur part, achevait leur critique ironique, et de peur de faire mentir leurs textes en les faisant parler, ils préfèrent les voir se taire. Il y a là un exemple de la manière animée, directe, du jeune travailleur.

Pour lui, ses patientes investigations avaient mis en évidence la sottise qui se cache derrière cette assertion consacrée par le temps : « Les peuples heureux n'ont pas d'histoire ! » Elle revient à dire, au total, que l'histoire s'est beaucoup trop restreinte jusqu'ici à n'examiner que certaines catégories d'événements : ceux qui, presque toujours, font en effet le malheur des peuples, à savoir les passions des grands, leurs intrigues, les stratagèmes des généraux et les hécatombes du champ de bataille. Est-il rien au contraire de plus attachant que de pénétrer dans l'intimité des petits foyers d'autrefois, de scruter les rapports anciennement établis entre riches et pauvres, enfin de découvrir, enfouies sous le fatras de statistiques mortes, mille émotions secrètes de nos pères, et, comme s'exprime l'auteur par une métaphore hardie, de mieux connaître des populations séparées de nous par vingt-cinq ou trente cercueils d'ancêtres qui connurent, comme leurs descendants, des peines et des joies ?

Nos réflexions sur l'histoire présentée de la sorte, espère le savant qui lui consacre ses efforts, nous apprendront quelle est la voie de la sagesse. Elle consiste à collaborer au progrès de la civilisation, à celui de la raison, synthèse de l'expérience et de l'intention humaines, enfin à celui de

la science méthodique, récent aboutissement de la raison grandie. Ces diverses sortes de progrès agissent principalement dans l'intérêt des travailleurs, car ils opèrent le recul continu de la propriété héritée et oisive, en même temps que la rémunération plus ample du travail, producteur de propriété personnelle et récente. Les résultats en sont étudiés, dans *la Fortune privée à travers sept siècles*, avec une compétence rare, appuyée sur une documentation prodigieusement étendue.

II

L'horizon s'élargit encore dans les *Découvertes d'histoire sociale* qui méritent leur titre par l'originalité de leur contenu. On s'étonne à constater combien de vues nouvelles, en économie politique, avaient été inspirées à l'auteur par son attentive étude du mouvement des prix à travers les âges. Il rappelait, en tête du volume, par quelle méthode il était parvenu à en formuler les aperçus féconds. Il avait, dit-il, classé, rapproché, comparé quelques soixante-quinze mille prix : il avait ensuite médité sur les constatations réalisées par lui de la sorte dans les archives poudreuses et dans les austères bibliothèques. Alors, sous son regard de psychologue averti, l'histoire des chiffres est devenue l'histoire des hommes. Ses découvertes ont donc été faites presque malgré lui, et la principale, c'est que les évolutions économiques ne coïncident nullement avec les évolutions politiques ou sociales. Leurs racines sont plus déliées : elles s'enfoncent dans le soubassement même de la vie, dans la nécessité de manger à sa faim, d'introduire dans son existence un confort au moins rudimentaire. Et par exemple, ce XIXe siècle, au cours duquel s'est affirmée l'égalité dans les codes, a vu croître l'inégalité dans les fortunes.

Le prix du travail n'a pas non plus de corrélation nécessaire avec le coût de la vie : il n'y a nulle concordance entre la prospérité d'un pays, abstraitement considérée, et l'aisance de sa classe laborieuse. Lors même que, dans un groupe humain, aucun acte ne serait libre, le prix des choses ne s'y laisserait asservir par personne. La question sociale est,

de la sorte, une question scientifique beaucoup plus qu'un problème politique. Ces affirmations, assurément fondées sur les remarques les plus pertinentes, glissent peut-être un peu vers le paradoxe ; mais il faut être frappant pour être écouté de la masse. De là les perspectives profondes que leur auteur a eu le mérite d'ouvrir devant les regards de quiconque cherche sincèrement à voir clair dans le comportement de ses semblables.

Parmi les vingt chapitres, tous si riches de substance, qui composent les *Découvertes d'histoire sociale*, les derniers sont particulièrement suggestifs. Arrêtons-nous un instant à celui qui traite des *Riches du présent et du passé*. Les richissimes du début du XXe siècle, démontre Georges d'Avenel, chiffres en mains, sont six fois plus riches et douze fois plus nombreux (en 1910) que ceux de l'ancien régime parvenu à son terme. Notre avoir global monte à 235 milliards (en monnaie or). La plus grande part de ce progrès dans la fortune nationale est récente, car l'avoir des Français a quadruplé depuis trois quarts de siècle. Suit une étude très instructive des grandes fortunes du passé : celle de quelques-uns parmi nos rois capétiens, puis celle de Jacques Cœur, des traitants du XVIIe siècle, de Concini, de Zamet, de Richelieu, de Mazarin. Leurs budgets sont comparés à ceux des grands industriels, commerçants ou financiers de l'époque actuelle. La conclusion d'un tel examen, c'est que l'inégalité augmente entre les fortunes à mesure que l'effort humain se porte avec moins d'entraves vers le terrain économique. Plus les hommes pratiquent, par l'intermédiaire de l'argent, cette course au pouvoir qui est l'essence même de la vie, plus ils s'espacent, sur le stade de l'existence, devant le regard des spectateurs attentifs.

Intrinséquement, le capital a sextuplé depuis 1789, tandis que les salaires quadruplaient. La part du patron dans l'industrie est pourtant en diminution, et de façon considérable. Comment concilier cette réduction du bénéfice patronal avec l'accroissement de la fortune des capitalistes ? De toute évidence, c'est par l'accroissement de l'esprit d'entreprise et du nombre des patrons. Mais la coïncidence des deux phénomènes montre que la fortune acquise n'a pas été dérobée aux travailleurs : elle est le fruit de la capacité

d'invention, dans l'ensemble et dans les détails : inventions qui augmentent constamment la productivité du travail. Elle a donc été conquise sur la nature. L'accroissement des revenus par rapport aux salaires est le critérium du progrès économique d'un peuple ; et (toujours en 1910, ne l'oublions pas) les Français, grâce à ceux de leurs capitaux qui travaillent à l'étranger, encaissent plus de revenus qu'ils ne distribuent de salaires. La part du capital est de 40 pour 100, celle du travail de 60 pour 100 dans le bénéfice réalisé de la sorte. Le progrès moderne tend non pas à égaliser les fortunes mais à égaliser les jouissances : et c'est, après tout, ce qui importe ! — Tout ceci est le fruit d'une expérience historique poussée plus loin qu'elle ne l'avait été jusque-là ; et ces résultats se révèlent à peu près contraires aux assertions si activement répandues dans les masses par les représentants intéressés du socialisme naturiste, par les démagogues sans scrupule qui sacrifient l'avenir du pays à leurs succès électoraux du présent : car les incultes écoutent ceux qui flattent leur irrationnelle volonté de puissance et sont incapables de prévoir à échéance.

A la transformation des dépenses anciennes, transformation que manifestent les modifications intervenues dans les divers chapitres des budgets familiaux, les petits ont gagné plus que les grands. C'est ce que démontre notre économiste-historien qui a su prendre si simplement contact avec les réalités humaines. Par exemple, les dépenses pour la nourriture s'amoindrissent chez le seigneur et chez le bourgeois avec le cours des siècles. La table du riche a changé de *prix* ; celle du peuple a changé de *nature*, et cela dans le sens de la jouissance plus ample, car la foule recueille nécessairement le bénéfice des créations nouvelles en matière économique. Certains besoins sont devenus des luxes, depuis cinq siècles ; mais, beaucoup plus encore, le phénomène inverse s'est produit et des luxes sont devenus des besoins très généralement ressentis. Le peuple a donc plus grandi son bien-être que le riche. L'extrême supériorité d'argent ne donne plus des commodités, ni même des beautés, mais seulement des raretés à ses privilèges. — On reste émerveillé, n'est-il pas vrai, de la capacité d'observation perspicace et réfléchie, en tous les domaines, que suppose la rédaction de ce livre frappant

dont je n'ai pourtant, dans ces quelques lignes, résumé que la plus minime partie.

III

Je voudrais en effet consacrer principalement l'espace dont je dispose à l'examen d'un autre ouvrage de Georges d'Avenel, celui qu'il a publié en 1904, vers cinquante ans, en pleine maturité par conséquent, et qu'il a intitulé : *les Français de mon temps*. C'est un recueil d'aphorismes groupés autour de quelques rubriques d'ensemble : la politique, l'aristocratie, le christianisme, la morale, l'amour, la fortune, les lettres, la pédagogie. Il pourrait prendre place à côté du volume de La Bruyère sur les rayons de nos bibliothèques, car il a été préparé d'un poste d'observation au moins aussi favorable que celui dont bénéficia jadis le familier des Condé, et, à quelques siècles d'intervalle, il nous apporte à son tour une vue synthétique de la société française. Il est d'ailleurs le livre dans lequel l'auteur a mis le plus de lui-même et qui fait le mieux connaître sa tournure d'esprit.

A le relire, après trente-cinq années écoulées, — l'espace, largement mesuré, qui sépare de la précédente une nouvelle génération masculine, — on est frappé de l'abîme creusé dans notre évolution sociale par la guerre de 1914 et par ses conséquences. Résultat imprévisible et imprévu, car le thème favori de l'ouvrage, dû à la plume d'un écrivain si amplement informé, c'est précisément que les choses changent peu en France. Comment ne pas en conclure que ses dernières années ont dû être hantées par des réflexions mélancoliques ? Mais demandons quelques aperçus de ce passé, à la fois si proche et si lointain, aux divers chapitres que je viens d'énumérer.

Sur le terrain de la politique, je l'ai dit, nous y entendons affirmer que les changements intervenus dans notre organisation sociale depuis sept siècles sont de peu d'importance, quelque variation que l'on ait préalablement introduite dans les principes directeurs du gouvernement de la chose publique. « La modification effective qui a été apportée dans la vie d'un paysan, d'un ouvrier, d'un bourgeois ou d'un grand seigneur par nos révolutions successives, que l'on y réfléchisse,

et l'on verra qu'elle est *très petite* ! » Oui, jusqu'à l'heure où ces lignes furent écrites, et bien que notre société politique puisse paraître à certains égards s'être renouvelée de fond en comble, elle conserve dans son ensemble la structure que lui imposa notre passé historique. L'auteur a évoqué à ce propos un souvenir de sa carrière de penseur : vers 1890, expose-t-il, il lut une suite d'articles sur le budget de l'État qui lui parurent remarquables : on y démontrait que la France courait à sa ruine et que chacun le pouvait constater en regardant autour de soi avec quelque attention. S'étant rendu peu après dans une maison des champs, il vit la prospérité partout autour de lui ; mais il se dit alors : « Patience ! Le distingué financier sociologue qui vient de jeter le cri d'alarme a su deviner par avance, sans doute, ce que le vulgaire est incapable de percevoir encore. Ces gens ne se doutent pas de leur infortune prochaine ! » Pourtant dix ans plus tard, il avait toujours sous les yeux le même spectacle lors de ses villégiatures d'été. Bien mieux, il lui semblait que plusieurs paysans voisins, jadis rencontrés par lui constamment à pied, roulaient désormais sur les chemins dans des carrioles toutes neuves. De ce jour, il se prit à douter des prophéties et des prophètes !

Sur ce point particulier de la condition du paysan en France, il était un peu, lui-même, le « prophète du passé », comme a dit Barbey d'Aurevilly des Bonald et des Maistre. La condition du fermier sur notre sol, opine-t-il en effet au cours de la quatrième année de notre siècle, a plutôt perdu que gagné à l'avènement des temps modernes : la législation se montre plus dure à son égard sous la présidence de M. Loubet que sous le règne de Charles le Sage. Ce qu'il serait bien difficile à l'État d'exécuter aujourd'hui, fût-ce de vive force, ajoute-t-il, — c'est-à-dire l'abandon de la terre à tous les cultivateurs qui voudraient en prendre possession moyennant une indemnité insignifiante, — fut exécuté chez nous de bonne grâce aux XIIIe et XIVe siècles. Sans bourse délier, les paysans devinrent alors propriétaires du sol qu'ils cultivaient.

Dans ses considérations économiques, Georges d'Avenel explique le développement industriel et colonial de l'Angleterre par la présence de la houille dans son sous-sol. Que peut,

dit-il, toute l'ingéniosité des Français lorsqu'il s'agit de dominer le monde par leur industrie, puisqu'ils n'ont ni fer ni charbon en quantité suffisante ? Convient-il pourtant de jalouser ceux qui obtiennent plus que nous de superflu après que nous avons nous-mêmes accru notre nécessaire ? Individuellement, les Français sont heureux, mais ils portent la peine de leur bonheur, ce qui est inévitable. « Le bien-être des citoyens, les besoins qu'il entraîne avec lui sont, pour toute nation, un supplément de poids dans la course entamée par elle avec ses rivales. » On pourrait presque en dire autant aujourd'hui encore. Seulement, nous sommes plus inquiets des lendemains. Souhaitons que ce soit à tort ! Quoi qu'il advienne, le bel optimisme de l'auteur des *Français de mon temps* est un réconfort pour ceux qui se sont avancés d'une génération désormais vers le mystérieux avenir.

Aux pages du chapitre où se trouve étudié *Ce qui reste d'aristocratie* sur notre sol au début du XXe siècle, j'emprunterai seulement cette esquisse psychologique ingénieuse parce qu'elle nous aide à mieux connaître son auteur. L'« air distingué », écrit-il, ne se confond point avec la correction de la tenue, moins encore avec la supériorité de l'esprit : il ne tient même pas nécessairement à l'atavisme ou à la race ; il ne s'apprend point par des leçons. Il s'acquiert par le contact sans cesse renouvelé, par la fréquentation assidue des milieux où il règne. Cet air indéfinissable est d'ailleurs international. L'homme « comme il faut » peut aller à Londres ou à New-York, il peut aller au bout du monde ! Ses congénères le reconnaîtront du premier coup d'œil, et aussi les inférieurs, les hommes du peuple qui, à le voir seulement prendre place à leurs côtés, le reconnaîtront sans faute pour ce qu'il est. Ces derniers le respecteront ou le haïront alors, suivant leurs dispositions intimes ; mais ils ne se jugeront pas ses égaux et lui-même ne se sentira point à l'aise avec eux.

La constatation de *Ce qu'il reste de christianisme en France* s'appuie sur une très instructive enquête menée par un homme de solide formation chrétienne et demeuré fidèle aux disciplines acceptées par lui dans son enfance. Le début est piquant. L'auteur lisait peu auparavant, dit-il, une communication adressée au chef de l'État par le doyen des évêques de France ; il constata qu'elle s'achevait sur cette

affirmation que le désordre est à son comble dans le pays et que la religion en va disparaître s'il n'est apporté un prompt remède au présent état des choses. Nous croyons reconnaître l'ère du « combisme » à peine close à ce moment. Or, la harangue date du XIIIe siècle : le texte en est tiré de Joinville et c'est au roi saint Louis que le clergé de France adressait ces avertissements ! Il ne faut donc pas désespérer trop vite de l'avenir religieux dans notre pays ! Et c'est bien l'avis de Georges d'Avenel qui, sur ce point, s'est montré bon prophète.

Actuellement, constate-t-il, il semble que la religion soit en baisse dans les régions de l'Europe qui ont atteint à la plus haute culture. Certains en tirent cette conclusion dont la légitimité logique n'est que pure apparence : « Quand une nation s'instruit, elle se déchristianise. » Il n'y a là pourtant selon lui qu'une situation transitoire : les peuples passent simplement de la foi d'ignorance et de routine à la foi d'intelligence et de volonté qui est bien supérieure à la première. Les évolutions de la conscience humaine étant fort lentes au surplus, celle-là pourra bien s'étendre sur un assez long espace de temps. Mais notre historien s'est accoutumé à envisager clairement un ensemble de huit siècles au moins, et il ne lui paraît pas que l'Église du Christ soit en voie de déclin. Elle se métamorphose à son avantage au contraire, au moins dans ses parties accessoires et contingentes. Dans son ensemble elle se vivifie ! Et voici une conclusion profonde. En d'autres époques, la foi consentie au christianisme avait fait recevoir et dominer sa morale (d'expérience et, conséquemment, de raison vraie). Aujourd'hui, c'est sa morale plutôt qui lui conserve la foi de nombreux fidèles. Mais toutes deux sont inséparables. Du spectacle que nous avons en ce moment sous les yeux, il est permis d'augurer que le monde, se civilisant davantage, sera tenté par l'incrédulité. Il sortira de cette épreuve avec une foi *raisonnée* : autant du moins que le peut être la croyance à des dogmes supérieurs au raisonnement.

IV

Dans le domaine de l'éthique, que je viens d'effleurer, notre historien-philosophe s'arrête à cette conclusion, excel-

lente, que le plus grand défaut de la morale dite *naturelle* est de ne pas exister. On sait quel abus fit de cette notion fallacieuse notre XVIIIe siècle philosophique, malheureusement conquis pour une si large part au naturisme mystique. Théoriquement, poursuit notre guide, la religion chrétienne enseigne qu'il exista jadis une loi morale révélée à l'homme, mais que le péché d'Adam vint oblitérer dans la conscience de sa postérité. Oblitérée, elle l'est pratiquement si bien qu'il n'en reste plus trace en nous. Le signe distinctif d'une loi *naturelle* serait d'être *naturellement* inscrite dans tous les cœurs, et c'est bien ce que prétendait l'école encyclopédiste. En fait, elle reste ignorée de tous les hommes avant les enseignements et le dressage qu'ils reçoivent de leurs ascendants au cours de leur éducation. Elle leur demeurerait toujours inconnue s'ils ne bénéficiaient de cette éducation, fruit de la longue expérience de l'espèce et de son couronnement religieux.

« A mesure que nous progressons, écrit en effet l'observateur perspicace de ses concitoyens, la morale *humaine* nous semble *moins* naturelle et la morale chrétienne, à mesure que nous la comprenons mieux, nous apparaît plus légitime. » Si légitime même que les plus antichrétiens d'entre nous, pour s'emparer de ses préceptes en toute sûreté d'irréligion, les revendiquent comme un bien laïque usurpé par le prêtre et dont il convient de l'exproprier. C'est un beau triomphe pour l'Église ! — Recueillons enfin cette prophétie rédigée en beau langage et dont on peut dire qu'un tiers de siècle écoulé est loin d'avoir rendu sa réalisation moins vraisemblable. Présentement, le prolétaire innombrable, roi du monde et défiant Dieu, semble marcher vers l'anarchie sans remède. C'est encore le christianisme qui disciplinera cette société issue de lui bien qu'elle prétende aujourd'hui se passer de ses leçons. Seul il s'est montré capable de donner ce qui ne sert pas, de désembourber et d'auréoler la vie : « Au fond de ces êtres positifs, amants de l'argent et de l'or, se cache et se tourmente un affamé d'idéal. En ces foules, si fières du pain blanc qu'elles viennent de conquérir, persiste la faim d'un peu de pain venu du ciel. Un jour, ce peuple vomira les religions laïques, péniblement élaborées à son profit : il pleurera pour avoir une âme et pour qu'on lui rende un Dieu. »

Les aphorismes qui traitent de *l'Amour et du mariage* ne

sacrifient en aucune façon à ce que j'appelle le mysticisme passionnel du naturisme contemporain. Marié et heureusement marié à deux reprises, l'auteur se refuse à laisser le champ libre devant les impulsions de notre instinct. Il rappelle le mot de La Rochefoucauld, affirmant qu'il ne peut exister de mariage délicieux et il élève sa protestation à bon escient. Des mariages que l'on peut dire délicieux, — sans aller jusqu'à les qualifier de parfaits, car la perfection n'est pas de ce monde, — il en existe certainement, écrit-il, et plus qu'on ne pense. Celui qui a connu leur douceur mesure l'abîme qui sépare la maîtresse de l'épouse. Si la mort l'a privé de celle qui était sa « moitié » dans toute la force du terme, et que, demeuré seul, il prétende chercher des liaisons moins légitimes, « il se fait alors à lui-même l'effet d'un homme qui rentrerait en mendiant ou en voleur dans un palais dont il fut auparavant le maître » ! Et encore : le plus sûr, peut-être le seul garant de la fidélité d'une femme est l'amour qu'elle a pour son mari. Sur dix épouses qui sont tentées et qui résistent, la vertu en défend une peut-être, mais l'amour a sauvé les neuf autres. C'est l'honneur de la femme qui aime et sa supériorité sur l'homme qu'elle est inattaquable. Elle respecte son amour et lui reste loyale. L'homme qui est l'objet d'un tel sentiment et qui le froisse est inexcusable.

Je n'insisterai pas sur *la Fortune et l'argent* dont j'ai précédemment parlé. Georges d'Avenel avait de bonne heure pratiqué *les Lettres et la presse* : elles lui offrent donc l'occasion de remarques assez piquantes. Retenons cette notation perspicace. Le succès des sujets les plus rebattus vient de ce que le vulgaire ne veut être instruit que de ce qu'il sait déjà ou croit savoir. Or, les gens qui ne savent rien sont aussi ceux qui ne veulent rien apprendre : ils se refusent absolument à réfléchir. Pour les y amener sans qu'ils s'en doutent, pour faire pénétrer les idées, à dose homéopathique, dans les cerveaux les plus réfractaires, il faut des amincisseurs, des délayeurs, d'innombrables intermédiaires qui traduisent la langue des penseurs dont l'âme plane trop loin de la foule.

Quelques portraits tracés sous des pseudonymes viennent animer ce chapitre, aussi bien que les précédents, et toujours

selon la tradition de La Bruyère. Voici, par exemple, Archiloque, soucieux avant tout de ne point paraître habiller ses phrases dans un magasin de nouveautés. Il craint si fort d'écrire comme tout le monde, que la moitié de ses périodes marchent la tête en bas et que l'on songe au professeur de style du *Bourgeois gentilhomme* : « Me font d'amour mourir, belle marquise, vos beaux yeux ! » A l'inverse des bons écrivains qui s'attachent à trouver l'expression simple, mais si juste que, une fois découverte, on n'en peut concevoir une autre et que chacun pense, en la lisant, l'avoir pu aisément rencontrer soi-même, Archiloque est un jongleur de substantifs transportés du son à la couleur et de l'ouïe à la vue. Bref, ses ouvrages sont des modèles de mauvais style. Cependant, il a fait école...

J'espère avoir évoqué dans cette brève étude quelques-uns des mérites qui feront vivre le nom de Georges d'Avenel, l'un des représentants les plus significatifs et les plus éminents de la génération qui a précédé dans la vie celle que nous voyons présentement à l'ouvrage. Elle peut apprendre de lui la droiture de la pensée, l'ardeur infatigable au travail, l'intelligence sympathique des humbles existences, l'effort vers le progrès social poursuivi en connaissance de cause, sans négligence comme sans illusions utopiques.

ERNEST SEILLIÈRE.

L'ÉNIGME
DU COLONEL LAWRENCE [1]

Peu d'hommes ont plus fait parler d'eux depuis vingt ans que le fameux colonel Lawrence (2). C'est une des rares figures qui aient réussi de nos jours à se créer une légende. Son rôle pendant la guerre, son extraordinaire campagne d'Arabie, le récit célèbre qu'il en a fait, l'activité mystérieuse de ce personnage singulier, son influence inexplicable, l'étrange et suspecte attitude de cet officier anglais qui promenait en laisse des princes du Désert, ses déguisements, ses costumes, son goût de la publicité et de l'incognito, le merveilleux qui s'attache toujours à ce qui vient d'Orient, le mirage arabe, en un mot, lui faisaient une physionomie assez originale. Il y avait en lui cet élément de romanesque qui intrigue la curiosité et frappe l'imagination. Il était déjà un problème.

Sa disparition soudaine en posait un nouveau, plus insoluble encore, et prêtant à toutes les fables. La seconde partie de cette existence, aussi ténébreuse et secrète que la première est éclatante, la fin de ce météore qui s'évanouissait dans la nuit, ne faisaient que multiplier les recherches et les hypothèses. Tant de gloire, et puis, brusquement, ce plongeon, cette fuite çà et là, sous des pseudonymes incolores, dans les rangs les plus humbles de

(1) *The Letters of T. E. Lawrence of Arabia*, Edited by David Garnett, 1 vol. in-4°, Jonathan Cape édit., Londres, 1938. — *Oriental Assembly*, by T. E. Lawrence, Edited by A. W. Lawrence, Londres, Williams and Norgate, Ltd., in-8, 1939.

(2) Voyez la *Revue* du 15 juillet 1927, *Comment fut inventé l'émir Feyçal*, et celle du 1er août 1936, *El Aruns ou Lawrence l'Arabe*.

l'armée ! Plus de colonel Lawrence : le voici, mieux camouflé qu'il ne fut jamais sous le burnous, dans l'uniforme du simple soldat des tanks ou de la Royal Air Force ; il n'y a plus, selon les jours, que le *private* J. H. Ross, ou T. E. Smith, ou A. H. Shaw, ou le matricule n° 338-171, ou, finalement, les sèches initiales T. E. S.

C'était une démission, un suicide, moins le coup de pistolet de Werther, bref, un de ces scandales qui étonnent toujours, comme le cas Rimbaud ou la retraite de Racine. Jusqu'à présent, nous ne possédions sur ce point qu'un seul document, ce grand récit épique des *Sept Piliers de la Sagesse*, dont l'histoire est elle-même une aventure si curieuse. Lawrence ne le publia qu'après de longues hésitations. C'était un testament, des Mémoires d'une autre vie, les récits passionnés d'un évadé de l'existence : l'auteur liquidait son passé, ensevelissait sa jeunesse, confessait ses espoirs et sa désillusion, décrivait son roman, sa chevauchée parmi ses compagnons arabes, dans une prose magnifique, et c'était à la fois héroïque et désespéré, plein de nostalgie, d'amertume, de fanfares, de soleil, de poussière et du sentiment désolé de la vanité de tout, et c'était écrit sur le sable et gravé sur l'airain.

Ses Lettres, depuis si longtemps attendues, apportent le témoignage final, le dernier sans doute qu'il nous sera donné de connaître : car son second livre, *The Mint* (la Monnaie), où il a raconté ses expériences d'homme de troupe, dans le corps des tanks, à Cranwell, est encore inédit et ne sera pas imprimé de sitôt. Nous n'en connaissons que quelques lignes, d'une crudité atroce, qui se sont retrouvées dans ses notes, et que l'éditeur a insérées à leur date dans la correspondance. On peut voir que l'œuvre de Lawrence, composée de ces deux volumes, forme une sorte de diptyque de sa vie militaire, *Grandeur* et *Servitude*, mais le lien ne se trouve que dans sa correspondance, qui permet seule de situer dans sa vie ce double épisode. C'est là seulement que l'on peut espérer trouver le mot de son caractère, qui est la clef de toute sa vie.

« On imprimera mes lettres ! » s'écriait-il avec rage, et il savait bien, en effet, qu'il n'y « couperait » pas. Il savait que, de son vivant, un marchand d'autographes de New-York

les payait vingt guinées la pièce. Il se savait condamné à ce genre de curiosité, dont il s'exaspérait, sans pouvoir s'empêcher d'en tirer quelque gloriole. Il faisait fi des lettres de femmes : « Bonnes pour leurs amants ! » disait-il. « Byron, Keats, Walpole, Chesterfield, dites-moi quelles lettres de dames vous mettez auprès de celles-là ? » Il est évident qu'il sous-entendait : les siennes. Il avait précisément la nature impatiente, timide, autoritaire, secrète et expansive, qui convient pour ce genre d'écrire. Quand on écrit à sa mère des volumes de vingt pages sur des impressions de voyage, c'est un signe : on a le don et la vocation. En réalité, les livres de Lawrence ne sont guère autre chose que des lettres à ses amis. Les *Sept Piliers* eux-mêmes sont restés longtemps un ouvrage presque confidentiel, imprimé à huit exemplaires, en caractères de journal, et que l'auteur prêtait à ses amis à tour de rôle. La première édition, à 130 exemplaires, n'est qu'un pas très calculé vers la publicité. Lawrence se réservait le droit de choisir son public. Est-ce qu'un peintre ne se préoccupe pas de choisir ses amateurs?

C'est ce qui explique son attitude : il adorait d'écrire des lettres, et il avait horreur de se trahir. *To give oneself out*, se livrer, révoltait sa nature sauvage et contractée. Il tenait la littérature pour une prostitution. Il voulait bien se confier, mais seulement à quelques âmes, quitte à se contredire le lendemain. Il savait que cette disposition à jeter sur le papier ce qui lui passait par la tête, ses confidences, ses aveux, étaient ce qui faisait de lui un merveilleux épistolier. Mais en même temps, il s'en voulait de n'être pas davantage : un demi-artiste, rien de plus, incapable de la grande imagination créatrice, et de donner la vie à d'autres qu'à lui-même. « Ce livre pue le Moi », dit-il avec colère de ses *Piliers de la Sagesse*. « Une orgie d'exhibitionnisme ! » Que dire de ses Lettres, qui ne sont par définition qu'un étalage de sa personne ? Plus il y réussissait, plus il s'irritait de cette confession, qu'il tenait pour une faiblesse, et dont il ne pouvait se passer ; il lui était à la fois nécessaire et odieux d'avoir un témoin de ses sentiments. Il était fier de si bien écrire, flatté qu'on recherchât l'honneur de sa correspondance, et il enrageait d'y montrer ses limites : des lettres , la belle affaire ! C'était convenir qu'il n'était pas

bon à autre chose, et ne pouvait briller que dans un genre inférieur. Il détestait ce talent dérisoire, qui faisait injure à son orgueil, et il souffrait à la pensée que son infirmité serait quelque jour rendue publique. « On publiera mes lettres ! » Et alors, pour les dérober aux curieux, il affectait de les griffonner, par mépris, au crayon, sur des chiffons de papier de cantine, dans l'espérance que ces documents seraient détruits, comme un coupable efface la trace de ses pas.

En dépit de ces précautions, si bien prises contre lui-même, la piété de ses amis a réussi à réunir environ six cents lettres, couvrant une période de trente ans : les premières de 1906, sont d'un jeune homme de dix-huit ans, la dernière est une dépêche du 13 mai 1935, jour de l'accident où Lawrence trouva la mort. L'éditeur, M. David Garnett, le célèbre auteur de *la Dame changée en renard*, la divise en cinq périodes, qui répondent aux différents actes de la vie de son héros. Chacune est précédée d'une courte notice, pleine de tact et d'intelligence, telle qu'on pouvait l'attendre du délicat et spirituel écrivain. L'ensemble compose une autobiographie discrètement commentée ; c'est le journal de Lawrence, tenu au jour le jour, presque sans déformations optiques, et avec le minimum de transpositions littéraires. On peut dire que voici l'homme.

Peu de choses à dire des deux premières parties, qui étaient suffisamment connues. Inutile de répéter l'histoire de ce garçon, passionné pour l'architecture militaire du moyen âge, que l'étude des châteaux des croisés conduit en Orient, où il s'éprend d'un bel amour pour l'Arabie et les Arabes, et en qui se découvre à l'improviste, pendant la guerre, de vingt-cinq à trente ans, l'étoffe d'un capitaine et d'un étonnant chef de bandes. Peut-être a-t-on vanté outre mesure la prouesse de sa chevauchée de La Mecque à Damas. C'est une performance conduite avec beaucoup de mordant : ce n'est tout de même pas la campagne d'Italie. Quant à la grande idée d'un royaume pan-arabe, étendu de la Méditerranée au Golfe Persique, et formant un glacis entre l'Égypte et les Indes, ce n'est pas le lieu de la discuter ici : elle comportait une part sentimentale de sympathie pour les Arabes, une part de générosité envers des gens qui avaient prêté main-forte à l'Angleterre, et enfin une part de phobie

antifrançaise : le royaume arabe n'étant qu'une machine destinée à nous évincer de la Syrie où, selon lui, nous n'avions que faire. Il est vain de se dissimuler que dans toute cette affaire nous n'eûmes pas de pire adversaire que lui.

Du reste, toute cette politique n'a plus guère à présent qu'un intérêt rétrospectif. Lawrence a eu le temps de survivre au roi Feyçal et à la dynastie qu'il avait placée sur le trône d'Arabie. Sur ses ruines, un autre pouvoir a eu le temps de s'élever. Lawrence, pendant deux ans, se battit avec obstination contre les bureaux et les ministres en faveur de ses anciens camarades, afin qu'il ne fût pas dit qu'il les avait trompés ; il finit par obtenir une demi-satisfaction. Ce fut une dure bataille, où il eut le plaisir d'avoir à peu près le dernier mot et de faire voir à ses amis qu'il tenait ses promesses. En même temps, dans un livre ardent, à la gloire de ses compagnons d'armes, il élevait un monument, comme une stèle au milieu du désert : c'était le tombeau de sa jeunesse.

« J'étais intact comme l'aurore, et la fraîcheur du monde à venir nous enivrait... Hélas ! La jeunesse savait vaincre, mais elle n'avait pas appris à garder sa victoire : et elle se montra d'une faiblesse lamentable, lorsqu'il s'agit de la défendre contre l'expérience des vieillards. » Ces deux lignes résument, d'une manière assez romantique, une déconvenue qui ne fut pas seulement la sienne, et ce qu'on a pu appeler la tragédie d'une génération. « Notre victoire fut une victoire triste. » Que de fois n'a-t-on pas répété ces mots-là, dans les pays vainqueurs, sous une forme ou une autre, victoire mutilée, victoire aux ailes brisées ! Ce sentiment d'avoir lutté et vaincu en vain, de n'avoir rien résolu par un immense effort, cette impression d'inquiétude qui subsistait après la paix, sont le caractère de cette époque ; jamais on ne vit vainqueurs si troublés et si peu sûrs d'eux-mêmes. Jamais on ne triompha avec moins de confiance. Peut-être les périls de la guerre avaient-ils moins trempé les nerfs qu'ils ne les avaient ébranlés ; peut-être la guerre elle-même avait ouvert plus de problèmes que la paix n'en pouvait résoudre. Les jeunes gens se dirent un peu partout que l' « arrière » n'avait su que gâcher la victoire. La vie reprenait sur des ruines et, au lieu de s'améliorer,

se montrait plus difficile que jamais. Cette rancune devint une forme assez générale du drame des générations, qui oppose naturellement les pères et les enfants. Ce fut un des *leit-motifs* de la nouvelle littérature, et le livre de Lawrence en demeure l'expression pathétique.

Déjà il n'avait pu se tenir de renvoyer au Roi toutes ses décorations : chose inouïe en Angleterre ! Mais Lawrence ne pouvait souffrir de tirer un profit personnel d'une affaire où il avait vu que les dés étaient pipés : il lui aurait semblé, s'il s'était laissé faire, qu'on achetait son silence. La cuisine de la politique n'est pas toujours un beau spectacle. « Quelle tristesse de constater la bassesse d'hommes qu'on respectait ! » confie-t-il à un ami. Il avait vu des hommes d'État assis autour d'une table, comme une bande de croupiers. Ayant vu le dessous des cartes, il préfère s'en laver les mains, se retirer du jeu, s'éclipser à l'anglaise.

C'est un fait curieux que le malaise d'après-guerre, comparable à celui qu'on avait appelé le « mal du siècle », et d'autant plus remarquable qu'on avait attendu de la victoire l'euphorie. Rarement la littérature parut plus désenchantée. Une angoisse, comme chez les enfants, subsistait après la fin de l'immense cauchemar. Jamais il ne fut davantage question d'évasions, d'alibis ; tout le monde fuyait quelque chose, ou soi-même, cherchait un abri, un refuge ou tout au moins une diversion. Tout est plein de *Voyageurs traqués* ou de *Valises vides*. On se rappelle le singulier roman de Pirandello, *Feu Mathias Pascal*, cet homme qui simule un suicide, pour s'échapper enfin, sortir de son personnage, se libérer du rôle de figurant auquel il était condamné dans la société. L'émigration avait produit jadis le type de *l'Homme qui avait perdu son ombre*. La secousse de la guerre produisit en nombre incalculable des vagabonds et des inadaptés, une nouvelle espèce d'insoumis, de réfractaires et de chômeurs. Ils refusaient de servir dans un monde dont ils connaissaient l'injustice. Ils ne consentaient pas à se faire les complices d'une faillite. Le cas du colonel Lawrence est un des exemples les plus frappants de l'état d'esprit qui se fit jour à la suite de cette vaste banqueroute de la guerre.

C'était un Irlandais, compliqué d'Écossais (sa mère était

Gordon, écrit-il avec fierté), bref, un amalgame baroque d'imagination, de caprice, d'orgueil et d'obstination. « Nous étions cinq frères, écrit-il, tous plus bizarres les uns que les autres : chez nous, le grain de folie allait crescendo. Je ne suis que le numéro deux. La famille s'est arrêtée au cinquième, heureusement ! » C'était un assez joli bouquet de têtes brûlées. T. E. Lawrence, celui que l'on appelait Ned (Edward), n'était pas le plus excentrique. Chez tous, une incapacité totale de faire ses affaires, le mépris du Celte pour l'argent. « Nous ne sommes pas un élevage des plus satisfaisants, maternellement parlant. » La bonne dame, en effet, dut voir avec consternation croître son impossible progéniture. Lawrence semble avoir eu pour elle des sentiments fort tendres. Dans sa jeunesse, elle fut la première de ses confidentes. La dernière lettre à son adresse date du printemps de 1916. C'est la seule femme apparemment qui ait compté dans sa vie.

Après la guerre, il n'eût tenu qu'à lui de vivre grassement dans un de ces postes confortables que l'administration anglaise réserve à ses favoris. Il avait des amis puissants, il avait été le bras droit de M. Winston Churchill, alors ministre des Colonies. Il n'avait qu'à demander, on lui aurait même épargné la peine de manifester un désir. Il préféra donner sa démission, par dégoût. Il lui eût été facile de vivre de sa plume. Tous les journaux se seraient disputé sa copie. Il répugnait à l'idée de monnayer sa cervelle. Tout ce qu'il se permit, plus tard, pour arrondir sa solde, ce fut une besogne anonyme pour les libraires, des corrections d'épreuves, ou sa traduction de l'*Odyssée*, qui l'occupa sept ou huit ans dans les loisirs des camps ; car ce simple soldat lisait le grec (ce qui donna lieu à des légendes de Codes secrets et de rapports avec l'*Intelligence Service*).

Il vivait seul, sans charges et presque sans besoins. Toute la peine qu'on se donne pour vivre lui semblait un soin avilissant. Ce qui le séduisait chez l'Arabe, c'était le détachement, la vie désencombrée, cette frugalité qui se contente de rien, cet état de « nudisme moral » (*moral barenness*), qui lui paraissait la condition de la liberté spirituelle. Il n'avait pas vécu en vain la vie de la tente, éprouvé l'ivresse du nomade et des nuits du désert. Toute espèce de travail

lucratif lui semblait chose servile. Le renoncement est le signe de l'aristocratie. Il avait trop vu l'envers du décor, les coulisses de la comédie, pour continuer d'y jouer son rôle. Il ne souhaitait que de disparaître. Ne demander à la société qu'une place infime, et juste de quoi subsister, en échange du *minimum* de services, sans aucune adhésion intime, n'était-ce pas l'idéal, pour un homme revenu de tout ? Il songea à se faire gardien de nuit. Ce métier avait l'avantage de supprimer pratiquement tous les rapports avec les hommes : perspective qui semblait sourire à ce hibou. Bientôt pourtant il trouva mieux. L'armée anglaise, avec ses engagements de douze ans et la petite pension assurée aux retraités, lui offrait ce qu'il souhaitait : l'anonymat, l'oubli, un coin où tuer le temps jusqu'à l'âge de la vieillesse, et une marge de sécurité jusqu'au bord du tombeau. C'est ainsi qu'en 1922 l'ex-colonel Lawrence, C. B., D. S. O., ancien collaborateur du maréchal Allenby, vainqueur de Damas, faiseur de rois, favori ou terreur des ministres, entra dans l'aviation anglaise, à l'aérodrome d'Uxbridge, sous le nom du soldat Ross.

C'était une situation à peu près sans exemple, et qui ne laissait pas d'être gênante pour le commandement. S'il y avait eu en Angleterre une Légion étrangère, à la bonne heure ! Tout le monde sait qu'à la Légion rien ne compte que le service : nul ne vous pose de questions, personne ne vous interroge sur votre état-civil. On dépose à la porte le poids de son passé. Mais ce soldat étrange, qui tutoyait (si l'on tutoyait en anglais) des généraux et des ministres, correspondait avec Thomas Hardy et Bernard Shaw, était lié avec un lord Lloyd ou une lady Astor, était, il faut l'avouer, un sujet fort embarrassant. Il y avait dans l'affaire une pointe de vaudeville, un air de pince-sans-rire et de mystification, qui n'échappait pas au côté irlandais de la nature de notre homme, et dont il ne se privait pas de sourire « avec le coin amer de sa bouche ». Sans compter que dès le début les reporters s'étaient mis en chasse. Cela tournait au roman policier ! On n'avait pas revu pareille chose depuis que Stanley s'était élancé sur la piste de Livingstone. Un journaliste le repéra le premier à la Noël, au bout de quatre mois. Alors, on fit passer le faux Ross, sous le nom de Smith, dans le corps des tanks. Puis on l'expédia à la

frontière des Indes, à Karashi, à Miranshah, dans le Waziristan. Cette fois, il s'appelait Shaw. Il revint à la fin de 1928. Il était à Londres depuis six mois que le Foreign Office le croyait encore au Kurdistan. Il faisait à lui seul plus de bruit qu'un corps d'armée. A son occasion, on interpellait à la Chambre. La légende s'en mêlait. Au procès de Moscou, en 1930, des malheureux avouèrent des conversations avec lui, tenues à Londres, trois ans plus tôt, alors qu'il se trouvait aux Indes. Il devenait, dans l'imagination publique, un personnage mystérieux, qui jouait un rôle occulte dans l'espionnage mondial. Tout cela, on l'a vu, sortait de la fantaisie de camarades de chambrée, qui le voyaient plongé dans d'incompréhensibles grimoires. Bref, l'armée anglaise n'avait jamais eu de recrue plus difficile. Son chef, lord Thomson of Cardington (celui qui périt dans la chute du dirigeable *R*-101), le tenait pour un *m'as-tu-vu* et pour un cabotin.

Qui eût pu s'expliquer, en effet, le genre de renoncement, disons mieux, d'ascétisme et d'auto-destruction qui portait cet être frénétique à un tel excès de violence et d'abaissement volontaire ? Cruel envers lui-même ! Dans un autre siècle, aux âges de foi, Lawrence fût entré au couvent : c'est pour des âmes comme la sienne que sont faites les Trappes, les Chartreuses. L'armée, avec sa règle d'obéissance passive, est le dernier équivalent, dans le monde moderne, de la vie monastique, du *perinde ac cadaver*. C'est encore le substitut le plus acceptable de la cellule. Ajoutons que l'armée anglaise, à l'époque dont je parle, n'était pas considérée (hormis le corps des officiers) comme aujourd'hui. Nul peuple moins militariste que le peuple anglais dans son ensemble. C'est même la raison de sa longue répugnance à l'idée de la conscription. Se faire soldat, abdiquer sa personne et son indépendance, impliquait, aux yeux des Anglais, une nuance dégradante. Et c'est bien ce que recherchait cet homme inexplicable : *une dégradation*. Il avait la manie de la déconsidération.

Il faut se représenter chez lui un trait bien insolite et presque inhumain de sa nature : un orgueil qui n'aimait rien tant que triompher de lui-même, ou plutôt qui ne triomphait jamais tant qu'en se foulant aux pieds et en se déchi-

rant. Il avait l'art de se faire souffrir, un mépris total de la douleur. C'est alors qu'il se sentait vivre. Tout enfant, à l'école, il s'était cassé une jambe, et n'en dit mot, ne laissa pas échapper une plainte. Plus tard, en 1926, dans un accident d'automobile, c'est un bras qu'il se brisa, en redressant la direction, et le chauffeur, qui était assis à côté de lui sur le siège, ne s'aperçut de rien. Il dédaigna de se faire panser et d'entrer à l'infirmerie. Il y avait en lui de l'enfant spartiate qui, sans jeter un cri, se laisse dévorer le ventre. Il y avait aussi certaines manières qui, sans être d'un saint, approchent des démarches de la sainteté, une indifférence complète à l'opinion du monde, la soif de la perfection. On rencontre chez lui plusieurs choses communes chez les mystiques, et qui ne s'expliquent que par une passion analogue à la leur. On voudrait savoir quelque chose de sa vie, ou du moins de son éducation religieuse. Ces préoccupations n'étaient pas étrangères à son entourage. Il avait de qui tenir. « J'ai un frère qui est un saint, écrit-il, et je sais que les saints sont des personnages scandaleux. » Sur ce pied-là, il aurait bien mérité d'en être un.

Qu'on se figure cette créature violente, dans la révolte et le dégoût de sa découverte du « monde » et le grand naufrage de ses rêves : c'est le moment de cet échec, qui coïncide avec sa popularité naissante. Cette gloire lui paraît un mensonge. Il lui paraît intolérable de tirer avantage d'une supercherie si vulgaire. Il savait trop à quoi s'en tenir sur ses succès. Il se prend de haine pour l'image héroïque qui falsifie ses traits. Il ne songe qu'à détruire l'idole, torpiller sa légende. Qu'a-t-il fait pour la mériter ? Avait-il voulu ces exploits dont on racontait des merveilles ? Qu'y a-t-il dans toute son existence, qu'une suite de hasards ? Où est son étoile, son génie ? Il n'y croit pas lui-même, refuse de devenir un grand homme malgré lui. Dans son goût de macération, de mortification, il entre une soif intransigeante et insatiable d'absolu. Il se punit de n'être pas César. Car c'est là où le bât le blesse. L'échec extérieur n'est rien ; ce qui compte, c'est le sentiment d'être inférieur à soi-même ou à l'opinion que les autres se font de vous, le sentiment de ce manque, de cet irrémédiable écart qui subsiste entre ce que nous sommes et ce que nous pourrions être. C'est la

défaite intime et insupportable à l'orgueil, celle qui exige la vengeance, comme ce Romain se brûle le poing qui n'a pas réussi à poignarder Porsenna. « Un artiste ? Non, ne m'appelez jamais ainsi. Mon livre est un assez bon *à la manière* d'un artiste, comme ma campagne d'Arabie est un bon exercice *à la manière* d'un capitaine... Des contrefaçons, du trompe-l'œil ! Cela fait la blague, voilà tout. » Et ailleurs : « Travail d'amateur ! », écrit-il, on ne sait si c'est avec plus de tristesse ou de dédain. Bref, il est incapable de prendre son parti de lui-même. C'était un de ces êtres qui ne peuvent se contenter d'un pis-aller, une de ces natures exigeantes qui se font leurs propres bourreaux.

« J'ai été loué, écrit-il, d'une manière absurde, au delà de tout ce que je valais, tantôt pour avoir eu de la chance, comme si j'y étais pour quelque chose, tantôt pour ce que je n'avais pas fait, simplement parce que je n'avais pas la force de le faire. » Militaire, il n'a été qu'un soldat d'occasion. Ah ! s'il avait pu, en revanche, écrire un de ces livres « titaniques », *les Frères Karamazoff*, *Zarathoustra* ou le *Moby Dick* de Melville ? S'il avait pu figurer dans cette constellation, écrire le Quatrième Évangile ! On reconnaîtra que c'était viser loin : on ne reprochera pas à Lawrence de régler son tir trop bas. Il y a bien de l'enfantillage et pas mal de vanité à se prendre tellement au sérieux. Mais il faut avouer que Lawrence rachète ces travers (qu'il a payés si cher) par un accent de sincérité et, chose étrange, d'humilité. « Une des choses les plus tristes de la vie, écrit-il, est d'en arriver à découvrir sa propre insuffisance (*that one is just not good enough*)... Je me moque des à peu près, je ne me compare pas aux gens de mon espèce. *Il y a quelque part un Absolu, il n'y a que cela qui compte* : et je n'arrive pas à le trouver. De là cette impression d'existence sans but. »

En un mot, le drame de Lawrence ne vient pas seulement d'une déconvenue, mais d'un désespoir plus subtil, le désespoir d'être, à ses yeux, un raté, de sentir (comme dit Stendhal) « soi-même *inférieur*. » Il lui arrive de s'exprimer dans les termes mêmes d'*Hamlet* et d'exhaler la plainte de la misère humaine, du découragement métaphysique : « A quoi bon être de ces vers de terre, de cette engeance rampante qui se

traîne entre ciel et terre ? » Il se frappe pour être inégal à l'idée qu'il s'est faite de lui-même. Il ne se résigne pas à sa médiocrité. Et, avec une logique implacable, il s'exécute lui-même ; il se casse, comme on démasque un escroc, et va se ranger à sa place, dans le matériel humain qui formait, à cette date (et en temps de paix), l'armée britannique. Cette grande institution pouvait s'appeler l'art d'utiliser les restes.

Là, il put se donner tout son saoul d'abjection, s'enivrer d'anéantissement. Avoir été le colonel Lawrence, et se condamner aux corvées du quartier, balayer la chambrée, nettoyer la vaisselle, à trois shillings par jour ! Car il n'y a rien de moins héroïque que la routine et le train-train du métier militaire. Là, plus de rôle à soutenir, plus de souci d'avoir à soigner son personnage. Il était délivré du fardeau de la responsabilité. Il pouvait s'oublier lui-même et se croire oublié. Quelquefois, il lui arrivait de souffrir de ses souvenirs, comme on souffre d'une vieille blessure, d'un membre amputé. « Je n'étais ni roi ni Premier ministre, et pourtant j'en ai fait des rois, j'ai joué avec des couronnes : après, que me restait-il à faire ? La retraite à trente-cinq ans au lieu de soixante-quinze, voilà... Mais d'être hors la vie, c'est horrible. » D'autres fois, il en vient à la conclusion contraire. « Toutes les fois que j'ai voulu créer, je m'en suis repenti... Au bout du compte, je crois que *ne pas faire* vaut toujours mieux que *faire*.

C'est presque l'attitude du poète du *Serpent* :

Soleil, soleil !... Faute éclatante !...
Toi, de mes pièges le plus haut,
Tu gardes les cœurs de connaître
Que l'univers n'est qu'un défaut
Dans la pureté du Non-Être !

Il continue :

« J'en ai assez de la politique, assez de l'Orient, assez de la vie cérébrale. Seigneur, je suis tellement à bout ! J'ai tellement envie de me coucher par terre, de dormir, de mourir. Mourir plutôt, parce qu'alors il n'y a pas de réveil. Seigneur ! Oublier mes péchés et toute cette fatigue et cette usure du monde... »

Enfin, il n'avait plus à feindre et à mentir. Il n'était plus sur les tréteaux, avec d'autres acteurs. Confondu pêle-mêle avec des hommes grossiers, il pouvait voir en face la nature authentique, les dessous incultes et sordides de la société et de la civilisation. Il était descendu à d'étranges profondeurs dans un milieu élémentaire, découvrait avec étonnement des hommes primitifs, « pour lesquels ni Platon, ni le Christ, ni Shelley, ni Dostoïevski n'existaient », ni aucune idée de la morale, de la délicatesse et de l'honneur. C'est surtout dans le corps des tanks qu'il éprouva la surprise du spectacle accablant de l'animal humain. Il vit, comme dit Méphisto, « la bestialité dans toute sa candeur ». Nous ne connaissons pas le livre qu'il a consacré à cette terrible expérience, et qui ne doit paraître que longtemps après nous. Les cinq lettres qu'il écrivit alors à son ami Lionell Curtis nous en donnent un aperçu : c'est un chapitre de l'Enfer. L'auteur touche le tuf de la détresse. Il désespère de l'humanité. Je sais peu de pages plus désolées que ce *De profundis*.

Le malheureux ! Il avait voulu savoir la vérité, et elle le remplissait d'épouvante. Il découvrait avec horreur la racine du mal, l'impureté foncière de la vie. Il en vient à concevoir pour la chair, le péché, une sorte d'horreur métaphysique. Il renouvelle le dogme terrible de la faute originelle : « N'est-il pas vrai que le crime de naître est un peu la faute de l'enfant ? » L'enfant, responsable de sa naissance, coupable de son incarnation ! Le poète du *Serpent* va-t-il plus loin dans le pessimisme. Ce fut le fond de l'abîme. En 1925, Lawrence n'en pouvait plus. Il parlait de tout planter là, de se brûler la cervelle. M. Baldwin le sauva en le réintégrant dans l'aviation.

Il aimait cette arme nouvelle. Depuis qu'il en était exclu, il l'avait toujours regrettée. C'était la grande idée du siècle, la croisade de notre temps : l'humanité ouvrait ses ailes, commençait la conquête du ciel. Comparée au monde des tanks, c'était aussi une autre race, la race des hommes-oiseaux, aussi peu cultivée que celle des crustacés de fer, mais plus légère, aérienne, presque semblable aux anges. Ils ouvraient pour leurs frères les routes du vent et de l'éther. Lawrence se sentait à l'aise parmi eux. Ils formaient une chevalerie.

Là, pas de temps perdu, pas un geste inutile. Il passa le plus clair de ces années aux Indes. Peut-être le climat, le contact avec une nature sublime achevèrent-ils de le guérir et de le rasséréner. Jamais il ne s'était senti plus libre. Il avait fait sa paix avec les hommes et avec lui-même. Il avait enfin achevé de se purifier du « Moi ». Il était presque un homme heureux.

Rentré en Angleterre, ses dernières années se passèrent dans une série d'expériences de canots extra-rapides, rendus invulnérables par leur petitesse et par la rapidité. De plus en plus, il voyait la grande ressource tactique dans la surprise et la mobilité. Ses idées se faisaient jour et attiraient l'attention des sphères supérieures. Ce simple soldat se faisait écouter dans les conseils de l'Amirauté. Il était alors revenu de bien des préjugés. Il s'était réconcilié avec le côté physique de la vie, supportait sans aversion l'idée de la nourriture. Il faisait un ménage passable avec « frère Ane ». « Je préfère l'homme simple à l'homme raffiné. Je le trouve commode, honnête, affectueux et tellement agréable ; ces braves gens ne se montent pas le cou, inutile de *la faire* avec eux. » Il pensait qu'avec peu de chose, on pourrait en tirer beaucoup : un peu plus d'estime et de confiance, des rapports plus humains, moins de règlement et plus d'égards, un peu plus de vraie amitié. « N'en déplaise à messieurs les *Brass hats* (les culottes de peau) qui n'ont que la discipline à la bouche, voulez-vous que je vous le dise à l'oreille ? La discipline ne sert à rien. Nous nous en passons pour nous battre. Ou plutôt, nous autres Anglais, nous l'avons dans le sang : elle nous tient au corps comme les ongles des doigts ». Ces pensées faisaient leur chemin. On pouvait en croire un Lawrence. Son exemple n'a pas peu fait pour réhabiliter l'Armée, la relever dans l'opinion.

Ces dix dernières années, de trente-cinq à quarante-cinq ans, furent les meilleures de sa vie : il les tenait pour son âge d'or. Il avait surmonté la crise, refait un pacte avec l'existence. Doucement, il songeait à la retraite définitive. Quelques semaines l'en séparaient. Il s'était arrangé, sur ses économies, un cottage à quelque distance du camp : il l'avait baptisé *Clouds Hill*, la villa des Nuages. C'était sa dernière utopie. Il y avait deux chambres, quelques chaises,

et pour literie, deux sacs de couchage, avec ces mots brodés, sur l'un TIBI, sur l'autre MIHI. Quelques livres précieux complétaient le mobilier. Il n'allait presque plus à Londres. « Trois fois par an, c'est trop : presque de la dissipation. » Il passait chez lui le *week-end*, invitait un ou deux amis. Il s'y rendait en moins d'une heure sur sa motocyclette. Une chute lui fracassa le crâne. Il avait quarante-sept ans.

Ainsi mourut cet homme étrange, ennemi de lui-même, brouillé avec la gloire, qui sacrifia de parti pris son ambition à son orgueil, et refusa l'encens des foules, la popularité, les conditions mensongères de la puissance et de la vanité, ne voulut devoir sa grandeur qu'à lui-même. Dans d'autres temps, il était de l'étoffe dont on eût fait un saint. Tel qu'il fut, on ne peut lui refuser son admiration. « Combien d'hommes ont pris sur eux honnêtement de dépasser l'humanité ? Seul, le spectacle de leurs combats et de leurs efforts me comble. » Il entreprit de faire à lui tout seul son métier d'homme, de jouer la partie sans tricher, en partant de zéro, de livrer sans aide, sans subterfuge, sa bataille avec l'ange. Il a réussi, en se passant de tout, à occuper l'attention presque à l'égal des dictateurs. Il n'a dû qu'à l'immolation, à l'effacement volontaire, presque tout ce que ces derniers doivent à la réclame et à la propagande. A lui seul, il fait équilibre à Hitler, à Mussolini. Il a restitué le prestige de l'individu, et nous console de l'empire abject des masses.

LOUIS GILLET.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

LA GUERRE

C'est donc la guerre : le miracle ne s'est pas produit, dont nous disions il y a quinze jours que seul il pourrait l'empêcher. Mes yeux de petit enfant ont vu celle de 1870. Toutes les trois sont sorties de la volonté maladive de domination qui est le trait caractéristique de la race germanique. Le problème de la politique européenne reste depuis des siècles le même : articuler une Allemagne pacifique à une Europe pacifiée. A l'Allemagne sa place, mais rien que sa place, et leur place aussi aux autres peuples. Dans l'état moral où la lignée des philosophes allemands, depuis Hegel et Fichte, a mis la plupart des peuples d'Europe, la guerre n'est pas un accident ; elle est l'état normal de l'humanité ; von Bernhardi enseignait que, par d'autres moyens, elle continue la politique et que la politique a pour objet de la préparer et d'en tirer les conséquences. Nous sommes toujours en guerre comme nous mourons tous les jours, selon le mot de Sénèque. Loin de la juger exécrable et de la condamner, il faudrait donc, si l'on en croyait cette école, l'aimer et s'en réjouir, tout au moins s'abstenir de lutter contre elle et l'accepter comme inhérente à l'humaine condition. Mais la grandeur de l'homme ne consiste-t-elle pas précisément, selon la formule de Bacon, à redresser la nature tout en lui obéissant ? Il faudra un jour établir le bilan des erreurs qui ont permis, après vingt-cinq ans, le retour du fléau sous sa forme la plus dangereuse, la guerre totale menée par un gouvernement totalitaire. On verra que l'ignorance ou la méconnaissance de ce que sont l'Allemagne et le peuple allemand d'aujourd'hui est la principale de ces fautes.

La guerre était résolue depuis longtemps. Le plan, — qui n'est

pas mystérieux puisque *Mein Kampf* nous l'expose clairement, — se déroule selon les prévisions de son auteur : Autriche d'abord, Tchécoslovaquie, Pologne. Sur un seul point capital il ne s'est pas réalisé. On n'a pas réussi à séparer l'Angleterre de la France : elles n'ont jamais été plus étroitement associées et moralement unies. Comme en 1914 la guerre était décidée ; vraisemblablement la date du 1er septembre a été fixée à l'entrevue de Salzbourg ; et peut-être Hitler en a-t-il fait confidence, par Ribbentrop et Molotov, à son nouvel ami Staline. Les dernières négociations n'ont pas eu d'autre objet que de déplacer, ou de tenter de déplacer, les responsabilités et de les rejeter sur la Pologne : mais l'argument du loup ne trouve plus guère de crédulités. Depuis le traité entre l'Allemagne et les Soviets, la guerre est résolue. Il a dépendu de Staline de l'empêcher, sans aucun risque pour lui-même et son pays ; il a tenu dans sa main la paix ou la guerre : il a choisi la guerre. L'occupation de la Slovaquie par les troupes allemandes le 29 août ne laissait plus aucun doute sur l'imminence de l'agression. Elle montre aussi le sort que l'Allemagne réserve aux petits États dont elle garantit l'indépendance. La Lithuanie et quelques autres peuvent faire leur profit de la leçon. L'application de la doctrine raciale et totalitaire est pratiquement sans limites. Nul ne peut se flatter de lui échapper, car la doctrine n'est elle-même qu'une machine de guerre, une catapulte, pour battre en brèche le « diktat » de Versailles et abolir le souvenir cuisant de la défaite, seul résultat qui intéresse les Allemands.

Mais en détruisant, par son association avec Staline, le fondement même de sa politique, ce qui en faisait l'unité et la force, ce qui lui assurait quelque rayonnement par suite de la crainte et du mépris qu'inspirent les actes et les théories du communisme russe, Hitler a ruiné les bases de son pouvoir et les éléments de son crédit. Il faut que sa situation politique, économique et financière lui ait apparu comme désespérée pour qu'il n'ait pas aperçu d'autre issue à l'impasse où il s'était avancé : c'est le jugement que toute la presse impartiale, notamment dans les pays scandinaves, a porté sur cet acte de cynique audace. Hitler est maintenant, pour tous, l'homme qui a détruit sa propre idole et qui n'a pas d'autre idéal que la domination brutale et l'écrasement des faibles. Désormais il ne peut plus colorer ses actes de prétextes spécieux ; ils apparaissent dans leur nudité brutale et leur monstrueux égoïsme. Le Pierre Schlemyl de Chamisso avait perdu son ombre : Hitler est l'homme qui a perdu sa mystique.

L'histoire des derniers jours de la paix-guerre est toute de clarté du côté de la Pologne, de la Grande-Bretagne et de la France ; toute de trompe-l'œil et de faux-semblants du côté du Reich. Il n'est pas nécessaire d'en retracer le détail. Le 1er septembre, le scénario, arrangé d'avance jusque dans les détails, se développe : le *gauleiter* Forster proclame la réunion de Dantzig au Reich. Le Fuhrer accepte cette offrande. Un communiqué fait connaître, le 31 août au soir, les conditions que le gouvernement allemand aurait indiquées à la Pologne le 29 en lui donnant jusqu'au 30 au soir pour lui envoyer un plénipotentiaire chargé d'accepter sans discussion ou de rejeter ces conditions. M. Daladier, nous le verrons, a fait justice de cette imposture. Hitler aurait voulu que le chef du gouvernement polonais vînt, comme le malheureux M. de Schuschnigg ou comme M. Hacha, apporter la soumission de la Pologne. Ainsi Nabuchodonosor faisait comparaître devant sa majesté les rois vaincus et daignait leur crever lui-même les yeux.

La vérité est que le gouvernement polonais, à la demande de l'Angleterre, acceptait la procédure de la négociation directe, et que, à ce moment-là, de crainte qu'une entente n'en pût sortir, Hitler rompit les ponts. Dans sa réponse à la lettre émouvante de M. Daladier, il déclarait que « le corridor doit redevenir allemand ». Ce n'est donc plus seulement Dantzig, c'est le territoire polonais, la Silésie avec ses usines, Poznan et la Poméranie polonaise que réclame le Fuhrer. Il réunit pour une séance d'apparat (1er septembre, dix heures) le Reichstag à l'Opéra Kroll et il y fulmine de sa voix rauque et ululante un discours dont la violence masque l'embarras. « Dantzig et le corridor furent et sont allemands. » Dantzig sans doute, mais le Pomorze (Pomerellie) a toujours été polonais. « Le diktat de Versailles n'a pas pour nous, Allemands, force de loi. On ne peut donc pas dire que notre revision de ce diktat viole la loi. » Il est bon de rappeler que la France a exécuté intégralement les clauses du « diktat » de Francfort et qu'elle n'a pas attaqué l'Allemagne pour s'en affranchir. Il est trop commode, quand on a signé un traité gênant, de se soustraire à ses obligations sous prétexte qu'il n'était pas librement consenti. Quand la guerre qui vient de commencer prendra fin, il faudra se souvenir de ces déclarations et contraindre l'Allemagne par d'autres moyens, puisque sa signature cesse de l'engager dès que son intérêt le demande.

Dans sa harangue, le chancelier ne pouvait se dispenser de s'expliquer sur son entente avec la Russie communiste. La phrase

qu'il y consacre est brève et gênée. « La Russie et l'Allemagne sont régies par deux doctrines différentes : l'Allemagne n'a pas l'intention d'exporter sa doctrine et, comme la Russie ne songe pas à exporter la sienne, je ne vois pas pourquoi nous devrions encore une fois prendre position contre la Russie. » C'est le reniement de tout ce que Hitler avait toujours soutenu, que la peste du bolchevisme est contagieuse et que le Komintern n'existe que pour la répandre. L'argument est piteux et montre en quel mépris le Fuhrer tient ses auditeurs. Aussi bien était-il malaisé de défendre « un pacte qui soulève la réprobation de tout être droit », comme l'a dit M. Herriot dans son discours à la séance du 3 septembre.

Le 2 septembre, à la fin de la soirée, la Grande-Bretagne et la France avaient fait savoir au gouvernement de Berlin que, à moins qu'il ne retirât ses troupes qui avaient pénétré sur le territoire polonais, elles se considèreraient ce jour-là, l'une à onze heures, l'autre à dix-sept heures, comme en état de guerre avec le Reich. Du côté des Puissances libérales, le calme, la dignité et le sang-froid. En Angleterre, la Chambre des Communes entendit M. Chamberlain et la Chambre haute lord Halifax déclarer avec tristesse, mais avec fermeté, que l'Angleterre se considérait comme en état de guerre avec l'Allemagne.

En France, le même jour, le Parlement écouta d'abord la lecture de l'émouvant appel que le Président de la République adresse au peuple français, ensuite une déclaration très précise de ce grand honnête homme qu'est M. Édouard Daladier. Il y retrace l'histoire des dernières négociations et des suprêmes efforts pour sauver la paix. Toutes les forces pacifiques du monde, le Pape, le Président des États-Unis, et bien d'autres se conjurèrent pour prévenir les hostilités ; mais le Fuhrer Hitler avait décidé la guerre. Le 31 août, à une heure de l'après-midi, M. Lipski, ambassadeur de Pologne en Allemagne, demandait une audience à M. von Ribbentrop. La paix semblait sauvée. Mais le ministre des Affaires étrangères du Reich n'acceptait de recevoir M. Lipski qu'à dix-neuf heures quarante-cinq. Tandis que ce dernier apportait l'adhésion de son gouvernement à des conversations directes, le ministre allemand se refusait à communiquer les revendications de l'Allemagne à l'ambassadeur de Pologne, sous prétexte que celui-ci n'avait pas pleins pouvoirs pour les accepter ou les refuser sur-le-champ. A vingt et une heures, la radio allemande faisait connaître la nature et l'ampleur de ces revendications ; elle ajoutait que la Pologne les avait repoussées. C'est un mensonge,

puisque la Pologne ne les avait même pas connues. Et le 1er septembre, à l'aube, le Fuhrer donnait l'ordre d'attaquer à ses troupes. Jamais agression ne fut plus évidente et plus injuste ; jamais aussi pour la justifier ne furent mis en œuvre plus de mensonges et de cynisme.

Le président du Conseil retrace ensuite en termes émouvants tous les efforts faits pour sauver la paix et les étapes de cette marche à l'hégémonie du Reich allemand ; il termine par un véridique tableau de ce pensent et disent nos admirables soldats et fait appel à l'union de tous : « C'est la France qui commande aujourd'hui. » Le gouvernement a interdit la publication des journaux communistes qui s'obstinaient à défendre l'indéfendable pacte de Moscou. Il a été approuvé par la presque unanimité des Français et même par beaucoup de communistes. Il importe que l'opinion, la France, au moment où ses soldats engagent une lutte d'où dépend son avenir et celui de tous les peuples, ne soit pas empoisonnée à l'arrière par une propagande venue de ceux-là mêmes qui ont rendu la guerre inévitable.

LE MONDE ET LA GUERRE

Au moment où commence cette guerre, quel est l'état moral des antagonistes, quelles sont les réactions des peuples qui, pour le moment, n'y participent pas ? Dans un conflit tel que peut-être on n'en a jamais vu, où il ne s'agit pas seulement de territoires et d'intérêts économiques, mais de l'assujettissement des hommes à une doctrine de matérialisme et d'avilissement, les facteurs moraux prennent une importance décisive. L'Allemagne hitlérienne porte, en entrant en guerre, le poids lourd d'un pacte « qui soulève la réprobation de tout être droit. » Cette association avec des hommes que, hier encore, on dénonçait comme les ennemis du genre humain, pour perpétrer avec leur complicité un mauvais coup et détruire l'indépendance d'un grand peuple historique, Hitler la porte au cou comme une meule de moulin qui l'entraîne à sa perte. Les conséquences politiques immédiates sont de première importance : la surprise générale se change en mépris.

Regardons d'abord du côté du Japon. C'est un pays où les traditions de chevalerie ont maintenu intact le sentiment de l'honneur. Avec le ministère Hiranuma il inclinait, sous l'influence de la caste militaire, vers une alliance avec l'Allemagne et l'Italie. Les Puis-

sances de l'axe comptaient, parmi leurs chances de victoire, le concours, tout au moins la neutralité bienveillante, des vaillantes armées nippones. Mais la raison ou tout au moins le prétexte de l'intervention japonaise en Chine était d'en chasser l'influence du Komintern. Dès lors une association avec l'Allemagne devenue l'alliée de la Russie bolcheviste devenait paradoxale et immorale : le Japon y aurait perdu la face. Nulle part la réaction contre l'Allemagne n'a été plus vive. Un journal qui avait soutenu la politique d'alliance avec l'axe, le *Yomi-uri* écrit le 25 août : « L'Allemagne a brisé la confiance qu'on pouvait avoir jusqu'ici en sa bonne foi, pour avoir conclu un traité de non-agression avec l'U. R. S. S. en dépit de l'existence du pacte anti-komintern et sans en souffler mot au Japon co-sigataire de ce pacte. » Et il approuve « le coup de balai diplomatique » annoncé. Le *Kokumin* déclare que « l'Allemagne et l'Italie ne sont plus les alliées du Japon ». Et un autre journal ajoute : « L'Allemagne a perdu tout sens moral. » Le cabinet Hiranuma a tiré les conséquences ; il a fait un *hara-kiri* moral et remis à l'empereur sa démission. Le général Shinko Abé a formé, le 30 août, un nouveau cabinet où prédomine l'influence des diplomates et des marins. Le ministre des Affaires étrangères sera vraisemblablement M. Shigémitsu, ambassadeur à Londres.

Le gouvernement a déjà donné à la politique de l'Empire une nouvelle orientation. La mission militaire qui se rendait au Congrès de Nuremberg a reçu l'ordre de se promener en Suisse. Les Japonais résidant en Allemagne ont été avisés d'avoir à partir au plus tôt. En attendant que soient fixées les bases définitives d'une politique, le revirement s'affirme dans toutes les directions. A Tien-Tsin les relations entre Anglais et Japonais sont redevenues non seulement courtoises, mais amicales. Un communiqué officiel du 25 août dit que le gouvernement poursuivra en Chine la réalisation de l'ordre nouveau avec un gouvernement composé de Chinois favorables à une entente et à la pacification, mais qu'il convient, en attendant, de respecter les intérêts étrangers, de ne maltraiter ni mépriser les Chinois. Les Allemands quittent en hâte Tien-Tsin ; à l'entrée de la concession plusieurs d'entre eux ont été giflés par les sentinelles japonaises. Le contrôle nippon a pris fin à l'entrée de la concession française de Hankéou. L'Italie, en Extrême-Orient, cherche à séparer sa cause de celle de l'Allemagne. Pendant ce temps, en Mandchourie, les Russes prennent l'offensive avec trois divisions d'infanterie motorisée, trois divisions de cavalerie et une puissante artillerie

lourde ; une série de combats acharnés se livrent entre les troupes soviétiques et les soldats du Mikado. L'Allemagne, dans son nouveau rôle, s'apprête à associer sans vergogne en Chine sa fortune à celle des communistes. Les événements d'Extrême-Orient sont plus que jamais inséparables de ceux d'Europe qu'ils expliquent en partie. Ils prennent une tournure nettement favorable aux intérêts de l'Angleterre et de la France engagées dans une guerre européenne.

Peut-être faut-il voir, dans le revirement si honorable de la politique japonaise, l'une des raisons de l'attitude de l'Italie durant ces derniers jours de paix et ces premiers jours de guerre ; car on comptait beaucoup, à Rome, sur les escadres nippones pour sauver l'armée d'Éthiopie. L'alliance du Komintern avec le chef de la croisade antikomintern n'est pas sans avoir jeté quelque trouble dans l'opinion italienne qui, tout de même, est plus éclairée et moins grégaire que la masse allemande. Par ordre la presse célébra, d'ailleurs modestement, « l'échec des encercleurs et la surprise des démocraties » ; ainsi elle n'essaya pas d'expliquer à ses lecteurs comment l'ennemi de la veille, l'ennemi du genre humain, était devenu tout d'un coup l'ami de l'associé du Duce. On se plut à croire que cette déception inciterait la Pologne à entrer dans la voie des concessions et les Puissances démocratiques à s'y engager. Ce serait l'heure de M. Mussolini qui apparaîtrait comme l'ange de la paix et cuisinerait au bon moment un dénouement pacifique. Toute la presse reflétait cet espoir. Quant à l'opinion populaire elle était, autant qu'on peut le savoir par des lettres et le témoignage des voyageurs, violemment et publiquement déchaînée contre toute participation à une guerre.

Que se passe-t-il entre les deux gouvernements de « l'axe » ? Naturellement, nous ne le savons pas exactement. Tant d'affirmations de solidarité indéfectible de la part des deux chefs et de leurs collaborateurs intimes doivent nous laisser sceptiques sur les bruits qui circulent de certaines mésintelligences entre eux. Tenons-nous en aux faits patents. M. Mussolini a pris personnellement la direction des Affaires étrangères. Le 25 et le 26 août quatre messages ont été envoyés par Hitler à Mussolini ; la diplomatie italienne a déployé une activité insolite. M. Chamberlain a fait allusion, dans son discours, à une proposition de conférence entre l'Allemagne, l'Italie, la Grande-Bretagne, la France et la Pologne que le gouvernement de Rome aurait faite au dernier moment et qui n'aurait pu être prise en considération. M. Mussolini avait peut-être espéré devenir le *deus ex machina*

d'un nouveau Munich ; mais il a dû comprendre que le temps en est passé. M. Hitler enfin a trouvé en Europe un nouveau partenaire dont la société n'est pas souhaitée par les Italiens qui, plus fins que les Allemands, sentent que la mauvaise cause des Puissances de l'axe n'a rien à gagner à de telles compromissions et qu'elle a déjà beaucoup perdu.

En Europe, dans certains pays voisins ou amis de l'Italie, d'importants changements se sont produits. Les Espagnols, gens loyaux et tout d'une pièce, se laissent éclairer par les faits. Ils avaient cru que les Allemands et les Italiens les avaient aidés, dans leur guerre de libération, dans le dessein de chasser de l'Europe du sud-ouest le bolchevisme ; instruits par le pacte germano-soviétique, ils s'aperçoivent que l'Allemagne cherchait surtout à s'implanter chez eux et à y trouver des bases d'opérations pour ses sous-marins et ses avions. De là à se demander si les intentions des Italiens étaient plus désintéressées, il n'y avait qu'un pas qui est déjà franchi. Le gouvernement du général Franco a proclamé sa « stricte neutralité ». On peut compter sur sa parole. La France n'aura pas à défendre sa frontière du sud-ouest, comme on l'avait espéré à Berlin et à Rome.

Chez nos amis yougoslaves, l'accord est définitivement conclu entre Croates et Serbes. Les élections du 11 décembre 1938 avaient, malgré la pression officielle du gouvernement Stoyadinovitch, manifesté la volonté nationale d'une politique intérieure d'union et d'une politique extérieure plus indépendante. Le 5 février, un nouveau cabinet présidé par M. Tsvetkovitch avait balayé le régime dictatorial et s'était donné pour tâche de réaliser l'accord entre Serbes et Croates qui, sous une forme nouvelle, ferait de l'unité yougoslave proclamée en 1918 une réalité vivante. Une première fois, le 27 avril, l'accord avait semblé conclu ; mais des obstacles venus, dit-on, de la Régence et peut-être de certaines influences étrangères, l'avaient fait écarter. Un comité composé de trois Serbes et trois Croates a travaillé en mai et juin et abouti à un texte qui a été approuvé par le prince Paul. Le 26 août, le Régent a promulgué sept décrets qui organisent le nouveau régime sur une base de démocratie et de décentralisation. Une *banovine* autonome de Croatie, composée des banovines de la Save, du Littoral (Dalmatie) et de plusieurs districts du nord de la Bosnie, est créée. D'autres banovines seront organisées, notamment en Slovénie, et jouiront de l'autonomie administrative. Le pouvoir en Croatie est exercé, au nom du roi, par un *ban* et par le *Sobor*

(assemblée). Le régime de dictature royale instauré le 6 janvier 1929 prend fin.

Un nouveau cabinet Tsvetkovitch, dans lequel M. Matchek, le chef respecté et aimé des Croates, entre comme vice-président, est composé de Serbes et de Croates et chargé de mettre en application le nouveau régime. La Chambre et le Sénat sont dissous. M. Tsintsar Markovitch reste ministre des Affaires étrangères, ce qui indique qu'aucun changement brusque ne sera fait dans la politique extérieure. La Yougoslavie reste neutre et en bonnes relations avec tous ses voisins ; mais le pacte Hitler-Staline a provoqué dans tout le pays une indignation profonde ; les sympathies pour la France, l'Angleterre et la Pologne y sont très vives ; et il n'est guère douteux que, si l'Italie entrait maintenant en guerre, elle aurait à compter avec une Yougoslavie où le régime Stoyadinovitch n'est plus qu'un mauvais souvenir. Il appartient maintenant à la France de développer par tous les moyens en son pouvoir une amitié dont les sources sont si pures et si nobles. Une vie nouvelle circule dans les veines du peuple yougoslave moralement uni pour la première fois. La Yougoslavie et la Roumanie sont nées à l'indépendance ou ont été agrandies dans de larges proportions par les traités de 1919. Si la Pologne était détruite, leur tour ne tarderait guère à venir ; elles savent le cas que l'on doit faire des paroles que prodigue le Fuhrer Hitler. Comme l'a dit M. Daladier, « ses actes seuls comptent ». Une Ligue des neutres, armée et active, serait peut-être, à l'heure actuelle, le plus efficace moyen d'arrêter l'effusion du sang et de sauver non seulement l'indépendance de la Pologne, mais celle de tous les États de l'Europe orientale menacés par l'Allemagne qui s'est faite le fourrier du bolchevisme. L'initiative en pourrait venir du président Roosevelt. C'est de lui que le monde civilisé espère le geste libérateur.

Au moment où commence une guerre dont nul ne peut prévoir la durée, peut-on se représenter quelles peuvent être, en se lançant dans une si dangereuse aventure avec un peuple murmurant et avec une situation économique et financière presque désespérée, les espoirs et les intentions des chefs du nazisme allemand ? Ils chercheront à obtenir rapidement par la guerre ce que le chantage à la guerre ne leur a pas donné, c'est-à-dire une subordination de la Pologne à leur influence et le retour au Reich non seulement de Dantzig, mais des charbons de la Silésie, de la Poméranie polonaise et de la Posnanie, c'est-à-dire de trois millions et demi de Polonais.

On ne peut guère imaginer qu'ils souhaitent avoir, avec leurs nouveaux amis russes, une frontière commune, à moins qu'ils ne renouent avec eux la tradition historique des partages de la Pologne. Ils mèneront, avec des forces considérables, une campagne d'écrasement contre les Polonais, tandis qu'ils resteront sur la défensive, à l'abri de la ligne Siegfried, en face des Franco-Britanniques. La position stratégique des Polonais, dont le territoire est entouré de trois côtés par des terres qui sont aux mains des Allemands, est évidemment difficile; mais une défensive énergique, bien organisée et outillée dispose aujourd'hui de tels moyens qu'elle peut se prolonger longtemps. Et les Polonais sont un peuple de gens braves. Si le plan allemand se réalisait rapidement, nous verrions, dès que le Fuhrer aurait atteint les objectifs qu'il s'est fixés, se produire une offensive de paix. Mais il y a loin de la coupe aux lèvres...

Mais notre mission est d'écrire l'histoire et non des anticipations. L'histoire nous dit que jamais « France la très belle, fleur de Chrétienté », — ainsi s'exprimait Christine de Pisan, — n'a tiré son épée sans tache pour une plus noble cause de paix avec de plus loyaux alliés, accompagnée des sympathies, qui se feront de plus en plus actives, de tous ceux qui aiment au-dessus de tout la justice pour les peuples comme pour les individus, contre un plus dangereux et plus fourbe ennemi. Ses premiers actes de guerre sont le torpillage d'un navire marchand britannique portant 1 400 personnes dont 300 Américains, le bombardement des villes ouvertes pour le massacre des femmes et des enfants et la destruction du célèbre sanctuaire où les Polonais et tous les catholiques vénèrent la Vierge de Czestochowa. De tels exploits ne lui porteront pas bonheur. Ce monstre d'orgueil et de brutalité paiera un jour qu'il faut espérer proche, le crime de cette guerre dont il porte seul l'écrasante responsabilité.

René Pinon.

Le Directeur-Gérant : André Chaumeix.

LA LUTTE MILLÉNAIRE

DES POLONAIS ET DES ALLEMANDS

Vue de l'Occident, la guerre est le trait final mis par la France et par l'Angleterre à cet intolérable état de crises, sans cesse renaissantes, que l'Allemagne impose au monde depuis trois ans. C'est un effort de toutes les énergies humaines pour sauver la civilisation des hommes libres, celle qui est fondée sur la raison et la dignité de l'individu. Mais vue du côté polonais, la guerre est aussi le dernier épisode de la lutte millénaire qui se poursuit avec acharnement dans la plaine de l'Europe du nord entre les Germains et les Slaves.

Le passé est si près du présent, et si enchevêtré à lui, qu'il n'est peut-être pas inutile, pour comprendre les événements récents, de rappeler la suite des faits qui les a engendrés. Je paraîtrai peut-être remonter loin, mais cette profondeur est encore toute vivante, et pour peu qu'on y creuse, le drame d'aujourd'hui en jaillit comme une source cachée. Au surplus nous sommes encore incroyablement près des origines, du moins en Europe septentrionale. Il y a, à Berlin, quatre familles au moins qui se flattent de descendre d'un ancêtre wende, c'est-à-dire de la population slave antérieure à la conquête des Allemands. Si l'on pouvait assembler autour d'une table, pour un repas de famille, tous les aïeux qui, à partir de ce premier ascendant, forment la chaîne jusqu'au maître de maison actuel, ils seraient tous réunis dans un diner de trente couverts.

* * *

La terre elle-même est neuve. L'homme existait déjà et habitait les cavernes, que l'Allemagne du Nord et une partie de la Pologne n'existaient pas. Jusqu'au pied des hauteurs de Bohême s'étendait un immense glacier, quelque chose comme l'inlandsis qui recouvre le Groënland. Ce glacier est encore bien nettement écrit sur le terrain depuis la Prusse orientale jusqu'à Varsovie. La glace seule s'est retirée ; mais son action se lit partout. Le fond uni du glacier tapissé de boue, c'est la terre agricole de Prusse. Le front du glacier, coiffé de moraines qui changent de place selon ses avancées et ses reculs, ce sont ces collines en croissant qui se chevauchent et qui interfèrent en tenant captives des flaques d'eau : c'est l'inextricable lacis des lacs, des hauteurs et des forêts de la Masurie. Devant le glacier s'étendait un long talus sur lequel s'écoulaient les eaux de fonte, et qui était colmaté de sable et de cailloux. C'est ce talus qui descend en pente de la Prusse jusqu'à Varsovie et sur lequel on se bat en ce moment. Enfin, au pied du talus, s'étendait transversalement un grand collecteur, comme une gouttière recueille les eaux d'un toit. Ce collecteur, c'est la Vistule.

Naturellement la nature n'est pas aussi rigoureusement schématique. Ainsi, à l'est de Varsovie, le collecteur ne s'appelle plus Vistule, mais Bug. Et il est redoublé en avant par un autre sillon parallèle, appelé Narew. Mais, dans l'ensemble, il faut nous représenter cette formidable calotte glaciaire ; à son pied, un glacis inondé d'eaux ruisselant vers le sud ; au bas de ce glacis, un fossé qui recevait ces eaux, et qui s'appelle aujourd'hui Netze, Warta, Vistule, Bug, Narew. Si vous voulez la jalonner par des villes, cette ligne terminale comporte Bromberg, Thorn, Varsovie, Pultusk, Lomja, Ostrolenka. Il est surprenant qu'après des millénaires, ce soit une ligne de places fortes et de champs de bataille.

Enfin le glacier se retira. Dix mille ans avant notre ère, il était remonté à la hauteur d'Helsingfors. Trois mille ans plus tard, il avait reculé jusqu'au nord de la Finlande. La glace, en fondant, laissa à sa place une cuvette, représentée aujourd'hui par la Baltique, et les eaux qui jusque-là s'écoulaient vers le sud, furent appelées vers le nord. Les cours

des rivières se renversèrent. La Vistule s'adjoignit, à partir de Thorn, un cours inférieur, dirigé vers la Baltique. Le Niémen se dirigea également vers cette fosse nouvelle. La géographie actuelle prit figure. Ce qui permettait ces changements de cours, c'était la faible pente de la région. Il resta un pays de plaines, de marécages, de sablières et de forêts.

Quelque 2500 ans avant J.-C., nous voyons s'y établir des tribus qui s'étaient individualisées dans le sud de la Russie. Ces tribus avaient une poterie dont le décor était formé par l'impression d'une cordelette ; elles étaient armées d'une hache à deux tranchants, d'abord en pierre, plus tard en cuivre ; elles ensevelissaient leurs morts dans des sépultures individuelles, sous des tertres qu'on appelle en Russie les kourganes. C'étaient les premiers Indo-Européens, ou si l'on veut les premiers Aryens, la première communauté politique, — bien lâche comme on peut penser, — que l'on connaisse en Europe.

Ces Aryens, ce peuple des Steppes, comme les appelle M. Poisson, se mêlèrent plus ou moins aux premiers habitants. Au Jutland, ils formèrent une civilisation mixte. En Saxe, en Silésie, en Thuringe, ils se croisèrent également avec la population locale. De tout cela, il se fit une civilisation uniforme de la céramique cordée etde la hache de cuivre. Ainsi le cuivre apparaît dans le centre et le nord de l'Europe, apporté par ces envahisseurs. Qu'ils l'aient connu dans ce temps de leur première unité, on le sait par le fait que ce métal est désigné par le même mot dans beaucoup de langues dérivées de l'indo-européen primitif : **aes* en latin, *aiz* en gothique, *ayas* en sanscrit, *ayah* en avestique. Le tout dérivant d'un radical primitif *ayos*.

On trouve donc en Europe, entre 2500 et 1900 ans avant J.-C., un vaste Empire ou du moins une confédération de tribus : l'initiative en est due à l'invasion du peuple des Steppes, du peuple aryen ; mais il faut y admettre une large participation des anciens occupants, des peuples non-aryens, qui, de leur côté, apportaient aussi le cuivre : ce cuivre venait d'Espagne, non comme une arme, mais sous la forme d'un gobelet en forme de calice. Ainsi la première unité aryenne est déjà un magma très compliqué, où il entre des blonds à crâne étroit (aryens), des bruns à crâne large (alpins), des bruns à crâne

étroit (méditerranéens). Où est la pureté de race des nazis ?

Peu à peu il s'introduisit dans le cuivre une proportion fixe d'étain et cet alliage constitue le bronze. On fait commencer ce qu'on appelle le bronze I vers 2 100 pour le terminer vers 1900. Pendant ces deux siècles, eut lieu dans le sud-ouest de l'Allemagne un mouvement important. Un mélange d'envahisseurs aryens, de mégalithiques poursuivis par eux, de brachycéphales alpins, d'autres brachycéphales venus d'Espagne avec le gobelet de cuivre, fonda une civilisation nouvelle, dite du gobelet à zônes, et forma un peuple nouveau, qui est le premier ban des Celtes. Ces Celtes descendirent le long du Rhin.

A ce xxe siècle agité succédèrent trois siècles de calme, qui forment le bronze II. En Bohême et en Hongrie, allant vers le nord jusqu'à une ligne jalonnée par Glogau et Magdebourg, se forme la civilisation d'Unetic. Au nord de la ligne Glogau-Magdebourg, dans une Allemagne encore peu peuplée, un mélange du peuple des Steppes avec les indigènes donne les premiers Germains. Dans le sud-ouest de l'Allemagne un autre brassage d'aryens avec le vieux fonds de brachycéphales bruns, donne une civilisation dite d'Adlerberg, d'une localité voisine de Worms.

Vers 1600, les peuples du Nord, peut-être enrichis par le commerce de l'ambre, développent une magnifique civilisation, dite bronze III, en Suède, en Norvège et en Danemark. En même temps la population du Danemark, à la recherche, j'imagine, de son espace vital, essaime sur l'Allemagne centrale, depuis l'Ems jusqu'à l'Oder, et y devient la souche principale des Germains.

Ce mouvement des Danois vers le sud, — appelons-le la première invasion germanique, — bouscula dans le sud-ouest de l'Allemagne les gens d'Adlerberg, dont la civilisation émigra à son tour vers le sud, sous la forme à la fois d'une poterie excisée et d'une arme nouvelle, une épée fixée dans la poignée par une languette à rivets. A leur tour, les gens d'Adlerberg, par contre-coup, repoussent les gens d'Unetic, qui, de Bohême, refluent en Lusace et en Hongrie. Enfin, dernier écho, une vague extrême déferle des Alpes sur l'Italie. La naissance du peuple de Hitler met en mouvement vers ses demeures le peuple de Mussolini.

Voilà les Germains en place sur la carte. Ils sont encore très instables. Ce n'est pas le lieu de raconter ici toutes leurs migrations. Comment ne pas citer cependant, vers 750, l'arrivée entre l'Oder et la Vistule d'une migration scandinave, chassée de chez elle probablement par un refroidissement du climat ? Ces groupes de Scandinaves furent renforcés vers 300 par des Germains d'Allemagne qui venaient de recevoir de leurs voisins celtes l'usage du fer. Ainsi se trouva constitué le groupe des Germains orientaux.

Longtemps encore la Scandinavie, *officina gentium*, continua à déverser des peuples sur la plaine allemande. A la fin du IIe siècle avant notre ère, un terrible raz de marée sur le Jutland, jeta sur l'Elbe les Cimbres, les Teutons, les Ambrons, les Warnes, les Vandales. Cimbres et Teutons prirent le chemin du sud ; mais les Vandales s'établirent sur la Vistule... Un second flot venu de Scandinavie, les Goths, arriva aux bouches de la Vistule et bouscula les Vandales. Un troisième peuple, les Hérules, chassé des îles danoises, s'établit sur le Danube. Les Lombards, originaires de Scanie, s'établirent sur l'Elbe. Les Burgondes essaimèrent de Borhholm.

* * *

C'est bien après les Germains que les Slaves apparaissent, et leur origine est obscure. On connaît l'existence, à une époque reculée, d'un peuple situé entre la Vistule et le Dniepr, qui, au sud de la grande forêt russe, cultivait les terres noires, et qui avait une poterie peinte. Le peuple des Steppes, c'est-à-dire les premiers aryens, le bouscula en passant, et en même temps s'y mêla. On peut conjecturer qu'il se forma un peuple agricole, dont nous ne savons rien.

Vers 750 avant J.-C., on voit arriver de l'est de la Volga un peuple armé de fer, les Scythes, qui chassent devant eux, vers l'Asie Mineure, un peuple demeuré à la civilisation du bronze, le peuple cimmérien. La langue des Scythes remplace les gutturales par des sifflantes. C'est le premier ban de la slavisation. Le second ban est formé, au premier siècle avant J.-C., par les Sarmates. Ce sont des peuples qui se trouvent alors au nord du Caucase et qui s'appellent Serbi, Choroavi, Szici, c'est-à-dire Serbes, Croates et Tchèques,

tout le matériel humain des Slaves du sud et de l'ouest.

Quant aux Slaves du nord, E. Denis les représente, au temps des guerres médiques, c'est-à-dire cinq cents ans avant J.-C., au nord des Scythes, se détachant des Lithuaniens et vivant désormais une existence indépendante dans les régions du Dniepr et de la Vistule. Ils vont vers le nord jusqu'au 55e parallèle, c'est-à-dire jusqu'à la latitude de Königsberg, de Vilna et de Smolensk. Au nord de cette ligne, ils ont pour voisins les Finnois ; à l'ouest ils rencontrent les Lithuaniens et les Germains. Ceux-ci donnent à leurs voisins slaves le nom de Wendes, ce qui veut peut-être dire les gens de la prairie, *die Weidenden* ; et les Slaves donnent aux Germains le nom de Niemtsi, ceux dont on ne comprend pas le langage.

Voilà les deux races au contact. Leur histoire ne sera plus qu'une série de chocs et de refoulements. On a fait aux Slaves une réputation d'agriculteurs pacifiques. Mais ils font, à la fin du IIe siècle de notre ère, une grande poussée vers le sud et le sud-est de l'Europe. Peu à peu la péninsule des Balkans se couvre de leurs colonies. On parlait encore slave dans le Péloponèse, sur le Taygète, au XVe siècle. D'autre part, les grandes migrations des Germains font des places vides. Au IVe siècle, dans l'Allemagne actuelle, les Slaves remplacent les Germains dans le bassin de l'Oder ; au Ve siècle, ils poussent jusqu'à l'Elbe ; quelques tribus s'aventurent vers le Rhin. Sur le Danube, ils arrivent à la fin du VIe siècle, poussés ou entraînés par les Avars. Ils prennent la place des Lombards partis en 568 pour l'Italie et occupent la Styrie, la Carinthie, la Carniole. Leur marche vers l'ouest est arrêtée par une tribu germanique, celle des Bavarois. Mais d'autres tribus slaves, à la même époque, pénètrent dans le Tyrol, dans la grande péninsule d'Istrie, au fond de l'Adriatique, dans le Frioul italien. Au VIIe siècle, c'est sur la Drave inférieure et sur la Save qu'ils s'établissent. Croates et Serbes immigrent dans la Dalmatie, d'où ils se mettront en place, chacun dans les pays qui portent encore aujourd'hui leur nom. En somme, à la fin du VIIe siècle, il y avait en Europe un immense empire slave, inorganique naturellement, qui allait au nord jusqu'à la Baltique ; à l'ouest jusqu'à l'Elbe, la Saale et l'Enn ; au sud jusqu'à l'Adriatique,

l'Archipel, la mer Egée, la mer Noire ; à l'est jusqu'au Dniepr.

Sur l'Elbe, qui est vraiment la frontière du germanisme et du slavisme, la lutte entre les deux peuples a d'abord la forme décousue d'une guerrilla, menée par la noblesse locale. Ce n'est vraiment qu'avec les grands empereurs de la maison de Saxe, qu'elle devint affaire nationale menée par le roi. Henri Ier, dans la première moitié du xe siècle, s'empara au coude de l'Elbe de la position capitale de Brandebourg. Plus au sud, dans la Saxe actuelle, il fonda Meissen, pour contenir les Daleminciens. Enfin il soumit les Slaves le long du fleuve jusqu'à la Baltique. Son successeur, Othon Ier, poussa la domination allemande jusqu'à l'Oder, après de terribles batailles sur la Havel et la Sprée, dans la région qui est aujourd'hui celle de Berlin. Des évêchés, forteresses de la foi et du germanisme, furent fondés à Magdebourg, à Brandebourg, à Havelberg.

* * *

Dans la masse des peuples slaves, on en voit apparaître un, dans le bassin de la Vistule et du Narew, que les chroniqueurs appellent les Lèches. Ils comprennent plusieurs tribus, Mazoviens dans la région de Varsovie, Slizanes en Silésie, etc. ; l'une de ces tribus, celle des Polianes, c'est-à-dire des habitants de la plaine, finit par donner son nom à l'ensemble. C'est ainsi que les Polonais entrent dans l'histoire. On ne sait rien de précis sur eux jusqu'à la seconde moitié du xe siècle. A ce moment-là, les Allemands ont déjà commencé à refouler les Slaves de l'Elbe. Les Polonais se sentent menacés ; cette menace n'est sans doute pas étrangère à la décision que prit le chef polonais Mieczislav Ier d'accepter le christianisme. Il fut baptisé en 966. Un évêché fut fondé à Posen et releva de Magdebourg, la grande métropole de l'Elbe. Le fils de Mieczislav, Boleslav, qui régna de 992 à 1025, fut un très grand souverain, le véritable fondateur de la Pologne. Son État s'étendait au nord jusqu'à la Poméranie qu'il conquit, c'est-à-dire jusqu'à la Baltique. Au sud, il comprenait la région de Cracovie, qu'on appelait la Croatie blanche, jusqu'aux Carpathes. Au sud-ouest, la Moravie en faisait partie, et les Tchèques de Bohême eux-mêmes acceptèrent un moment l'autorité de Boleslav. A l'ouest, les Slaves de

l'Elbe, si dangereusement pressés par les Allemands, demandèrent sa protection. Ainsi il avait appuyé son royaume à la montagne et à la mer, ce qui est pour la Pologne la condition même de la vie. De plus il lui donna une unité organique en créant un archevêché à Gniezno, d'où dépendirent les évêchés de Cracovie, de Breslau, de Kolberg, et auquel fut rattaché celui de Posen. L'Allemagne, sur laquelle régnait Henri II, s'inquiéta. La lutte dura quinze ans. Le combat millénaire de la Pologne et de la Germanie était commencé.

Seulement après Boleslav, la Pologne s'émietta. L'Empire, de son côté, se détourna vers l'Italie, vers les luttes du sacerdoce et de l'Empire. La lutte se concentra entre les Slaves de l'Elbe et de l'Oder d'une part, restés obstinément païens et que la Pologne laissait à leur destin, et d'autre part, les margraves allemands de la Marche, c'est-à-dire de la région frontière du nord. Mais cette Marche est alors presque tout entière à l'ouest de l'Elbe. La Marche est donnée en 1134 à une dynastie nouvelle, la dynastie ascanienne : son chef, Albert l'Ours, prend le titre de margrave de Brandebourg, et de fait, il s'établit solidement au delà de l'Elbe, dans la région de la Havel. Du côté du nord, le margrave de Brandebourg a obtenu, au XIIIe siècle, la suzeraineté sur la Poméranie, et les ducs slaves de ce pays, après avoir essayé de résister, doivent se reconnaître vassaux en 1244 et 1250. Au nord-ouest, le duc de Saxe, de son côté, conquérait le peuple slave des Obotrites, établissait chez eux trois évêchés qui dépendaient de Brême et donnait une de ses bâtardes au fils d'un de leurs princes convertis. De ce mariage est issue la maison de Mecklembourg, qui régnait encore il y a vingt-cinq ans. Conquête, colonisation, christianisation, tels sont les trois éléments de la conquête allemande.

Faisons sommairement la géographie de la région au début du XIIIe siècle. La marche de Brandebourg a poussé ses colons dans la région entre l'Elbe et l'Oder. Nous avons donc là un élément germanique sur fond slave. Plus au nord, le long de la Baltique, le Brandebourg est suzerain de la Poméranie slave. A l'est, la Pologne, occupe la région de la Vistule. Mais, au nord de la Pologne, s'étend jusqu'à la Baltique un pays sauvage, habité par une population slave, apparentée aux Lithuaniens, et qu'on appelle les Prussiens. Ils sont rebelles au

christianisme. Au xe siècle, ils ont massacré saint Adalbert.

Au début du XIIIe siècle, le pape nomme un moine poméranien, évêque en Prusse. Évêché *in partibus*, pasteur sans diocèse. Pour lui en conquérir un, le pape prêcha la croisade. Les Prussiens menacés se jetèrent sur la Pologne. Il y avait en Allemagne un ordre religieux créé un siècle plus tôt pour la conquête de la terre sainte, les Chevaliers Teutoniques. Un des princes de Pologne, le duc Conrad de Mazovie, l'appela au secours, en offrant au grand maître le pays de Kulm. L'empereur Frédéric II confirma aux Teutoniques l'ordre d'envahir la Prusse avec toutes leurs forces. La récompense était magnifique et devait peser d'un grand poids sur les destinées de l'Europe. L'empereur disait : « Nous lui concédons à lui (au grand maître Hermann de Salza) et à l'Ordre, les terres que lui cède le duc Conrad (c'est-à-dire Kulm) *et celles qu'il conquerra en Prusse*, afin qu'ils en jouissent librement, sans être astreints à aucun service ou exaction, sans devoir en répondre à personne ». L'Ordre devenait un État souverain. Les papes, Grégoire IX en 1234 et Innocent IV en 1244, confirmèrent et déclarèrent les possessions de l'Ordre fief de saint Pierre.

La lutte des Teutoniques contre les Prussiens commença en 1230. Ce fut un combat opiniâtre qui dura un demi-siècle. Les chevaliers couvrent le pays de forteresses, Thorn, Marienwerder. Ils fondent Königsberg. Les Prussiens, qui se soulèvent, massacrent et sont massacrés. Enfin en 1283, les indigènes renoncent à la lutte. Tout le pays entre la basse Vistule et le Niémen est soumis ; mais le pays est vide d'hommes, et il se repeuple de colons allemands. La conquête, encore étendue par la fusion avec un autre Ordre, celui des Chevaliers Porte-glaive, s'allongeait vers le nord jusque sur la Livonie, l'Esthonie, la Courlande. Les cathédrales de Dorpat, de Riga, de Revel en témoignent.

* * *

Les Polonais se trouvaient ainsi avoir les Allemands comme voisins de deux côtés : les margraves de Brandebourg sur leur face ouest, les Teutoniques sur leur face nord. Et voici qui est plus grave encore. En 1272 les Allemands ont fondé, à l'est de l'Oder, la Nouvelle Marche, non plus sur de

vagues tribus slaves, mais cette fois sur des terres proprement polonaises. C'est le premier empiètement germanique sur la Pologne. Au sud, la Galicie est redevenue indépendante sous la tutelle hongroise. A l'est, derrière les Polonais, il se constituait en 1251 une Lithuanie souvent en lutte avec les Teutoniques, mais parfois plus ou moins alliée à eux.

Dans ce péril, la Pologne trouva un grand homme, Ladislas Lokietek. En 1331, au moment où la conquête du pays était déjà résolue, Ladislas battit les Allemands à Plowc. Son fils Casimir III conclut avec la Hongrie un traité qui lui rendit la Galicie ; avec la Bohême une alliance qui lui permit de reprendre aux Teutoniques une partie de la Nouvelle Marche, et de marcher à l'est contre les Lithuaniens soutenus par les Tartares. Ce grand règne est une des périodes éclatantes de l'histoire de Pologne. Seize ans après la mort de Casimir, en 1386, le duc lithuanien de Wilna, Jagello, épousait la reine de Pologne, Hedwige. L'union de la Lithuanie et de la Pologne était faite. Il y avait en Lithuanie un second duché, celui de Troki, qui appartenait au duc Witold. En 1401, par le traité de Wilna, il fut entendu que son duché reviendrait après lui à la Pologne. L'assemblée des nobles, à Radow, plébiscitait l'union polono-lithuanienne.

Cette union constituait un État immense, qui s'étendit, en 1387, sur la Moldavie, en 1389 sur la Valachie, en 1396 sur la Bessarabie. Autrement dit il couvrait toute la Roumanie actuelle et touchait à la mer Noire. Contre cette nouvelle Puissance, les Teutoniques, exaspérés d'avoir vu la Lithuanie leur échapper, s'allièrent à la Hongrie. Jagello prit les devants. Cent mille chevaliers polonais et lithuaniens marchèrent contre les Teutoniques. Le choc eut lieu sur le champ de bataille deux fois célèbre de Tannenberg. Les Allemands furent écrasés. Dix-huit mille chevaliers restèrent sur le terrain. Étendards, bagages furent pris. Les Polonais revinrent non seulement avec un lourd butin et une foule de prisonniers, mais chargés de gloire, et assurés dans leur indépendance.

Ainsi s'achève le moyen âge en Pologne. Depuis lors, à travers les mille péripéties de l'histoire moderne, on peut dire qu'il n'y a eu entre la Pologne et l'Allemagne que des

trêves. Un premier coup très grave fut porté aux Polonais par l'ascension rapide des Hohenzollern, devenus margraves, puis électeurs de Brandebourg, maison ambitieuse et puissante qui s'est interdit à elle-même les divisions de patrimoine et qui, en 1539, passe au protestantisme. Au début du XVIIe siècle, l'électeur Jean-Sigismond acquiert par héritage les biens sécularisés des Teutoniques : ainsi les Hohenzollern se trouvent envelopper la Pologne sur deux fronts. Enfin, en 1701, l'électeur réussit, après quatre ans de négociations avec toute l'Europe, à se faire proclamer roi pour la Prusse, tandis qu'il reste électeur à Brandebourg. Le 18 janvier 1701, vêtu du manteau cramoisi brodé d'aigles et de couronnes, Frédéric Ier se couronne lui-même à Königsberg.

Les conséquences de cet événement allaient être funestes pour la Pologne. Le nouveau royaume était ambitieux. La Pologne était faible et divisée. Par surcroît, la Prusse eut une suite de grands rois, dont l'un était un homme de génie. La Pologne n'eut pour souverains que des étrangers ou des hommes sans valeur. En août 1772, les armées prussiennes, autrichiennes et russes entrèrent en Pologne sans rencontrer de résistance. Dans le partage, la Prusse s'attribua la Posnanie ; l'Autriche, la Galicie. L'œuvre d'iniquité se consomma en 1793 et 1795.

Il semblait que le germanisme eût vaincu. Et voici le miracle. L'âme polonaise résista. Le prêtre à l'église et la mère au foyer sauvèrent l'âme de la patrie dans l'enfant. J'ai vu Posen, ou Poznan, en 1920, quelques mois à peine après sa délivrance. Dans cette ville opprimée, tyrannisée, germanisée pendant cent quarante ans, toute trace de germanisme avait disparu. Il n'en restait que certaines qualités allemandes, que les bourreaux avaient communiquées à leurs victimes pour les combattre : plus d'exactitude, de discipline et de méthode. Après vingt ans, voici que tout est remis en question, et que la Pologne passe par une terrible épreuve. Mais ceux qui l'ont vue dans la grande crise et qui ont mesuré sa vitalité invincible, ont confiance. Ils savent que la Pologne ne peut pas mourir.

HENRY BIDOU.

SILHOUETTES DE GUERRE

LE GÉNÉRAL GAMELIN

Tous les Français pensent aujourd'hui à l'homme qui a la grande mission d'être chef d'état-major général de la défense nationale. Tous se rappellent qu'il a été formé dès sa jeunesse à l'école de nos plus illustres soldats. Tous savent qu'il est entouré d'hommes de la plus grande valeur, le général Georges, major général de l'armée, le général Vuillemin, chef de l'armée de l'air, le vice-amiral Darlan, chef de l'armée de mer. Leur confiance est composée de tous ces souvenirs.

Dans notre pays, et selon des habitudes anciennes, inspirées par des raisons diverses et inégales, les chefs militaires vivent loin du public. Ils travaillent dans le recueillement. Ils sont connus de leurs pairs et de leurs amis. Ils ont parfois leur légende. Mais ils ne recherchent pas les contacts avec le monde qui les entoure, et l'expérience leur a appris que l'art de s'accommoder avec le personnel politique est un art silencieux. Quand vient l'heure des grandes responsabilités, l'opinion plus attentive veut connaître le mieux possible ceux sur les épaules de qui reposent tant de choses sacrées.

Lorsqu'en l'année 1904, le général Joffre fut nommé général de division, il eut le souci de se constituer un état-major. Il avait fait sa carrière dans l'arme du génie. Il avait rendu des services remarquables aux colonies. Mais il n'était pas breveté. Comme il était à la fois consciencieux et modeste, il voulut, au moment où il prenait le commandement d'une division, s'entourer de collaborateurs de premier ordre. Il appela auprès de lui le capitaine Gamelin, et depuis cette époque jusqu'en 1917, sauf les temps réglementaires où il se

sépara momentanément de lui pour le laisser exercer un commandement dans la troupe, Joffre eut auprès de lui l'officier qui devait être le général Gamelin.

Si l'on ajoute que, jeune officier à l'École de guerre, le général Gamelin a reçu les enseignements de Foch, que pendant la guerre de 1914-1918, il a commandé à Verdun sous les ordres de Pétain, qu'après la guerre il a été auprès de Weygand, alors vice-président du Conseil supérieur de la guerre et chef de l'armée, on voit que sa carrière, sa formation et sa préparation aux plus hauts emplois se sont développés avec nos plus grands chefs. Ainsi se manifestent les traditions de notre armée, la continuité des expériences, et cette union des esprits qui est une si forte puissance. Gallieni est à l'origine de Joffre, comme Joffre est à l'origine de la carrière de Gamelin.

Le général Gamelin est né à Paris en 1872, d'une famille où il y a toujours eu des polytechniciens, des Saint-Cyriens et des officiers. Son arrière-grand-père a fini sa carrière comme commandant de place à Phalsbourg. Un de ses grands-pères était intendant général. Un de ses grands-oncles fut gouverneur de Strasbourg avant 1871. Son père, qui était officier, devint, après avoir été blessé à Solférino, contrôleur général de l'armée. Du côté paternel, sa famille est originaire du Nord et de la Flandre française. Du côté maternel elle est lorraine. De tous ses aïeux, le général Gamelin tient son caractère : il est réfléchi, volontiers recueilli et silencieux ; il est calme, il est réservé, et il sait se décider.

Il a fait ses études à Stanislas, est entré à Saint-Cyr à dix-neuf ans, et en est sorti premier de sa promotion. Après avoir passé aux tirailleurs algériens, il est reçu à l'École de guerre. Ses travaux et ses mérites le font tout de suite considérer comme un officier d'avenir. Il est capitaine à vingt-neuf ans, et commande une compagnie de chasseurs à pied dans l'Est. Il a trente-deux ans quand Joffre l'appelle. Il reste auprès de son chef dans les différentes affectations de sa carrière, jusqu'au moment où le général Joffre est désigné comme chef d'état-major général. Le capitaine Gamelin, devenu commandant depuis deux ans, est son chef de Cabinet quand la guerre de 1914 éclate.

Du mois d'août 1914 au mois de février 1916, il a été le collaborateur discret et constant du général Joffre. Il a par-

tagé avec lui tous les soucis de ces temps difficiles, il a travaillé avec lui à l'élaboration de tous les plans, il a pris part à toutes les grandes décisions. Qui ne se souvient de cette époque, de la retraite qui suivit Charleroi, puis de la résolution prise d'attaquer le 4 septembre ? De ces volontés du commandement est sortie la bataille de la Marne.

Après la victoire de la Marne et la course à la mer, de nouveaux problèmes se posaient. Les fortifications l'emportaient sur les conceptions du mouvement. C'était une guerre fort différente de celles qui avaient été prévues jadis, et à laquelle leurs études avaient préparé tant de jeunes officiers. La puissance des feux modifiait la nature du combat moderne, et la nécessité d'un grand effort d'armement s'imposait. Dès ce moment, le lieutenant-colonel Gamelin eut le désir d'avoir un commandement au front. Le général Joffre ne céda pas tout de suite. Quand il consentit, Gamelin alla en Alsace comme colonel, devint général, fut adjoint quelque temps au général de Pouydraguin, puis chef d'état-major du général Micheler, au moment de l'offensive du 16 avril. Le général Nivelle avait succédé à Joffre. Bientôt le général Pétain était chargé du commandement de l'armée.

Le général Gamelin est alors à la tête d'une division, puis d'un groupe de divisions, et du 21 mars au 31 mars, il va participer avec éclat à l'une des batailles les plus rudes de la guerre. C'est le moment où l'armée allemande, libérée des soucis de l'est par la révolution soviétique, reflue en France et tente de retrouver le chemin de Paris. Il n'y a plus de liaison entre l'armée britannique et l'armée française. Nos troupes sont obligées de tenir tête à des forces supérieures. Le général Gamelin, en ces circonstances terribles, fait preuve d'un calme remarquable et d'un grand esprit de décision. Les troupes qu'il a sous ses ordres combattent magnifiquement. Elles tiennent dans les conditions les plus dures. Pendant trois journées acharnées, elles disputent le terrain pied à pied, et dès qu'elles ont reçu des renforts, elles repoussent, quatre jours durant, les plus violentes attaques. Le général Gamelin est cité à l'ordre de l'armée comme ayant brillamment contribué à fermer la route de Compiègne.

A la suite de cet exploit, la division que commandait le général Gamelin est relevée, elle est envoyée en Alsace. Et

au mois de juillet 1918, le général et ses troupes se trouvent en Champagne à l'heure décisive où les Allemands attaquaient et où le général Gouraud allait les repousser. Le général Gamelin résiste à l'offensive dirigée contre la montagne de Reims, puis il contre-attaque victorieusement. Jusqu'à l'Armistice, il est sans cesse en action dans l'est et, le 11 novembre 1918, il a atteint la Meuse. Il avait donné la preuve des plus hautes qualités : ses chefs allaient s'en souvenir.

Après la guerre, le général Gamelin est envoyé en mission militaire au Brésil, puis en Syrie où il est adjoint au haut commissaire commandant en chef. Il est en 1925 chef des troupes du Levant, et la situation est trouble. Le général Gamelin doit réprimer l'agitation druse. Il agit avec rapidité et adresse. Il dégage Soueida, bat les Druses, et quand en 1928, il revient en France, l'ordre est rétabli. Il est nommé, en 1929, commandant du 20e corps à Nancy. De plus hautes destinées encore l'attendent. Il est successivement sous-chef de l'état-major de l'armée, membre du Conseil supérieur de la guerre, et quand en janvier 1935, le général Weygand, chef de l'armée, est atteint par la limite d'âge, le général Gamelin devient vice-président du Conseil supérieur de la guerre, en conservant les fonctions de chef d'état-major général. Récemment, au début de 1938, il a paru nécessaire de coordonner les services concourant à la défense nationale en leur donnant un chef unique : le général Gamelin a été nommé chef d'état-major de la défense nationale.

L'horizon international devenait de plus en plus sombre et le général Gamelin mesurait l'étendue de ses devoirs. Il avait reçu une armée qui, grâce à Maginot, grâce au maréchal Pétain, grâce au général Weygand était restée forte. Les illusions qui avaient prévalu dans le monde politique, relatives à la possibilité d'un désarmement, d'une réduction des charges militaires et de la durée du service, n'avaient pas empêché les chefs de faire tous leurs efforts pour conserver à la France son armée. Le général Gamelin n'ignorait rien de tout ce qui avait été accompli et de tout ce qui restait à accomplir, des raisons, des tendances qui contribuaient à diminuer les fabrications nécessaires. Sur ce point et sur d'autres se porte tout son effort.

Avec sa culture, sa raison, son expérience, les enseignements reçus de ses maîtres et de ses chefs, le général Gamelin se trouve être à même de rassembler toutes les traditions militaires du passé et toutes les leçons des événements depuis vingt-cinq ans. Il était Saint-Cyrien en 1890, à une époque où l'on parlait plus de la guerre de mouvement que des fils de fer barbelés et des organisations fortifiées, plus de l'artillerie légère que de l'artillerie lourde, plus des vertus de l'offensive que de la puissance des feux et du poids de métal à dépenser. La guerre de 1914 est venue, modifiant bien des conceptions et montrant la part capitale du matériel dans les conflits modernes. La guerre n'est plus ce que les jeunes officiers de la fin du XIXe siècle pensaient. Elle n'est même plus tout à fait ce que l'expérience de 1914-1918 a montré.

L'intelligence d'un chef consiste à comprendre les conditions nouvelles que le machinisme impose. Le général Gamelin, en ces dernières années, s'est vivement intéressé à tout ce qui est organisation, motorisation, fortification. La nature spéciale de la guerre sur le front où la ligne Maginot et la ligne Siegfried se font face n'est pas pour le surprendre. Il a le grand mérite d'avoir à la fois la notion du possible et la notion des circonstances et des événements qui peuvent ouvrir des possibilités nouvelles. Une guerre aujourd'hui doit être subie comme si elle devait réclamer longtemps des effectifs et des munitions. Les Anglais disent trois ans. Cette manière de raisonner est la plus grande chance d'avoir une guerre courte.

Enfin, le chef d'aujourd'hui sait que les opérations militaires sont une part essentielle de la guerre, mais qu'elles ne sont pas tout. Elles sont aidées ou compliquées, selon les circonstances, par le blocus, les affaires économiques et financières, les heureux développements diplomatiques. Le chef, par son intelligence, doit être en état de penser la guerre. C'est rendre un grand hommage au général Gamelin de dire que ses facultés le rendent apte à cette vaste compréhension des événements.

FIDUS.

LE COMBAT
CONTRE LES OMBRES

QUATRIÈME PARTIE

I

JACQUELINE Bellec avait dû monter si vite qu'elle en était encore haletante et un peu pâle. Elle s'était assise sur le tabouret de piano, parce qu'il était très haut, très mobile, très inconfortable, et que, dans cette minute amère, elle ne souhaitait rien de plus accueillant. C'était un vieux siège à pivot ; chaque fois que la jeune fille remuait, la vis d'acier faisait entendre une sorte de plainte sifflante.

Laurent jeta son chapeau sur la table et se mit à marcher dans la chambre. Il bégayait d'une voix étranglée :

— Pardonnez-moi, Jacqueline, chère Jacqueline. Je ne suis pas encore habitué à ce genre de blessure...

La jeune fille avait l'air calme. Elle faisait même, pour sourire, un effort persévérant ; et, cependant, du bout de ses doigts, elle boutonnait, déboutonnait et reboutonnait sans arrêt sa petite jaquette de toile écrue.

— Je ne sais, murmura-t-elle, mais il me semble que rien de tout cela ne peut vous atteindre.

(1) Voyez la *Revue* des 15 août, 1er et 15 septembre.

Et comme le jeune homme, arrêté soudain, lui jetait un regard plein de supplication et d'anxiété, Jacqueline ajouta :

— S'il y avait vraiment de quoi vous blesser, j'aurais bien des raisons d'en souffrir avec vous et même autant que vous.

Les traits de Laurent se détendirent une seconde et, tout de suite, il se reprit à marcher dans la chambre trop étroite.

— Merci, merci, soupirait-il. Comme vous avez joliment dit cela ! Comme vous savez dire les paroles gracieuses et nobles ! C'est le journal de ce matin. Je parle du triste journal, — pardon ! — de monsieur votre père. Vous savez que, naguère encore, il m'arrivait de rester un mois entier sans lire les journaux, et maintenant... Ah ! maintenant, je fouille dans les feuilles imprimées comme un chiffonnier dans la boîte. Non, je ne me mettrai pas en colère. Qu'allez-vous penser de votre ami ? Mais, vraiment, deux flèches de suite, et si cuisantes ! Marault-Lambert, vous ne le connaissez pas, et cela vaut mieux. Il est très répugnant à voir, avec ses yeux chassieux, son teint de cocher ivrogne, son ventre en pointe. Personne, parmi nous, ne lui marque de sympathie. On sait qu'il est envieux et méchant. Vous riez ? Non, non, je suis très au-desssous de la vérité. Je n'ai jamais eu de démêlés personnels avec Marault-Lambert. Nous nous serrions la main. Et, tout à coup, cette attaque ! Vous n'avez pas lu le billet du *Nouvelliste* ? Il ne faut même pas le lire.

— Mais non, dit Jacqueline en s'efforçant encore de sourire. Mais non, sûrement non, je ne le lirai pas.

Un instant, Laurent s'arrêta, les lèvres entr'ouvertes, le regard perdu dans un angle d'ombre, entre les meubles. Il avait le sentiment qu'une fois de plus il se laissait aller à plaider et que ce n'était sans doute pas nécessaire. Ç'avait toujours été sa manière à lui de parler aux femmes. Il avait le cœur ivre d'amour et, toujours, il partait à discourir, à raconter ses travaux, ses querelles. Jadis, ainsi, du temps qu'Hélène Strohl n'était point encore sa belle-sœur, il avait passé des heures, dans le jardin du Luxembourg, à se plaindre interminablement, pendant une grosse pluie d'orage. Et de

quoi, juste ciel ? De ce grand besoin de tendresse et de caresses qui bouillonnait dans sa poitrine, sans doute ? Non, mais des anomalies astronomiques, de la rotation d'Uranus et de plusieurs autres admirables sottises. Et, même chose, plus tard, avec la pauvre petite Laure Desgroux. Et même aventure encore avec cette belle fille blonde, au regard ironique et tendre, qui lui avait donné beaucoup d'elle-même et qui, finalement, un jour, avait disparu comme un rayon de lumière dorée... C'était peut-être, chez lui, Laurent, un aspect de la confiance et de la passion, c'était peut-être aussi un véhément désir de possession totale. Oui, posséder non seulement un jeune corps, mais encore un esprit docile et patient que l'on modèle comme un vase et dans lequel on peut verser toutes ces idées qui empêchent l'homme de dormir.

Une minute, Laurent s'arrêta, retenant son haleine. Mais quoi ? trouverait-il jamais visage plus attentif que ce beau visage sérieux et délicat ? Trouverait-il oreille plus accueillante que cette gracieuse petite oreille, toute de porcelaine lucide, que l'on apercevait sous les grosses boucles de soie sombre ? Et Laurent se reprit à marcher et à parler.

— Le billet de ce pauvre diable a paru mardi dernier. Savez-vous ce qu'il me reproche ? Il me reproche d'intervenir sans mandat. Il me reproche de traiter avec arrogance les humbles serviteurs du savoir, sans lesquels, dit-il, comme si je ne le savais pas, nous serions, nous les chefs, des généraux sans troupes. Je lui ai envoyé une lettre pleine de réprimandes courtoises. Il ne m'a même pas répondu. J'en étais à me demander ce qu'il fallait faire, car je ne suis pas un polémiste ; je me trouve très dépourvu. Et, tout à coup, ce matin, voici l'article du *Courrier populaire*, le journal de votre papa. Et ça, c'est un coup dur. L'article n'est pas signé.

Il y avait, par terre, un de ces tapis d'Orient que l'on appelle tapis de prière et que Justin Weill avait rapporté, jadis, d'un voyage en Palestine. Laurent se laissa tomber soudain sur ce tapis, devant la jeune fille.

— Pardon ! pardon ! balbutiait-il. Vous ne me faites pas si souvent la grâce d'une visite. Et vous êtes venue chez moi. Je devrais être heureux. Je devrais vous regarder comme une reine, la reine de mon univers, et je ne devrais vous dire que des paroles de dévotion. Et voilà que je me lamente. Et

voilà que je vous raconte toutes les misères dont j'ai grand honte. Je souffre. Pardonnez-moi.

Jacqueline posa sa main sur la tête du jeune homme. Mais il n'avait pas tout dit. Aurait-il jamais tout dit ? Pouvait-il renoncer à cisailler la chair vive pour débrider toute la plaie ? Il reprit, d'une voix plus basse :

— Nous avons été très pauvres. Nous sommes venus de loin. J'ai joué, pendant toute mon enfance, avec les petits de la rue. Maman nous le défendait ; pourtant c'était un plaisir incomparable. J'ai pêché les petits morceaux de verre, dans les ruisseaux. Ceux qui ne l'ont jamais fait ne savent pas, ne peuvent pas savoir comme c'est beau, pour un garçon de dix ans, l'eau d'un ruisseau de Paris. Et puis, nous nous sommes élevés. Mais, vraiment, je suis toujours près des pauvres gens, toujours avec les pauvres gens, toujours accablé de leurs fardeaux et torturé par leurs souffrances. Et voilà qu'on me reproche de parler avec dédain des humbles travailleurs. C'est idiot ! C'est révoltant ! Ah ! pardon, encore une fois.

Il avait l'air si déconfit que la jeune fille se prit à rire.

— Ne vous retenez pas, dit-elle, mon père signe ses articles, ce n'est donc pas lui votre adversaire.

— Je ne pensais pas à monsieur votre père. Sait-il quelque chose de moi ?

— Mais, sans doute, fit Jacqueline. Je lui ai parlé de vous. Oh ! je n'affirmerais pas qu'il entend tout ce que je lui dis. Lui aussi, c'est un possédé.

— Lui aussi ?

La jeune fille ne répondit pas. Elle semblait se recueillir.

— Jamais, dit-elle gravement, il ne me viendrait à l'esprit de critiquer ce que fait mon père. Je ne pense pas comme lui sur bien des sujets, mais je l'admire beaucoup.

Laurent secoua la tête, pour marquer son assentiment, et, soudain, changeant de voix, changeant de regard, il s'écria :

— Line, chère Line, épousez-moi, je vous en prie. Prenez-moi comme je suis, avec tous mes défauts, avec tout mon amour. Épousez-moi, Line chérie, je ne peux vous regarder sans que le cœur me saute dans la gorge.

Elle semblait effrayée de cette soudaine véhémence,

pourtant, elle continuait de promener un doigt léger dans la chevelure du jeune homme. Il repartait à supplier, en levant des yeux embrumés vers le doux visage sérieux :

— Épousez-moi. Je suis sûr, — m'entendez-vous ? — que la vie nous sera belle, sûr que vous ferez quelque chose de cette mauvaise tête, sûr que je peux vous rendre heureuse.

Il l'avait saisie aux genoux, dans un mouvement non pas brutal, mais ardent, pressant, volontaire. Elle ne se défendait pas, elle ne songeait pas même à desserrer cette étreinte. Elle était seulement devenue un peu plus blanche. Une grosse larme voyageait entre les longs cils soyeux.

— Oh ! dit-elle d'une voix faible, vous ne me déplaisez pas.

Elle reprit haleine et poursuivit, plus bas encore :

— Si je vous disais que je ne vous aime pas, ce serait mentir, sans doute. Mais non ! non ! Vous savez bien que je ne peux pas.

Et comme il la regardait, soudain, fixement, d'un œil effrayé, Jacqueline reprit, baissant la tête, recomposant tout son visage avec un air d'entêtement puéril et presque désespéré :

— Je me suis promis, toute petite fille encore, que j'accomplirais une chose grande et difficile, que je me consacrerais à une de ces entreprises qui demandent une vie entière, que je ferais le sacrifice de ma vie, oui, que je donnerais toute ma vie à une œuvre de charité. Ne m'enlevez pas mon courage.

Laurent saisit la petite main qui lui frôlait le visage. Il allait poser une question et il n'osait pas, et il cherchait, les lèvres entr'ouvertes, et il ne se décidait pas à parler. Pourtant, elle répondit soudain à cette question silencieuse :

— Non, non. Je ne suis pas croyante. C'est une pensée, en moi, qui s'est formée toute seule. Dans notre maison, vous l'imaginez assez bien, on ne parle jamais de certaines choses. Mais...

— Mais quoi, chère Line ?

— Je n'ai pas de religion. Je ne sais rien des religions. Comment vous expliquer ? Je ne suis jamais seule. C'est tout. C'est tout ce que je sais.

Le jeune homme détournait un visage inquiet, soudain lourd et malheureux. Elle ajouta :

— Je voudrais tant faire quelque chose de bien ! Ce n'est pas vous, Laurent, qui m'empêcherez de faire quelque chose de bien.

— Oh ! soupira le jeune homme. Être heureux, c'est faire quelque chose de bien.

— Si je renonce, si je renonce maintenant, disait le petit visage tout contracté d'obstination, j'aurai toujours le sentiment d'une défaite, d'un échec. Même si je devais être heureuse, il y aurait toujours quelque chose de grand que j'aurais abandonné pour faire mon bonheur à moi...

Laurent sombrait maintenant dans une rêverie amère. Il se rappelait le long amour blessé de Justin Weill pour Cécile. Il avait assisté, parfois, au temps de leur adolescence orageuse, à certaines scènes muettes, à certaines scènes de supplication et de refus dont il souffrait encore, à travers les années, et pour sa sœur et pour son ami, pour ces deux âmes dessaisies. L'idée qu'il lui faudrait peut-être lutter sans fin et sans espoir lui étreignait le cœur. La jeune fille ajouta :

— Ne parlons pas de l'avenir, je vous en prie. Je ne veux pas ne plus vous voir. J'ai trop de plaisir à vous voir.

Elle se pencha, vite, très vite, et mit sur la tempe du jeune homme un baiser d'oiseau, une caresse imperceptible, mais si tiède et si tendre qu'elle acheva de le bouleverser.

Elle tournait déjà, sur le vieux tabouret de tapisserie dont la vis fit entendre un long gémissement. Puis elle essaya de rire.

— Je vais vous jouer de la musique.

— Attention ! s'écria le jeune homme. C'est le premier piano de ma sœur Cécile. Nos parents me l'ont donné quand j'ai quitté ma chambre d'étudiant pour m'installer ici. Je leur ai dit que, peut-être, Cécile viendrait me voir. Et c'est vrai, Cécile vient parfois et elle consent à jouer sur le vieux piano, en souvenir de notre enfance.

— Vous le voyez, dit Jacqueline, j'ai tous les courages, toutes les audaces. Moi qui joue comme une écolière, je vais jouer, quand même, aujourd'hui, sur le piano de l'archange.

— Ne vous moquez pas de nous.

— Mais non ! Je ne me moque pas. Même si je fais des fautes, vous aimerez mes fautes et je n'en aurai pas honte.

Quand je fais des fautes, je m'arrête et je dis : « Non ! » Et je reviens en arrière, et je recommence.

— Line, vous n'allez pas me faire rire ? Depuis quelque temps, j'en ai perdu l'habitude.

— Je vais vous jouer un petit air que j'ai appris autrefois et dont je ne connaissais même pas l'auteur, un air qui, peut-être, n'a pas d'auteur. Mais quand je ressusciterai dans deux mille ans et qu'on me demandera s'il me plaît d'entendre une musique et quel air il me plaît d'entendre, c'est celui-là que je choisirai. Asseyez-vous encore à mes pieds. Vous m'intimidez beaucoup moins ainsi, frère de Cécile Pasquier.

II

« Cher vieux Justin, tu m'as fait parvenir, ces jours derniers, deux lettres bien différentes et de substance et de ton. L'une était injuste, mais très belle, très « toi ». J'ai trouvé l'autre confuse, ironique et bien irritante, car tu sembles tout à coup t'exprimer comme le font mes ennemis. Oui, c'est le mot : il paraît que j'ai des ennemis. Au risque d'y passer la plus grande partie de la soirée, je voudrais répondre à tout cela. Je voudrais, par la même occasion, te faire savoir où s'en trouve mon affaire, car on parle maintenant d'une affaire Pasquier. C'est exaspérant, mais c'est ainsi.

« Je commence à comprendre pourquoi mon fameux article, le premier, — je dis le premier parce que j'en ai plusieurs autres tout prêts dans mon tiroir, — je commence à comprendre pourquoi ce malheureux article, après avoir obtenu tant d'approbations, a soudainement soulevé tant de colères. Ce n'est pas à cause de son contenu, c'est parce qu'il a paru dans *l'Assaut*, journal d'extrême droite, ce que je ne savais que très vaguement. Ne dis pas le contraire, Justin : si cet article t'a choqué, s'il t'a même irrité, c'est peut-être pour cette raison, ce que tu ne voudras jamais reconnaître.

« Je ne lis pas toute la presse, mais, à ma connaissance, il n'a pas, jusqu'à ce jour, paru plus de quatre articles sur mon affaire. Le premier, correct dans la lettre, mais terriblement sournois, est d'un nommé Marault-Lambert, chef de service au laboratoire de la Ville. Ce sale type est mon aîné de beaucoup ; il ne jouit pas d'une très bonne répu-

tation dans les milieux scientifiques, et pourtant, depuis son entrée en scène, il y a des gens qui commencent à me tourner le dos. C'est inexplicable ! Le jeu de Marault-Lambert consiste à dire, avec une politesse apparente, mais fielleuse, que je n'ai pas qualité pour parler au nom de la science et que tout marche pour le mieux dans les laboratoires français. Le billet se termine par un petit couplet démagogique où le gaillard montre ses ambitions. Je sais qu'il a été candidat aux dernières élections législatives.

« L'article de Marault-Lambert me restait encore sur l'estomac quand a paru l'éditorial du *Courrier*. Celui-là m'a vraiment fait mal. Tu l'as lu. Chose affreuse, j'ai le sentiment que tu ne le condamnes pas tout à fait. Est-il possible que la politique en arrive à gâter un cœur tel que le tien ? La politique me dégoûte ! L'auteur anonyme de ce papier s'exprime sur un ton doctrinal qui devrait faire bondir le poète Justin Weill, mon cher et fidèle ami. Tu n'as rien oublié, je pense : « Pourquoi M. Pasquier prétend-il refuser à la politique l'accès du laboratoire, de l'hôpital et de l'école. La politique est la science de la vie en collectivité, la science des sciences. La politique doit, à ce titre, contrôler toutes les activités de l'homme et les plus élevées tout d'abord. » Si cette phraséologie ne te fait pas dresser les poils sur le gras des jambes, je ne te reconnais plus. Je ne peux te cacher que cet éreintement m'a d'autant plus irrité qu'il s'est trouvé paraître dans le journal de Bellec. Je t'ai dit quelque chose de mes sentiments pour Jacqueline Bellec. A l'idée que la politique pourrait intervenir entre Jacqueline et moi, je sens que je vais devenir enragé. Mais laissons cela pour l'instant.

« Il m'était impossible de ne pas répondre à cet article du *Courrier*. J'ai fait une réponse. Elle n'est pas fort longue, mais elle m'a pris trois ou quatre heures. Pour un homme qui est, en temps normal, déjà surchargé de besognes, trois ou quatre heures, c'est hors de prix. Ma réponse était raisonnable. J'en avais tout examiné de près, jusqu'aux virgules. Je disais, en substance, que mon article de *l'Assaut* avait été mal interprété, que la discipline scientifique n'était humiliante pour personne, que nos collaborateurs subalternes étaient presque toujours nos amis, enfin toute sorte de choses que je t'ai mille et mille fois expliquées. J'ajoutais

que je connaissais l'œuvre d'Ibsen et que l'on n'arriverait pas, même avec beaucoup d'adresse, à faire de moi un ennemi du peuple.

« J'ai donc envoyé ma rectification au *Courrier populaire*, sous pli recommandé. Je n'ai pas reçu de réponse. Comme je suis très opiniâtre, je suis allé jusqu'au journal et j'ai demandé quelqu'un de la rédaction. J'étais heureusement très sûr de ne pas voir le père Bellec qui se trouve en province, pour un congrès. J'ai été reçu par un monsieur à barbe qui a cherché partout des renseignements au sujet de mon affaire et qui a fini par me dire que le *Courrier* n'accepterait sûrement pas la prose d'un collaborateur de *l'Assaut*. J'ai parlé du droit de réponse. Il a souri, sans rogne, et m'a dit en me poussant vers la porte : « Si vous voulez plaider, vous pouvez plaider. Quand tout le monde usera du droit de réponse, le journalisme deviendra tout à fait impossible. » Il avait l'air de me faire la leçon. Tous les gens que je rencontre semblent avoir une énorme envie de me faire la leçon.

« Je tenais absolument à voir paraître ma réponse. Après réflexion, je suis retourné rue Montmartre, à *l'Assaut*, pour parler au type qui m'avait reçu la première fois. Il m'a traité fort civilement. Il a, d'un œil rapide, pris connaissance de ce qu'il appelait « mon papier », puis il a fait la grimace et retiré son monocle.

« — Ah ! non, disait-il. Ah ! non ! Ça ne sonne pas net. Vous avez l'air de présenter des excuses. Jamais les lecteurs de *l'Assaut* n'accepteraient de lire, dans nos colonnes, un article où vous faites, bon gré, mal gré, des concessions à la gauche socialisante.

« J'ai repris mon papier, sans un mot, et je suis sorti tout de suite en tirant la porte avec assez de calme. Comme il y avait un courant d'air, j'ai dû laisser l'impression que j'avais claqué la porte extrêmement fort. Et c'est quand même fâcheux.

« En somme, la gauche me rejette parce qu'elle me croit à droite, et la droite me recrache parce qu'elle me juge trop à gauche. Voilà tout le problème. La France est divisée en deux blocs adverses, et ceux qui, comme moi, se trouvent entre les deux n'ont plus qu'à choir dans le vide. Avoue que c'est dérisoire.

« Je méditais sur cette situation inconfortable quand l'idée m'est venue de m'adresser tout bonnement à mon frère Joseph. Toi qui sais tout, peut-être sais-tu que Joseph possède un journal intitulé *le Moniteur économique* ? Il m'avait presque reproché, l'autre jour, de n'avoir pas eu la bonne pensée de lui confier ma prose. J'ai tâché de trouver Joseph ; il était en voyage. Je suis retourné voir Vuillaume qui est décidément un type épatant. Il a lu mon petit texte et il m'a dit :

« — Tu as raison de te défendre. Laisse-moi le papier, je ferai le nécessaire. Mais il faut chercher. Donne-moi le temps de chercher.

« Il me restait à prendre patience. Je l'aurais sans doute fait avec succès ; malheureusement, le lendemain de ma visite à Vuillaume, Roch est venu me voir au labo. C'était pour m'apporter les deux petits échos parus dans ce sale journal de chantage, *la Grenouille rousse*, auquel tu fais allusion à la fin de ta seconde lettre. Que l'on m'appelle, moi, Laurent Pasquier, « *l'insulteur des humbles* », cela devrait me faire rire. Qu'un inconnu, qui se trouve être presque un illettré, ose écrire : « l'orgueil de ces savantasses est désormais intolérable », tout cela n'a pas grande importance. Mais quand je lis ceci : « M. Pasquier, qui traîne dans la boue ses dévoués collaborateurs, est lui-même un mauvais berger ; nous avons, en outre, sur les prétendus travaux scientifiques de M. Pasquier, des renseignements confidentiels que nous tenons à la disposition des curieux... » Quand je lis des phrases de cette sorte, je dois me retenir pour ne pas hurler de fureur.

« C'est qu'à Paris les choses vont très vite. Pense que, les premiers jours, après la publication de mon article, je recevais, à chacune des distributions, plusieurs lettres d'assentiment, les unes de gens inconnus, d'autres envoyées par des camarades ou des maîtres. Depuis près d'une semaine, je ne reçois plus rien. Je suis allé, non sans hésitation, à la dernière séance de la Société des Recherches. Il y avait très peu de monde. Je me trompe sans doute, mais il m'a semblé que plusieurs des assistants me regardaient un peu de travers. Comme je deviens nerveux, il est possible que j'aie tendance à voir les choses plus noires qu'elles ne le sont réellement.

« Je suis nerveux, cependant je résiste, crois-le bien. Je

suis allé chez Larminat pour tâcher d'avoir avec lui quelque chose comme une explication. Je ne sais pas quelle est sa part dans l'espèce de complot que l'on est en train de manigancer. J'aurais préféré tirer la chose au clair. Le directeur m'a fait dire qu'il n'était pas visible. Il ne se manifeste, en vérité, pour le moment, dans aucun des services de l'Institut.

« Ce qui m'ennuie beaucoup plus que tout cela, mon cher Justin, c'est de percevoir, chez mes préparateurs, chez mes assistants, mes garçons de salle, un peu de réticence et de réserve. Oh ! ce n'est rien ; pourtant cela suffit pour m'inquiéter. Je connais ces braves gens. Que l'un d'eux souffre d'un mal de tête, qu'un autre ait quelque petite querelle avec sa femme, qu'un autre encore ait lieu de m'adresser le moindre reproche, et je le sens tout de suite. En général, je dis un mot et les nuages se dissipent. En ce moment, je n'ose rien dire, je ne veux rien envenimer. Il se peut qu'on cherche à leur monter la caboche. Qui donc est cet « on » ? Larminat ? Personne ici ne le voit plus, je te le répète. On ne l'entend plus. Il a même cessé de faire circuler ce qu'il appelle des « notes de service ». Larminat, pour l'instant, est réduit à l'état de mythe, de personnage fabuleux.

« J'ai su, samedi, que Joseph était rentré. Comme Vuillaume ne m'avait pas encore donné signe de vie, j'ai pensé que ma « réponse » ne pouvait pas attendre indéfiniment et que je ne courais aucun risque à jouer sur un second tableau, c'est-à-dire à voir Joseph.

« En dix lignes, la semaine passée, je t'ai raconté, sous le coup de la surprise et de la douleur, l'extravagante aventure de mon père. Je ne t'ai jamais rien caché. Je n'entendais pas cette fois-là plus que les autres te laisser dans l'ignorance. Tu pourrais venir à Paris, passer boulevard Pasteur, poser une question malheureuse. Enfin, je t'ai tout dit, un peu brièvement. Et tu en profites pour m'accabler de sarcasmes. Comme c'est charitable ! Si les romanciers russes ont imaginé des revirements miraculeux, des agenouillements, des rédemptions, eh bien ! c'est sans doute qu'ils voulaient se consoler de leurs personnages. Hélas ! j'ai tenté un effort pour me consoler de papa, de Joseph et de Ferdinand. Ces trois per-

sonnages, dont je ne suis malheureusement pas l'auteur, ne font que ce qu'ils veulent faire et me l'ont rappelé sans ménagement. Tu me dis : « Tu ne changeras donc jamais ! Et tu as trente-trois ans ! » C'est vrai : je suis toujours aussi niais. Je ne change pas, puisque je continue d'espérer que les autres changeront, un jour, et que je changerai peut-être aussi moi-même.

« Laissons cela, je te prie. Je vais chaque jour boulevard Pasteur, et cette petite visite me sera comptée dans mon temps de purgatoire.

« J'ai vu Joseph, samedi, comme il allait partir pour la campagne. L'auto l'attendait à la porte. Il était de méchante humeur. Il a commencé par murmurer des paroles obscures :

« — Je ne veux pas que l'habitude soit la maîtresse de ma vie. Ah ! il paraît que l'habitude est d'aller au Mesnil, en cette saison de l'année. Eh bien ! je m'en bats l'œil et nous irons à Barbizon. J'ai deux maisons de campagne, et j'ai bien le droit de choisir.

« Ils ont, en effet, deux maisons, c'est-à-dire deux somptueuses demeures seigneuriales (sans compter leur propriété de la Côte d'azur). Une au Mesnil-sur-Loire et une autre à Barbizon. Cette dernière fut achetée l'année passée, après l'incendie de la Pâquellerie. Hélène m'a dit que Joseph hésite, chaque fois, pour savoir s'ils iront au Mesnil ou à Barbizon. Il prend sa résolution à la dernière minute, et il a toujours le sentiment, en optant pour une des deux routes, que ce n'est pas la bonne et qu'il aurait dû se décider pour l'autre. Hélène commence à souffrir de cette perpétuelle chamaille. Joseph doit souffrir aussi d'un inassouvissement fatal. Il ne peut pas être dans tous ses domaines en même temps, et, chaque fois qu'il va vers l'un, il se prive des autres. La possession des biens matériels lui réserve sans doute encore des tourments bien plus amers. Il en a soudain laissé paraître quelque chose, car il a dit :

« — Toi, Laurent, tu as de la veine de ne rien posséder.

« Il fait un effort surhumain pour garder la maîtrise de ses affaires. Elles sont de plus en plus étendues et commencent de lui échapper.

« Je lui ai demandé s'il avait dix minutes à me donner. Il m'a répondu, en faisant la lippe :

« — Mais oui, ce sera dix minutes de moins à passer dans cette sale campagne qui ne m'amuse pas du tout et où il faut aller quand même, parce qu'il faut bien aller quelque part.

« Nous sommes entrés dans son cabinet de travail et je lui ai demandé, tout uniment, s'il pourrait faire passer mon petit article de réponse et de protestation dans ce journal, *le Moniteur*, dont il m'a dit être le maître. Je pensais que c'était tout simple. Joseph s'est pris à tousser. Il se raclait la gorge et grognait :

« — Pourquoi t'es-tu lancé dans une histoire aussi pénible ? J'ai réfléchi, depuis l'autre jour. Laisse-moi te dire que tu as tort. Tu n'as pas bonne presse, mon cher. J'ai l'oreille fine.

« Il a continué sur ce ton pendant plusieurs minutes. Je sentais monter la colère. Il a dû le deviner, car il a donné soudain quelque chose comme un coup de barre. Il soufflait, ponctuant chaque mot avec la pointe de l'index :

« — Si tout le monde est contre toi...

« — Tout le monde n'est pas contre moi.

« — Laisse-moi parler. Si tout le monde est contre toi, c'est qu'il y a, dans ton cas, quelque chose de faux. Tu as été maladroit, tu as été imprudent. Si, si, c'est ce qu'on m'a dit. Tu sais que j'ai ma police. Pour *le Moniteur*, franchement, n'y compte pas. Et puis, crois-moi, ne mêle pas un journal qui est, avant tout, financier à des affaires comme la tienne. On s'aviserait peut-être de dire que tu es payé...

« — Payé, mais tu es fou !

« — Ce n'est pas moi qui le dirais, ce seraient de mauvais bougres.

« — Payé par qui ?

« — Par les marchands de produits chimiques, par exemple.

« — Les marchands de produits chimiques ! Pourquoi ?

« — La concurrence ! Il y a toujours une concurrence en tout. Payé par ceux qui, je suppose, ont intérêt à torpiller les sérums. Moi, je ne sais pas. Je ne suis pas de la partie.

« Ce n'était, en effet, pas très clair ; mais, dans cette obscurité, j'ai quand même entrevu des abîmes : l'affreux enfer des affaires. J'y rêvais encore quand Joseph a dit :

« — Et puis, attention au nom que tu portes.

« — Quoi ?

« — Les gens comme vous, les savants, ils devraient prendre un nom supposé. Vois papa, pour ses bêtises, il prend un nom supposé.

« J'ai failli rire, ce qui m'a sauvé de la colère, et j'ai demandé :

« — C'est à vous, peut-être, les gens d'affaires, qu'il faudrait laisser le soin de porter et d'honorer le nom de la famille ?

« Il n'a même pas répondu, parce que, déjà, il pensait à autre chose. Il m'a dit, avec un sourire :

« — Cécile est rentrée. Son voyage en Suède a été un triomphe.

« Comme je me disposais à me sauver, il m'a suivi dans le vestibule et même dans l'escalier. Il parlait plus bas, avec un sourire qui me remplissait de honte. Il disait :

« — Il paraît que Cécile est devenue un modèle de piété. Moi, je trouve cela très bien. Mon cher, la religion est encore une des choses les plus épatantes de cette époque lamentable. Si ! si ! Je ne crois pas en Dieu, bien entendu ; mais je suis plein de respect pour la religion des autres. Et puis, je suis tolérant.

« J'aurais crié d'agacement. Alors, il s'est penché presque à mon oreille. Il murmurait :

« — Tu penseras ce que tu voudras : de temps en temps, je donne de l'argent à Mairesse pour qu'il aille mettre un cierge. En mon nom, bien entendu.

« Cela, je le savais : Mairesse-Miral me l'avait dit. J'ai même quelque raison de croire que l'excellent Mairesse-Miral sirote l'argent des cierges, car Joseph se fait voler, comme tous les gens trop rusés.

« Cette fois, j'allais me sauver. Joseph m'a saisi par le coude.

« — Quelle est ta situation militaire ? Il faut penser à la guerre.

« Il a parlé de la guerre. Non, non ! C'est quand même trop fort ! La guerre ! Pourquoi la guerre ? Comme si nous n'avions pas tous assez de soucis avec nos affaires personnelles.

« J'ai fini par me dégager et par prendre la fuite. Joseph s'est penché très fort sur la rampe de l'escalier et il a

dit encore une phrase, dont j'ai failli tomber par terre :

« — Ce que je peux faire de mieux, Laurent, c'est de m'arranger en sorte, s'il s'engage une sale bataille, que *le Moniteur* ne prenne pas parti contre toi. Ça, ce sera de grand cœur.

« Cette phrase, qui pouvait me mettre en rage, m'a fait rêver, par la suite. Que voulait dire Joseph ? Pourquoi s'engagerait-il une sale bataille ? En fait, je sens très bien qu'une bataille est engagée. A propos, mon ancien patron, M. Rohner, m'a prié de l'aller voir dès lundi. Je t'ai parlé mille et mille fois de Rohner. C'est un homme très dur et très intelligent. Il peut me donner quelque bon conseil. Il m'a dit lui-même, l'autre jour, que je me servais de ses idées et qu'il n'y voyait pas d'inconvénient.

« Ah ! si le pauvre Chalgrin, mon maître entre tous aimé, pouvait encore me comprendre ! Tu sais qu'il vit toujours. Il est toujours paralysé. C'est un cadavre qui montre un regard indéchiffrable. Chaque fois que je vais le voir, je reviens triste pour une semaine. A vrai dire, je ne vais pas souvent le voir. Si mon cher M. Hermerel était ici ! Je t'ai peut-être dit qu'il est en Indochine. Il travaille à l'Institut Pasteur de Saïgon.

« Il me serait surtout bien agréable de te parler, à toi, Justin, un peu longuement, cœur à cœur. J'en serais bien content. Je croyais que tu étais très fier de ton poste, fier de ce travail que tu avais accepté dans l'enthousiasme. Et il me semble qu'une fois encore tu es déçu, que ce journalisme ne te plaît pas et même t'épuise. Si je croyais que tu fais cela pour vivre, seulement pour vivre, je te dirais : « Viens à Paris. Nous vivrons ensemble, dignement, fièrement, comme deux célibataires résignés. Je gagne bien assez pour deux. Je ne pourrai peut-être jamais partager ce que je gagne avec la personne de mon choix... Viens donc, vieux frère ! Viens ! »

« J'allais terminer cette lettre sans te dire que ma petite « réponse » a fini par paraître, par les soins de Vuillaume, dans *Paris-Journal*. Elle était dans un coin et en assez petit caractère. Elle ne m'a pas fait plaisir. Je me demande s'il s'est trouvé, dans tout Paris, dans toute la France, une personne pour la lire. N'importe ! On n'aura pas ma peau. Je résiste et je résisterai.

« Il est plus de minuit. Il fait beau. Ma fenêtre est ouverte et j'aperçois Paris au clair de lune. Je pourrais compter cent mille maisons. Et que font, je te le demande, les gens qui habitent ces cent mille maisons ? Ils dorment ? Ils mangent ? Ils rêvent ? Ils travaillent, peut-être ? Non, cher Justin de mon cœur. Ils écrivent des rectifications à des journaux de polémique. Ils écrivent des lettres à des amis dont ils ne sont pas contents. »

III

M. Nicolas Rohner habitait, dans le bas de la rue de Seine, une de ces vieilles demeures patriciennes dont les cours pavées retentissaient, naguère encore, sous les fers des chevaux et les roues des calèches. Le professeur occupait un appartement du premier étage, dont les pièces, hautes de plafond, mal éclairées, mal chauffées en hiver, étaient meublées avec une stricte parcimonie. M. Rohner qui, pour l'équipement de ses laboratoires, était un partisan forcené du luxe américain et de l'organisation germanique, M. Rohner qui harcelait sans relâche les ministres pour obtenir des crédits et faire acheter les instrumentations les plus coûteuses, M. Rohner vivait en compagnie d'une servante sexagénaire et observait les principes d'une économie spartiate. Il était presque tout le jour à son laboratoire ; il venait chez lui pour le sommeil et les repas et il travaillait le soir dans sa bibliothèque au milieu de ses livres qui sentaient la fumée de tabac refroidie. Nul désordre, nulle fantaisie bohème dans cette silencieuse thébaïde. Pas la moindre trace de poussière sur les vitrines grillagées, sur les boiseries et les moulures des murailles. Peu ou point d'ornements, à l'exception de quelques bronzes d'art et des médailles offertes au savant par ses élèves ou ses amis au long d'une carrière glorieuse.

Pendant qu'il attendait dans un salon plus sévère qu'une antichambre d'avoué, Laurent s'appliquait à recenser des souvenirs. « J'ai, pendant cinq ans, songeait-il, travaillé sous les ordres de M. Rohner. Je suis venu le voir ici dix ou douze fois peut-être, pour des communications urgentes. Jamais il n'invite ses élèves à dîner, et c'est sans doute préférable... En général, il me recevait rue Dutot. Pourquoi ce

rendez-vous ? Il est neuf heures du matin. A cette heure-là, M. Rohner est au travail... »

Laurent en était là de cette méditation vagabonde quand la porte de la bibliothèque s'ouvrit.

Le professeur Rohner était de taille médiocre. Il s'efforçait de remédier à cette disposition naturelle en portant des talons très hauts et en se tenant parfaitement droit. Il exhibait, ce matin-là, une redingote noire, boutonnée sans défaillance. Les cheveux blancs, en brosse raide, la mouche et la moustache, le regard fixe et d'une transparence glacée, tout contribuait à donner au personnage du vieux maître ce caractère « général en civil » pour lequel il avait d'ailleurs une dilection visible.

— Entrez, Pasquier, disait-il. Je ne suis pas fâché de vous voir. J'ai d'ailleurs à vous parler d'une chose importante.

Le professeur, visiblement, s'efforçait à la cordialité, qui n'était certes pas sa nuance ordinaire. Au lieu d'en être réconforté, Laurent, tout de suite, en éprouva du malaise et même de l'inquiétude. Quand tout allait pour le mieux, M. Nicolas Rohner ne se donnait pas la peine d'être aimable.

Le professeur prit place dans un fauteuil canné, derrière son bureau. Laurent, sur un signe du maître, s'assit en face de lui. Comme un escrimeur pressé d'engager le fer, déjà M. Rohner frappait le sol de la semelle.

— Je ne vous ai pas caché, mon cher ami, que votre premier article m'a, somme toute, fait plaisir. Vous n'avez pas parlé de moi, ce qui n'a pas d'importance et ce qui, même, valait mieux. N'importe : vous avez dit des choses justes, un peu perdues au milieu de diverses maladresses.

— Monsieur...

— Pasquier, vous n'attendez pas de moi que je vous passe de la pommade. Ce n'est pas dans mes façons. Moi, je vous connais. J'ai pris le temps de vous juger. J'écoute ce que disent les autres et je suis bien obligé non seulement d'en tenir compte, mais de vous en dire deux mots, pour votre bien, mon cher, pour votre bien...

— Je comprends, monsieur.

— Il se trouve, reprit M. Rohner en tourmentant avec l'index la touffe blanche de sa mouche, il se trouve que cet article, pourtant si simple, semble devoir déchaîner une

campagne. Voilà, Pasquier, des choses que l'on ne peut ni décréter, ni retenir, ni même interrompre. L'opinion, c'est comme cela. Quand on touche les points sensibles, tout le monde commence à jaser. En d'autres circonstances, vous pourriez écrire des volumes et faire éclater des bombes sans déterminer la plus petite réaction.

Le vieil homme s'arrêta quelques instants et Laurent, avec agacement, se dit : « Où veut-il en venir ? »

— Moi, reprit M. Rohner, je ne crains pas la bataille. J'ai passé une bonne partie de mon existence à donner des coups et à en recevoir. Ce n'est donc pas moi qui vous recommanderai la circonspection.

« Bien ! bien ! pensait Laurent. Ce sont, malgré les apparences, ce sont des rappels au calme. »

— En somme, dit M. Rohner, ce n'est donc pas en mon nom que je vous parle aujourd'hui. C'est au nom du Conseil d'administration, au nom du Conseil tout entier.

Une lueur venait de jaillir dans l'esprit du jeune homme. Il se rappela soudain que le *Journal de biologie*, dont il était secrétaire, était administré par un conseil et que M. Rohner, — comment Laurent n'y avait-il pas pensé tout de suite ? — était depuis longtemps président de ce conseil. A peine cette réflexion faite, le visiteur eut tout de suite le sentiment qu'il allait entendre quelque chose qui lui serait sûrement très désagréable.

— Les gens, reprit Rohner, les gens qui trouvent que vous avez tout à fait tort ne sont pas la majorité ; mais tout le monde s'accorde à penser que, pour mener une campagne d'opinion, vous devez être libre, vous m'entendez bien, libre de vos mouvements, de vos décisions.

— Et alors ? demanda Laurent d'une voix étranglée par la surprise.

— Et alors, il nous semble préférable de vous voir quitter le secrétariat. Je suis d'avis, comme les autres, que cela vaut beaucoup mieux. Le *Journal de biologie* doit se tenir en dehors de toutes les querelles...

M. Rohner, une fois encore, venait de s'arrêter. Il mordillait sa moustache. Il était, à l'ordinaire, sec, froid, sans la moindre tendresse ; mais le visage de Laurent devait, à ce moment-là, l'incliner à des ménagements. Il essaya de sourire

et son interlocuteur eut le temps de penser qu'on allait peut-être lui proposer un marché, lui conseiller, par exemple, d'arrêter toute espèce de campagne, moyennant quoi le secrétariat du journal ne lui serait point retiré. La pensée vole vite : Laurent se dit aussitôt qu'à part une ou deux réponses, timides et mal placées, il était, dans cette campagne, la victime et non l'agresseur, la proie et non le carnassier. Il bégaya, péniblement :

— Monsieur, je réfléchirai. J'écrirai, si vous le voulez bien.

Le visage du vieux maître venait tout à coup de durcir. Visiblement, l'entretien traînait en longueur, à son gré.

— Non, Pasquier, vous faites erreur. Le Conseil a pensé que, pour couper court à des débats bien inutiles, vous devez me remettre votre démission, tout de suite, verbalement, sans histoire.

Laurent se leva, l'air perplexe et presque stupide. M. Rohner fit le tour du bureau chargé de livres. Il disait, la voix cordiale, de nouveau :

— Le secrétariat de notre organe est une très lourde charge. En outre, c'est très peu payé. Cela ne fera pas une brèche trop considérable dans un budget de célibataire. Et vous allez, tout à coup, vous sentir comme délivré. Soyez beau joueur, mon cher. Et si vous éprouvez cela comme un coup, ce qui serait excessif, eh bien ! souriez et remettez-vous en garde.

— Je dois vous avouer, monsieur, que je suis bouleversé.

— Pas de grands mots, mon cher Pasquier. Devant moi c'est sans importance. Mais il y a bien des gens qui, s'ils vous entendaient parler de bouleversement, iraient répéter partout que vous êtes un homme à terre. On se redresse, croyez-moi, quand on a du nerf et du sang. Je me suis redressé mille fois. Je vous l'ai dit, j'aime la bataille. Que cela reste entre nous. Je crois que vous avez eu tort de recourir à la grande presse. Le monde scientifique n'aime pas cela. Encore un conseil, Pasquier. Arrangez-vous pour qu'on ne se permette pas de dire ou de publier certaines choses.

— Quelles choses, monsieur ?

— Que vous rejetez, par exemple, sur vos collaborateurs, les fautes que vous commettez vous-même.

— Monsieur, vous ne croyez pas...

— Mon cher, je ne suis pas en cause. Moi, je vous connais.

Laurent venait, non sans malaise, de comprendre qu'il allait rougir, comme un enfant pris en faute. Il s'écria, la rage au cœur :

— Vous, monsieur, que feriez-vous si l'on vous accusait, par calomnie, de préparer des vaccins empoisonnés, ou des sérums toxiques, ou je ne sais quoi ?

M. Rohner eut un haut-le-corps et répondit d'une voix glacée :

— On ne dira rien de tel, soyez-en sûr. C'est impossible. Toute la question est là. Vous comprenez : c'est im-pos-sible ! Personne jamais n'osera.

— Est-ce à dire, monsieur, que, s'il s'agit de moi, vous pensez...

— Mon cher, je ne pense qu'une chose : la femme de César ne doit pas même être soupçonnée. Je vous croyais plus calme, et surtout plus raisonnable.

M. Rohner n'accompagnait jamais ses visiteurs jusque dans l'antichambre. Il s'arrêta sur le seuil et dit, tendant, d'un geste débonnaire, deux doigts de la main droite :

— Inutile d'ajouter, Pasquier, que, pour prendre cette décision, le Conseil n'a cédé à aucune pression extérieure. Allons ! bonne chance, mon cher.

Laurent descendit l'escalier, lentement, marche à marche. Il songeait : « Ils ont peut-être raison. Je serai plus libre. Oui ! Plus libre de quoi faire ? De recevoir des coups ? Tout cela est bien extraordinaire. Qu'est-ce qu'on me veut ? Qu'est-ce que cela signifie ? Qu'est-ce que je leur ai fait à tous ? »

Il s'arrêta sur la marche de pierre, au bas de l'escalier, étreignant la pomme de cuivre dont s'ornait le bout de la rampe. Il se répétait : « Le secrétariat du *Journal de biologie*, ce n'est quand même pas grand chose. Il ne faut pas s'effrayer. » Il n'en avait pas moins le sentiment d'un péril, et, déjà, d'un coup très pénible. Pendant une minute entière il eut peur, sans retenue. Puis il songea : « Ce soir, demain peut-être, je tâcherai de voir Desbarres. Il est toujours si bon pour moi ! Je verrai aussi Chartrain. On n'aura pas ma peau comme cela, sans grabuge, sans bagarre. »

Il prit un taxi pour gagner l'Institut. En route, il se fit arrêter devant une poste. Il se recueillit un grand moment pour rédiger un télégramme à Justin Weill. « Si tu peux venir d'urgence, viens, cher Justin. J'ai grand besoin de toi. Mes affaires vont mal. Affectueuses pensées. Ton Laurent. »

En remontant dans la voiture, il se sentit soulagé. « J'irai sûrement, pensait-il, voir mes vieux maîtres. Mais qui peut, mieux que Justin, me donner un conseil d'ami ? »

En toute hâte, Laurent gagna son pavillon et bientôt son laboratoire. Un grand silence y régnait dès la porte. On entendait les assistants, à l'étage inférieur, remuer des baguettes de verre. Un cobaye, dans une cage, rongeait un brin de paille. Laurent se retourna vers le fond de la pièce et, non sans étonnement, il aperçut Eugène Roch, assis sur un tabouret et parfaitement immobile.

— Ah ! te voilà ! fit Laurent.

— Oui, oui, je t'attendais.

Comme Laurent enfilait sa blouse en silence, Roch dit soudain :

— Tu as vu M. Rohner ?

— Oui, répondit Laurent, stupéfait : comment le sais-tu ?

Roch fit, du bras, un geste vague. Un long moment passa pendant lequel Roch sembla tomber dans une sorte de somnolence. Il ouvrit enfin la bouche et murmura :

— Vuillaume...

— Oui. Eh bien ?

— Je le connais mieux que toi.

— C'est possible. Et alors ?

— A ta place, je me méfierais.

— De Vuillaume ?

— Oui, de Vuillaume.

Laurent fit quelques pas. Il devait être très rouge. Il devait avoir l'air terrible à ce moment de l'entretien.

— Roch, dit-il d'une voix enrouée, je ne te comprends pas toujours, mais il m'arrive de me demander si tu n'es pas un...

— Un quoi ? fit Roch un peu blême, en battant des paupières.

Laurent haussa les épaules.

— Rien. J'aime encore mieux ne rien ajouter. Sans

cela, je dirais peut-être... quoi ? Que tu me dégoûtes.

Roch se mit à trembler. Il bégayait en reculant vers la porte, l'accent réellement désespéré :

— Mais tu es fou ! Tu es fou ! C'est pour te rendre service.

IV

Réveillé bien avant l'aube du jour, Laurent se tournait et se retournait dans la chaleur du lit. Il se remémorait tous les événements de la veille. Il avait déserté son laboratoire un peu plus tôt que de coutume et il avait pris une voiture pour gagner du temps. Il s'était fait conduire chez l'excellent homme que Vuillaume appelait « le petit père Blot ». Par malheur, M. Blot venait de quitter Paris pour un long séjour en Bretagne. Les examens s'achevaient dans les universités. Le temps des vacances allait venir. Laurent n'y avait pas songé sans stupeur. Il était alors allé chez M. Chartrain qui était *persona grata* au *Journal de biologie* et faisait partie du Conseil. M. Chartrain l'avait reçu gentiment et un peu vite : « Je vous disais bien qu'il fallait du courage pour faire ce que vous faisiez. C'est parfait et c'est dangereux. Bah ! laissez passer les vacances. Dans trois mois on aura tout oublié. Nous reparlerons de tout cela... » Laurent avait compris qu'il ne fallait pas songer à prolonger l'entretien. Il avait retrouvé sa voiture et s'était fait conduire chez le professeur Desbarres, le colosse à tête léonine. Le professeur avait reçu Laurent dans le couloir, entre deux portes. Il tenait à la main sa serviette de table et l'agitait pour chasser les mouches, comme un lion ferait de sa queue. « Je vous ai dit que nous serions tous avec vous. Je ne sais pas ce que diront les autres. Vous pouvez compter sur moi. Il ne faut pas qu'on vous embête. D'ailleurs, je vais voir le ministre, la semaine prochaine. Il est nouveau dans la place ; n'importe, c'est un homme intelligent. Et je lui parlerai de vous, à tout hasard, car, après tout, on vous attaque, vous répondez. Rien de bien grave... »

Laurent était sorti réconforté de cet entretien furtif. Il fermait les paupières pour solliciter le sommeil et répétait obstinément : « Rien de bien grave. Il a raison. »

Le jour parut. Laurent, soudain, sauta du lit et s'en alla

fouiller d'une main tâtonnante dans un des tiroirs de la table. Il en sortit un vieil indicateur des chemins de fer et commença de le feuilleter. Il pensait : « Mon télégramme est arrivé vers midi, peut-être avant. Justin l'a trouvé après avoir déjeuné, sans doute, à son restaurant. Je suis sûr qu'il a dû s'arranger avec son directeur et ses copains. Je suis sûr qu'il a pris le train du soir. En ce cas, il doit arriver à la gare Montparnasse vers six heures trente. Ces trains-là, ça ne change guère. Alors, je vais le chercher. »

Laurent se fit la barbe et s'habilla rapidement. Il avait beau se répéter que cette supputation était fort aventureuse, il ne pouvait plus s'empêcher d'espérer et d'attendre celui qu'il aimait comme son meilleur ami, son plus ancien, son plus fidèle ami.

La course dans les rues désertes lui fut d'une fraîcheur exquise. Un moment, il s'arrêta, près de l'église Notre-Dame des-Champs. « Je suis fou, songeait-il ; si Justin avait dû prendre ce train, il m'aurait télégraphié. » Cette pensée ralentit sa marche sans le décider toutefois à revenir sur ses pas. Comme il arrivait aux quais, le train de Nantes entrait en gare. Des voyageurs descendirent et, dans le premier peloton, Laurent aperçut Justin Weill. Il se dit avec orgueil : « J'en étais sûr ! »

De loin, Justin fit un signe de tête, un sourire que Laurent trouva pâle, distrait, et qui, tout à coup, lui serra le cœur. Il courut, se jeta sur le voyageur, l'embrassa, lui prit de force la petite valise de fibre, assez chétive, assez légère qui lui ballait au bout du bras. Il disait :

— Tu as l'air fatigué.

Justin répondit avec une grimace morose :

— Je n'ai pas dormi. J'avais, en face de moi, depuis hier soir, un de ces types impossibles qui se rongent les ongles, qui se grattent, qui remuent tout le temps, qui parlent tout haut, enfin un de ces agités que ton père n'aurait pas manqué d'apostropher et de réduire. Quelles nouvelles de ton père ?

— Il m'envoie des cartes postales, couvertes d'exclamations lyriques. Oh ! ne parlons pas de mon père, du moins pour l'instant. Nous allons déjeuner, sur notre chemin, dans un bar. Et puis, nous monterons chez moi.

Justin, de la tête, fit un signe d'assentiment coloré de lassitude et sans chaleur. Ils entrèrent dans un petit bar, au coin de la rue Vavin, et mangèrent une paire de croissants en buvant un café crème. De temps en temps, Laurent jetait à la dérobée un regard sur son ami. Justin, les sourcils froncés, avalait, d'un air perplexe, de larges bouchées qu'il mastiquait à peine. Il avait encore grossi, pendant les quatre ou cinq mois de son séjour en province. Ses beaux cheveux rougeoyants devenaient rares et découvraient un large front semé de tâches de rousseur. Un cerne couleur de cendre entourait les yeux d'Orient, ces beaux yeux chargés de vapeurs, de nuit mouvante et de rêves. Le nez aux ailes remuantes accentuait sa lourde courbe. Tous les traits du visage exprimaient la fatigue et la mélancolie. Comme Laurent parlait de prendre une voiture, Justin secoua la tête :

— Non, ma valise n'est pas gênante. Et puis, j'ai besoin de voir Paris, de respirer librement l'air de Paris.

Ils marchèrent dix bonnes minutes sans échanger autre chose que des monosyllabes. Laurent, petit à petit, se sentait gagné par l'angoisse. Ce n'était pas son vieil ami qui cheminait à son flanc, posant ses pieds un peu trop longs non parallèlement mais presque à angle droit. C'était l'ombre d'un ami.

Puis il y eut l'escalier et l'accueil doux-amer du petit appartement que Laurent, une heure plus tôt, avait laissé tout en désordre.

Justin jeta son chapeau sur la table, se mit debout devant la cheminée et dit, poussant un soupir :

— Et maintenant, allons-y. Explique-toi.

Laurent venait de se redresser. Il sentait qu'il allait, comme au temps de leurs querelles enfantines, crier, peut-être, à s'étrangler de colère.

— Non, dit-il. Expliquons-nous. Pourquoi es-tu venu, Justin ?

Justin leva les sourcils en signe d'étonnement.

— Tu le sais mieux que moi, mieux que personne. Tu m'as appelé. Je suis venu.

— Ah ! s'écria Laurent avec amertume, si tu as fait ce long voyage pour me montrer la tête que je te vois, mieux valait ne pas venir.

— J'aurais peut-être mieux fait de ne pas venir, en effet,

répondit Justin, l'air sombre, car je comprends que nous pourrions n'être plus d'accord. J'ai suivi de près ton affaire.

— Et tu n'es pas avec moi, pour moi, sans réserve ? Pour moi, du fond du cœur ? Alors, c'est que je suis fou, c'est que toi, Justin, tu es fou. C'est que le monde est fou à lier !

— Ne t'emballe pas, je t'en prie. A t'entendre, on pourrait croire que tu ne sais pas ce que c'est que vivre dans un « milieu ». Je vis, à Nantes, dans un « milieu », d'ailleurs parfaitement conforme à mes sentiments politiques.

— Tout de suite la politique ! C'est une persécution ! Tu sens que je suis inquiet, que je suis en danger ; tu fais quatre cents kilomètres, et c'est pour prononcer, avant même le débotté, ce mot de politique dont j'ai la plus grande horreur.

Justin haussa les épaules.

— Tout revient à la politique. Nous devons en prendre notre parti. Je te répète que je vis dans un certain milieu. Les gens qui m'entourent s'inspirent, en toute chose, comme il est fréquent dans la province, du journal parisien de leur parti, du journal de Bellec. C'est dire que tous, depuis quinze jours, parlent de toi sans tendresse. On sait que je suis ton ami. Je te défends, je m'épuise à te défendre et tu fais tout pour qu'il me soit impossible de te défendre. Hier soir, avant de partir, nous avons reçu le *Courrier*...

Justin fit un geste de découragement ; mais Laurent, soudain très calme, le priait de continuer.

— Tu t'embourbes, mon pauvre Laurent. Au lieu de laisser passer l'orage en courbant un peu le dos, tu commences à trépigner, on le sent bien et les autres s'en réjouissent. Tu commences à faire des bêtises irréparables.

— Oui, continue. Quelles bêtises ?

— Tu écris, tu oses écrire : « Il faut que les subalternes prennent enfin leur parti de n'être que des subalternes et qu'ils restent à leur place. » C'est idiot ! J'ai passé la nuit à retourner dans ma tête, pour tâcher de plaider ta cause, ce boniment dont le moins que je puisse dire est qu'il me déplaît beaucoup.

— Attends ! fit Laurent toujours très calme en élevant

une main ouverte. Attends, Justin ! Tu es sûr, je le vois bien, que j'ai pu écrire cette vague sottise.

— Mais, mon pauvre ami, je l'ai lu, comme tout le monde.

Laurent venait d'ouvrir un tiroir et d'y prendre une feuille de journal. Il souriait, d'un air désolé :

— Tu ne sais plus lire, Justin. Et c'est à croire que personne au monde ne sait plus lire. L'auteur de cette saleté fait comme beaucoup d'autres polémistes : il me prête des propos que je n'ai jamais tenus. Regarde ! regarde ! Justin ! Il écrit : « M. Laurent Pasquier ne manquera pas de répondre... » Et il met, entre guillemets, cette phrase qu'il invente, cette phrase que tu me reproches et que tu aurais raison de me reprocher si je l'avais jamais écrite. Mais je ne l'ai pas écrite. Et voilà comment se fait l'opinion en France et partout, sans doute. Qui prend aujourd'hui la peine de lire correctement quoi que ce soit ? On a trop de choses à faire. La plupart des gens que je vois se composent un sentiment sur les faits et sur les hommes en écoutant parler un voisin qui lui-même sait ce qu'il sait parce qu'il le tient d'un autre qui peut-être a lu les textes et fréquenté les personnes, mais tout cela n'est pas très sûr ! Ah ! Justin ! Cher Justin !

Le jeune homme s'arrêta pour, avec beaucoup de méthode, replacer le bout de journal dans un dossier du tiroir. Puis il mit les mains dans les poches de son pantalon, haussa les épaules avec désespoir et commença de tourner autour de la table en monologuant.

— J'avais tant besoin de te voir. Tu es mon plus vieil ami, mon meilleur ami, peut-être mon seul ami. Je t'ai crié de venir. Tu es venu, fidèlement. Et maintenant que je t'ai vu, je préférerais mille fois que tu ne fusses pas venu, car je vois que je suis seul, absolument seul et c'est triste !

Peut-être Laurent allait-il parler encore, mais il se produisit, à ce moment, une chose très surprenante. Justin venait de se précipiter sur son ami. C'était un Justin déchaîné, hurleur et renifleur. Il bourrait Laurent de coups de poings, et il criait d'une voix sanglotante :

— Ce n'est pas vrai ! Ce n'est pas vrai ! J'ai mal lu. Je n'ai rien compris. Je t'ai rabroué dans le fond de mon cœur ; mais je ne t'ai jamais trahi ! Je ne suis pas un dégoûtant, comme les autres, comme la multitude des autres ! Et je te

le prouverai ! Dis-moi que tu me pardonnes ou je t'assomme, à l'instant, pour te prouver que je t'aime.

Il était tout à fait transformé, semblable au Justin de l'adolescence, vraiment beau de lyrisme. La crasse du chemin de fer marquait ses traits comme un fard et il reprenait, d'instinct, ce ton de théâtre, cette voix de tragi-comédie qui restait, dans leur souvenir, le chant même de leur jeunesse. Il se mit à rire, longtemps, en cascade, comme les acteurs du Français, ce qu'il faisait à merveille. Puis il redevint sérieux, s'adossa de biais au mur, plissa le front et dit en regardant Laurent avec de bons yeux embués :

— S'il y a des faits nouveaux, raconte-les moi, que je sache tout. Nous tâcherons ensuite d'examiner la situation aussi froidement que possible.

— Des faits nouveaux, répondit Laurent, ce serait quand même beaucoup dire. Mettons une foule de petites malpropretés. Tout ce qu'il faut pour que la vie me devienne difficile.

— Allons par ordre. J'ai lu, hier soir, le journal de Bellec. Je l'ai mal lu, j'en conviens, mais je l'ai lu quand même. Et à part cela ?

— Je te parlerai de l'histoire de Rohner quand je t'aurai dit tout le reste.

— Pourquoi ?

Laurent fit un geste évasif et reprit :

— A part cela, pour commencer, deux ou trois articles, parus ces jours derniers, et qui tous semblent avoir une origine commune. Le thème est toujours le même et il est abominable : « Je fais, avec mes vaccins et mes sérums, des expériences aventureuses, scabreuses, cyniques et j'essaye de rejeter la responsabilité des résultats sur mes plus modestes collaborateurs... » En dehors de ces articles, on imprime, chaque jour, dans une foule de petits canards que je ne connaissais même pas de nom il y a un mois et qui ne sont, à vrai dire, que des journaux de chantage et de scandale, des notes plus ou moins venimeuses, plus ou moins menaçantes...

Justin Weill hocha la tête :

— Ces petits journaux de chantage, dit-il pensivement, tout le monde les méprise, et tout le monde les lit, parce que tout le monde s'en amuse. C'est affreux, mais c'est comme ça. Quand ces vilenies nous concernent personnellement,

nous sommes écœurés. Quand il s'agit des autres, nous disons : « C'est très drôle ! » Pense aux caricatures, c'est la même chose : la nôtre, nous ne voulons jamais la reconnaître ; celle des autres, en revanche, nous semble toujours très réussie.

— A propos de caricature, dit Laurent, j'ai déjà subi cette sorte de supplice : on m'a représenté, avant-hier, une seringue et un scalpel à la main, en train de piquer dans le dos un malheureux qui pousse des cris épouvantables. A vrai dire, je n'imaginais même pas ce que pouvait être une campagne de presse. Maintenant, je commence à comprendre. Et ça va très vite. Ça se propage comme le feu dans la brousse. Sois bien sûr, que moi, je suis solide au poste, mais il paraît que certains malheureux, dont on a longuement usé les nerfs de cette façon, finissent par se suicider. Je trouve cela très compréhensible. Je dois t'avouer que j'ai pris un abonnement dans une agence de coupures, oui, de coupures de presse.

— Ce n'est pas ce que tu as fait de mieux.

— Il faut quand même que j'observe le phénomène. Il faut que je puisse répondre.

— Continue.

— Je reçois, depuis la semaine dernière, des lettres anonymes.

— Vraiment ? Ce Larminat est un artiste. Tu ne m'as rien dit du Birault.

— Disparu depuis deux ou trois jours. Dirigé vers une affectation mystérieuse, dans la banlieue, je pense, à la ménagerie centrale de l'Institut, par exemple.

— En somme, dit Justin, on a fait disparaître la pièce à conviction, le témoin fâcheux.

Laurent tombait dans une rêverie profonde.

— Je ne sais pas, dit-il, s'il faut donner un si grand rôle à des malheureux comme ce Birault ou à des intrigants comme l'affreux Larminat.

— Tu ne vas pas les absoudre ?

— Il y a, murmura Laurent, des affections qui partent d'un petit furoncle ou d'une écorchure. Et elles s'étendent, elles s'étendent et on oublie le petit bouton qui se trouvait à l'origine. Je ne pense plus guère à Birault. Quant à Larminat...

— Ne te hâte pas de le mettre hors de cause. Je ne le

connais que par tes lettres, mais il me semble assez redoutable. Nous en reparlerons plus tard.

— Ce qui me navre, fit Laurent, comme je crois te l'avoir expliqué dans une lettre, c'est que mes collaborateurs commencent à me regarder d'une manière soupçonneuse, d'une manière inamicale. Je ne peux m'y tromper et c'est horriblement pénible. Hier, j'ai fait passer Mommajour devant moi, pour entrer dans le pavillon des sérums. C'est une disposition de ma nature : je ne peux jamais me décider à passer le premier dans une porte. Pour Mommajour, mon bon préparateur, c'était un geste de courtoisie, de gentillesse. Mais voilà, en ce moment, tout va mal entre nous. Mommajour s'est imaginé que je lui donnais un ordre. Il a grogné. Si j'avais eu plus de présence d'esprit, j'aurais marqué tout aussitôt le caractère impératif, j'aurais dit : « Dépêchez-vous ! » ou quelque chose comme cela. Je ne l'ai pas fait. J'ai eu tort. Les hommes ont besoin de recevoir des ordres.

— Et ton histoire avec Rohner ?

— Tout à l'heure... J'ai beaucoup de choses à dire. Je n'accepte point de passer aux yeux des braves gens qui me servent pour un ogre ou un tortionnaire. Je dirai tout haut, j'expliquerai que je suis moi-même sorti du peuple...

— Oh ! murmura Justin avec amertume, cela ne signifie rien. Les plus grands tyrans du peuple sont presque toujours sortis du peuple. Les plus acharnés des antisémites ont souvent du sang juif dans les veines. Et ce sont les métis qui parlent des nègres avec le plus cruel mépris.

— Je ne vois pas très bien...

— Excuse-moi. Je rêvais. Est-ce que tu crois que c'est facile d'être juif ? J'ai tous les soucis des autres hommes, plus un souci majeur et constant : je suis juif. Encore une fois, pardon !

Il y eut un silence pendant lequel on entendit un cornet à piston qui jouait dans le creux d'une cour. Il jouait l'air de *la Veuve joyeuse*, l'air de la valse et, par une lugubre fantaisie, il jouait cet air en mineur et cela donnait soudain aux propos des deux amis une couleur de mélodrame et de mélancolie. Justin reprit :

— Explique-moi bien tout.

— C'est inexplicable. Deux de mes camarades, que j'ai

rencontrés dans la cour de la Sorbonne, ont fait un effort sensible pour ne pas m'apercevoir. Pourquoi ? Je me le suis demandé. Pour n'avoir pas, sans doute, à me parler de cette affaire embarrassante, car, enfin, je ne suis pas un pestiféré. Et puis, il y a l'histoire Rohner.

— Oui, qu'est-ce que c'est que cette histoire Rohner ?

— Ce n'est pas une catastrophe, mais c'est très inquiétant. J'étais, depuis deux ans, secrétaire du *Journal de biologie*. On m'a prié de donner ma démission.

— Vraiment, pourquoi ?

— Pour que je puisse, paraît-il, m'adonner plus librement à mes polémiques de presse.

— C'est énorme !

— J'ai vu plusieurs de mes patrons. Ils paraissent inquiets, hésitants. Ils ne sont pas habitués à ces chamailles de journaux. Je sens bien que la presse leur fait peur et qu'ils sont prêts à me lâcher, pour ne pas recevoir d'éclaboussures, pour avoir la paix, somme toute.

— Ta place à l'Institut, est-elle solide ?

— Je suis nommé au concours. A part cela, j'ai le sentiment qu'il n'y a rien de solide, qu'on peut tout reprendre, qu'on peut surtout me contraindre à tout lâcher.

Justin baissait la tête et réfléchissait.

— Tu n'as pas de position politique ; mais ton cas peut servir de prétexte à des manœuvres politiques. On va tâcher de faire de toi un pion que l'on poussera sur d'obscurs échiquiers que tu ne connais même pas. Ce terrible Rohner dont tu m'as souvent parlé...

— Il ne fait pas de politique active ; pourtant on le considère, dans nos milieux, comme un homme d'extrême-droite. Il devrait me couvrir de fleurs et il me jette à la porte. Il a sûrement un but. Il est très intelligent.

Justin leva les bras au ciel :

— Oh ! dit-il, quand les hommes sont bêtes, c'est terrible. Mais quand ils sont intelligents, c'est bien plus grave que quand ils sont bêtes.

Justin retirait sa veste et déboutonnait son faux-col.

— Si tu permets, dit-il, je vais me raser ici et me savonner un peu. Je ne sais pas encore si j'irai voir ma famille : ils m'ont vraiment renié. Ils m'ont vraiment trop fait souffrir.

Je vais me mettre en campagne. Du monde scientifique, je ne connais guère que tes amis, qui sont un peu les miens, depuis le temps. J'ai beaucoup vécu dans les salles de rédaction et je vais commencer mon enquête. Je peux rester ici un jour, deux jours au plus. Je te téléphonerai pour te donner rendez-vous.

— Ce que je veux, murmurait Laurent, c'est ton avis, ton conseil. Ce dont j'avais surtout besoin, c'était de t'entendre parler. Justin, je vais te laisser. Il faut que j'aille à l'Institut. On commence à dire, là-bas, que je néglige mon service. Roch est venu m'avertir. Je le rudoie de temps en temps, et il revient quand même.

La journée, pour Laurent, se passa dans un calme voisin de la torpeur ; les potins, les rumeurs, les lettres, les articles, tout reculait au second plan et le jeune homme faisait, pour s'arrêter, s'isoler, se recueillir, un vaillant et heureux effort. Vers le soir, il fut appelé au téléphone. « Tu ne me verras pas avant demain, disait la voix fraternelle. Je navigue, j'interroge et je commence à comprendre. Nous parlerons de tout cela demain. »

Le lendemain, vers midi, comme Laurent allait quitter le laboratoire, nouveau coup de téléphone : « Peux-tu me faire coucher ce soir chez toi ? Je reprendrai, dès le matin, le premier train pour Nantes. — C'est facile, répondit Laurent, on s'arrangera. — Bon ! Ne m'attends pas avant dix heures du soir. J'aurai dîné. »

Cette seconde journée parut lente au jeune homme. Il reçut, au laboratoire, la visite d'un journaliste qui demandait une interview à paraître dans *l'Écho de Paris*.

— J'ai pensé, disait le journaliste, puisque toute la presse parisienne commence à parler de vous, que le mieux était encore de venir tout droit à la source des renseignements.

Laurent hésitait beaucoup. « C'est peut-être, songeait-il, une grosse imprudence, de confier quelque chose à ce garçon qui n'est pas antipathique, mais dont je ne sais vraiment rien. Pourtant, si je ne lui dis rien, il peut m'en vouloir et, qui sait ? écrire des horreurs. Je vais faire pour le mieux. »

Il dicta donc, mot pour mot, le texte d'une interview, plaidant, une fois de plus, sa cause avec chaleur, expliquant, en termes clairs, quelle était sa pensée sur les auxiliaires de

la science et sur la discipline qu'il convenait de faire régner dans un laboratoire moderne.

Laurent songeait, en accompagnant le journaliste jusqu'aux marches de l'escalier : « Je dis toujours la même chose. Combien de fois devrai-je le dire pour qu'on finisse par le comprendre ! »

Il dîna seul, au restaurant, rentra vite rue Gay-Lussac et retira le matelas de son lit dont il fit, avec des draps propres et quelque bonne couverture, une couchette pour Justin, dans un angle de la chambre. Puis il fuma des cigarettes et fit semblant de travailler. Vers dix heures, comme la concierge passait dans l'escalier pour éteindre les becs de gaz, il entendit Justin monter les degrés en soufflant.

— Je deviens un peu poussif, soupira Justin en se laissant tomber sur une chaise. Et puis, des étages, aujourd'hui, j'en ai monté plus de cent.

— J'ai, fit observer Laurent, divisé mon lit en deux, pour que tu sois mieux à ton aise. Tu te rappelles, au Désert, la dernière nuit. J'avais installé mon lit par terre, dans ce réduit où tu vivais. Nous avions froid, tous les deux. Tu m'as dit de me coucher à côté de toi, pour nous réchauffer un peu. Nous étions jeunes ! J'ai pensé que tu serais mieux sur le matelas, qui est bon. Comme cela, tu pourras dormir. Tu n'auras pas la surprise désagréable de rencontrer une jambe poilue sur le chemin de tes orteils.

— C'est vrai, fit Justin en bâillant. Moi, je n'ai pas eu de frères.

Laurent soupira :

— Tu ne connais pas ton bonheur... Si tu pars assez tôt, demain, j'irai te mettre à la gare.

— Je vais me coucher tout de suite. Nous parlerons en nous déshabillant.

— Où as-tu passé la nuit dernière ?

Justin fit un geste vague et retira ses chaussures.

— J'ai vu beaucoup de monde, hier et aujourd'hui, surtout dans les rédactions. On parle de toi, c'est évident. Et ça va mal, c'est non moins évident. Enfin, ça ne va pas trop bien. Tous ces gens s'occupent de toi, qui ne leur demandes rien et, chose absurde, ils te reprochent tous ou presque tous de chercher la réclame, de faire du potin.

— C'est trop fort !

— C'est comme cela. Beaucoup t'accusent en particulier de mêler la politique à la science.

— La politique ! Moi !

— C'est comme je te le dis. Il faut comprendre ce que c'est qu'une campagne de presse. Il a dû, les premiers jours, y avoir un chef d'orchestre. Cette canaille de Larminat ou l'une de ses créatures. Et puis, maintenant, on aurait beaucoup de mal à retrouver les racines de cette plante monstrueuse qui se développe toute seule. Les hommes sont méchants, mais non pas seulement par intérêt, par jeu, aussi, pour se distraire. Il y a d'abord des mots d'ordre et puis la mode s'en mêle. Quelqu'un donne le premier coup et puis tout le monde veut taper. Cette histoire de laboratoire, c'est un peu mystérieux. Il n'en faut pas plus pour exciter la curiosité du public.

— Qu'est-ce que tu sais de précis ?

— On ne sait, dans ces cas-là, presque jamais rien de précis. Il est clair que tu es et que tu seras attaqué par toute la presse de gauche. Mais la presse de droite ne te défendra pas, tu l'as très bien senti, parce que tu n'es pas un cas dont elle puisse tirer parti. Alors, ils te laissent tomber. Ils te sacrifieront même, s'ils ont besoin, par exemple, de prouver à l'opinion qu'ils jugent les choses de haut, qu'ils sont des esprits indépendants. Somme toute, Laurent, tu n'es pas des leurs. Jean Jamin va faire un article.

Laurent, qui venait de s'allonger sur le sommier, sauta sur le bord du lit et leva les bras au ciel :

— Jamin ! Pourquoi ?

— C'est un bonhomme extravagant. Il ne lit rien. Il ne vérifie rien : il fonce. Il a du talent. On m'a dit, mais je n'en suis pas sûr, qu'il ne veut pas t'écraser.

— C'est quand même bien bon de sa part.

— Il fera seulement un papier parce qu'on parle beaucoup de toi pour l'instant et qu'il est, en somme, forcé de donner son opinion. Quel gâchis ! Revenons à gauche. Le citoyen Bellec...

— Tu le connais ? Tu l'as vu ?

Justin fit « oui » de la tête.

— Oh ! il n'a pas l'intention de te faire beaucoup de

mal. Mais il occupe une situation en vue dans son parti. Il est obligé de respecter les consignes.

Il y eut un moment de silence. Les mains nouées sous la nuque, Justin regardait au plafond où bourdonnait un quadrille de mouches.

— Et toi, demanda Laurent, toi, respecterais-tu les consignes ? Obéirais-tu, dans une occasion absurde ?

— Non, dit Justin, d'un air sombre.

— Alors ?

— C'est que, moi, je suis un type impossible, comme toi, d'ailleurs, comme toi. Tu devrais souffler la lampe, à cause des mouches.

Laurent se leva et souffla dans le verre de la lampe. Une odeur de pétrole se répandit aussitôt dans l'ombre et l'on aperçut la fenêtre ouverte sur le firmament d'été.

— Toi, reprit Justin, tu n'es pas habitué, tu as le cuir tendre. Moi, je sais ce que c'est que d'être insulté, chaque jour et publiquement. Moi d'ailleurs, je suis Juif.

« Il parle toujours des Juifs, songea Laurent. Il exagère quand même un peu. C'est une obsession. »

Il poursuivit, tout haut :

— En somme, ton avis ?

— Il y aurait beaucoup à dire. On te reproche, et tu l'as senti, de négliger ton service à l'Institut. Ça, c'est encore du Larminat. Une campagne de presse, il faut sans cesse lui trouver des aliments. Il y a un type, dans *la Mêlée*, qui voudrait lever un lièvre à propos de ta Légion d'honneur. La médisance, la calomnie, les insinuations, le mensonge, il y a des gaillards qui vivent là-dedans comme le poisson dans l'eau. C'est leur élément naturel.

— Qu'est-ce que tu me conseilles, Justin ?

— Contrairement à mes principes, car je suis batailleur, je te conseille plutôt de laisser passer la bourrasque.

— Mais si je perds ma réputation !

— Oh ! n'exagérons rien. Une réputation, à Paris, cela se refait.

D'une voix soudain rustique, presque rude, presque âpre, la voix des petites gens qui savent le prix du pain, Laurent dit encore :

— Mais s'ils me prennent ma place...

Il attendit quelques secondes et poursuivit plus bas :

— Les jours où je ne suis pas trop mécontent, les jours où je fais des projets, il m'arrive de penser que je pourrais fonder un foyer et, quand même, essayer de vivre. Avec le *Journal de biologie* je perds cinq cents francs par mois. Un tiers de mon revenu. Mais si je venais à tout perdre... S'ils m'obligeaient, par exemple, à donner ma démission...

Justin ne répondit rien. Quelques instants plus tard, il murmura, d'une voix lasse :

— Tu sais, ton ami Legrand, Victor Legrand ?

— Oui. J'ai reçu de lui, il y a quelques jours, une lettre très épatante, une lettre d'approbation totale.

— Ah !

— Mais qu'est-ce que tu voulais me dire ?...

— Je l'ai rencontré, hier, et nous avons parlé de toi. Je me défierais, à ta place...

— De Legrand ?

— Oui, de Legrand.

Laurent fit un bond sur le sommier dont tous les ressorts gémirent en même temps.

— Ah ! non ! criait-il. Ça, non ! Vuillaume me dit : « Méfie-toi de Roch », et Roch murmure : « Méfie-toi de Vuillaume. » Cela devient odieux. Mais, toi, Justin, toi !

— Personne, souffla Justin, personne jamais ne s'avisera de te dire : « Méfie-toi de Justin. »

Il bâilla longuement avec des modulations qui se terminaient par une gamme chromatique et descendante.

« Ah ! murmurait Laurent. Je voudrais être moine dans un cloître. Mais non ! Mais non, hélas ! Il paraît qu'entre eux les moines se querellent aussi et qu'ils souffrent, comme tout le monde. »

Laurent réfléchit encore une minute et dit avec amertume :

— Je ne demandais qu'une chose : m'élever par l'étude jusqu'aux grands problèmes de la vie. J'étais en route vers les sommets et tout conspire à me ramener sur la terre, à m'enchaîner, à me paralyser.

— Bah ! dit Justin d'une voix ensommeillée. Ne te tourmente pas trop : les vacances vont jeter de la cendre sur le feu. Et puis la presse marche vite. L'affaire Caillaux va passer devant les tribunaux. Cela va te renvoyer au dernier

plan de la scène. Et puis, il faut surtout penser au grand drame européen.

— Quel drame européen ? Tu parles aussi de la guerre, comme Joseph, peut-être ?

Justin ne répondit pas. Un peu plus tard, Laurent dit encore :

— A propos de Joseph... Tu sais, l'affaire de la rue d'Amsterdam, celle que Joseph se proposait d'améliorer, comme je te l'ai écrit. Eh bien ! pour monter cette petite affaire, il avait fallu quand même un peu d'argent. Si je ne me trompe pas, quelqu'un qui n'est pas trop loin de moi en ce moment a prêté, l'année dernière, quatre mille francs à papa pour qu'il puisse payer son livre à l'éditeur Angibeaud. Papa, sentant qu'il avait affaire à ce qu'il appelle un flibustier, papa s'est arrangé pour ne pas payer les traites. Il disait, paraît-il, — c'est Joseph qui le raconte, — il disait : « Je lui laisse, en toute propriété, mon livre, un chef-d'œuvre, dont il pourra tirer des millions s'il sait s'arranger un peu. » Papa donc n'a pas payé les traites et les traites ont été protestées. Mais papa s'en moquait pas mal parce que les meubles sont à maman et qu'ils sont, papa et maman, séparés de biens. Quel mic-mac ! Quel mic-mac ! Alors, c'est le pirate Angibeaud qui , finalement, a été roulé. Si bien qu'avec les quatre mille francs, papa, plus tard, a monté l'affaire de la rue d'Amsterdam, l'Institut du professeur de Nesle, dont je crois t'avoir parlé. Car, de quelque côté que je me retourne, je ne vois que des instituts... Mais tu sais, les quatre mille francs, je te les rendrai, un jour. C'est moi qui te les rendrai, Justin. Tu m'écoutes, Justin ?

Une respiration doucement musicale montait dans l'ombre de la chambre. Et Laurent comprit que Justin venait enfin de s'endormir.

GEORGES DUHAMEL.

(La cinquième partie au prochain numéro.)

AU PAYS DE LA JEUNESSE

Les jeunes, — ces jeunes qui sont appelés aujourd'hui à remplir de si grands devoirs et qui manifestent tant de fermeté d'âme, — nous examinent, de leurs yeux vifs, de leurs yeux impitoyables ; même quand ils viennent nous solliciter, ils nous jugent, ces imprudents. L'un d'eux me disait l'autre jour, comme il n'était pas de mon avis : « Mais vous, monsieur, vous êtes d'une autre génération. » Il accompagnait ces mots du plus aimable sourire, qui découvrait ses dents. Sensible à ce mauvais procédé, je me sens pris d'un grand désir de vengeance, et je m'apprête à les faire passer devant mon tribunal : c'est mon tour.

***

A quoi rêvent-ils, s'ils rêvent encore ? Quel est leur esprit, et quelles sont leurs volontés ? Sont-ils semblables à ceux que nous avons trouvés, quand nous sommes revenus des grandes guerres ? Ceux-là se sont précipités dans le grand espace vide qui était devant eux, se sont jetés sur ce bien inespéré et merveilleux que paraissait alors la vie. Quel que soit l'usage qu'ils en ont fait, voici qu'une autre jeunesse prend leur place : quelle couleur va-t-elle donner aux heures à venir ?

Ce beau lieutenant qui entrait dans mon bureau, il y a quelques semaines, n'était pas un soldat de carrière, mais un agrégé frais émoulu, qui débutait dans un lycée et qu'on venait de rappeler au régiment : il était en train de construire des tranchées, dans le Nord ; et à sa première permission il était venu me voir. Il aurait eu le droit de se plaindre un peu, de

parler de ses travaux abandonnés, de sa carrière interrompue; et s'il faisait allusion au danger qui peut menacer demain ses vingt-cinq ans, je n'aurais pas le cœur de le blâmer. Mais non; il n'est pas dolent, il n'est pas romantique ; il n'est même pas nerveux. Il accepte sa situation le plus paisiblement du monde, et c'est de ses hommes qu'il m'entretient : de braves gens, des mineurs, des tisseurs, des paysans ; il faudrait leur mieux expliquer ce qu'on attend d'eux, leur dire pourquoi on est obligé de les tenir mobilisés, les intéresser davantage à leurs exercices quotidiens ; car on peut tout obtenir d'un Français, dès qu'il comprend. Tels sont les propos qu'il tient sur un ton de simplicité parfaite, qui me touche le cœur.

Un médecin de mes amis m'a envoyé son fils en consultation, par un juste retour ; c'est un élève de philosophie, qui n'a point passé sans peine la première partie du baccalauréat, parce qu'il y avait entre le latin et lui une certaine incompatibilité d'humeur : heureusement, la philosophie lui est plus accessible, et n'a pas de secrets pour ce sage de dix-neuf ans. Ah ! que la vie lui serait facile si seulement il voulait suivre la voie paternelle et, l'an prochain, commencer sa médecine, comme tout le monde ! Mais il ne veut pas ; un esprit d'aventure le tourmente, et il a soif du lointain. Il rêve d'être marin ; tout au plus consentira-t-il à préparer Saint-Cyr, non pas pour rester dans quelque garnison française, mais pour s'évader, conquérant, vers les confins du Sahara, vers la vie dangereuse et belle.

Cet autre est un provincial, qui n'a pas l'aisance familière de ces messieurs les Parisiens, qui ne sait où mettre son chapeau, qui s'assied mal sur le bord de sa chaise, qui choisit juste l'endroit de la pièce où il reçoit les rayons du soleil dans les yeux ; il est timide et il rougit. Il vient de passer une année en première supérieure et il aborde les certificats de licence ; il ira jusqu'à l'agrégation d'histoire, s'il le peut. Et voici que sortent les mêmes confidences : comme sa vocation véritable aurait été d'être marin, mais comme l'École navale est à peu près inaccessible à ceux que le sort n'a pas doués du génie des mathématiques, il se rabat sur l'enseignement : sur l'enseignement aux colonies. Dès qu'il aura ses diplômes en poche, il partira pour l'Indochine ou pour Madagascar, ou pour le Maroc.

Nous songions bien à Madagascar, de notre temps ! Madagascar ou l'Indochine nous semblaient, je l'avoue à notre honte, le royaume des laissés pour compte ; et du Maroc il n'était pas question. — Tous les ans, aux environs de Pâques, j'ai l'occasion de recevoir les candidats à la bourse Chapman. V. E. Jay Chapman est cet Américain qui s'est engagé dans notre armée au début de la Grande Guerre, et qui est mort dans un combat aérien au nord-est de Douaumont, le 23 juin 1916. Son père, en souvenir, a fondé une bourse qui permet à l'un de nos étudiants d'aller passer une année à l'Université Harvard. Je ne saurais dire à quel point mes collègues et moi sommes frappés de la haute qualité des jeunes gens qui se présentent à nous. Ils ont de beaux titres, puisque celui-ci est interne des hôpitaux, et cet autre ingénieur, et cet autre architecte, et cet autre docteur en droit ; mais c'est aussi leur façon de se présenter, simple et directe ; c'est leur tenue, leur langage, leurs idées, leur caractère qui nous séduisent : au point que nous sommes embarrassés pour choisir et que, si nous disposions de cinq bourses, de dix bourses même, elles trouveraient toutes leur emploi ; les mécènes peuvent se le dire.

Or, le boursier de l'an dernier, qui nous a fait tout particulièrement honneur de l'autre côté de l'Océan, m'a demandé un rendez-vous, et m'expose ses ambitions. Il voudrait former une association, vaste et solide, de tous les étudiants français qui ont vécu aux États-Unis. N'est-il pas regrettable de voir que quelques-uns d'entre eux oublient si vite les bienfaits qu'ils ont reçus ? que d'autres se groupent en petites sociétés particulières, dont chacune est trop faible pour subsister ? Il faudrait s'unir, travailler à maintenir fraîche et vivante la mémoire des temps qu'on a passés là-bas, prolonger les connaissances acquises au lieu de les laisser se perdre, resserrer les contacts entre l'Amérique et la France ; il faudrait aussi, quand l'association aura grandi et qu'elle possédera quelque argent, aider les étudiants qui voudront entreprendre le voyage de New-York...

Fort de mon expérience et averti par un certain nombre de désillusions, je réponds à mon visiteur que son initiative est généreuse et louable, mais que les sociétés de ce genre ne valent que dans la mesure où un individu se donne

entièrement à elles et leur consacre son temps et son énergie; et qu'enfin l'entreprise exige beaucoup de dévouement. « Nous le savons bien et nous sommes prêts », me répond-il tout bonnement.

Ainsi j'en vois passer de diverses espèces, et il n'en est aucun qui ne donne la même note, grave et belle. Cette jeunesse qui aime le vent du large, qui accepte avec courage la vie difficile, la vie menaçante, et qui semble ne connaître ni la forfanterie, ni la peur, mérite qu'on aille vers elle. Fermons nos livres, serrons nos notes, laissons pour un moment l'étude du passé qui a pris l'habitude d'attendre et ne se vexera pas pour si peu ; et partons en campagne, vers nos pays printaniers.

* * *

J'ai gagné la montagne Sainte-Geneviève et je me suis rendu à l'École polytechnique ; dans des jardins paisibles, au milieu de bâtiments vétustes, un polytechnicien de 1817, de son socle, s'élançait à la défense de Paris, et des polytechniciens illustres, tableaux, bustes et statues, sans compter les invisibles présences, de tous les côtés m'entouraient. Je me suis rendu à l'École centrale où s'affairaient des ingénieurs en herbe, ceux qui feront marcher les machines monstrueuses de demain, et cette machine compliquée, la nation. Des examens commençaient ; des examens finissaient ; dans la cour se promenaient de jeunes hommes qui portaient comme un uniforme leurs blouses de laboratoire, glorieusement maculées. Par les ombrages de l'avenue de l'Observatoire, j'ai gagné l'École coloniale, et je me serais cru dans quelque minaret de l'Orient, n'eussent été les salles de classe où des moniteurs indigènes donnaient leçon. Ces visites me furent douces.

Car les directeurs de ces Écoles (1), élite des élites, spontanément m'ont exprimé leur satisfaction et leur joie. D'abord,

(1) M. le général Dumontier, commandant l'École polytechnique ; M. Léon Guillet, directeur de l'École centrale ; M. Delavignette et M. le commandant Bugeau, directeur et sous-directeur de l'École nationale de la France d'outre-mer, ont bien voulu m'accueillir avec une parfaite courtoisie. Mon collègue et ami C. Bouglé, directeur de l'École normale supérieure ; MM. Jean Baillou, secrétaire général, et Pierre Petitbon, secrétaire, ont un droit tout particulier à mes remerciements.

les années déficientes, les années de natalité affaiblie, sont dépassées ou sur le point de l'être ; et ce n'est pas seulement de quantité qu'il s'agit, mais de qualité ; avec les contingents qui arrivent aux grands concours apparaît un esprit nouveau. Ensuite, et quoi qu'en disent les pessimistes, le niveau intellectuel se maintient aussi haut qu'il est possible de le concevoir. On a beau bourrer les programmes, surcharger les études, en même temps qu'on allonge les vacances et qu'on multiplie les occasions de se divertir : les jeunes intelligences acceptent ces conditions plus que jamais difficiles, et les meilleures d'entre elles portent avec aisance un fardeau écrasant. Et puis un fait qui semble paradoxal : cette génération est à la fois plus pratique et plus idéaliste que ses aînées. Ceux qui la composent pensent, beaucoup plus qu'on ne faisait autrefois, à l'argent qu'ils gagneront, à leur future carrière, à leur avancement futur. Et comment n'y songeraient-ils pas ?

Nous vivions, autrefois, dans le stable et dans le fixe ; l'argent n'avait guère d'importance pour la grande majorité d'entre nous, parce que nous savions que nous pourrions rester, fût-ce modestement, dans les limites sûres d'un traitement connu. Au contraire, l'instable et le mobile sont les composantes essentielles de l'existence d'aujourd'hui. Ne faut-il pas que ceux qui l'abordent se préoccupent de prendre une assurance contre des risques qui se multiplient tous les jours ? Mais n'allez pas croire qu'ils soient égoïstes : et la preuve, c'est qu'un de leurs premiers soucis est de fonder un foyer. Un homme marié, dans une promotion, était un phénomène qu'on se montrait du doigt ; et s'il y avait un fiancé, il gardait son secret pour lui. A présent, les hommes mariés sont nombreux dans toutes celles de nos grandes Écoles où l'internat n'est pas obligatoire ; et les fiancés, qui n'attendent que la fin du concours pour convoler en justes noces, ne se comptent plus. L'École centrale se glorifie même d'un baptême : une de ses élèves femmes, ainsi qu'elle en reçoit maintenant, s'est mariée en cours d'études avec un de ses condisciples ; un enfant est né qui sera un jour, à n'en pas douter, l'honneur de la maison.

Mais leur idéal ne se borne pas à celui de la famille, si noble qu'il soit. Ces jeunes gens sont des sociaux. Si l'antique

visite à domicile, qui consistait à porter dans les mansardes quelques bons de secours accompagnés de paroles réconfortantes, persiste encore par tradition ; si elle continue à donner aux jeunes la grande leçon de la misère et de la souffrance, on comprend qu'elle n'est plus suffisante : le temps est passé où l'on voyait, sur des gravures, la pauvre famille qui pleurait de joie à l'arrivée du bienfaiteur généreux. Il y a des chômeurs dans le quartier : on s'occupe d'eux. Il y a les misères de la banlieue : on essaye de les secourir. Il y a ces colonies de Kabyles, qui ne savent ni lire ni écrire, qui savent à peine parler le français : pour eux on institue des cours. Il y a tous ces adolescents qui travaillent de leurs mains et qu'on connaissait à peine : pour les mieux connaître et pour fraterniser, on s'enrôle dans les équipes sociales qu'anime cet apôtre, Robert Garric. Il y a cette mystérieuse vie économique dont les programmes classiques ne disent rien, et qui affirme de jour en jour sa primauté : pour se familiariser avec elle, pour ne plus l'ignorer et pour l'affronter, les polytechniciens ont fondé un Cercle qui s'est d'abord appelé, pittoresquement, X-Crise, et qui a pris aujourd'hui le nom de Centre polytechnicien d'études économiques. Bref, de tous côtés et par des moyens divers, mais qu'inspire une volonté commune, on se forme à l'idée qu'on n'a pas rempli tout son devoir, quand on se contente de l'apprentissage professionnel ; qu'on a des obligations morales d'une autre espèce ; qu'on se doit dans une large mesure à la collectivité ; et qu'il faut exercer dans la vie non pas seulement un métier, mais une fonction.

De ces transformations aucune n'est plus sensible que la vive reprise d'une conscience nationale. Elle tient pour une part à de plus fréquents contacts avec l'étranger, car cette génération n'est plus casanière, mais voyageuse ; et chacun sait que les intellectuels ont une tendance à préférer le monde à leur pays quand ils restent au logis, avec leurs rêves, mais qu'ils retrouvent le sens et l'amour de la patrie dès qu'ils se heurtent à l'étranger ; et s'ils aspirent toujours à une union pacifique, — qui seule aurait permis à l'Europe de sortir de son affreuse crise, sans la guerre déchaînée par la folie d'un homme, — ils veulent l'atteindre par la coopération de nationalités dont chacune garderait sa physionomie et son être, et

non point par l'effacement du caractère et par les abandons. Mais elle est venue surtout, cette heureuse reprise, de ce qu'au mois de septembre 1938 les fils de France ont entendu son appel. Surpris, élevés dans l'espoir de la paix, et quelquefois dans la croyance à une paix éternelle, ils se sont trouvés prêts à subir une guerre dont ils prévoyaient cependant l'horreur, si cette guerre devait être le prix dont il fallait payer la sauvegarde du pays. Le fait est qu'ils ont pris leur place aux postes qu'on leur avait assignés, — comme ils l'ont reprise en septembre 1939, — avec une dignité et un calme qui ont provoqué l'admiration de leurs aînés. Ils avaient eu le temps de réfléchir depuis l'alerte, et leur conviction n'avait fait que s'affirmer. Ennemis des dictatures, amis de la liberté, ils estiment que la première liberté à sauver est celle de leur pays. Qu'on le sache bien : si la génération précédente a nourri l'illusion qu'elle allait enfin construire la cité universelle des hommes, la génération qui va venir à maturité tend de préférence à regrouper les forces qui doivent assurer le salut de la nation.

Est-ce à dire, après cela, qu'elle fournisse uniquement des modèles de sagesse et qu'il faille la peindre en couleurs bleues et roses, comme dans les chromos ? Je sais bien que non ; et si vous m'objectez encore qu'il n'y a pas le polytechnicien idéal, l'élève de Centrale qui soit le type patenté du genre, l'élève de l'École coloniale qui vaille pour tous les coloniaux, grands ou petits, imberbes ou barbus, blonds, bruns ou roux, je répondrai que je suis parfaitement d'accord avec vous. J'ajouterai même que la psychologie varie quelque peu suivant les écoles. Les polytechniciens, en effet, se distinguent par un immense appétit de savoir, par une curiosité d'esprit que rien ne lasse : c'est un des traits dominants que ceux qui les observent de près me font remarquer chez eux. Toutes lectures, toutes connaissances leur sont bonnes ; à toutes choses, vivantes ou mortes, ils s'intéressent ; ils font mille excursions hors de leurs mathématiques, de leur physique et de leur chimie ; au travail de l'école, qui est difficile et lourd, ils ont la coquetterie d'ajouter quelque spécialité de leur choix, comme seraient à dire le droit, l'ethnologie ou, si la fantaisie leur en prend, le bas-breton. Les centraux ont un caractère plus concret, plus pratique.

Ils excluent de leurs lectures ce qui leur paraît compliqué et trop subtil ; ils aiment de préférence les auteurs graves, qui donnent à réfléchir sur le sens de la vie, comme Mauriac ; ils prennent volontiers en mains les livres d'histoire, les livres de guerre. D'une façon générale, ces futurs chefs d'industrie s'appliquent à devenir non seulement de bons industriels, mais de bons chefs. Réservons donc les droits de l'originalité individuelle et les caractères particuliers de chaque formation.

Mais constatons un changement dans la direction générale des esprits. De la politique on s'occupe encore, moins pour la pratiquer que pour la connaître : cependant elle ne satisfait pas, elle ne contente pas ; soit qu'on la considère dans ses idéologies, soit surtout qu'on examine ses résultats, elle déçoit des âmes qui sont avides d'action, et qui veulent que cette action soit commandée non plus par les partis, mais par le souci de la vie nationale et du bien social. « Croyez-moi, me dit M. Léon Guillet, directeur de l'École centrale, une belle jeunesse se lève pour la France ». Je suis trop heureux de le croire ! Allons voir ce qui se passe du côté de la maison où je m'imaginerai que je retrouve mon ombre, dans les « turnes », à la bibliothèque, autour du bassin où nagent éternellement des poissons fatigués, et jusque sous les toits : la vieille maison de la rue d'Ulm.

* * *

Je me rappelle des jeunes hommes qui offraient, du dehors, assez d'aspérités pour qu'on s'y piquât les doigts, et qui n'étaient pas si commodes à manier. Ils étaient indépendants et ombrageux ; ils n'aimaient guère qu'on leur imposât une autorité, ou seulement une discipline, et ils avaient le culte de l'irrespect. Tranchants, absolus dans leurs jugements, ils prenaient un ton de supériorité agressive, et ils passaient leur temps à lancer des flèches aiguës contre tous les dieux. Mais je sais bien aussi que sous leur apparent orgueil, ils cachaient de la timidité, et la plus naïve inexpérience du monde ; que leur intransigeance venait de l'amour désintéressé de la justice et de la vérité ; qu'ils étaient durs parce qu'ils n'avaient pas encore appris à pactiser ; que leur loyauté, que leur probité intellectuelle étaient parfaites ; qu'il ne fallait

pas les prendre exactement au mot, parce qu'il y avait une part de littérature et de jeu dans leurs condamnations sommaires ; qu'ils travaillaient d'arrache-pied en ayant l'air de ne rien faire ; qu'ils se formaient la plus haute idée de la science ; et qu'ils trahissaient quelquefois, par des amitiés inaltérables, par l'affection qu'ils vouaient à ceux de leurs professeurs dans lesquels ils reconnaissaient de vrais maîtres, les puissances de sentiment qu'ils portaient au plus profond d'eux-mêmes, et qu'ils dissimulaient soigneusement aux regards.

Cependant un défaut, chez eux, était spécifique et grave : c'était une ironie qui était devenue une manière d'être, une attitude hypercritique qui les menait à transposer tous les problèmes dans le plan de l'intelligence pure et à les résoudre par des négations. Cet esprit-là était paralysant. Il attendait, comme à l'affût, ceux des camarades qui osaient affirmer, qui osaient parler, écrire, agir ; et prompt à saisir les points faibles, il les tournait en ridicule. On était retenu par la crainte des sourires malicieux, des propos piquants, des caricatures adroites, des mots d'esprit qui portent et dont l'effet demeure. Si un audacieux publiait quelque article, il était certain de le voir affiché le lendemain, sur le mur à l'entrée du réfectoire : des traits au crayon bleu, des réflexions en marge signalaient cruellement les gaucheries et les maladresses : châtiment public, réservé à celui qui osait n'être point stérile. Même quand on avait quitté l'École, on croyait vivre encore dans cette atmosphère, tant elle avait pénétré les âmes ; il fallait un long effort, qui durait des années, pour redevenir soi-même. — Entrons.

Ce sont toujours les mêmes allures, toujours la même négligence vestimentaire, traduction immédiate et comme provocante, de l'esprit qui est l'honneur et la gloire de l'école : la liberté. Par un phénomène qui continue d'être inexplicable, toujours on voit beaucoup de normaliens qui sortent, et peu qui rentrent ; dans une étrange boîte de verre qui fait l'ornement du vestibule, un huissier falot devrait se tenir à demeure : et comme toujours, ce personnage mythique s'est éclipsé. Mais je n'en suis pas à demander mon chemin ; j'ai des intelligences dans la place ; vieux complice, je puis m'informer auprès des jeunes, qui accordent une certaine indulgence à ce revenant.

Prenons un air dégagé et puisque c'est l'époque du concours d'entrée, demandons finement s'il est toujours aussi difficile. Il est plus difficile peut-être, car le nombre des candidats va croissant ; 161 en 1925 ; 181 en 1926 ; 195 en 1927 ; 207 en 1928 ; la progression a continué jusqu'en 1932 ; depuis lors la moyenne s'est établie autour de 350. 350 candidats pour 28 places, c'est la porte étroite, en vérité. — Les élèves sont-ils mieux logés ? — Non ; mais ils le seront bientôt ; de nouveaux bâtiments s'élèvent et se terminent, voyez leur blancheur crue ; l'École cessera enfin d'être l'un des établissements les plus inconfortables du monde entier. Ainsi nous causons ; j'apprends qu'un certain nombre de normaliens sont mariés ; j'apprends que le sport, presque totalement ignoré jadis, est maintenant en faveur : le passage de Boisset, champion d'Europe du quatre cents mètres et agrégé des lettres, a exercé une influence qui dure encore. J'apprends qu'on suit bénévolement un cours d'économie politique : quelle nouveauté ! J'apprends qu'on n'est plus casanier et qu'on essaime avec joie, tous les ans, vers l'étranger... Voilà bien des changements ; et l'esprit aussi a changé...

Il y a eu, me dit-on, dans les toutes récentes années, trois écoles différentes. D'abord l'École à l'ancienne manière, ironique, critique, et sceptique pour une bonne part. Puis s'est manifestée une grande effervescence politique, correspondant à la préparation et à l'avènement du front populaire : lecture passionnée des journaux, commentaires, discussions quelquefois violentes entre les représentants des partis extrêmes. A présent, les esprits se sont apaisés ; le mois de septembre 1938 a porté sa leçon ; on cherche plus volontiers ce qui unit que ce qui divise. Les éléments communistes ont diminué de nombre, au moins pour ce qui concerne la section littéraire ; on compte plus d'adeptes des jeunes radicaux que des radicaux, parce qu'ils veulent agir et rénover ; les deux tiers de la dernière promotion sont des catholiques, qui ont gagné les sympathies par la largeur de leurs idées, par leur bonne camaraderie, et par leur effort vers l'action sociale. Et l'Action française compte aussi des adhérents parmi les normaliens. Certes, une certaine ironie est toujours la marque distinctive de l'espèce ; certes, on a toujours tendresse de cœur pour les « canulars », comme on dit dans le

langage de la maison, pour les farces traditionnelles que chaque génération croit inventer, et on me laisse entendre que la dernière qui fut organisée était de taille ; certes, l'indépendance individuelle est toujours la loi : mais au lieu de reculer le moment où l'on abordera les tâches de la vie, on le hâte plutôt, dans un esprit pratique ; mais la tendance critique est rentrée dans ses justes bornes ; mais on n'a que sympathie pour ceux qui osent et pour ceux qui risquent ; mais on revient au goût de la création littéraire et on envoie aux Revues essais ou poésies : si quelque voisin sourit encore, tant pis pour le voisin ! Les consciences cherchent un guide qui les élève ; et quelques-uns se tournent résolument vers Péguy.

Sur les traces de Péguy quatre normaliens s'en sont allés à pied vers Notre-Dame de Chartres. Ils ont marché isolément, parce qu'ils n'aiment pas, suivant leurs propres expressions, les voyages collectifs, les harmonicas : mais ils se sont donné rendez-vous dans la nef, « à l'heure où s'éteint l'orgue des vêpres, quand les dernières vieilles femmes se signent dans la clarté en nappe de l'autel, et que très haut, infiniment au-dessus de tout cela, les saphirs des rosaces, indifférents au lourd envahissement des ténèbres, continuent à chanter leur propre lumière ». Ils ont pris la route : Notre-Dame de Paris ; Porte d'Orléans, Chartres, 86 kilomètres ; ils ont pris la route, pour quelles raisons ? Pour retrouver la joie de se sentir à l'air libre. Pour revoir les toits rouges des villages, au milieu des groupes de chênes et de châtaigniers ; pour passer au pied des églises, pour lever la tête et pour regarder le coq du clocher ; pour passer le long des cimetières, et pour lire sur les pierres des tombes des noms semblables aux leurs, « les Dupuis, les Girard, les Poirier, les Ferrier, les Buisson ». Pour sentir autour d'eux la grande plaine féconde. Surtout, pour reprendre contact avec le sol ; pour fouler la terre de France, et pour lui demander une sécurité.

O mes pères,
Quand je suis venu à Paris avec vos mains et votre accent,
Quand je me suis présenté devant les murs d'ici avec votre absence de malice,
J'étais aussi affolé qu'un mouton qui descend de la montagne,

Et je faisais mille sauts éblouis, je donnais de la tête contre les parois comme les perdreaux de nos vignes quand on les met dans une cage.
(Et toutes les choses que je ne comprenais pas !)
Mais je ne suis pas un étranger là où les forts clochers portent le coq et la croix,
Où les cimetières bourdonnent de voix sages, où les enfants de chœur poussent en riant la porte,
Où des noms qui ressemblent aux miens sont inscrits sur les pierres tombales, — et ma grand-mère, derrière tous les rideaux, qui me regarde.
Je ne suis pas un étranger, je ne suis pas celui qui va seul,
Mais j'avance dur et poli comme une statue de bois ;
Et si vous n'entendez que le bruit de mon bâton sur la route,
Le bruit d'un bâton solitaire qui frappe et sonne,
Le bruit comme d'un bâton d'aveugle,
Moi je m'entends traînant un chœur de voix provinciales,
Une clarté de sabots et d'enclume, et la joie du laboureur qui parle à ses bêtes dans la transparence de septembre ;
Je m'avance comme un roi paysan, la route derrière moi comme une traîne.

Il est beau, cet élan lyrique qui tout d'un coup emporte l'âme. Un des quatre pèlerins, M. Pierre Petitbon, qui n'a quitté la troupe normalienne que pour entrer dans son état-major, a publié le récit de son voyage dans la *Nouvelle Revue de Hongrie* du mois de mai dernier ; et c'est ce récit qui, s'ajoutant à mes observations antérieures, a provoqué mon enquête : tant j'ai cru y entendre un son original. Se regardant lui-même sur le chemin de Chartres, surpris des mouvements confus qui l'agitaient, il a interrompu sa prose alerte pour laisser jaillir ce cri. Il marche, coiffé de son béret basque et s'appuyant sur son bâton ; il médite, il réfléchit aux grands problèmes qui se posent à sa jeune conscience avec une force accrue et sous un aspect nouveau : « Le mot de patrie : aussi dangereux de le crier sur tous les toits que de faire comme si on ne le connaissait pas », se dit-il. Il pense à Péguy, et de quelle manière, par quel instinct salutaire Péguy a su retrouver le paysan qui survit obstinément dans tout Français. De la terre monte en lui une force qui le rend heureux : « Péguy,

c'est un homme qui marche. Un homme qui marche, quand il a de bons souliers et que sa conscience est en repos, et quand la route est belle et quand c'est son pays, tout autour, il n'y a pas plus heureux qu'un homme qui marche. » C'est aussi un homme qui cherche ; et son disciple cherche, au lointain, si la cathédrale lui apparaîtra bientôt : « Et à deux heures de l'après-midi, voici qu'apparaît, entre deux maigres pommiers, à peine plus teintée que le ciel, mais immense et régnant sur la plaine immense, à onze kilomètres, la cathédrale. »

Arrivé devant le portail, il s'arrête un moment; car il n'a pas pris son parti sur toutes les questions, et notamment sur celle de la foi : pourquoi, se demande-t-il, Péguy n'est-il pas allé jusqu'au bout de sa conversion ? Mais sur une question il a pris son parti : sur la nécessité de perpétuer et de vivifier la tradition de la France. Je demande la permission de le citer encore dans ce passage décisif :

« Ce qui nous frappe au terme de cette route, près de notre tombe, c'est que toujours vous êtes resté fidèle à une mystique qui apparut tour à tour révolutionnaire, nationale et chrétienne, sans cesser de jaillir de la même source et, si bien des jeunes hommes de cette génération se réclament de vous, qui leur êtes apparu brusquement, *in naufragiis amaris*, c'est qu'ils ont senti le besoin d'entendre cette voix simple qui s'élève des profondeurs du sol et qui désigne aux cœurs égarés leurs véritables ennemis, et la route vers le salut. On vous invoque maintenant, Péguy, non comme un homme de lettres mort, mais comme un intercesseur ou comme un saint... Vous qui avez connu les docteurs, nous vous demandons de nous garder de cette engeance et des subtils dont la subtilité n'est que cela. Homme charnel, de nous garder des intellectuels dont la fausse intelligence n'est que cela. Homme de justice et d'honneur, de ceux qui déshonorent la justice. Homme seul au plus profond de lui-même, de ces hommes qui sont plusieurs. Voilà notre première, notre virile prière. Et encore celle-ci : homme qui avez parlé, continuez à parler. Qui avez marché, continuez à marcher. Homme de chez nous, avec de la terre de chez nous à vos semelles, homme habitué à cheminer sur nos chemins, et si vous le voulez avec vos lorgnons

et votre pélerine, et si vous le voulez, avec votre allure de paysan ou de professeur, homme barbu, homme qui parlez le parler de chez nous, faites que retentisse indéfiniment cette voix dont les tours de Chartres sont le double pylône, et qui dit : « Il faut que France, il faut que chrétienté continue... »

Ces voyageurs, d'autres les imitent. J'ai sous les yeux, tandis que j'écris ces lignes, deux photographies. Sur l'une on voit un groupe de jeunes gens qui suivent la route bordée d'arbres, car ils ont voyagé en groupe, cette fois. Jambes nues, culottes courtes, chandails, cheveux au vent, ils marchent avec allégresse et ils sourient. Sur l'autre, les voici installés sur les toits de la cathédrale, non loin des chimères et des anges. Maintenant, ils sont recueillis, et leur physionomie est grave. Dans cette confrérie dont ont parlé J. et J. Tharaud dans ce qu'ils appellent le petit ordre affectueux des pèlerins de Notre-Dame de Chartres, des normaliens décidément sont entrés.

*
* *

Je n'apporte ici que les résultats de quelques sondages ; bien sot qui croirait saisir toute la mer dans ses pauvres filets. Du moins mon impression concorde avec celle des observateurs qui regardent fleurir nos jeunes pousses ; du moins les échantillons que j'ai rapportés me ravissent par leur éclat pur, et me rendent espoir et confiance. Du moins j'ai un plaisir : quand je lis, dans quelque journal étranger, l'annonce de notre décadence et l'avis de notre mort, je ris du faux prophète intéressé, pensant à la surprise que le proche avenir lui prépare. Ces gens trop pressés de nous faire disparaître de la carte du monde ont-ils donc des oreilles pour ne pas entendre et des yeux pour ne point voir ? Qu'ils regardent seulement nos étudiants de Sorbonne et qu'ils parlent avec eux : avec quel courage ceux-ci affrontent les innombrables examens dont nous les avons surchargés ! Avec quelle sérénité cette génération du danger continue d'accomplir sa tâche quotidienne ! Quel goût elle montre non seulement pour les idées, mais pour l'action ! Les Revues où nos futurs hommes de lettres, où nos futurs hommes politiques expriment leurs tendances et leurs

désirs, ne sont pas moins significatives. Elles ne s'appellent plus la *Revue indépendante* ou *la Vogue*, ou *le Décadent*; elles s'appellent *Civilisation*, *Culture*, *Esprit*, *Volontés*.

Cette dernière vient de publier une enquête où se révèle, émouvant et presque douloureux dans son intensité, le besoin e directeurs spirituels qui ramènent notre nation vers de plus hautes cimes. Abandon des prétendues orthodoxies, qui n'ont abouti qu'aux facilités et donc aux décadences; recherche d'une « orthopraxie » : voilà ce que constate, d'après les réponses, le directeur de l'enquête, M. Jules Monnerot. « Autour de qui nous grouper, qui réveille en nous l'âme collective ? » se demande l'un de ces jeunes hommes, M. Reboul : « Je ne pense pas que nous ayons besoin d'aucune idéologie; donnons seulement une valeur quasi mystique à ces deux règles de vie : objectivement, placer l'intérêt du pays au-dessus du sien propre et de celui des autres individus ; subjectivement, accroître sa dignité et n'y point faillir. » Un autre, M. Lucien Combelle : « Il nous faut une élite *morale*. » Un autre, M. Jean Dasté : « Il s'agit de savoir ce que nous devons faire, nous qui croyons encore en nous-mêmes, en la vie, en la France, ce que nous pouvons faire... Au risque de paraître simpliste, je dirai que je crois en un retour à l'honnêteté. » Un autre, M. Raymond Dumay : « On ne peut pas nier la ferveur et la pureté de la jeune génération »; et il répudie les romanciers qui « se complaisent à remuer les eaux nauséabondes qui fermentaient il y a dix ans ». Puisse, comme il le dit encore, puisse cette génération, — à travers tant de périls, tous les périls de la guerre, — « mûrir aussi droit qu'elle a grandi ! »

PAUL HAZARD.

REBECCA

TROISIÈME PARTIE (1)

I

Je fus contente de déboucher sur la pelouse et de revoir la maison. Comme je traversais la pelouse pour gagner la terrasse, mon regard fut attiré par une surface métallique qui brillait à travers la verdure des rhododendrons au détour de l'allée. J'abritai mes yeux de ma main pour distinguer ce que c'était. On aurait dit le capot d'une voiture. Quelque visiteur était-il arrivé ? Mais, dans ce cas, l'auto se serait trouvée devant la maison et non pas cachée parmi les buissons. Je m'approchai. Oui, c'était bien une voiture. Ce n'était pas l'auto de Frank. Cette voiture-là était longue et basse, un modèle de sport.

Je ne savais que faire. Si c'était un visiteur, Robert avait dû l'introduire dans la bibliothèque ou le salon ; or je ne voulais pas affronter un visiteur dans la tenue où j'étais. J'hésitais, au bord de la pelouse. Sans raison, peut-être parce que le soleil fit scintiller un instant une vitre, je levai la tête vers la maison et je remarquai alors avec surprise que les volets d'une des pièces de l'aile ouest étaient ouverts. Il y avait un homme à la fenêtre ; il dut me voir, car il se retira vivement, et quelqu'un qui se tenait derrière lui avança un bras et ferma les volets.

Ce bras appartenait à Mrs Danvers. Je reconnus sa manche

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 septembre.

noire. Peut-être s'agissait-il de quelque réparation à faire dans une des pièces. Mais tout cela était bien bizarre, cette façon dont l'homme s'était reculé aussitôt qu'il m'eut aperçue, et ces volets vite refermés. Et puis, cette voiture rangée derrière les rhododendrons, pour qu'on ne pût la voir de la maison... Étrange que cela se passât juste un jour où Maxim était absent...

Je me rappelais avoir laissé mon tricot dans le petit salon avant le déjeuner et j'allai l'y chercher en traversant le grand salon, le fidèle Jasper sur mes talons. La porte du petit salon était ouverte et je remarquai que mon sac à ouvrage avait été déplacé. Je l'avais laissé sur le divan et on l'avait poussé derrière un coussin. Le fauteuil du bureau avait été également déplacé. Je pris mon sac à ouvrage et sortis. A ce moment, la porte du grand salon s'ouvrit et j'entendis des voix. Je me précipitai de nouveau dans le petit salon, juste à temps. On ne m'avait pas vue. J'attendis derrière la porte, faisant les gros yeux à Jasper, resté sur le seuil, qui me regardait, la langue pendante, car ce petit démon pouvait me trahir. Puis j'entendis Mrs Danvers.

— Elle doit être dans la bibliothèque, disait-elle. Elle est rentrée de bonne heure, je ne sais pourquoi. Vous pourrez traverser le hall sans qu'elle vous voie. Attendez que je me rende compte.

Je savais qu'ils parlaient de moi. Je me sentais de plus en plus mal à l'aise. A ce moment Jasper tourna vivement la tête vers le salon, et s'y dirigea en agitant la queue.

— Tiens, te voilà, petit chien, dit la voix de l'homme.

Et j'entendis Jasper aboyer très gaiement. Je regardais désespérément autour de moi, à la recherche d'une cachette. En vain, naturellement. Puis un pas se rapprocha et l'homme entra dans la pièce. Il ne me vit pas tout de suite, parce que j'étais derrière la porte, mais Jasper s'élança vers moi en continuant ses joyeux aboiements.

L'homme se retourna aussitôt et me découvrit. Je n'avais jamais vu à personne un air aussi stupéfait. J'aurais pu être une cambrioleuse et lui le maître de la maison.

— Je vous demande pardon, dit-il enfin, en me regardant de haut en bas.

C'était un grand garçon, assez beau à sa manière. Il avait

les yeux bleus luisants qu'on associe en général à des idées d'alcool et de débauche. Ses cheveux étaient roux comme sa peau. Il avait tendance à engraisser et, dans quelques années, sa nuque ferait un bourrelet au-dessus de son col. Sa bouche le dénonçait : elle était trop douce, trop rose. A la distance où je me trouvais, je sentais l'odeur de whisky de son haleine. Il se mit à sourire. Le genre de sourire qu'il devait faire à toutes les femmes.

— J'espère que je ne vous ai pas fait peur, dit-il.

Je sortis de derrière la porte ; je me sentais idiote et je devais en avoir l'air.

— Bien sûr que non, répondis-je. J'ai entendu parler, je ne savais pas qui c'était. Je n'attendais pas de visites cet après-midi.

— C'est très mal de ma part, dit-il d'un air cordial, de tomber sur vous comme ça. J'espère que vous voudrez bien me pardonner. J'étais passé voir cette vieille Danny ; c'est une très ancienne amie à moi.

— Mais c'est tout naturel, dis-je.

— Chère vieille Danny, elle ne voulait pas vous ennuyer.

— Oh ! mais ça ne fait rien.

Je regardais Jasper qui faisait des bonds ravis autour de l'homme.

— Ce petit diable ne m'a pas oublié, hein ? dit-il. Il est devenu une bien jolie petite bête. C'était un bébé la dernière fois que je l'ai vu. Mais il est trop gras ; il devrait faire plus d'exercice.

— Je viens de l'emmener se promener.

— C'est vrai ? Oh ! mais vous êtes très sportive.

Il continuait à caresser Jasper et à me sourire familièrement. Puis il sortit son étui à cigarettes.

— Prenez-en une, me dit-il.

— Je ne fume pas, répondis-je.

— C'est vrai ?

Il prit une cigarette et l'alluma sans demander la permission. Je n'avais jamais fait attention à ces choses-là, mais cela me parut bizarre.

— Comment va ce vieux Max ?

Son ton m'étonna. C'était drôle d'entendre appeler Maxim, Max. Personne ne le nommait ainsi.

— Il va très bien, je vous remercie, dis-je. Il est allé à Londres.

— En laissant la jeune épouse toute seule ? Mais c'est très mal ! Il n'a pas peur qu'on vous enlève ?

Il rit en ouvrant la bouche. Son rire ne me plaisait pas. Là-dessus, Mrs Danvers entra dans la pièce. Elle tourna les yeux vers moi et je me sentis glacée. « Dieu, pensai-je, comme elle doit me détester ! »

— Alors, Danny, vous voilà, fit l'homme. Toutes vos précautions étaient inutiles. La maîtresse de céans était cachée derrière la porte.

Il se remit à rire. Mrs Danvers ne disait rien, continuant à me regarder.

— Eh bien ! vous ne me présentez pas ? dit-il, afin que je puisse offrir mes hommages à la jeune épouse, ainsi qu'il se doit.

— Je vous présente Mr Favell, madame, dit Mrs Danvers, un peu à contre-cœur, à ce qu'il me parut.

— Enchantée, fis-je, en m'efforçant d'être polie.

Il avait l'air très amusé et se tourna vers Mrs Danvers, et je vis qu'elle lui jetait un regard d'avertissement.

— Et maintenant, il va falloir que je m'en aille, dit-il. Venez voir ma voiture.

Il parlait toujours sur le même ton familier, un peu impertinent. Je n'avais aucune envie d'aller voir sa voiture.

— Venez, dit-il. C'est une excellente petite voiture, plus rapide que toutes celles que ce pauvre vieux Max a jamais pu avoir.

Je ne trouvais pas de prétexte pour refuser. Et pourquoi Mrs Danvers me regardait-elle avec cette expression écrasante?

— Où est la voiture ? demandai-je faiblement.

— Derrière le tournant de l'allée. J'ai dû laisser ma casquette dans la voiture, ajouta-t-il en feignant de la chercher du regard dans le hall. D'ailleurs, je ne suis pas entré par ici. Je me suis glissé par derrière et j'ai surpris Danny dans son repaire. Vous venez, vous aussi, voir la voiture ? ajouta-t-il à l'adresse de Mrs Danvers, qui hésita en me regardant du coin de l'œil.

— Non, dit-elle, non, je ne sors pas pour l'instant. Au revoir, monsieur Jack.

Il lui prit la main qu'il serra cordialement.

— Au revoir, Danny, soignez-vous bien. Vous savez où me joindre. Cela m'a fait un bien énorme de vous revoir.

Il sortit, se dirigeant vers l'allée, Jasper sur ses talons, et je le suivis lentement, toujours très mal à l'aise.

— Ce bon vieux Manderley, dit-il en regardant vers les fenêtres, n'a pas beaucoup changé. Danny doit y veiller. Quelle femme étonnante, n'est-ce pas ?

— Elle est très capable, dis-je.

— Et comment trouvez-vous tout ça ? Cela vous plaît d'être enterrée ici ?

— J'aime beaucoup Manderley, répondis-je un peu sèchement.

— Vous habitiez le Midi de la France, n'est-ce pas, quand Max vous a rencontrée ? Monte-Carlo, je crois ? Je connais bien Monte-Carlo.

Nous arrivions à la voiture. Une torpédo de sport verte qui s'harmonisait avec son propriétaire.

— Qu'en dites-vous ? fit-il.

— Très jolie, répondis-je poliment.

— Vous m'accompagnez jusqu'à la grille ?

— Non, excusez-moi. Je suis un peu fatiguée.

— Vous pensez qu'il ne convient pas à la maîtresse de Manderley de se montrer dans la compagnie d'un type comme moi, c'est ça ? dit-il, — et il rit en me regardant et en hochant la tête.

— Non, fis-je en devenant toute rouge, non, vraiment.

Il continuait à fixer sur moi le regard amusé de ses yeux bleus familiers et déplaisants. J'avais l'impression d'être une fille d'auberge.

— Bah ! fit-il, il ne faut pas séduire la jeune épouse, n'est-ce pas, Jasper ? Ce ne serait pas bien.

Il prit sa casquette et une énorme paire de gants d'auto. Puis il jeta sa cigarette dans l'allée.

— Au revoir, dit-il, la main tendue. J'ai été ravi de vous rencontrer.

— Au revoir, dis-je.

— A propos, reprit-il d'un air négligent, ce serait très généreux de votre part de ne pas parler à Max de ma petite visite. Je crois qu'il ne m'aime pas beaucoup, je ne sais

pourquoi ; et cela pourrait causer des ennuis à cette pauvre vieille Danny.

— Bon, dis-je gauchement, bon, c'est entendu.

— Vous êtes très sport. Alors, au revoir. Je passerai peut-être vous voir un de ces jours... Descends, Jasper, petit diable, tu abîmes ma carrosserie... Mais c'est très mal à Max de s'en aller à Londres en vous laissant toute seule comme ça.

— Je ne déteste pas être seule, dis-je.

— C'est vrai ? Comme c'est curieux ! Depuis combien de temps êtes-vous mariée ? Trois mois, n'est-ce pas ?

— A peu près.

— Ah ! j'aimerais bien avoir une jeune épouse de trois mois, qui m'attende à la maison ! Je suis un pauvre célibataire.

Il rit de nouveau et rabattit sa casquette sur ses yeux.

— Portez-vous bien, ajouta-t-il, — et la voiture s'élança dans l'allée, tandis que Jasper la suivait des yeux.

Je revins lentement à la maison. Mrs Danvers avait disparu. Je sonnai dans le hall. J'attendis cinq minutes, rien ne venait. Je resonnai. Alice arriva enfin, l'air mécontent.

— Robert n'est pas là ? dis-je Je voulais lui demander de me servir le thé sous le marronnier.

— Robert est allé à la poste cet après-midi et n'est pas encore rentré, répondit Alice. Mrs Danvers lui avait dit que vous rentreriez assez tard pour le thé. Frith est sorti aussi.

J'avais l'impression que, dès que Maxim était parti, tout se mettait à aller de travers. Jamais Frith et Robert ne quittaient la maison en même temps. Aujourd'hui était le jour de sortie de Frith, et Mrs Danvers avait envoyé Robert à la poste. Et l'on comptait que j'étais partie pour une longue promenade. Favell avait bien choisi le moment de sa visite à Mrs Danvers. Il y avait là quelque chose de peu correct. Et d'autre part, Favell ne m'avait-il pas recommandé de ne pas parler à Maxim de sa visite ? Je me demandais ce que ce Favell pouvait bien être. L'idée me traversa soudain l'esprit que Mrs Danvers était peut-être malhonnête, qu'elle manigançait je ne sais quoi, et que, en rentrant aujourd'hui plus tôt qu'on ne m'attendait, je les avais découverts, elle et cet homme, un complice sans doute,

qui, pour couvrir sa retraite et m'en imposer, avait feint d'être un familier de la maison et de Maxim. Mais si cet homme était un voleur et Mrs Danvers à son service ? Il y avait des objets de prix dans l'aile ouest. Soudain la résolution me vint de grimper dans cette aile et d'en inspecter moi-même les pièces. Je montai, le cœur battant.

II

J'arrivai sur le palier où j'étais déjà venue, mais je ne savais de quel côté me diriger. Puis je me rappelai que Mrs Danvers était sortie d'une pièce placée juste derrière moi, et il me sembla que ce devait être la pièce que je cherchais, celle dont les fenêtres donnaient sur la pelouse, du côté de la mer. Je tournai le bouton de la porte et regardai. Il faisait sombre à cause des volets fermés. Je tournai le commutateur en tâtonnant et fis de la lumière. Je me trouvais devant une petite antichambre ; en face de moi, une autre porte, ouverte, donnait sur une pièce plus grande. Je m'y dirigeai et allumai l'électricité.

Je m'attendais à trouver des fauteuils recouverts de housses et des draps sur les tables. Il n'en était rien. Il y avait des brosses et des peignes sur la coiffeuse, des parfums, de la poudre. Le lit était fait, je vis l'éclat blanc de la taie d'oreiller et l'épaisseur d'une couverture sous le couvre-pied capitonné. Il y avait des fleurs sur la coiffeuse et sur la table de chevet. Des fleurs encore sur la cheminée. Une robe de chambre en satin était jetée sur un fauteuil près d'une paire de mules. Dans un instant, Rebecca allait revenir, s'asseoir à cette coiffeuse en fredonnant et passer ce peigne dans ses cheveux. J'attendais, immobile, ce qui allait arriver. Ce fut le tic-tac de la pendule qui me rappela à la réalité. Les aiguilles marquaient quatre heures vingt-cinq. J'avançais lentement vers le centre de la chambre. Non, elle n'était pas habitée. Les rideaux étaient tirés, les volets fermés. Rebecca ne reviendrait jamais plus dans sa chambre. Mrs Danvers avait beau mettre des fleurs sur la cheminée et des draps au lit, cela ne la ferait pas revenir. Il y avait un an maintenant qu'elle était morte. J'allai à la fenêtre et écartai le volet. Oui, c'était bien la fenêtre où j'avais vu

Favell et Mrs Danvers une demi-heure auparavant. Le long rayon de lumière faisait paraître jaune et faux l'éclat de l'électricité. J'écartai un peu plus le volet.

Je m'aperçus que mes jambes tremblaient. Je m'assis sur un pouf, devant la coiffeuse. Je regardai autour de moi avec une morne stupeur. Oui, c'était une chambre magnifique ; Mrs Danvers n'avait pas exagéré, le premier soir. Cette cheminée, ce plafond, ce lit sculpté, ces tapisseries, ce cartel accroché au mur et ces flambeaux sur la coiffeuse, j'aurais aimé posséder toutes ces choses. Mais elles ne m'appartenaient pas. Elles appartenaient à une autre.

Je quittai le pouf et touchai du doigt la robe de chambre. Je ramassai les mules et les tins dans ma main. J'étais pleine d'une horreur croissante qui touchait au désespoir. Je touchai le dessus de lit, suivis du doigt le monogramme brodé sur la pochette de satin étalée sur l'oreiller. J'en sortis la chemise de nuit abricot, légère comme une aile d'insecte. Je la posai contre ma joue. Elle était froide, toute froide. Mais un vague reste de parfum y demeurait encore, le parfum des azalées blancs. Je la repliai et la remis dans sa pochette.

Mue par une impulsion soudaine, je m'éloignai du lit et revins à la petite antichambre où j'ouvris une des armoires. Elle était pleine de robes, de robes du soir. J'aperçus l'éclat d'un lamé au-dessus d'une housse. Je refermai les portes et revins dans la chambre. Puis j'entendis un pas derrière moi, et, sans me retourner, j'aperçus Mrs Danvers. Je n'oublierai jamais l'expression de son visage, triomphant, radieux, jubilant d'une joie étrange et malsaine. J'eus très peur.

— Vous désiriez quelque chose, madame ? dit-elle.

J'essayai en vain de lui sourire et de parler.

— Vous ne vous sentez pas bien, dit-elle d'une voix très douce en s'approchant de moi.

Je reculai. Je crois que, si elle m'avait touchée, je me serais évanouie.

— Je suis très bien, Mrs Danvers, dis-je au bout d'un instant. Je ne m'attendais pas à vous voir. De la pelouse, tout à l'heure, j'avais remarqué en levant les yeux qu'un des volets était mal fermé. J'étais montée voir si je ne pouvais pas le rajuster.

— Je vais le faire, dit-elle.

Et, traversant sans bruit la chambre, elle alla refermer le volet. Le jour avait disparu. La chambre semblait irréelle sous l'éclairage artificiel. Irréelle et inquiétante.

Mrs Danvers revint près de moi. Elle souriait et, au lieu de se montrer impassible comme d'habitude, elle était devenue étonnamment familière, presque insinuante.

— Pourquoi m'avez-vous dit que le volet était ouvert ? fit-elle. Je l'avais fermé en quittant la pièce. C'est vous qui venez de l'ouvrir, n'est-ce pas ? Vous aviez envie de voir cette chambre. Pourquoi ne m'avez-vous pas demandé plus tôt de vous la montrer ?

J'avais envie de fuir, mais je ne pouvais pas bouger.

— Maintenant que vous êtes ici, laissez-moi vous montrer tout, dit-elle d'une voix doucereuse, horrible. Vous aviez envie de la voir depuis longtemps, depuis que vous êtes ici ; mais vous n'osiez pas le demander. C'est une jolie chambre, n'est-ce pas ? Vous n'en aviez jamais vue d'aussi jolie.

Elle me prit par le bras et m'amena devant le lit. Je ne pouvais pas lui résister. Le contact de sa main me faisait frémir. Et sa voix me faisait peur.

— C'était son lit. Un beau lit, n'est-ce pas ? J'y laisse la couverture d'or, celle qu'elle préférait. Voilà sa chemise de nuit, dans la pochette. Vous l'avez touchée, n'est-ce pas ? — Elle sortit la chemise de son enveloppe et la déploya devant moi. — Touchez-la, prenez-la, dit-elle. Comme c'est doux et léger, n'est-ce pas ? Je ne l'ai pas lavée depuis qu'elle l'a mise, pour la dernière fois. Je l'avais disposée ainsi, avec la robe de chambre et les pantoufles, la nuit où elle n'est pas revenue, la nuit où elle s'est noyée. C'était moi qui la servait, ajouta-t-elle en reprenant mon bras pour me conduire vers la robe de chambre et les mules. Nous avons essayé plusieurs femmes de chambre, mais aucune ne faisait l'affaire. « Tu me sers mieux que tout le monde, Danny, me disait-elle. Je ne veux personne d'autre que toi. » Regardez, voilà sa robe de chambre. Elle était bien plus grande que vous. Mettez-la contre vous. Elle traîne par terre. Elle avait un corps splendide. Voilà ses mules. Elle avait des petits pieds pour sa taille. Mettez vos mains dans les mules. Vous sentez comme elles sont étroites ? Vous n'auriez jamais cru qu'elle

était si grande, hein ? Elle était si mince, aussi. On ne se rendait pas compte qu'elle était si grande tant qu'on n'était pas à côté d'elle. Elle était exactement de ma taille. Mais couchée là, dans ce lit, elle avait l'air toute menue avec sa masse de cheveux sombres entourant son visage comme un halo.

Elle reposa les mules par terre et remit la robe de chambre sur le fauteuil.

— Vous avez vu ses brosses, reprit-elle en me conduisant à la coiffeuse. Je lui brossais les cheveux tous les soirs. « Allons, Danny, corvée de brossage ! » disait-elle, et, debout, là, derrière le pouf, je brossais pendant vingt minutes. Elle ne portait les cheveux courts que depuis quelques années, vous savez. Au moment de son mariage, ils lui descendaient jusqu'à la taille. M. de Winter les lui brossait dans ce temps-là. Combien de fois suis-je entrée dans cette chambre, et l'ai-je vu en bras de chemise, une brosse dans chaque main ! « Plus fort, Max, plus fort », disait-elle, et elle le regardait en riant. C'était à l'heure où ils s'habillaient pour dîner, la maison pleine d'invités. « Là, je vais être en retard », disait-il en me jetant les brosses et en riant. Il était toujours rieur et gai dans ce temps-là.

Elle se tut, sans que sa main quittât mon bras.

— Vous voudriez bien voir ses toilettes, n'est-ce pas reprit-elle ?

Sans attendre ma réponse, elle me conduisit dans la petite antichambre et ouvrit les armoires l'une après l'autre.

— C'est ici que je garde ses fourrures, dit-elle. Les mites ne les mangeront pas ; j'y veille. Touchez cette cape d'hermine. C'est un cadeau de Noël de M. de Winter. Elle m'avait dit le prix, mais je l'ai oublié. Et regardez ce chinchilla. Cette armoire-ci est pleine de ses robes du soir. Vous l'avez ouverte, n'est-ce pas ? La clef n'est pas tout à fait tournée. M. de Winter l'aimait surtout en lamé argent. Oh ! elle pouvait porter ce qu'elle voulait, toutes les couleurs lui allaient... Quand elle est morte, elle était en chandail et en pantalon, naturellement, mais la mer les lui avait arrachés, et il n'y avait rien sur son corps quand on l'a retrouvée, au bout de tant de semaines.

Ses doigts serrèrent mon bras. Elle se pencha sur moi, ses yeux sombres cherchant les miens :

— Les rochers l'avaient déchiquetée, vous comprenez, chuchota-t-elle ; son beau visage était méconnaissable et elle n'avait plus de bras. M. de Winter a été à Elgecoombe pour l'identifier. Il était très malade en ce temps-là, mais il tenait à y aller. Personne n'a pu le retenir. Pas même M. Crawley.

Elle se tut, sans quitter des yeux mon visage.

— Je m'en voudrai toujours de cet accident, reprit-elle. C'était de ma faute, je n'aurais pas dû sortir ce soir-là. J'étais allée passer l'après-midi à Kerrith et ne m'étais pas pressée de rentrer, car Mme de Winter était à Londres et devait y rester très tard. Mais quand je suis rentrée vers neuf heures et demie, on m'a dit qu'elle était revenue avant sept heures, avait dîné, puis était repartie. Descendue à la plage, naturellement. Je me suis sentie inquiète. Le vent soufflait du sud-ouest. Elle ne serait jamais partie si je m'étais trouvée là. Elle m'écoutait toujours. J'aurais dit : « A votre place, je ne sortirais pas ce soir, le temps n'est pas sûr », et elle m'aurait répondu : « Bien, Danny, vieille trouble-fête. » Et nous serions restées toutes les deux à bavarder, et elle m'aurait raconté tout ce qu'elle avait fait à Londres, comme d'habitude.

J'avais le bras engourdi par la pression de ses doigts. Je voyais son visage tendu avec de petites taches jaunes près des oreilles.

— M. de Winter dînait chez M. Crawley, continua-t-elle. Je ne sais pas à quelle heure il est rentré. Après onze heures, en tout cas. Le vent s'est mis à souffler très fort juste avant minuit, et elle n'était pas revenue. Je suis allée frapper à la porte du cabinet de toilette. M. de Winter m'a répondu tout de suite : « Qu'est-ce que c'est ? Que voulez-vous ? » Je lui ai dit que j'étais inquiète à cause de Madame qui n'était pas rentrée. Il a ouvert sa porte en robe de chambre. « Elle passe probablement la nuit à la maisonnette, m'a-t-il dit ; à votre place, je me recoucherais. Elle ne remontera pas jusqu'ici par ce temps. » Il avait l'air fatigué et j'avais peur de le déranger. Après tout, ce n'était pas la première nuit qu'elle aurait passée à la maisonnette, et elle naviguait par

tous les temps. D'ailleurs, rien ne permettait de croire qu'elle était en mer. Elle avait peut-être simplement été dormir à la maisonnette pour se reposer des fatigues de Londres. J'ai dit bonsoir à M. de Winter et j'ai été me coucher; mais je n'ai pas dormi. Je me demandais ce qu'elle pouvait bien faire. Je suis restée assise dans mon lit jusqu'à cinq heures et demie, puis je n'y ai plus tenu. Je me suis levée, j'ai mis mon manteau, et je suis descendue à la plage par le bois. Le jour commençait à se lever, mais il y avait une espèce de bruine; le vent était tombé. Quand je suis arrivée à la plage, j'ai vu la bouée et le canot, mais le bateau était parti...

Je voyais la crique sous la lumière grise du matin, je sentais les fines gouttelettes sur mon visage et je distinguais à travers la brume la forme indécise de la bouée. Mrs Danvers lâcha mon bras. Sa voix avait perdu toute expression, elle était redevenue sa voix sèche et mécanique de tous les jours.

— Une des bouées de sauvetage a été rejetée à Kerrith dans l'après-midi, dit-elle, et des pêcheurs en ont retrouvé une autre dans les rochers. La marée a aussi ramené des morceaux de planche.

Elle se détourna pour refermer un tiroir.

— Vous comprenez, maintenant, dit-elle, pourquoi M. de Winter n'habite plus ces pièces ici. Écoutez la mer.

Même les fenêtres closes et les volets fermés, j'entendais le sourd murmure des vagues qui se brisaient sur les galets blancs de la crique.

— Il n'a plus habité ces pièces depuis la nuit où elle s'est noyée, dit-elle. Il a fait enlever ses objets du cabinet de toilette. Nous lui avons installé une chambre au fond du couloir. Je ne crois pas qu'il ait beaucoup dormi, même là. Il restait assis dans un fauteuil. Au matin, c'était couvert de cendres de cigarettes tout autour. Et, dans la journée, Frith l'entendait marcher de long en large dans la bibliothèque.

Mrs Danvers ferma doucement la porte entre la chambre à coucher et l'antichambre où nous étions, et éteignit la lumière. Elle traversa l'antichambre, posa la main sur le bouton de la porte et attendit que je la suivisse. Ses manières étaient redevenues insinuantes, intimes, déplaisantes. Son sourire était faux.

— Un jour, quand M. de Winter sera absent, si vous

vous ennuyez, cela vous fera peut-être plaisir de venir dans cette chambre. Vous n'aurez qu'à me le dire. C'est une si belle chambre ! On ne croirait pas qu'elle est partie depuis si longtemps, à voir tout cela, n'est-ce pas ? On croirait qu'elle vient de sortir et qu'elle va rentrer ce soir même.

Je souris d'un sourire forcé. Je ne pouvais parler. J'avais la gorge sèche et serrée. Elle continuait à épier mon regard.

— Vous croyez qu'elle peut nous voir en ce moment tandis que nous parlons ? demanda-t-elle lentement. Vous croyez que les morts reviennent et regardent les vivants ?

— Je ne sais pas, dis-je.

Ma voix était bizarrement tendue, je ne la reconnaissais pas.

— Je me le demande quelquefois, chuchota-t-elle. Je me demande quelquefois si elle revient à Manderley, et si elle vous voit ensemble, M. de Winter et vous.

Là-dessus, elle ouvrit la porte du couloir.

— Robert est rentré, dit-elle, depuis un quart d'heure. Il a ordre de vous servir le thé sous le marronnier.

Elle s'effaça pour me laisser passer. Je ne lui répondis rien, je descendis l'escalier et franchis la porte qui menait à ma chambre, dans l'autre aile. Je refermai la porte, tournai la clef, mis la clef dans ma poche. Puis je m'étendis sur mon lit et fermai les yeux. Je me sentais affreusement mal.

III

Maxim téléphona le lendemain matin pour dire qu'il serait de retour vers sept heures. Vers dix heures, comme j'émiettais du pain pour les oiseaux sur la terrasse, la sonnerie du téléphone retentit de nouveau. Frith vint me dire que Mme Lacy désirait me parler.

— Allo ! Béatrice, dis-je.

— Allo ! ma chère, comment allez-vous ? dit-elle.

Sa voix correspondait bien à son caractère, brusque, presque masculine. Puis, sans attendre ma réponse :

— J'avais envie d'aller voir grand-mère cet après-midi. Je déjeune chez des gens à une trentaine de kilomètres de chez vous. Voulez-vous que je passe vous prendre et que

nous allions ensemble voir la vieille dame ? Il serait temps que vous fissiez sa connaissance.

— J'en serais enchantée, Béatrice, dis-je.

— Parfait. Entendu. Alors je passerai vous prendre vers trois heures et demie.

A trois heures et demie exactement, j'entendis l'auto de Béatrice tourner l'allée et s'arrêter devant le perron. Je courus à sa rencontre, toute prête, mes gants à la main.

— Eh bien ! ma chère, me voici. Quel beau temps, n'est-ce pas ?

Elle fit claquer la portière de la voiture derrière elle et monta le perron. Elle me donna un petit baiser dur, près de l'oreille.

— Vous n'avez pas bonne mine, me dit-elle tout de suite en m'examinant. Vous êtes beaucoup trop maigre de figure et pâle. Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Rien, dis-je humblement, ne sachant que trop les défauts de mon visage. Je n'ai jamais beaucoup de couleurs.

— Oh ! vous n'étiez pas comme ça la dernière fois que je vous ai vue.

— C'est, sans doute, le hâle d'Italie qui n'a pas tenu, dis-je en montant en voiture.

Je m'installai à côté d'elle ; nous nous entretînmes de choses et d'autres. La traversée d'une ruelle de village accapara son attention. Je me demandais s'il fallait lui parler de Mrs Danvers et de ce Favell. J'avais un peu peur qu'elle n'en dît un mot à Maxim.

— Béatrice, dis-je, me décidant tout de même, est-ce que vous avez entendu parler de quelqu'un qui s'appelle Favell, Jack Favell ?

— Jack Favell ? répéta-t-elle. Oui, je connais ce nom. Attendez, Jack Favell. Mais oui. Une espèce de mufle. Je l'ai rencontré une fois, il y a des années.

— Il est venu, hier, à Manderley, voir Mrs Danvers.

— Tiens ? Oh ! après tout, peut-être qu'il voulait...

— Quoi ? dis-je.

— Je crois qu'il était le cousin de Rebecca.

Je fus très étonnée. Ce n'était pas ainsi que j'aurais imaginé un parent de Rebecca.

— Oh ! je ne savais pas cela.

— Il avait probablement l'habitude de venir souvent à Manderley, dit Béatrice. Je ne peux rien vous dire. J'y allais moi-même très rarement.

Elle me sembla ne pas vouloir s'étendre sur ce sujet.

— Il ne m'a pas beaucoup plu, dis-je.

— Je m'en doute, fit Béatrice.

Elle n'en dit pas davantage et je jugeai moi-même plus sage de ne pas lui raconter que Favell m'avait demandé le secret sur sa visite. D'ailleurs nous arrivions à destination.

— N'oubliez pas que la vieille dame est presque aveugle, dit Béatrice, et elle n'est pas trop bien en ce moment. J'ai téléphoné à l'infirmière pour annoncer notre visite.

La grand-mère de Maxim était âgée de quatre-vingt-six ans et semblait ne plus avoir toute sa tête. Elle évoqua, de façon assez confuse, des souvenirs de famille que j'ignorais. Au retour, Béatrice excusa la vieille dame qui, un moment, oubliant qui j'étais, avait demandé pour quelles raisons Rebecca ne nous avait pas accompagnées. Ce fut un soulagement pour moi d'apercevoir au loin les premiers toits gris de Kerrith, tandis qu'à droite, dans un creux, s'étendaient les bois profonds de Manderley et, au delà, la mer.

— Est-ce que vous me trouveriez vraiment incorrecte si je vous déposais à la grille ? demanda Béatrice. Je voudrais aller à la gare y cueillir Giles, à sa descente du train de Londres ?

— Mais naturellement, dis-je. Je suivrai l'allée à pied.

En atteignant l'extrémité de l'allée, je vis l'auto de Maxim devant la maison. Mon cœur bondit ; je courus vers le hall. Son chapeau et ses gants étaient sur la table. En approchant de la bibliothèque, j'entendis des voix, une d'elles surtout, élevée, autoritaire : c'était celle de Maxim. La porte était fermée. J'hésitai un instant à entrer.

— Vous pouvez lui écrire de ma part de ne plus mettre les pieds à Manderley, entendez-vous ? Peu importe qui me l'a dit. Cela ne fait rien à l'affaire. Je sais que sa voiture se trouvait ici, hier après-midi. Si vous voulez le voir, que ce soit hors de Manderley, voilà tout. Je ne veux pas qu'il vienne ici, vous avez compris ? Et rappelez-vous que je vous le dis pour la dernière fois.

Je me glissai vers l'escalier que je montai rapidement

et me dissimulai dans la galerie. Mrs Danvers sortit de la bibliothèque en refermant la porte derrière elle. Je me tapis contre le mur de la galerie pour ne pas être vue. J'avais aperçu son visage : il était gris de fureur, crispé, horrible. Elle monta sans bruit et disparut derrière la porte qui menait à l'autre aile.

J'attendis un moment, puis je descendis à la bibliothèque. Maxim était debout devant la fenêtre, des lettres à la main ; il me tournait le dos. Un instant, je songeai à ressortir sans attirer son attention. Mais il avait dû m'entendre, car il se tourna en disant avec impatience :

— Qu'est-ce encore ?

Je souris, les mains tendues :

— Bonjour...

— Oh ! c'est toi !

Je vis d'un seul regard qu'il avait dû se mettre très en colère. Sa bouche était dure, ses narines blanches et pincées.

— Qu'as-tu fait toute seule ? dit-il.

Il m'embrassa dans les cheveux et passa son bras derrière mes épaules. J'avais l'impression qu'il revenait après une longue absence.

— J'ai été voir ta grand-mère, dis-je. Béatrice m'a emmenée là-bas cet après-midi.

— Comment va la vieille dame ?

— Très bien.

Nous nous assîmes tous les deux sur le rebord de la fenêtre. Je pris sa main dans les miennes.

— Je t'en voulais d'être parti. Tu m'as manqué horriblement, dis-je.

— C'est vrai ?

Nous restâmes un instant sans parler. Je tenais toujours sa main. Je me demandais s'il allait me raconter ce qui venait de se passer entre Mrs Danvers et lui et qui l'avait mis au courant de la visite de Favell.

— Il y a quelque chose qui te préoccupe ? dis-je.

— J'ai eu une journée fatigante, répondit-il. Cette route, deux fois en vingt-quatre heures, c'est beaucoup pour un seul homme.

Il se leva et s'éloigna en allumant une cigarette. Je sus à ce moment qu'il ne me parlerait pas de Mrs Danvers.

— Moi aussi, je suis fatiguée, dis-je. Quelle drôle de journée !

IV

Je me rappelle que c'était un dimanche ; l'après-midi, nous fûmes envahis par les visiteurs, et c'est ce jour-là que la question du bal costumé fut agitée pour la première fois. C'est lady Crowan, une ennuyeuse personne de Kerrith, qui ouvrit le feu. Il y avait eu un de ces arrêts dans la conversation comme il y en a toujours autour des tables de thé, lorsque lady Crowan, agitant une tranche de cake au-dessus de sa soucoupe, leva les yeux vers Maxim qui se trouvait à côté d'elle.

— Oh ! monsieur de Winter, dit-elle, il y a quelque chose que j'ai envie de vous demander. Dites-moi, y a-t-il une chance que nous revoyions un bal costumé à Manderley ?

Maxim ne répondit pas immédiatement, mais, quand il le fit, sa voix était tout à fait calme.

— Je n'y ai pas pensé, dit-il. Et je ne crois pas que personne y pense.

— Oh ! mais je vous assure bien que si, protesta lady Crowan. C'était le clou de l'été dans le pays. Vous n'avez pas idée du plaisir que cela nous faisait. Peut-on vous demander d'y penser ?

— Je ne sais pas, répondit brièvement Maxim. Ça a toujours été une grosse affaire à organiser. Vous feriez mieux de demander à Frank Crawley, c'est lui que ça regarde.

— Oh ! monsieur Crawley, soyez mon allié, insista-t-elle, tandis que deux ou trois autres dames se joignaient à elle : ce sera charmant, vous savez. Nous regrettons tous les fêtes de Manderley.

J'entendis la voix tranquille de Frank.

— Je ne demande pas mieux que d'organiser le bal, si Maxim n'y voit pas d'objections, dit-il. Cela dépend de lui et de Mme de Winter.

Je fus aussitôt prise pour cible. Lady Crowan déplaça sa chaise pour mieux me voir derrière la bouilloire.

— Allons, madame de Winter, décidez votre mari. Dites-lui qu'il doit donner ce bal en votre honneur.

Maxim alluma une cigarette et ses yeux rencontrèrent les miens au-dessus de la théière.

— Qu'en penses-tu ? me demanda-t-il.

— Je ne sais pas... Cela m'est égal.

— Croyez-vous ! Elle sera ravie qu'on donne un bal en son honneur ! s'écria lady Crowan. Quelle est la jeune femme à qui cela ne ferait pas plaisir ? Vous seriez délicieuse, chère petite madame, en bergère de Saxe, les cheveux relevés sous un grand tricorne.

Je songeais à mes mains maladroites, à mes épaules tombantes. Une jolie bergère, vraiment ! Cette femme était stupide. Je fus reconnaissante une fois de plus à Frank de détourner de moi la conversation.

— Le fait est, Maxim, que quelqu'un en parlait l'autre jour. « Est-ce qu'on ne va pas donner une fête en l'honneur de la jeune mariée, monsieur Crawley ? m'a-t-on dit. J'aimerais bien que M. de Winter donnât de nouveau un bal. C'était si amusant pour nous tous ! » C'était Tucker, de la ferme, vous savez ?

— Vous voyez, dit lady Crowan, triomphante, en s'adressant à tout le salon. Que disais-je ? Vos gens eux-mêmes réclament un bal. Si vous ne le faites pas pour nous, vous le ferez sûrement pour eux.

Maxim me regardait toujours dubitativement, au-dessus de la théière.

— Je pense que ce serait très amusant, dis-je.

Maxim se détourna en haussant les épaules :

— Eh bien ! voilà qui décide tout, dit-il. Entendu, Frank, vous nous organiserez cela. Vous ferez bien de demander à Mrs Danvers de vous aider. Elle doit se rappeler comment cela se passait.

— Cette étonnante Mrs Danvers est toujours chez vous ? dit lady Crowan.

— Oui, fit sèchement Maxim. Encore un peu de cake ? Si vous avez fini, retournons dans le jardin.

— Est-ce que vous trouvez bonne l'idée de lady Crowan de me déguiser en bergère de Saxe ? demandai-je perfidement à Frank Crawley, quand les visiteurs furent partis.

Il me regarda très attentivement, sans sourire.

— Oui, dit-il. Je crois que cela vous irait très bien.

J'éclatai de rire.

— Oh ! Frank, vous êtes un amour, dis-je, tandis qu'il rougissait, un peu choqué, je crois, de mon exubérance et un peu blessé aussi de mon rire.

Maxim apparut à la porte-fenêtre, Jasper dansant sur ses talons.

— A propos de quoi toute cette gaieté ? demanda-t-il.

— C'est Frank qui est tellement galant ! dis-je. Il trouve que l'idée de lady Crowan de me costumer en bergère de Saxe n'a rien de ridicule.

— Lady Crowan est bien assommante, dit Maxim. Si c'était elle qui devait envoyer toutes les invitations et organiser la fête, elle serait moins emballée. Mais ça a toujours été comme ça. Les gens d'ici considèrent Manderley comme un casino chargé de leur organiser des fêtes. Il va falloir inviter tout le comté.

— J'ai les listes au bureau, dit Frank. Cela ne sera pas si compliqué. Le plus long sera de coller les timbres.

— Que mettras-tu ? demandai-je à Maxim.

— Je ne me déguise jamais. C'est le seul privilège du maître de maison, n'est-ce pas, Frank ?

— Je ne peux vraiment pas m'habiller en bergère de Saxe, repris-je. Quel costume adopter ? Je ne suis pas très douée pour les déguisements.

— Mets un ruban dans tes cheveux et fais Alice au pays des merveilles, dit Maxim d'un ton léger. Tu lui ressembles en ce moment, avec ton doigt dans la bouche.

— Sois poli, dis-je. Je sais que j'ai les cheveux raides, mais pas à ce point tout de même. Je vais te dire... Frank et toi, vous n'en reviendrez pas d'étonnement en me voyant et vous ne me reconnaîtrez pas.

— Du moment que tu ne te noirciras pas le visage et que tu ne te déguiseras pas en singe, je m'en lave les mains, dit Maxim.

— Entendu ; ce sera une surprise, dis-je. Je ne vous dirai rien de mon costume jusqu'à la dernière minute.

J'entendis Maxim rire, comme je sortais dans le jardin, et dire à Frank quelque chose que je ne saisis pas.

Pourquoi fallait-il toujours qu'il me traitât en enfant, enfant gâté, irresponsable, oubliée le plus souvent après

une tape sur l'épaule et la recommandation d'aller jouer plus loin. J'aurais voulu qu'il arrivât quelque chose qui me fît paraître plus sage, plus mûre. Cela continuerait-il toujours ainsi, avec ses humeurs que je ne partageais pas, ses soucis secrets que j'ignorais ?

La nouvelle du prochain bal costumé se répandit bientôt. Clarice, ma petite femme de chambre, ne parlait que de cela avec des yeux brillants. J'appris par elle que le personnel en général était ravi.

Les préparatifs allaient leur train. Je commençais à m'affoler à propos de mon costume. Je me rappelais tous les gens qui allaient venir de Kerrith et des environs, le pasteur et sa femme qui s'étaient tant amusés la dernière fois, Béatrice et Giles, cette insupportable lady Crowan, et bien d'autres que je ne connaissais pas et qui ne m'avaient jamais vue ; chacun aurait quelque critique à faire, quelque curiosité me concernant. En désespoir de cause, je songeai à une *Histoire de la peinture* en plusieurs tomes que Béatrice m'avait donnée en cadeau de mariage et je m'installai un matin dans la bibliothèque pour feuilleter les volumes dans l'espoir d'y trouver une inspiration, passant d'une illustration à l'autre avec une espèce de panique. Rien ne me paraissait possible ; ils étaient tous si compliqués et prétentieux, ces somptueux costumes de velours et de satin dans les reproductions de Rubens, Rembrandt et autres ! Je pris un bout de papier et un crayon et en copiai un ou deux, mais ils ne me plaisaient pas et je jetai les croquis dans la corbeille, dégoûtée.

Le soir, comme je m'habillais pour le dîner, on frappa à la porte de ma chambre.

— Entrez, dis-je, pensant que c'était Clarice.

La porte s'ouvrit et ce n'était pas Clarice : c'était Mrs Danvers. Elle tenait un bout de papier à la main.

— Excusez-moi de vous déranger, dit-elle, mais je ne savais pas si vous aviez jeté ces dessins exprès. On m'apporte toujours toutes les corbeilles à papier de la maison au cas où un objet de valeur y serait tombé par mégarde. Robert m'a dit avoir trouvé ceci dans la corbeille de la bibliothèque.

Sa vue m'avait glacée et je ne retrouvai pas tout de suite

ma voix. Elle me tendit le papier : c'étaient les croquis que j'avais faits le matin.

— Non, mistress Danvers, dis-je, au bout d'un instant. On peut jeter cela. Ce ne sont que des croquis ratés. Je n'en ai pas besoin.

Je pensais qu'elle allait se retirer, mais elle restait immobile près de la porte.

— Alors vous n'avez pas encore décidé votre costume ? dit-elle.

Il y avait une nuance de moquerie dans sa voix ainsi qu'une trace de bizarre satisfaction. Je pensais qu'elle avait dû entendre parler de mes hésitations par Clarice.

— Non, dis-je, non, je n'ai encore rien décidé.

Elle continuait à me regarder, la main sur le bouton de la porte.

— Pourquoi ne vous inspirez-vous pas d'un des tableaux de la galerie ? dit-elle.

Je faisais semblant de limer mes ongles, déjà trop courts, pour me donner une contenance et éviter de la regarder.

— Oui, j'y songerai, dis-je en me demandant à part moi comment je n'y avais pas songé plus tôt ; ce serait là évidemment une bonne solution.

— N'importe quel tableau de la galerie fournirait de bonnes idées de costumes, dit Mrs Danvers, surtout le portrait de la jeune fille en blanc, qui tient son chapeau à la main. Je me demande pourquoi M. de Winter ne donne pas un bal d'époque où tout le monde s'habillerait à peu près de même pour faire un ensemble. Je n'ai jamais trouvé ça joli de voir un clown danser avec une dame en perruque.

— Il y a des gens qui aiment la variété, dis-je. Ils trouvent cela plus amusant ainsi.

— Moi, je n'aime pas ça, dit Mrs Danvers.

Sa voix était étonnamment normale et aimable, et je me demandais pourquoi elle avait pris la peine de venir elle-même avec mon croquis mis au rebut. Voulait-elle se réconcilier enfin avec moi ? Ou bien se rendait-elle compte que ce n'était pas moi qui avais parlé de Favell à Maxim, et était-ce là sa façon de me remercier de mon silence ?

— M. de Winter ne vous a pas conseillé un costume ? dit-elle.

— Non, fis-je, après un instant d'hésitation. Non, je veux lui faire une surprise et à M. Crawley aussi. Je ne veux pas qu'ils soient au courant.

— Ce n'est pas à moi de vous donner des conseils, bien sûr, dit-elle, mais quand vous serez décidée, je crois qu'il vaudra mieux faire exécuter le costume à Londres. Il n'y a personne ici qui soit capable de réussir une chose pareille. Je sais que Voce, de Bond Street, est une très bonne maison.

— Je m'en souviendrai, dis-je.

— Oui, fit-elle. A votre place, madame, ajouta-t-elle en ouvrant la porte, j'étudierais les portraits de la galerie, surtout celui que je vous ai indiqué. Et ne craignez pas que je vous trahisse : je n'en soufflerai mot à personne.

— Merci, mistress Danvers, dis-je.

Elle ferma la porte doucement derrière elle. Je continuai ma toilette, étonnée de son attitude et me demandant si ce changement était dû au déplaisant Favell.

Pourquoi Maxim détestait-il le cousin de Rebecca ? Pourquoi lui avait-il interdit de venir à Manderley ? Béatrice disait que c'était un mufle, et plus j'y pensais, plus je trouvais qu'elle avait raison. Je ne pouvais l'associer à ma conception de Rebecca. Rebecca, avec sa beauté, son charme, son éducation, pouvait-elle avoir un cousin comme Jack Favell ? Je me dis que ce devait être le mauvais sujet, la honte de la famille, et que Rebecca, émue d'une généreuse pitié, l'invitait de temps en temps à Manderley, quand Maxim était absent peut-être, car elle connaissait son antipathie. Ils avaient probablement eu une discussion à son sujet...

Après le dîner, je montai à la galerie pour jeter un coup d'œil aux tableaux. Mrs Danvers avait tout à fait raison. Que j'étais sotte de n'y avoir pas pensé plus tôt ! J'avais tout de suite aimé cette jeune fille en blanc qui tenait son chapeau à la main. C'était un Raeburn et le portrait était celui de Caroline de Winter, une sœur de l'arrière-arrière-grand-père de Maxim. Elle avait épousé un grand ministre whig et avait été une célèbre beauté de Londres pendant plusieurs années, mais le portrait avait été peint avant sa célébrité, alors qu'elle n'était pas encore mariée. La robe blanche devait être facile à copier avec les manches ballon, les fronces, le petit corsage. Le chapeau serait plus

difficile et il me faudrait une perruque, car mes cheveux plats ne boucleraient jamais ainsi. Peut-être ce Voce, à Londres, dont Mrs Danvers m'avait parlé, me fournirait-il le tout. Je lui enverrais un croquis du portrait avec mes mesures en lui disant de le reproduire exactement... Quel soulagement d'avoir enfin décidé ! Je me mis même à penser au bal avec plaisir. Peut-être que je m'y amuserais, après tout...

Le grand jour se leva dans la brume, mais celle-ci se dissipa vers onze heures.

Dieu merci ! la maison Voce avait livré ma robe à temps. Elle paraissait parfaite dans les plis du papier de soie qui l'enveloppait, et la perruque était très réussie. Je l'avais essayée après le petit déjeuner, et avais été tout étonnée de ma métamorphose. Je semblais tout à fait jolie et absolument différente de ce que j'étais habituellement. Maxim et Frank continuaient à m'interroger sur mon costume.

— Vous ne me reconnaîtrez pas, dis-je. Vous serez ahuris tous les deux.

— Tu ne vas pas te déguiser en clown, j'espère ? dit Maxim, effrayé. Rien de comique ?

— Non, non, ce n'est pas ce genre-là, dis-je, pleine d'importance.

— Tu aurais dû t'habiller en Alice au pays des merveilles.

— Ou en Jeanne d'Arc. Avec vos cheveux..., dit timidement Frank.

— Je n'y avais pas pensé, répondis-je sèchement, ce qui fit rougir Frank.

— Oh ! je suis sûr que, de toute façon, ce sera très bien, ajouta-t-il avec son air le plus cérémonieux.

— Ne la flatte pas, Frank, dit Maxim. Elle est déjà si fière de ce merveilleux costume qu'elle ne se connaît plus. Heureusement que Béa te remettra à ta place. Si ton costume lui déplaît, elle ne te l'enverra pas dire.

Giles et Béatrice vinrent en effet à la fin de l'après-midi : Giles serait en cheik arabe et Béatrice en Orientale. Quant à Frank, il devait se déguiser en pirate avec un bandeau sur l'œil. J'étais assise sur la table de la bibliothèque et je balançais mes jambes, entourée par eux, et j'avais envie de monter mettre ma robe et me regarder dans la glace. C'était

nouveau, ce sentiment d'importance que j'éprouvais à voir Giles, Béatrice, Frank, Maxim me regarder et parler de mon costume, et essayer de deviner ce qu'il serait. Je songeais à la douce robe blanche dans ses flots de papier de soie, je voyais comment elle cacherait ma silhouette plate et mes épaules trop tombantes. Je songeais aux boucles brillantes qui allaient recouvrir mes cheveux raides.

— Quelle heure est-il ? dis-je nonchalamment avec un petit bâillement. Je me demande s'il ne serait pas temps de monter...

Comme nous traversions le grand hall pour gagner nos chambres, je m'avisai pour la première fois de la façon magnifique dont la maison se prêtait à cette fête. Même le grand salon, cérémonieux et froid à mon goût, lorsque nous étions seuls, était maintenant tout brillant de couleurs avec des fleurs dans tous les coins, des coupes d'argent pleines de roses disposées sur les nappes des tables du souper, et les hautes fenêtres ouvertes sur la terrasse où, dès la nuit tombée, les lampes s'allumeraient. Les musiciens avaient déjà monté leurs instruments dans la galerie au-dessus du hall, et le hall lui-même avait un air étrange d'attente..

Je trouvai Clarice qui m'attendait dans ma chambre, sa face ronde rouge de plaisir. Nous riions comme des écolières, et je lui dis de fermer la porte à clef. Il y eut un bruissement mystérieux de papier de soie. Nous nous parlions tout bas comme des conspirateurs et marchions sur la pointe des pieds. J'avais l'impression d'être une enfant, le soir de Noël. Ces allées et venues, pieds nus, à travers ma chambre, nos petits rires furtifs, nos exclamations étouffées me rappelaient l'époque lointaine où je déposais mon soulier dans la cheminée. La robe m'allait parfaitement. Je refrénais à grand peine mon impatience, tandis que Clarice l'agrafait de ses doigts maladroits.

— C'est joli, madame, répétait-elle, assise sur ses talons, se reculant pour me regarder. C'est une robe pour la reine d'Angleterre.

— Que se passe-t-il sur l'épaule gauche, dis-je anxieusement, est-ce que le ruban de ma combinaison ne dépasse pas ?

— Non, madame, rien ne dépasse.

— Comment est-ce ? Comment suis-je ?

Je n'attendis pas sa réponse et m'en fus tourner devant le grand miroir ; je fronçais les sourcils, je souriais. Je me sentais déjà tout autre, ma terne personne enfin transfigurée.

— Donnez-moi la perruque, dis-je, très excitée. Attention, il ne faut pas aplatir les boucles qui doivent auréoler le visage.

Clarice était debout derrière moi; je voyais dans la glace son visage épanoui au-dessus de mon épaule, ses yeux brillants, sa bouche entr'ouverte. Je lissai mes cheveux derrière mes oreilles. Je pris les douces boucles luisantes d'une main tremblante, riant sous cape en regardant Clarice.

— Oh ! Clarice, qu'est-ce que Monsieur va dire !

Je ne reconnaissais pas le visage qui me regardait dans la glace. Les yeux étaient plus grands, la bouche plus petite, la peau blanche et lisse. Je regardais ce moi qui n'était pas moi et souris d'un sourire nouveau, étrange et lent.

— Oh ! Clarice, m'écriai-je, Clarice !

Je pris ma jupe à deux mains et lui fis la révérence dans des flots de satin. Elle rit, rougit, un peu embarrassée, mais ravie. Je me pavanai devant la glace.

— Ouvrez la porte, dis-je, je descends. Courez devant, voir s'ils sont là.

Elle m'obéit, riant toujours, et je la suivis dans le couloir en retroussant ma jupe. Elle se retourna et me fit signe :

— Ils sont en bas, chuchota-t-elle, Monsieur, le major et Mme Lacy. M. Crawley vient d'arriver. Ils sont tous dans le hall.

Je jetai un coup d'œil à travers la rampe du palier. Oui, ils étaient tous là : Giles dans sa robe blanche d'Arabe, riant très fort en montrant le poignard qu'il portait à la ceinture, Béatrice affublée d'extraordinaires voiles verts et de longs colliers de verroterie, le pauvre Frank gêné et un peu ridicule dans son jersey rayé et ses bottes de marin, Maxim, le seul personnage normal de la bande, en habit.

— Je ne sais pas ce qu'elle fait, dit-il. Il y a un temps fou qu'elle est sans sa chambre. Quelle heure est-il, Frank ? Les invités vont arriver d'une minute à l'autre, pour le dîner.

Les musiciens étaient déjà dans la galerie. L'un d'eux accordait son violon. Il joua une gamme tout bas, puis fit vibrer une corde entre ses doigts. La lumière brillait sur le portrait de Caroline de Winter.

Oui, la robe avait été fidèlement reproduite. La manche bouffante, la large ceinture, le ruban et le grand chapeau que je tenais à la main. Et mes boucles étaient pareilles aux siennes, elles entouraient mon visage comme celui du portrait. Je crois que jamais je ne m'étais sentie aussi animée, heureuse et fière. Je fis signe au violoniste et posai un doigt sur mes lèvres pour lui demander le silence. Il sourit et s'inclina. Il traversa la galerie pour me rejoindre.

— Dites au tambour de m'annoncer, chuchotai-je. Qu'il tambourine comme on fait, vous savez, et qu'il annonce bien haut : « Mlle Caroline de Winter ! » Je veux les surprendre en bas.

Il inclina la tête, il avait compris. Mon cœur battait follement et mes joues brûlaient. Que tout cela était amusant, bêtement, enfantinement amusant ! Je souris à Clarice, toujours tapie dans le couloir, je relevai ma jupe à deux mains. Tout à coup le bruit du tambour résonna dans la galerie, me surprenant moi-même qui pourtant m'y attendais. Je les vis dans le hall lever la tête, tout surpris.

— Mlle de Winter, cria le musicien.

Je m'avançai au haut de l'escalier et m'arrêtai, souriante, tenant mon chapeau à la main comme la jeune fille du portrait. J'attendais les applaudissements et les rires qui devaient suivre, tout en descendant lentement l'escalier. Mais personne n'applaudissait, personne ne bougeait.

Tous me regardaient comme s'ils avaient été pétrifiés. Béatrice poussa un petit cri et porta la main à sa bouche. Je continuai à sourire, je mis la main sur la rampe.

— Bonsoir, monsieur de Winter, dis-je.

Maxim n'avait pas bougé, il me regardait, un verre à la main. Son visage était sans couleur, d'un blanc de cendre. Je vis Frank aller à lui comme pour lui parler, mais Maxim l'écarta. J'hésitai, un pied entre deux marches. Il y avait quelque chose qui n'allait pas, ils n'avaient pas compris. Pourquoi Maxim me regardait-il comme cela ? Pourquoi restaient-ils tous immobiles ? Puis Maxim s'avança vers l'escalier, ne quittant pas mon visage des yeux.

— Qu'as-tu fait ? dit-il.

Ses yeux étincelaient de colère. Son visage restait d'un

blanc de cendre. Je ne pouvais bouger. Je restais debout, immobile, une main sur la rampe.

— C'est le portrait, dis-je, terrifiée par ses yeux, par sa voix. C'est le portrait, celui qui est dans la galerie...

Il y eut un long silence. Nous nous regardions dans les yeux. Ma main se porta à ma gorge.

— Qu'y a-t-il ? dis-je. Qu'ai-je fait ?

Si seulement ils ne me regardaient pas ainsi avec ces visages immobiles ! Si seulement quelqu'un me disait quelque chose ! Quand Maxim se remit à parler, je ne reconnus pas sa voix. Elle était calme et glacée.

— Va changer de robe, dit-il. Mets n'importe quoi, n'importe quelle robe du soir. Va vite avant que personne ne te voie.

Je ne pouvais pas parler. Je continuais à le regarder. Ses yeux étaient la seule chose vivante dans le masque blême de son visage.

— Qu'attends-tu ? dit-il d'une voix bizarre et rude. Tu n'as pas entendu ce que je t'ai dit ?

Je me retournai et remontai en courant. J'aperçus en passant le visage étonné du musicien qui avait fait l'annonce. Je le bousculai, trébuchai sans regarder devant moi. Les larmes m'aveuglaient. Je ne comprenais rien à ce qui arrivait. Clarice n'était plus là. Le couloir était désert. Je regardai autour de moi, pétrifiée, stupide, comme un être traqué. Puis je vis que la porte menant à l'aile ouest était grande ouverte et qu'il y avait quelqu'un sur le seuil. C'était Mrs Danvers. Je n'oublierai jamais l'expression de son visage méprisant, triomphant : le visage d'un démon qui exulte. Elle était là debout et me regardait en souriant.

Je me sauvai en courant dans l'étroit couloir qui menait à ma chambre, trébuchant à chaque pas dans les plis de ma jupe.

DAPHNÉ DU MAURIER.

Traduit de l'anglais par Denise Van Moppès.

(La quatrième partie au prochain numéro.)

LES SCOUTS
ET LA MOBILISATION

Né de la guerre dans l'armée coloniale anglaise, transposé par le génie d'un homme, lord Baden Powell, sur le plan international et pacifique, soumis dans chaque pays, — les régimes totalitaires exceptés, — à une même loi, mais conservant une souplesse d'adaptation telle qu'il devient partout profondément national, le scoutisme, depuis la mobilisation générale, se retrouve brusquement dans une atmosphère qui rappelle celle de ses débuts.

Il était permis de se demander comment il allait réagir dans les circonstances présentes. Ceux, — et ils sont hélas ! encore trop nombreux, — qui le connaissent mal, qui en font une sorte d'entreprise de « camping » hiérarchisé, ceux qui gardent contre lui certaines préventions et le considèrent, du fait de quelques détails vestimentaires, comme un organisme étranger, seront, nous l'espérons, pleinement édifiés désormais devant l'inoubliable spectacle qu'il nous offre.

Ils souriaient ironiquement en voyant passer, quittant la ville pour la campagne, groupés autour du fanion de leur patrouille, ces jeunes garçons, si proches parfois encore de l'enfance, jambes nues, sac au dos, bâton à la main, ces « petits » au visage heureux et grave à la fois sous le large chapeau kaki. Ils critiquaient ces sorties, cette vie au camp, en pleine nature, ces jeux étudiés à l'avance par les chefs, entraînement physique, enseignement pratique, cette méthode d'éducation qui oriente l'imagination si redoutable à cet âge, vers la bonté, l'entr'aide, la bonne action, la célèbre B. A., et

qui substitue de belles images aux troubles visions de l'adolescence ; ils disaient : « A quoi bon tout cela » ; ils ajoutaient : « A quoi sert cette imitation de la vie militaire », sans se douter de l'absurdité de leurs paroles, les scouts demeurant des volontaires et n'obéissant qu'à une discipline librement consentie.

A l'heure où la Patrie appelle tous ses enfants pour la défense du droit et de l'honneur contre le mensonge, la barbarie, la servitude, les détracteurs du scoutisme allaient-ils avoir raison ? Ce groupement se révèlerait-il artificiel comme un décor d'opéra, une construction, pittoresque sans doute, séduisante certes, mais bâtie sur le sable ? Non ! il n'est plus permis désormais de ne pas admirer. Les amis eux-mêmes des scouts, ceux dont la confiance ne connut jamais ni ombre, ni défaillance, n'attendaient pas de cette « nouvelle chevalerie » une « Geste » d'une pareille grandeur.

Dès la mobilisation générale, éclaireurs pour dépister le bien à faire, ils accoururent de partout, offrant à leurs chefs, leur temps, leurs forces, leur bonne volonté, les suppliant, puisque leur devise était « servir », de les employer au service du pays. Les valeurs spirituelles que le scoutisme leur avait appris à vénérer, l'amour de l'ouvrage bien fait qui ennoblit le travail, fût-il le plus humble, les préparait à la tâche que, dans l'enthousiasme de leur jeunesse, ils réclamaient. Et dans tous les grands organismes qui, puissamment, l'un après l'autre, se mettaient en marche pour aider ceux de l'avant ou les rassurer sur le sort des êtres qu'ils avaient dû quitter, on retrouvait les silhouettes, parfois presque enfantines, des scouts désormais indispensables. Leurs petites jambes nues qui s'en allaient, hier encore, courir les grands chemins, se rassemblaient autour du drapeau dont ils avaient tant de fois, dans leurs camps, soir et matin, salué les couleurs.

A Paris, au centre d'accueil des gares, ils furent, ils sont encore partout présents, nuit et jour à la disposition. Parmi la foule de femmes, de vieillards et d'enfants qui évacuaient la capitale, au milieu des remous inévitables où apparaissaient, trouant l'obscurité ou la pénombre bleue, des visages désespérés, des expressions d'épouvante, des gestes de supplication ; dans cette multitude, se mouvant par saccades, où

se mêlaient les sanglots maternels, les halètements des vieux, les cris apeurés des enfants, les scouts se faufilaient, calmes, décidés, souriants, ravivant, dans chaque groupe, la lueur d'espoir sur le point de s'éteindre. Ils paraissaient quand tout semblait perdu, quand, à bout de forces, les malheureux évacués allaient abandonner leurs affaires, leurs souvenirs ; ils s'emparaient alors des bagages, soutenaient les impotents, donnaient les indications nécessaires, rassemblaient les familles, portaient les nourrissons, installaient les partants dans le compartiment désigné et plongeaient dans la nuit, à la recherche d'autres sauvetages, à l'instant où les fronts s'éclairaient, où les lèvres détendues s'ouvraient pour un remerciement ou une bénédiction. Guides, porteurs, brancardiers, ils se multipliaient sans fièvre, sans vaine agitation, conservant leur lucidité d'esprit, chantant même parfois, sachant déjà par expérience que l'harmonie apaise, console, soumet à son rythme les mouvements désordonnés, chasse les cauchemars et la peur. Les larges ailes de leur coiffure se posaient sur les misères, les abandons, les soulevaient de l'ornière, leur apportaient une bouffée d'air salubre ; elles volaient de groupe en groupe, messagères de confiance, évocatrices, dans la confusion douloureuse de ces départs précipités, d'horizons lumineux, de paysages reposants et secourables. On les voyait penchées sur les marmots qui se mettaient à sourire ; on les retrouvait dans les trains, à côté des assistantes sociales et des infirmières ; elles s'ouvraient, planaient, sur l'horreur des séparations, apprivoisaient de leurs battements désormais familiers l'Inconnu redoutable.

Dans notre capitale si crâne et si belle, les scouts mêlent l'uniforme de la jeunesse à celui des anciens aux cheveux blancs, qui conservent encore sous les galons l'allure du bureaucrate, du commerçant ou du chef d'industrie ; ils circulent parmi les civils, hommes et femmes, qui poursuivent, comme en temps normal, leurs occupations, et dont rien ne serait changé dans le maintien, dans la démarche, sans le balancement à leur côté d'une étrange boîte allongée dont le port est obligatoire, triste gardienne du masque à gaz, grise accompagnatrice qui nous rappelle, à chaque pas, que la mort

peut tomber du ciel ; ils passent devant les magasins aux devantures rayées de bandelettes de papier pour éviter le bris des vitres, mesure de précaution dont le goût parisien sut faire souvent d'ingénieuses et charmantes décorations. La nuit, dans le Paris fantomatique, dont quelques lumignons, quelques lueurs bleutées révèlent seuls la présence, gigantesque décor taillé dans l'ombre, qui se confond avec le ciel, alors que les touches blanches des trottoirs dessinent la base, à la manière des pointillistes, on les devine, infatigables à remplir leur mission, agents de liaison entre la charité privée et les secours officiels, prenant d'eux-mêmes, dans l'immense domaine du dévouement, les initiatives les plus délicates, les plus hardies. Voici un exemple entre mille : une voiture passe, ouvrant dans le noir ses yeux d'azur sombre ; au volant un routier, à l'intérieur quatre scouts et un brancard. Ils ont appris que, dans une mansarde, un vieillard impotent gisait abandonné. Des pas rapides dans l'escalier, la porte s'ouvre, la pièce s'emplit des jeunes sauveteurs ; pour le désespéré le ciel est vraiment descendu sur la terre. Quelques instants plus tard il roule vers un paisible asile.

Quittons Paris, maintenant, et gagnons la campagne. Là aussi, les silhouettes graciles et robustes des jeunes scouts se dressent aux carrefours du labeur et de la charité. Les moissons n'étaient pas toutes rentrées quand la guerre éclata. Les paysans, comme en 1914, avaient brusquement quitté leur ferme, l'enclos paternel, y laissant les vieux, les femmes et les berceaux. Les chevaux réquisitionnés, les charrettes dressaient vers le ciel leurs brancards inutiles, le blé, l'avoine, selon les régions, jonchaient le sol. Les greniers allaient-ils rester vides ? Cette richesse sacrée demeurerait-elle inutilisable ? Le pays se devait cependant, pour ses fils qui le défendent, de travailler à plein rendement. Le sol ne pouvait rester en friche, le hameau éteindre ses feux, l'église cesser de prier ; tous ces lopins de terre, champs, prés, vergers, paysages aimés dont les lignes idéales rattachent toujours à l'arrière le soldat de l'avant, ne devaient pas être abandonnés. Mais comment remplacer les absents ?

Le ministère de l'Agriculture songea aux scouts, à leur

habitude de la vie au grand air, à leur connaissance, à leur amour de la nature. Et sur sa demande, transmise au bureau interfédéral, des équipes aussitôt partirent. Logés chez l'habitant, sous la direction d'un chef par région, ils se mirent aussitôt à l'œuvre. A cet appel à leur honneur, en masse ils répondirent : « Présent ». Un frémissement parcourut aussitôt les gerbes couchées sur le sol ; sous l'impulsion des bras de quatorze ans, elles se relevaient, vivantes, toutes dorées de soleil ; traînés par des serviteurs à quatre pattes trop vieux pour le front et dociles aux jeunes voix qui, doucement, les commandaient, les chars de nouveau animaient les plaines, laissant derrière eux leurs odorants sillages d'herbes tièdes ; ils franchissaient le portail, la grille ou la barrière, s'arrêtaient dans la cour au milieu des poules, des poussins et des oies ; le chien immédiatement conquis par ses nouveaux amis, langue pendante, museau hors de la niche, n'aboyait pas. Et l'une après l'autre, au rythme de refrains généreux, dans un nuage de poussière éclatante, les gerbes s'engouffraient, s'entassaient dans le grenier. Où régnait le silence, des chansons maintenant éclataient qui répondaient aux oiseaux dans l'espace. Les pauvres vieilles, croulant sous leur charge de fagots, voyaient leur fardeau passer miraculeusement sur de jeunes épaules, sentaient leurs pas chancelants soutenus, dirigés par des enfants bronzés et vigoureux déjà comme des hommes. Les troupeaux regagnaient leur parc en bon ordre, la pompe puisait l'eau, le moulin reprenait son tic tac, les bêtes bien soignées s'ébrouaient dans les étables, la campagne redevenait une ruche bourdonnante, le rouet de la vie, un instant arrêté, se remettait à tourner. Tout cela parce qu'un jour, dépassant à peine les haies, claquant au vent, le fameux chapeau kaki, dans la clarté matinale avait paru, parce que les scouts, enfin, étaient venus.

Pour leur aide, bien entendu ils n'acceptent aucun salaire. Volontaires ils sont, volontaires ils restent. Mais le logement et la nourriture sont à la charge des cultivateurs. Examinons par curiosité et cette nourriture et ce logement. Je reproduis ici la circulaire du bureau interfédéral du scoutisme.

« Il est entendu que les garçons seront couchés sur la paille ; que le menu minimum sera composé : d'un petit

déjeuner substantiel, d'un casse-croûte vers dix heures, d'un repas de midi avec viande, d'un goûter, d'un souper.

« Qu'en ce qui concerne la boisson, aucun alcool ne devra être offert aux garçons. Les chefs responsables devront veiller à ce que l'usage éventuel du vin et du cidre soit fait dans des conditions très modérées. Il serait même préférable que les garçons n'en usent pas... »

Plus loin la circulaire ajoute : « Même s'ils sont dispersés dans les fermes, les garçons seront toujours rassemblés à l'heure du coucher. A cette occasion les chefs les regrouperont selon les traditions de nos fédérations... »

Ainsi partout, à la ville, à la campagne, les scouts, — et n'ayons garde d'oublier les formations féminines : guides, éclaireuses, cheftaines, si compréhensives et d'un dévouement sans limite, — sont à leur poste ; ils justifient pleinement leur nom, en demeurant nuit et jour à « l'écoute ». Entendent-ils une plainte ? ils l'apaisent ; faut-il porter un ordre ? ils se présentent ; manque-t-on de bras ? ils offrent les leurs ; une mère a-t-elle égaré, séparée de lui par les vagues déchaînées de la foule, son enfant ? ils le cherchent, le retrouvent, le ramènent. Dans les ministères, dans les mairies, à la Croix-Rouge, à l'Assistance sociale, ils rendent d'inappréciables services, toujours calmes, décidés, modestes et joyeux, joyeux pour réconforter ceux qui, hélas ! ne peuvent plus l'être, et aussi parce qu'ils se donnent jusqu'aux extrêmes limites de leurs forces. « Si la route te manque, ont-ils coutume de dire, trace-là. » Ils la tracent et l'orientent vers les points où il reste le plus de bien à faire. Ils surgissent partout où l'on a besoin d'eux. Ils évoquent aux heures tragiques que nous vivons l'image du chevalier sans peur et sans reproche et celle du bon samaritain.

JEAN RENOUARD.

A DANTZIG

DERNIERS JOURS D'AOUT 1939

Pour la cinquième fois depuis les événements de mars je suis revenu le 17 août dernier à Dantzig. Je devais y rester trois jours seulement, mais les circonstances en décidèrent autrement et mon séjour se prolongea.

C'est déjà un jour très ancien, ce jour d'août 1939, où en descendant du train de Tchev, je me retrouvais dans le salon de thé du *Deutches Haus* de Dantzig en compagnie de cinq coureurs de continent. Il y avait là les représentants de *United Press*, du *Daily Mail*, du *Daily Express*, du *Daily Chronicle* et l'envoyé spécial d'une agence lithuanienne de Berlin. Conduits au même endroit, par une de ces nouvelles qui faisaient craindre pour le jour même l'entrée d'une armée nazie à Dantzig, lassés par un interminable voyage, nous restions frileusement engoncés dans nos imperméables. Il était seulement sept heures du matin. Il pleuvait. Nous bénissions la pluie qui, en embourbant les routes allemandes et les routes polonaises, allait peut-être retarder la guerre.

Frottant les vitres pour en effacer la buée, nous regardions, avec de petits frémissements, comme si les choses extérieures pouvaient livrer le secret des âmes, la ville qui s'éveillait lentement sous la pluie. Les volets étaient encore mis à la villa de briques rouges de M. Burckart, haut commissaire de la Société des nations à Dantzig. Indolents et distraits, des S. A., des S. S. montaient comme d'habitude la garde au carrefour. Des ouvriers qui attendaient le tramway ache-

taient le *Dantziger Vorposten*. Nous avions la sensation que, pour la cinquième fois, nous allions encore vivre, heureusement, de banales journées, telles que nous en avions déjà vécu à Dantzig, et d'une voix qu'il enflait volontairement pour la rendre plus comique, le représentant du *Daily Chronicle* traduisit nos premiers étonnements. Il nous désignait les passants crottés, les rues à peu près vides : « Messieurs, nous voici au point le plus dangereux de l'Europe, *the most dangerous point in the Europe* », disait-il d'un ton ironique. Nous éclatâmes de rire.

Pourtant nous n'étions pas dupes de cette tranquillité sans apprêts, qui est celle de toutes les villes au matin. Nous savions tous que ce n'était pas à Dantzig que se décidait le sort de Dantzig mais à Berlin. Les amis que nous nous étions faits dans la Ville libre vinrent très rapidement nous faire part de leurs angoisses secrètes. Nous étions représentés par un homme courageux, M. Roy de la Tournelle, consul général de France. S'il ne m'a pas toujours dit, et pour cause, tout ce qu'il savait, je le remercie de ne m'avoir jamais abusé par un faux espoir. Il ne me laissa aucune illusion.

— C'est la guerre, cette fois, me dit-il.

— Pour bientôt ?

— Pour le commencement de septembre ou pour la mi-septembre.

— Avant le Congrès de la paix de Nuremberg ?

— Peut-être.

— Restez-vous à Dantzig ?

— Je dois rester jusqu'à la déclaration de guerre.

M. de la Tournelle, — M. Noël, notre courageux ambassadeur à Varsovie peut en témoigner, — a toujours été très exactement informé des intentions, fussent-elles les plus tortueuses, de Berlin.

LE NOUVEAU VISAGE DE DANTZIG

Jusqu'à ce que Dantzig ait changé de maître, je ne pourrai jamais plus aimer son charme profond, ses vieilles maisons à pignon ouvragé, ses palais aux lourdes cariatides, son port mystérieux comme un labyrinthe et ces bouches de la Vistule qui doivent redevenir polonaises. J'y ai trop vu la guerre

s'y installer et, de là, souffler l'envie et la haine qui ont fait perdre au monde son équilibre.

Au Dantziger Hof, l'hôtel de la Gestapo, où je m'installais toujours, non parce que c'est le meilleur hôtel, mais parce que là, du moins, je pouvais voir et juger ceux qui étaient chargés de me surveiller, je compris, après une conversation rapide avec les policiers, combien l'agression se rapprochait. Quel changement depuis mars et même depuis juin !

Sans doute, en mars, il n'était pas un Français de Dantzig qui ne prévît une catastrophe prochaine, mais s'il n'était pas possible de douter de la fatalité de la guerre, tout espoir de compromis momentané n'était pas exclu. C'est alors que M. de Moltke, ambassadeur d'Allemagne à Varsovie, s'en fut proposer à M. Beck, ministre des Affaires étrangères de Pologne, le renouvellement du pacte de non-agression germano-polonais, sous condition du retour de la Ville libre au Reich, de la construction d'un autostrade allemand à travers le « corridor » polonais, de la cession à l'Allemagne d'une bande de territoire silésien et de l'adhésion de la Pologne au fameux pacte anti-komintern où les Polonais éclairés ne voyaient fort bien, comme nous-mêmes, qu'une grossière machine diplomatique. A ces propositions M. Beck répondit, on s'en souvient, par une prudente fin de non-recevoir, non sans prier M. de Moltke, à la fin de l'entretien, d'annoncer à son maître que la Pologne mobilisait 600 000 hommes. Ce fut là une déclaration capitale, car le Reich allemand allait s'annexer Memel, et déjà les autorités de Dantzig s'apprêtaient à courir au-devant de leurs libérateurs alors représentés par les canonniers du croiseur *Könisberg*. Tout était préparé pour un putsch. Albert Forster, *gauleiter* de Dantzig et protégé d'Hitler (on affirme que ce fils d'un directeur de prison a été élevé par la sœur du Fuhrer) avait massé 20 000 soldats camouflés en policiers dans les casernes et entendait bien donner le signal de la révolte pour le 29 mars.

L'affaire rata, grâce aux 600 000 Polonais mobilisés à Tchev, c'est-à-dire à quarante-cinq kilomètres de Dantzig, et aussi à la division qui régnait entre Albert Forster, chef du putsch, et celui qui, jusqu'aux derniers jours d'août, demeura son supérieur et son inférieur à la fois, Arthur Greizer, pré-

sident du Sénat et sous-gauleiter. Bien que défavorablement apprécié par les journalistes internationaux, Greizer, qui traversa le palais de Genève en leur tirant la langue, est un homme plus modéré que Forster et c'est l'ami de Gœring. Il comprenait la menace polonaise et ses répercussions inévitables et savait à quel danger l'avance des soldats de Tchev exposait les 450 000 habitants de l'État libre, car les Polonais disposaient de trois voies ferrées et de sept routes, tandis que les troupes allemandes de Prusse orientale, privées à ce moment-là de voies de communication, avaient à franchir deux fleuves importants, la Vistule et la Nogat, avant de pouvoir atteindre les premières lignes dantzicoises et polonaises. En ce mois de mars, où la situation stratégique à Dantzig était favorable aux Polonais, il paraissait hors de doute, à tout homme averti, que le drapeau de la jeune république fût destiné à flotter très rapidement, en cas de putsch, à Marienbourg et à Stettin. Greizer alerta donc son ami Gœring, lui exposa franchement la situation militaire et fit tancer Forster, dont l'impatience contrariait les plans savants du Fuhrer. Il en résulta l'aggravation de la haine qui a toujours opposé Greizer à Forster, mais ce dernier fut désavoué. Les réservistes qui manœuvraient depuis huit jours sur le terrain des sports serrèrent leurs uniformes, et les policiers, déjà disposés en formation de combat, réintégrèrent leurs casernes. Forster quitta Dantzig le 29 mars et s'enferma dans une clinique d'où il fit courir le bruit qu'il se faisait opérer de l'appendicite. Le *Könisberg* évita le port. C'est ainsi que la paix du monde entra en convalescence pendant les premiers jours d'avril.

De mai à juin, le regroupement des forces dantzicoises, les arrivages d'armes de contrebande continuèrent, mais l'idée d'un putsch parut définitivement écartée, ce qui laissait une place à des conversations directes germano-polonaises ou à un règlement plus général. Quelle ne fut pas ma surprise, en cette journée du 17 août, d'apprendre de bien plus fâcheuses nouvelles ! Des camions remplis d'armes, des canons lourds, des chars d'assaut arrivaient, que les douaniers polonais étaient condamnés à laisser passer. Dix mille réservistes, dont le casque et les écussons s'ornaient d'une tête de mort symbolique, grossissaient l'effectif de la garnison.

Le Sénat réquisitionnait tous les camions de transport, faisait creuser des tranchées et installer des plateformes pour canons anti-aériens. Des avions militaires allemands se rangeaient sur l'aérodrome, où d'ailleurs il était impossible de pénétrer. Bientôt je vis dans le port des S. A. en uniforme décharger des mitrailleuses d'un petit bateau qui revenait chaque jour. Enfin, chose plus grave, des ouvriers et des ingénieurs allemands finissaient de lancer sur la Vistule deux immenses ponts de bateau. Dantzig n'était plus isolée de la Prusse orientale. La prépondérance stratégique que le Traité de Versailles donnait aux Polonais aux abords du territoire était modifiée du tout au tout. Ainsi les Polonais, ne pouvant plus arriver les premiers dans la Ville libre, perdaient 450 000 otages et se devaient de se résigner, du même coup, à voir foncer sur eux un bon million de soldats allemands massés à Könisberg. Tant d'abandons, conséquences de beaucoup d'autres, donnaient envie de pleurer.

CONVERSATIONS DANS DANTZIG

— Que s'est-il donc passé ? demandais-je, un peu plus tard, à un de mes amis qui était comme moi, atterré.

— Les Polonais vous le diront peut-être.

J'entrai à Neugarten, en face du palais du Sénat, au haut-commissariat polonais. Cette maison, jadis joyeuse, était à peu près déserte et ceux que je rencontrais avaient le visage soucieux. Le commissaire général polonais, M. Chodarsky, gardait tout son optimisme, mais notre entretien fut trop officiel pour que j'en retîns quoi que ce fût. Un de ses plus directs collaborateurs, une connaissance déjà ancienne, me traita avec plus de confiance.

— Ne restez plus à Dantzig, me dit-il. On va vous arrêter, et le bruit de votre expulsion a déjà couru.

— Vous restez bien, vous ? Dites-moi plutôt comment il se fait que Dantzig soit maintenant livrée aux troupes allemandes de Könisberg ?

Il m'est difficile de rapporter exactement aujourd'hui la réponse qu'il me fit. Ce que je peux dire, c'est que, jusqu'à la dernière minute, la Pologne resta fidèle à l'engagement

qu'elle avait pris à l'égard de ses alliés, et se laissa acculer à la limite des concessions possibles, afin d'éviter tout incident susceptible de hâter la guerre. Je pourrais, à ce sujet, donner bien des détails. Il n'est pas de meilleure réponse à faire aux mensonges de Berlin.

Cette conversation fut très triste, et mon interlocuteur, qui était un des officiers chargés de la défense de la Wetterplatte, me regardait déjà comme s'il ne devait plus me revoir. Je passais dans le camp allemand. Je vis le fameux docteur Fuchs qui a publié, dans une sorte de français espérantiste, une grosse brochure sur Dantzig. Les événements allaient à son gré, il était rempli de satisfaction; il louait, qui l'eût cru? le bon sens de la France et paraissait ne pas comprendre que le monde s'intéressât au sort de la Pologne. Le nom de Prague ayant été prononcé, il m'interrompit :

— Pourquoi toujours revenir sur le passé? disait-il avec une sincérité charmante. Ce qui est fait est fait et doit être oublié. C'est seulement ce qui se fera dans l'avenir qui intéresse l'Allemagne.

Le même soir, il me fut donné de rencontrer le gauleiter Forster, chef de l'État de Dantzig. Il suffit de voir ce bellâtre suffisant et vaniteux pour avoir une fâcheuse idée du choix des Fuhrers dans le grand Reich. Il entra dans le vieux restaurant Lauterbacher où je dînais avec quelques-uns de mes confrères, et fut pris d'une violente colère quand il apprit que nous étions anglais et français. L'un de nous, un reporter anglais, fort correct, nommé Scott, fut d'ailleurs choisi, le lendemain, comme victime expiatoire de sa mauvaise digestion et arrêté ; mais il avait aussi commis le crime de s'être procuré les noms de cinq cents Dantzicois que la Gestapo venait d'envoyer dans un camp de concentration pour tiédeur envers le régime et il pouvait apporter la preuve de l'exécution de soixante-six d'entre eux dans une ville allemande. La vilaine rencontre que nous venions de faire au Lauterbacher nous valut un renforcement de la surveillance à laquelle nous étions déjà soumis et, dès lors, nous ne cessâmes plus d'être en contact avec nos correspondants de Berlin, Londres et Paris, pour fixer notre départ.

UN MESSAGER DE PAIX

Quelques jours passèrent. Parfois, tandis que les canons, les munitions, les convois motorisés affluaient toujours, nous doutions encore. Le moindre symptôme agissait sur nos nerfs et il suffisait, pendant un seul jour, que les Polonais du haut-commissariat et les Dantzicois du Sénat discutassent ensemble, pour que nous donnions le nom de détente à une trêve fragile, voulue par Berlin, affreusement calculée. M. Burckart était à Dantzig un de ceux qui vivaient le plus intensément ces journées d'attente.

Huit jours plus tôt, les hommes les plus représentatifs de nos pays alliés, et je peux citer, entre autres le nom de M. Moscicki, président de la République polonaise, se félicitaient qu'il eût pu arriver jusqu'au Fuhrer, qui d'ailleurs voulait le voir. Excellent et pacifique M. Burckart ! Le haut-commissaire de la Société des nations connaissait le dessous de bien des choses. La réputation dont il jouissait, tant en Allemagne qu'en France, le destinait à cette mission de médiateur qu'il réussit à remplir. Il était d'avis de reculer la solution du problème de Dantzig jusqu'à ce que les esprits fussent en état de se calmer. Une succession de disputes entre M. Greizer et Forster avait rendu possible son voyage. Hitler, lassé par les querelles qui opposaient ses deux chefs de bande, leur avait ordonné, en août, de se montrer plus conciliants à l'égard des Polonais afin de pouvoir mieux rejeter sur la Pologne les causes du conflit. Il en résulta que Greizer et Forster, interprétant chacun à leur manière les directives de Berlin, les incidents se multiplièrent. Hitler ne fut nullement satisfait des rapports que Gœbbels et Gœring lui firent sur cette affaire et c'est ainsi que, par un singulier retour des choses, il fit appel à l'arbitre genevois et convoqua M. Burckart. Il me faut ajouter que les nazis du parti de la guerre craignirent les bons offices de ce messager impartial et se chargèrent rapidement de rendre inefficace l'ultime chance de paix qu'il pouvait représenter. Leurs condottieri du *Dantziger Vorposten* se hâtèrent de rendre public un voyage qui devait rester secret et que M. Burckart accomplit dans un avion personnel du Fuhrer.

Quand je vis M. Burckart, il était profondément attristé

par cette indiscrétion, mais peut-être croyait-il encore que la bonne foi peut exister dans l'Allemagne nouvelle. Je lui ai promis de ne pas publier notre entretien, mais j'ai réussi à connaître en dehors de lui, un peu plus tard, certains passages du rapport qu'il communiqua, après sa visite à Berchtesgaden au Comité des Trois. Quel document accablant pour le monstrueux fauteur de la guerre! Hitler exige sans rien offrir, et s'il manifeste pendant un moment de l'émotion, c'est que M. Burckart lui révèle que Greizer et Forster se haïssent, comme se haïssent tous ses lieutenants. Alors ses mâchoires se contractent, ses yeux se remplissent de flammes, mais il domine sa colère, réservant pour plus tard le règlement de ses comptes personnels avec ses hommes de main. De son plaidoyer hypocrite, j'ai retenu qu'il loue les pays où, comme dans le grand Reich germanique qu'il souhaite, « plusieurs peuples de race différente réussissent à rester unis », qu'il ose, lui, le bourreau de la Pologne, dire qu'il pense comme un autre dictateur qu'« il n'y a pas de questions en Europe qui mérite d'être résolue par la force ». Une de ses affirmations devra être gravée sur son pilori.

— Je ne ferai pas la guerre comme Bismarck ou comme Guillaume II, disait-il, mais une guerre totale. J'aime mieux faire tuer dix millions d'Allemands plutôt que mon peuple manque de pain.

POURQUOI PAS UN PROTECTORAT POLONAIS?

Une revue sur le terrain des sports, la première revue officielle, depuis vingt ans, de l'armée de Dantzig, précéda la réquisition officielle des autobus et des autres moyens de transports et la mobilisation des hommes valides, opérées à partir du 21 août. Un diplomate neutre vint nous prévenir que le Reich se proposait d'occuper officiellement la ville libre vers le 26 ou 27 août. Nous apprîmes le même soir, — la même nuit, — la conclusion du pacte germano-soviétique. Les Allemands traduisaient par des « hoch » leur joie de voir se décider la guerre.

— Maintenant, me cria un chef de la Gestapo, en faisant le geste de se trancher la gorge, maintenant nous allons couper le cou aux Polonais.

La radio allemande diffusait des récits atroces, de prétendues « persécutions polonaises », mais nous en avons entendu d'autres dans le pays des Sudètes, en septembre 1938 ! Il était impossible de passer sur la route de Königsberg, tant elle était bouleversée par les travaux et les concentrations de troupes de toutes sortes. Déjà l'armée allemande de l'agression était en marche.

Au 22 août, la tension nerveuse des nazis, pressés de devenir des héros du grand Reich, atteignit son paroxysme.

— Ne vivez-vous pas à l'allemande à Dantzig, disai-je à une jeune femme de Neugarten. Que vous faut-il de plus : la guerre ?

— Je préfère la guerre, répondait-elle sans tristesse.

Ceux qui n'étaient pas du même avis se taisaient, ou étaient rapidement conduits en prison. Je pensais donc sérieusement au retour.

J'ai vu, avant de reprendre le train, à quels misérables soucis les Allemands se complaisent pour forcer les bonnes grâces de l'histoire. Ils avaient eu l'idée bouffonne de convoquer au casino d'été de Zoppot, près de Dantzig, des juristes et de les charger de décider que le Traité de Versailles était caduc en ce qui concerne Dantzig. Ceux qui ont le mépris du droit légiféraient à propos de Dantzig et menaient cette farce sinistre avec sérieux, déplaçant pour l'occasion Franck, ministre d'État du Reich, et Seiss-Inquart, l'odieux boiteux de Vienne ! Ils me convoquèrent le 22 ou 23 août à leur mascarade. Ils s'étaient réunis sous le dôme du Casino, dans une salle ornée de la devise d'Horace : « Jouis de l'heure ». Quand le ministre Franck eut fini de condamner les démocraties, il vint faire la roue dans le groupe de journalistes anglais et américains parmi lesquels je me trouvais, et s'étonna de voir un Français devant lui.

— Le problème de Dantzig intéresse seulement les Anglais et non pas les Français, disait-il avec une nuance d'ironie.

— Que cette question nous intéresse ou non, c'est notre affaire, répliquai-je, piqué au vif. Mais je peux toutefois vous affirmer que si vous entrez à Dantzig, c'est la guerre.

Franck parut tomber de haut. Mes camarades remarquèrent qu'il avait blêmi.

— Pourquoi la guerre ? protestait-il.

Il se perdit en commentaires de mauvaise propagande. Un Allemand des Sudètes, qui était dans sa garde, intervint et s'enferra. Le seul homme d'entre ces exaltés qui se montrât raisonnable, fut un officier supérieur de l'armée allemande, originaire du Palatinat, qui m'approuva de désavouer la violence. Franck, pour s'en tirer, me demanda si je me plaisais à Dantzig.

— Je m'y plairais volontiers, si vous n'y prépariez pas la guerre.

— Non, non, vous avez tort, gronda-t-il. Il faut aimer le risque. La vie n'est bonne que si elle est vécue dangereusement.

Il répétait « dangereusement » comme pris de délire. Je restais abasourdi devant tant de médiocrité conquérante. Mais, en bon allemand, Franck n'en resta pas là. Il lui fallait passer la mesure.

— Que ferez-vous de la Pologne quand vous aurez repris Dantzig ? questionna un de mes confrères. La laisserez-vous vivre sous forme d'État libre ou bien en ferez-vous un Protectorat ?

— Pourquoi pas un Protectorat ? s'écria Franck. Depuis quelques mois la formule du Protectorat est chère à toute l'Allemagne.

Il riait comme doivent rire aujourd'hui les soudards qui massacrent les prisonniers, les blessés, les enfants et les femmes, sur les routes semées de cratères de la campagne polonaise. Je ne réussirai jamais à oublier ce rire énorme, insultant, sanguinaire qui, huit jours avant la guerre, appelait la guerre.

HENRI DANJOU.

LA SITUATION MILITAIRE

LES DÉBUTS DE LA GUERRE

Cette guerre s'engage dans des conditions bien différentes de celles de 1914. Elle comporte plus d'inconnues diplomatiques, moins d'inconnues militaires.

Notre diplomatie a, pendant vingt ans, sacrifié à l'idéologie sous toutes ses formes ; il est normal que les réalités prennent leur revanche. Sommes-nous du moins guéris ? Ce n'est pas certain. Nous avons vu des augures chercher encore à l'attitude de la Russie les explications les plus fantaisistes. Si, pour arrêter une ligne de conduite, nous devons faire des hypothèses, parce que notre information est incomplète, pourquoi ne pas nous inspirer du simple bon sens ? L'Allemagne fait une guerre de conquête et, pour avoir les mains libres, elle a promis sa part à la Russie. Mais la Russie n'a pas d'illusion ; elle sait bien que toute moralité est absente de ces honteux trafics ; aussi a-t-elle jugé prudent de réaliser le contrat sans attendre. L'Allemagne, engagée dans une opération difficile, qui durait au delà de ses prévisions, n'a pas été fâchée de son côté de recevoir un appui.

Ne perdons pas notre temps en gémissements sur le passé. Prenons la situation comme elle est. Évidemment, elle est confuse et tout est possible. Ne soyons ni optimistes, ni pessimistes ; la diplomatie n'est pas plus affaire de tempérament qu'affaire idéologique. Elle n'est pas davantage affaire de sentiment. Évitons de nous demander si, ici ou là, on nous aime ou on ne nous aime pas. Question puérile, surtout dans un pareil moment. L'homme qui craint de tomber saisit la première main tendue; l'opportunité peut faire taire les

sentiments les plus sincères. Il n'existe à la guerre que des facteurs réels et immédiatement réalisables ; ce qui a été ne joue pas de rôle ; ce qui sera en joue peu. Hitler prépare la guerre depuis cinq ans ; il a sur nous une forte avance. Il est naturel qu'il ait pu s'assurer quelques atouts. Ne perdons rien de notre sang-froid, ni de notre confiance quand il les abat.

Il nous faut cependant savoir quel sera l'aspect de l'échiquier européen. Qui sera avec nous ? Qui sera contre nous ? L'indécision qui pèse sur la réponse nous impose une ligne de conduite militaire très prudente, toute de réserve. Nous avons cette bonne fortune qu'elle nous est possible.

* * *

Il faut souligner la situation que nous crée politiquement et militairement l'existence de la ligne Maginot sur notre frontière. A vrai dire, cette expression de *ligne* Maginot est impropre, comme l'est aussi celle de *ligne* Siegfried. Ni l'une, ni l'autre ne sont une ligne de retranchements continus rappelant par une analogie quelconque le front de 1914-1918. La ligne Maginot est formée d'une succession d'ouvrages séparés par des intervalles variables. Nombre de ces ouvrages sont importants et peuvent être comparés à de véritables forts. Chaque ouvrage a été conçu et réalisé, pour répondre exactement à sa mission sur l'emplacement qu'il occupe et suivant le terrain qu'il commande. Il n'y a pas de types plus ou moins réglementaire, ni nulle part deux ouvrages semblables.

Entre les ouvrages se trouvent des organisations diverses, petits blockhaus répondant aux nécessités locales, abris armés de mitrailleuses, champs de mines, zones de destruction, etc. ; en avant, des réseaux de fils de fer à contre-pente et des barrages spéciaux pour arrêter les chars. Des cuirassements en béton mettent les ouvrages importants à l'épreuve des projectiles les plus puissants.

La ligne Siegfried fait face à la ligne Maginot. Le long du Rhin, les deux lignes ne sont séparées que par la largeur du fleuve, quatre cents mètres environ ; entre Rhin et Moselle, l'espace intermédiaire normalement cultivé, boisé et peuplé, a une largeur de dix à vingt kilomètres. Sarrebruck, ville de plus de 100 000 habitants, s'y trouve inclus. Villes et villages

de cette zone ont été naturellement évacués par les Allemands.

La ligne Siegfried a été construite avec une certaine précipitation ; elle est moins étudiée dans ses détails que la ligne Maginot. Elle n'est pas partout complètement achevée. Les cuirassements sont également en béton. Elle comporte d'une manière générale des ouvrages d'une importance moindre que ceux de la ligne Maginot.

Au cours des diverses alertes qui ont eu lieu dans les trois dernières années, la ligne Maginot a été renforcée par des travaux de campagne dont l'ensemble forme avec elle une position fortifiée ayant une certaine profondeur. L'avance réalisée depuis trois semaines en territoire allemand a permis de créer en avant de cette position un réseau d'avant-postes qui la couvrent et qui donnent en certains points des vues favorables sur la ligne Siegfried.

* * *

L'attaque d'une position de cette importance impose une opération de grand style. Elle exige beaucoup de moyens, beaucoup de temps, beaucoup de sacrifices. Son succès est douteux, si elle est convenablement défendue et si le défenseur dispose, lui aussi, des moyens nécessaires. Or, nous devons retenir cette vérité d'expérience que l'attaque consomme à peu près le triple des moyens qui suffisent à la défense.

Une question se pose. Hitler acceptera-t-il le risque de briser sa fortune sur la ligne Maginot ? La décision est sur le front occidental. Il ne peut se dispenser de l'attaquer. Cherchera-t-il à nous déborder par le nord ou par le sud, par la Belgique ou par la Suisse ? Les conditions d'une telle opération ne sont pas aussi favorables qu'en 1914. Aucune surprise n'est possible ; la Belgique et la Suisse sont également mobilisées. La situation militaire de la Belgique est très différente. Son armée a été réorganisée et elle suffit à la défense de la ligne de la Meuse.

C'est, en effet, sur la Meuse que la Belgique a prévu sa défense. A l'est de la Meuse elle a préparé une zone de destructions où les mouvements d'une armée d'invasion seraient rendus très difficiles. La résistance locale a été organisée en vue de gagner le temps nécessaire à l'exécution du plan de destruction.

Sur la Meuse même, Liége a été aménagé en grand camp retranché ; Namur a été remanié. Tout le programme de fortifications jadis établi par M. Devèze, alors ministre de la Guerre, n'a malheureusement pas été réalisé ; mais ce qui a été fait suffit à créer une situation beaucoup plus forte qu'en 1914.

Les Allemands chercheront-ils à tourner les défenses belges en passant par la Hollande ? Mais la Hollande est, elle aussi, mobilisée et son armée se joindrait à l'armée belge. Elle s'opposerait, elle aussi, au passage de la Meuse, et les Belges auraient leur ligne de défense sur le canal Albert Ier. Nous-mêmes avons travaillé depuis plusieurs années à l'organisation de notre frontière du nord.

Par la Suisse, les difficultés sont plus grandes encore qu'en Belgique. L'envahisseur trouverait difficilement l'espace et les conditions nécessaires au déploiement d'armées importantes. Il se heurterait à l'armée suisse qui est nombreuse et parfaitement adaptée à sa tâche. Sur la frontière française, le Jura oppose ses plis, tous orientés face à l'est, à la progression de l'attaque ; la défense a été depuis longtemps étudiée et préparée.

* * *

Définissons maintenant les avantages militaire et politique que nous vaut la ligne Maginot. Militairement, nous lui devons la liberté de manœuvre. En 1914, toutes nos frontières étaient ouvertes. L'attaque allemande, où qu'elle se produisît, nous obligeait à venir à la parade. Le facteur militaire commandait ainsi tyranniquement tous les autres ; nous étions à la merci d'une bataille que nous n'avions pas la possibilité d'éviter. Du moins, nous ne le pouvions qu'en battant en retraite, en abandonnant notre sol à l'ennemi.

Dominé par les principes stratégiques qui avaient inspiré Napoléon et Moltke, notre haut commandement ne supposait pas qu'il y eût d'autre méthode possible. L'idée ne lui venait même pas de lier la politique et l'économie à la guerre, d'attendre une heure favorable pour profiter des résultats d'une négociation diplomatique en train de mûrir, ou pour accroître les difficultés économiques de l'ennemi, ou même tout simplement pour permettre à un allié d'achever ses préparatifs.

Comme courbées sous une fatalité inévitable, les armées adverses s'acheminaient vers les champs de batailles où le sort du pays allait se régler en quelques jours ou quelques semaines. Il suffisait d'ailleurs que l'une des deux armées, se jugeant la plus forte, voulut ainsi conduire la guerre pour que l'autre fut obligée d'obéir à son appel.

Des retranchements bien conçus, bien défendus par une troupe solide et bien armée, nous affranchissent de cette loi. C'est là, il est vrai, la conséquence de l'armement moderne dont la puissance a donné à la défensive une supériorité tactique incontestable. N'oublions pas cependant qu'aucun armement, aucun outillage n'a de supériorité en lui-même. Sa solidité réside tout entière dans le cœur des hommes qui le manie. Une machine n'est jamais qu'une sorte de cadavre et ne devient un être vivant et puissant qu'animée par l'âme, intelligence et volonté, de l'homme. La valeur des défenseurs fait la valeur des retranchements.

La défensive pure, si puissante soit-elle, ne termine pas la guerre. Elle permet au commandement d'attendre et de choisir son moment. L'offensive seule peut terminer la guerre, parce qu'elle est l'action ; mais, maître de se défendre ou d'attaquer, le chef attaquera où et quand il voudra. Il échappe, et son gouvernement avec lui, à la volonté de l'ennemi.

* * *

La Pologne se prêtait malheureusement mal à une telle conception de la guerre. Ses vastes plaines étaient ouvertes à l'invasion dans toutes les directions. L'étendue même de ses frontières, dépourvues de barrières naturelles, interdisait d'édifier à grand prix des fortifications que l'agresseur éviterait sans peine en passant par de larges et inévitables espaces vides.

Depuis Dantzig jusqu'aux montagnes de Slovaquie, les armées allemandes s'alignèrent, prêtes à pénétrer en masse sur le territoire polonais. Soixante-dix divisions, a dit Gœring, prenaient part à cette manœuvre ; les armées allemandes, qui au début d'août 1914, envahirent la France et la Belgique n'en comptaient que soixante-sept.

La Pologne fut surprise par la forme même de l'agression.

Des divisions légères mécaniques formaient l'avant-garde; elles faisaient leurs débuts à la guerre. Ces divisions, véritable cavalerie du XXe siècle, se composent d'auto-mitrailleuses, de motocyclistes, de chars légers, de voitures automobiles de transport. Par groupes rapides, elles s'engagèrent sur les routes qu'une longue sécheresse avait rendues exceptionnellement favorables. Elles gagnèrent vite du terrain, tournèrent les résistances, harcelèrent par leurs feux de mitrailleuses les détachements ennemis qu'elles assaillaient à l'improviste. Les Polonais manquaient d'armes anti-chars; ils furent débordés. L'aviation, volant bas, attaquant elle aussi à la mitrailleuse, jetant partout ses bombes, complétait le désordre. Le regroupement des troupes en retraite se fit difficilement.

Il semblait que le territoire polonais avait été rapidement conquis. Il n'en était rien. Chaque jour, le communiqué allemand annonçait les localités qui avaient été atteintes, sans ajouter qu'il s'agissait de pointes exécutées par ces troupes légères. Celles-ci se dérobaient promptement devant les contre-attaques. La lutte avait une physionomie tout à fait inaccoutumée. En réalité, partout les troupes polonaises, dépassées par les avant-gardes allemandes, continuaient de se battre et il se créait d'innombrables îlots de résistance.

La Pologne s'est défendue dans les pires conditions avec une admirable ténacité. L'Allemagne a recouvert le pays sans pouvoir s'en emparer. Il lui a fallu réduire un à un tous les détachements polonais qui, dans une ville ou un village, tenaient jusqu'à la limite de leurs forces. Bien après que la Vistule eût été franchie, aucune communication n'était encore sûre entre la Prusse orientale et le Reich et les transports se faisaient par mer.

Il est vraisemblable que, soulevée par l'indignation et le désespoir, la population polonaise se soit jointe en divers endroits aux détachements isolés qui continuaient de se battre. Les Allemands en ont tiré prétexte pour exercer les plus cruelles représailles : bombardements aériens, incendies, fusillades, rien n'a été épargné. Eux qui n'avaient respecté ni les lois les plus élémentaires de l'humanité, ni le droit des gens, ont exprimé leur indignation de voir les Polonais transgresser les lois de la guerre !

Les Allemands n'ont pu s'emparer de la Pologne qu'en en faisant un amoncellement de ruines. Encore a-t-il fallu l'intervention russe pour finir cette tragédie atroce.

* * *

Quelles conséquences peut avoir pour la suite de la guerre cette intervention des Russes ? Il n'en faut pas exagérer la portée. Il est improbable qu'Hitler attire les Russes à l'intérieur de l'Allemagne. Staline lui-même continue d'affirmer sa neutralité, et quelque démenti que donnent ses actes à ses paroles, on peut admettre qu'il n'aura d'autre désir que de profiter du trouble provoqué par la guerre pour intensifier la propagande révolutionnaire. Hitler s'en défendra en Allemagne, mais y aidera en France. Il cherchera par tous les moyens à propager chez nous les germes de désordre et de défaitisme. Les organisations françaises subordonnées au Komintern seront ses agents conscients ou inconscients. Toute une entreprise de trahison existe ainsi chez nous qu'il serait fou de tolérer plus longtemps.

En Pologne des forces allemandes devront être maintenues. Il est peu probable que ce malheureux pays retrouve rapidement le calme ; les Polonais ne se soumettront pas facilement. Les Russes eux-mêmes seront à surveiller. Il est permis de conclure que le pacte germano-russe n'amènera pas contre nous un soldat de plus sur notre front, et qu'il ne dispensera même pas Hitler de se garder en Pologne.

Peut-on craindre que d'autres entreprises y soient prévues dont le résultat serait de placer l'Europe orientale tout entière sous le contrôle d'Hitler ? Il n'est pas encore possible de répondre à cette question.

La guerre commence à peine ; l'occupation de la Pologne n'en est que le prologue. Peut-être, quand paraîtront ces lignes, serons-nous entrés dans une phase nouvelle. On a prêté à Hitler l'intention de faire une déclaration solennelle, d'adresser même une sommation à la Grande-Bretagne et à la France. La guerre serait ensuite transportée sur notre front qui jusqu'à présent a été relativement calme.

La ligne Siegfried comportait en avant d'elle des avant-postes situés à quelques kilomètres. Ils masquaient la position principale et donnaient aux Allemands des observa-

toires dont pouvait user pour ses tirs leur artillerie. La ligne Maginot, construite au voisinage immédiat de la frontière, était au contraire privée de toute ligne avancée. Ces considérations, et aussi le désir de prendre avec l'ennemi un contact nécessaire, ont décidé le commandement français à s'avancer en territoire allemand et à s'emparer de quelques positions tenues par l'ennemi.

Des opérations de détail ont donc été entreprises dans ce dessein. Elles ont toutes parfaitement réussi. L'ennemi a peu à peu accentué sa résistance. Son artillerie est devenue plus active. Quelques contre-attaques ont été tentées par lui sans résultat. Le 15 septembre, il a, pour la première fois, monté une attaque sérieuse, avec préparation d'artillerie et déploiement relativement important d'infanterie et de chars. Nous nous étions emparés, sur la basse Nied, des positions qui offraient d'excellents observatoires sur la position principale, et il s'agissait de nous en chasser. Son échec a été total. Nos jeunes troupes ont donné la preuve qu'elles sont dignes de leurs aînées.

* * *

Soyons calmes. Assistons sans optimisme, ni pessimisme, au développement des événements. Acceptons l'hypothèse d'une guerre longue par raison, par sagesse. Hitler peut tenter la guerre courte parce qu'il n'a plus rien à attendre du temps ; la préparation militaire de l'Allemagne est achevée et sa situation économique ne peut qu'empirer. Nous pouvons au contraire faire beaucoup encore pour nous fortifier. Sachons avoir la patience de mettre en valeur tous les facteurs qui doivent nous assurer le succès.

GÉNÉRAL DUVAL
en retraite.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

LE CINQUIÈME PARTAGE DE LA POLOGNE

Depuis les collines de l'Artois jusqu'à l'Oural, la grande plaine de l'Europe du nord déroule ses vastes étendues tantôt limoneuses et fertiles, tantôt sablonneuses ou marécageuses. L'habitat historique de la nation polonaise, c'est une tranche de ces larges espaces qu'aucun accident de terrain important ne sépare de ses voisins : pays sans os et sans frontières si ce n'est au sud où il s'adosse au massif des Carpathes, terres de passage souvent foulées par les invasions, toujours convoitées parce qu'elles sont l'antichambre de l'Europe, toujours disputées. Les Polonais ont été un peuple rayonnant, un peuple porte-flambeau, avant-poste de l'Europe et du catholicisme romain parmi les païens et les byzantins ; son influence s'est étendue plus loin que l'aire que labouraient ses charrues. Wilna, par exemple, a été un centre de civilisation et de lumière occidentale parmi des tribus qui, au XIVe siècle, étaient encore païennes. Les rivières polonaises, affluents de la Vistule, de l'Oder ou du Niemen, sont orientées de telle manière qu'elles ne peuvent servir de barrière contre un envahisseur qu'elles semblent, au contraire, conduire au cœur du pays ; après un été sec, elles ont très peu d'eau. La Vistule elle-même s'incurve en un demi-cercle et ne forme qu'un obstacle facile à tourner.

Aussi la Pologne n'a-t-elle vécu libre qu'aux époques où elle a été très forte ; son histoire nationale a connu des éclipses et d'éclatantes résurrections, car le peuple polonais qui, libre, n'a pas toujours su vivre, a toujours su, captif, ne pas mourir. A la fin du XVIIIe siècle le déclin de l'influence chrétienne dans les relations internationales permet les trois partages des territoires polonais. La Pologne disparaît de la carte d'Europe. L'aigle noir de Prusse, dès qu'il a eu bec et

ongles, s'est rué sur l'aigle blanc ; la Prusse n'a grandi que par la ruine de l'État polonais. Frédéric II et Catherine, — « deux brigands », disait Frédéric lui-même, — s'associèrent pour l'assassinat d'une nation avec Marie-Thérèse d'Autriche « qui pleurait mais prenait toujours ». Catherine traquait en Pologne d'imaginaires « Jacobins » comme Hitler poursuivit à Prague de prétendus bolchevistes, car les mêmes hypocrisies servent à colorer les mêmes crimes. Après une brillante, mais passagère résurrection par l'épée de Napoléon, les traités de 1815 réalisent le quatrième partage. Et bientôt Kosciusko tombant pourra s'écrier : « Dieu est trop haut et la France est trop loin ! » Nous voici en présence du cinquième partage. Et les brigands sont les mêmes, l'Allemand et le Russe, que rapproche et associe toujours cette vieille complicité dans un crime historique.

Le 5 janvier dernier, M. Beck, ministre des Affaires étrangères de Pologne, se rendit à Berchtesgaden et à Berlin où il eut avec le Fuhrer et M. de Ribbentrop d'importants entretiens. Quels propos y furent échangés ? C'était l'époque où battait son plein une campagne allemande pour la dislocation de la Russie par la sécession de l'Ukraine. Hitler, qui était lié à la Pologne par le pacte de 1934 valable pour dix ans, fit part de ses projets à M. Beck et chercha à l'y associer ; mais il fallait, pour qu'une grande Ukraine pût être constituée, que la Pologne consentît à renoncer à la Galicie orientale, où la population est en majorité ukrainienne, au profit de l'État indépendant qu'il s'agissait de constituer et qui était destiné, dans la pensée des dirigeants du Reich, à graviter dans l'orbite allemande. M. Beck refusa de se prêter à la combinaison. Quand l'Allemagne n'eut plus besoin de la coopération de la Pologne pour achever la destruction de la Tchéco-Slovaquie, sa politique envers elle prit brusquement une autre tournure. Il ne fut plus question de l'Ukraine. C'est contre la Pologne, à propos de Dantzig, que fut dirigée la propagande allemande et que se prépara, par une campagne d'intimidation, la capitulation de la Pologne ou la guerre. Dès lors que la Pologne refusait de se laisser vassaliser par l'Allemagne et de servir ses desseins, elle devait périr. Désormais, les harangues officielles commencent à ménager l'U. R. S. S, dont, à tout le moins, la neutralité bienveillante était nécessaire pour briser la résistance polonaise. Seul Gœbbels, aboyeur patenté, continuait de s'en prendre au Komintern ; sa disgrâce vient d'être la conséquence du renversement des alliances qu'ont exécuté avec une cynique audace Hitler et Ribbentrop.

Aux raisons d'ordre économique et politique que nous avons données il y a quinze jours et qui expliquent, sans en atténuer l'odieux et la honte, l'attitude du gouvernement soviétique, il convient d'ajouter le caractère étrangement nouveau de l'évolution intérieure du bolchevisme russe. Le « gouvernement des ouvriers et paysans » qui, jusqu'à ces derniers mois, organisait l'exploitation du paysan au profit de l'ouvrier et faisait de celui-ci une espèce de divinité intangible, exalte maintenant, aux dépens de l'idole d'autrefois, non seulement le paysan, mais encore et surtout ceux qui, dans l'ancienne Russie, constituaient ce que l'on appelait *l'intelliguentzia*, c'est-à-dire les gens instruits, les hommes d'étude, les techniciens, les savants. La presse officielle attaque brutalement les ouvriers qu'elle traite de « paresseux » et de « vauriens ». Un décret du 29 décembre 1938 les accuse « de vivre aux dépens de l'État et du peuple ». Non seulement l'ouvrier est exploité sans merci, mais il est injurié et méprisé. Le *stakanovisme* a cessé d'être un mérite supérieur à tous les autres et c'est l'instruction que l'on exalte. Dans les syndicats, c'est l'intellectuel, ce n'est plus l'ouvrier, même *stakanovien* qui doit diriger ; et de même, dans l'État soviétique. L'ouvrier, lui, ce « parasite », n'a qu'à travailler et à se taire. Or, ce bouleversement profond des valeurs dans la société communiste de l'U. R. S. S. a pour conséquence naturelle une politique plus nationaliste, plus russe ; et le principal auteur de cette évolution nouvelle est ce même Molotof qui dirige actuellement, à la place de Litvinof, la politique extérieure de la Russie. Voilà qui jette quelque lumière sur l'invraisemblable mariage du chef du Komintern avec le chef du front antikomintern. Réconciliation ? Tout au moins complicité momentanée pour le partage de la Pologne.

L'intervention russe dans la guerre contre la Pologne n'est certainement pas une improvisation. Les conditions du partage et les frontières futures, au moins dans les grandes lignes, ont été déterminées. La Pologne proprement dite avec les provinces qui faisaient, jusqu'en 1918, partie de l'empire allemand reviendraient au Reich ou constitueraient une sorte d'État tampon, nominalement indépendant, entre l'Allemagne et la Russie. A l'U. R. S. S. reviendraient les régions où dominent les éléments ukrainiens et blancs-russes que le traité de Riga avait reconnues comme partie intégrante de la Pologne. Wilna serait, dit-on, attribuée à la Lithuanie qui entrerait dans la sphère d'influence allemande tandis que la Lettonie et l'Esthonie devraient se résigner à la protection étouffante de la

Russie. Ainsi prendrait fin la carrière indépendante de ces petits peuples si vivants, si cultivés, si sympathiques auxquels on ne peut reprocher que ce particularisme trop ombrageux qui les a empêchés de s'entendre entre eux et avec la Pologne.

Le gouvernement soviétique, en faisant occuper par ses troupes la Galicie ukrainienne, ne répond nullement au vœu des patriotes ukrainiens qui souhaitent l'indépendance de leur nation. Pour eux, l'oppression dont ils aspirent à être délivrés d'abord est celle qui vient de Moscou. La complicité germano-russe leur apparaît comme la pire calamité. Le gouvernement de la République démocratique ukrainienne en exil a pour président M. André Livitzky, authentique successeur de Simon Petliura ; son organe principal, *le Trident*, disait le 1er septembre : « L'Allemagne attaquant la Pologne met l'Europe et le monde en face de malheurs infinis, devant le fléau de dévastations sans bornes. Les Ukrainiens savent très bien où est leur place dans ces terribles péripéties. Nous sommes aux côtés de la France, de l'Angleterre et de la Pologne. En prenant leur défense, nous savons que nous défendons la liberté et la justice, ainsi que le droit de notre propre peuple à l'indépendance. » Et le *Bulletin de presse ukrainien* du 31 août écrit prophétiquement : « Les bolcheviks de Moscou espèrent, à la faveur des troubles, ravir leur liberté à tous les peuples situés en bordure de l'U. R. S. S. et imposer leur joug abject à toute l'Europe ensanglantée. Seule une Ukraine indépendante veut et peut contenir et mater les Huns moscovites qui ne reculent devant aucun moyen pour réaliser leur immorale politique. » Dans notre chronique du 15 janvier dernier, nous suggérions aux Polonais de prendre l'initiative et la direction du mouvement nationaliste ukrainien, au lieu de laisser ce rôle aux Allemands. Le paysan ukrainien deviendra tôt ou tard un élément conservateur et pacifique en Europe orientale.

La résistance des armées polonaises s'est prolongée, avec un courage héroïque, aussi longtemps qu'il était possible. Malheureusement ces armées, par la Prusse orientale d'une part et la Slovaquie de l'autre, étaient tournées et débordées avant que les hostilités eussent commencé. Pour exécuter avec succès la fameuse manœuvre en cornes chère à l'état-major allemand, les armées du Reich étaient d'avance en posture favorable. Pour les arrêter ou les retarder, il aurait fallu que la mobilisation des troupes polonaises fût plus avancée ; c'est pour des scrupules politiques honorables, mais exagérés en face d'un adversaire sans foi ni loi, afin de ne pas per-

mettre à l'Allemagne de crier à la provocation, que le gouvernement polonais a attendu trop longtemps pour lancer l'ordre de mobilisation. Il aurait fallu encore que des fortifications suffisantes pour abriter la mobilisation et la concentration, eussent été préparées dès le temps de paix ; elles n'existaient pas parce que, il y a un an, la politique de la Pologne s'associait à celle de l'Allemagne pour disloquer la Tchéco-Slovaquie. Nous avons fait assez souvent ici la critique de la politique de M. Beck pour n'avoir pas le mauvais goût d'y revenir en ce moment. D'avoir prévu et annoncé les malheurs qui sont survenus ne nous est certes pas une consolation.

Enfin, le commandement polonais a été surpris et déconcerté par l'avance rapide des unités motorisées allemandes appuyées par une aviation très supérieure ; cette tactique nouvelle, inaugurée en Espagne, a troublé les troupes polonaises surprises dans leur concentration et même dans leur mobilisation. Ces raids rapides, qu'aucun obstacle naturel ou artificiel n'arrêtait, ont coupé au loin les lignes de communication et disloqué les armées en formation. La résistance est magnifique, en particulier la défense de Lodz et de Varsovie, mais sporadique ; il y a eu une série de combats où les troupes allemandes ont été très éprouvées, mais pas de grande bataille. Et au moment où, tandis que Varsovie continue à résister, les troupes du maréchal Smigly-Rydz, adossées aux frontières orientales, auraient pu prolonger la lutte, le coup de poignard dans le dos par l'entrée des troupes russes en territoire polonais, dans la matinée du 17 septembre, mettait fin à tout espoir d'un redressement stratégique. Le 18, le gouvernement polonais était réduit à se réfugier en Roumanie tandis que, sur plusieurs points, se prolongeaient héroïquement des luttes sans espoir. Varsovie, écrasée de bombes et d'obus, sous l'impulsion du haut commandement et de son maire, M. Starzynski, donne au monde le sublime exemple du sacrifice et de l'indomptable énergie. « Notre sang pèsera dans la balance de la victoire », a dit justement le maire. L'illustre musicien Paderewski, ancien président du Conseil, a, dans un émouvant message, fait entendre aux nations le cri de douleur de la Pologne crucifiée, remplissant « une fois de plus son rôle historique de rempart contre la barbarie en marche vers la conquête du monde ». L'armée polonaise a tenu trois semaines dans les conditions les plus défavorables. « Ces trois semaines d'héroïsme, de gloire et de martyre représentent notre apport à la sainte cause commune, apport dont nous resterons fiers et dont nous ne regretterons jamais l'étendue. » Si d'ailleurs les

troupes polonaises ne peuvent plus agir en masse, elles sauront longtemps encore tenir la campagne. Et déjà, prématurément peut-être, des mouvements révolutionnaires se produisent en Bohême, en Moravie et en Slovaquie.

L'armée française, dont la mobilisation et la concentration se sont opérées dans les conditions matérielles et morales les meilleures, n'a pu venir en aide à ses alliés qu'en exerçant une forte pression sur les frontières entre Wissembourg et le Luxembourg où elle a occupé, après des combats locaux parfois très vifs, une bande plus ou moins large en territoire allemand. L'armée anglaise a commencé de débarquer sans encombre en France. La marine anglo-française domine sur les mers où seuls peuvent se risquer des sous-marins allemands dont plusieurs ont déjà payé cher leur audace destructrice. Telle est la situation après trois semaines de guerre.

« IL FAUT EN FINIR »

Tandis que les troupes russes rencontrent à Brest-Litovsk, le 19, les troupes allemandes et occupent une large zone de territoire polonais, les deux gouvernements complices, dans une sorte de déclaration commune, éprouvent le besoin de s'expliquer. Leur politique a pour objet « le rétablissement de l'ordre en Pologne ». Sinistre réédition de la célèbre phrase : « l'ordre règne à Varsovie » ! Moscou fait savoir que la Russie ne fait pas la guerre, qu'elle se contente, la Pologne n'existant plus, d'occuper les territoires où vivent des populations russes, que d'ailleurs elle observera la neutralité à l'égard de tous ses voisins. De son côté, Hitler est allé, le 19 septembre, jouir de son triomphe à Dantzig. Il y a prononcé un long discours où il tente, bien vainement, de rejeter sur les Polonais l'odieux de son agression. Lui a tout fait pour arriver à un règlement amiable, mais « la Pologne répondit par la mobilisation et la terreur ». « La Russie et l'Allemagne se sont entendues sur leurs buts de guerre. Les buts de guerre de l'Allemagne sont très limités. L'Allemagne et la Russie supprimeront en Pologne un foyer d'incendie... Je n'ai pas de buts de guerre envers la France, ni envers l'Angleterre. Je suis arrivé à supprimer tout malentendu entre l'Italie et l'Allemagne. Si, malgré tout, on veut continuer la guerre, j'ai à dire ceci : la Pologne de Versailles ne ressuscitera jamais ! » Le Fuhrer, en terminant, affirme que le peuple allemand a été attaqué et qu'il ne capitulera pas.

Derrière ces menaces, ces mensonges et ces hâbleries, que trouve-

t-on ? L'angoisse profonde de l'homme qui s'est pris à son propre piège et qui voit l'opinion de toutes les nations, et même celle de son propre peuple, dressée contre lui. Son plaidoyer pour l'entente avec le bolchevisme est piteux ; on serait gêné à moins ! Hitler a livré à Staline sa propre ligne de communication avec la Roumanie et, du côté du nord, avec la Lettonie. Par cette trahison à la cause qu'elle prétendait défendre, l'Allemagne nazie abandonne à la Russie l'hégémonie de la Baltique et la souveraineté de l'Ukraine intégrale. Si les Russes ont avancé plus vite et plus loin que les Allemands ne l'auraient souhaité, quelle humiliation pour le Fuhrer de l'axe anti-komintern ! Pour l'Allemagne, le contact avec la Russie bolcheviste implique un danger de contamination dont elle a, une fois déjà, éprouvé la force délétère. C'est Hitler qui introduit le bolchevisme plus avant en Europe. Or, le 30 janvier 1937, dans son discours au Reichstag, il disait : « Le bolchevisme est la doctrine de la révolution mondiale et de la destruction. Nous considérons le bolchevisme comme un danger intolérable pour le monde. Nous essayerons d'écarter ce danger de l'Allemagne par tous les moyens à notre disposition. Il est nécessaire que nous évitions tout contact étroit avec les porteurs de ces bacilles empoisonnés. Tout lien par traité entre l'Allemagne et la Russie bolcheviste d'aujourd'hui serait sans la moindre valeur. » Quand un chef d'État en arrive à se contredire avec un tel cynisme, c'est qu'il sent sa situation désespérée, qu'il ne sait plus de quel bois faire flèche ; ses paroles perdent toute valeur ; il s'est jugé lui-même et condamné.

Le Président du Conseil roumain, M. Calinesco, dont l'énergie a sauvé le pays et qui a été le bras droit du roi, vient de tomber (21 septembre) assassiné par des étudiants affiliés à la « Garde de fer » qui est l'avant-garde de la Gestapo. Le crime est signé Himmler, c'est-à-dire Hitler ; il présage une prochaine action allemande contre la Roumanie coupable de détenir du pétrole et de résister à la germanisation. Nous reviendrons dans quinze jours sur les conséquences de ce crime. L'ordre a été immédiatement rétabli et les assassins exécutés. Le général Argeseanu devient président du Conseil.

Friedrich Sieburg, dans son livre *Dieu est-il français* ? dépeignait les Allemands comme les guides des nations vers l'avenir et il accusait la France de se mettre en travers de leur chemin, d'avoir peur de la jeunesse et du changement. Et Keyserling enseignait que les Allemands sont « les pionniers nés aux époques de renouvellement ».

On voit maintenant vers quel avenir Adolf Hitler prétend conduire les peuples. L'invasion, l'assassinat des peuples libres, le massacre des femmes et des enfants, est-ce donc être arriéré, rétrograde, que de n'admirer pas ce genre de progrès ? La doctrine du dynamisme conduit à justifier les pires abominations et la théorie de la race aboutit à ne reconnaître de droit qu'à la race allemande. Il faut répéter que ce sont les penseurs allemands, qui prétendaient devenir les guides de l'humanité, qui ont empoisonné l'atmosphère de l'Europe et préparé le retour à la pire barbarie, celle qui fait servir les progrès de la science à la destruction. Il s'agit vraiment de savoir si « l'homme est une bête de proie » ou s'il est une créature faite à l'image de Dieu et capable de moralité. « L'Allemagne est hors de l'humanité, a dit Ernest Curtius ; elle est nature brute, barbarie ; elle est germanisme ». Lorsque de telles conceptions passent dans la réalité pratique, il n'y a plus d'ententes ou de négociations possibles, c'est la force qui décide. M . Chamberlain a raison : « Il faut en finir ».

Lorsque M. de Ribbentrop convainquit le Fuhrer encore hésitant qu'il pouvait attaquer la Pologne dont il aurait raison avant que la France et l'Angleterre n'eussent le temps et la possibilité d'intervenir efficacement, il lui promit sans doute qu'ensuite la paix pourrait être conclue, les Puissances occidentales reconnaissant le fait accompli. De fait, des indices concordants montrent que telles furent les illusions de Hitler. Le discours de Gœring du 10 septembre est clair ; il est une invite à des négociations de paix. Il est même probable que Berlin comptait sur l'Italie pour appuyer son offensive de paix et espérait des dissentiments entre Paris et Londres. La réunion du Conseil supérieur le 11 septembre, les déclarations très nettes des deux gouvernements ont peut-être dissipé ces chimères. Le discours du Fuhrer est beaucoup moins clair, sur ce point, que celui de Gœring. Pourtant l'Allemagne a besoin que la guerre se termine rapidement ; ses dirigeants savent que plus elle se prolongera, plus ses chances d'en sortir victorieuse diminueront. Hitler a déclaré qu'il pouvait « attendre quatre, six, sept ans ». Il ne le pense certainement pas. Il est donc logique qu'il cherche le moyen, puisque son offensive de paix a avorté, de finir rapidement la guerre par quelque coup foudroyant. Le succès de ses divisions motorisées, soutenues par l'aviation, doit l'inciter à chercher le terrain qui conviendrait le mieux aux évolutions des tanks. Aussi doit-on se demander si ce n'est pas vers les plaines de la Hollande et de la Flandre qu'il jette les yeux. Qu'il ait proclamé son intention de respecter la neutralité des

Pays-Bas et de la Belgique, ce n'est pas ce détail qui l'arrêterait ; il est facile d'inventer un prétexte. Il sait que la France et l'Angleterre respecteront les territoires belge et hollandais jusqu'à ce qu'elles soient appelées à la rescousse et il compte sur nos scrupules pour s'assurer une avance stratégique que ses unités motorisées utiliseraient, comme en Pologne, pour pousser très loin des pointes hardies, désorganiser la résistance, arriver à Anvers, à Bruxelles et à Gand en quelques heures et entrer en France par une frontière où il n'y a pas de ligne Maginot. L'armée anglaise se trouverait ainsi gênée pour ses communications avec les ports britanniques. Sans doute la Hollande et la Belgique sont résolues à défendre leur indépendance et leur honneur, et l'état-major franco-britannique est prêt aux ripostes nécessaires. Mais on peut se demander si le haut commandement allemand n'est pas obligé de courir ce risque et s'il ne s'y prépare pas. On signale des rassemblements considérables de troupes sur la frontière hollandaise, la concentration d'une nombreuse aviation à Aix-la-Chapelle dont on a évacué la population civile. Pourquoi ? Il faut veiller et être prêt. La campagne de Pologne a révélé les méthodes de l'état-major allemand.

M. Anthony Eden, ministre des Dominions, dans un discours radiodiffusé le 10, a déclaré que l'Angleterre fera la guerre « jusqu'à l'écrasement complet du nazisme », et toute la presse l'en a félicité. Jamais, en dépit de manœuvres enfantines, la cohésion n'a été plus complète entre l'Angleterre et la France. Le général Gamelin commande les armées alliées et l'amiral sir Dudley Pound les flottes. L'accord monétaire tripartite entre les États-Unis, l'Angleterre et la France est maintenu. Les chefs du gouvernement en Angleterre et en France ont répondu comme il convenait au discours du Fuhrer. M. Chamberlain a déclaré le 20, aux Communes, que l'entrée des troupes russes en Pologne ne modifiait en rien les engagements pris par l'Angleterre et la France envers la Pologne et que les deux pays alliés sont résolus à exécuter. « Si la Grande-Bretagne et la France n'ont pas pu empêcher la défaite des armées polonaises, elles ont assuré le gouvernement de Varsovie qu'elles n'avaient pas oublié leurs obligations envers lui et qu'elles n'avaient pas fléchi dans leur détermination de poursuivre la lutte. » Puis, après avoir stigmatisé les procédés de guerre allemands, le Premier a ajouté : « Notre but, dans cette guerre, est bien connu. Nous voulons affranchir l'Europe de cette peur constante et récurrente de l'agression allemande et permettre aux peuples d'Europe de conserver leur indépendance et

leurs libertés. Aucune menace ne nous ébranlera dans notre détermination, pas plus d'ailleurs que nos alliés français. Nous n'avons pas voulu cette guerre. Comme les documents le prouvent, nous nous sommes sans cesse déclarés prêts à tout règlement du problème par la voie de la négociation. » L'Angleterre ne fera pas une guerre d'aventures ; ses préparatifs sont fondés sur l'hypothèse d'une guerre « dont la durée serait au moins de trois ans ». La Pologne souffre, mais elle renaîtra. M. Daladier a fait entendre en France, le 21, des paroles qui s'inspiraient du même esprit et de la même résolution.

En France, comme en Angleterre, la composition du Cabinet a été modifiée. A Londres, les traits les plus caractéristiques de ce remaniement sont l'entrée de M. Winston Churchill et de M. Eden dans le ministère, l'un à l'Amirauté et l'autre aux Dominions à la place de sir Thomas Inskip qui devient lord chancelier (président de la Chambre des Lords). Lord Hankey devient ministre sans portefeuille ; il fait partie, avec huit de ses collègues, du Cabinet de guerre, (MM. Chamberlain, sir John Simon, lord Halifax, amiral lord Chatfield, ministre pour la coordination de la défense, Winston Churchill, Hore Belisha, sir Kingsley Wood, sir Samuel Hoare). A Paris, M. Daladier, tout en restant ministre de la Défense nationale, a pris les Affaires étrangères avec M. Champetier de Ribes pour sous-secrétaire d'État, tandis que M. G. Bonnet devient garde des Sceaux. M. Georges Pernot entre dans le Cabinet comme ministre du Blocus, M. Delbos avec le portefeuille de l'Éducation nationale, M. René Besse avec celui des Pensions ; M. Dautry devient ministre de l'Armement. Les socialistes ont été bien inspirés en renonçant à entrer dans le gouvernement.

Ainsi la France et la Grande-Bretagne s'équipent, avec tristesse mais avec résolution, pour une guerre longue. Elle pourrait être abrégée si les États-Unis le voulaient et s'ils prenaient la direction d'une ligue armée des neutres qui n'aurait pas besoin de se servir de ses armes si elle refusait de vendre quoi que ce fût à l'Allemagne.

RENÉ PINON.

Le Directeur-Gérant : ANDRÉ CHAUMEIX.

SILHOUETTES DE GUERRE

LE GÉNÉRAL GEORGES

C'est le rôle des vétérans, quand ils rencontrent chez les jeunes la science et le talent associés à l'élévation du caractère, de les signaler à l'attention, à la sympathie et à la confiance de tous.

Le nom du général Georges, jusqu'à ces derniers temps, n'était guère connu du public que par les tragiques événements auxquels il s'est trouvé mêlé. Il accompagnait Louis Barthou à Marseille au moment où celui-ci, en sa qualité de ministre des Affaires étrangères, allait à la rencontre du roi Alexandre de Serbie. Sous les balles des assassins le roi et le ministre français succombaient tour à tour. Le général Georges fut grièvement atteint et mit longtemps à se relever de ses blessures.

J'ai eu sous mes ordres, au début de la guerre, dans la campagne de Lorraine, le capitaine Georges. Je savais tout ce que l'on pouvait attendre de lui et je ne l'ai jamais perdu de vue.

Il est issu d'une de ces modestes familles, comme il y en a encore beaucoup en France, qui sont légitimement éprises, pour leurs enfants, de haute culture et d'ascension sociale : songez à Pasteur. Dans ces foyers, la droiture, l'activité laborieuse, la conscience professionnelle, l'amour de la Patrie sont une tradition constante et une religion véritable : la devise de notre Jeanne d'Arc : Vive labeur ! est la leur. Une sœur du général Georges est entrée à l'École normale de Sèvres ; lui-même est sorti dans les premiers de Saint-Cyr en 1897. Impatient d'échapper à la monotonie des garnisons

métropolitaines, il choisit le 1er régiment de tirailleurs, dans la pensée de « faire campagne » à brève échéance. Son espoir n'est pas déçu ; il participe avec son régiment à une série d'opérations dans les régions sahariennes et, en particulier, à la colonne du Touat.

Admis bientôt à l'École supérieure de Guerre, il en sort brillamment, comme de Saint-Cyr, dans les premiers rangs. Attaché pendant trois ans au Cabinet du ministre de la Guerre, sous les ordres du général Toutée, il s'en évade pour se retremper dans le contact et le commandement de la troupe au 2e régiment de tirailleurs. Il prend part aux actions de guerre de cette unité sur les confins algéro-marocains ; il y mérite sa première citation.

La Grande Guerre le trouve capitaine à l'état-major de l'armée à Paris ; il est affecté, comme il était prévu, à l'état-major de la IIe Armée que j'avais l'honneur de commander.

Après l'heureuse issue de la bataille du 25 août à la Trouée de Charmes, le capitaine Georges est promu, par mes soins, chef de bataillon et immédiatement placé à la tête d'une unité de son arme dans un régiment de la IIe Armée. Il ne peut malheureusement exercer son commandement pendant de longs jours. Au début de septembre, au cours de la bataille du Grand-Couronné de Nancy, il est grièvement blessé à Gerbéviller et évacué. Tous ceux qui l'avaient vu à l'œuvre, soit à l'état-major, soit au régiment, regrettèrent la disparition d'un officier de cette valeur.

Dès qu'il peut reprendre quelque service, le commandant Georges est réintégré à l'état-major de l'armée à Paris ; dans la suite, il est affecté à l'armée d'Orient ; il y collabore activement et efficacement à l'étude et à la solution des problèmes soulevés par notre action en Macédoine et en Grèce. Il fait partie de la mission chargée, sous la direction de M. Jonnart, de régler la douloureuse affaire de nos marins à Athènes.

Affecté à l'état-major du maréchal Foch, il est plus particulièrement chargé des affaires d'Orient ; enfin il est délégué par le Conseil suprême de l'armée hellénique en Asie Mineure.

A son retour, le colonel Georges prend le commandement d'un régiment de tirailleurs marocains à l'armée du Rhin. Lors de l'occupation de la Ruhr, le commandement lui confie la direction des services économiques. La tâche est complexe,

ingrate, délicate ; elle exige, avec des facultés exceptionnelles d'assimilation, le don d'un tact sans déficience. Georges remplit sa difficile mission à la satisfaction de tous et à l'admiration des techniciens, ingénieurs des mines, dirigeants des voies ferrées, etc., qui reçoivent son intelligente et active impulsion. Organisateur né, il s'impose à tous par la lucidité et la souplesse de son intelligence, son calme et robuste bon sens et l'autorité de ses décisions. On lui obéissait sans peine parce qu'il savait commander.

Rentré en France et promu général de brigade, Georges est nommé chef d'état-major du général Degoutte, membre du Conseil supérieur de la guerre, ce grand soldat aujourd'hui disparu, que j'avais vu de très près pendant la Grande Guerre et auquel je suis heureux d'apporter ici, par delà la tombe, le témoignage ému de mon estime et de mon amitié.

Le général Georges quitte ce poste de choix pour devenir le chef d'état-major du maréchal Pétain au Maroc. On a gardé le souvenir de ces opérations de guerre et du rôle si efficace qu'y joua le chef d'état-major.

A sa rentrée dans la métropole, toujours avide d'apprendre et de se perfectionner dans la pratique d'un art et d'un métier qu'il aime avec passion, Georges suit les cours des Hautes-études militaires. Promu divisionnaire, il prend le commandement de la division d'Alger, mais il est bientôt rappelé, à Paris, au poste de chef du Cabinet militaire du ministre de la Guerre, André Maginot. Comme tel, il ne fut pas étranger à la création de la région fortifiée, dite « ligne Maginot ». Après avoir occupé le poste de directeur adjoint au Collège des Hautes-études de Défense nationale, exercé le commandement du 19e Corps et rempli la fonction de membre du Conseil supérieur de la guerre, le général Georges est aujourd'hui le chef suprême de la masse principale des forces mobilisées sur notre frontière du nord-est.

Il « aligne », suivant l'expression consacrée, quarante-trois ans de services, vingt et une campagnes, trois blessures, cinq citations. Au regard du soldat moyen, ce glorieux tableau se passe de commentaires.

Cet « état de services » du général Georges apparaîtra peut-être à certains comme une sèche énumération trop détaillée et un peu monotone ; elle eût gagné, sans doute, à

être résumée, synthétisée. C'est possible ; mais, du moins, elle révélera à tous la riche diversité d'études, de fonctions, de missions, de commandements et d'expériences, qui, toutes, ont laissé leurs traces dans cet esprit vigoureux et hospitalier.

Oui, le général Georges est un esprit vif et très français, aussi attentif à la précision du détail que largement ouvert aux vues d'ensemble, un esprit nourri de doctrine et de pratique, très informé de toutes les questions que soulèvent, à notre époque, l'organisation militaire et la conduite des troupes, un esprit qui, toujours soumis aux réalités, donne à tous ceux qui l'approchent l'impression de la solidité et de l'équilibre.

Et partout, il a réussi à se faire aimer par les hautes vertus de son caractère, par sa loyauté, par sa fermeté bien connue et qui peut aller jusqu'à la rudesse quand il le faut, par son sens de l'équité et par sa rare indépendance. Le général Georges a son très franc parler avec tout le monde et les « grandeurs de chair » ne sont pas pour l'intimider. Dans sa belle carrière militaire, qui l'a porté au premier rang, il n'y a pas une intrigue ; le mérite personnel reconnu de tous a tout fait.

Le trait distinctif, éminent, de cette virile personnalité, c'est peut-être la conscience. Tout récemment, quelqu'un, parlant en ma présence du général Georges, disait de lui : « C'est un cerveau... — Oui, certes, ai-je répondu. Et c'est une volonté. » Or, pour un vrai chef, pour un chef de guerre surtout, la volonté est au moins aussi nécessaire que l'intelligence.

Nous avons donc et nous devons tous avoir dans la valeur de nos chefs de l'heure présente la confiance la plus entière et la plus obstinée.

Les destinées de l'armée française et du pays sont en très bonnes mains, aussi prudentes qu'énergiques ; demain comme hier, elles seront sûrement conduites sur le chemin de la victoire.

CASTELNAU.

CZESTOCHOWA

LE MARTYRE DE LA CITÉ SAINTE

Czestochowa a connu la première les attaques allemandes, les violences, les dévastations, comme si l'ennemi avait voulu tout d'abord frapper la cité où vibre le plus intensément l'âme polonaise.

C'est, en effet, pour la Pologne, un lieu saint comme Lourdes pour la France, que Czestochowa, avec sa Vierge miraculeuse, dont on retrouve l'intervention à toutes les pages tragiques ou glorieuses de son histoire. Vers son sanctuaire, situé auprès de la ville, dans un site dont le nom même de Yasna-Gora, « la Montagne lumineuse », est un symbole, accourt tous les ans une foule de plus de trois cent mille pèlerins venus de tous les coins du territoire et de l'étranger. Les Polonais, — il y en a cinq millions aux États-Unis et cinq cent mille en France, — conservent précieusement des représentations de ce tableau comme souvenir de la patrie lointaine.

* * *

Les origines de cette peinture se perdent dans la légende, comme beaucoup de traditions populaires qui se sont, au cours des siècles, incorporées dans l'âme des peuples. Celui qui aurait fixé les traits de la Vierge serait saint Luc : médecin et peintre, il avait eu le privilège d'approcher la Mère du Christ. Un détail plus précis vient encore compléter cette légende : le tableau original aurait été esquissé sur une table en bois de cyprès dont la Vierge se servait pour prendre ses repas et qu'elle avait bien souvent arrosée de ses larmes, dans

l'attente de se retrouver, dans l'éternité, avec son Fils bien-aimé.

Il est difficile de suivre le sort de ce tableau au cours des premiers âges, son origine même étant incontrôlable. De Constantinople, où il aurait été remis par sainte Hélène à son fils Constantin, il serait venu à Rome, au temps où Charlemagne était sacré empereur, et c'est lui qui l'aurait remis en don à l'un de ses alliés, le prince de Ruthénie, pour reconnaître son attachement à son Dieu et à son empereur.

De la Ruthénie, où il resta pendant plusieurs siècles, à Opole, sur l'Oder, résidence ducale, le tableau fut transporté en Pologne pour être mieux à l'abri des invasions tartares. C'est vers 1382, sous Louis, roi de Pologne et de Hongrie, que la précieuse relique put enfin trouver sa demeure définitive. Mais là se place un premier fait miraculeux. Au départ de Ruthénie, lorsque les ouvriers voulurent enlever le tableau du mur où il était incrusté, leurs efforts ne réussirent pas à le détacher ; toutes les forces humaines se heurtaient à une intervention divine. Le prince Wladislas de Ruthénie, qui dirigeait lui-même l'opération, tombant alors à genoux devant l'image de Marie, dans un acte d'ardente foi, supplia la Reine du ciel de manifester clairement sa volonté et de lui indiquer la conduite à tenir. Tout à coup, les traits de la Vierge semblèrent s'animer : Marie souriait à ce suppliant et le prince entendit ces paroles : « La pureté de vos intentions m'est connue et le pieux désir de votre cœur sera exaucé. Relevez-vous promptement et allez transporter mon tableau au sommet de Yasna-Gora. Là il y a une petite église où vous déposerez cette image. »

C'était un ordre du ciel : le tableau fut pieusement porté à Czestochowa, au Mont lumineux, où il fut gardé, dès cette époque, par les religieux de l'Ordre de saint Paul Ermite, les Pauliniens (1).

De la légende, passons maintenant à l'histoire, qui se relie étroitement à celle de la Pologne glorieuse et malheureuse.

(1) Ces détails, ainsi que ceux qui suivent, sont tirés d'un livre par Wanda de Lada, députée à la Diète de la République polonaise, qui a retracé la vie légendaire et nationale de ce tableau, en serrant d'aussi près que possible la vérité historique. (Éditions Spes.)

Nous voici à l'époque des Jagellons, dont le chef de la dynastie, le grand-duc de Lithuanie, devait épouser Hedwige, petite-fille de Casimir le Grand, et consacrer en sa personne la réunion de la Lithuanie et de la Pologne. C'est sous ce règne que la reine Hedwige, qui avait converti son mari à la religion chrétienne, mit son royaume sous la protection de la Vierge et marqua cet heureux événement en donnant ses bijoux pour l'embellissement du monastère où le portrait était vénéré.

Puis vinrent des jours plus sombres pour le sanctuaire de la précieuse relique : Czestochowa, située près de la frontière de Silésie, était mal protégée contre les agressions qui pouvaient venir des pays voisins. L'événement redouté survint après la condamnation de Jean Huss, lorsque celui-ci fut livré au bûcher sur l'ordre de l'empereur Sigismond. Des bandes de Hussites, auxquels s'étaient joints des pillarsd de toute catégorie, avaient formé une véritable armée, violant, volant, massacrant tout ce qui se trouvait sur leur passage. Czestochowa reçut leur visite et voici le nouveau prodige qui a consacré la renommée de la Vierge protectrice de la Pologne.

Après avoir emporté tout ce que le monastère contenait de richesses, en ornements, ex-voto, pierreries, les bandits s'attaquèrent au vénérable tableau. D'après un ancien chroniqueur, à peine les bandits s'étaient-ils éloignés à un quart de lieu, que les bœufs qui traînaient le char où l'on avait placé le tableau s'arrêtèrent tout à coup. Vainement on eut recours à tous les expédients possibles pour les faire avancer ; les animaux restaient immobiles et comme pétrifiés. Alors un des Hussites, poussé par une rage infernale, s'élança sur le chariot et, se saisissant du tableau, le jeta de toutes ses forces à terre. Le choc fut tellement violent que le tableau se fendit et se sépara en trois parties. O prodige ! la sainte face du Sauveur et celle de la Vierge restèrent intactes. A cette vue, le reître finit par dégainer son sabre et il en frappa par deux fois la joue droite de la Vierge. Mais il fut puni à l'instant même, car, tandis qu'il se préparait à porter un nouveau coup, son bras demeura tendu et paralysé, et tous ses efforts pour le remettre en mouvement furent inutiles. Bientôt il s'agita convulsivement, tomba par terre et expira.

Les moines qui recueillirent le tableau ainsi mutilé cher-

chaient en vain de l'eau pour le nettoyer. Or, sur leur ardente prière, une source se mit à jaillir qui, depuis, ne s'est jamais tarie. Le tableau regagna le monastère de la Montagne lumineuse, où il fut plus complètement réparé, sans qu'on ait jamais pu, autre miracle, effacer les deux cicatrices imprimées sur les joues de la Vierge sainte. La légende dit même que ses joues se mirent à saigner.

* * *

Arrivons maintenant à la période où les Jagellons et les Bathory ayant perdu successivement le trône, la Pologne, déjà malheureuse dans son roi, dut subir les influences étrangères que les conflits religieux entre catholiques et protestants avaient appelées sur le sol polonais. La guerre entre Charles X, roi de Suède, et Jean Casimir, roi de Pologne, tournait au désastre pour ce dernier, qui avait à se défendre à la fois contre le Brandebourg et la Russie et dont les deux capitales, Varsovie et Cracovie, étaient occupées par l'ennemi.

Cette fois encore nous voyons apparaître la Vierge de Czestochowa comme un symbole de victoire contre les envahisseurs croyant avoir déjà saisi leur proie. La ville est assiégée sur l'ordre de Charles X qui ordonne, en même temps, de s'emparer du monastère de la Montagne lumineuse, dans la pensée que c'était là frapper la Pologne en plein cœur. Le monastère n'avait, pour se défendre, que soixante moines et cent soixante soldats, alors que l'ennemi pouvait disposer de six mille hommes bien exercés et bien équipés.

L'attaque était conduite par le chef suédois Muller von der Linen, en face duquel se trouvait le prieur du monastère, le R. P. Augustin Kordecki, de l'ordre de saint Paul Ermite, dont les armes, plus spirituelles que meurtrières, devaient cependant décider de la victoire à la cinquième attaque.

Henryk Sienkiewicz, l'auteur de *Quo Vadis ?* dans la deuxième partie de sa trilogie, *le Déluge*, donne au siège du couvent « Yasna-Gora » un tableau dont nous citerons ce passage :

« Les murailles du couvent s'empourpraient de reflets d'incendie. A cette clarté sinistre, on voyait les soldats s'abandonner à leurs excès habituels. Parmi les défenseurs de la place, ceux qui voyaient pour la première fois la face

sanglante de la guerre s'effaraient du spectacle qu'ils avaient sous les yeux : gens pacifiques poursuivis et sabrés, femmes traînées dans les cours par les cheveux.

« Le prieur fit le signe de la croix sur un canon ; l'autre moine retroussa ses manches et pointa sur un espace où évoluaient une quinzaine de cavaliers, parmi lesquels un officier, rapière en main. Le Père Dobosz visa longtemps. Enfin le coup ébranla l'atmosphère et, quand la fumée se fut dissipée, il n'y avait plus sur la position où avait tiré le Père un seul homme en selle. Sur les remparts, les religieux chantaient maintenant un chant héroïque et pieux. »

Pour compléter cette évocation, voici l'épilogue de cette lutte héroïque rappelant la défense des Thermopyles : le prieur Kordecki organise, avant la cinquième attaque, une procession solennelle sur les remparts. Sans souci de la mitraille, un long cortège accompagnant le Saint Sacrement s'avance lentement, au chant des cantiques et au son d'une musique guerrière, comme s'il célébrait déjà la victoire. Les supplications sont ardentes ; le canon semble affaiblir sa voix ; le ciel protège la pieuse forteresse ; les Suédois hérétiques qui, déjà quatre fois, ont été cruellement repoussés, commencent à trembler. Soudain, dans un rayonnement que la nuit rendait plus éclatant, une majestueuse reine au manteau bleu apparut au-dessus des bastions, protégeant d'un geste large la cité fidèle : tout un peuple la vit, et l'émotion terrassa plusieurs des assistants. Mais c'était le signe décisif : le ciel se prononçait pour les patriotes, dernier rempart de la résistance. L'armée suédoise, terrifiée, leva le siège. Le chef Muller partit en s'écriant : « Czestochowa, tombeau des Suédois ! »

Par un de ces revirements qui s'appellent miracle dans l'histoire des peuples, tout change dans le destin de la Pologne. Les Suédois sont chassés des places qu'ils occupaient et Charles X doit se replier pour éviter à son tour le désastre. Il convoitait la couronne de Pologne et c'est Jean-Casimir qui reprend possession de son trône, après avoir rétabli autour de son nom l'unité des forces polonaises.

Une solennelle consécration nationale devait commémorer la divine protection. Sur le conseil du pape Alexandre VII, la Vierge fut sacrée Reine de Pologne en 1656 et la couronne royale placée sur son front, en une fête nationale qui

devait être renouvelée plusieurs fois au cours des siècles.

La place de la Vierge de Czestochowa dans la vie héroïque de la Pologne fut encore marquée au cours de l'un des plus grands événements de son histoire : la délivrance de Vienne par Jean Sobieski et l'écrasement de la plus redoutable invasion musulmane. Avant de prendre la tête de son armée pour livrer combat à des forces supérieures en nombre et les vaincre, Sobieski avait été s'agenouiller pieusement devant la Vierge miraculeuse. La royauté de la Vierge fut solennellement consacrée en 1717 par le pape Clément XI, dans une de ces fêtes somptueuses où s'étalait le faste polonais des grands jours et où vinrent se prosterner 150 000 pèlerins.

* * *

Après le mystère glorieux, nous entrons maintenant dans le mystère douloureux : les partages de la Pologne par trois Puissances de proie et ses cendres dispersées dans trois tombeaux, afin que ses bourreaux se persuadent qu'elle était bien morte. Curieuse coïncidence : tous les rois de Pologne avaient tenu à déposer leurs hommages aux pieds de la Madone miraculeuse, renouvelant la consécration de 1717. Or, le seul roi infidèle à cette pieuse tradition fut Stanislas-Auguste, le dernier roi de Pologne qui perdit son trône et assista, impuissant, à la ruine de son pays.

Mais si la Pologne avait cessé d'être un État, elle restait toujours une nation avec sa langue, sa religion, sa haute culture. Aussi, dans cette douloureuse période de captivité, la Vierge de Czestochowa changea-t-elle de rôle ; si elle ne consacrait plus des victoires, elle entretenait chez les Polonais persécutés ou dispersés en exil, la flamme des espérances patriotiques. Jamais la Montagne lumineuse n'a été plus fréquentée qu'en ces sombres jours où le Polonais exhalait sa plainte : « Dieu est trop haut et la France est trop loin ! » Cependant les yeux restaient toujours et quand même tournés vers la Reine de Pologne : elle ne pouvait pas abandonner la nation qui, depuis six siècles, s'était mise sous son puissant patronage.

Cette confiance ne fut point déçue et c'est de la France que vint le salut, lorsque après la victoire de 1918, l'Allemagne vaincue, la Russie refoulée et l'Autriche désagrégée, la Pologne

put enfin sortir de son tombeau, alors que les trois Puissances du monstrueux partage subissaient, à leur tour, la loi du démembrement qu'ils avaient appliquée pendant cent cinquante ans à leur victime. Arrêt de la justice immanente ou miracle de la victoire française, c'est la page la plus sublime que l'on puisse trouver dans l'histoire d'un peuple.

Pendant la guerre de 1914, Czestochowa eut le sort bizarre de passer tour à tour des mains des Russes dans celles des Allemands pour tomber finalement entre les mains de l'Autriche, ce qui était le moindre mal étant donné les sentiments très religieux de l'empereur François-Joseph. Sous la domination allemande, il faut noter comme particularité que Guillaume II, qui désirait se concilier les sympathies polonaises dans l'espoir de rester maître du pays, vint en personne visiter le monastère et remit un don de 10 000 marks, pour faire oublier sans doute la brutalité allemande lors de l'occupation de la ville. L'Autriche ne voulut pas rester en retard lorsqu'il s'agissait de faire oublier le passé. Sous son occupation fut célébré, en 1917, le deuxième centenaire du couronnement de la Vierge, Reine de Pologne.

Depuis la fin de la guerre et à part les inquiétudes nouvelles qui surgirent lors de l'offensive russe de 1920, Czestochowa ne connaît plus que des heures heureuses, celles de la reconnaissance de tout un peuple, qui vient remercier la Reine du ciel et lui demander de consacrer définitivement son règne dans la justice et dans la paix.

Yasna-Gora retrouve son ancienne splendeur. Le monastère s'élève au sommet d'une colline formant un ensemble imposant de bâtiments, dominés par la tour élancée de la basilique et entourés de murs à bastions et de remparts fortifiés, construit dans la première moitié du XVIIe siècle. Autour de ces remparts ont été créés des jardins où figurent les quatorze stations d'un Chemin de Croix en bronze orné d'énormes statues. Un phare, élevé sur le sommet de la Montagne lumineuse, symbolise mystiquement la constance de cette protection divine.

Dans la chapelle où se trouve le tableau de la Vierge, sont accumulés tous les objets religieux que l'on apporte dans les lieux de pèlerinage. Touchant témoignage de la foi d'un peuple qui tient à manifester à sa reine non seulement

par ses prières, mais aussi par des marques sensibles, sa reconnaissance et sa confiance. Tel est le sens de cette procession ininterrompue de pèlerins se chiffrant annuellement par centaines de mille depuis la libération du territoire.

Le portrait de la Vierge miraculeuse portant l'Enfant Jésus dans ses bras est l'arche sainte du monastère ; il accuse son antiquité par ses couleurs brunes et ses traits hiératiques, que l'on retrouve dans les plus anciennes mosaïques byzantines. Cependant, si étrange et lointaine que soit la figure de la Vierge avec ses deux cicatrices qu'on n'a jamais pu effacer, elle prend vie quand on la regarde. Il s'en dégage alors une impression de douceur et en même temps d'infinie tristesse qui pénètre dans le cœur des pèlerins.

Nous voudrions ici faire passer une brève vision de ce pèlerinage pour montrer le puissant souffle de foi qui transporte les foules de Czestochowa, si justement comparées à celles de Lourdes. Nous ne pouvons mieux faire que citer cette page du grand écrivain polonais, Ladislas Reymont, qui a reçu le prix Nobel :

« La foule était incroyablement dense, les fidèles étaient si serrés qu'il était impossible de se faufiler entre eux. A chaque instant on portait dehors des gens à demi écrasés ou évanouis.

« La messe commença aux sons des flûtes, des violons, des orgues, des trompettes, puis tous ces tourbillons sonores se calment. Sous la voûte de la chapelle une tranquillité vient se poser, les âmes se sentent attendries et comme bercées par des paroles de grâce, — puis tout se tait dans le soudain silence de l'Élévation, traversé seulement par le son aigu des clochettes pareil à de brusques lueurs d'acier.

« Tout à coup, de tous les instruments s'envole une hymne, de tous les cœurs monte un ouragan de cris et de soupirs, et tous ces corps contractés, anéantis et comme balayés par un grand vent s'écroulent dans la poussière devant l'image dévoilée de la Mère de Dieu. Alors, à travers ce mur de corps, une fillette se faufile soutenue par sa mère, elle s'aide de ses béquilles, elle a les yeux fermés, tend les mains vers la sainte image et, d'une voix forte où l'on entend le timbre puissant d'une foi ineffable, elle s'écrie :

« — Marie, guéris-moi !... Marie, guéris-moi !...

« Et elle tombe a terre, comme un arbre que l'on a coupé, mais elle se relève d'un coup et, sans béquilles, redressée, rayonnante, elle s'écrie :

« — Marie ! Marie ! Je vois ! Je marche !...

« Et elle marcha vers l'autel ; de véritables rugissements s'échappèrent en tempête de tous ces cœurs et s'abattirent aux pieds de Celle qui regardait avec un si grand amour...

« Cependant la jeune fille marchait, se soulevant comme un oiseau qui prend son vol. Avec un sourire d'inexprimable reconnaissance, les yeux aussi bleus que la centaurée, les mains tendues, elle exhala son action de grâce, pleine de joie éblouissante et de larmes.

« Marie ! Marie ! et elle tomba dans la poussière, embrassa de ses mains les dalles de l'église et pressa contre elles ses lèvres pâles aux pieds de Celle qui était assise là, dans la paix et la douceur, son Jésus dans les bras, et qui, comme une mère, était pleine de bénédiction et d'amour. »

Après cette émouvante description d'un pèlerinage à Czestochowa, c'est une vision plus intime que nous voudrions évoquer : celle des innombrables reproductions du tableau dans le moindre des foyers polonais. Que de mourants ont fixé sur la Vierge de Czestochowa leur dernier regard pour lui demander de les conduire jusqu'à leur Patrie céleste ! Pour les Polonais dispersés dans trois pays ennemis ou sur des terres d'exil, la sainte image était le symbole de leur réunion mystique dans l'attente du retour vers une Patrie terrestre, dont ils voulaient rester les fils.

* * *

Mais nous sommes revenus au temps des destructeurs d'églises et des pillards de monastères. L'Allemagne du régime hitlérien s'est assigné ce triste rôle, sans attendre même d'avoir déchaîné la guerre sur la malheureuse Pologne.

En 1937, en pleine paix, une offensive d'un nouveau genre contre Czestochowa a commencé dans les cercles officiels allemands, provoquant la légitime indignation de tous les milieux catholiques. Dans un journal hebdomadaire du Reich, *Der Arbeitsmann*, organe officiel du service du Travail, la Vierge de Czestochowa, brunie par la patine des siècles, était traitée de négresse et les Aryens priant devant

une telle image étaient ridiculisés comme s'ils eussent été, eux aussi, des nègres.

Des interventions diplomatiques eurent lieu pour apaiser l'incident, mais l'opinion publique fut à ce point déchaînée en Pologne que le Pape Pie XI, dans son Encyclique sur le Rosaire, du 29 septembre 1937, crut devoir faire entendre, en ces termes, la véhémente protestation du Saint-Siège contre ce qu'il appelle un véritable sacrilège :

« Puisque tout récemment la grande presse a répandu, avec une téméraire insolence, une très grave injure contre la Bienheureuse Vierge, Nous ne pouvons laisser échapper cette occasion sans offrir, uni à l'épiscopat et au peuple de la nation qui vénère Marie sous le nom de « Reine du Royaume de Pologne », avec l'hommage de notre piété, la réparation qui s'impose à cette auguste Reine. Nous dénonçons au monde entier, comme une chose aussi indigne que douloureuse, un tel sacrilège commis impunément chez un peuple civilisé. »

Tandis que se déroule sous nos yeux le drame qui met la Pologne aux prises avec son ennemi héréditaire, cherchant à ressaisir la proie que sa défaite lui avait enlevée, Czestochowa, une fois de plus, prend une place tragique dans l'histoire de la Pologne. La première phase de l'agression allemande de septembre s'est poursuivie dans sa direction et le premier communiqué annonçait son encerclement, puis la prise de la ville.

Czestochowa est une cité de plus de cent mille habitants, située à vingt kilomètres de la frontière de Silésie, avec une importante industrie textile dans laquelle la France est largement représentée. Que la guerre ne l'ait pas épargnée, c'est le sort des batailles, mais que dire de Yasna-Gora, la Montagne lumineuse, lieu de prière, centre d'art religieux et temple des souvenirs ? Or, d'après des informations parvenues dès les premiers jours de la guerre, les Allemands ont fait subir un bombardement au clocher et à l'église.

Les mêmes informations nous ont appris également que le tableau de la Vierge avait pu être sauvé et caché en lieu sûr par les moines du couvent. (*Le Temps*, 7 septembre 1939.)

Écoutons maintenant la protestation qui s'élève contre cette nouvelle blessure infligée à la vieille cité, dans ce qu'elle

a de plus cher ; elle atteint le cœur même de la Pologne. Cette protestation, qui vient de France, traduisant la réprobation indignée du monde chrétien, est celle du cardinal Verdier, archevêque de Paris :

« Le sanctuaire national de la Vierge en Pologne est en flammes. Les ennemis s'acharnent sur lui.

« Pourquoi cet attentat ? Espère-t-on décourager ainsi nos amis les Polonais ? Vain espoir !

« Depuis plus de sept cents ans, ce sanctuaire est vraiment le cœur de la Pologne. C'est là que le grand roi Casimir, au XVIIe siècle, consacra officiellement son pays et que, chaque année, toute la vie polonaise vient demander à Marie sa bénédiction.

« C'est là, détail émouvant, qu'aux heures d'oppression ou de menace, le peuple polonais proclama son espoir et sa volonté d'indépendance.

« Le cœur de la Pologne saigne, mais il n'est pas abattu.

« Et au lendemain de cet attentat, deux grandes nations se lèvent pour la secourir.

« Les Polonais se souviendront que l'ennemi a osé porter la main sur leur Mère. Elle leur est désormais deux fois sacrée. Quelles que soient les vicissitudes de demain, la Pologne, bénie par sa Vierge martyre, et aidée par toutes les nations qui aiment la liberté et la civilisation chrétienne, retrouvera son indépendance et sa glorieuse destinée. »

Ainsi, dans les heures tragiques que connaît aujourd'hui la nation polonaise, Czestochowa est, une fois de plus, un signe de souffrance, mais en même temps, pour ceux qui combattent, une raison de confiance. La protection divine s'est toujours posée sur le sanctuaire de la Montagne lumineuse où la Vierge fut sacrée Reine, et c'est là aussi, au temps des épreuves, qu'a vibré le plus intensément d'espoir l'âme immortelle de la Pologne.

MAURICE LEWANDOWSKI.

LA GUERRE TOTALE ET LES FAIBLESSES MILITAIRES DE L'ALLEMAGNE

Nous commençons une guerre totale, c'est-à-dire une lutte à laquelle les belligérants participent avec toutes leurs forces, leurs richesses, leur industrie, leur commerce, leur agriculture, leurs moyens de transport, aussi bien qu'avec leurs hommes... et leurs nerfs.

A la veille d'une nouvelle passe d'armes, les anciens reportent volontiers leurs pensées vers leur jeunesse.

Je me rappelle pour ma part, avec quelque mélancolie, l'époque heureuse où, devisant sous les orangers en fleurs de Nice avec mon chef d'État-major, le commandant Paulinier (1), je lui communiquais mon impression qu'avec le développement économique moderne, la guerre future devrait englober toutes les activités du pays. Il m'incita à fixer par écrit ces idées, et c'est ainsi que j'exposai les premiers principes de la guerre totale au grand public dans un livre rébarbatif intitulé : *les Conséquences économiques et sociales de la prochaine guerre* (2), et à l'élite militaire, dans des conférences faites à l'École supérieure de Guerre d'abord, puis au Centre d'Études « des élèves maréchaux », sous l'égide des directeurs de ces deux organismes, les généraux Foch et Anthoine qui s'étaient faits les défenseurs ardents de l'idée.

(1) Devenu général commandant de corps d'armée pendant la Grande Guerre.
(2) Paris, Giard et Brière, 1909.

L'action ne suivit pas la pensée. On partit en guerre sans avoir rien modifié aux errements en vigueur depuis 1870.

Le cours des hostilités démontra bientôt cependant la nécessité de recourir avec plus d'intensité aux moyens industriels du pays ; une véritable démobilisation fut alors mise en œuvre au bénéfice de nos mines comme de nos usines. Mais ce fut seulement après la victoire qu'il fut possible d'envisager le problème sous ses multiples aspects : la réforme du Conseil supérieur de la Défense nationale permit les réalisations nécessaires.

Grâce à cet effort, la France est aujourd'hui prête pour une guerre de longue durée, s'il en est besoin. En est-il de même chez nos adversaires ? C'est le problème que nous voulons essayer de résoudre.

LES CHEMINS DE FER

Tout est spectaculaire dans l'activité du régime nazi, aussi bien dans le domaine politique que dans celui de l'industrie et des transports.

En ce qui concerne les chemins de fer (1), un fait domine tout le débat, c'est l'abus qu'en a fait ce régime pour sa réclame personnelle dès son avènement au pouvoir. On ne réunit pas, en effet, sans une conjonction puissante de moyens de transport, des centaines de milliers d'individus, pour les fêtes du Parti, les défilés ou les voyages de la Force par la joie. Comme, avec le temps, ces manifestations devenaient hebdomadaires, il en est résulté une mobilisation pacifique presque continuelle des voies ferrées.

Dans la seule année 1937, on forma ainsi près de 20 000 trains spéciaux (2) pour les assises du Parti, les expositions, la Foire de Leipzig, etc. En 1938, un effort politique analogue aurait probablement été imposé, si les opérations contre la Tchécoslovaquie n'avaient requis un très grand nombre de moyens de transport, et si les travaux de fortification de la ligne Siegfried n'avaient à leur tour exigé des milliers de

(1) Voir, pour le côté technique de cette étude, le remarquable exposé de M. Conrad Cigné : *les Difficultés des chemins de fer allemands* (Bulletin quotidien d'informations du 1 mai 1939) dont nous nous sommes largement inspiré.

(2) Exactement 19 452 trains.

wagons. En 1938, l'immobilisation gouvernementale des voitures de voyageurs, commencée dans les années précédentes, s'est donc doublée d'une immobilisation parallèle des fourgons et plates-formes, et tout ce matériel a été employé dans des conditions fort précaires sans le moindre souci de l'entretien et du remplacement.

Tandis qu'on infligeait à la Reichsbahn ces obligations nouvelles, l'économie nationale, fondée sur une forme spéciale de production, réclamait à son tour des moyens de transport en quantités grandissantes. Le IIIe Reich avait institué l'économie fermée. Il voulait tout produire par lui-même, recourir le moins possible à l'étranger, réserver ses devises pour les seules matières premières qu'il ne parvenait pas à remplacer par des succédanés. Cette forme de production économise sans doute de l'or, mais soumet le pays à un accroissement de travail qui influe naturellement sur le jeu des transports ; elle oblige en particulier à mettre en œuvre des quantités de matières premières énormes, pour en tirer une très faible proportion de denrées. Les résidus, les sous-produits, dont la valeur n'est d'ailleurs pas toujours négligeable, doivent, en tout cas, être écoulés coûte que coûte, et les transports parasitaires ainsi imposés à la communauté ne sont pas sans provoquer une forte usure du matériel.

Il aurait donc fallu, pour faire face aux besoins du IIIe Reich, un outil parfaitement entretenu, possédant un parc de machines et de wagons en progression constante, doté de voies continuellement revues et beaucoup plus fréquemment restaurées qu'à l'époque où le trafic ne connaissait pas cette intensité.

Les rapports de la Reichsbahn célèbrent comme il convient cette augmentation de trafic. Dès 1937, ils constataient que le trafic record de 1929, l'année du « boom » de la prospérité, était dépassé ; chaque mois, les chargements de wagons marquaient une étape de hausse par rapport aux années précédentes ; chaque mois, les effectifs de voyageurs transportés augmentaient. L'année 1939 permettait de constater une progression encore plus impressionnante. Naturellement les recettes du réseau étaient en plus-value constante et la Société se félicitait d'une situation financière

qui lui permettait, après avoir fait face à toutes ses charges, de doter largement ses réserves.

Magnifique façade ! Qu'y avait-il derrière ? Les hommes d'affaires véreux connaissent bien la méthode classique pour truquer un bilan ; elle consiste à faire apparaître des bénéfices, en négligeant ou en supprimant les immobilisations nécessaires à l'amortissement et au remplacement du matériel ; elle aboutit à la ruine. Or, c'est cette politique que le IIIe Reich a suivie depuis six ans pour ses chemins de fer, et qui va avoir sur sa situation de guerre une influence désastreuse.

Consultons les rapports techniques de la Reichsbahn. Le nombre des locomotives allemandes, qui s'élevait à 24 089 en 1929, est tombé à 20 711 en 1938 ; depuis le début de l'année 1939, il a encore diminué de 500 à 600 unités (1). Le parc de wagons, dans le même temps, a perdu 60 000 unités (2) ; on estime qu'il a subi une nouvelle diminution de 20 000 wagons en 1938 ; on prévoit un déchet beaucoup plus considérable encore pour cette année.

Pourquoi cette usure tout à fait anormale, alors que dans tous les autres pays du monde, malgré le développement de l'automobile et des transports fluviaux, le parc des chemins de fer augmentait ? Pour une raison fort simple : parce que depuis trois ans, en Allemagne, on abuse du trafic, comme nous venons de le voir, et parce qu'on ne construit plus et ne répare plus.

Chaque année avant la crise, la Reichsbahn commandait à l'industrie de la construction métallique une dizaine de milliers de wagons. Depuis 1932, en six ans, elle en a acheté 13 000 !

Était-ce sa volonté délibérée ? Non pas, mais c'était celle du gouvernement qui réservait l'activité de ses usines pour de tout autres tâches. Dans ces conditions, la Société a vécu d'expédients. Elle a maintenu ses wagons et ses machines en service jusqu'à l'extrême vieillesse. Depuis longtemps, l'âge normal de la retraite est largement dépassé, et on rafis-

(1) Le parc des automotrices, en revanche, n'a cessé de croître, mais les deux tiers de ces engins sont employés exclusivement sur les lignes électriques dont l'étendue est très faible (5 pour 100 du réseau allemand).

(2) 1929 : 677 500 wagons ; 1937 : 626 950 wagons.

tole jusqu'à l'extrême limite les vieux « tacots » (1). En 1938, plus de 14 pour 100 des locomotives étaient constamment immobilisées pour réparation.

Aussi, ne sera-t-on pas étonné d'apprendre officiellement que les déraillements ont augmenté de 21 pour 100 en 1937 à 33 pour 100 en 1938 et à 45 pour 100 dans les premiers mois de 1939, ces accidents, ajoute le rapport, étant principalement causés par « les ruptures d'essieux et l'insuffisance des voies ».

Non seulement le matériel n'était pas remplacé quand il était usé, mais les voies étaient insuffisamment entretenues. Pour maintenir celles-ci en état normal, il aurait fallu en renouveler chaque année 4 000 kilomètres ; c'était le chiffre autour duquel on évoluait au temps de l'ancien Reich. Depuis l'avènement des nazis, on diminue chaque année cette réfection indispensable ; en 1938, elle tombe à 1 000 kilomètres de voies seulement, le quart de ce qui serait nécessaire ! Même les aiguilles ne sont plus changées au rythme normal. Quant aux traverses, on se contente d'en tirer de nouvelles du cœur de celles qui sont réformées. A la veille de la guerre, on réduisait encore de 40 pour 100 le programme de renouvellement.

Une question se pose à l'esprit en présence d'un pareil abandon : comment un si bel organisme a-t-il pu tomber si bas ? La réponse n'est pas difficile à formuler. Peut-être au début l'idée de porter tous ses efforts sur la création des autostrades a-t-elle eu une influence sur les décisions du Führer, bien que le chemin de fer dût rester à la guerre, sinon l'organe principal de manœuvre stratégique, du moins celui du ravitaillement des armées et du pays. Un gouvernement sérieux n'avait pas le droit, en tout cas, de laisser un des grands moteurs du pays descendre à un état de décrépitude si prononcé que la Reichsbahn, dans son rapport de 1938, constatait qu'il était « aux limites de ses capacités ». La Compagnie réclamait énergiquement, pour pouvoir vivre, la commande annuelle de 50 000 wagons, et un effort parallèle sur les aiguilles comme sur la voie.

Mais la vraie raison n'est pas là. En réalité, le gouvernement

(1) Les chemins de fer doivent d'ailleurs fournir la matière première de ces réfections sous forme de vieux fers ou de vieilles tôles.

nazi, voulant créer du matériel de guerre à outrance, manquant de matières premières, manquant de main-d'œuvre (1), a fait cette folie de laisser se dégrader dangereusement un de ses principaux organes de guerre. Il va bientôt en ressentir les conséquences.

LES AUTOSTRADES

Aucun domaine ne permet de suivre avec plus de précision l'évolution maladive du cerveau de Hitler, depuis son accession au pouvoir, que celui des autostrades.

Cet homme est parti, en 1932, d'une idée vraiment géniale, et d'ailleurs parfaitement réalisable. Elle consistait à créer de toutes pièces, en quelques années, un réseau routier nouveau, qui devait présenter le triple avantage d'occuper les chômeurs, de compléter les communications terrestres de l'Empire devenues insuffisantes pour les nécessités de la vie industrielle allemande, enfin et surtout, de mettre, en cas de guerre, entre les mains du généralissime un admirable organe de manœuvre stratégique.

Le programme initial s'élevait à 7 200 kilomètres, et devait être terminé en 1939 au plus tard. Retenez la date fatidique. Il comportait deux rocades parallèles aux frontières franco-belge et polonaise, et trois lignes de communications perpendiculaires destinées à permettre aux grandes unités militaires de traverser l'Allemagne de l'est à l'ouest, ou réciproquement, suivant les exigences stratégiques, et avec le maximum de vitesse. Des expériences faites par la Reichswehr ne promettaient-elles pas un débit horaire de 72 000 hommes, en supposant la moitié des voitures affectées au matériel (2) ?

Cette œuvre grandiose, et d'une utilité certaine, paraissait d'une réalisation facile. Dès le début, un effectif considérable y fut affecté, qui atteignait déjà le nombre de 83 363 hommes en 1934.

Les années passent. Au cours de chacune d'elles, au lieu de s'en tenir au plan initial, on le développe. De nouvelles

(1) « Il faudrait 20 000 hommes de plus aux industries qui nous fournissent le matériel », dit la Reichsbahn.

(2) Voir *Poids lourds et autostrades*, dans la *Revue* du 1er février 1936.

autostrades sont prévues qui finissent par gonfler le plan initial de telle sorte qu'elles en doublent l'envergure en 1938 (1).

Cette politique était parfaite en apparence ; elle permet-

RÉSEAU ALLEMAND D'AUTOSTRADES

En traits noirs, réseau réalisé au 1er mai 1939; en pointillé, projet total.

tait, dans le Congrès du Parti, de célébrer la puissance de l'Allemagne ; la réalisation était moins brillante.

Au lieu de terminer tout d'abord le plan de 1932 en vue de créer un premier réseau homogène, on ouvrait chaque année, sur les points les plus divers de l'Empire, de nouveaux chantiers ; rien que pour l'année 1939, ceux-ci atteignaient plus

(1) 14 000 kilomètres.

de 1 000 kilomètres. On couvrait ainsi l'Allemagne de tronçons qui, aujourd'hui, ne sont pas raccordés, et sont d'autant plus inutilisables que, conformément aux directives initiales, les communications prévues entre les autostrades et l'ancien réseau routier allemand sont extrêmement rares. A la veille de la guerre, on avait bien terminé 3 065 kilomètres, mais ces 3 065 kilomètres, comme nous le verrons plus loin, ne constituaient pas un réseau utilisable pour l'armée.

En réalité, les dirigeants de la Reichsbahn n'ont pensé, à chaque instant, qu'à donner satisfaction aux lubies du Führer. La première communication qu'ils durent établir reliait Berlin à Munich et Berchtesgaden, pour son usage personnel. Comment s'y refuser, puisque c'était celle qu'il devait utiliser ? L'État-major allemand s'y prêta d'autant plus volontiers que, prolongée vers le nord jusqu'à Stettin, et vers le sud dans la direction de Salzbourg, elle pouvait constituer une rocade utile en cas d'opérations contre la Pologne et la Tchécoslovaquie.

Au lendemain de l'Anschluss, c'est vers Vienne que se tourne l'esprit du dictateur ; il conçoit immédiatement deux autostrades qui, à cheval sur le Danube, doivent lui permettre de porter ses forces militaires au cœur même de l'Autriche et jusqu'à la frontière hongroise. On s'empresse naturellement de faire prendre corps à sa nouvelle fantaisie et, pendant ce temps-là, les travaux du programme initial ne progressent qu'au ralenti.

Après l'annexion brutale de la Tchécoslovaquie, le chancelier ne pense plus qu'à établir une communication directe avec Prague en vue d'y affermir son autorité ; on commence immédiatement les travaux. Une fois de plus, la réalisation de l'ensemble en souffre.

Au 1er mai 1939, sous des prétextes divers, le projet de réseau à construire était encore une fois augmenté de 500 kilomètres, tandis que les effectifs d'ouvriers, qui avaient atteint jusqu'à 118 000 hommes à certains jours de 1938, étaient tombés à 5 337 (1) !

A l'heure même où grandissaient les projets, les possibilités de réalisation, en effet, diminuaient. Le Reich qui, au début, avait proscrit l'utilisation des engins mécaniques

(1) 13 376 personnes au total, y compris les fonctionnaires et employés.

en vue d'augmenter l'emploi des chômeurs, devait se résigner à adopter une politique diamétralement opposée. Le nombre des travailleurs allemands requis pour de tout autres tâches, sur lesquelles nous reviendrons plus tard, s'était, en effet, accru démesurément et cet appel extérieur obligeait à freiner l'activité des chantiers d'autostrades. Pour un temps, la main-d'œuvre autrichienne, puis la main-d'œuvre tchèque, vinrent atténuer les difficultés, mais bientôt celles-ci disparurent à leur tour.

Bref, à la fin de mai 1939, on avait mis, pour l'année en cours, 6 kilomètres seulement de voies nouvelles en exploitation !

En sept ans, on a bien terminé 1 998 kilomètres, mais en de nombreux tronçons. Les seules voies ayant une valeur réelle sont indiquées sur la carte jointe à cet article, qui n'a pas besoin de longs commentaires. Du projet primitif, si harmonieux, que reste-t-il ? A peu près rien. Rien en tout cas, sauf la rocade de l'est Stettin-Munich-Salzbourg, et la voie Munich-Carlsruhe-Giessen, qui possède une valeur militaire. Pendant la guerre, les chantiers seront abandonnés, car les hommes manqueront ; la grande pensée du Führer ne pourra donc être réalisée qu'après la paix, si elle l'est jamais !

L'examen réaliste de cette œuvre démontre nettement l'impulsivité de cet homme qui ne sait pas plier sa volonté à l'accomplissement d'une tâche mûrement réfléchie et y apporter tous ses soins. La grande qualité des Allemands dans le passé était la continuité dans l'effort, la tension perpétuelle de l'esprit vers un but unique. Aujourd'hui, on a l'impression d'une mouche qui bourdonne dans toutes les directions et butine les fleurs au petit bonheur. Hitler voit chaque jour beaucoup plus grand ; chaque jour il donne des ordres détruisant les précédents, auxquels ses subordonnés se plient d'ailleurs servilement. Il commence toujours, mais ne termine jamais. N'est-ce pas là, en vérité, la caractéristique de la folie ?

CONCLUSIONS

Le Reich aborde la guerre, une guerre qui sera plus que toute autre une guerre de transports, avec un vieux

réseau routier négligé, un nouveau réseau d'autostrades encore inexistant, des chemins de fer dans un état de décrépitude que se plaisent à souligner les documents officiels eux-mêmes.

Comment le gouvernement nazi pourra-t-il effectuer les transports de millions d'hommes et de millions de tonnes de matériel que réclamera le haut commandement, et qu'exigera le maintien en activité des industries de guerre ? Les machines qui lui manquent, les wagons, où les commandera-t-il ? En Allemagne ? Peut-on supposer un seul instant qu'elle pourra, en temps de guerre, faire face à une tâche qui la dépassait déjà en temps de paix ? En Russie ? Mais cette Puissance ne suffit déjà pas à satisfaire ses propres besoins ; comment supposer qu'elle se démunisse dans une période aussi trouble, même au bénéfice d'un allié temporaire, et quelles difficultés d'ailleurs ne rencontrerait-elle pas pour transporter son précieux matériel à pied-d'œuvre !

Nous venons de toucher du doigt, dans un domaine particulier, mais d'une importance capitale pour la guerre totale, le désordre créé par les nazis. La malfaçon que nous constatons ne s'étend-elle pas à l'industrie, aux administrations, même à l'armée ? Dans ce bloc de si belle apparence, n'y a-t-il pas de nombreuses fissures ? C'est la question que tout esprit indépendant est en droit de se poser.

SERRIGNY.

(A suivre.)

LE COMBAT
CONTRE LES OMBRES

CINQUIÈME PARTIE (1)

I

Justin s'en fut au petit matin et Laurent retomba dans la solitude. Il dormait mal, tout occupé qu'il était de répondre, en pensée, aux sophismes et même aux injures de ses adversaires. Dans la torpeur des insomnies, dans l'ombre moite et hantée où l'esprit s'égare, il s'appliquait à dénombrer ses arguments, à parfaire son plaidoyer. Il se levait, déjà recru, s'habillait avec des gestes d'automate, descendait prendre le courrier, et, parfois, devait patienter sous le porche, en attendant le facteur. Il lisait les lettres sur le trottoir, toujours dans l'attente de consolations qui n'arrivaient point, toujours navré de quelque nouvelle offense. Le paquet de coupures ne faisait presque jamais défaut. Laurent l'ouvrait avec des doigts tremblants de rage. Le vent lui arrachait parfois un ou deux bouts de papier, et le jeune homme courait, pour les rattraper, en cherchant des excuses à cette affreuse curiosité : « Il faut quand même que je sache... »

Souvent, il éprouvait un besoin violent de répondre, tout de suite, au moins pour se soulager. Il revenait sur ses pas

(1) Voyez la *Revue* des 15 août, 1er et 15 septembre, 1er octobre.

et remontait les cinq étages. Il se jetait sur la plume et le papier tout en s'exhortant au calme. Il retombait fatalement dans des formules dont il était las et un peu dégoûté : « Monsieur, usant de mon droit de réponse, je vous prie d'insérer la présente lettre par laquelle j'apporte un démenti formel aux allégations... » Parfois, il s'arrêtait, la plume en l'air. Il disait : « Ce n'est pas mon métier. Je ne sais pas tourner les phrases dans le style de la polémique. Je répète sans cesse la même chose. C'est une besogne ignoble... » Les lettres achevées, il éprouvait du soulagement. Il se hâtait de les timbrer et de les jeter à la boîte. Puis il tirait sa montre, comprenait qu'il était en retard, et prenait un taxi pour se faire conduire à l'Institut. Il songeait, chemin faisant : « On me reproche de négliger un peu mon travail. On n'a pas tout à fait tort. Je ne sais plus où donner de la tête. »

Il jetait sur son domaine, sur son cher laboratoire, un regard distrait, étonné. Qu'un de ses préparateurs vînt lui demander un renseignement ou un conseil, il répondait au hasard, comme un homme qui tombe de la lune. Un peu plus tard, seul enfin, il tirait de sa poche les maudites coupures de journaux et il recommençait de les lire en grinçant des dents. Le ton de la presse changeait insensiblement. Laurent n'était plus, ainsi que les premiers jours, l'insulteur des humbles ; il devenait, petit à petit, « cet expérimentateur sans scrupules qui traite l'humanité comme un simple cochon d'Inde et s'imagine sans doute qu'on le laissera longtemps poursuivre son impudente besogne ».

Laurent songeait : « Justin n'a peut-être pas tort. On pourrait croire qu'il y a comme un chef d'orchestre à cet infernal concert. »

Et puis, une fois de plus, le ton changeait. Les attaques devinrent plus directes et plus perfides aussi. *La Grenouille rousse*, qui, depuis le début de la bataille, s'était signalée par son acharnement, semblait redoubler d'astucieuse violence. C'était un petit libelle de format réduit, qui paraissait deux fois par semaine, sans aucune signature, et qui contenait, outre des pamphlets politiques, quantité de notules sur les scandales de la saison et sur les mésaventures de personnes en vue. *La Grenouille* fit soudain paraître, entre deux caricatures, un article assez bref, atroce dans l'esprit et dans les

termes, où Laurent se trouvait présenté non seulement comme un praticien sadique, passionné de recherches par trop scabreuses, mais encore comme un aventurier dont le passé ne manquerait pas d'attirer quelque jour l'attention d'une police vraiment digne de la confiance publique. « Le Sieur L... P..., disait le rédacteur de ce texte surprenant, a fait, en 1906 ou en 1907, partie d'une association d'anarchistes qui vivaient à Bièvres et qui, pour cacher leurs agissements sous un prétexte honorable, exploitaient une maison de commerce. L'un des membres de cette association, le nommé Jean-Paul Sénac, s'est suicidé, quelque temps après la faillite de ce groupement, dans des conditions dramatiques. Il paraît que M. L... P..., s'il était interrogé par des personnes résolues, pourrait donner des explications sur la mort de son camarade. » L'article s'ornait de ce titre insolent : *Un joli monsieur*. Le paragraphe final, non sans exclamations scandalisées, confirmait que le fameux L... P... se trouvait, — par l'effet d'une tolérance inqualifiable, — diriger un service important dans un laboratoire public.

Laurent tomba dans une rêverie douloureuse. Qui pouvait penser encore au pauvre Jean-Paul Sénac ? Depuis plus de cinq ans, Sénac s'enfonçait dans l'oubli. La vie, qu'il n'aimait pas, l'avait cruellement rejeté. Qui donc avait le courage d'aller chercher ce fantôme pour essayer de l'engager dans la répugnante querelle ?

Trois jours passèrent et *la Grenouille* parut encore, avec un nouvel article intitulé, celui-là : *Joli monsieur, jolie famille*. Le pamphlétaire anonyme expliquait avec humour que le fameux L... P..., honte de la science moderne, chassait naturellement de race. Que son père, autre charlatan, était hors de France pour des raisons qu'il faudrait éclaircir un jour, et qu'il y aurait peut-être lieu de s'occuper bientôt de certains autres membres de cette prestigieuse nichée...

Laurent aurait bien crié. Ce dernier trait lui faisait mal, beaucoup plus encore que les autres. Il grondait, silencieusement : « Qu'est-ce qu'ils vont chercher ? Qu'est-ce qu'ils vont trouver maintenant ? »

Il ne songeait pas à la réaction du clan. Elle ne se fit pas attendre. Le jour même, comme Laurent était au laboratoire, Joseph téléphona. La passe fut brève et brutale.

— Tu sais, disait le frère aîné, tu sais que je ne veux pas d'histoires.

— Je suis désolé ; mais qu'est-ce que je peux faire pour arrêter cette marée de calomnies ?

— Arrange-toi comme tu voudras. Et que je ne sois pas en cause. Autrement, je te désavoue.

— Eh bien ! Joseph, désavoue-moi.

Le gaillard écumait, là-bas, au bout du fil. Il crachait dans l'appareil. On l'entendait taper du pied en terminant l'entretien. Sans doute avait-il des méthodes personnelles pour intimider l'adversaire ; car il ne fut plus question, dans la suite de la bagarre, que de Laurent, de Laurent tout seul. Toutefois, le jeune homme reçut, de son frère Ferdinand, une très petite lettre, furieuse et glaciale : « Claire a beaucoup pleuré. N'oublie pas que c'est ta faute. Si mon nom se trouvait prononcé dans cette abominable histoire, je pourrais perdre ma situation et tu en serais responsable... » Dix ou quinze lignes de ce goût. Laurent en fut désespéré. Il décida pourtant de ne point répondre et s'en tint à son propos. Il avait bien assez à faire avec les soubresauts imprévus de cette bataille absurde.

L'interview de *l'Écho* venait enfin de paraître. Elle était, somme toute, fidèle pour tout ce qui concernait Laurent ; mais le journaliste annonçait qu'il avait jugé raisonnable d'interroger aussi, en manière de contrepartie, un des collaborateurs du jeune savant et que, pour des raisons bien compréhensibles, ce collaborateur désirait garder l'anonymat. Suivait une demi-colonne d'un texte confus et presque incohérent où Laurent était représenté comme incapable de diriger sérieusement un service de l'Institut national. Laurent avait sept personnes sous ses ordres. Laquelle des sept avait parlé ? Qu'avait-elle pu dire au juste ? Laurent s'épuisait à chercher, sur ces visages familiers, un indice de félonie. Puis il pensa tout à coup que ce fumeux réquisitoire était assez dans le style de l'impossible Birault, qui devait bien encore sévir en quelque endroit du monde. Cette pensée lui procura de l'allégement.

Il venait de faire paraître dans *la Presse*, par l'entremise de Vuillaume, toujours obligeant, une sorte de mise au point qu'il avait intitulée : *Précision sur la querelle des labo-*

ratoires. Il y disait, incidemment : « Si, par exemple, mon éminent collègue Hubert Joire, sous la direction éclairée de qui se préparent, à l'Institut national, des extraits de glandes fraîches, venait un jour à découvrir que ces manipulations délicates sont opérées par des employés qui refusent de se conformer à la stricte technique, le bon sens et la morale l'inclineraient sans retard à des sanctions. Le problème disciplinaire est d'une parfaite simplicité. »

Le résultat fut lamentable. Sans en avertir Laurent, M. Hubert Joire fit tenir à *la Presse* une sèche rectification dans laquelle il disait que M. le docteur L. Pasquier pouvait assurément prendre des exemples, mais qu'il avait grand tort de mettre en cause, même de manière accidentelle et allusive, un collègue dans le service de qui le moindre fait d'indiscipline était tout à fait improbable.

Laurent fut si cruellement humilié qu'il essuya cet affront sans tenter la moindre riposte. Le lendemain même, on vit paraître, dans diverses gazettes, une petite note dont Laurent pensait qu'il devait rire, car elle était ridicule, mais dont pourtant il ne rit point. Elle était ainsi rédigée : « M. L. Pasquier, assureur-conseil, 18, boulevard Exelmans, croit devoir avertir sa nombreuse clientèle qu'il n'a rien de commun avec son homonyme, L. Pasquier, dont le nom est souvent prononcé dans la presse parisienne à propos d'un scandale récent. »

Le jour même, au laboratoire, Laurent reçut une visite. C'était un petit bonhomme jaune de cuir, noir de poil. Il parlait le français de manière désinvolte, avec un terrible accent. Il dit, à peine introduit :

— Je ne suis pas journaliste.

Et, comme Laurent faisait un signe de tête, le visiteur ajouta :

— Je m'intéresse aux sciences. Je suis, comme tout le monde, la campagne que vous menez au sujet des laboratoires. On vous attaque beaucoup...

Une fois encore, Laurent esquissa, de la tête, un signe évasif.

— Ce journal, *la Grenouille rousse*, est rédigé par des gens sans scrupules. Oh ! je ne les connais pas. Mais je sais que l'on peut facilement les réduire au silence.

Le visiteur s'arrêta, ferma l'œil droit et murmura, dans un laborieux sourire :

— Il paraît que ce n'est pas énormément cher.

Laurent se mit debout, traversa la pièce, ouvrit la porte toute grande, et fit un signe au petit bonhomme qui sortit, sans ajouter un mot.

L'été rayonnait sur Paris. Laurent n'en sentait point la brûlure. Un grand souffle d'angoisse commençait à courir sur l'Europe effrayée. Laurent n'entendait point venir cet orage. Il ne comprenait que son mal, il n'éprouvait que sa tempête. Il se serrait parfois la tête à deux mains et gémissait, pour lui seul : « Je ne peux plus travailler. Je ne sais plus rien. Je ne serai plus jamais capable de faire quelque chose de bon. Tous ces gens finiront par me rendre complètement fou. »

Il se résolut à tenter encore une démarche pour apercevoir Larminat. « Je lui parlerai franchement. Je veux tirer la chose au clair. » Le directeur était toujours invisible. Il fit parvenir à Laurent une petite « note de service » disant que M. Pasquier était prié « de ne pas demander sans motif urgent des audiences au directeur général et que les notes manuscrites suffisaient pour assurer la liaison entre les différents organes de l'Institut ».

Le soir, l'étouffante journée sur le point de succomber, Laurent s'en allait passer une heure avec la vieille dame Pasquier. Elle priait la servante de mettre un couvert de plus et s'enfonçait presque aussitôt dans un silence hagard dont elle sortait parfois pour dire des choses non pas incohérentes, mais imprévues, parce qu'elle ne laissait rien connaître des chemins par lesquels, de détour en détour, elle était venue jusque-là. Un soir, elle sortit de cette sombre rêverie, regarda Laurent avec une sorte d'étonnement, dit à voix basse :

— Tu es là ! C'est vrai, tu es là, Laurent !

Et, tout aussitôt, elle reprit la vieille plainte, celle qui, depuis près de vingt ans, lui remontait toujours aux lèvres :

— Il me semble que tu n'aimes plus ton père. Si c'était vrai, comme je serais triste !

Laurent tourna la tête pour cacher son irritation. Il songeait : « Encore le mensonge ! Maman elle-même commence à mentir. Je sais que c'est pour sauver, malgré tout, quelque chose qui est sa foi profonde, sa raison d'être, pour

sauver sa pauvre famille. Eh bien, tant pis ! tant pis ! Je n'accepte plus ce mensonge. »

Il dit, brutalement :

— Nous savons pourtant bien à quoi nous en tenir.

C'était vague et presque grossier. Le visage de la vieille dame exprima soudain la frayeur. Elle murmura, très bas, d'une voix suppliante :

— Pourquoi me dis-tu cela ? Non, nous ne savons rien.

Laurent haussa les épaules et battit en retraite. Il songeait : « Si je continue, je fais une mauvaise action. Non, non, le mensonge est le maître. Respectons-le. »

Il se tut. Un peu plus tard, il se reprit à penser : « Qu'est-ce que c'est qu'un tel silence ? De la charité sublime ? De l'amour ? Ou, plus simplement, de l'orgueil ? Allons, voilà que je blasphème. Mais quoi ! elle ne trouve pas à me dire un mot de mes tristesses personnelles. Peut-être qu'elle ne sait rien. Peut-être qu'elle est, en quelque sorte, anesthésiée par la douleur. »

Ce soir-là, comme il regagnait son logis, en suivant le pied des maisons qui restituaient la chaleur du jour au long crépuscule d'été, Laurent aperçut, dans la lueur d'un lampadaire, un visage qu'il connaissait. Le promeneur, homme jeune encore, au visage épanoui, fleuri, crédule, cria tout aussitôt :

— Pasquier !

C'était un ancien camarade, perdu de vue depuis dix ans, un de ces passants de jadis que l'on tutoie volontiers et dont on n'est pas très sûr de se rappeler exactement le nom.

Ils causèrent quelques minutes, puis le garçon dit, d'une voix jubilante et presque respectueuse :

— C'est merveilleux, hein ! En ce moment, tout le monde, à Paris, parle de toi.

Laurent haussa les épaules :

— Je trouve que c'est plutôt pénible, étant donné ce que l'on dit.

Le passant secouait la tête. Il avalait sa salive. Il reprit enfin avec un soupir de regret :

— Ça ne fait rien, c'est toujours ça. Moi, je n'ai jamais réussi à faire parler de moi.

Laurent serra cette main molle et continua sa route. Était-il possible que ce breuvage amer qu'il lui fallait avaler,

de gré ou de force, eût, pour d'autres palais, le goût enivrant de la gloire ? C'était parfaitement possible.

Rentré dans son logis aérien, Laurent, pour occuper les premières heures de la nuit, écrivait à Jacqueline de longues lettres désolées. La jeune fille, environ ce temps, était fort chargée de travail. Elle accourait quand même, entre deux courses, à l'improviste, dès le lendemain, trouvait Laurent au gîte, au laboratoire ou chez le traiteur, le regardait longtemps, d'un œil attentif et sagace, et lui posait sur le front deux petites mains toujours miraculeusement froides.

Laurent avait d'autres visites et, presque chaque jour, celle de Roch. L'étrange garçon, souvent rabroué, revenait toujours. Il n'avait même pas l'air de se rappeler, le soir, la querelle du matin. D'une voix égale et molle, il apportait les nouvelles. Il disait :

— N'aie pas peur pour Chartrain. Il ne quittera pas Paris avant les premiers jours d'août. Il s'occupe de ton affaire. Il a vraiment de la sympathie pour toi. D'ailleurs, il déteste Larminat. C'est tout dire. Mais...

— Mais quoi ?

— Tout ce bruit, tous ces articles, toute cette cuisine des journaux, ça l'épouvante un peu, le père Chartrain. A l'idée de voir son nom imprimé dans les gazettes, avec peut-être des insultes, tout de suite il faiblit. C'est assez naturel. Quant à Desbarres...

Eugène Roch s'arrêtait pour allumer, à deux ou trois reprises, une cigarette pleine de bûches. Laurent le regardait d'un air exaspéré :

— Alors ? Ce que tu sais sur Desbarres ?

— Je ne sais rien. C'est-à-dire que Desbarres, c'est un brave type. En temps ordinaire, il aurait peut-être du courage. Malheureusement...

— Malheureusement, nous ne sommes pas en temps ordinaire, il paraît ?

Roch, de la tête, fit un signe négatif.

— Desbarres, dit-il, attend la rosette. Il l'aura sûrement, cette fois, dans la promotion d'été. Pour l'instant, il vaut mieux qu'il se tienne tranquille. Si toute cette affaire était arrivée en octobre, Desbarres aurait été certainement avec toi. Mais, réfléchis bien : en ce moment, se jeter dans

une bagarre, ce serait pour lui terrible. Ce serait deux ou trois années de travail à peu près perdues.

— Cela n'a rien à voir avec son travail à lui.

— Si, je veux dire : deux ou trois années de travail dans les ministères, pour cette fameuse rosette.

Roch, ces propos lâchés, par bribes et par tronçons, retournait à son mégot. Laurent songeait : « Je suis seul ! Je suis seul ! Je me débats comme une mouche dans une toile d'araignée. Qu'est-ce qui m'aime ? Personne. »

Un joli démenti lui vint, un beau matin, dans une lettre de Nantes. Justin avait, au prix de beaucoup de ruses et d'efforts, fait paraître dans *l'Éveil* un papier de sa meilleure encre. Il l'envoyait, avec un mot. Il avait, expliquait-il, pour des raisons d'obédience et de discipline partisanes, laissé tomber toute une part de son texte, la plus énergique, la plus chaude. Le reste était encore bien bon, bien généreux, bien brave. Le tout s'intitulait : *Appel à la justice*, et le petit Weill, comme on disait dans l'entourage de Laurent, terminait ce bon morceau de courage par un mot de sa façon : « Il faut laisser M. Pasquier, loyal serviteur de la science, poursuivre son œuvre de paix. La France ne peut pas s'offrir le luxe d'une autre Affaire. »

Laurent lisait et relisait avec délice la prose de son cher ami. Malheureusement, personne à Paris ne devait recevoir *l'Éveil*. Cette lance allait se briser dans le vide.

Le lendemain, en première page de *la Mêlée*, parut, sous une signature inconnue, une *Lettre ouverte à M. le grand-chancelier de la Légion d'honneur*. L'auteur de cette lettre déclarait qu'il fallait en finir avec « le louchissime » M. Pasquier et lui retirer cette croix qu'il avait gagnée, d'ailleurs, dans des conditions fort obscures...

Ce jour-là, comme il sortait, vers la fin de l'après-midi, du Palais de Justice où il avait tenté de rejoindre un avocat de ses amis pour lui demander assistance, Laurent se trouva soudain sur le parvis de Notre-Dame. Il faisait une chaleur moite, une de ces chaleurs qui rendent les mouches folles d'audace et d'acharnement. Laurent avait grand soif d'ombre, grand désir de fraîcheur. D'instinct, il poussa la porte de l'église.

L'immense vaisseau semblait désert. Le soleil de la

soirée jouait à travers les vitraux ; mais, dans les bas-côtés, s'accumulait une ombre vraiment paisible et reposante. Laurent s'assit sur une chaise, les mains pendantes entre les genoux, comme un pauvre. D'humbles officiers du culte allaient d'une chapelle à l'autre, versant de l'huile dans des vases, allumant et soufflant des cires dont le parfum se mêlait à cette odeur d'urne, à cette odeur de pierre et de terre qui est l'odeur même des églises. Un grand silence entrait dans l'esprit du jeune homme. Il songea soudain, avec une sorte d'amertume et même avec ressentiment : « Il y a des gens qui viennent ici quand ils sont malheureux. Et ils s'en vont soulagés. Moi, je ne m'en irai pas soulagé. C'est injuste ! C'est injuste ! »

Un peu plus tard, il eut une pensée naïve : « Si je croyais, tout me serait peut-être plus facile, même de supporter l'humiliation, la méchanceté, la haine. Seulement, voilà, je ne crois pas. Au fond, je n'ai pas de chance. » Il était, à cette minute, non pas abattu, mais humble et presque résigné.

Il resta là près d'une heure, dans un engourdissement voisin du sommeil. Puis il sortit. La chaleur, dans la rue, commençait à décroître. Laurent pensa : « Cette fraîcheur m'a fait du bien. Je me trouve mieux, beaucoup mieux. » Il sentait un pâle sourire lui détendre les traits du visage. « La prière, songea-t-il, ce doit être quelque chose de cette sorte, mais plus fort. Est-ce que j'aurais prié sans le savoir ? Ce serait quand même étonnant, pour un rationaliste. »

Laurent fit encore quelques pas au hasard et, soudainement orienté, se dit : « Je vais aller voir Cécile. Oh ! pas à cause de cette pensée sur la prière, évidemment. Mais pour la voir, pour lui parler, peut-être même pour l'entendre. »

II

Cécile, dès la fin de son procès en divorce, avait abandonné l'hôtel de la rue de Prony. Elle habitait maintenant, sur le quai de Passy, l'une des maisons qui se dressent au bord du fleuve comme de grandes falaises calcaires. Elle avait loué les deux étages supérieurs pour s'isoler des voisins, faire librement travailler ses élèves, et maintenir autour d'elle une bonne marge de silence.

Pendant qu'il s'élevait doucement, dans un ascenseur languide, Laurent perçut un bruit de pas, sur le tapis de l'escalier. Une personne, encore invisible, descendait les degrés d'un pas vif. Et, tout à coup, dans la lumière d'une fenêtre, Laurent aperçut Richard Fauvet, l'ancien mari de Cécile. Une seconde, les deux hommes se dévisagèrent en silence. Puis, l'ascenseur continuant de s'élever, Richard disparut dans la spire de l'escalier. « C'est bien étrange, pensa Laurent. Que vient-il donc faire ici ? »

Cécile était seule, dans le salon de musique. Elle se tenait assise, tête basse, devant un grand clavecin et tournait le dos à la porte.

— Je te dérange, murmura Laurent. Peut-être allais-tu jouer ? Peut-être viens-tu de jouer ?

De la main, Cécile fit « non ». Elle ne semblait pas inquiète, mais paisible, et surtout froide. Au bout d'un long moment, elle demanda :

— As-tu rencontré Richard ?

— Oui, je l'ai vu dans l'escalier.

Il ajouta, presque aussitôt, avec rancune :

— Tu disais, l'an dernier, que tu ne voulais plus le voir.

Cécile répondit, la voix lointaine :

— Je ne le vois pas... C'est la deuxième fois qu'il vient depuis notre séparation. Il s'assied, là. Je ne peux pas, je ne désire pas lui fermer la porte de ma maison.

— Que veut-il ? fit âprement le jeune homme. Te demander de l'argent, peut-être ?

Cécile secoua la tête avec étonnement :

— Non, ce n'est quand même pas son caractère.

— Alors, pourquoi vient-il te tourmenter ?

Cécile regardait au loin, par la grande baie vitrée, l'ombre s'étendre sur Paris.

— Il peut encore souffrir, comme tout le monde. Il n'est pas exempté de souffrir. Il est même encore capable de souffrir profondément.

— Sœur ! méfie-toi de la pitié.

Cécile fit un geste plein de tristesse et de fierté qui signifiait sans doute : « Ne crains rien ! Ne crains rien ! » Elle ajouta presque aussitôt :

— Il me dit des choses étranges, inattendues. Il me

dit qu'il est devenu meilleur et que je dois lui pardonner le mal qu'il m'a pu faire.

— Méfie-toi de cet agenouillement.

— Oh ! reprit Cécile, à lui, j'ai tout pardonné. C'est à moi que je voudrais pardonner encore des choses. J'ai sans doute été très dure avec ce malheureux garçon.

— Méfie-moi de ce remords.

— Non, non, tu n'as rien à craindre. Je sais merveilleusement bien ce que je dois faire, du moins pour le pauvre Richard.

Elle ajouta, plus bas :

— Tu sais que je ne suis pas seule.

« C'est étonnant, pensa Laurent. Cécile, qui est croyante, vient de parler tout à fait comme Jacqueline qui ne l'est pas. »

La jeune femme croisait et décroisait ses mains aux doigts délicats. Elle s'écria, soudain :

— Si je me laisse tourmenter, c'est que j'ai mérité de l'être !

Elle n'avait plus sa hautaine et froide assurance. Elle s'était mise debout et se promenait dans la pièce en déplaçant les objets avec des gestes soucieux. Elle dit :

— Quand as-tu vu maman ?

— Mais hier soir encore. J'y vais presque tous les soirs.

— Tu ne sais rien ?

— A quel sujet ?

— Tu ne sais rien de papa ?

— Oh ! rien ! Je reçois des cartes postales, comme toi, sans doute ?

— Oui.

Cécile se tourna vers Laurent. Son beau visage, qu'avec tant de rigueur elle contraignait à l'impassibilité, venait soudain de se contracter sous l'empire de la colère.

— Le révoltant, dans tout cela, c'est que toute cette histoire, la fugue de papa, cette espèce de catastrophe, eh bien ! tout cela, c'est ma faute, oui, c'est ma faute...

— Ta faute ! Mais c'est impossible.

— Ne me demande rien. Je t'expliquerai tout, plus tard. Je sais, Laurent, je sais que tu as de grands ennuis. Je ne lis jamais les journaux. Mais je sais.

— Merci, ma sœur.

— Et si je ne te dis rien, c'est que je pense, je crois, je suis sûrement en droit de croire que tu es au-dessus de cela. Rien de cela ne peut t'atteindre dans le cœur de ceux qui t'aiment.

Laurent murmura, l'air honteux :

— Il est difficile d'assurer qu'on est au-dessus de quoi que ce soit... Pour ce que tu dis de papa, c'est quand même inexplicable.

— N'en parle pas, je te prie, pas pour l'instant du moins. Cela me fait trop de mal. Veux-tu dîner avec moi ?

— Non, dit Laurent, je dois rentrer chez moi. J'ai mille et mille choses à faire.

Au moment d'ouvrir la porte, dans l'ombre de l'antichambre, il prit le poignet de Cécile.

— Je vais peut-être dire une sottise. N'importe ! Réponds-moi, Cécile : si Dieu est tout-puissant, pourquoi n'a-t-il pas, depuis longtemps, depuis toujours, remporté un triomphe total ?

Alors Cécile, d'une voix irritée :

— Dieu est comme nous tous : il vit, il souffre et il espère. Et maintenant, tais-toi. Tais-toi !

Elle le poussait vers la porte.

Laurent prit un autobus et rentra chez lui très vite. Il espérait trouver une lettre de Jacqueline. La nuit tombait. Le jeune homme pensait : « Cécile devrait avoir la paix, puisqu'elle a découvert sa route. Mais non, elle souffre, comme moi, comme nous, comme tout le monde. Et puis, qu'est-ce que cela veut dire, cette mystérieuse allusion à la fuite de papa ? »

Le courrier du soir attendait, dans la loge de la concierge. Il n'y avait pas de lettre de Jacqueline, mais seulement quelques billets dont certain sur lequel, tout de suite, Laurent reconnut l'écriture de Schleiter.

Léon Schleiter avait été le préparateur de Dastre, dans les premières années du siècle, à la Faculté des sciences. Agrégé, puis docteur, il avait, de bonne heure, abandonné le laboratoire pour la politique. Il avait été longtemps chef de cabinet de Viviani. Il occupait de nouveau ce poste, depuis le ministère de juin. Naguère, pendant un interrègne, Schleiter s'était fait donner, à titre de dédommage-

ment, le secrétariat de la présidence au Sénat. Il avait quitté la fonction, pour suivre son chef, mais il avait gardé l'appartement, après une petite entente avec son successeur, qui était jeune et célibataire.

Laurent ouvrit l'enveloppe. Quatre ou cinq lignes, pas davantage, et de ce style sec où Schleiter excellait : « Venez me voir sans tarder. Si cette lettre arrive à temps, venez dès ce soir, Pasquier. J'ai quelque chose à vous dire. Je serai chez moi, pour vous, jusqu'à minuit. »

Il était neuf heures moins le quart. Laurent descendit, gagna le boulevard Saint-Michel, mangea, debout, dans un bar, un sandwich au jambon, but un verre de bière, et, par la rue de Médicis, gagna le Palais du Sénat.

Schleiter atteignait la quarantaine. Il était toujours aussi long, aussi maigre, aussi funèbre. Mais il s'était marié. Depuis la crasseuse petite maison de la rue Saint-Jacques, il avait fait du chemin. Il habitait avec aisance des appartements somptueux.

Il reçut Laurent dans une bibliothèque pleine de lutrins, de sphères et de vitrines sous lesquelles brillaient de nobles reliures. Et, tout de suite, il prit ce ton de cordialité impérieuse qui, depuis leurs commencements, était sa marque naturelle.

— Mon petit, prononça-t-il, ça ne peut pas durer comme ça.

De son maître, M. Dastre, il avait gardé cette manière amicale d'appeler « mon petit » tous ceux qui l'approchaient et qu'il pensait dominer. Mais, à la différence de M. Dastre, il colorait le mot d'un rien de condescendance.

— Je suis bien de votre avis, Schleiter, ça ne peut pas durer.

Enfoncé dans un fauteuil, ses longues mains pendantes, l'œil au tapis, Schleiter poursuivit, de sa voix mate, sans chaleur, que tous ses amis appelaient « la voix du juge d'instruction » :

— Je ne suis pas, vous l'imaginez, dans toute cette pénible histoire, de ceux qui ne pensent qu'à vous accabler. Je ne suis pas non plus de ceux qui vous approuvent.

Laurent se redressait comme un cheval éperonné. Schleiter fit un geste et reprit :

— Non, mon petit. Vous avez eu des torts. Vous avez posé le problème sur le terrain politique.

— Schleiter, vous vous trompez. On a voulu m'entraîner sur ce terrain, mais je ne m'y suis pas placé. J'ignore presque tout de la politique. J'avais un mauvais employé...

— Je sais, je sais.

— Je l'ai mis à la porte. C'était un problème infime. On en fait une affaire d'État. On fouille dans ma vie privée. On m'accuse de crimes absurdes. On cherche à m'écraser, il n'y a pas d'autre mot. On veut m'enlever ma croix, et ce n'est sans doute pas tout.

Schleiter se mit à rire.

— Mon petit, tout est politique, en France. Descendez dans la rue et dites, en parlant un peu fort : « Il fera beau demain. » Cela peut prendre un sens politique. Mettez les mains dans vos poches. C'est un geste politique. Portez une fleur à votre boutonnière. C'est un emblème politique. Prenez une canne : c'est un insigne politique. Je vous le répète, mon petit, vous avez été imprudent ! Oui, imprudent et maladroit.

— Ah ! dit naïvement Laurent, c'est ce que tout le monde me dit.

— Si tout le monde vous le dit, c'est que c'est vrai. Vous avez eu le tort, en outre, de vous camper au point mort. La gauche vous a mitraillé, la droite n'a pas répondu.

— C'est probablement que je ne suis ni de la gauche, ni de la droite.

Schleiter leva l'index avec gravité.

— Impossible, mon petit. On est, nécessairement, de la droite ou de la gauche, il faut choisir. Ne revenons pas sur ce qui est révolu. Vous commencez de maigrir. Si, regardez-vous dans la glace et vous verrez que vous êtes malade. Et c'est bien pourquoi je dis que cela ne peut pas durer.

Comme Laurent ne répondait rien, Schleiter, après un silence, reprit avec lenteur :

— Vous avez des ennemis actifs et des amis qui le sont moins. Le premier devoir de ceux qui vous portent intérêt est de vous renseigner, de vous ouvrir les yeux, et, ce faisant, de vous aider.

— Je vous remercie, Schleiter, pourtant...

— Attendez. Ce que je dois vous dire est assez grave. Vous ne connaissez pas Augagneur, le nouveau ministre de l'Instruction publique ? Non. Il ne vous veut pas de mal, mais cette histoire-là l'embête, surtout dans un moment pareil. Lisez-vous l'allemand, mon petit ?

— Difficilement, dit Laurent.

— Tenez, dit Schleiter en tendant un journal. Voyez vous-même. Vous avez les honneurs de la presse allemande. Regardez l'article du *Berliner Tageblatt* : « La science française en péril. Discorde et indiscipline dans les laboratoires. Des chefs qui ne font pas leur devoir. Des subordonnés qui entretiennent le désordre, etc. »

— C'est invraisemblable, disait Laurent en secouant la tête.

— Toujours est-il que le ministre ne s'opposera pas, en principe, à ce que vous soyez traduit, dans quelques jours... oh ! pas devant un grand aréopage, plutôt devant un conseil de discipline qui se réunirait à l'Institut national et qui resterait une formation intérieure de l'Institut. Pas de machine à grand spectacle.

Laurent s'était levé, tout raide, non pas rouge comme d'ordinaire, mais vraiment pâle, vraiment blême.

— Continuez, dit-il, continuez, Schleiter.

— Mon petit, c'est bientôt la fin. On vous demandera peut-être de donner votre démission.

— Ma démission de l'Institut ?

— Évidemment.

— Et alors ?

— Si je vous ai prié de venir, c'est pour vous conseiller, Pasquier, de ne pas faire de raffut.

— C'est-à-dire ?

— Eh bien ! de vous incliner.

— Mais...

— Attendez. Et alors on s'arrangera, dès la rentrée d'octobre, pour vous caser quelque part, s'il ne se passe pas, d'ici là, des choses trop graves en Europe.

— Schleiter, dit Laurent d'une voix déchirée, ou bien vous pensez que je suis coupable, ce qui est affreux, — coupable ! coupable de quoi ? — mais alors, qu'on le prouve et qu'on me punisse. Ou je suis innocent, et je le suis, je

le suis ! Alors qu'on me laisse en paix. Mais si l'on me croit assez coupable pour me retirer mes fonctions, pourquoi veut-on m'en donner d'autres ?

— Ah ! dit Schleiter en souriant de son air funèbre, vous ne comprenez rien à ce que l'on pourrait appeler l'esprit du régime, l'esprit charitable du régime.

Il se leva, vint jusqu'à Laurent, lui mit sur l'épaule une de ses longues mains osseuses, et murmura :

— Laissez-moi vous l'avouer, Pasquier, dans toute cette affaire, vous ressemblez... comment dire ? vous ressemblez au *Petit Chose*. Vous voyez ce que c'est ?

— Mais puisque l'on n'a rien à me reprocher...

Schleiter avait pris le bras de Laurent et, doucement, doucement, il l'entraînait vers la porte.

— Rien à vous reprocher, mon petit ? Si. Réfléchissez un peu. D'abord, vous avez violé la règle du jeu.

— La règle du jeu ?

— Mais oui. Ces histoires-là ne doivent jamais aller jusqu'à la presse, jusqu'au grand public. Et puis...

— Ce n'est pas tout ?

— Non, hélas ! ce n'est pas tout. L'autre grief est plus inquiétant. Il est tiré des *Écritures*. Vous le connaissez, mon petit. « Malheur à celui par qui vient le scandale ! » Ce n'est peut-être pas le texte exact. Oh ! vous m'entendez quand même.

III

Des ténèbres du sommeil, une petite lueur se dégage. Comme une bulle argentée qui monte, de la profondeur, vers la surface de l'eau, l'âme sort de son abîme. Et, soudain, Laurent Pasquier recommence d'exister.

C'est une résurrection amère. Le sang bat lourdement la charge dans les tempes et dans la gorge. Toutes les jointures sont percluses, tous les muscles roides et douloureux. La chevelure est irritable et sèche. Il semble que les humbles glandes qui, depuis les commencements, travaillent dans l'épaisseur du cuir se soient, elles aussi, résolues à pâtir avec l'âme désemparée.

Laurent se lève, s'étire, pousse un soupir de détresse

et pense : « Nous sommes loin du corps glorieux ! » Une fois de plus, l'idée lui vient qu'il aurait pu ne pas se réveiller. Les gens qui ne se réveillent pas ont vraiment beaucoup de chance.

Il s'habille. Il aperçoit son visage dans le miroir de la toilette et il détourne la tête : ce visage ne lui plaît pas. Il tire la porte de son logis, s'arrête un instant sur le palier, saisit la rampe et se pose des questions anxieuses : « Est-ce que je sais encore descendre un escalier ? Est-ce que je suis capable de signer correctement mon nom ? Est-ce qu'ils ne vont pas finir par me détraquer tout à fait ? » Laurent ferme les paupières une minute pour se recueillir et se dompter. « Ils » ce sont les fantômes qui le tourmentent et contre lesquels, depuis déjà bien des semaines, il mène un absurde combat.

Autrefois, pour gagner l'Institut, le matin, Laurent cheminait avec allégresse dans des voies claires et spacieuses, à la mesure de son contentement, peut-être même de son orgueil. Il prenait toujours les boulevards les plus animés, les avenues les plus fameuses. Aujourd'hui, ce sont les rues étroites, pleines d'obscurité, qu'il recherche et qu'il arpente en suivant le pied des maisons. Il se glisse dans l'Institut sans même saluer le concierge. Il gagne son pavillon d'un pas furtif, en se tenant soigneusement dans l'ombre des marronniers. Il a remarqué déjà que, s'il s'approchait d'un groupe, — collègues, élèves, camarades, — tout le monde s'arrêtait de parler. Laurent tourne la tête et ne dit plus bonjour à personne. Des gens qui ne sont pas de ses ennemis finissent par murmurer en l'apercevant : « Quel caractère pénible ! »

De chaque homme qu'il rencontre, Laurent n'attend plus que plaies ou piqûres. Il songe à l'indifférence chez les autres comme à un sentiment délicieux, mais, hélas ! exceptionnel. Il est devenu merveilleusement sensible aux moindres expressions des visages. D'une foule de gestes infimes qui, sans doute, n'ont point de sens, il tire une interprétation subtile et toujours désespérante. Il passe une partie des jours à se dire : « Je suis un entêté, peut-être même un imbécile... Je m'enferre de plus en plus... Si tout le monde me lâche, c'est probablement que j'ai tort... » Mais, le reste du temps, il s'écrie en serrant les mâchoires : « J'ai raison ! J'ai raison !

Moi, je ne suis pas un lâche comme tous ces pauvres types. » Quand il pense aux « pauvres types », il ne voit pas tel ou tel visage. Un pluriel horrible et confus, petit à petit, s'étend, au regard de Laurent, sur le reste de la société, sur tout ce qui n'est pas lui.

Dès qu'il entend s'ouvrir la porte, il s'imagine que c'est, enfin, la lettre, la maudite lettre, celle dont a parlé Schleiter, celle par laquelle on le priera de se présenter, un jour, devant le conseil de discipline. Qui fera partie de ce conseil ? Laurent se le demande parfois et, tout de suite, il hausse les épaules parce qu'il est résolu fermement à ne pas même se présenter devant le fameux conseil.

Laurent fait encore semblant de travailler, mais il ne travaille guère : comment retenir cet esprit qui ne cherche qu'à s'évader ? Debout dans le petit jardin, entre les deux pavillons, il s'arrête à l'ombre vaporeuse d'un acacia. Des ouvriers couvreurs travaillent à refaire la toiture d'un bâtiment. Ils sont les uns à terre, les autres sur des échelles, d'autres encore grimpés sur les chevrons. Ils se lancent, d'un poste à l'autre, de petits paquets de tuiles. On dirait un ballet, une danse gracieuse et hardie. Les tuiles volent de mains en mains, sans jamais manquer l'essor et sans jamais manquer le but, jusqu'à venir s'amasser, en bon ordre, sur les lattes. Tout ce travail donne le spectacle de la force, de l'équilibre et surtout de l'harmonie. Laurent voudrait soudain être l'ouvrier qui, là-haut, dans le radieux azur, reçoit et range les tuiles. La danse, un moment, s'arrête. Le coryphée donne des ordres. A la réflexion d'un jardinier qui besogne sur une plate-bande, le travailleur des altitudes répond avec fierté : « Dans notre métier, nous autres, nous aimons mieux suer de chaud que trembler de froid. » Et le ballet recommence. Laurent retourne à son tourment : « J'aime ces gens. Je les admire quand ils font bien leur difficile travail. Je partage vraiment leurs peines. Je m'associe à leurs espoirs. Et il se trouve des misérables pour m'appeler insulteur des humbles ! Ce serait à grincer des dents. »

Laurent sent qu'il va peut-être commencer à grincer des dents. Et il se sauve.

En remontant l'escalier du pavillon, Laurent s'arrête et, de la main, s'appuie à la muraille. Les traits des calom-

niateurs, il les sent dans sa chair et il voudrait les arracher.

Les adversaires de Laurent, ces gens insaisissables et presque toujours inconnus qu'il appelle confusément « eux » ou « ils », ont été rechercher Birault, que Laurent pensait déjà perdu parmi les fantômes du prélude. On dit, dans les petits journaux, que Birault avait des enfants, aujourd'hui réduits à la misère. On parle de faire une collecte. Laurent sait parfaitement bien que Birault n'avait pas d'enfants. On dit encore que Birault était un pauvre tuberculeux qui luttait avec héroïsme pour travailler malgré son mal. Tout est mensonge !

Car la campagne continue. Les journaux n'ont pas encore épuisé la moelle de cet os. On parle des milliers d'ampoules que l'Institut national aurait dû détruire en hâte par la faute de M. Pasquier, et Laurent songe qu'il est presque toujours possible de trouver, à l'origine d'une calomnie, quelque petit fait véridique. La plupart des feuilles consacrent, chaque jour, un bout de colonne à ce qu'on appelle maintenant « le scandale de l'Institut national de biologie ». Les rédacteurs les plus sérieux demandent avec insistance qu'une enquête soit ordonnée.

Justin a fait un nouvel article, au sujet duquel il a failli se brouiller avec les gens de son journal. Il a dû se contenter d'envoyer le manuscrit à Laurent, qui l'a lu, les larmes aux yeux. Il sera l'unique lecteur. N'importe, c'est une petite consolation et les consolations deviennent rares.

GEORGES DUHAMEL.

(La dernière partie au prochain numéro.)

RICHELIEU ET LES ARTS

II [1]

LA PEINTURE ET LA MUSIQUE

Considérons l'évolution des maîtres de la peinture au temps de Richelieu.

Poussin travaillait avec Rubens, au Luxembourg, pour Marie de Médicis. Or, n'étant pas un Flamand, il ne prend aucune des libertés que s'accorde le peintre favori de la Reine.

« Romain », il reste français. Voilà le point qu'il faut élucider.

M. Hourticq, dans le livre si plein d'intérêt qu'il a consacré à la jeunesse de Poussin, a pu déterminer certains traits caractéristiques évoquant, — même dans la période dite « romaine », — les impressions que le peintre avait gardées des images de sa Normandie.

Parmi les raisons qui ont conduit et maintenu Poussin à Rome, il convient de distinguer près de celles qui se réfèrent aux conditions de l'existence, celles qui sont en rapport avec son art et son œuvre. Assurément Rome l'attire, comme elle attire de nombreux artistes contemporains, par la splendeur de son passé antique et de la Renaissance chrétienne. Là, Poussin encore jeune peut étudier, réfléchir, mesurer, observer. En fait, s'il copie, il copie peu ; il regarde et il pense. Au milieu des maîtres italiens contemporains, il défend avec vigueur l'énergique Dominiquin ; il ne se laisse séduire en rien par les habiletés de certains artistes en

(1) Voyez la *Revue* du 15 septembre.

renom : en tant que pensée et technique, il a son quant à soi, nettement affirmé.

En somme, s'il s'installe à Rome, c'est qu'il y a trouvé un climat favorable à sa médiocre santé. Il a acheté une « petite maison », adaptée à ses besoins et à ses goûts ; il a trouvé des amis qui l'aident et lui procurent des commandes même officielles ; il s'est marié, dans une famille française ; il a épousé une femme qu'il aime et qui lui a donné des enfants nés à Rome ; à Rome, « loin des embarras de la Cour », il jouit d'une demi-solitude, d'une tranquillité, qui lui laissent le temps de mûrir lentement et longtemps des travaux où la pensée domine.

LE GÉNIE PROPRE DU POUSSIN

La vie d'un artiste est une chose, son inspiration, sa création, une autre chose. Il convient d'interroger directement un artiste d'une si haute volée pour apprendre, de lui, quelle était sa disposition générale, sa formation, sa direction réfléchie et voulue. Laissons donc, tout d'abord, parler ce contemplateur de lui-même : « Mon naturel est contraint de chercher et aimer les choses bien ordonnées, fuyant la confusion qui m'est aussi contraire et ennemie comme est la lumière des obscures ténèbres (1). »

La voilà bien, cette clarté française ! Et cet esprit si extraordinairement muni, nous montre ainsi une faculté d'abstraction qui se retrouvera en son œuvre et que nous surprenons dans cette page difficile, recueillie au hasard de ses notes : *De l'idée de la beauté.* « L'idée de la beauté ne descend dans une matière qu'autant qu'elle est aussi bien préparée que possible. Cette préparation consiste en trois choses : l'ordre, le mode et l'apparence ou la forme. L'ordre signifie l'intervalle des parties ; le mode se rapporte à la quantité ; la forme consiste dans les lignes et dans les couleurs. Il ne suffit plus de l'ordre et de l'intervalle des parties, ni que les membres du corps aient chacun leur position naturelle, si l'on n'y ajoute pas le mode qui donne à chaque membre sa grandeur voulue, proportionnée à celle du corps, et l'appa-

(1) Lettre du 7 avril 1642.

rence, afin que les lignes soient tracées avec grâce, et la lumière et l'ombre rapprochées par une douce harmonie. D'après tout cela, on voit finalement que la beauté est complètement éloignée de la matière du corps, qu'elle ne s'en rapproche jamais qu'autant qu'elle y est disposée à l'aide de ces préparations incorporelles. De là, nous devons conclure que la peinture n'est autre qu'une *idée* des choses, incorporelle en tant qu'elle ne montre les corps qu'en représentant l'ordre et le mode d'apparence des choses : qu'enfin l'art est plus attentif à *l'idée* du beau qu'à toutes les autres. Aussi plusieurs ont voulu que cette idée fût le seul signe et comme la mesure de tous les bons peintres, et la peinture la contemplation de la beauté et la reine de l'art. »

En vérité, ce peintre est un cartésien. Cette main est un cerveau; elle *raisonne*. Comme c'est encore français, cela!

Mais, de la France elle-même, de la « douce France », quelle idée s'en fait-il, notre « Romain » ? Oui ou non, est-elle restée dans son cœur; a-t-elle saisi pour toujours son œil d'artiste ? Laissons-le parler encore.

De Paris, il écrit le 14 mars 1642 : « Telles sont les variations de ce climat ; il y a quinze jours, la température était devenue extrêmement douce; les petits oiseaux commençaient à se réjouir dans leurs chants de l'apparence du printemps; les arbrisseaux poussaient déjà leurs bourgeons; et la violette odorante avec la jeune herbe recouvrait la terre qu'un froid excessif avait rendue peu de temps auparavant aride et pulvérulente. Voilà qu'en une nuit un vent du nord, excité par l'influence de la lune rousse (comme ils l'appellent dans le pays), avec une grande quantité de neige, viennent repousser le beau temps qui s'était trop hâté. »

Ne voilà-t-il pas un regard averti, une âme sensible au modeste paysage français autant qu'elle l'est aux magnificences romaines !

Mais Poussin, dira-t-on, s'est enfui de la France et de Paris. Il a préféré Rome! Donc il n'avait pas au cœur, pour la France, cette affection fidèle que vous lui attribuez.

De Rome, précisément, à la nouvelle de la mort de Louis XIII, il écrit : « La mort du Roi et la retraite de la Cour de Monseigneur (il s'agit de Noyers) ont été deux choses

qui m'eussent fait mourir de déplaisir; je vous assure, Monsieur, que dans la commodité de ma petite maison et dans l'état de repos qu'il a plu à Dieu de m'octroyer, je n'ai pu éviter un certain (1) regret, qui m'a percé le cœur jusqu'au vif ; en sorte que je me suis trouvé ne pouvoir reposer ni jour ni nuit ; mais à la fin, quoi qu'il m'arrive, je me résous de prendre le bien et de supporter le mal (2) ».

Et quelle finesse d'observation et de langage dans le souvenir gardé de certains passages en cette belle France ! Il écrit, le 20 mars 1642, à son grand et vigilant ami, M. de Chantelou, qui vient de visiter Nîmes : « Je m'assure bien, qu'à cette fois, vous aurez cueilli avec plus de plaisir la fleur des beaux ouvrages, qu'autrefois vous n'aviez vus qu'en passant. Les choses auxquelles il y a de la perfection ne se doivent pas voir à la hâte, mais avec temps, jugement et intelligence ; il faut user des mêmes moyens à les bien juger comme à les bien faire. *Les belles filles que vous avez vues à Nîmes, ne vous auront, je m'assure, pas moins délecté l'esprit par la vue que les belles colonnes de la Maison Carrée, vu que celles-ci ne sont que de vieilles copies de celles-là* (3). »

Tous ces traits, par leur harmonie variée, nous aident à démêler quelque chose de ce mystère, l'inspiration de l'artiste.

Et maintenant, c'est l'étude attentive de l'œuvre qui va nous permettre de préciser.

Ce qui caractérise éminemment l'art de N. Poussin, c'est l'intensité dans l'expression du sentiment humain, la magnificence de la pensée dans l'ordonnance des paysages, et enfin une supériorité inégalable quand cette poésie du sentiment se rapproche de la poésie de la nature en une seule et même image.

L'expression du sentiment : le peintre en fait son souci constant, inlassable, sa recherche ardente, sa réalisation toujours juste, jamais hésitante ou forcée, soit qu'il s'agisse de scènes antiques ou modernes, soit qu'il s'agisse de scènes religieuses ou civiles. Il applique avec rigueur les prescrip-

(1) Le mot *certain* est employé, selon l'usage du temps, en son sens étymologique : un *réel* regret.

(2) 9 juin 1642, de Rome.

(3) Le même rapprochement fut fait, un jour, devant nous, par Rodin. Il comparait les colonnes parfaites à des jambes de femme. Avait-il lu ce passage des *Lettres du Poussin* ?

tions du Concile de Trente, si formelles au sujet de la convenance et de la pudeur des images ; mais, avec non moins de soin, il s'arrache au péril de la banalité, qui deviendra la plaie académique. Regardons : *l'Enlèvement des Sabines, le Maître des Falisques, la Manne, la Plaie des Philistins, l'Arche d'Alliance dans le temple de Dagon, Rébecca et Eliézer*; partout la multiplicité des sentiments humains est exprimée dans ces pages que couronne cette suite admirable, les *Sept Sacrements*.

Arrêtons-nous devant le *Sacrement de la Pénitence* : cette question de la « repentance » divine et de la « grâce » qui a troublé le cœur du siècle, en raison de la demi-réforme tentée par le jansénisme, est l'objet même du tableau. Comment ce problème théologique abstrait, le tourment des âmes pécheresses et leur apaisement par le pardon, a-t-il été traduit par la peinture ? Il l'est, indubitablement, sur les divers visages de cette assemblée groupée autour du Christ ; et, en même temps, la scène présente une réalisation sublime de la beauté, car c'est ici, à la fois, *l'ordre, le mode* et la *forme*, tels que les réclamait la doctrine du peintre. Madeleine s'agenouille et baise les pieds du Christ ; le fils de Dieu, à la table du festin, l'écoute ; il l'entend, il la bénit ; elle est pardonnée. Les convives s'interrogent : le plus vieux, Simon sans doute, ne peut en croire ses yeux ; le plus jeune, sans doute Jean, se penche vers la pécheresse en un délicieux ravissement ; les docteurs discutent, ils se prononceront après examen ; deux incroyants, debout, sentent s'éveiller en eux un scrupule : « Est-ce possible ? Mais alors ? » La composition a isolé le fils de Dieu au bout de la table dans une clarté divine, près de la repentante. Et le drame religieux s'accomplit et s'expose ainsi en une majesté claire. Le *Sacrement de la Pénitence* devient une joie en pleine lumière.

LE POUSSIN, MAITRE DU PAYSAGE

Maintenant, le *paysage*, tel que le conçoit, Poussin.

Poussin est incontestablement le premier maître qui ait développé, dans l'ensemble d'un tableau, l'éloquence de la nature. Ni Rome, ni Florence, ni Venise ne lui avaient appris cela. D'où cette pensée et cette admirable création ?

En pleine évidence, et d'autres preuves vont être apportées par l'étude du mouvement artistique de ce temps, Poussin est préoccupé des décisions du Concile de Trente : au peintre il était interdit de prendre pour sujets la nudité humaine, la passion humaine dans ce qu'elle a de plus exalté, l'amour : Poussin cherchait donc un refuge, « un champ éloigné où il retrouvât la liberté ». Et ce fut le paysage !

La nature lui offrait son vaste spectacle. On reconnaît, en cette révélation, un souvenir des années de jeunesse ; en effet, dans son œuvre, même tardive, il y a des paysages qui sont incontestablement normands : vallée de l'Eure, environs des Andelys, etc. ; de même qu'on retrouvera des paysages lorrains, illuminés par la lumière romaine, dans les tableaux de Claude Lorrain. Le certain, c'est qu'il s'agit d'une beauté nouvelle, — nouvelle à Rome, — une beauté de plein air et non d'atelier, une beauté, fille de la solitude et de la pensée, à la fois respiration et libération, le grand souffle à pleins poumons de l'homme, fils de la Normandie et non « romain ». Ni l'application des Carrache, ni la grâce de Raphaël, ni la puissance de Michel-Ange n'ont annoncé cette émotion sublime. Cela vient d'ailleurs et de loin.

Ce Français est dans la péninsule en conquérant, comme François Ier. Il a occupé Rome ; il a annexé même la « Renaissance », même « l'antique », par le pacte de la lumière.

Voici le *Diogène brisant son écuelle*... Où est-il, Diogène ? On le voit à peine. Autour de lui, l'immensité, l'espace, le ciel ! Les eaux dévalent des sommets à peine visibles ; d'humbles maisons de pêcheurs se mirent dans le ruisseau lucide, une puissante ramure répand son ombre sur la fraîcheur de la terre ; un entassement de rochers donne l'idée de la naissance des choses et une modeste culture, celle du travail de l'homme. Au-dessus de tout, planant en un vaste repos, la lumière emplit l'espace ; elle règne, elle parle, elle répète la parole du Créateur : « Et la lumière fut ! » — « Casse ton écuelle, Diogène ! Inutile, ta recherche ! La vraie philosophie, moi, le peintre, je l'exprime ; rien d'ici-bas ; tout de là-haut ! La lumière ! »

Voilà donc la grande découverte qui va décider d'un des caractères les plus frappants de l'art moderne, la poésie de la nature : « un paysage est un état d'âme ».

Mais il y a un problème plus difficile à résoudre, l'union des sentiments humains avec le décor des choses. Qui avait pensé à cela ? Qui s'était appliqué à traduire cela en images, avant Poussin ?

La solution la plus illustre du problème est dans le tableau fameux, *l'Arcadie*. Le paysage y sert de support à deux sentiments : d'une part, la douceur, d'autre part, la mélancolie de l'existence : *et in Arcadia ego*. Une magnifique contrée, pleine de tendresse et d'amour, encadre des ruines dorées luisantes sous la verdure des arbres denses. Une femme, habillée à l'antique, se tient debout, dans l'attente, comme si elle venait chercher ici le bonheur. Le bonheur, il est passé ! Le vieillard se souvient. Il inscrit la devise sur la stèle, comme sur une tombe. Et c'est tout ! Ainsi Poussin évoque l'antiquité à la fois humaniste et moderne ; il réunit les deux âges. Le ciel, les arbres sont sa philosophie finale, plus belle que la philosophie des « Sages ».

Non moins émouvante la légende : *Orphée et Eurydice*. Là aussi, des ruines, des arbres, des montagnes, le ciel ! Orphée joue de la lyre, la nature écoute, les pierres vont s'ébranler à sa voix. Il chante son Eurydice. Mais le serpent qui l'a blessée se glisse dans l'herbe. Le poète chante toujours. Eurydice est frappée ; elle va mourir. L'amour même n'est pas le tout de l'homme. La religion sera son refuge suprême.

Le Christ vous appelle ! Israël, peuple élu, annonce le Dieu unique. *Moïse sauvé des eaux*. L'enfant prédestiné touche le rivage. Le voici, celui qui sera le maître de l'avenir et par qui le monde recevra la visite du salut divin. Le Nil roule ses eaux puissantes pour le sauver.

Car Dieu ne veut pas la perdition du genre humain. La plus émouvante des péripéties l'a prouvé : *le Déluge*. Un ciel noir, sillonné d'éclairs, les flots déchaînés, l'abîme entr'ouvert ; des rochers, témoins de la naissance du monde, se dressent. Ils sont inaccessibles. Tous les êtres en fuite vers les hauteurs sont repoussés dans leur effort désespéré. Sur la dernière barque, la mère, avant de mourir, tend le dernier enfant au père épuisé ; l'eau engloutit les rares survivants, qui n'ont même plus la force de tendre les bras. C'en est fait du genre humain. Les péchés de l'homme ont décidé de son sort.

Eh bien ! non. Sur une roche, un pontife lève vers le ciel ses mains suppliantes ; l'arche se présente. Dieu a pardonné.

A-t-on compris la grandeur de cette innovation, la pensée dans le paysage ?

Et n'est-ce pas le cas de rappeler que Nicolas Poussin le Normand avait, à Rome, près de lui, Claude le Lorrain ?

Car, telle est la place prise soudainement par la peinture française, elle s'est emparée résolument de la maîtrise. La peinture est une poésie, et cette poésie, le génie de ces peintres venus de loin l'a déposée sur la palette, comme une écriture révélatrice d'une émotion inconnue. Avec les débris de l'humanisme, ces soi-disant « Romains » ont fait le modernisme. A Rome où ils avaient été chercher un enseignement, ils ont trouvé la maîtrise et celle-ci passe à la France pour des siècles !

Quel noble élargissement de l'art au moment où sont édictées les prescriptions restrictives du Concile de Trente ! Libéré, il a conquis l'espace, presque l'infini. Telles sont les ressources nouvelles dont la Gaule enrichit l'héritage.

RICHELIEU PATRON DE LA PEINTURE FRANÇAISE

Mais Richelieu, dans tout cela ?

Chose prodigieuse, on dirait qu'il a tout compris, tout deviné. Averti par quelques amateurs retour de Rome, et s'étant consulté avec Sublet des Noyers, qui avait un haut sentiment administratif de sa fonction de grand maître des bâtiments, il avait commandé à Nicolas Poussin divers tableaux pour l'ornement de son château de Richelieu ; on dit quatre « Bacchanales » ; on parle aussi d'une commande des *Quatre saisons*, ce qui est tout à fait en conformité avec l'art déjà notoire du paysagiste.

Richelieu, Noyers, Mazarin, tous s'emploient à faire venir Poussin de Rome à Paris ; d'autant plus que le bruit courait que les Espagnols entendaient l'y retenir. Poussin eut quelque peine à se décider. Finalement il arriva à Paris au début de l'année 1641.

Le 20 mars, on lui adresse un brevet de premier peintre du Roi par lequel on lui donne la haute main sur l'ornement et le décor de tous les bâtiments royaux. On le payait lar-

gement ; on le logeait dans un pavillon royal, au jardin des Tuileries ; on lui laissait l'entière liberté de prendre toute commande, même des particuliers. En somme, on l'accablait d'honneurs et de satisfactions, sa correspondance l'établit.

Richelieu, en particulier, lui commande pour l'hôtel de Richelieu, alors en construction, un *Ravissement de Proserpine* et un *Hercule délivrant Diomède*. Si certaines difficultés se produisirent entre Poussin, Le Mercier et quelques autres, au sujet de la décoration des Tuileries, à ce qu'il semble pour des raisons variées et pas très belles, ni Richelieu, ni le Roi n'y sont pour rien. Ils voulaient garder Poussin à tout prix.

Mais lui, il était rappelé par Rome où il avait laissé sa famille, son atelier, sa maison, ses promenades, ses habitudes. Après un séjour de deux ans à Paris, il repartit pour Rome, mais non sans esprit de retour : il écrivait, même après la mort de Richelieu, après la mort du Roi et après la chute de des Noyers : « Vous savez que mon absence a été cause que quelques téméraires se sont imaginé que, puisque jusques à cette heure je n'étois point retourné en France, j'avois perdu l'envie d'y jamais retourner ? Cette fausse croyance, sans aucune raison, les a poussés à chercher mille inventions ; ils ont composé de fausses lettres, portant que j'avois dit que je ne retournerois jamais en France, etc... J'avois une grande envie de retourner cet automne et, si je suis secouru à temps, j'espère être en France pour la Toussaint. »

Il est vrai, Poussin avait mis, à sa venue, certaines conditions, notamment d'être libéré des corvées inférieures. Mais, comme nous l'avons vu, il avait été navré de la rapide disparition de ses protecteurs, Noyers, Richelieu, Louis XIII. Retenu à Rome par nécessité, il resta jusqu'à sa mort bon Français, loyalement attaché à la France.

RICHELIEU ET PHILIPPE DE CHAMPAGNE

Richelieu avait pris ses précautions pour la décoration de ses maisons et des bâtiments officiels ; il avait à sa disposition l'équipe des peintres français qui avaient grandi autour de Vouet et de Poussin, Stella, Blanchard, Fouquières, bientôt Lebrun, dont Poussin avait prédit le brillant avenir.

En plus, le cardinal s'était attaché un maître dégagé, lui

aussi, de l'académisme romain, mais dans un tout autre sens que Poussin : un Flamand, — mais, Flamand de France par son origine, son éducation, ses attaches, son séjour, sa famille et sa gloire, Philippe de Champagne.

Philippe de Champagne, — le vrai peintre de Richelieu, — était né en 1602, à Bruxelles. Il avait fait là son apprentissage ; en réalité, sa famille, comme le nom l'indique, était de Reims. Il était venu en France à l'âge de dix-neuf ans, en 1621, et, par l'intermédiaire de Fouquières, il avait été enrôlé dans l'équipe de Duchesne qui avait reçu de Marie de Médicis l'entreprise de la décoration du Luxembourg. Dès lors, Philippe de Champagne se trouvait en relations avec l'évêque de Luçon.

Il connut ainsi, dans ce groupe, Nicolas Poussin ; tous les deux s'étaient logés au Collège de Laon, au pied de la montagne Sainte-Geneviève ; ils se lièrent et l'on peut deviner quels étaient les sujets de leurs féconds entretiens.

Champagne avait, de naissance, des sentiments religieux qui furent ceux de toute sa vie. Pour lui, les décisions du Concile de Trente étaient chose sacrée. Sauval a raconté que, quand on songea à lui confier la décoration des appartements de Gaston de France à Vincennes, Philippe de Champagne avait posé ses conditions, à savoir « qu'il n'auroit pas à peindre des Vénus, des Adonis ou des Grâces, enfin qu'il ne représenteroit pas non plus des personnages trop peu vêtus ». Son œuvre religieuse est considérable et elle est d'une convenance, d'une observance irréprochables.

Son art ne pouvait s'éloigner, pourtant, de la vie civile. Poussin s'était réfugié dans le paysage ; Philippe de Champagne trouva un asile dans le portrait, et ce fut une autre porte qui s'ouvrit pour l'art du Grand Siècle.

L'influence de Richelieu sur la carrière de Philippe de Champagne fut décisive. La gravité, la solidité, la sûreté d'un art de haute tenue étaient pour lui plaire. Rubens n'était pas son homme : trop d'éclat, trop de fougue, trop de kermesse, trop de chair. En plus, Rubens était, en politique, un « Espagnol » déclaré, lancé à fond dans l'intrigue antifrançaise. Peiresc a raconté que, quand on présenta à la Cour la fameuse galerie du Luxembourg, Marie de Médicis fut satisfaite au delà de toute expression et qualifia Rubens de

« premier homme du monde dans son art », tandis que Richelieu, tout en regardant et admirant, se tut.

C'est Philippe de Champagne que le cardinal choisit pour peindre les voûtes de la coupole à la chapelle de la Sorbonne et, plus tard, le Val-de-Grâce ; c'est à Philippe de Champagne qu'il s'adressa pour la décoration de son propre palais et pour y représenter l'histoire de sa vie, qu'il se plaisait à faire raconter par le peintre tandis que celui-ci travaillait à la voûte : « On ne parlait dans le palais que de son pinceau. Tout flamand qu'il fût, le cardinal l'avait toujours préféré à tous nos autres peintres pour peindre son appartement et une partie de la galerie des grands hommes, non pas tant parce qu'il était habile homme que parce que ses couleurs lui plaisaient très fort. Ce naturel si posé qu'il voyait en lui, sa sécurité, sa discrétion, sa retenue, le charmaient bien autant que la facilité et la liberté de son pinceau ou que ce beau finiment qu'on admire dans ses ouvrages. (1) » Ne les voilà-t-il pas bien, face à face, la robe rouge allant et venant, son bonnet à la main, et le noir Flamand, debout, brossant l'autoritaire portrait du Louvre ?

Par cette image, le XVIIe siècle se présente aux yeux de l'histoire en son élite puissante et mâle du début, de Richelieu à Turenne, de Turenne aux Arnauld, tel qu'il fut avant le rayonnement un peu aveuglant du Roi Soleil.

Quand l'astre fut au zénith, Champagne cligna des yeux, et il tourna le dos. Il avait peint Richelieu jusqu'à satiété et même sur son lit de mort ; il avait peint Louis XIII, Mazarin, même Anne d'Autriche, même Louis XIV enfant, son œuvre était un triomphe. Mais il était janséniste et il devint soudainement et exclusivement le peintre de Port-Royal. Par cette autre galerie de ses portraits, il contrebalance, devant l'histoire, la gloire tant célébrée du « Grand Règne ». Duvergier de Hauranne, Pascal, M. Hamon furent ses héros ; rien n'est plus beau que la « miraculée », sa propre fille, sœur Catherine de Sainte-Suzanne, tournant son regard attendri vers la mère Catherine-Agnès de Saint-Arnauld, qui, les mains jointes, remercie Dieu d'avoir guéri la chère enfant, et de leur avoir accordé cette autre faveur, cette autre « grâce »

(1) Sauval.

de la Sainte Épine ! Avant la fin du règne, les nobles femmes devaient être, par les ordres de Louis XIV, arrachées au repos de leur tombe. Philippe de Champagne ne vit pas cela : il était mort en 1674.

CLAUDE LORRAIN ET LES LE NAIN

Mais le double élan est pris par l'art français : revenons à Claude le Lorrain. Le paysage, la lumière, Claude Lorrain !

Ce Claude Gellée était un marmiton, au service d'un certain Tosti, plus ou moins barbouilleur de toile à ses loisirs, qui l'emmena à Rome. On ne lui connaît pas d'autre école. Sandrart, qui était le familier de ses promenades, a raconté qu'il s'installait devant un site, mouillait son crayon dans un filet d'eau *et son pinceau dans l'arc-en-ciel.* Il n'a qu'un modèle, la nature. Jamais on ne l'a vu dessiner une anatomie, un nu. Tous les personnages de ses tableaux, aux noms épiques, sont de quelques rapins, ses amis. A-t-on même essayé de reconnaître où se trouvent, en Italie, les fabriques magnifiques qui resplendissent dans son œuvre ? Ces portiques évoquant l'antiquité, ces flottes aux bâtiments serrés les uns contre les autres. Est-ce sur le Tibre ? Impossible ! Est-ce à Naples, à Palerme ? Rien de plus douteux. Et alors, quoi ? Marseille ?

On ne sait rien de l'emploi que ce piéton a fait de son temps. Il voyageait. Dans un de ses plus beaux tableaux, *Procession du Temple d'Apollon à Délos*, je remarque que le temple d'Apollon, au premier plan, est un édifice à coupole surélevée, selon les lois du « verticalisme » français. Où le peintre a-t-il vu cela ? Assurément ni en Italie ni en Grèce. Est-ce le goût français qui dirige sa main ?

Maurice Barrès était enthousiaste de ce « Lorrain ». Quel est donc le « Romain » qui a reproduit d'après Rome, ce que ce Français y a trouvé, dessiné, illuminé ? Ses seuls modèles, ce sont les jeux de la lumière. On l'appelait *le peintre des instants du jour* ! Je ne puis pas quitter des yeux l'une de ses magnifiques pages : *Port au soleil couchant.* Elle me révèle la passion secrète de ce génie unique qui ne voulut voir, parmi les choses créées, que la beauté et la splendeur telles qu'elles tombent du ciel et s'impriment au fond de l'âme.

Et nous voilà aux Le Nain ! Rien de plus « Louis XIII » ; Louis XIV n'eût pas toléré ces « magots ». Mais Louis XIII, le fils de Henri IV, ce Louis XIII, grand chasseur devant l'Éternel, ce Louis XIII à la vie encore drue et agreste, qui se laisse prendre par des fauconniers, pour qui Versailles n'est qu'un rendez-vous de chasse !

On dit, des peintures des Le Nain, que ce ne sont que des *bamboches* à la flamande. Absurde ! Les hommes que l'on voit sur ces toiles, sont des hommes, — des hommes vivants et mourants. Nos trois frères les ont vus et dessinés parce qu'ils existaient.

De ces trois frères, il en est un, le plus jeune, Mathieu, qui a été chevalier, peintre du Roi, admis dans l'entourage intime de l'élégant Cinq-Mars ; favori du Roi, il a peint les paysans, mais il a peint aussi les cavaliers, les dames de la Cour (on en voit qui posent dans son atelier), peut-être même cette capricieuse Ninon de Lenclos, celle qui lui fait la nique dans l'un de ses portraits.

Et, s'il en est ainsi, pourquoi les trois frères se sont-ils donc obstinés à peindre des rustiques, des malotrus, ces lourds manants au teint bistre, aux joues non rasées, aux souliers boueux, éculés ? Attention ! Les paysans qu'ils ont peints, on ne leur enlèvera pas ce caractère d'être des paysans français. Si vous les observez dans leurs gestes d'êtres laborieux et amis de la terre, vous les trouverez tels ; mais aux heures de réjouissance, aux jours de repos, aux baptêmes, aux réunions de famille, vous les voyez si endimanchés, plus sortables et ce sont les mêmes. Jeunes filles et femmes (qui paraissent bien appartenir à la famille des peintres), avec des robes ajustées, des bonnets tuyautés, des nattes serrées, ce sont des paysannes aussi : mais des paysannes françaises, telles que nous en connaissons encore qui, dans la semaine, aident les hommes à la moisson ou coupent de l'herbe pour leurs lapins, et qui, le dimanche, vont à la messe bien afistolées.

Revenons aux hommes, considérons-les bien : ce sont des *gas* et non des muguets. Dans le pays de Laon, on les connaît bien, et moi, qui suis du pays, je les connais aussi : ce sont *des poilus de Rocroy*, dont les fils seront *les poilus de Verdun*.

Nos trois peintres, gens de la frontière, ont vécu dans les champs ; ils savent ce qu'est la terre de France quand elle

se bat, quand elle offre sa tranchée à ceux qui se battent. Ce n'est pas un jardin de Paris, — notre Thiérache ! Elle n'est ni alignée au cordeau ni peignée au râteau. Boueuse, fertile, féconde, elle est la rude mère, la bonne nourrice avec sa mamelle noire d'air et de soleil.

Telle est la France paysanne. Les trois frères le savaient. Ils ont pris leurs personnages autour d'eux et ont disposé leurs maréchaux ferrants autour de la *Forge de Vulcain*. Beaux comme l'antique ; car c'est l'Olympe, leur village ! Et leur puits, c'est « le puits de Moyse » !

Après avoir ainsi déterminé l'attitude si nette de l'art français et de ses « indépendants » à l'égard de l'art romain, et sans viser encore l'autorité bureaucratique de Colbert qui l'enfermera, *volens nolens*, dans l'horizon académique, nous n'aurions plus, maintenant, qu'à nous retourner vers la peinture officielle naissante qui ne fut pas, d'ailleurs, négligée par Richelieu, et qui bientôt tendra sur les murs et les plafonds des palais royaux les grandes machines du Grand Siècle : les panneaux décoratifs des Lesueur, des Mignard, des Lebrun. Nos hommes étaient libérés de Rome, comme les lettres l'étaient de l'italianisme ; ils avaient, désormais, plus d'une corde à leur arc : la grande école française était née.

LA MUSIQUE FRANÇAISE

Puisque nous nous sommes arrêtés devant les rares moments de détente que s'accordait le cardinal, il faut parler aussi des heures que ce grand laborieux consacrait à l'art qui est, par excellence, celui du repos : la musique.

C'est un fait que, dans les histoires de cet art, le nom de Richelieu est à peine prononcé. Il est admis que « la musique nous vint d'Italie et qu'elle lui vint des cieux ». Le cardinal Mazarin, en tant qu'Italien, l'aurait introduite en France.

Et, pourtant, notre vieille France savait chanter. Si l'histoire officielle a négligé, de parti pris, nos *primitifs* de la musique, elle l'a fait par une sorte de mésestime pour ce qui n'est pas « distingué », de même qu'elle a négligé les autres créations artistiques antérieures à la Renaissance. Il y

a eu aussi une sorte de négligence de la part des professeurs pour les gens qui se produisent, dans quelque ordre d'idées que ce soit, sans un diplôme.

Il est permis d'affirmer aujourd'hui que le moyen âge et les premiers siècles modernes ont eu des chanteurs nombreux, puissants, admirables, dignes de l'attention de la postérité.

En cette matière, comme dans les autres productions de l'art, il n'y avait pas alors d'écoles particulières, mais une seule, l'école européenne.

Citons ici un témoignage compétent : « Une longue querelle s'est élevée autour des maîtres du XIVe et du XVe siècle, au sujet de leur nationalité : Flamands, Belges ou Français, tous ces artistes sont de la même école, tous ont marché du même pas, tous forment cette brillante pléiade de musiciens, dits franco-belges ou franco-flamands, qui tinrent le premier rang dans la musique de cette période et *qui furent les maîtres des grands harmonistes italiens* (1). »

L'Église chrétienne, qui avait décrété l'unité « catholique » des âmes, les élevait à une aspiration, à une exaltation communes vers Dieu par les chants sacrés où l'appel de l'orgue créait la plénitude de l'harmonie entre les fidèles. Les raffinements les plus variés et les plus délicats sollicitaient le génie des maîtres de chapelle et de leurs disciples.

En dehors des sanctuaires, les trouvères, les troubadours, la plupart nomades, offraient aux châteaux et aux foules la joie et l'amusement de leurs refrains, dont, au-dessus des siècles, l'écho se prolonge jusqu'à nous.

Les chansons populaires elles-mêmes avaient si bien marqué leur rythme dans les âmes que la liturgie avait bonnement recueilli leurs accents. Union piquante, en vérité, et qui est comme un symbole de la concorde évangélique. Il y avait des messes, désignées par le titre de telle ou telle chanson que tout le monde répétait, comme notre *Malborough* ou notre *Madelon*. Les titres suffisent : *Baisez-moi, ma mie!* ou *Robin, tu m'as toute mouillée!* Cette singulière façon de transposer la fantaisie populaire dans la croyance fut à la mode jusqu'à la fin du XVIe siècle.

La richesse musicale de la France à partir du moyen âge ne résulte-t-elle pas de cette constatation que le fondateur

(1) Lavoix.

d'une des écoles le plus en vogue, à Rome, vers le milieu du XVIe siècle, fut un Français, Claude Goudinel, qui compta, parmi ses élèves, le plus grand de tous les maîtres italiens, Palestrina ?

Un nom résumerait tout le débat en ce qui concerne la France, celui de Claude Jeannequin, l'auteur de la *Bataille de Marignan*, ce chef-d'œuvre. Mais il convient d'y joindre un fait : dès 1570, Charles IX accordait au poète musicien J.-A. Baïf et au musicien Gourville le privilège d'une « Académie de poésie et de musique » qui reçut le nom d'*Académie française*. Nos poètes se glorifiaient de l'honneur réclamé par Ronsard, d'être un « chanteur ».

Donc, une double tradition musicale sollicitait d'avance le goût de Richelieu : la musique d'église et la musique profane. Son éducation avait été, comme nous l'avons dit, celle d'un gentilhomme : or, la musique était une partie essentielle de tout enseignement donné à la noblesse : « Dans le *Manuel classique de philosophie et mathématique* du Père Gaudruche, — « programme d'une éducation complète pour la noblesse », — les huit chapitres de la fin sont consacrés à la science musicale. »

La danse était au premier rang dans l'art de bien vivre, « l'art social par excellence ». Ainsi la société s'avançait d'elle-même, d'un pas réglé et cadencé, vers une création musicale du plus grand avenir : *le ballet*.

En même temps, un progrès considérable s'était accompli dans la notation et l'exécution musicale : on s'était aperçu que le groupement des voix et des instruments dans les œuvres respectables et profondes du plain-chant, ne parvenait pas à exprimer le simple cri de l'âme, tel qu'il explose au fort de la passion ; et on se tourna, là encore, vers les origines populaires : le chant à voix seule s'éleva et conquit tous les suffrages. L'artiste-individu s'offrait aux applaudissements dans son exaltante personnalité en chantant *le solo*.

LA MUSIQUE DU CARDINAL

Les choses en étaient là, vers la fin du XVIe siècle, quand l'évêque de Luçon prit sa place dans l'entourage de la Florentine, Marie de Médicis.

De quel intérêt ne serait-il pas, pour nous, d'avoir la connaissance précise de la musique qu'entendait, que goûtait, que recherchait le cardinal de Richelieu ; de savoir à quels accents cette grande âme berçait son rêve et son repos !

Nous connaissons les noms de ses musiciens. Qui sait ? peut-être nous fera-t-on entendre, un jour, les chants eux-mêmes ; mais il nous paraît possible de préciser, pour le moment, quelques points importants.

Toutes les grandes familles avaient alors, dans leurs entours, ce qu'on appelait « les violons », c'est-à-dire des orchestres de chambre avec des instruments divers, la viole, le théorbe, le luth, etc. Le cardinal avait, cela nous le savons, un de ces orchestres, composé de quatorze musiciens qui le suivaient partout ; en outre, sa chapelle comportait, — sans parler des chapelains et des enfants de chœur, — une trentaine de musiciens dont deux maîtres de musique, « qui battaient la mesure » et, le cas échéant, « composaient des motets en choisissant et adaptant les chants d'église selon les circonstances ».

Un célèbre musicien, Maugras, lui réservait des moments délicieux ; mais il y eut quelque chose entre eux, peut-être au sujet d'une abbaye qu'on faisait attendre au susceptible joueur de luth, et il partit pour l'Espagne. Un autre musicien de marque, Gautaz, avoue lui-même que, n'ayant pas pu se faire accepter par le secrétaire, Le Masle, prieur des Roches, à qui il soumettait sa messe de *Lætamini*, il fut tenu à l'écart de la maison du cardinal, « qu'il semblait, dit-il, que j'eusse mordu dans la lune ». Cela prouve, tout au moins, que la place était bonne et que les « bénéfices », même ecclésiastiques, servaient à encourager les artistes. Un autre célèbre musicien, qui travaillait avec Benserade, « gueux comme les autres », « bizarre comme la plupart des gens de musique », dut pour cause d'inexactitude, aller « planter des choux sur les ailes de son moulin à vent ».

« Si l'on synthétise tout cela, écrit Maxime Deloche, on en arrive à conclure que, dans la maison du cardinal, les musiciens n'ont rien perdu de leur indépendance de caractère et de leur humeur vagabonde, qu'ils y font comme une sorte de bande à part, que Richelieu le sent, qu'il a compris

la nécessité de se les attacher par des appointements plus élevés, mais sans pouvoir les fixer comme les autres domestiques ; et, en effet, à sa mort, nous les verrons, pour la plupart, les seuls de la maison, passer, immédiatement après, dans la maison royale. Changement opportun ; car Richelieu, absorbé par les terribles soucis de la guerre aux années de Corbie et de Hesdin, ne garde plus que cinq ou six d'entre eux. Mais Louis XIII, au contraire, est devenu, en prenant de l'âge, comme nous allons le dire, un mélomane déclaré. »

LA MUSIQUE GOUTÉE PAR RICHELIEU

Tout cela nous aide à démêler l'intérêt personnel que Richelieu prenait aux exercices musicaux ; mais quelles étaient les auditions qui « berçaient son ennui » ? Quelle influence eut-il sur la musique de son temps ?

En premier lieu, il donna tous ses soins à la préparation et à la présentation des ballets. La danse, la musique et le luxe en mouvement, voilà qui plaisait à l'homme d'action, au cavalier, — même eût-il revêtu la robe rouge.

Le XVIe siècle s'était adonné à la parade des *Entrées*. Il n'est pas de journée célébrant un voyage princier, un mariage royal, une victoire, qui ne fût l'occasion d'un énorme tapage musical avec tambours, trompettes, sonneries des cloches, gros bourdons pour accompagner le défilé des cortèges populaires. Pas un grand artiste, d'Albert Dürer à Rubens et Van Dyck, qui n'ait été convoqué pour illustrer ces heures joyeuses. La fameuse Entrée de Henri II à Rouen, en 1552, s'était déroulée dans une décoration et des costumes « à l'antique ». Elle était suivie, quelques années après, du non moins fameux *Ballet de la Reine* (1582), où une mer était figurée avec des tritons, des dauphins, des marsouins et autres animaux de la mer, entourant des héros munis à la fois de contrebasses et de tridents.

On ne peut imaginer, aujourd'hui, rien de plus brillant ni de plus coûteux que la mode des ballets dans la période qui s'étend des règnes des Valois à la régence de Louis XIV. L'opéra, en France du moins, n'était pas né.

C'est alors que les Guédron, les Mauduit, les Bataille, auteurs du *Ballet du Roi*, du *Ballet de la sérénade*, du *Ballet*

de Psyché, triomphaient sous Marie de Médicis. Ils comptaient naturellement parmi leurs auditeurs l'évêque de Luçon. Devenu cardinal et fréquentant assidûment le nonce apostolique, le cardinal Barberini, lui-même grand protecteur de l'art, il devint, en quelque sorte, le mécène du ballet, se conformant au goût de son maître Louis XIII.

La splendeur de ces ballets et le mérite de leurs auteurs sont choses historiques. Voici quelques noms qui méritent de survivre, ne fût-ce que pour faire cortège à la gloire du cardinal : Antoine le père, qui fit le ballet des *Dix Verds* en 1620, celui d'*Apollon* en 1621, celui du *Roi* en 1622, celui des *Nymphes bocagères* où dansa la Reine en 1626, celui de la *Douairière de Billebahaut*, des *Triomphes* et le *Péril d'Orphée*. Son fils Jean collabora, avec divers, au ballet du *Temps*, au ballet d'*Alcibiade* et au *Triomphe de Bacchus*. Sans oublier Verdier, Belleville, Dumanoir, Le Bailly, Baschet, d'Assoucy, — celui-ci qui fit la musique de l'*Andromède* de Corneille, — il faut nommer encore, parmi ces méconnus de l'art, le roi Louis XIII, lui-même, auteur de la musique du ballet de *la Merlaison*.

Quelle trépidation intense anima ces représentations où figuraient les plus hauts personnages de la Cour autour du Roi, de la Reine, de Monsieur ! Le tout est évoqué avec les chants, les rythmes, les gestes et les pas de pied, par ces vers du *Ballet de la Reine* :

Allez, courez, cherchez de toutes parts !
Allons, courons, cherchons de toutes parts !
Ce superbe Renault, le fier vainqueur de Mars,
Dont le cœur généreux en un lointain séjour,
Par l'effort d'un bel œil,
Est esclave d'amour.

Benserade s'y multiplia avec son ami Paillaud en attendant Lulli et Quinault !

Richelieu montait en personne la plus luxueuse de toutes ces représentations et il y dépensait des sommes énormes ; il invitait les évêques, les abbés, — même jansénistes. C'eût été un blâme et une défaveur de n'y pas assister.

Les auteurs préférés étaient du Buisson, Le Bailly, Nicolas de Formé, le Fresne, Robert, de Saint-Martin, Cambefort,

Hébert, qui mit en musique les hymnes notées de Santeuil, surtout Pierre Perrin, auteur d'une *Comédie en musique*, et que l'on retrouve sous Louis XIV. Il obtint, en 1669, les *Lettres patentes* du Roi « pour établir dans tout le Royaume des Académies d'opéra en langue française sur le pied de celle d'Italie », privilège qu'il aurait cédé à Lulli.

Et il convient de nommer aussi les vedettes parmi les instrumentistes et les voix ; car, dès ce temps, l'exécution parfois primait la création elle-même : un Mondory lançait un Corneille !

Voici ce Maugars, cité tout à l'heure, et puis Gauthier, Dalihay, Camber. Un texte, qui n'a pas été relevé jusqu'ici, nous apporte, au sujet de la générosité de Richelieu à l'égard des musiciens, une précision qui n'est pas sans intérêt : Du Bois, sieur du Poirier, premier valet de chambre de Louis XIII et plus tard de Louis XIV, écrit dans ses *Mémoires* : « La seconde fois que je fus de garde, qui était le vendredi des Rameaux (précédant le dimanche des Rameaux de 1664), le Roi (Louis XIV) me fit l'honneur de me demander quel motet passait pour le meilleur du temps du défunt Roi : je lui dis que c'était *Nonne Deo subjecta erit anima mea in Domino ?* Il me demanda qui l'avait fait ; je lui dis que c'était le bonhomme Formé, maître de la chapelle de Henri IV et de Louis XIII et, pour marque que c'était le meilleur que feu M. le cardinal de Richelieu voulait entendre, que la musique du feu Roi vint à Paris de Saint-Germain et qu'elle le lui fit entendre par deux fois dans sa chapelle du Palais-Royal et que j'eus l'honneur d'être de la musique et d'un magnifique dîner qu'il avait fait apprêter aux *Deux Faisans* ; mais que je n'avais pas été de la distribution des deniers. — Comment, dit le Roi, il leur donna de l'argent ? — Oui, Sire, il donna dix mille livres. — De son argent ? dit le Roi. — Non, Sire, de celui du Roi par acquitpatent. — Cela était bien aisé en ce temps-là ; mais, à présent, cela ne se fait plus, dit le Roi. »

Mais il faut insister maintenant sur ces deux artistes, Nyert et Lambert, qui nous font pénétrer, pour la première fois, jusqu'à l'influence personnelle du cardinal sur la musique française. Car il se trouve, en somme, qu'autour de ces deux hommes elle évolue décidément et prend une direction défi-

nitive par une heureuse intervention matrimoniale du cardinal.

Pour bien expliquer cet incident à peine signalé jusqu'ici, il y a lieu de relever le propos de cet Italien musicien qui, selon le témoignage de Saint-Évremond, allait disant : « *Solus Gallus cantat; Seul le Français chante* (le coq gaulois seul sait chanter) » ; et qui ajoute : « Luigi ne pouvoit souffrir que les Italiens chantassent ses airs après les avoir entendu chanter à M. Nyert, à Hilaire et à la petite La Varenne; et qu'il falloit des airs italiens dans la bouche des Français. » Voici, maintenant, le récit de Tallemant sur ce Nyert et sur ce qui se passa dans la maison de Richelieu. Nyert, qui était de l'entourage, accompagnait M. de Créqui, lorsque celui-ci fut envoyé à Rome comme ambassadeur d'obédience en 1633. « Là, le chanteur prit ce que les Italiens avoient de bon, et, le mêlant à ce que notre manière avait aussi de bon, il fit cette nouvelle méthode de chanter que Lambert pratique aujourd'hui et à laquelle, peut-être, il a ajouté quelque chose. Avant eux, on ne savoit guère ce que c'étoit que de prononcer bien les paroles. Au retour, le feu Roi lui donna une charge de premier valet de garde-robe. »

Voilà donc Nyert dans cette intimité de la musique royale et cardinale. C'est alors qu'il fait la connaissance d'un petit valet de chambre de Gaston de France. Le frère du Roi groupait autour de lui des poètes, des fantaisistes, des plaisants, à commencer par les fameux Théophile, Faret, etc. Le petit valet de chambre était un enfant venu de Champigny en Poitou, et qui chantait. C'était celui qui devait devenir, avec l'âge, le fameux Lambert : « Lambert ayant quitté les couleurs (c'est-à-dire la livrée) se trouva, dit toujours Tallemant, un tel génie pour la belle manière de chanter, que Nyert, en peu de temps, n'eut plus rien à lui montrer. Ni l'un ni l'autre ne sont de ces belles voix, mais la *méthode fait tout.* »

La méthode ! Attention ! Voici le siècle qui signe de sa griffe cartésienne ! Lambert commença à l'enseigner et à la faire observer dans les compagnies, c'est-à-dire dans le monde. Il étudia soigneusement à composer et à exécuter, car Lambert composait bien dans le style nouveau, qui mariait la méthode italienne avec la méthode française. Le cardinal le fit venir à Ruel. Or c'est Richelieu en personne qui, après

une scène dramatique racontée par Tallemant, maria, non sans pression, Lambert récalcitrant avec une fille qu'il avait compromise, « qui avait la voix fort belle » et qui était la sœur d'une excellente musicienne, la célèbre Hilaire. Toute la maisonnée chantante fut réunie ainsi par l'entremise et sous l'autorité du cardinal.

Du ménage Lambert devait naître une fille ; et voici le pas décisif : celle-ci épousera Lulli que Mlle de Montpensier, — la Grande Mademoiselle, — avait recueilli dans sa domesticité en Italie, Lulli qui se trouve ainsi, tout jeune, dans la maison du cardinal, et qui, quelques années après la mort de celui-ci, devait introduire, en France, l'opéra italien, c'est-à-dire la musique de théâtre, la musique destinée au plus grand essor, la musique avec *soli* (*Gallus cantat*), la musique de l'avenir, s'il en fut. Elle se jouera devant les rampes et devant les foules au lieu de se satisfaire de l'obscurité des églises et des salles closes. Car Lulli fut notre Orphée, et c'est ainsi que l'acclama la voix retentissante du XVIIe siècle.

Donc, c'est de la maison de Richelieu que cet extraordinaire envol s'est produit. La musique moderne est née du mariage qu'il avait exigé et des artistes qu'il avait su grouper autour de lui.

Ne sommes-nous pas autorisés à citer, maintenant, l'observation des érudits annotateurs de Tallemant, MM. Monmerqué et Paulin Paris : « Quel exemple de bonté de la part de ce « grand tyran » ! Bonhomme dès que la politique et son pouvoir n'étaient pas en jeu ! De pareils souvenirs font plus, pour l'honneur du XVIIe siècle, que ne font, pour sa honte, les petits scandales particuliers consignés par notre auteur. En balançant les uns et les autres, on connaît mieux, on aime davantage les véritables habitudes de cette époque... Cherchez, maintenant, un premier ministre, fût-il moins puissant que Richelieu, qui s'occupera de faire une idylle, paroles et musique, afin de décider un chanteur à épouser celle qu'il avait promis d'épouser ! Et n'est-il pas juste que l'histoire signale la haute bienveillance d'un tel homme pour une telle cause ? »

« Son regard enfantait des Lulli ». Sur cette scène, prête à s'ouvrir, les femmes commençaient à paraître, non pas

seulement les dames de la Cour qui daignaient offrir leurs belles épaules et leurs riches atours à la parade du ballet autour de la jeune reine Anne d'Autriche, mais des chanteuses, des professionnelles de facile abord se glissant entre les Marion de Lorme et les Ninon de Lenclos.

On parlait beaucoup par exemple d'une Mme de Saint-Thomas, « de réputation équivoque, à laquelle le cardinal faisait une pension de huit cents écus et qu'il mettait en crédit par sa faveur ».

Un peu plus tard, la reine Anne d'Autriche accueille l'une de ces déesses du théâtre qui affolent une génération, « l'inimitable » Leonora Baroni, celle que Milton a célébrée, celle qu'on proclamait une des merveilles du monde, celle que le pape Clément appelait une *douce sirène* et dont tous les poètes de l'époque faisaient une divinité. Elle ne plut pas à tout le monde ; mais la Reine la combla de présents ; elle en fit autant, d'ailleurs, pour le jeune castrat Atto Melani, qui arriva à Paris quelque temps plus tard.

La passion de Richelieu pour la musique était connue et appréciée. Il avait pris lui-même des leçons de luth du temps de l'autre régente, Marie de Médicis. Tallemant le dit, et Mathieu de Morgues, qui n'en manque pas une, « faisant allusion à la prise de La Rochelle, raillait les accords de sa voix et de son luth qui ont charmé les tigres et de leurs enchantements endormi les dragons ».

Le cardinal avait, nous l'avons dit et il convient d'y insister, un exemple et un maître : le Roi lui-même. Si l'on voulait découvrir la vraie *note* musicale du temps (dans tous les sens du mot), c'est un livre sur Louis XIII mélomane et musicien qu'il faudrait écrire. Héroard raconte que, dès l'âge de trois ans, il avait près de lui pour l'endormir, sur l'ordre de sa mère Marie de Médicis, Boileau, son « violon », joueur de mandore, et François d'Hindret, d'Orléans, son joueur de luth. Sa distraction, son plaisir, son refuge, à ce roi si sage, c'était la musique. Il pensionnait largement Lambert et composait avec lui ; dans la crise de Mlle de Hautefort, la musique, qui avait été la grande instigatrice, fut la grande consolatrice. Le Roi battait la mesure dans un concert dont les instrumentistes étaient Mortemart, Schomberg, le maréchal de France et autres grands personnages

de la Cour. Si nous voulons entendre les airs qui, transposés selon la méthode française, firent goûter en France la musique nouvelle et furent comme le prélude du magnifique élan dramatique dû bientôt à Mazarin, nous en avons qui furent composés par Louis XIII lui-même et qui subsistent. Ce sont *les Psaumes de David*, paraphrasés par Godeau, c'est une chanson à quatre voix dont le Roi fit également la musique : *Tu crois, ô beau soleil !* bien écrite, dit Fétis, d'une harmonie pure ; c'est surtout, après les *Psaumes* de Godeau que le Roi se faisait chanter au lit de mort par Nyert, Cambefort et Saint-Martin, en mêlant sa voix aux leurs, le *De profundis* qu'il composa avant de mourir et qui fut chanté dans sa chambre dès qu'il eut expiré.

A peine le deuil royal avait-il pris fin que l'on représenta à la Cour la fameuse *Feinte folle*, la *Finta Pazza*, qui fut, en France, la naissance du véritable chant *bel canto*, le chant du soliste « permettant à un individu de révéler son être intérieur, d'exprimer en musique ses pensées, ses émotions, au lieu de n'être qu'un des éléments perdus dans les ensembles : ensembles que Carmini, l'un des plus actifs parmi les novateurs, appelle une musique enchevêtrée qui gâte et détruit le sens des mots, qui ne procure à l'oreille que le plaisir d'une harmonie agréable, l'esprit ne pouvant être frappé sans une parfaite intelligence des paroles ».

Une fois encore, c'est la clarté française qui triomphe. Ainsi naît la musique moderne, la musique française. *Gallus cantat.* Le premier opéra va suivre. Mais, ici, ce n'est plus Richelieu, c'est Mazarin qui sera le grand patron.

GABRIEL HANOTAUX.
LA FORCE.

AFRIQUE ÉQUATORIALE FRANÇAISE

COLONIE D'AVENIR

Les Français qui ont parcouru notre Empire et constaté ses splendides réalisations, ses immenses possibilités, ont le devoir de faire connaître cette France lointaine. Pas un arpent de terre ne saurait en être cédé sans que s'écroulât, en même temps que nos fiertés et nos espoirs, un édifice dont les différentes parties s'enchevêtrent pour former un tout indivisible. Même les régions incultes, les forêts impénétrables, les déserts de sable ne peuvent être abandonnés, car ils cimentent les morceaux de l'Empire qui seraient épars. Grâce à eux, notre Afrique fait un bloc d'Alger à Brazzaville, de Dakar à Abécher. Toute fissure serait la désagrégation. Notre domaine d'outre-mer, — même les pays sous mandat, — est notre patrimoine.

Les colonies sont d'une importance vitale pour notre pays. Que l'on songe au commerce de la métropole avec son empire : actuellement, un quart des importations françaises provient des colonies et presque le tiers de nos exportations leur est destiné. Or, en 1913, le commerce de la France avec ses colonies et protectorats n'était même pas de 10 pour 100 à l'importation, même pas de 15 pour 100 à l'exportation.

L'extension économique de notre empire est due à l'intelligence, à l'esprit d'initiative et d'organisation de nos administrateurs coloniaux. Grâce à eux, nos territoires d'Afrique et d'Asie sont sortis de leur léthargie et sont une source de

richesses pour la France. Mais, alors que certaines colonies, telles que l'Afrique occidentale française, ont pris rapidement un remarquable essor (1), d'autres, comme l'Afrique équatoriale française, ont plus de difficulté à se développer. Cependant, les terres de l'A. E. F. sont fertiles, ses richesses naturelles presque illimitées. Il est passionnant de voir, à l'heure actuelle, l'A. E. F. s'éveiller enfin à la vie et de pressentir qu'elle aura la même destinée que l'Afrique occidentale française dans notre empire noir. S'étendant sur 2 900 kilomètres, depuis la grande forêt équatoriale du Gabon jusqu'aux savanes de l'Oubangui et aux déserts du Tchad saharien, elle constitue pour la France une magnifique colonie.

CAUSES QUI ONT LONGTEMPS ENTRAVÉ LE DÉVELOPPEMENT DE L'AFRIQUE ÉQUATORIALE FRANÇAISE

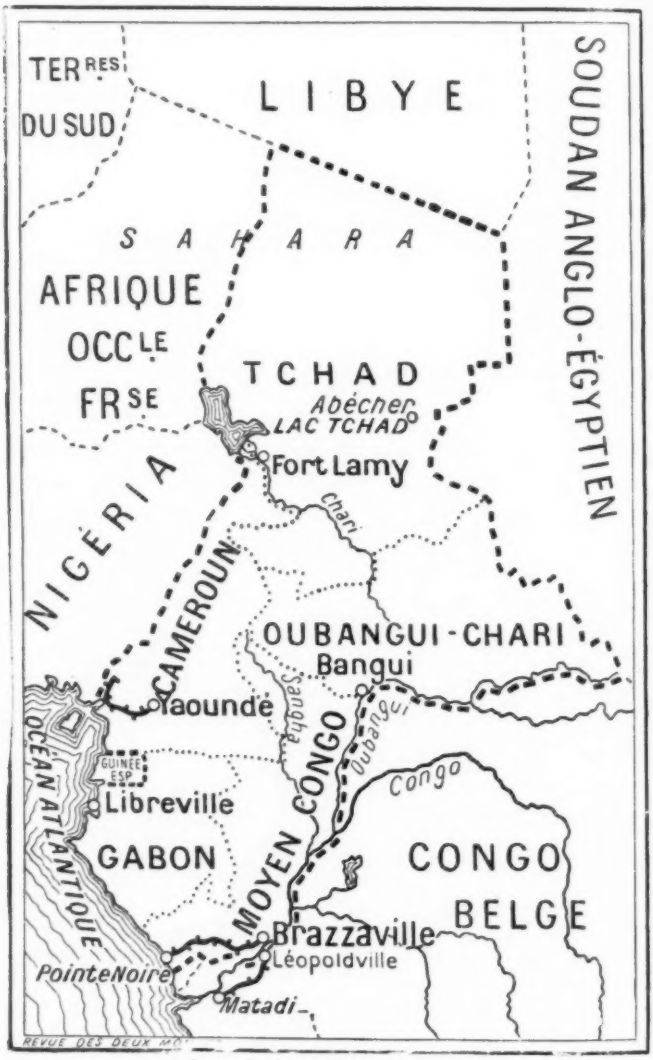
Plusieurs causes expliquent le retard qu'a subi l'évolution de l'A. E. F. : insuffisance de la population, rareté des voies de communication, défectuosités dans les méthodes pour la mise en valeur du pays. Ces causes tendent à disparaître, un grand effort a été accompli. Les exportations sont déjà en très forte progression ; cependant, le développement économique de la colonie est encore bien inférieur à ce qu'il devrait être, si l'on considère que le territoire a une superficie égale à cinq fois la France.

Le *manque de main-d'œuvre* est la cause principale des difficultés de production de l'A. E. F. On compte à peine trois millions et demi d'indigènes. Certes, l'Afrique noire, sauf en certaines régions, a peu d'habitants : on n'y trouve que des îlots de population entre lesquels ce ne sont que montagnes, eaux, forêts ou sables désertés par l'homme ; mais l'A. E. F. est particulièrement peu peuplée, on y parcourt parfois cent kilomètres et plus sans y rencontrer un être humain.

Les raisons que l'on peut invoquer pour expliquer la faible densité de la population sont multiples. Jadis, le pays a été dépeuplé par la traite. Les négriers remontaient le cours

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 janvier 1936 : Pasteur Vallery-Radot, *le Splendide effort de l'A. O. F.*

des fleuves et pénétraient loin dans l'intérieur des terres



L'AFRIQUE ÉQUATORIALE FRANÇAISE

pour acheter aux chefs des captifs. On lit dans une géographie

du XVIIIe siècle : « Dans ce pays, le meilleur commerce est la vente des esclaves. Les habitants en font quelques-uns sur leurs voisins, et ils y ajoutent jusqu'à leurs propres enfants qu'ils vendent aux Européens qui les transportent ordinairement dans l'Amérique pour y travailler au sucre, au tabac et à la culture de la terre. »

Les razzias, au cours des guerres incessantes que se livraient les tribus, furent une autre cause de dépopulation.

Stanley, avec ses terribles zanzibaristes, lors de son passage sur le fleuve Congo, qu'il appelait le « fleuve Livingstone », en 1877-1878, sema la mort.

La construction du chemin de fer Congo-Océan fut aussi une cause de destruction humaine : la dysenterie se développa parmi les travailleurs qui venaient du Nord, les pertes en vies humaines furent considérables.

Il faut ajouter à ces raisons diverses les maladies qui ont toujours sévi à l'état endémique, en particulier la maladie du sommeil, la mortalité infantile qui est de 35 pour 100 environ des naissances vivantes, l'alimentation insuffisante, enfin le peu de résistance des races qui composent l'Oubangui, le Moyen-Congo et le Gabon.

Tant que la densité de la population sera aussi faible, la mise en valeur du pays sera extrêmement difficile.

L'*insuffisance des moyens de communication* est une autre cause de difficultés pour le développement économique de l'A. E. F. Les routes, pendant longtemps, furent presque inexistantes. Les transports se faisaient par les rivières et les fleuves et, partout où les voies d'eau ne pouvaient être empruntées, on utilisait le portage sur les pistes et les sentiers. Ce portage fut la véritable plaie de notre colonie.

L'absence de routes a entravé toute activité commerciale dans le pays et a paralysé tout essai de développement social. L'A. E. F. était endormie dans le mystère de ses savanes et de ses forêts sans que la vie pût circuler à travers ses immenses étendues.

La colonie a souffert aussi des *méthodes défectueuses* utilisées pour la mise en valeur du pays, expériences malheureuses dont elle commence seulement à se libérer.

Dès 1898, la métropole octroya à de grandes compagnies commerciales de vastes concessions territoriales. Ces compagnies avaient été créées à l'exemple des compagnies à charte anglaises. Sauf de rares exceptions, elles mirent le pays en coupe réglée, l'exploitèrent sans aucun souci d'avenir et imposèrent aux indigènes un travail forcé, qui était le plus souvent à peine rétribué. Essences à caoutchouc, peuplements de palmiers à huile, bois précieux, aussi bien que troupeaux d'éléphants, furent détruits sans aucune contre-partie. Les compagnies concessionnaires, a écrit André Gide dans son *Voyage au Congo*, « ont saigné, pressuré le pays, comme une orange dont on va bientôt rejeter la peau vide ».

En 1913, on exportait comme produits de culture 158 tonnes de cacao, 33 tonnes de café : c'est tout ce que produisaient les terres de l'A. E. F. ! Le reste des exportations (3 274 tonnes) n'était que produits naturels.

Entre 1900 et 1913, il n'y avait eu qu'une augmentation de 134 tonnes dans l'exportation des produits de culture.

Tel est le lamentable bilan des grandes compagnies, auquel il faut ajouter la dépopulation dont elles sont en partie responsables.

Brazza avait eu la prescience du mal que ferait au Congo l'octroi de concessions à ces sociétés commerciales. Il disait, dès 1885, dans une conférence à la Société de Géographie : « Que le haut commerce prenne garde de vouloir mettre trop vite en coupe réglée une possession qu'à vrai dire nous connaissons encore insuffisamment et dont les indigènes ne sont pas encore initiés à ce que nous voulons d'eux.

« Notre action, jusqu'à nouvel ordre, doit tendre surtout à préparer la transformation des indigènes en agents de travail, de production et de consommation ; plus tard viendra l'Européen avec le simple rôle d'intermédiaire. »

Avec une étonnante prescience, Brazza disait encore, quelques années plus tard : « Si on partage mon Congo en petits monopoles, on aura vite fait de tout ruiner. On mangera le blé en herbe et on tarira la source même de la production. Comment allons-nous surveiller les contrats entre les agents de ces Compagnies et l'ouvrier noir désarmé ? Celui-ci sera rétribué d'une manière dérisoire. Il suffira aux

concessionnaires de sous-estimer la valeur du caoutchouc et de l'ivoire apportés par l'indigène et de donner à la marchandise qui représente le salaire une valeur factice pour que la Société fasse des bénéfices considérables et que le travailleur crève de faim. Vous allez voir un mètre de cotonnade acheter vingt balles de caoutchouc et une rangée de fausses perles payer une défense d'éléphant. Et ce sera peut-être la dépopulation. »

« Lors de sa mission d'enquête en 1905, Brazza fut saisi d'une profonde tristesse : voilà donc ce qu'on avait fait de ce pays qu'il avait conquis avec quelques hommes, uniquement par la douceur et la persuasion ! Et pendant que le *Maceio* l'emportait mourant de Libreville vers Dakar, il se rappelait ces mots qu'il avait prononcés jadis : « Préparer un pays à la colonisation est œuvre de temps et de patience. »

L'ŒUVRE DU SERVICE DE SANTÉ

L'œuvre de Brazza, depuis quelques années, a été reprise. Les fautes commises au début de ce siècle ont été effacées. On sait maintenant ce qu'il faut faire pour développer la colonie. Les gouverneurs généraux Augagneur, Antonetti, Reste ont réalisé en A. E. F. des améliorations considérables qui ont déjà donné de très beaux résultats et qui sont les gages d'un avenir prospère.

Le principal souci pour la colonisation de l'A. E. F. doit être d'augmenter la population et de rendre les indigènes plus robustes. Aussi faut-il intensifier les services sanitaires. C'est à juste titre la préoccupation de M. Mandel, ministre des Colonies, qui témoigne en ceci, comme en toutes les questions coloniales, sa volonté de donner à notre Empire une puissante armature.

Le Service de santé, dont les médecins appartiennent au cadre des troupes coloniales et font preuve d'un zèle et d'un dévouement au-dessus de tout éloge, est remarquablement bien organisé en A. E. F. comme dans nos autres colonies africaines ; mais, pour ces immenses territoires, avec des villages parfois éloignés les uns des autres de 50, 100 kilomètres et plus, il faudrait un personnel considérable. Le ministre des Colonies a pris des dispositions pour augmenter

le nombre des médecins, et, d'autre part, l'A. E. F. commence à former des aides-médecins indigènes comme le font nos autres colonies.

Le programme d'action de l'Assistance médicale en A. E. F., comme en Afrique occidentale française, est celui d'une « médecine itinérante ». Les médecins des centres médicaux doivent faire, d'une façon régulière, des tournées dans la brousse avec quelques infirmiers, dépistant et soignant les malades. Il existe, d'autre part, des équipes de prospection. Elles sont envoyées par l'inspecteur général du Service de santé dans telle région que l'on sait contaminée par une endémie ou une épidémie, où elles ont pour mission de faire l'examen de tous les indigènes que doit réunir le chef de village sous le contrôle de l'administrateur. Immédiatement après l'équipe de prospection passe une équipe de traitement qui soigne les malades signalés par la première équipe. S'il s'agit de maladie du sommeil, l'équipe de traitement revient plusieurs fois dans la même région pendant quelques semaines, afin de stériliser les trypanosomés.

Ce principe de la médecine itinérante, qui consiste à aller vers le malade, alors que, dans les pays d'Europe, c'est le malade qui va vers le médecin, donne d'excellents résultats.

Mais il ne suffit pas de traiter les maladies, il faut les prévenir : c'est ici qu'intervient l'Institut Pasteur de Brazzaville. Cet Institut, dépendant techniquement et administrativement de l'Institut Pasteur de Paris, est fondé sur le principe des autres Instituts Pasteur d'outre-mer. Sa création remonte à 1908. Il a succédé à une mission d'étude de la maladie du sommeil, organisée par la Société de Géographie de Paris, et n'a cessé, depuis sa fondation, de s'occuper de cette maladie. Dirigé par le médecin commandant Saleün, l'Institut pratique tous les examens bactériologiques demandés par la colonie, analyse les eaux, dépiste par le laboratoire les épidémies, fabrique des vaccins. Il est à la disposition du Service de santé pour toutes les questions d'hygiène et de prophylaxie. Bientôt un service d'études des maladies vétérinaires lui sera adjoint et on prévoit la création d'une filiale au centre de la colonie, à Bangui.

Les résultats obtenus par le Service de santé dans la lutte contre les maladies qui infestent l'Afrique équatoriale

française sont remarquables. Grâce aux efforts des médecins des troupes coloniales, la maladie du sommeil est en déclin sur presque tout le territoire ; il existe cependant des îlots de résistance, et, si l'inspecteur du Service de santé de l'A. E. F., le médecin général Ledentu, n'était sans cesse en éveil, la maladie ne tarderait pas à faire de grands ravages.

Traiter les maladies ou en préserver les populations ne constitue pas toute l'œuvre qui incombe au Service de santé. Pour développer le peuplement du pays et pour constituer des races robustes, il faut que les médecins s'intéressent à l'hygiène alimentaire. La misère physiologique de certaines tribus s'explique par une nourriture dans laquelle manquent des principes essentiels ; ainsi le manioc, qui est à la base de l'alimentation des trois quarts de la population indigène, ne contient qu'une quantité infime de matières azotées. Les médecins doivent se préoccuper, avec les administrateurs, d'intensifier, parallèlement à la culture du manioc, la culture des légumineuses et des céréales.

Les médecins doivent aussi s'ingénier à diminuer la mortalité infantile. Si simple que paraisse ce problème, il est extrêmement ardu. Vraisemblablement il ne pourra être résolu que lorsque l'indigène sera parvenu à un degré social plus avancé : l'instituteur doit être ici l'associé du médecin.

Il faut, à tout prix, rendre la population plus dense et les races plus résistantes. Le ministre des Colonies, M. Mandel, et son conseiller technique, le médecin général Blanchard, s'y emploient avec ardeur.

On ne peut qu'approuver ces paroles du gouverneur général Reste : « Pour mener à bien la tâche qui nous incombe, il nous faut faire entrer la politique sanitaire dans le cadre de la politique générale indigène. Les efforts des médecins doivent être intégrés dans le plan général d'action économique et sociale, où tiennent une large place les questions des voies de communication, d'habitat, d'alimentation, d'adduction d'eau, et même, et surtout, d'enseignement scolaire. » Nous dirons plus : *l'avenir de l'Afrique équatoriale française est dominé par le problème sanitaire.* Mais les médecins ne feraient qu'une œuvre parcellaire s'ils ne travaillaient en complet accord avec les services administratifs. Tout doit s'enchaîner ; il ne doit pas y avoir indépendance des pro-

grammes d'agriculture, d'enseignement, d'hygiène ; le plan d'action doit être unique.

LE DÉVELOPPEMENT DES VOIES DE COMMUNICATION

Le problème des voies de communication est, pour la mise en valeur de l'A. E. F., un des plus graves.

En ces derniers temps, les routes se sont développées dans des proportions fort importantes. Si l'effort du gouverneur général Reste et de son secrétaire général, le gouverneur Solomiac, est continué, dans quelques années notre colonie sera parcourue de routes assez nombreuses pour rendre faciles les échanges du nord au sud et de l'ouest à l'est.

Les voies fluviales ont été en partie aménagées par dragage ou balisage, les ports fluviaux de Brazzaville et de Bangui commencent à être équipés. Il est prévu l'utilisation, par bateaux à vapeur, de plus de 4 000 kilomètres de fleuves et de rivières.

Routes et voies d'eau évacueront les produits de la colonie vers la mer en empruntant le chemin de fer Congo-Océan, qui va de Brazzaville à Pointe-Noire.

La construction du Congo-Océan, prévue déjà par Brazza, commencée par le gouverneur général Augagneur, a été poursuivie et achevée en juillet 1934 par le gouverneur général Antonetti. Depuis 1935, la ligne est entrée en exploitation. Ainsi notre colonie, pour l'exportation de ses produits, n'est plus tributaire du chemin de fer belge Léopoldville-Matadi.

La voie ferrée Congo-Océan est une magnifique réalisation. Longue de 511 kilomètres, elle a dû traverser une forêt jusque-là impénétrable et des montagnes sans vallées, ce qui a nécessité la construction d'ouvrages d'art très nombreux et importants, dont un tunnel de plus de 1 600 mètres. Elle a coûté 1 milliard 115 millions.

L'inspecteur général des Travaux publics, M. Bosc, a doté le chemin de fer Congo-Océan du matériel le plus moderne. Les voitures de voyageurs, métalliques, sont aussi confortables que les mieux aménagées d'Europe. Les trains ont soit des locomotives du type le plus perfectionné, capables de remorquer des convois de 900 tonnes brutes, soit des

locomotives Diesel électriques, analogues à celles qui viennent d'être mises en service sur le P.-L.-M. En outre, des automotrices Diesel et des Michelines assurent des liaisons fréquentes et rapides entre Pointe-Noire et Brazzaville.

A Pointe-Noire existe un atelier de réparations pourvu des machines-outils les plus modernes, qui sont actionnées par des Noirs remarquablement habiles. Ce sont également des Noirs, la plupart Sénégalais, qui conduisent les trains. Voilà donc ce que l'on peut faire de ces indigènes que l'on croyait, il y a quelques années encore, incapables de perfectionnement !

Le chemin de fer, qui drainera vers l'Europe presque toute la production de l'A. E. F., aboutit au port de Pointe-Noire. Ce port est appelé à devenir non seulement l'exutoire de l'A. E. F., mais encore une escale pour la nouvelle route des Indes : les navires se rendant directement de Dakar au Cap ne se dérouteront que de 360 milles pour toucher Pointe-Noire.

Grâce à l'activité déployée en ces deux dernières années par M. Bosc, la digue extérieure du port est achevée. Déjà le 2 avril dernier, un grand paquebot, le *Foucauld*, a pu arriver à quai. Dans un an, le quai d'accostage aura 750 mètres de long, le port de Pointe-Noire sera terminé. Il ne comportera que les ouvrages indispensables au trafic actuel de l'A. E. F., mais il sera susceptible d'extension presque indéfinie. Il constituera un point d'appui précieux pour la marine nationale et contribuera à la défense de notre Empire. Ainsi, la côte occidentale de l'Afrique française sera pourvue de quatre grands ports, Casablanca, Dakar, Abidjan, Pointe-Noire, splendide affirmation de l'œuvre impériale française.

LES POSSIBILITÉS ÉCONOMIQUES. LES CULTURES

Les possibilités de l'A. E. F. sont extrêmement étendues. On s'en rend compte en parcourant cet immense pays, depuis les plaines du Tchad, avec leurs troupeaux, jusqu'aux terres éminemment fertiles de certaines régions de l'Oubangui et du Moyen-Congo, où tout pousse avec une extraordinaire rapidité, manioc, arachides, patates, maïs, sorgho, coton, caféiers...

Dans une *Méthode pour étudier la géographie*, datant du début du XVIIIe siècle, on peut lire : « Royaume du Congo. Pays fort fertile et d'où l'on transporte quantité d'esclaves, d'ivoire, de café et de tamarin. » Un siècle plus tard, l'auteur d'un *Abrégé de l'histoire générale des voyages* écrivait : « Toutes les parties du Congo produisent un grand nombre d'arbres fruitiers. Les citrons, les limons, les bananes et surtout les oranges y sont en abondance. Pour faire juger de la fertilité du pays, Lopez assure que, dans l'espace de quatre jours, il vit croître assez haut un petit citronnier d'un pépin qu'il avait planté. » Et Brazza, après ses explorations, s'exprimait ainsi : « Les richesses naturelles de ce pays, merveilleusement arrosé, sont considérables... Il faut compter aussi que certaines cultures, convenablement établies sous une latitude qui, tout en étant plus à portée de l'Europe, est celle de Sumatra, de Bornéo et du Brésil, s'ajouteraient encore à ces richesses naturelles. » D'après l'explorateur Gentil, le Congo français devait devenir « la plus riche de nos possessions de l'Afrique ».

L'expérience de ces dernières années montre que sur le sol de l'A. E. F. peuvent se développer les cultures les plus diverses. L'exportation de ces cultures doit être une source de richesses pour la colonie.

Voici quelques exemples qui montreront combien les terres de l'A. E. F. sont fertiles et prometteuses pour l'avenir.

La culture du *caféier* est déjà importante dans l'Oubangui, le Moyen-Congo et le Gabon. Les exportations, qui étaient seulement de 56 700 kilos en 1932, ont atteint 1 498 667 kilos en 1937 et 2 074 000 kilos pour les onze premiers mois de 1938.

Sur le territoire de l'A. E. F. croissent des *oléagineux* en abondance ; les uns sont spontanés (palmiers à huile, karité), les autres sont d'origine culturale (cocotiers, arachides, sésame, ricin, graines de coton).

La *palmeraie*, au Gabon, au Moyen-Congo, dans l'Oubangui, s'étend sur environ 50 000 kilomètres carrés et on estime à plus de 100 millions le nombre de palmiers exploitables. La production a atteint, pour les onze premiers mois de 1938, 5 253 tonnes d'huile de palme et 12 718 tonnes de palmistes. Étant donné l'étendue de la palmeraie, ces

chiffres ne correspondent pas à nos possibilités d'exportation. Cela tient à ce que les amandes, dans la plupart des régions, sont encore concassées par l'indigène entre deux cailloux, l'huile étant ensuite extraite par torsion des fruits dans un filet, d'où des pertes considérables. La mise à la disposition des récolteurs indigènes de concasseurs et de presses à huile augmentera le rendement dans des proportions fort importantes.

Les terres de la plupart des régions de l'A. E. F. conviennent très bien à la culture des *arachides*. Constituant un aliment de tout premier ordre, en raison de leur forte teneur en azote, les arachides sont, en outre, susceptibles de procurer aux indigènes un revenu appréciable, en échange d'un travail facile. Cette culture vient à peine d'entrer dans sa phase industrielle. On estime à 6 000 tonnes environ la récolte de 1938, consommée pour la plus grande part sur place.

L'aire de culture du *manioc* s'étend sur toute la zone tropicale et équatoriale, mais le manioc n'avait été utilisé jusqu'ici que pour l'alimentation des populations indigènes. Un colon a entrepris récemment l'exploitation industrielle de cette plante en vue de la préparation du tapioca et surtout de la fécule. L'usine qu'il a installée dans le Moyen-Congo peut traiter annuellement 10 000 tonnes de manioc.

La culture du *maïs* sur une vaste échelle vient d'être tentée au Moyen-Congo avec un important outillage moderne.

Pamplemousses, oranges, citrons, ananas, bananes, trouvent en A. E. F. d'excellents terrains de culture. La France, achetant chaque année pour des millions de francs d'*agrumes* au Brésil, il serait possible que la Colonie se substituât à ce pays.

L'A. E. F. possède d'immenses peuplements naturels d'*essences à caoutchouc* et son sol se prête fort bien à la culture du *céara* et de l'*hévéa*. Bien des districts forestiers ont été saignés à blanc par les compagnies concessionnaires, mais la prospection d'autres peuplements a été entreprise. Les plantations de céara couvraient en 1929 une partie de l'Oubangui, on comptait plus de 20 millions de pieds ; la plupart de ces plantations ont été abandonnées au moment

de l'effondrement des cours du caoutchouc, mais il en subsiste un certain nombre que les indigènes entretiennent et exploitent.

La culture du *coton* prend une grande extension en A. E. F. Après quelques essais en 1921, cette culture fut intensifiée dans les territoires de l'Oubangui et du Tchad en 1924, afin d'améliorer la situation des populations indigènes, cruellement compromise par le ralentissement des exportations de caoutchouc sylvestre et par une diminution très sensible des exportations de bétail vers les colonies anglaises de la Nigeria et du Soudan. Les premiers résultats furent satisfaisants, mais on ne tarda pas à s'apercevoir que l'exploitation cotonnière ne pouvait réussir que si elle disposait d'usines d'égrenage et de fermes expérimentales. Aussi des conventions furent-elles passées en 1927 entre l'administration et deux sociétés qui s'engageaient à faire les installations nécessaires, et qui recevaient en échange le bénéfice du privilège d'achat du coton dans une région déterminée pendant une période de cinq ans. Le prix devait être fixé chaque année par le gouvernement général de la Colonie. Des ententes semblables furent faites en 1930 avec deux autres sociétés.

Les chiffres d'exportation du coton sont en augmentation constante. Pour les onze premiers mois de 1938, 9 665 tonnes de coton-fibre ont été exportées. Ces résultats placent l'A. E. F. au premier rang de nos colonies productrices de coton.

Cependant il faut avoir une *politique du coton*. Jusqu'en 1936, la culture du coton, telle qu'elle était pratiquée, était impopulaire : on avait imposé des cultures collectives auxquelles répugne l'indigène, on avait fait usage de la contrainte administrative, enfin les paiements avaient été faits entre les mains des chefs. Aujourd'hui, la culture individuelle a remplacé la culture collective, les paiements sont individuels, les méthodes culturales ont été améliorées. Il a été créé récemment un service administratif du coton, chargé d'organiser et de diriger les stations cotonnières et les fermes expérimentales.

Certes, les cultures pour l'exportation pourraient être

intensifiées, mais ce serait, sans doute, une faute de vouloir mettre en valeur le pays avec trop de hâte. Il faut toujours avoir présentes à l'esprit la pénurie de main-d'œuvre et la faible résistance des habitants. Des cultures intensives impliquent des armées de travailleurs ; où les trouvera-t-on ? et à ces travailleurs, dans l'occurrence des femmes, — car ce sont elles qui, d'après les usages indigènes, cultivent la terre, — ne demandera-t-on pas un trop gros effort ? Une grande prudence s'impose : avant tout, c'est à l'accroissement des races et à leur perfectionnement physique qu'il faut penser. Lorsque, dans quelques années, les indigènes peuplant l'A. E. F. seront plus nombreux et plus forts, la question de la main-d'œuvre ne se posera plus avec la même acuité ; dès lors on pourra faire des cultures intensives pour l'exportation. A l'heure actuelle, il faut surtout avoir le souci de développer les cultures vivrières pour lutter contre la misère physiologique.

Depuis quelques années, notre administration organise avec beaucoup de sagesse la production. Ce fut un tort, jadis, de faire pratiquer par les Noirs des cultures collectives : c'était contraire aux habitudes de la société indigène dont il faut toujours tenir compte. En effet, si, d'après la coutume, dans chaque village l'ensemble du sol est collectif, chaque habitant a le droit, dans le territoire commun, de choisir son champ et de le mettre en valeur : la terre appartient au village, mais l'indigène est propriétaire du champ qu'il travaille, comme de la case qu'il habite. Aujourd'hui, l'administration a rétabli la culture individuelle ou familiale.

Des sociétés de prévoyance, composées de cultivateurs et éleveurs indigènes, ont été récemment créées. Elles se proposent d'aider, dans l'intérêt commun, le développement des cultures et de l'élevage, organisent la vente des produits et perfectionnent l'outillage. Elles constituent un élément primordial du développement économique du pays.

L'indigène cultive encore la terre comme dans le passé, sans méthode. Il ne sait pas préparer les terrains. Il ne choisit pas les semences. Il ignore les irrigations. Il ne pratique ni les assolements, ni la rotation des cultures, ni les fumures. Il travaille la terre, courbé sur le sol, avec une petite lame de

fer, large comme la main, emmanchée sur un bois d'une vingtaine de centimètres. Il ne connaît ni les tracteurs, ni les charrues, ni les machines à concasser les amandes de palme, ni les décortiqueuses pour le café et le riz.

Les sociétés de prévoyance commencent déjà, dans certaines régions, à transformer les méthodes de culture et d'exploitation.

Une grande amélioration a été apportée, grâce au gouverneur général Reste, dans l'économie du pays par la pratique des paiements individuels. Les paiements collectifs, entre les mains des chefs, tels qu'ils étaient pratiqués autrefois, constituaient un gros inconvénient, car le cultivateur indigène était souvent frustré d'une partie ou de la totalité même du prix de son travail.

Une autre amélioration a été l'augmentation du nombre des marchés, ce qui étend et rend plus efficace le contrôle des achats. Le racolage des produits a été interdit dans toutes les circonscriptions territoriales où fonctionnent des marchés réguliers.

LES BOIS. L'ÉLEVAGE. LE SOUS-SOL

Une des principales sources de richesses de l'A. E. F. réside dans l'exportation de ses bois. Les *forêts domaniales* couvrent environ 400 000 kilomètres carrés au Gabon et au Moyen-Congo et recèlent un nombre important d'essences exploitables. Parmi ces essences, la plus importante est l'okoumé.

L'Allemagne absorbait plus des deux tiers de la production d'okoumé. Des difficultés de paiement s'étant produites, qui ont entraîné la constitution à Hambourg d'un stock de 150 000 tonnes dans l'attente d'un règlement, l'administration locale a interdit en principe, au mois de mai 1938, toute sortie d'okoumé. Il en est résulté que les exportations d'okoumé, qui avaient été de 407 044 tonnes pour 1937, n'ont été que de 210 021 tonnes pour les onze premiers mois de 1938.

Le problème de l'*élevage* est un des plus importants de l'A. E. F. Il s'agit ici non seulement d'accroître les res-

sources du pays, mais encore d'apporter aux populations l'alimentation azotée qui leur fait défaut.

Le Tchad est la principale région d'élevage. Pour les onze premiers mois de 1938, il a été exporté 87 079 têtes de bétail.

En Oubangui, les maladies dues aux trypanosomes sont très répandues, ce qui interdisait jusqu'à ces derniers temps l'élevage ; mais, à la suite de minutieuses prospections et en appliquant des mesures sanitaires sévères, on est parvenu à introduire des troupeaux de bovidés dans ce territoire.

Au Moyen-Congo et au Gabon, des essais d'acclimatement sont faits depuis quelques mois dans des fermes expérimentales.

Dans toute l'A. E. F., un grand effort a été réalisé pour lutter contre les épizooties, dont les plus meurtrières sont la peste bovine, la péripneumonie, les trypanosomiases. Au Tchad, deux centres vaccinogènes, l'un à Fort-Lamy et l'autre à Abécher, sont chargés de la préparation du vaccin contre la peste bovine.

L'A. E. F. semble une des régions les plus fortement *minéralisées* du continent africain. Déjà dans un livre, publié en 1833, on lit : « On trouve dans les montagnes du Congo une pierre marquetée dans laquelle il y a de fort belles hyacinthes, et d'autres espèces de pierres rares, qui paraissent imprégnées de cuivre et d'autres métaux. Elles prennent le plus beau poli du monde, et sont d'un usage admirable pour la sculpture et la gravure. »

Si l'exploitation des mines de cuivre a été entravée en raison de circonstances diverses, au contraire la production de l'or atteint presque une tonne pour 1938. L'or attire de plus en plus les prospecteurs et d'importants gisements viennent d'être découverts dans le Moyen-Congo.

La production du diamant augmente notablement. De 137 carats en 1935, elle est passée à 14 250 carats pour les onze premiers mois de 1938.

Il existe des mines de plomb et de zinc qui commencent à exporter. Des gisements de phosphates ont été découverts ; ils vont être mis en exploitation.

L'ACTION SOCIALE DE LA FRANCE

La France accomplit depuis dix ans en A. E. F., comme dans toutes ses colonies, une œuvre humanitaire admirable.

Notre pays, grâce à ses administrateurs de grande classe, qui se sont tous inspirés des directives du gouverneur général van Vollenhoven, remarquable analyste de l'âme indigène, a trouvé la vraie formule de la colonisation, celle de l'*association*.

L'indigène n'est pas, pour la France d'aujourd'hui, l'être inférieur qu'on exploite, afin de lui faire donner le rendement maximum, en vue d'enrichir des colons de la métropole. « Notre premier objectif, écrivait récemment le gouverneur général Reste, doit être de permettre à l'indigène de vivre, de vivre dans son individu, de vivre dans sa race. » Il faut progressivement relever sa condition sociale et, en même temps, le guider comme un enfant, l'associer avec bienveillance à une politique économique destinée à mettre en valeur son pays.

Le *paysannat indigène* doit se développer ici, comme il s'est développé en Afrique occidentale française où une classe moyenne de petits propriétaires terriens s'est constituée. C'est par le paysannat indigène que nous nous attacherons les populations noires, car elles auront plus de bien-être, en même temps qu'elles trouveront une raison de travailler.

Constituer un paysannat était déjà le vœu de Brazza. Après sa première expédition, chacun des esclaves affranchis qui le suivaient, raconte le général de Chambrun dans son beau livre sur Brazza, reçut « un lopin de terre où il construisit une case, qui bientôt fut entourée de plantations, de poules et de cabris, — le bonheur rêvé par ces êtres primitifs. »

Les *réformes sociales* réalisées récemment en A. E. F. : organisation des villages et des chefferies, formation des sociétés de prévoyance et des greniers de réserve, suppression du portage par l'ouverture de routes et par la création de nombreux marchés, valorisation du travail indigène, constitution d'une inspection du travail, ont déjà une influence heureuse sur les conditions de vie de l'indigène. Elles sont à l'honneur de la France tutélaire.

L'*enseignement* a été réorganisé depuis deux ans. Des

écoles nouvelles se sont ouvertes ; l'instituteur doit y donner un enseignement simple, concret, pratique, n'employer que des livres adaptés au pays, accorder une place prépondérante aux travaux manuels, à l'agriculture, à l'hygiène. L'administration s'occupe de créer des centres d'enseignement professionnel dans l'ensemble de la Colonie.

Le développement du pays, nous y avons insisté, ne pourra se faire que par une action en profondeur du *Service de santé*. Dans le budget de l'A. E. F., qui était de 224 millions pour 1938, l'Assistance médicale était inscrite pour le dixième. En 1939, cette proportion sera encore plus élevée. L'effort en faveur de l'hygiène et de la santé publique est donc considérable. Il doit être encore intensifié ; ainsi en a décidé M. Mandel, et on ne saurait assez l'approuver dans la voie qu'il suit avec persévérance, car, des questions intéressant l'A. E. F., l'état sanitaire est celle qui doit dominer toutes les autres.

Si l'Afrique équatoriale française pouvait être considérée, il y a peu de temps encore, comme une colonie pauvre, déshéritée, sans possibilité de développement, les réalisations de ces années dernières doivent modifier notre opinion.

Les voies de communication terrestres et fluviales auxquelles on travaille activement, le chemin de fer Congo-Océan qui permet d'écouler vers l'Europe les produits de l'Oubangui et du Moyen-Congo, le port de Pointe-Noire, en voie d'achèvement, qui sera un des plus modernes sur la nouvelle route des Indes, donnent maintenant à la Colonie une solide armature pour son développement économique. Les terres sont fertiles, on peut y réaliser les cultures les plus variées. Le sous-sol est riche.

Dans quelques années, l'Afrique équatoriale sera une des colonies les plus prospères de notre Empire (1).

PROFESSEUR PASTEUR VALLERY-RADOT.

(1) Il y a quelques mois, le gouverneur général Boisson, ancien commissaire de la République au Cameroun, a été nommé gouverneur général de l'A. E. F. Ce choix est pour la Colonie la meilleure garantie d'un développement rationnel, intelligent et fécond.

REBECCA

QUATRIÈME PARTIE (1)

I

Clarice m'attendait dans ma chambre. En me voyant, elle éclata en sanglots. Je me mis à tirer sur les agrafes de ma robe en éraillant l'étoffe. Je ne parvenais pas à me déshabiller et Clarice vint à mon aide en continuant à pleurer bruyamment.

— Votre belle robe ! madame, disait-elle. Votre belle robe blanche !

— Cela ne fait rien, dis-je. Vous ne voyez pas la boucle? Là, en bas, et il y en a une autre à côté.

Elle tâtonnait d'une main tremblante parmi les agrafes, s'y prenant encore plus mal que moi et luttant contre ses sanglots.

— Qu'allez-vous mettre maintenant, madame ? dit-elle.

— Je ne sais pas.

Elle avait fini par dégrafer ma robe, que je quittai.

— Je voudrais rester seule, Clarice, dis-je. Soyez gentille, laissez-moi. Ne vous inquiétez pas, je m'arrangerai. Oubliez ce qui s'est passé, je veux que vous vous amusiez, ce soir.

— Vous ne voulez pas que je repasse une robe ? dit-elle en me regardant de ses yeux gonflés et noyés de larmes.

— Non, ne vous inquiétez pas, je préfère que vous me laissiez... Et puis, Clarice...

— Madame ?

— Ne... ne parlez pas de ce qui vient de se passer.

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 septembre, 1er octobre.

Quelqu'un frappa à la porte. Clarice me jeta un regard effrayé. La porte s'ouvrit et Béatrice entra. Elle vint vivement à moi dans ses bizarres draperies orientales et ses verroteries.

— Ma chère, ma chère ! dit-elle en me tendant les mains.

Clarice se glissa hors de la chambre. Je me sentis soudain exténuée. J'allai m'asseoir sur mon lit ; je portai les mains à ma tête et retirai la perruque bouclée.

— Vous vous sentez bien ? me demanda Béatrice. Vous êtes toute pâle.

— Ce n'est rien, dis-je, c'est l'éclairage.

— Reposez-vous quelques minutes et ça ira tout à fait. Attendez que je vous cherche un verre d'eau.

Elle alla dans la salle de bains, faisant tinter ses bracelets à chaque pas, et revint tenant un verre d'eau.

— J'ai compris tout de suite, naturellement, que c'était une effroyable erreur, dit-elle. Vous ne pouviez évidemment pas vous douter...

— Me douter de quoi ?

— Eh bien ! que... la robe, ma pauvre, la robe du portrait que vous aviez copiée..., c'était le costume de Rebecca au dernier bal. Identique. Vous étiez là, en haut de l'escalier, et, pendant une épouvantable minute, j'ai pensé...

Elle ne finit pas sa phrase, elle me tapotait l'épaule.

— Pauvre enfant, c'est vraiment malheureux ! Comment auriez-vous pu savoir cela ?

— J'aurais dû le savoir, dis-je stupidement, trop abrutie pour comprendre. J'aurais dû.

— C'est absurde. Nous savons tous que vous ne pouviez absolument pas deviner cela. Seulement, cela a produit un choc, vous comprenez ? Aucun de nous ne s'y attendait, et Maxim...

— Oui... Maxim ?... dis-je.

— Il croit que vous l'avez fait exprès... Vous aviez parlé de le surprendre, n'est-ce pas ? Je lui ai dit tout de suite que vous étiez incapable d'une chose pareille et que c'était uniquement par un malencontreux hasard que vous aviez choisi comme modèle ce portrait.

— J'aurais dû savoir, répétai-je. C'est ma faute.

— Non, non, ne vous tourmentez pas. Vous lui expliquerez tout cela vous-même tranquillement et il comprendra.

Les premiers invités arrivaient comme je montais chez vous. Ils prennent le porto. J'ai dit à Giles et à Frank d'expliquer que votre costume était raté et que vous étiez très déçue.

Je ne répondis pas. Je restais assise sur le lit, mes mains sur mes genoux.

— Qu'allez-vous mettre ? dit Béatrice en ouvrant mon armoire. Cette robe bleue est charmante ; mettez-la. Personne n'y fera attention. Vite ! Je vais vous aider.

— Non, dis-je. Non, je ne descendrai pas.

— Mais personne ne saura rien ! insista-t-elle. Nous avons arrangé l'histoire : le costumier a fait une erreur, votre robe est ratée et vous avez été obligée de mettre une simple robe du soir. Personne ne se doutera de rien.

— Vous ne comprenez pas, dis-je. La robe, ça m'est égal. C'est ce qui est arrivé, ce que j'ai fait... Je ne peux pas descendre, Béatrice, je ne peux pas.

— Mais, ma chère, Giles et Frank ont très bien compris. Et Maxim aussi. C'était seulement le premier choc... Je vais tâcher de le prendre à part un moment et de lui expliquer...

— Non ! dis-je. Non !

— Allons, ma chère, reprit-elle en me caressant la main, faites un effort. Mettez cette jolie robe bleue. Pensez à Maxim. Il faut descendre pour lui.

— Je ne pense qu'à Maxim, dis-je.

— Alors ?

— Non, dis-je en me rongeant les ongles et en me balançant sur le bord du lit, je ne peux pas.

On frappa à la porte. C'était Giles.

— Tout le monde est là, dit-il. Maxim m'envoie voir ce qui se passe.

— Elle ne veut pas descendre, fit Béatrice. Que va-t-on dire?

J'aperçus Giles qui me regardait par l'entrebâillement de la porte.

— Mon Dieu, quelle histoire ! chuchota-t-il, — et il se détourna d'un air embarrassé en s'apercevant que je le voyais. — Que faut-il que je dise à Maxim ? demanda-t-il à Béatrice. Il est plus de huit heures...

— Dis qu'elle a la migraine, mais qu'elle essayera de descendre plus tard. Qu'on se mette à table ! Je viens tout de suite.

Giles et Béatrice me laissèrent seule. Je ramassai la robe blanche restée par terre et la remis dans le carton. Je rangeai également la perruque dans sa boîte. Puis je cherchai dans un placard le petit fer à repasser dont je me servais à Monte-Carlo pour les robes de Mrs van Hopper. Je le fixai à la prise de courant et me mis à repasser la robe bleue que Béatrice avait tirée de l'armoire.

Quand j'eus fini, j'étalai la robe sur le lit. Puis j'enlevai de mon visage le maquillage et je me peignai. Je mis la robe bleue et les souliers assortis. J'ouvris la porte de ma chambre et sortis dans le couloir. Quand j'arrivai à la galerie au-dessus de l'escalier, j'entendis un murmure et le bourdonnement des conversations venant de la salle à manger. Le dîner n'était pas fini ; il n'y avait personne dans le hall ni dans la galerie. Les musiciens devaient être également en train de dîner.

J'apercevais d'où j'étais le portrait de Caroline de Winter. Je voyais les boucles encadrant son visage et le sourire de ses lèvres. Il me souvint de la femme du pasteur disant : « Je ne l'oublierai jamais, toute en blanc avec ce nuage de cheveux noirs. » J'aurais dû me rappeler cela... Comme les instruments de musique avaient une drôle d'allure, seuls dans la galerie ! Je demeurai là un instant, frissonnante dans ma robe légère ; puis je me dirigeai vers l'escalier. Le murmure des voix était maintenant plus fort que tout à l'heure. La porte de la salle à manger était ouverte. On sortait de table. Je voyais Robert debout près de la porte ; il y avait un glissement de chaises, des éclats de conversation, des rires. Je descendis lentement...

Lorsque je me rappelle ce bal à Manderley, il me souvient de petits faits isolés sur la vaste toile brumeuse de la soirée. Les mêmes couples passaient et repassaient avec les mêmes sourires figés et, pour moi, debout avec Maxim au pied de l'escalier, afin d'accueillir les retardataires, ces couples de danseurs avaient l'air de marionnettes tournant au bout d'une ficelle tenue par une invisible main.

Il y avait une femme dont je n'ai jamais su le nom, que je n'ai jamais revue ; elle portait une robe rose à crinoline ou à paniers, vague hommage aux siècles passés, mais dont je n'aurais pas su dire s'il s'agissait du XVIIe, du XVIIIe ou

du XIXe ; chacun de ses passages devant moi coïncidait avec une vague de valse, et elle tournoyait en me souriant. Il y avait aussi lady Crowan, monstrueuse dans le costume pourpre de je ne sais quelle figure romanesque du passé, Marie-Antoinette ou Nell Gwynne, ou je ne sais quel bizarre composé des deux. Elle répétait continuellement de sa voix, perchée un peu plus haut encore que de coutume par l'effet du champagne : « Ce n'est pas les Winter qu'il faut remercier pour tout ça, c'est moi ! »

Je vois Béatrice, chère Béatrice, amicale et sans tact, m'observant tout en dansant avec un petit mouvement de tête d'encouragement, ses bracelets balancés à ses poignets, son voile glissant continuellement sur son front en sueur. Je me revois aussi tournant autour de la salle dans une danse désespérée avec Giles, dont le bon cœur n'avait pas admis mes refus, et qui avait tenu à me conduire bravement à travers la foule piétinante, comme il conduisait ses chevaux à une course. Je l'entends me dire : « Vous avez une robe épatante. Toutes les autres sont ridicules à côté de vous », et je le bénis pour cette parole touchante de compréhension et de sincérité, car il pensait, cher Giles, que j'étais déçue à cause de ma robe, que j'étais préoccupée par mon apparence.

Frank m'apporta une assiette de poulet et de jambon que je ne pus manger; il se tenait à côté de moi, me tendant une coupe de champagne que je ne pouvais pas boire.

— Essayez, disait-il doucement. Je crois que cela vous fera du bien.

Et je bus trois gorgées pour lui faire plaisir.

L'orchestre jouait toujours, et les couples tournoyaient comme des marionnettes à travers le grand hall et revenaient, et ce n'était pas moi qui les regardais, pas une créature sensible, faite de chair et de sang, mais une espèce de mannequin avec un sourire figé sur son visage. L'être qui se tenait à mon côté était également de bois. Son visage était un masque, son sourire n'était pas à lui. Ses yeux n'étaient pas les yeux de l'homme que j'aimais, que je connaissais. Ils regardaient au travers de moi, au delà de moi, froids, sans expression, vers un lieu de chagrin et de douleur où je ne pouvais pénétrer, vers quelque enfer intérieur que je ne pouvais partager.

Il ne me parla pas une fois. Il ne me toucha pas. Nous étions l'un à côté de l'autre, le maître et la maîtresse de maison, et nous n'étions pas ensemble. J'observais ses façons courtoises. Il jetait un mot à un invité, une plaisanterie à un autre, un sourire à un troisième, et personne, sauf moi, ne se doutait que chaque chose qu'il disait, chaque geste qu'il faisait était automatique. Il fallait jouer cette misérable comédie pour ces gens que je ne connaissais pas, et que je désirais ne jamais revoir.

La soirée continuait, ramenant les mêmes visages et les mêmes airs. De temps en temps, les bridgeurs sortaient de la bibliothèque, comme des escargots de leur coquille, pour regarder les danseurs, puis rentraient. Béatrice, ses draperies flottant derrière elle, me chuchota à l'oreille :

— Pourquoi ne vous asseyez-vous pas ? Vous êtes livide.

— Je vais très bien.

Giles, en nage sous ses couvertures arabes et dont le fard coulait sur le visage, vint à moi et me dit :

— Venez voir le feu d'artifice de la terrasse.

Je me rappelle avoir regardé le ciel où les fusées montaient en sifflant et retombaient en détonant et en dispersant de petites étoiles d'émeraude... Un murmure d'approbation de la foule, des cris de plaisir, des applaudissements... Les pelouses étaient noires de monde, l'éclatement des fusées se reflétait sur les visages levés. L'une après l'autre, elles s'élançaient dans l'air comme des flèches et le ciel devenait pourpre et or. Manderley se détachait comme une demeure enchantée, toutes les fenêtres flamboyantes, les murs gris colorés par la pluie d'étoiles. Et quand, la dernière fusée retombée, les cris de joie s'éteignirent, la nuit, qui auparavant semblait belle, apparut morne et sombre par contraste. Les petits groupes sur la terrasse et dans l'allée se dispersèrent. Les invités se pressèrent vers les hautes portes-fenêtres pour rentrer dans le salon. C'était la fin. Nous étions là avec des visages ternes. Quelqu'un me tendit une coupe de champagne. J'entendis le bruit des autos qu'on mettait en marche dans l'allée...

. . . . . .

Maxim était allé rejoindre Frank dans l'allée. Béatrice vint à moi en retirant ses bracelets tintinnabulants.

— Vous devriez aller vous coucher, ma chère ! Vous avez l'air éreinté. Vous êtes restée debout presque tout le temps. Où sont les hommes ?

— Dehors, dans l'allée.

— Je vais prendre du café et des œufs au jambon. Et vous ?

— Non, Béatrice, je ne crois pas.

— Vous étiez charmante dans votre robe bleue. Tout le monde l'a dit. Et personne ne s'est douté de... de la vérité. Ainsi ne vous inquiétez pas.

— Non.

— A votre place, je ferais la grasse matinée demain. Prenez votre petit déjeuner au lit.

— Oui, peut-être.

— Je vais dire à Maxim que vous êtes montée, voulez-vous ?

— S'il vous plaît, Béatrice.

— Entendu, ma chère, dormez bien.

Elle m'embrassa rapidement en me tapotant l'épaule et s'en alla retrouver Giles au buffet. Je montai lentement l'escalier...

Je me mis au lit, les jambes très lasses, une douleur pénétrante aux reins. Je m'étendis et fermai les yeux, jouissant du repos frais et blanc des draps. J'aurais voulu que mon esprit pût se reposer comme mon corps, se détendre, passer au sommeil. Non pas bourdonner comme il faisait, sautillant avec la musique, tourbillonnant sur un océan de visages. Je passai mes mains sur mes yeux, mais les images ne s'effaçaient pas.

Je me demandais dans combien de temps Maxim allait venir. Le lit à côté de moi semblait rigide et froid. Bientôt, il n'y aurait plus du tout d'ombres dans la chambre, les murs, le plafond et le sol seraient baignés de lumière. Les oiseaux chanteraient leurs chansons plus haut, plus gaiement. Le soleil ferait des taches jaunes à travers les rideaux. Ma petite pendule de chevet grignotait les minutes l'une après l'autre. L'aiguille tournait autour du cadran. J'étais couchée sur le côté et je la regardais. Mais Maxim ne venait pas.

II

Je dus m'endormir un peu après sept heures. Il faisait grand jour, je me rappelle. Les fenêtres étaient restées ouvertes et la lumière, traversant le tissu des rideaux, jetait des taches sur le mur. J'entendis les domestiques ranger les tables et les fauteuils dans la roseraie et ôter la chaîne d'ampoules électriques. Le lit de Maxim était toujours vide et nu. Je m'étendis en travers du mien, les bras sur les yeux, en une position bizarre et folle, la moins propre au sommeil, mais je glissai à la limite de l'inconscience et y tombai enfin. Il était plus de onze heures quand je me réveillai, et Clarice avait dû entrer sans que je l'entendisse, car il y avait un plateau près de moi et une théière refroidie, et mes vêtements étaient rangés.

Je bus mon thé froid, encore engourdie par mon bref et lourd sommeil. Le lit vide de Maxim me ramena à la réalité avec un choc étrange au cœur, et toute l'angoisse de la soirée m'envahit de nouveau. Il ne s'était pas couché. Son pyjama reposait, plié, sur le drap, ouvert et intact.

Je me disais, assise dans mon lit, regardant le soleil entrant par la fenêtre, et le lit vide de Maxim, qu'il n'y avait rien d'aussi honteux, d'aussi dégradant qu'un mariage raté. Raté au bout de trois mois, comme le mien. Car je n'avais plus d'illusions, je n'essayais plus de me leurrer. La soirée de la veille me l'avait trop bien montré : mon mariage était un échec. Nous ne nous entendions pas. Nous n'étions pas des compagnons ; nous n'étions pas assortis. J'étais trop jeune pour Maxim, trop inexpérimentée, et, ce qui importait encore davantage, je n'étais pas de son monde. Le fait que je l'aimais d'un amour malade, blessé, désespéré, comme un enfant ou un chien, n'y changeait rien. Ce n'était pas le genre d'amour qu'il lui fallait. Il avait besoin d'autre chose que je ne pouvais lui donner et qu'il avait eu autrefois. Je songeais à la joie juvénile et désordonnée, à l'orgueil avec lesquels je m'étais mariée, me figurant que j'apportais le bonheur à Maxim, qui avait connu un bonheur tellement plus grand. Même Mme van Hopper, avec ses opinions vulgaires et ses idées banales, avait compris que

je faisais une faute. « J'ai peur que vous ne le regrettiez, m'avait-elle dit. Je crois que vous faites une grosse faute. »

Je ne l'avais pas écoutée, je la trouvais dure et méchante. Mais elle avait raison. Elle avait absolument raison. Cette dernière remarque, avant de me dire au revoir : « Vous ne vous figurez pas, au moins, qu'il est amoureux de vous ? Il est seul ; cette grande maison vide lui est insupportable », était la chose la plus sensée, la plus juste qu'elle eût jamais dite. Maxim n'était pas amoureux de moi, il ne m'avait jamais aimée. Notre voyage de noces en Italie n'avait pas compté pour lui, pas plus que notre vie commune. Ce que j'avais cru de l'amour pour moi n'était pas de l'amour. Il était un homme, j'étais sa femme, et j'étais jeune, et il était seul, voilà tout. Il ne m'appartenait pas du tout, il appartenait à Rebecca. Elle était toujours dans la maison, comme Mrs Danvers l'avait dit, elle était dans cette chambre de l'aile ouest, elle était dans la bibliothèque, dans le petit salon, dans la galerie au-dessus du hall. Même dans le petit vestiaire où pendait son imperméable. Et dans le jardin, et dans les bois, et dans la maisonnette de pierre sur la plage. Ses pas résonnaient dans le corridor, son parfum traînait dans l'escalier. Les domestiques continuaient à suivre ses ordres, les plats que nous mangions étaient les plats qu'elle aimait. Ses fleurs préférées remplissaient les chambres. Rebecca était toujours la maîtresse de Manderley. Rebecca était toujours Mme de Winter. Je n'avais rien à faire ici. Je m'étais fourvoyée comme une idiote sur un terrain interdit. « Où est Rebecca ? » avait crié la grand-mère de Maxim. Rebecca, toujours Rebecca. Je ne serais jamais débarrassée de Rebecca.

Je sortis du lit et ouvris les yeux. J'aperçus alors un billet glissé sous la porte. J'allai le ramasser. Je reconnus l'écriture carrée de Béatrice. Elle l'avait griffonné au crayon après le petit déjeuner :

« J'ai frappé en vain à votre porte et j'en conclus que vous suivez mon conseil et que vous vous reposez des fatigues de la nuit. Giles est pressé de rentrer, car on a téléphoné de la maison qu'il doit remplacer quelqu'un cet après-midi dans un match de cricket, qui commence à deux heures. Comment il jouera, avec tout le champagne de cette nuit, Dieu seul

le sait ! J'ai les jambes un peu molles, mais j'ai dormi comme un loir. Frith dit que Maxim est descendu de bonne heure prendre son petit déjeuner et qu'on ne l'a pas revu. Vous serez gentille de lui faire nos amitiés ; tous nos remerciements à tous deux pour la soirée où nous nous sommes vraiment beaucoup amusés. Ne pensez plus au costume. (*Ceci était souligné.*) Affectueusement, Béa. » Et en post-scriptum : « Il faut venir nous voir bientôt tous les deux. »

Elle avait griffonné : « neuf heures et demie » en tête de sa lettre, et il était presque onze heures et demie. Ils étaient partis depuis deux heures.

Je pris un bain, m'habillai et descendis. Je décrochai le téléphone et demandai le bureau du domaine. Peut-être Maxim était-il avec Frank ? L'employé me répondit que Maxim n'était pas là.

— M. Crawley est là, madame, ajouta-t-il, voulez-vous lui parler ?

Avant que j'eusse pu reposer le récepteur, j'entendis la voix de Frank.

— Frank, c'est moi, dis-je. Où est Maxim ?

— Je ne sais pas, je ne l'ai pas vu. Il n'est pas passé au bureau ce matin.

— Où croyez-vous qu'il soit allé ? dis-je.

— Je ne sais pas. Peut-être tout simplement se promener.

Il avait la voix des docteurs de maisons de santé quand les parents du malade viennent demander des nouvelles.

— Frank, il faut que je le voie, dis-je. Il faut que je lui parle, à propos d'hier soir.

Frank ne répondit pas. J'imaginais son visage anxieux, les rides de son front.

— Maxim croit que je l'ai fait exprès, dis-je d'une voix qui se brisait malgré mon effort, tandis que les larmes qui m'avaient aveuglée la veille sans que je pusse les répandre coulaient sur mes joues avec un retard de seize heures. Maxim croit que c'était une farce, une ignoble, une atroce farce !

— Mais non, dit Frank, mais non.

— Si, je vous le dis. Vous n'avez pas vu ses yeux comme moi. Vous n'êtes pas resté toute la soirée à côté de lui à l'observer comme moi. Il ne m'a pas parlé, Frank. Il ne m'a pas

regardée une fois. Nous sommes restés l'un à côté de l'autre toute la soirée sans nous dire un mot.

— Ce n'était pas possible, avec tous ces gens, dit Frank. Je l'ai bien remarqué. Comme si je ne connaissais pas Maxim! Écoutez...

— Je ne lui en veux pas, interrompis-je. S'il croit que j'ai fait cette farce hideuse et basse, il a le droit de penser les pires choses de moi, et il a le droit de ne plus jamais me parler, de ne plus jamais me voir.

— Ne parlez pas ainsi, dit Frank. Vous ne savez pas ce que vous dites.

— Oh ! peut-être que c'est un mal pour un bien, d'ailleurs. Cela m'a fait comprendre une chose que j'aurais dû savoir, dont j'aurais dû me douter en épousant Maxim.

— Que voulez-vous dire ? demanda Frank.

Sa voix était aiguë, bizarre. Je me demandais ce que cela pouvait bien lui faire que Maxim ne m'aimât pas. Pourquoi voulait-il me le cacher ?

— Il s'agit de lui et de Rebecca, dis-je.

Lorsque je prononçai ce nom, il me parut étrange et acide comme un mot défendu ; ce n'était pas un soulagement pour moi, un plaisir de le dire, mais une honte brûlante comme la confession d'un péché. Frank ne répondit pas tout de suite. Je l'entendis reprendre son souffle à l'autre bout du fil.

— Que voulez-vous dire ? demanda-t-il de nouveau, d'une voix plus vive et plus aiguë encore.

— Il ne m'aime pas, il aime Rebecca, dis-je. Il ne l'a jamais oubliée, il pense toujours à elle, nuit et jour. Il ne m'a jamais aimée, Frank. C'est toujours Rebecca, Rebecca, Rebecca.

J'entendis Frank pousser un cri de protestation, mais cela m'était bien égal à présent de le choquer.

— Voilà ; maintenant, vous savez ce que je pense, dis-je. Maintenant, vous comprenez.

— Écoutez, dit-il, il faut que je vous voie. Il le faut, vous entendez. C'est d'une importance vitale, je ne peux pas vous parler par téléphone. Allô, allô, madame !

Je raccrochai brusquement le récepteur et m'éloignai du bureau. Je ne voulais pas voir Frank. Il ne pouvait rien

pour moi. Personne ne pouvait rien, que moi-même...

J'allai à la fenêtre et regardai la petite clairière où un faune jouait de la flûte. Les rhododendrons étaient passés ; ils ne fleuriraient plus avant un an. Les grands buissons paraissaient sombres et nus maintenant que la couleur les avait désertés. Un brouillard montait de la mer, et je ne voyais plus le bois derrière le talus. Il faisait très chaud, étouffant.

Je traversai les pelouses jusqu'à la lisière du bois. La brume s'était condensée sous les arbres et coulait sur ma tête nue comme une pluie fine. Jasper me suivait, oppressé, la queue basse, sa langue rose pendante. Le bruit de la mer venait jusqu'à moi, montant sourd et lent des criques, de l'autre côté du bois. Le brouillard blanc m'entourait, montait vers la maison avec une odeur de sel mouillé et d'algues. Quand je me retournai vers la maison, je ne distinguai plus les cheminées, ni le contour des murs, je n'apercevais qu'une vague silhouette, les fenêtres de l'aile ouest et les caisses de fleurs de la terrasse. Le volet de la grande chambre de l'aile ouest était ouvert et il y avait quelqu'un à la fenêtre qui regardait les pelouses : c'était Mrs Danvers. Elle m'avait observée tandis que je me tenais immobile à la lisière du bois, baignée de brouillard blanc. Elle m'avait vue descendre lentement de la terrasse vers les pelouses. Elle avait pu entendre ma communication avec Frank par la ligne qui reliait le petit salon à sa chambre. Elle savait alors que Maxim n'avait pas passé la nuit avec moi. Elle avait peut-être entendu ma voix, su que je pleurais. C'était son triomphe, son triomphe et celui de Rebecca.

Je retraversai les pelouses, prise d'un soudain désir de rentrer à la maison. Je gagnai le hall et montai le grand escalier. Je tournai le couloir au sortir de la galerie, franchis la porte de l'aile ouest et suivis le corridor sombre et silencieux jusqu'à la chambre de Rebecca. Je tournai le bouton de la porte et entrai. Mrs Danvers était encore près de la fenêtre ; le volet était ouvert.

— Mrs Danvers, dis-je, Mrs Danvers.

Elle se retourna et je vis que ses yeux étaient rouges et gonflés par les larmes comme les miens, et qu'il y avait des ombres profondes sur sa face blanche.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle, et sa voix était enrouée par les pleurs comme la mienne.

Je ne m'attendais pas à la trouver ainsi. Je l'imaginais souriante comme la veille, cruelle, perfide. Elle n'était plus rien de tout cela, mais une vieille femme triste et malade. J'hésitais, la main toujours sur le bouton de la porte ouverte, et je ne savais plus que lui dire, ni que faire.

— J'ai mis le menu sur le bureau, comme d'habitude, dit-elle. Désirez-vous une modification ?

Ses paroles m'encouragèrent. Je quittai la porte et m'avançai au milieu de la chambre.

— Mrs Danvers, dis-je, je ne suis pas venue vous parler du menu. Vous le savez, n'est-ce pas ?

Elle ne répondit pas. Sa main gauche s'ouvrit et se referma.

— Vous avez réussi ce que vous vouliez, n'est-ce pas ? dis-je. Vous vouliez que cela arrive, n'est-ce pas ? Vous êtes contente, maintenant, vous êtes heureuse ?

Elle détourna la tête et regarda vers la fenêtre comme elle faisait au moment où j'étais entrée.

— Pourquoi êtes-vous venue ici ? dit-elle. On n'avait pas besoin de vous à Manderley. Nous étions tous très bien jusqu'à votre arrivée. Pourquoi n'êtes-vous pas restée où vous étiez, là-bas, en France ?

— Vous paraissez oublier que j'aime M. de Winter.

— Si vous l'aimiez, vous n'auriez jamais dû l'épouser, dit-elle.

— Je n'ai rien changé à Manderley. Je n'ai pas donné d'ordres, je vous ai laissé tout faire. J'aurais été votre amie, si vous l'aviez voulu, mais vous vous êtes déclarée contre moi dès le commencement. Je l'ai vu sur votre visage au moment où je vous ai serré la main.

Elle ne répondit pas ; sa main s'ouvrait et se refermait contre sa jupe.

— Il y a beaucoup de gens qui se marient deux fois, aussi bien des hommes que des femmes, repris-je. Tous les jours il y a des milliers de remariages. On dirait que j'ai commis un crime en épousant M. de Winter, un sacrilège contre la morte. Est-ce que nous n'avons pas le droit d'être heureux aussi bien que n'importe qui ?

— M. de Winter n'est pas heureux, dit-elle en me regar-

dant. Il n'y a qu'à voir ses yeux. Il est toujours en enfer, et c'est comme cela depuis qu'elle est morte.

— Ce n'est pas vrai, dis-je. Il était heureux quand nous étions en France, tous les deux ; il était plus jeune, bien plus jeune, et il riait, il était gai.

— Et alors ? C'est un homme ! Un voyage de noces est toujours agréable. M. de Winter n'a pas encore quarante-six ans.

Elle eut un rire de mépris et haussa les épaules.

— Comment osez-vous me parler ainsi, comment osez-vous ? dis-je.

Je n'avais plus peur d'elle. Je m'approchai et la secouai par le bras.

— C'est vous qui m'avez fait porter ce costume hier soir, dis-je. Sans vous, je n'en aurais jamais eu l'idée. Vous l'avez fait parce que vous vouliez faire du mal à M. de Winter, le faire souffrir. Est-ce qu'il n'a pas assez souffert sans que vous lui montiez cette farce hideuse et vile ? Est-ce que vous croyez que sa douleur, son chagrin ramèneront Mme de Winter ?

Elle se dégagea, un flot de colère animait son visage pâle.

— Pourquoi me soucierais-je de son chagrin ? Il ne s'est jamais soucié du mien. Croyez-vous que c'est une vie pour moi de vous voir assise à sa place, marcher sur ses pas, toucher ses affaires ? Et d'entendre Frith, Robert et les autres vous appeler Madame ? Madame est sortie, Madame a demandé la voiture pour trois heures... Pendant que ma dame à moi, avec son sourire et son beau visage, et sa belle allure, la vraie Madame est couchée toute froide, oubliée, dans la crypte de l'église. S'il souffre, il n'a que ce qu'il mérite pour avoir épousé une jeunesse comme vous avant dix mois écoulés. Eh bien ! il paye, voilà ! J'ai vu sa figure, j'ai vu ses yeux. Il a créé son propre enfer, et il n'a à en accuser personne. Il sait qu'elle le voit, il sait qu'elle vient la nuit et qu'elle le regarde. Elle ne vient pas gentiment, oh ! ce n'est pas son genre à ma dame. Elle n'était pas femme à avaler les offenses en silence. Elle avait tout le courage et le cran d'un garçon, ma madame de Winter à moi. Elle aurait dû être un garçon, je le lui ai souvent dit. C'est moi qui l'ai élevée quand elle était petite. Vous le saviez, n'est-ce pas ?

— Non, dis-je, non, Mrs Danvers, et à quoi bon tout cela ? Je ne veux pas en entendre davantage.

Mais elle continuait à divaguer comme une folle, ses longs doigts froissant l'étoffe noire de sa jupe.

— Qu'elle était jolie, en ce temps-là ! dit-elle. Les hommes se retournaient vers elle, et elle n'avait même pas douze ans. Elle le voyait bien, elle me clignait de l'œil, la petite diablesse. « Je serai très belle, n'est-ce pas, Danny ? » disait-elle. Elle en savait autant qu'une grande personne, elle faisait la conversation avec des hommes et des femmes, aussi maligne et futée qu'une fille de dix-huit ans. Elle menait son père par le bout du nez, et ç'aurait été pareil avec sa mère si celle-ci avait vécu. Et du cran, personne n'en avait comme ma dame. Le jour de son quatorzième anniversaire, elle conduisait à quatre chevaux, et son cousin, M. Jack, sur le siège à côté d'elle, essayait de lui prendre les rênes. Ils se sont battus au moins trois minutes, comme chien et chat, pendant que les chevaux prenaient le mors aux dents. Mais c'est elle qui a gagné. Elle a fait claquer son fouet au-dessus de lui et il a dégringolé la tête la première en jurant et en riant. Ah ! on peut dire qu'ils faisaient la paire, elle et M. Jack. On l'a fait s'engager dans la marine, mais il n'a pas pu supporter la discipline, je ne l'en blâme pas. Il avait trop de cran pour obéir, il était comme ma dame.

Je la regardai, fascinée et remplie d'horreur ; il y avait sur ses lèvres un étrange sourire extatique qui la vieillissait encore et animait sa tête de mort.

— Personne n'avait jamais le dernier mot avec elle, jamais, poursuivit-elle. Elle faisait ce qui lui plaisait ; elle vivait à sa guise. Et forte comme un petit lion. Je me la rappelle à seize ans, montant un des chevaux de son père, une grande brute d'animal, trop chaud pour elle, disait le palefrenier. Mais il ne l'a pas désarçonnée. Je la revois, les cheveux au vent, cravachant la bête jusqu'au sang, et lui enfonçant ses éperons dans les flancs. Et quand elle en est descendue, il tremblait des quatre membres, couvert d'écume et de sang. « Ça lui apprendra, n'est-ce pas, Danny ? » dit-elle, et elle alla se laver les mains, calme comme Baptiste. Et c'est comme ça qu'elle allait dans la vie, quand elle est devenue grande. Elle ne se souciait de rien, ni de personne. Et, pour

finir, elle a été battue. Mais pas par un homme, pas par une femme. C'est la mer qui l'a vaincue. La mer a été plus forte qu'elle.

Elle s'arrêta, sa bouche remuait bizarrement et s'abaissait aux coins. Elle se mit à sangloter bruyamment, haletante, la bouche ouverte et les yeux secs.

— Mrs Danvers, dis-je, vous n'êtes pas bien, vous devriez vous coucher. Pourquo n'allez-vous pas vous reposer dans votre chambre ?

Elle me regarda sauvagement :

— Vous ne pouvez pas me laisser tranquille, non ? dit-elle. Qu'est-ce que ça peut vous faire que je montre mon chagrin ? Je n'en ai pas honte, je ne m'enferme pas pour pleurer. Je ne marche pas de long en large dans ma chambre, comme M. de Winter, derrière la porte fermée à clef.

— Que voulez-vous dire ? M. de Winter ne fait pas cela.

— Il l'a fait, après sa mort. De long en large dans la bibliothèque. Je l'ai entendu. Je l'ai vu aussi plus d'une fois par le trou de la serrure. De long en large comme un animal en cage.

— Je ne veux pas le savoir, dis-je, je ne veux pas. Vous feriez mieux d'aller dans votre chambre.

— Aller dans ma chambre, répéta-t-elle en me contrefaisant, aller dans ma chambre ! La maîtresse de maison trouve que je ferais mieux d'aller dans ma chambre. Et après ? Vous allez courir dire à M. de Winter : « Mrs Danvers n'a pas été gentille avec moi, Mrs Danvers a été impolie. » Vous allez courir tout lui raconter comme le jour où M. Jack est venu me voir.

— Je ne le lui ai jamais raconté, dis-je.

— C'est un mensonge ! s'écria-t-elle. Qui le lui aurait dit, sinon vous ? Personne d'autre n'était là. Frith et Robert étaient sortis et aucun autre domestique ne savait. J'ai décidé ce jour-là que je vous donnerais une leçon, et à lui aussi. « Qu'il souffre ! » voilà ce que je me suis dit. Qu'est-ce que ça peut me faire qu'il souffre ? Pourquoi n'aurais-je pas le droit de voir M. Jack à Manderley ? C'est le seul lien qui me reste avec Mme de Winter. « Je ne veux pas qu'il vienne ici, disait-il. Je vous avertis que c'est la dernière fois. » Il n'a pas oublié sa jalousie, en tout cas ! Il était jaloux d'elle

de son vivant, et il en est encore jaloux maintenant qu'elle est morte. Il interdit la maison à M. Jack, maintenant comme autrefois. Ça montre bien qu'il ne l'a pas oubliée, vous ne croyez pas ? Naturellement qu'il était jaloux. Moi aussi. Et tous ceux qui la connaissaient. Elle ne faisait qu'en rire. « Je vivrai à ma guise, Danny, qu'elle me disait, et le monde entier ne m'arrêtera pas. » Les hommes n'avaient qu'à la regarder pour en être fous. Qui n'aurait pas été jaloux ? Nous étions tous jaloux, tous fous d'elle, M. de Winter, M. Jack, M. Crawley, tous ceux qui venaient à Manderley.

— Je ne veux pas savoir, dis-je. Je ne veux pas savoir.

Je reculai vers la fenêtre, reprise de peur et d'horreur. Elle me saisit le bras et le tordit.

— Pourquoi ne partez-vous pas ? dit-elle. Personne n'a besoin de vous ici. Lui non plus n'a pas besoin de vous. Il ne peut pas l'oublier. Il veut être seul de nouveau, dans la maison, seul avec elle. C'est vous qui devriez être couchée dans la crypte de l'église, pas elle. C'est vous qui devriez être morte, pas Mme de Winter.

Elle me poussa vers la fenêtre ouverte. Je voyais la terrasse au-dessous de moi, indistincte et grise dans le brouillard blanc.

— Regardez, dit-elle. C'est facile, n'est-ce pas ? Pourquoi ne sautez-vous pas ? Cela ne vous fera pas mal. Ce n'est pas comme se noyer. Pourquoi n'essayez-vous pas ?

Le brouillard remplissait la fenêtre ouverte, blanc et moite ; il collait à mes yeux, il collait à mes narines. Je me tenais des deux mains à la barre d'appui de la fenêtre.

— N'ayez pas peur, dit Mrs Danvers, je ne vous pousserai pas. Vous sauterez de vous-même. A quoi bon rester ici à Manderley ? Vous n'êtes pas heureuse. M. de Winter ne vous aime pas. Pourquoi ne pas sauter et en finir ? Vous ne serez plus malheureuse après ça.

Je voyais les caisses de fleurs de la terrasse. Les pavés étaient gris et lisses.

— Allez-y, chuchota Mrs Danvers. Allez, n'ayez pas peur !

Le brouillard s'épaissit, je ne voyais plus la terrasse. Je ne distinguais plus les caisses de fleurs ni les pavés lisses. Il n'y avait plus rien que ce nuage blanc qui sentait les algues, humide et froid. Je fermai les yeux...

Comme mes mains quittaient la barre d'appui, le brouillard blanc et le silence qui l'accompagnait furent soudain dissipés par une détonation qui secoua la fenêtre. Les vitres tremblèrent. J'ouvris les yeux et regardai Mrs Danvers. Une seconde détonation éclata, puis une troisième, puis une quatrième.

— Qu'est-ce que c'est ? dis-je sans comprendre.

Mrs Danvers lâcha mon bras. Elle regarda par la fenêtre, à travers le brouillard.

— Ce sont des signaux, dit-elle. Il doit y avoir un bateau échoué dans la baie.

Ensemble nous tendions l'oreille en scrutant le brouillard. Puis nous entendîmes un bruit précipité de pas sur la terrasse au-dessous de nous.

III

C'était Maxim qui revenait. Je ne le voyais pas, mais j'entendais sa voix. Il appelait Frith tout en courant. Frith répondit du hall et sortit sur la terrasse. Leurs silhouettes se dégageaient vaguement du brouillard.

— C'est un naufrage, dit Maxim. J'ai vu du promontoire le navire mettre le cap vers la baie et avancer droit sur le récif. On ne pourra pas le renflouer, avec ces marées-là. Il a dû prendre la baie pour le port de Kerrith. Le brouillard est comme une muraille, en bas. Dites de tenir un repas prêt et du vin au cas où l'équipage aurait besoin de quelque chose, et téléphonez à M. Crawley pour le mettre au courant de ce qui se passe. Je retourne là-bas voir si je peux être utile.

Mrs Danvers quitta la fenêtre. Son visage était redevenu le masque froid et pâle que je connaissais.

— Nous ferions mieux de descendre, dit-elle. Frith va me chercher. M. de Winter va peut-être ramener l'équipage à la maison, comme il l'a dit. Attention à vos mains, je ferme la fenêtre.

Je reculai vers la chambre encore étourdie, doutant de ma réalité et de la sienne. Je la regardais fermer les volets et la fenêtre et tirer les rideaux. Elle s'éloigna dans le couloir vers l'escalier de service, grêle silhouette en noir, avec

sa jupe à l'ancienne mode balayant le sol. Puis elle disparut à l'angle du couloir. Je descendis lentement vers le hall et sortis sur la terrasse. Je voyais les arbres reprendre forme derrière les pelouses. Le brouillard se dissipait, s'élevait en petits nuages dans le ciel. Je m'aperçus que ma tête tournait et que j'avais très chaud. Des taches noires dansaient devant mes yeux. Je rentrai dans le hall et m'assis sur une chaise. Mes mains étaient moites ; je restais assise, immobile.

— Frith, appelai-je, Frith, êtes-vous dans la salle à manger ?

— Oui, madame.

Il sortit aussitôt et s'approcha de moi.

— Écoutez, Frith, c'est idiot, mais je voudrais un peu de cognac.

— Tout de suite, madame.

Il revint aussitôt avec un verre à liqueur sur un plateau d'argent.

— Madame ne se sent pas bien ? dit-il. Madame veut-elle que j'appelle Clarice ?

— Non, ça va aller, Frith. J'ai eu très chaud, c'est tout.

Je bus le cognac et reposai le verre sur le plateau d'argent.

— Le bruit des signaux vous a peut-être saisie, madame, dit Frith.

— Oui, en effet.

— Si madame veut s'étendre un moment, il fait très frais dans la bibliothèque.

— Non, je crois que je vais aller prendre un peu l'air. Ne vous occupez pas de moi, Frith.

Il se retira, me laissant seule dans le hall. Il y faisait calme et frais ; c'était reposant. Tout vestige de la fête avait disparu. Le hall était, comme toujours, gris, silencieux et austère, avec, aux murs, les portraits et les armes. Je sortis de nouveau et me dirigeai vers les bois et la mer.

Un pâle soleil essayait de traverser le ciel bas. Il faisait plus chaud que jamais. Sur le gazon, le jardinier mettait sa faucheuse en marche. L'odeur douce et chaude de l'herbe venait jusqu'à moi et le soleil, sortant du brouillard, se mit à briller avec force. Je regardai ma montre ; il était plus de midi et demi.

Je m'avisai pour la première fois que Maxim n'était pas parti comme je le craignais. La voix que j'avais entendue sur la terrasse était tranquille et familière : c'était la voix que je connaissais, non celle de la veille au soir, au moment où je descendais l'escalier !...

Le brouillard était maintenant presque entièrement dissipé et, quand j'arrivai à la baie, je vis tout de suite le navire échoué à quelque deux milles de la côte, ses mâts pointés vers la falaise. Je suivis le brise-lames jusqu'à son extrémité. Il y avait déjà sur les falaises une foule de gens qui devaient être venus de Kerrith par le sentier des douaniers. Des curieux dévalaient de ces falaises pour voir de plus près le bateau naufragé. Il était couché sur le côté, sa proue dressée, et de nombreuses petites barques l'entouraient. Le canot de sauvetage s'approchait. Un autre canot automobile gris foncé apparut avec plusieurs hommes à bord. L'un d'eux était en uniforme ; ce devait être le commissaire du port de Kerrith.

Je quittai le brise-lames et la crique et grimpai le sentier de la falaise dans la direction où se pressaient les gens. Je ne trouvai Maxim nulle part. Frank était là parlant avec un douanier. Le commissaire du port de Kerrith avait rejoint les marins sur la proue du navire échoué. Un scaphandrier en bonnet tricoté était assis dans le canot gris.

— Où est Maxim ? demandai-je.

— Il a emmené un membre de l'équipage à Kerrith, dit Frank. Cet homme avait perdu la tête et sauté par-dessus bord. Nous l'avons trouvé escaladant un des rochers, là, au pied de la falaise, tremblant de tous ses membres.

Je me levai et descendis vers la crique ; elle était calme et vide comme d'habitude. Je vis Ben accroupi près d'une petite mare entre deux rochers, attrapant des crevettes à la main. Mon ombre se projeta sur l'eau à mon passage ; il leva la tête et me reconnut.

— B'jour, dit-il en ouvrant la bouche dans une espèce de sourire.

— Bonjour, dis-je.

Il se leva maladroitement et ouvrit un mouchoir sale rempli de crevettes.

— Vous aimez les crevettes ? dit-il.

Il en fit tomber une douzaine dans ma main et je les mis dans les poches de ma jupe. Il me regardait en souriant.

— Vu le bateau ? demanda-t-il.

— Oui. Il a fait naufrage.

— Hé ? fit-il.

— Il a chaviré, répétai-je. Je crois qu'il a un grand trou dans sa coque.

Son visage prit une expression égarée, puis il sourit de nouveau et s'essuya le nez avec le dos de sa main.

— C'te barque-là ne coulera pas au fond comme la petite. Les poissons l'ont mangée, n'est-ce pas ?

— Qui ?

Il fit du pouce un geste par-dessus son épaule en direction de la mer.

— Elle, dit-il. L'autre.

Je le quittai et remontai le sentier à travers bois. Je ne regardai pas la maisonnette. Je savais qu'elle était là, à ma droite, grise et silencieuse. J'allai droit vers le sentier et les arbres. A mi-chemin, je m'arrêtai et, regardant à travers les arbres, j'aperçus encore le bateau échoué incliné vers la plage. La mer était si calme qu'elle ne faisait entendre en glissant sur les galets qu'un chuchotement assourdi. Je repris le sentier abrupt à travers bois, avec des jambes engourdies, une tête lourde, et, au cœur, un étrange pressentiment...

J'entrai dans le hall, puis dans la salle à manger. Mon couvert était encore mis, mais on avait enlevé celui de Maxim. J'hésitai, puis sonnai Robert.

— Monsieur est-il rentré ? lui demandai-je.

— Oui, madame. Il est revenu à deux heures et a un peu mangé, puis il est ressorti. Il a demandé madame, et Frith lui a dit que madame avait dû aller voir le naufrage.

— A-t-il dit quand il rentrerait ?

— Non, madame.

J'allai m'asseoir sur le rebord de la fenêtre de la bibliothèque. Je pris le *Times* et en tournai les pages sans les lire. J'avais l'impression d'attendre chez le dentiste. J'attendais quelque chose qui allait se passer, quelque chose d'imprévu. Robert me servit le thé. Je finissais ma troisième tasse quand il revint.

— Madame, c'est le capitaine Searle, le commissaire du

port de Kerrith, qui téléphone. Il demande s'il peut venir pour parler à Monsieur personnellement.

— Je ne sais que répondre, dis-je. Monsieur rentrera peut-être très tard... Dites qu'on rappelle à cinq heures.

Robert quitta la pièce et revint au bout de quelques minutes.

— Le capitaine Searle désirerait voir madame, si madame le permet, dit-il. Il dit que c'est pour une affaire urgente.

— Je le recevrai si c'est urgent. Dites-lui de venir tout de suite. Il a une voiture ?

— Oui, madame.

Robert sortit. Je me demandais ce que j'allais bien pouvoir dire au capitaine Searle. Il devait s'agir du bateau naufragé ; mais je ne voyais pas en quoi cela regardait Maxim.

Un quart d'heure ne s'était pas écoulé qu'on introduisait le capitaine dans la bibliothèque. Il était en uniforme.

— Je suis désolée, mon mari n'est pas encore rentré, capitaine, dis-je. Il a dû retourner à la falaise. Je ne l'ai pas vu de la journée.

— On m'a dit qu'il était allé à Kerrith, mais je l'ai manqué, répondit le commissaire du port. Et je n'ai pas pu joindre M. Crawley.

— Ce naufrage a désorganisé la journée de tout le monde. Que va-t-on faire de ce navire ? Croyez-vous qu'on puisse le renflouer ?

Le capitaine Searle traça un grand cercle avec ses mains.

— Il y a un trou grand comme ça dans la quille, dit-il. Il ne reverra jamais Hambourg. Mais ne nous occupons pas du bateau. C'est l'affaire de son propriétaire et de l'agent d'assurance. Non, madame, ce n'est pas pour le bateau que je suis venu vous voir. C'est-à-dire que, indirectement, il est bien cause de ma visite. Enfin, voilà, j'ai une nouvelle à annoncer à M. de Winter et ne sais comment m'y prendre.

Il me regarda bien en face, avec ses yeux bleus très lumineux.

— Quel genre de nouvelle, capitaine ?

Il sortit un grand mouchoir blanc de sa poche et se moucha.

— Madame, je ne voudrais pour rien au monde causer du souci ou du chagrin à vous ou à votre mari. Nous aimons

tous beaucoup M. de Winter, à Kerrith. C'est pénible pour lui et pour vous aussi, et mieux vaudrait ne pas toucher au passé. Mais je ne vois pas bien comment nous le pourrions, étant donné les circonstances.

Il se tut, remit son mouchoir dans sa poche, puis reprit en baissant la voix, bien que nous fussions seuls dans la pièce :

— On a envoyé un scaphandrier inspecter la coque du navire, et, du même coup, il a fait une découverte. Après avoir repéré le trou dans la quille, il allait voir de l'autre côté s'il y avait des avaries, lorsqu'il est tombé sur un petit bateau échoué au fond de l'eau, intact, pas du tout brisé. C'est un homme du pays, n'est-ce pas, et il a reconnu tout de suite le bateau : c'est le petit voilier de feu Mme de Winter.

— Quelle tristesse ! dis-je lentement. Ce sont de ces choses auxquelles on ne s'attend évidemment pas. Est-il bien nécessaire d'en aviser M. de Winter ? Ne pourrait-on laisser le petit bateau où il est : il ne fait de mal à personne, je pense ?

— On ne demanderait pas mieux, madame, si c'était possible. Je ne sais pas ce que je donnerais, je vous l'ai dit, pour éviter cela à M. de Winter. Mais ce n'est pas tout, madame. Mon bonhomme a tourné autour du petit bateau, et il a fait une autre découverte, plus importante celle-là. La porte de la cabine était fermée, et les hublots aussi. Il en a brisé un avec un galet et a regardé dans la cabine. Elle était pleine d'eau, la mer a dû y entrer par un trou dans la coque ; il ne semblait pas y avoir d'autre avarie. Et alors, c'est là, madame, qu'il a eu une de ces émotions...

Le capitaine Searle se tut, il regarda par-dessus son épaule comme si un des domestiques pouvait l'écouter.

— Il y avait un corps étendu dans la cabine, dit-il très bas. Il était dissous, naturellement, il n'y avait plus de chair. Mais c'était un corps tout de même. On distinguait la tête et les membres. Alors il est remonté et il m'a fait son rapport. Et maintenant, vous comprenez, madame, pourquoi il faut que je voie votre mari.

Je le regardai, d'abord stupéfaite, puis émue, puis un peu défaillante.

— On croyait qu'elle naviguait seule, chuchotai-je, mais en réalité il y avait quelqu'un avec elle, c'est cela que vous pensez, n'est-ce pas ?

— Il me semble que oui, dit le commissaire du port.

— Qui ça pouvait-il bien être ? Si quelqu'un avait disparu, cela se serait su... On en a tellement parlé de l'accident dans les journaux à l'époque !...

Le capitaine secoua la tête.

— Je n'en sais pas plus que vous, dit-il. Tout ce qu'on sait, c'est qu'il y a un cadavre.

— Si seulement on pouvait ne pas le lui dire ! Si seulement on pouvait lui cacher tout cela !

— Vous savez que si c'était possible, madame, je le ferai, mais je dois remplir ma fonction. Je dois rendre compte...

Il s'interrompit comme la porte s'ouvrait. Maxim entra.

— Bonjour, dit-il. Je ne pensais pas vous trouver ici, capitaine. Est-il arrivé quelque chose ?

Je ne pouvais en supporter davantage. Je sortis de la pièce, en refermant la porte derrière moi. Je n'avais même pas regardé Maxim. J'avais l'impression vague qu'il avait l'air fatigué et qu'il était sans chapeau.

J'allai m'asseoir sur la terrasse. Le moment de la crise était venu ; il fallait l'affronter. Il fallait surmonter mes vieilles craintes, ma méfiance, ma timidité, mon sentiment désespéré d'infériorité. Si j'échouais maintenant, ce serait pour toujours. Je m'exhortais au courage avec un désespoir aveugle en enfonçant mes ongles dans mes paumes. Je demeurai ainsi cinq minutes à regarder les pelouses et les caisses de fleurs de la terrasse... J'entendis le bruit d'une voiture qu'on mettait en marche dans l'allée. Ce devait être le capitaine Searle. Il avait annoncé la nouvelle à Maxim et était parti. Je me levai et retournai lentement dans la bibliothèque.

Maxim était debout devant la fenêtre, me tournant le dos. J'attendis sur le seuil. Il ne se retourna pas. J'allai à lui ; je lui pris la main et la mis contre ma joue. Il ne disait rien.

— J'ai tant de peine, chuchotai-je, tant, tant !

Il ne répondit pas. Sa main était glacée. J'en baisai le dos, puis les doigts un à un.

— Je ne veux pas que tu supportes cela tout seul, dis-je.

Je veux le partager avec toi. J'ai grandi, Maxim, depuis vingt-quatre heures. Je ne serai plus jamais une enfant.

Il m'enlaça et me serra contre lui. Ma réserve était brisée et ma timidité disparue. J'avais mon visage contre son épaule.

— Tu me pardonnes, n'est-ce pas ? dis-je.

Il parla enfin.

— Te pardonner ? dit-il. Qu'ai-je à te pardonner ?

— Hier soir, tu as cru que je l'avais fait exprès.

— Ah ! cela ?... J'avais oublié ! Je me suis mis en colère après toi ?

— Oui, dis-je.

Il se tut. Il continuait à me tenir serrée contre son épaule.

— Maxim, dis-je, est-ce qu'on ne pourrait pas tout recommencer ? Je ne te demande pas de m'aimer, je ne demande pas l'impossible. Je serai ton amie, ton camarade. Je ne désire pas davantage.

Il prit mon visage entre ses mains et me regarda. Je remarquai pour la première fois combien son visage était mince, ses traits tirés. Et il y avait de grandes ombres sous ses yeux.

— Comment m'aimes-tu ? dit-il.

Je ne pouvais répondre. Je ne pouvais que le regarder, regarder ses sombres yeux douloureux, son visage pâle et creusé.

— Il est trop tard, chérie, trop tard, dit-il. Nous avons perdu notre petite chance de bonheur.

— Non, Maxim, non, dis-je.

— Si, fit-il. Tout est fini, maintenant. La chose est arrivée.

— Quelle chose ?

— La chose que j'avais toujours prévue. La chose dont je rêvais tous les jours, toutes les nuits. Nous ne sommes pas faits pour être heureux, toi et moi.

Il s'assit sur le rebord de la fenêtre, et je m'agenouillai en face de lui, mes mains sur ses épaules.

— Que veux-tu dire ? demandai-je.

Il posa ses mains sur les miennes et me regarda en face.

— Rebecca a gagné, dit-il.

Je le regardai, mon cœur battant étrangement, mes mains soudain froides sous les siennes.

— Son ombre est entre nous tout le temps, dit-il, son ombre maudite qui nous sépare. Comment pouvais-je te tenir ainsi, ma chérie, mon amour, avec la crainte toujours dans mon cœur de ce qui devait arriver ? Je me rappelais ses yeux me regardant au moment de sa mort. Je me rappelais ce lent sourire perfide. Elle savait déjà que cela arriverait. Elle savait qu'elle finirait par gagner.

— Maxim, chuchotai-je, que veux-tu dire ?

— Le scaphandrier a retrouvé son bateau cet après-midi.

— Oui, je sais. Le capitaine me l'a dit. Tu penses au corps qu'on a trouvé dans sa cabine ?

— Oui.

— Cela signifie qu'elle n'était pas seule. Et tu veux savoir qui était avec elle ? C'est cela, Maxim ?

— Non, dit-il. Tu ne comprends pas.

— Je veux partager cela avec toi, chéri. Je veux t'aider.

— Il n'y avait personne avec Rebecca, elle était seule, dit-il.

J'étais à genoux, épiant son visage, ses yeux.

— C'est le corps de Rebecca qui est étendu dans la cabine.

— Non, m'écriai-je, non !

— La femme enterrée dans la crypte n'est pas Rebecca, continua-t-il. C'est le corps d'une inconnue que personne n'a réclamé. Il n'y a pas eu d'accident. Rebecca ne s'est pas noyée. Je l'ai tuée. J'ai tué Rebecca avec un revolver dans la maisonnette de la crique. J'ai porté son corps dans la cabine, j'ai fait sortir le bateau cette nuit-là, je l'ai fait sombrer à l'endroit où on l'a retrouvé aujourd'hui. C'est Rebecca qui est étendue, morte, sur le plancher de la cabine. Peux-tu encore me regarder dans les yeux et me dire que tu m'aimes ?

DAPHNÉ DU MAURIER.

Traduit de l'anglais par Denise Van Moppès.

(La cinquième partie au prochain numéro.)

LA GUERRE MARITIME

La guerre sur mer de 1939, avec des variantes que nous aurons à indiquer, affecte la forme classique de celle de 1914-1918, c'est-à-dire que les Alliés font à l'Allemagne une guerre de surface victorieuse et un blocus efficace de leurs côtes, sauf dans la Baltique. L'Allemagne répond à cette étreinte implacable par une guerre sous-marine que nous neutralisons avec toutes les énormes ressources qui sont en notre pouvoir. Examinons ces aspects de la guerre.

LA GUERRE DE SURFACE

En 1914, les Allemands avaient à la mer un très grand nombre de navires, d'abord l'escadre de l'amiral von Spee avec deux croiseurs cuirassés et plusieurs croiseurs légers, puis le *Goeben* et le *Breslau*, des croiseurs isolés comme le *Königsberg* et l'*Emden* et enfin toute une série de croiseurs auxiliaires, paquebots transformés en navires de guerre.

Grâce à ces unités de croisière, l'Allemagne avait pu porter des coups très rudes aux marines de la France et de l'Angleterre. Nous n'avons pas oublié le rôle du *Goeben* qui bombarda Philippeville. Nous avons encore présent à notre mémoire la fameuse bataille du Coronel où von Spee détruisit la division anglaise de l'amiral Cradock. Enfin, nul n'ignore les dégâts causés à la flotte de commerce par les corsaires allemands, qui ont pu couler dans les cinq premiers mois des hostilités 314 500 tonneaux de navires alliés ou neutres.

Les Allemands, cette fois, renonceraient-ils à lancer des corsaires en enfants perdus au milieu de nos lignes de com-

munications ? N'était-il pas bien tentant pour des marins entreprenants comme sont nos adversaires, de faire accomplir des raids par certains de leurs bâtiments qui sont en mesure de filer plus de vingt-huit nœuds ? De fait, au moment où nous écrivons, un corsaire, — dans lequel on a cru reconnaître le « cuirassé de poche » de 10 000 tonnes *Amiral-Scheer*, — opère dans l'Alantique-Sud. Espérons qu'il sera mis rapidement hors d'état de nuire malgré les difficultés de sa recherche. L'exemple de la dernière guerre montre en effet les ressources de ces corsaires pour échapper à la destruction.

LE BLOCUS ALLIÉ

La maîtrise que les Alliés exercent sur les mers a eu pour résultat d'interrompre toute espèce de trafic de la croix gammée. Aucun navire allemand de commerce, sauf dans la Baltique, n'a pu circuler sur les océans. La flotte germanique représentait au 1er juillet dernier 2 459 navires et 4 482 000 tonneaux ; sauf en Baltique, et pour des parcours réduits, aucun de ces navires n'est en service actif ; les uns sont réfugiés dans des ports d'Allemagne, les autres sont internés dans des ports neutres. On se représente immédiatement les conséquences d'une interruption de trafic aussi complète sur l'économie germanique du temps de guerre.

Il résulte des communiqués que les marines anglaise et française ont saisi un tonnage important de marchandises. M. Chamberlain a déclaré que les quantités capturées, qui étaient de 126 000 tonnes au 25 septembre, excédaient de 67 000 tonnes la quantité de marchandises britanniques détruites par les sous-marins allemands. D'autre part, la marine française a communiqué que les matières de contrebande de guerre arrêtées par elle seule, à la date du 25 septembre et depuis la déclaration de guerre, se montaient à plus de 100 000 tonnes dont 24 000 de combustibles liquides.

On ne saurait nier, dans ces conditions, l'efficacité du blocus allié et des mesures prises pour enrayer toute espèce de ravitaillement de l'Allemagne par les navires neutres, à défaut des siens propres. Cette question de la navigation neutre pose des problèmes extrêmement graves et complexes.

Le succès de notre blocus dépendra, en grande partie, de la façon dont sera organisée la surveillance de la contrebande de guerre. Or, si les États neutres apportent dans cette affaire un souci respectable d'observer leur neutralité, en revanche une foule de mercantis n'hésiteront pas à violer les lois internationales pour en tirer profit. C'est contre ces pirates de la mer, contre ces contrebandiers, que nous devons exercer une action de contrôle implacable. Quand il s'agit d'une question de vie ou de mort pour la civilisation européenne, à laquelle toutes les nations devraient être intéressées, on ne saurait s'arrêter à certains scrupules qui, lors de la dernière guerre, ont prolongé inutilement la résistance de l'Allemagne.

A cet égard, nous avons lu avec un grand plaisir que la Marine britannique n'avait pas hésité à dérouter des bâtiments neutres, notamment à Gibraltar le norvégien *Motorina*, le cargo hollandais *Juno*, l'italien *Baliano*, etc..., dont les cargaisons ont été vendues aux enchères. C'est dans cette voie qu'il faut persévérer si nous voulons gagner la partie.

LA GUERRE SOUS-MARINE ALLEMANDE

La question la plus sérieuse est évidemment celle de la guerre sous-marine. C'est par cette guerre qu'en 1916 et 1917 les Allemands avaient espéré amener la Grande-Bretagne à une capitulation. Leur objectif n'a pas été atteint, puisqu'en 1918 la guerre sous-marine était jugulée ; il ne le sera pas plus en 1939. Nous avons la conviction que la guerre sous-marine allemande sera un échec.

L'Allemagne ouvre la guerre avec une soixantaine de sous-marins. Elle en possédait en effet cinquante-deux, représentant 21 000 tonnes au 1er juillet dernier, mais il est certain que quelques unités sont entrées en service depuis cette date. Sur cet ensemble, vingt-huit sous-marins ne dépassent pas 250 tonnes, ce qui les rend impropres, faute d'endurance et de rayon d'action, à une croisière longue et fructueuse.

Ce nombre d'une soixantaine de sous-marins est cependant supérieur à celui que nos ennemis possédaient en 1914, puisqu'ils n'avaient à ce moment-là que vingt-six unités munies de moteurs Diesel. Il est indéniable qu'avec les sous-

marins dont ils disposent, les Allemands peuvent perpétrer des torpillages gênants. Ils ont débuté dans la guerre sous-marine par un coup d'éclat en détruisant l'*Athenia*, à deux milles environ au nord-ouest des îles Hébrides. Nous ne revenons sur cet événement que pour indiquer que les Allemands ont voulu, au lendemain de la déclaration de guerre, montrer le caractère qu'ils entendaient donner à leur campagne sous-marine, laquelle sera faite à outrance et sans avertissement. Dans la précédente guerre, ils avaient attendu plus d'une année pour se livrer à des actes aussi contraires aux lois internationales et aux règles qu'ils avaient eux-mêmes approuvées. C'est, en effet, le 7 mai 1915 seulement que le *Lusitania* fut coulé et les Allemands attendirent 1917 pour commencer réellement la guerre à outrance aux navires de commerce.

Cette fois-ci, instruits par cet exemple cruel, nous étions évidemment persuadés que les Allemands traiteraient en chiffon de papier les résolutions Root et essaieraient, par un coup de terreur, d'impressionner le monde, au commencement des hostilités, dans l'espoir de faire hésiter l'Angleterre. En outre, les Allemands étaient persuadés de l'efficacité de leur guerre sous-marine. Les premiers événements leur ont fait certainement perdre leurs illusions. S'ils ont obtenu des succès au début de septembre, c'est que leurs sous-marins se trouvaient aux postes d'attaque, sur des routes fréquentées, et qu'ils ont surpris des navires marchands sans défense, avant que les amirautés eussent pu prendre les mesures nécessaires pour protéger le commerce maritime.

Mais les chiffres sont là pour établir que la guerre sous-marine est en décroissance. M. Winston Churchill a déclaré le 26 septembre à la Chambre des Communes qu'il avait été coulé 65 000 tonnes de navires britanniques dans la première semaine, 46 000 dans la deuxième, 36 000 dans la troisième et 9 000 tonnes seulement dans les six premiers jours de la quatrième semaine. Ces résultats sont dus à plusieurs causes : d'abord à ce que l'effet de surprise n'existe plus ; ensuite à l'épuisement des sous-mariniers allemands, obligés de rentrer dans des ports pour se ravitailler ; enfin et surtout aux bons effets de la guerre anti-sous-marine dont il nous reste à parler.

LA GUERRE ANTI-SOUS-MARINE

Le sous-marin n'a fait, depuis 1914, que très peu de progrès, puisque le tonnage, le rayon d'action et la vitesse des submersibles n'ont guère augmenté ; en revanche, nous connaissons par expérience la technique de la guerre anti-sous-marine dont nous poursuivons l'organisation dans les meilleures conditions possibles, et celle-ci a développé ses moyens d'action dans des proportions considérables. Tout d'abord les navires marchands sont maintenant armés et groupés en convois. Finis les beaux jours des pirates qui attaquaient sans risques un paquebot pacifique sur la route du Canada. Maintenant, le sous-marin assaillant est immédiatement repéré et les navires d'escorte interviennent pour le détruire.

Nous nous proposons d'entrer ultérieurement dans des détails précis sur les divers procédés de lutte contre les sous-marins (1). Ces procédés consistent à rechercher les sous-marins à l'aide de patrouilles de surface, sous-marines ou aériennes ; puis, à les obliger en toutes circonstances à n'attaquer qu'en plongée, tout sous-marin surpris en surface devant être immédiatement bombardé par les patrouilleurs, par l'aviation ou par les navires de commerce armés en guerre.

Ainsi restreinte à la destruction du sous-marin en plongée, la guerre anti-sous-marine dispose de grandes ressources pour anéantir les submersibles que l'écoute permet de suivre dans ses évolutions. Citons tout d'abord la grenade sous-marine, qui a fait ses preuves à la fin de la dernière guerre, les mines mouillées ou remorquées, les filets, etc... Enfin, un nouvel adversaire des plus redoutables est né : l'aviation qui a déjà à son actif un ou plusieurs éclatants succès.

L'Amirauté britannique nous a révélé qu'il avait été coulé dans les trois premières semaines de la guerre sept submersibles, ce qui représente plus du dixième de la flotte totale de soixante unités. Si l'on considère seulement la flotte en service actif, qui correspond à 50 pour 100 du tonnage total, cela équivaut à une perte du quart ou même peut-être du tiers, selon les déclarations du Premier Lord de l'Ami-

(1) Voyez, dans la *Revue* du 1er mai 1934, notre article sur *la Guerre sous-marine racontée par les Allemands.*

rauté. Si nous tenons compte, d'une part, de la décroissance du tonnage torpillé et, d'autre part, de la proportion des sous-marins coulés, nous sommes donc fondé à dire que les trois premières semaines de guerre sous-marine ne sont pas favorables à nos ennemis. De toute façon, ils ont manqué leur but qui était de nous impressionner et de couper nos communications maritimes.

Le torpillage du porte-avion *Courageous* ne saurait modifier ce jugement. Toutefois il dénote de la part de son auteur un sang-froid et un courage auxquels les Anglais eux-mêmes ont rendu hommage. Bien que ce navire fût le plus vieux des sept porte-aéronefs de nos alliés, la perte n'en est pas moins sensible pour la marine britannique, surtout à un moment où les forces aéro-navales sont sur le point de jouer un rôle stratégique important.

En effet, outre trois bombardements de la flotte allemande dans ses ports, l'aviation anglaise s'est signalée par des reconnaissances remarquables dans la mer du Nord et par la destruction de un ou deux sous-marins. En revanche, une escadrille aérienne allemande de vingt appareils a attaqué sans succès, au milieu de la mer du Nord, une escadre britannique composée de cuirassés, de porte-avions, de croiseurs et de contre-torpilleurs. Les Allemands n'ont pu atteindre aucun des navires britanniques ni tuer un seul marin, tandis qu'ils perdaient deux hydravions. Cette première rencontre fournit une preuve de plus en faveur de la thèse que nous avons soutenue dans la *Revue* (1), à savoir que, dans un duel entre un avion et un cuirassé, ce n'est pas l'appareil aérien qui aura le dernier mot.

René La Bruyère.

(1) Voyez, dans la livraison du 15 février 1935, notre article, *Navire ou avion ?*

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

LA DÉCLARATION DE MOSCOU ET L'OFFENSIVE DE PAIX

L'occupation du territoire polonais par les troupes allemandes et russes est maintenant complète. Les héroïques défenseurs de Varsovie ayant épuisé leurs vivres et leurs munitions, menacés d'épidémies, écrasés d'obus et de bombes, ont rendu le 27 septembre à l'armée allemande les ruines sanglantes de la capitale de la Pologne. Les deux complices, dans ce crime atroce de l'assassinat d'une nation, se flattent, en partageant ses dépouilles, d'avoir pour toujours anéanti la Pologne comme état libre. Mais le 17 septembre, à Kuty, avant de quitter le territoire polonais pour se réfugier en Roumanie, le Président de la République, M. Moscicki, a signé et promulgué une ordonnance par laquelle il transmet, dans les règles prévues par la Constitution de 1935, le pouvoir à M. Raczkiewicz, ancien président du Sénat. Le 30 septembre, à Paris, le nouveau Président a constitué un gouvernement à la tête duquel il a appelé un militaire de haute valeur et de parfaite loyauté, qui a toute la confiance de Paris et de Londres, le général Sikorski ; à côté de lui, comme vice-président et ministre sans portefeuille, mon éminent ami le professeur Stanislas Stronski ; aux Affaires étrangères, M. Zaleski qui, en 1932, abandonna à M. Beck ce même ministère plutôt que de suivre des directives qu'il estimait dangereuses pour son pays. L'événement ne lui a que trop donné raison. Pourquoi, hélas ! de tels hommes furent-ils écartés des affaires publiques et du commandement des armées ? Dn moins, en attendant d'en devenir les restaurateurs, ils attestent que la Pologne existe ; elle a un gouvernement ; elle a en France une armée qu'organise le général Sikorski ; elle vit.

Plus on réfléchit aux circonstances qui ont conduit Hitler à une entente étroite avec Staline, plus on se persuade que ce pacte

déshonorant révèle une situation désespérée. Ribbentrop, qui fut, dans l'entreprise contre la Pologne, le mauvais conseiller du Führer cherche à pallier les conséquences inéluctables de ses erreurs. Toute la politique de Hitler et ses alliances reposaient sur le pacte antikomintern. Il disait, dans son discours au Reichstag du 30 janvier 1937 : « Toute liaison contractuelle avec la Russie soviétique serait pour nous dépourvue de valeur. Il est impossible d'imaginer que les Allemands nationaux-socialistes puissent jamais s'acquitter d'une obligation d'assistance leur imposant la protection du bolchevisme, pas plus que nous ne voudrions accepter aucune assistance d'un État bolchevique. Car je crains que tout peuple qui accepte semblable assistance n'y trouve sa perte ». L'état-major insistait pour qu'une entente fût négociée avec la Russie ; il n'acceptait pas la responsabilité d'une guerre s'il devait la mener sur deux fronts comme en 1914. C'était l'avis du général von Fritsch, ancien commandant en chef de l'armée allemande, qui vient de trouver devant Varsovie une mort si étrange. C'est, en tout cas, Ribbentrop qui a mené toute l'affaire. Il a négocié et signé à Moscou le pacte du 24 août. Il est reparti brusquement pour Moscou le 27 septembre, où il a négocié et signé l'acte qui livre aux Russes la moitié de la Pologne et ouvre à leurs entreprises l'Europe centrale et sud-orientale.

Les limites que l'Allemagne permettrait aux Russes d'occuper en Pologne étaient-elles fixées d'avance par l'accord du 24 août ? S'il en est ainsi, ce serait une preuve de plus de l'embarras cruel où l'attitude résolue de l'Angleterre et de la France a mis l'Allemagne au moment où elle tentait de se jeter sur la Pologne et des concessions énormes que Hitler aurait dû consentir à Staline. Il est plus vraisemblable que la Russie, qui avait massé d'avance des forces considérables aux confins de la Pologne, a lancé ses troupes en avant plus vite et plus loin que l'on n'aurait souhaité à Berlin. Ce n'est pas pour venir à bout d'une Pologne déjà occupée à résister à la masse allemande que les Russes ont mis sur pied des armées si nombreuses ; c'est évidemment pour imposer aux Allemands le fait accompli et prévenir de leur part toute velléité de réaction. Ce n'est pas de gaieté de cœur que le gouvernement hitlérien a livré à la Russie les pétroles de Galicie, la route de la Roumanie par où pourraient venir ses blés et ses pétroles, et son influence dans les États baltiques. Mandé par Molotof, Ribbentrop s'est envolé vers Moscou dans l'espoir de sauver sa mise et d'obtenir, en échange de ses invraisemblables concessions, un concours efficace de la Russie

pour imposer la paix et la reconnaissance du fait accompli aux Puissances occidentales ou une aide puissante pour soutenir la guerre et supporter les effets du blocus.

A Moscou, c'est la Russie qui a mené le jeu et imposé ses volontés. L'Allemagne hitlérienne, en l'associant à son crime contre la Pologne, s'est mise à sa merci. Elle a subi ses volontés ; on ne voit pas jusqu'à présent quels avantages elle a obtenus en compensation. Les accords de Moscou, en date du 28 septembre, comprennent trois parties : l'ébauche d'une manœuvre offensive pour la paix, le partage de la Pologne, une collaboration économique. Il faut y ajouter les traités imposés par la Russie aux trois États riverains de la Baltique : Estonie, Lettonie, Lithuanie, qui mettent ces petites nations dans la dépendance politique et militaire de la Russie. Par le premier de ces actes les deux gouvernements déclarent « qu'ils ont réglé définitivement les questions qui découlent de la dissolution de l'État polonais » et qu'ils ont ainsi « créé une base sûre pour une paix durable en Europe orientale » ; ils « expriment en commun l'opinion qu'il correspondrait aux véritables intérêts de toutes les nations de mettre fin à l'état de guerre qui existe entre l'Allemagne d'une part, la France et l'Angleterre d'autre part ». Suit l'annonce « d'efforts communs, d'accord avec d'autres Puissances amies », pour atteindre ce but. Si ces efforts restaient sans effet, « il serait alors constaté que l'Angleterre et la France sont responsables de la continuation de la guerre ». Dans ce cas, les deux gouvernements « se consulteraient réciproquement sur les mesures nécessaires ».

Pour nos lecteurs de tous les pays, qui sont d'honnêtes gens, il n'est pas nécessaire de relever la monstrueuse hypocrisie d'un pareil texte. L'opinion de tous les peuples civilisés en a déjà fait bonne justice. « L'arrangement » du 28 septembre vise à être précis et clair ; sur deux points essentiels il reste obscur et vague. Quelles sont les « autres Puissances amies » sur lesquelles les deux complices semblent compter pour appuyer leur offensive de paix ? La presse de tous les pays désigne l'Italie qui a gardé, depuis l'entrevue de Salzbourg, où elle a refusé de s'associer à l'agression contre la Pologne, une attitude d'expectative armée. M. Mussolini, dans le bref discours qu'il a prononcé le 24, déclare qu'il ne voit aucune raison de changer la politique qu'a définie la déclaration du 1er septembre et qui correspond aux intérêts de l'Italie. Dans quelle mesure s'associerait-il à l'offensive de paix germano-soviétique ? Dès son retour de Moscou M. de Ribbentrop a appelé à Berlin son collègue Ciano

pour le lui demander (1er octobre). Un communiqué de l'agence Stefani, après le retour du ministre des Affaires étrangères, dit que l'Italie « ne prendra aucune initiative de cette sorte. »

Un autre point reste vague dans la déclaration du 28 septembre. Si l'Angleterre et la France résistent au chantage à la paix comme elles ont résisté au chantage à la guerre, — et ce sera le cas, — que feront les deux assassins de la Pologne ? Ils « se consulteront ». Si Ribbentrop avait pu terminer sa déclaration par une sanction plus précise, il n'y aurait pas manqué. La Russie réserve sa décision ; elle a multiplié, à l'égard de ses voisins, l'affirmation de ses intentions de garder la neutralité. Staline n'est pas l'homme des aventures. Il vient de remporter, grâce à son ennemi d'hier, un succès invraisemblable ; il ne risquera pas de le compromettre pour plaire à l'Allemagne qu'il aura, un jour ou l'autre, à sa merci.

« Après l'écroulement de l'ex-État polonais » les gouvernements du Reich et de l'U. R. S. S. fixent les limites de leurs empires. La ligne frontière part de la pointe méridionale de la Lithuanie pour rejoindre la Prusse orientale à l'ouest d'Augustowo, englobant un district qui agrandit la Prusse. Elle suit la frontière du Reich jusqu'à la rivière Pisia et ensuite le cours du Bug jusqu'à Krystniopol. De là elle se dirige vers le sud-ouest pour rejoindre le San qu'elle suit jusqu'à sa source dans les Carpathes, non loin du point où s'arrête le territoire slovaque et où commence l'ancienne Russie subcarpathique devenue hongroise. Ces régions ont été, historiquement, des terres de colonisation polonaise et sont restées des terres de grande propriété polonaise ; mais si l'on en excepte les districts entre Bialystok et la rivière Pisia et quelques autres, la population est en majorité ukrainienne au sud des marais de Pinsk et blanc-russe au nord. Certaines villes, comme Wilno, ont été des centres de rayonnement où les Polonais portèrent le flambeau de la civilisation européenne et chrétienne parmi les barbares. La frontière orientale de la Pologne n'a pas été fixée par le traité de Versailles, mais, après la guerre polono-russe, par le traité de Riga ; elle suivait beaucoup moins rigoureusement que la frontière entre la Pologne et l'Allemagne les indications de l'ethnographie. Il ne faut d'ailleurs pas confondre l'ethnographie avec la volonté des peuples. Les paysans de la Russie blanche n'appelaient pas les bolchevistes de Moscou comme des libérateurs. Quant aux Ukrainiens de Galicie orientale et de Volhynie, à l'exception d'une petite minorité d'agitateurs, ils redoutaient leur domination comme le pire des fléaux. Au total les

Russes annexent 13 millions d'âmes dont 5 ou 6 millions sont polonaises.

Ainsi, c'est l'Allemagne des nazis qui, après avoir dénoncé la Russie bolcheviste comme l'ennemie du genre humain, lui livre la moitié de l'ancienne Pologne. La Grande-Ukraine, que les Allemands se proposaient, il y a moins d'un an, d'organiser sous leur protection afin de disloquer la puissance russe, c'est Moscou qui la réalise sous sa domination. Le contact est établi entre la Russie et la Hongrie, — qui n'a pas oublié Bela-Kun, — sur la crête des Carpathes par cette province de Russie subcarpathique que les Magyars ont revendiquée si âprement et d'où les Russes maintenant vont appuyer l'irrédentisme ukrainien. Sur une large étendue, les Allemands vont avoir une frontière commune avec les Russes. Hitler disait, dans son discours du 26 septembre 1938, où il s'agissait de colorer de prétextes spécieux la destruction de l'État tchécoslovaque : « Le bolchevisme se sert de la Tchécoslovaquie comme d'une porte d'entrée. Ce n'est pas nous qui avons recherché le contact avec le bolchevisme. C'est le bolchevisme qui utilise cet État pour posséder un canal d'accès vers l'Europe centrale. » Cette porte, c'est aujourd'hui l'Allemagne elle-même qui l'ouvre largement ; c'est elle qui dirige l'impérialisme révolutionnaire vers le Danube, vers les Balkans et vers la Baltique. L'Allemagne ne peut plus espérer avoir en Galicie une frontière commune avec les Roumains. Le crime contre la civilisation dont elle accusait faussement les Tchèques, elle le commet réellement sur une très large échelle. Déjà les Russes, dans la partie de la Pologne qui leur est livrée, se hâtent de réaliser la révolution communiste, partagent les grandes propriétés, instaurent le régime soviétique. Le mal est contagieux ; les Allemands doivent le savoir puisque leur Führer n'a cessé de le leur répéter ; les grands propriétaires de Prusse et de Poméranie, les industriels de Silésie sont-ils rassurés sur les conséquences de l'opération ?

La part de l'Allemagne, c'est la Pologne proprement dite, où la proportion de population germanique est faible, à peine un million répandus dans certains districts de la Pomérellie et de la Silésie, et dans les grandes villes, à peu près autant qu'il y a de Polonais dans la Sarre, la Ruhr et à Berlin, contre une vingtaine de millions de Polonais (y compris environ deux millions de Juifs). On n'est pas encore fixé sur ce que fera le gouvernement de Berlin de sa part de butin ; le bruit a couru qu'il annexerait au Reich tout ce qui faisait partie de l'ancien empire, c'est-à-dire les deux districts silésiens, la

Posnanie, la Pomérellie et peut-être la Galicie jusqu'au San et qu'il formerait, avec le reste, un État « indépendant » sous la protection de l'Allemagne et un gouvernement docile, s'il se trouve un Polonais pour en accepter la honteuse charge. Rien n'est encore précisé ; il peut y avoir là matière à certaines concessions au cas improbable où une négociation s'ouvrirait. Mais ces avantages territoriaux, compensés et au delà par l'inconvénient d'incorporer au Reich une si forte proportion de Slaves, ces satisfactions d'orgueil et de revanche, ne suffisent pas à expliquer le scandale sans pareil de Hitler reniant et trahissant la cause qu'il se faisait gloire de servir et fermant à l'Allemagne les routes historiques de la « poussée vers l'Est ». C'est dans les accords économiques qu'il faut chercher la clef de l'énigme. Nous n'en connaissons pas le détail. La lettre de Molotof parle de « développer par tous les moyens les relations économiques et l'échange de marchandises ». L'U. R. S. S. fournira des matières premières que « l'Allemagne compensera par des livraisons industrielles s'étendant sur une longue durée ». L'Allemagne, au début d'une guerre qui sera longue, voudrait disposer du réservoir de matières premières qu'est la Russie ; elle espère y organiser la production et les transports ; peut-être y éprouvera-t-elle quelques déceptions.

La Russie, outre les anciennes provinces polonaises de l'est et du nord-est, se subordonne les États riverains de la Baltique ; elle rouvre largement, comme après le traité de Nystadt, sa fenêtre sur la mer et sur l'Europe. Molotof a mandé à Berlin, en même temps que Ribbentrop, le ministre des Affaires étrangères d'Estonie qui a dû passer sous les fourches caudines. Le pacte d'assistance mutuelle conclu le 28 à Moscou est, en réalité, un traité de protectorat qui, pratiquement, met fin à l'indépendance de l'Estonie. Elle cède à bail à la Russie des bases navales et aériennes dans le port de Paldiki et dans les îles Dago et Œsel qui ferment le golfe de Riga et commandent l'entrée du golfe de Finlande. A M. Salter, ministre des Affaires étrangères d'Estonie, a succédé à Moscou son collègue de Lettonie, M. Munters, et enfin celui de Lithuanie, M. Urbsys. A l'un et à l'autre M. Molotof propose et impose un pacte d'assistance mutuelle avec l'usage de bases navales et une convention commerciale à l'avantage des Russes. Les bords de la Baltique, où jadis les « barons » germaniques faisaient si fière figure, sont abandonnés à l'influence russe. C'est pour l'Allemagne un désastre historique et moral.

Le *New-York Herald Tribune* écrit : « Jusqu'à ce que la paix soit faite à l'ouest, Hitler est virtuellement prisonnier de son alliance

avec Staline. » Les conséquences de cette complicité et de cette collaboration sont et seront considérables ; c'est une ère nouvelle qui s'ouvre dans l'histoire des deux peuples. Le nazisme devient un régime de plus en plus socialiste et bolchevisant ; le racisme est dépassé et remplacé par un impérialisme universel qui menace toutes les nations. L'U. R. S. S. redevient la Russie, grande Puissance européenne et impérialiste ; elle se « désasiatise ». En ramenant la Russie sur la Baltique, Staline suit les traces de Pierre-le-Grand. Russes et Allemands sont passés, du plan idéologique, qui n'a jamais été qu'un prétexte et un levier, au plan cyniquement utilitaire. La plus terrible révolution qu'ait jamais vue l'Europe est commencée en même temps que la plus atroce offensive contre toutes les religions. L'indépendance de toutes les nations est menacée. Et ce qui confond l'imagination, c'est que, dans ce conflit décisif où il faut choisir entre le courage et la liberté, il puisse y avoir encore, soit en Europe, soit en Amérique, des neutres.

L'offensive de paix que l'on attendait, c'est à peine si l'on en trouve trace dans le discours que le Führer a prononcé le 6 octobre devant le Reischtag. On y sent la gêne d'un pouvoir qui sait que l'opinion, si bâillonnée qu'elle soit, est inquiète et morne. Hitler exalte « le plus grand exploit dans l'histoire du monde » que les armées allemandes auraient accompli en massacrant les Polonais. Seul compte le surpeuple allemand, qui seul a des droits. La Pologne n'était pas viable, elle devait disparaître », malgré la « patience et la magnanimité » de l'Allemagne. C'est la Pologne qui menaçait le Reich. « Ses ambitions s'étendaient jusqu'à l'Elbe ». On accuse Hitler de manquer de parole ; mais une seule parole compte, celle qu'il a donnée à son peuple de détruire le traité de Versailles. « Je me moque du jugement international ». Tous les moyens sont bons, même l'alliance avec le bolchévisme pour servir l'intérêt allemand. Si on ne fait pas la paix, la guerre s'étendra partout. « Il n'y a plus d'île. » M. Chamberlain et M. Daladier ont répondu par avance. Comment ferait-on la paix avec « un gouvernement qui a trop souvent prouvé que ses engagements n'avaient aucune valeur lorsqu'il jugeait bon d'y manquer ». Le discours d'Hitler n'apporte aucun élément nouveau. La guerre va commencer.

René Pinon.

Le Directeur-Gérant : André Chaumeix.

HUITIÈME PÉRIODE. — CIXe ANNÉE

TABLE DES MATIÈRES

DU

CINQUANTE-TROISIÈME VOLUME

SEPTEMBRE — OCTOBRE

Livraison du 1er septembre

Pages.

LE COMBAT CONTRE LES OMBRES, deuxième partie, par M. GEORGES DUHAMEL, de l'Académie française 5

L'AUTRICHE SOUS LE RÉGIME HITLÉRIEN, par M. ROBERT D'HARCOURT 40

LES MINUTES HEUREUSES. — LE TRÉTEAU, par M. LOUIS BERTRAND, de l'Académie française 60

LES ÉTATS-UNIS ET LA NEUTRALITÉ, par M. PIERRE LYAUTEY 91

LES DÉBUTS D'UN EMPIRE D'OCCIDENT. — V. *TILSITT*, par M. LOUIS MADELIN, de l'Académie française. 98

REBECCA, première partie, par Mme DAPHNÉ DU MAURIER 127

UNE HISTOIRE DE L'ARMÉE FRANÇAISE, par M. ANDRÉ BELLESSORT, de l'Académie française 170

LE DÉSERT EN ÉTÉ. — TAMANRASSET EN AVION, par Mme G. D'ASSAILLY. 194

LE SOUVENIR DE CHARLES PÉGUY, par M. ÉDOUARD KRAKOWSKI. 210

REVUE LITTÉRAIRE. — *AVENTURES DE L'ESPRIT ET DU CŒUR*, par M. ROBERT BOURGET-PAILLERON 221

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — *LA CRISE EUROPÉENNE*, par M. RENÉ PINON. . . 231

Livraison du 15 septembre

LE COMBAT CONTRE LES OMBRES, troisième partie, par M. GEORGES DUHAMEL, de l'Académie française 241

MES AMBASSADES, par M. LOUIS BERTRAND, de l'Académie française 276

LA DICTATURE DE LA MER, par M. le vice-amiral DURAND-VIEL, de l'Institut. . 310

RICHELIEU ET LES ARTS. — I. *L'ARCHITECTURE ET LA SCULPTURE*, par M. GABRIEL HANOTAUX et M. le duc DE LA FORCE, de l'Académie française. 323

LE MARIAGE DE PERDITA, par Mme CLEMENCEAU-JACQUEMAIRE 347

LES FORCES DE LA POLOGNE, par ***. 373

POURQUOI LE CAMEROUN DOIT RESTER FRANÇAIS, par M. PASTEUR VALLERY-RADOT. 388

REBECCA, deuxième partie, par Mme DAPHNÉ DU MAURIER 402

Pages.
GEORGES D'AVENEL, HISTORIEN ET MORALISTE, par M. ERNEST SEILLIÈRE, de l'Institut 443
LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES. — L'ÉNIGME DU COLONEL LAWRENCE, par M. LOUIS GILLET, de l'Académie française 450
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — *LA GUERRE EUROPÉENNE*, par M. RENÉ PINON. . 471

Livraison du 1er octobre

LA LUTTE MILLÉNAIRE DES POLONAIS ET DES ALLEMANDS, par M. HENRY BIDOU. . . 481
SILHOUETTES DE GUERRE. — LE GÉNÉRAL GAMELIN, par FIDUS 492
LE COMBAT CONTRE LES OMBRES, quatrième partie, par M. GEORGES DUHAMEL, de l'Académie française 497
AU PAYS DE LA JEUNESSE, par M. PAUL HAZARD 533
REBECCA, troisième partie, par Mme DAPHNÉ DU MAURIER 548
LES SCOUTS ET LA MOBILISATION, par M. JEAN RENOUARD 575
A DANTZIG. — *DERNIERS JOURS D'AOUT 1939*, par M. HENRI DANJOU 581
LA SITUATION MILITAIRE. — *LES DÉBUTS DE LA GUERRE*, par M. le général DUVAL. 591
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE, par M. RENÉ PINON. 599

Livraison du 15 octobre

SILHOUETTES DE GUERRE. — LE GÉNÉRAL GEORGES, par M. le général de CASTELNAU, de l'Institut 609
CZESTOCHOWA. — *LE MARTYRE DE LA CITÉ SAINTE*, par M. MAURICE LEWANDOWSKI 613
LA GUERRE TOTALE ET LES FAIBLESSES MILITAIRES DE L'ALLEMAGNE, par M. le général SERRIGNY 624
LE COMBAT CONTRE LES OMBRES, cinquième partie, par M. GEORGES DUHAMEL, de l'Académie française 634
RICHELIEU ET LES ARTS. — II. *LA PEINTURE ET LA MUSIQUE*, par M. GABRIEL HANOTAUX et M. le duc DE LA FORCE, de l'Académie française. 664
AFRIQUE ÉQUATORIALE FRANÇAISE, COLONIE D'AVENIR, par M. PASTEUR VALLERY-RADOT. 679
REBECCA, quatrième partie, par Mme DAPHNÉ DU MAURIER 694
LA GUERRE MARITIME, par M. RENÉ LA BRUYÈRE 723
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — *LA PAIX D'HITLER*, par M. RENÉ PINON 729

Paris, 1939. — Imprimeries J. DUMOULIN, 5, rue des Grands-Augustins. — 62541.

gas,
443
456
471
491
492
497
533
548
575
581
591
599
609
613
624
634
654
678
696
723
728